

LAURELL K.
HAMILTON

LUNE BLEUE

UNE AVENTURE D'ANITA BLAKE,
TUEUSE DE VAMPIRES





Laurell K. Hamilton est née en 1963 dans une petite ville de l'Arkansas. Après des études d'anglais et de biologie, elle se tourne vers l'écriture. C'est en 1993 qu'elle crée le personnage d'Anita Blake, auquel elle consacrera un roman chaque année, parallèlement à des novélisations pour séries (Star Trek). Portées par le bouche-à-oreille, les aventures de sa tueuse de vampire sont devenues aujourd'hui d'énormes best-sellers.

Laurell K. Hamilton

Lune Bleue

Anita Blake - 8

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Troin

Milady

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : Blue Moon Copyright © Laurell K. Hamilton, 1998.

© Bragelonne 2009 pour la présente traduction

Illustration de couverture :

Photographie : Claire Arnaud - Montage : Anne-Claire Payet

ISBN: 978-2-8112-0157-9

Bragelonne — Milady

35, rue de la Bienfaisance - 75008 Paris

CHAPITRE PREMIER

J'étais en train de rêver de chair froide et de draps couleur de sang frais. La sonnerie du téléphone fit voler mon rêve en éclats, n'en épargnant que quelques fragments : une paire d'yeux bleu nuit, des mains qui glissaient le long de mon corps, des cheveux noirs qui enveloppaient mon visage tel un nuage au parfum douceâtre.

Je m'éveillai dans ma chambre, à des kilomètres de Jean-Claude, avec la sensation de son corps plaqué sur le mien. Je saisis à tâtons le combiné posé sur ma table de chevet et marmonnai :

— Allô ?

— Anita, c'est toi ?

Je reconnus la voix de Daniel Zeeman, le petit frère de Richard. Petit par l'âge, sinon par la taille. Il avait vingt-quatre ans, et il était mignon à croquer. Richard et moi étions fiancés autrefois – jusqu'à ce que je lui préfère Jean-Claude. Coucher avec son rival avait sérieusement compromis nos projets d'avenir. Non que j'en rejette la faute sur Richard. Je me considère comme entièrement responsable de l'échec de notre couple. C'est l'une des rares choses que Richard et moi avons encore en commun.

Plissant les yeux, je déchiffrai l'affichage lumineux de mon réveil. 3 h 10. Personne n'appelle à cette heure-là pour vous annoncer une bonne nouvelle.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Daniel ?

Il prit une profonde inspiration, comme si la phrase suivante allait beaucoup lui coûter.

— Richard est en prison.

Je me redressai brusquement, et les draps glissèrent dans mon giron.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Soudain, j'étais complètement réveillée ; mon cœur battait la chamade, et l'adrénaline coulait à flots dans mes veines.

— Richard est en prison, articula Daniel avec difficulté.

Malgré mon hébétude, je ne le forçai pas à répéter une seconde fois, me contentant de demander :

— Pourquoi ?

— Pour tentative de viol.

— Hein ?

— Pour tentative de viol.

Ça n'avait pas de sens.

— Richard est un boy-scout dans l'âme, protestai-je. J'aurais moins de mal à croire qu'il a tué quelqu'un.

— Je suppose que c'est un compliment, grinça Daniel.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Richard ne ferait jamais une chose pareille.

— Je suis d'accord avec toi.

— Il est à Saint Louis ?

— Non, toujours dans le Tennessee. Il venait de terminer son mémoire quand il a été arrêté.

— Raconte-moi ce qui s'est passé.

— Je n'en sais rien.

— Comment ça ?

— Ils refusent de me laisser le voir.

— Pourquoi ?

— Maman a pu y aller, mais ils lui ont interdit toute autre visite.

— Il a un avocat ?

— Il dit qu'il n'en a pas besoin. Il dit qu'il n'a rien fait.

— Les prisons sont pleines d'innocents, Daniel, aboyai-je. Richard a besoin d'un avocat. C'est sa parole contre celle de la fille. Si elle est du coin et pas lui, il est dans la merde.

— Alors, il est dans la merde, conclut Daniel.

Je jurai.

— Mais ce n'est pas tout, ajouta-t-il.

Je repoussai les draps et me levai, la main crispée sur le combiné.

— Il va y avoir une lune bleue ce mois-ci.

Daniel ne me fournit pas d'explication supplémentaire, mais je compris immédiatement le problème.

Richard est un loup-garou alpha, et le chef de la meute locale. C'est son unique grave défaut. Nous avons rompu après que je l'eus vu bouffer quelqu'un et que j'eus couru me réfugier dans les bras de Jean-Claude. Fui le loup-garou pour étreindre le vampire.

Jean-Claude est le Maître de la Ville de Saint Louis, et définitivement pas le plus humain des deux. Je sais que le choix est difficile entre un buveur de sang et un mangeur de chair ; mais au moins, quand Jean-Claude a fini de se nourrir, il ne reste pas de morceaux entre ses crocs. C'est une différence infime, mais très significative pour moi.

L'expression « lune bleue » désigne la seconde pleine lune survenant au cours d'un même mois. La plupart du temps, la lune ne vire pas vraiment au bleu, mais c'est de là que vient la vieille expression américaine « à la lune bleue ». L'équivalent de la saint-glinglin ou du 31 février – en un poil plus fréquent, puisqu'il s'en produit une tous les trois ans environ.

Nous étions en août, et la prochaine lune bleue devait avoir lieu dans cinq jours. Richard se maîtrise admirablement bien, mais je n'ai jamais entendu parler d'un loup-garou, fut-il un Ulfric, qui puisse réprimer sa transformation une nuit de pleine lune. Quel que soit le type d'animal en lequel il se change, un lycanthrope reste un lycanthrope. La pleine lune les gouverne tous sans exception.

— Nous devons le faire sortir avant, reprit Daniel sur un ton angoissé.

— Ouais.

Richard dissimule sa véritable nature. Il est prof de sciences dans un collège. Si on découvre que c'est un loup-garou, il perdra son boulot. C'est illégal de faire de la discrimination sur la base d'une maladie – surtout une maladie aussi difficile à contracter que

la lycanthropie –, mais ça n'arrêtera probablement pas sa hiérarchie. Aucun parent ne voudrait confier l'éducation de sa précieuse progéniture à un monstre. Sans compter que Daniel était le seul membre de la famille de Richard qui soit au courant. Maman et papa Zeeman ne savaient rien.

– Donne-moi un numéro auquel je puisse te joindre.

Daniel s'exécuta.

– Alors, tu vas venir ? demanda-t-il, plein d'espoir.

– Oui.

Il poussa un soupir de soulagement.

– Merci. Maman remue ciel et terre, mais ça n'aide pas beaucoup. Nous avons besoin de l'aide de quelqu'un qui comprenne le système judiciaire.

– Je vais m'arranger pour qu'une de mes amies t'appelle et te fournisse le nom d'un bon avocat local. Le temps que j'arrive, tu auras peut-être réussi à faire libérer Richard sous caution.

– S'il accepte de voir l'avocat.

– Il fait sa mauvaise tête ?

– Il pense que c'est suffisant d'avoir la vérité de son côté.

Ça, c'était du Richard tout craché. La petite scène de cannibalisme à laquelle j'avais assisté n'était pas l'unique raison de notre rupture. Richard s'accroche à des idéaux qui ne fonctionnaient déjà pas à l'époque où ils étaient à la mode. La vérité et la justice n'ont aucune prise sur le système légal américain. Pour faire pencher la balance de votre côté, il vous faut de l'argent, du pouvoir ou de la chance. Ou éventuellement l'appui de quelqu'un qui appartient à ce système.

Je suis une exécutrice de vampires. Autrement dit, j'ai la permission de traquer et de tuer les morts-vivants après qu'un tribunal a délivré un ordre d'exécution. Ma licence est valable dans trois États. Le Tennessee n'en fait pas partie. Mais en règle générale, les flics traitent les exécuteurs mieux que les civils ordinaires. Nous risquons notre vie chaque jour que Dieu fait, et la plupart d'entre nous ont plus de victimes qu'eux à leur actif. Évidemment, les victimes en question étant des vampires, certains flics estiment que ça ne compte pas.

– Quand pourras-tu être ici ? s’enquit Daniel.

– J’ai quelques trucs à régler avant de partir, mais je devrais vous rejoindre avant midi.

– J’espère que tu réussiras à faire entendre raison à Richard.

J’avais déjà rencontré leur mère – plus d’une fois –, aussi ne pus-je m’empêcher de dire :

– Je suis surprise que Charlotte n’y soit pas parvenue.

– À ton avis, qui a mis dans le crâne de Richard l’idée ridicule que la vérité vient à bout de tout ? répliqua Daniel.

Je secouai la tête.

– Génial...

– Il faut que j’y aille.

Daniel raccrocha brusquement, comme s’il avait peur de se faire prendre. Sa mère venait sans doute d’entrer dans la pièce.

Les Zeeman ont quatre fils et une fille. Les garçons mesurent tous plus d’un mètre quatre-vingts ; la fille, un bon mètre soixante-douze. Ils ont tous plus de vingt et un ans. Et ils ont tous peur de leur mère. Pas au sens littéral du terme, bien sûr. Disons juste que dans la famille, c’est Charlotte Zeeman qui porte la culotte. Il m’avait suffi d’un repas dominical pour m’en rendre compte.

Je raccrochai, allumai ma lampe de chevet et commençai à faire mes bagages. Tout en jetant des fringues dans une valise, je me demandais pourquoi j’étais prête à me donner tant de mal pour Richard. J’aurais pu prétendre que c’était à cause du triumvirat de pouvoir que Jean-Claude avait forgé entre nous. Un maître vampire, un loup-garou alpha et une nécromancienne. Nous sommes si étroitement liés que parfois l’un de nous envahit accidentellement les rêves des autres. Et parfois, il le fait exprès.

Mais la vérité, c’est que je n’allais pas voler au secours de Richard parce qu’il était le troisième membre de notre triumvirat, notre tiers. Au fond de moi – tout au fond –, j’étais bien forcée d’admettre que je l’aimais toujours. Pas de la même façon que j’aimais Jean-Claude, mais peut-être tout aussi fort. Il avait des problèmes, et je l’aiderais si c’était en mon pouvoir. C’était aussi simple que ça. Aussi compliqué. Aussi douloureux.

Que penserait Jean-Claude en apprenant que j’avais tout laissé

en plan pour partir sauver Richard ? Ça n'avait pas d'importance. Ma décision était prise. Mais ça ne m'empêchait pas de compatir. Même si le cœur de mon amant vampire ne battait plus depuis longtemps, il pouvait encore se briser.

L'amour, ça craint. Parfois, ça vous rend invulnérable. Parfois, c'est juste une autre façon de saigner.

CHAPITRE 2

Je passai quelques coups de fil. Mon amie Catherine Maison-Gillette est avocate. Je ne compte plus les fois où elle m'a assistée pendant que je faisais une déposition à la police, au sujet d'un cadavre que j'avais contribué à mettre dans cet état. Jusqu'ici, je n'ai jamais fait de taule. Je n'ai même pas comparu devant un tribunal. Comment je me suis débrouillée ? Ben, j'ai menti.

Bob, le mari de Catherine, décrocha à la cinquième sonnerie. Sa voix était si lourde de sommeil qu'elle en devenait presque inintelligible. Seul le fait qu'elle soit aussi basse m'apprit à qui je m'adressais. Ni Catherine ni lui n'ont le réveil facile.

— Bob, c'est Anita. J'ai besoin de parler à Catherine. C'est professionnel.

— Tu es au commissariat ? demanda-t-il.

Il me connaissait bien.

— Non. Cette fois, ce n'est pas moi qui ai besoin d'un avocat, le détrompai-je.

Bob ne me posa pas de questions.

— D'accord, je te passe Catherine. Mais si tu penses que je ne suis pas curieux, tu te trompes. Je lui demanderai de tout me raconter dès que vous aurez raccroché.

— Merci, Bob.

— Anita ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

La voix de Catherine était presque normale. Elle bosse dans un cabinet privé et elle est spécialisée dans les affaires criminelles. Elle

a l'habitude qu'on la réveille en plein milieu de la nuit. Elle n'aime pas ça, mais elle fait avec.

Je lui annonçai la mauvaise nouvelle. Catherine connaît Richard, et elle l'apprécie beaucoup. En fait, elle ne comprend pas que j'aie pu le plaquer pour Jean-Claude. Comme je ne peux pas lui expliquer que Richard est un loup-garou, j'ai du mal à justifier ma décision auprès d'elle. Pour être honnête, même si je pouvais lui expliquer que Richard est un loup-garou, j'aurais du mal à me justifier.

— Carl Belisarius, dit-elle lorsque j'eus terminé. C'est l'un des meilleurs avocats criminalistes du Tennessee. Je le connais personnellement. Il n'est pas aussi regardant que moi sur le choix de sa clientèle. Il n'hésite pas à défendre des criminels notoires, mais il est doué.

— Tu peux l'appeler et le mettre sur le coup ?

— Sans la permission de Richard, ça ne servira à rien.

— Je ne peux pas convaincre Richard de prendre un nouvel avocat tant que je ne l'aurai pas vu. En matière de crime, le temps est toujours un facteur crucial, tu le sais bien. Si Belisarius pouvait déjà mettre la machine en branle, ça nous serait d'un précieux secours.

— Sais-tu si Richard a déjà engagé un avocat ?

— D'après Daniel, il a refusé de le faire.

— D'accord. Donne-moi le numéro de Daniel, et je verrai ce que je peux faire.

— Merci, Catherine. Sincèrement.

Elle soupira.

— Je sais que tu en ferais autant pour n'importe lequel de tes amis, parce que tu es quelqu'un de loyal. Mais es-tu certaine que tes motivations soient purement amicales sur ce coup-là ?

— Où veux-tu en venir ?

— Tu es toujours amoureuse de lui, n'est-ce pas ?

— Sans commentaire.

Catherine eut un petit rire.

— Sans commentaire ? Ce n'est pas toi qu'on soupçonne d'avoir

commis un crime.

— Ça, c'est toi qui le dis.

— Très bien, je vais faire mon possible. Tiens-moi au courant.

— Promis.

Je raccrochai et appelai mon employeur principal. L'exécution de vampires n'est qu'un boulot secondaire pour moi. Je gagne ma vie en relevant les morts pour Réanimateurs Inc., la plus grosse boîte de réanimation du pays. Et la plus rentable. Ceci est en partie dû à notre patron, Bert Vaughn, un rapace de première. Il supporte déjà très mal le fait qu'assister la police sur des enquêtes surnaturelles me prenne de plus en plus de temps. Ça n'allait pas lui plaire que je m'absente pendant une durée indéterminée pour raisons personnelles. J'étais ravie qu'il soit encore beaucoup trop tôt pour qu'il puisse me crier dessus en personne.

Si Bert continue à me casser les pieds, je serai forcée de démissionner, et je n'en ai aucune envie. Il faut que je relève des zombies. Pas parce que je crains de perdre la main : mon pouvoir n'est pas comme un muscle qui s'atrophie si on ne s'en sert pas. C'est un don inné. Si je ne l'utilise pas, si je ne le canalise pas, il débordera de moi sans que je puisse rien y faire.

Du temps où j'étais à la fac, un de mes profs s'est suicidé. Personne n'a retrouvé son corps dans le délai de trois jours qui suffit habituellement pour qu'une âme s'arrache à son enveloppe mortelle. Une nuit, son cadavre titubant est entré dans la piaule où je logeais, sur le campus. La fille qui la partageait avec moi a demandé à changer de chambre dès le lendemain. Elle n'était pas du genre aventureux.

D'une façon ou d'une autre, je relèverai les morts. Je n'ai pas le choix. D'accord, je jouis d'une assez bonne réputation pour me mettre à mon compte. Il faudrait que j'embauche une secrétaire, mais ça pourrait marcher. Le problème, c'est que je n'ai pas envie de démissionner. Certains des gens qui bossent chez Réanimateurs Inc. comptent parmi mes meilleurs amis. Et puis, ma vie a déjà subi bien assez de bouleversements ces derniers mois.

Moi, Anita Blake, fléau des morts-vivants – l'humaine qui a plus de vampires à son tableau de chasse que n'importe quel autre exécuteur dans le pays –, je sors avec un vampire. C'est d'une ironie

presque poétique.

Quelqu'un sonna à ma porte. Mon cœur bondit dans ma gorge. C'était un son ordinaire, mais pas à quatre heures moins le quart du matin. J'abandonnai ma valise béante sur le lit défait et passai dans le salon. Mon canapé blanc et mon fauteuil assorti étaient parsemés de coussins dont les couleurs vives faisaient écho à celles du tapis oriental. C'est moi qui ai choisi le canapé et le fauteuil. Le reste, c'est Jean-Claude qui me l'a offert. Il aura toujours meilleur goût que moi, alors, à quoi cela servirait-il de me rebiffer ?

On sonna de nouveau. Je sursautai sans autre raison que l'insistance de mon visiteur, l'heure matinale et le résidu d'adrénaline qui avait du mal à se dissiper dans mes veines depuis le coup de fil de Daniel. Je m'approchai de la porte, tenant à la main mon flingue préféré – un Browning Hi-Power 9 mm –, cran de sécurité ôté et canon pointé vers le sol.

J'étais sur le point d'ouvrir quand je remarquai que je ne portais qu'une chemise de nuit. J'avais pensé à m'armer, mais pas à me couvrir. Ça vous donne une petite idée de mes priorités dans la vie.

Je m'immobilisai, pieds nus sur l'élégant tapis, hésitant à rebrousser chemin pour enfiler une robe de chambre ou un jean. Si j'avais porté un de mes maxi tee-shirts habituels, j'aurais pu ouvrir dans cette tenue. Mais je n'avais sur le dos qu'une nuisette de satin noir à fines bretelles. D'accord, comme je suis petite, elle me descendait presque jusqu'aux genoux. (Si vous voulez mon avis, le concept de taille unique est une vaste fumisterie.) J'étais couverte, mais je ne me sentais pas vraiment décente. Bah, tant pis.

– Qui est-ce ? lançai-je d'une voix forte.

D'habitude, les méchants ne s'annoncent pas quand ils viennent vous zigouiller au milieu de la nuit.

– C'est Jean-Claude, ma petite.

J'en restai bouche bée. Je n'aurais pas été plus surprise si ça avait été un méchant. Que faisait-il là ?

Je remis la sécurité du Browning et ouvris la porte. La nuisette en satin était un cadeau de Jean-Claude. Il m'avait déjà vue moins habillée que ça. Nous n'avions pas besoin d'une robe de chambre.

Jean-Claude se tenait sur le seuil de la maison telle une

apparition. J'eus l'impression d'être un magicien qui vient d'écarter le rideau pour révéler au public ébahi sa ravissante assistante. À sa vue, ma gorge se noua.

Sa chemise était d'une coupe plutôt stricte, avec des manchettes boutonnées et un col tout simple. Les manchettes et le col étaient taillés dans un tissu satiné presque écarlate ; le reste, dans un tissu rouge transparent – une sorte de voile qui ne masquait pas grand-chose de ses bras, de sa poitrine et de son ventre.

Par contraste avec la couleur vive de sa chemise, ses cheveux noirs bouclés qui lui descendaient en dessous des épaules paraissaient encore plus sombres que d'habitude, et ses yeux, d'un bleu marine encore plus intense. J'adore quand Jean-Claude porte du rouge, et il le sait.

En guise de ceinture, il avait enfilé dans les passants de son jean noir une cordelette de soie de la même teinte que sa chemise, et l'avait nouée crânement sur une hanche. Pour compléter sa tenue, des cuissardes noires moulaient ses longues jambes minces quasiment jusqu'au bas-ventre.

Quand je suis loin de Jean-Claude, de son corps et de sa voix, je me sens parfois gênée de sortir avec lui. Quand je suis loin de lui, j'arrive presque à me raisonner et à me convaincre que je devrais rompre – presque. Mais quand je suis près de lui... Jamais. Quand je suis près de lui, mon estomac coule comme une pierre, et je dois me faire violence pour ne pas me mettre à baver ou m'exclamer « saperlipopette ».

Je déglutis et me contentai de lâcher :

— Vous êtes splendide, comme d'habitude. Que faites-vous ici alors que je vous avais demandé de ne pas venir cette nuit ?

En fait, je mourais d'envie de me suspendre à son cou, de m'agripper à lui comme un petit singe pendant qu'il me prendrait dans ses bras pour me faire franchir le seuil ainsi qu'à une jeune mariée. Mais je me retins. D'abord, parce que ça aurait manqué de dignité ; ensuite, parce que la force et la fréquence du désir que j'éprouve pour lui m'effraient un peu.

Jean-Claude est comme une drogue. Et ça n'a rien à voir avec ses pouvoirs vampiriques. J'ai atrocement envie de lui, voilà tout. C'est d'une banalité à pleurer, mais ça me fait peur quand même.

Donc, j'ai défini des paramètres. Instauré des règles. La plupart du temps, il les respecte.

Il m'adressa ce sourire que j'en étais venue à aimer et à redouter. Ce sourire qui trahissait des pensées d'un érotisme insoutenable, qui suggérait mille et une choses à faire à deux dans une pièce obscure, sur des draps embaumant le musc, la sueur et autres fluides corporels. Ce sourire qui ne m'avait jamais fait rougir jusqu'à ce que nous commencions à coucher ensemble. Parfois, il lui suffit de l'arborer pour que mes joues s'enflamment comme si j'avais treize ans et le béguin pour la première fois de ma vie. Il trouve ça charmant. Moi, je trouve ça embarrassant.

— Espèce de fils de pute, dis-je tout bas.

Son sourire s'élargit.

— Notre rêve a été interrompu, ma petite.

— Je savais que ça n'était pas un accident, crachai-je.

J'avais réussi à prendre un ton hostile, et je m'en félicitais. Parce que la brise estivale me soufflait le parfum de son eau de Cologne à la figure : un parfum exotique, fleurs et épices mêlées. Parfois, je répugne à laver mes draps de peur qu'ils perdent son odeur.

— Je t'ai demandé de porter mon cadeau pour que je puisse rêver de toi. Tu connaissais mes intentions. Si tu prétends le contraire, tu mens. Puis-je entrer ?

Jean-Claude était déjà venu chez moi assez souvent pour pouvoir entrer sans invitation. Mais c'est devenu un jeu pour lui – sa manière de me faire avouer que je le désire. Comme beaucoup de choses en lui, ça m'irrite et me ravit en même temps.

— Puisque vous êtes venu jusqu'ici, je ne vais pas vous renvoyer...

Il me dépassa en me frôlant. Je remarquai que l'arrière de ses cuissardes était lacé sur toute la hauteur. Quant à son jean, il épousait si bien la courbe de ses fesses qu'aucun doute n'était permis : il ne portait rien en dessous.

— Ne prends pas ce ton contrarié, ma petite, dit-il sans se retourner. Tu peux m'empêcher d'accéder à tes rêves si tu le veux vraiment.

Il pivota. Ses yeux étaient pleins d'une lumière sombre qui ne devait rien à ses pouvoirs vampiriques.

— Tu m'as accueilli à bras ouverts... et ils n'étaient pas les seuls.

Je rougis pour la deuxième fois en moins de cinq minutes.

— Richard est en prison dans le Tennessee, dis-je, histoire de détourner la conversation.

— Je sais, répliqua Jean-Claude.

— Vous savez ? Comment ?

— Colin, le Maître de la Ville local, m'a appelé pour me le dire. Il craignait que je pense que c'était son œuvre – une tentative pour détruire notre triumvirat.

— S'il voulait nous détruire, il aurait fait accuser Richard de meurtre, pas de tentative de viol, fis-je remarquer.

— Exact, acquiesça Jean-Claude. (Il éclata d'un rire qui courut sur ma peau nue comme un vent secret.) La personne qui a tendu un piège à Richard ne le connaissait pas très bien. Une accusation de meurtre aurait été plus convaincante.

C'était pile ce que j'avais pensé, moi aussi. Alors, pourquoi cela me rendait-il si nerveuse de l'entendre de sa bouche ?

— Vous comptez aller dans le Tennessee ?

— Colin m'a interdit de pénétrer dans son territoire. Si je passais outre, ce serait considéré comme une agression, une déclaration de guerre.

— Qu'est-ce que ça peut bien lui faire ?

— Il redoute mon pouvoir, ma petite. Il redoute *notre* pouvoir ; c'est pourquoi son interdiction s'étend également à toi.

Je fixai Jean-Claude du regard.

— Vous plaisantez, j'espère ! Il nous défend à tous les deux d'aller aider Richard ?

Jean-Claude hocha la tête.

— Et il s'attend à ce que nous le croyions quand il dit que ce n'est pas son œuvre ?

— Moi, je le crois.

— S'il vous avait menti, vous l'auriez senti, même au téléphone ?

— Certains maîtres vampires peuvent en berner d'autres, mais

je ne pense pas que ce soit le cas de Colin. Et j'ai une autre raison de le croire.

— Laquelle ?

— La dernière fois que nous nous sommes rendus dans le territoire d'un autre maître vampire, nous l'avons détruit.

— Seraphina essayait de nous tuer !

— Techniquement, elle nous avait tous libérés, à l'exception de toi qu'elle souhaitait transformer en vampire.

— C'est bien ce que je viens de dire : elle essayait de me tuer.

Jean-Claude sourit.

— Je suis blessé, ma petite.

— Et moi, je ne suis pas d'humeur à jouer avec vous. Ce Colin ne s'imagine quand même pas que nous allons laisser Richard pourrir en prison !

— Il a le droit de nous refuser un sauf-conduit.

— Parce que nous avons détruit un autre maître sur son territoire ?

— Il n'a pas besoin d'une raison précise, ma petite. Ça fait partie de ses prérogatives.

— C'est à se demander comment vous, les vampires, vous réussissez à accomplir quoi que ce soit, grognai-je, frustrée.

— Nous sommes obligés de prendre notre temps. Mais souviens-toi que nous en avons à revendre, ma petite.

— Moi, je n'en ai pas, et Richard non plus.

— Vous auriez toute l'éternité si vous acceptiez la quatrième marque, fit remarquer Jean-Claude sur un ton neutre.

Je secouai la tête.

— Richard et moi tenons trop au peu d'humanité qui nous reste. Et puis... L'éternité, mon cul. La quatrième marque ne nous rendrait pas immortels. Elle nous permettrait juste de vivre aussi longtemps que vous. Vous êtes plus difficiles à tuer que nous, mais pas tant que ça.

Jean-Claude s'assit sur le canapé en repliant ses jambes sous lui. Ce n'est pas un mince exploit quand on porte autant de cuir. Ses bottes étaient peut-être plus souples qu'elles ne le paraissaient. Ou

pas.

Il posa ses avant-bras sur l'accoudoir et se pencha en avant. Le voile rouge de sa chemise recouvrait complètement sa poitrine, sans rien laisser à l'imagination. Ses mamelons se pressaient contre le tissu arachnéen ; sous la brume couleur de sang, sa cicatrice en forme de croix ressemblait à une plaie à vif.

Il prit appui sur ses mains et se redressa à demi, telle une sirène perchée sur son rocher. Je m'attendais qu'il me provoque ou qu'il fasse une allusion sexuelle. Mais il se contenta de dire :

— Je suis venu t'annoncer personnellement que Richard était en prison. Je pensais que ça te perturberait. Il me dévisageait, guettant ma réaction.

— Bien sûr que ça me perturbe ! Ce Colin est maboul s'il croit qu'il pourra nous empêcher d'aider Richard.

Jean-Claude sourit.

— En ce moment même, Asher est en train de négocier pour qu'il t'autorise à pénétrer dans son territoire.

Asher est le bras droit de Jean-Claude, son lieutenant. Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi moi et pas vous ?

— Parce que tu es en bien meilleurs termes que moi avec la police.

Jean-Claude lança une longue jambe gainée de cuir par-dessus l'accoudoir du fauteuil et se releva sagement. Aussi gracieux qu'un danseur, aussi provoquant qu'une stripteaseuse. À ma connaissance, il ne s'est jamais produit sur scène au *Plaisirs Coupables*, la boîte de strip-tease vampirique dont il est propriétaire. Mais il aurait pu. Quand il le désire, il a le chic pour rendre obscène le plus anodin de ses gestes, pour mettre des sous-entendus lascifs dans la moindre de ses expressions, pour susciter en vous des pensées interdites aux moins de dix-huit ans.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas contenté de m'appeler pour me le dire ?

Je connaissais déjà la réponse – ou du moins, une partie de la réponse. Jean-Claude semble aussi dingue de mon corps que je le suis du sien. L'alchimie sexuelle, ça fonctionne dans les deux sens.

C'est une arme à double tranchant.

Il glissa vers moi.

— J'ai pensé que c'était le genre de nouvelle qui s'annonce en face.

Il s'arrêta si près de moi que l'ourlet de ma nuisette effleurait ses cuisses. Un imperceptible mouvement de sa part, et le satin ondula doucement contre mes jambes nues. La plupart des hommes auraient dû utiliser leurs mains pour faire ça. Évidemment, Jean-Claude a eu quatre siècles pour perfectionner sa technique. L'entraînement, ça fait toute la différence.

— Pourquoi en face ? demandai-je d'une voix un peu étranglée.

Un sourire releva le coin de ses lèvres.

— Tu le sais bien.

— Je veux vous l'entendre dire.

Son visage magnifique se changea en un masque d'une neutralité prudente, dans lequel seuls ses yeux brûlaient encore comme des feux couverts.

— Je ne pouvais pas te laisser partir sans te toucher une dernière fois. Sans que nous dansions à l'horizontale une dernière fois.

J'éclatai d'un rire nerveux, tendu. Soudain, ma bouche était toute sèche, et j'avais du mal à ne pas fixer des yeux sa poitrine. « Danser à l'horizontale », c'était son euphémisme préféré pour « faire l'amour ». Moi aussi, j'avais envie de le toucher, mais si je me laissais aller, je doutais de réussir à m'arrêter. Richard avait des ennuis. Je l'avais déjà trahi une fois avec Jean-Claude ; je ne pouvais pas recommencer.

— Il faut que je fasse mes bagages.

Je tournai abruptement les talons et me dirigeai vers la chambre.

Jean-Claude me suivit.

Je posai mon flingue sur la table de chevet, sortis des chaussettes de ma commode et les lançai dans la valise restée ouverte en m'efforçant d'ignorer Jean-Claude. Et croyez-moi, ce n'était pas aussi facile que ça en a l'air.

Il s'allongea sur le lit près de ma valise, en appui sur un coude et les jambes nonchalamment étendues – l'air beaucoup trop habillé contre la blancheur monacale de mes draps. Je sentais son regard perçant peser sur moi tandis que je me déplaçais dans la pièce. Seuls ses yeux bougeaient. Ainsi immobile et alangui, il me faisait penser à un gros chat.

Je passai dans la salle de bains pour prendre mes affaires de toilette. J'ai une petite trousse garnie de produits de première nécessité. Ces derniers temps, je voyage de plus en plus souvent. J'ai fini par m'organiser.

Lorsque je revins dans la chambre, Jean-Claude avait roulé sur le dos, et ses longs cheveux noirs s'épalaient comme un songe ténébreux sur mon oreiller. Il m'adressa un léger sourire et me tendit la main.

– Viens près de moi, ma petite.

Je secouai la tête.

– Si je viens près de vous, je sais ce qui va se passer. Je vais finir mes bagages et m'habiller. Je n'ai pas le temps de faire autre chose.

Jean-Claude se retourna sur le ventre et rampa vers moi d'un mouvement sinueux, comme s'il avait des muscles aux endroits où il n'était pas censé en avoir.

– Me trouves-tu si peu séduisant, ma petite ? Ou t'inquiètes-tu tant que ça pour Richard ?

– Vous savez exactement combien je vous trouve séduisant. Et oui, je m'inquiète vraiment pour Richard.

Jean-Claude glissa à bas du lit et se mit à me suivre comme une ombre tandis que je m'affairais dans la chambre. La raideur et la précipitation de mes pas contrastaient avec la fluidité et la lenteur des siens ; pourtant, il ne me lâchait pas d'une semelle. J'avais l'impression d'être traquée par un prédateur qui prenait son temps – parce qu'il savait qu'il finirait par avoir sa proie.

La seconde fois où je pivotai brusquement et faillis lui rentrer dedans, j'aboyai :

– C'est quoi, votre problème ? Cessez de me suivre. Vous me rendez nerveuse.

En vérité, sa proximité me donnait des frissons.

Jean-Claude se laissa tomber sur le bord du lit et soupira :

— Je ne veux pas que tu y ailles.

Je m'arrêtai net et le dévisageai, incrédule.

— Pour l'amour de Dieu, pourquoi ?

— Pendant des siècles, j'ai rêvé d'avoir assez de pouvoir pour être en sécurité. Assez de pouvoir pour tenir un territoire et me sentir enfin à l'abri. Maintenant, je crains celui-là même qui pourrait m'aider à réaliser mon ambition.

— De quoi parlez-vous ?

Je vins me planter devant lui, les bras pleins de chemisiers et de cintres.

— Richard. J'ai peur de Richard.

Dans les yeux de Jean-Claude, je vis quelque chose de nouveau : du doute. C'était une expression très normale, très humaine. Totalement incongrue chez un homme aussi élégant et provocant à la fois.

— Pourquoi avez-vous peur de Richard ?

— Si tu l'aimes plus que moi, tu risques de me quitter pour lui.

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, Richard me déteste. Il vous parle plus souvent qu'à moi.

— Il ne te déteste pas, ma petite. Il déteste le fait que tu sortes avec moi. Ça fait une grosse différence.

Jean-Claude me fixait du regard d'un air presque chagriné.

Je poussai un soupir.

— Vous êtes jaloux de Richard, c'est ça ?

Il baissa le nez vers la pointe de ses bottes qui avaient dû coûter un mois de mon salaire de réanimatrice – et encore, je ne gagne pas trop mal ma vie.

— Je serais idiot de ne pas l'être.

Je transférai mes fringues dans le creux de mon bras gauche et lui touchai le visage de ma main droite. Lui prit le menton et le força à lever la tête vers moi.

— C'est avec vous que je couche, pas avec Richard. Vous n'avez quand même pas oublié ?

— Et pourtant... Je suis ici, dans les vêtements les plus sexy que j'aie pu trouver, et tu ne me donnes même pas un baiser.

Sa réaction me surprit. Et moi qui croyais le connaître par cœur...

— Vous êtes blessé parce que je ne vous ai pas embrassé à votre arrivée ?

— Peut-être, dit-il très doucement.

Je secouai la tête et projetai mes chemisiers dans la direction générale de ma valise. Puis je cognai ses genoux avec les miens jusqu'à ce qu'il écarte les jambes. Pressant mon corps contre le sien, je posai mes mains sur ses épaules. Le tissu rouge transparent était synthétique, beaucoup moins doux qu'il en avait l'air.

— Comment quelqu'un d'aussi beau peut-il douter à ce point de son pouvoir de séduction ?

Jean-Claude passa ses bras autour de ma taille et referma ses cuisses sur mes jambes comme un étau. À présent, j'étais sa prisonnière. Mais une prisonnière consentante.

— Si vous voulez vraiment le savoir, j'ai envie de me mettre à genoux et de lécher le devant de cette drôle de chemise – histoire de voir si je peux vous prendre dans ma bouche au travers du tissu, dis-je en haussant les sourcils d'un air suggestif.

Jean-Claude rit tout bas. Son rire pareil à une caresse veloutée me donna la chair de poule, fit durcir mes mamelons et se contracter mes muscles les plus intimes. Oui, il était palpable et intrusif à ce point. Jean-Claude peut faire avec sa voix des choses que la plupart des hommes ne parviennent pas à faire avec leurs mains. Et pourtant, il craignait que je le quitte pour Richard.

Il enfouit son visage entre mes seins et frota doucement ses joues et son nez contre ma gorge, faisant glisser le satin sur ma peau nue jusqu'à ce que mon souffle s'accélère et que mes genoux menacent de se dérober sous moi. J'agrippai les bras passés autour de ma taille et laissai échapper un soupir.

— Je n'ai pas l'intention de vous quitter pour Richard. Mais il a des ennuis, et sa sécurité passe avant mon plaisir.

Jean-Claude leva la tête vers moi. Nous étions si étroitement enlacés qu'il dut se tordre le cou pour me dévisager.

— Embrasse-moi, ma petite, c'est tout ce que je te demande. Un simple baiser pour me prouver que tu m'aimes.

Je pressai mes lèvres sur son front.

— Je vous croyais plus sûr de vous.

— Je le suis. Sauf avec toi.

Je me reculai juste assez pour étudier son expression.

— L'amour devrait vous donner un sentiment de sécurité, pas d'insécurité.

— Oui, acquiesça Jean-Claude tout bas. Il devrait. Mais tu aimes aussi Richard. Tu essaies de ne pas l'aimer, et il en fait autant. Mais l'amour n'est pas si facile à étouffer – ou à susciter.

Je me penchai vers lui. Le premier baiser fut un simple effleurement, comme la caresse du satin sur ma peau. Le second fut plus insistant. Je mordillai sa lèvre supérieure, et Jean-Claude émit un petit bruit étranglé.

Il me saisit le visage à deux mains pour me rendre mon baiser. Il m'embrassait comme s'il voulait me boire, comme s'il cherchait à aspirer les dernières gouttes d'une bouteille de très bon vin, avec une tendresse mêlée d'avidité. Je m'affaissai contre lui, mes mains glissant le long de son corps comme si elles aussi étaient affamées du contact de sa chair.

Je sentis ses crocs pointus meurtrir mes lèvres et ma langue. Il y eut une douleur brève et aiguë, puis le goût cuivré du sang dans ma bouche. Jean-Claude laissa échapper un son inarticulé et me fit basculer. Soudain, je me retrouvai clouée au lit, son corps plaqué contre le mien. Ses yeux avaient entièrement viré au bleu, la montée du désir oblitérant leurs pupilles.

Il tenta de me tourner la tête sur le côté pour fourrer son nez dans mon cou. Je résistai.

— Interdiction de mordre, Jean-Claude.

Il s'affaissa sur moi, le visage enfoui dans les draps froissés.

— S'il te plaît, ma petite...

Je plaquai mes mains sur les épaules pour le repousser.

— Lâchez-moi.

Il roula sur le dos et fixa les yeux au plafond, en prenant bien

garde de ne pas croiser mon regard.

— Tu me laisses pénétrer tous les orifices de ton corps avec n'importe quelle partie du mien, mais tu persistes à me refuser le don ultime.

Je descendis prudemment du lit, car je n'étais pas certaine que mes jambes puissent me porter.

— Je ne suis pas un aliment.

— Boire le sang de quelqu'un, ce n'est pas juste se nourrir de lui. Si seulement tu m'autorisais à te le prouver...

Je saisis la pile de chemisiers et entrepris de les ôter de leur cintre.

— Interdiction de mordre ; c'est la règle.

Jean-Claude roula sur le flanc.

— Je t'ai offert tout ce que je suis, ma petite, et pourtant, tu te refuses à moi. Comment pourrais-je ne pas être jaloux de Richard ?

— Je couche avec vous. Il n'a même pas droit à des rencards.

— Tu es à moi, mais tu ne l'es pas complètement.

— Je ne suis pas un animal domestique, Jean-Claude. Les gens ne sont pas censés appartenir à d'autres gens.

— Si tu trouvais un moyen d'aimer la bête de Richard, tu ne te refuserais pas à lui. Tu te donnerais totalement.

Je pliai le dernier chemisier et le rangeai dans ma valise.

— Ce que vous pouvez être con quand vous vous y mettez ! C'est vous que j'ai choisi, d'accord ? C'est fait, et je ne reviens pas là-dessus. Alors pourquoi vous inquiétez-vous à ce point ?

— Parce qu'à l'instant où tu as appris qu'il avait des ennuis, tu as tout laissé tomber pour te précipiter vers lui.

— J'en ferais autant pour vous.

— Exactement. Je ne doute pas que tu m'aimes à ta façon, mais tu aimes aussi Richard.

Je fermai ma valise.

— Je n'ai pas envie de discuter de ça. Je suis déjà votre maîtresse. Je ne vais pas devenir votre calice juste pour vous rassurer.

Le téléphone sonna. Je décrochai.

— Allô ?

La voix distinguée d'Asher, si semblable à celle de Jean-Claude, résonna à mon oreille :

— Anita, comment vas-tu par cette belle soirée d'été ?

— Bien, merci. Que se passe-t-il ?

— Puis-je parler à Jean-Claude ?

Je faillis insister, mais Jean-Claude tendait déjà la main pour s'emparer du combiné. Je le lui remis à contrecœur.

Quand ils parlent entre eux, Jean-Claude et Asher ont l'habitude de s'exprimer en français. Je suis contente pour Jean-Claude qu'il ait quelqu'un avec qui parler sa langue natale, mais mon français n'est pas assez bon pour que je puisse suivre leurs conversations. Je soupçonne fortement que parfois ils parlent devant moi comme des adultes devant un enfant qui n'a pas encore assez de vocabulaire pour les comprendre. C'est malpoli et condescendant, mais Jean-Claude et Asher sont des vampires vieux de plusieurs siècles. Je suppose qu'ils ne peuvent pas s'en empêcher.

Jean-Claude se tourna vers moi et me lança en anglais :

— Colin te refuse toujours l'entrée de son territoire. Il l'a refusé à tous mes gens sans exception.

— Il a le droit de faire ça ?

— Oui.

— Je vais aller là-bas pour aider Richard. Si vous ne pouvez pas faire en sorte que Colin me donne sa permission, tant pis : je m'en passerai.

— Même si ça revient à déclencher une guerre ?

— Et merde, jurai-je. Appelez ce fils de pute et laissez-moi lui parler.

Jean-Claude haussa les sourcils mais acquiesça. Il mit fin à sa communication avec Asher, raccrocha et composa un nouveau numéro.

— Colin, c'est Jean-Claude. Oui, Asher m'a fait part de ta décision. Ma servante humaine, Anita, souhaite te parler. (Il écouta un moment.) Non, je ne sais pas ce qu'elle veut te dire.

Il me tendit le combiné et s'adossa à la tête de lit, comme pour

assister à un spectacle qui promettait d'être divertissant.

— Allô, Colin ?

— Lui-même.

Le vampire avait un accent du centre des États-Unis, beaucoup moins exotique que celui de certains de ses congénères.

— Je m'appelle Anita Blake.

— Je sais qui tu es. Tu es l'Exécutrice.

— Oui, mais je viens pas chez vous pour procéder à une exécution. Mon ami a des ennuis. Je veux juste l'aider.

— Il est votre tiers. Je refuse d'avoir deux membres de votre triumvirat dans mon territoire. Tu es trop puissante pour que je t'autorise à y pénétrer.

— D'après Asher, vous avez également refusé l'accès de votre territoire à n'importe lequel de nos gens ; c'est exact ?

— Oui.

— Pourquoi, pour l'amour de Dieu ?

— Le Conseil lui-même – l'instance dirigeante de toute la communauté vampirique – redoute Jean-Claude. Je ne veux pas de vous chez moi.

— Écoutez, Colin, je ne m'intéresse pas à votre base de pouvoir. Je n'ai pas de vues sur votre territoire, et je ne suis animée par aucune mauvaise intention à votre égard. Vous êtes un maître vampire. Vous savez que je dis la vérité.

— Je sais que tu es sincère, mais tu n'es que la servante de Jean-Claude. Tu feras ce qu'il te demande.

On voyait bien qu'il ne me connaissait pas. Néanmoins, je laissai filer pour me concentrer sur l'argument le plus logique.

— Ne le prenez pas mal, Colin, mais pourquoi Jean-Claude aspirerait-il à s'emparer de votre territoire ? Même s'il voulait se la jouer Gengis Khan et organiser une invasion, deux autres territoires séparent le sien du vôtre. S'il avait soif de conquêtes, il commencerait par jeter son dévolu sur un territoire voisin de Saint Louis.

— Peut-être désire-t-il quelque chose qui se trouve dans le mien, répliqua Colin.

J'entendais la peur dans sa voix. C'était plutôt surprenant de la part d'un maître vampire. D'habitude, ils sont plus doués pour masquer leurs émotions.

— Colin, je suis prête à jurer sur tout ce que vous voudrez que nous n'avons pas l'intention de vous prendre quoi que ce soit. Nous voulons juste faire sortir Richard de prison, d'accord ?

— Débrouillez-vous autrement qu'en venant ici. Si vous outreprenez mon interdiction, je vous tuerai.

— Écoutez, Colin, je sais que vous avez peur...

Ces mots n'avaient pas plus tôt quitté ma bouche que je regrettais de les avoir prononcés.

— Comment peux-tu savoir ce que j'éprouve ? (Sa peur était montée d'un cran, mais sa colère était montée de deux.) Une servante humaine capable de déceler les sentiments d'un maître vampire – et tu te demandes pourquoi je ne veux pas de toi chez moi !

— Je ne décèle rien du tout, Colin. Du moins, pas de la façon à laquelle vous pensez. Je l'entends dans votre voix.

— menteuse !

Les muscles de mes épaules se crispaient peu à peu. En général, il ne faut pas grand-chose pour me mettre en pétard, et Colin se débrouillait comme un chef.

— Comment sommes-nous censés aider Richard si vous refusez que nous envoyions quiconque chez vous ?

Pour l'instant, je réussissais à garder mon calme, mais je sentais une boule se former dans ma gorge, et ma voix avait baissé d'une octave à cause des efforts que je faisais pour ne pas hurler.

— Ce qu'il adviendra de votre tiers ne me concerne pas. La seule chose qui m'importe, c'est de protéger mon territoire et mes gens.

— S'il arrive quoi que ce soit à Richard parce que vous nous avez mis des bâtons dans les roues, je vous assure que vous vous sentirez concerné, dis-je sur un ton neutre.

— Tu vois ? Tu commences déjà à me menacer.

La crispation de mes épaules s'étendit à mon cou et se déversa par ma bouche.

— Écoutez, espèce de poltron. Permission ou pas, je vais venir. Je ne laisserai pas votre paranoïa causer la perte de Richard.

— Dans ce cas, nous te tuerons.

— Tenez-vous à l'écart de moi, et je me tiendrai à l'écart de vous. Faites-moi chier, et je vous détruirai, c'est compris ? Il n'y aura de guerre que si vous la déclenchez, mais si vous le faites, je vous assure que c'est moi qui la remporterai.

Jean-Claude m'adressait des signaux désespérés. Il tenta de s'emparer du téléphone, et nous luttâmes quelques secondes pendant que je traitais Colin de politicien de mes deux, et pire encore.

Jean-Claude s'excusa auprès d'une tonalité indifférente – Colin m'avait raccroché au nez. Il reposa le combiné et leva vers moi un regard éloquent.

— Je dirais bien que j'en reste sans voix, ma petite, ou que je n'arrive pas à y croire. Mais malheureusement, j'y arrive très bien. La question est : te rends-tu compte de ce que tu viens de faire ?

— Je vais sauver Richard. Je peux le faire sans m'occuper de Colin ou en lui passant sur le corps. À lui de décider.

Jean-Claude soupira.

— Il a le droit de considérer ton intrusion sur son territoire comme une déclaration de guerre. Mais il est très circonspect. De deux choses l'une. Ou bien il attendra de voir si tu déclenches les hostilités, ou bien il essaiera de te tuer dès que tu poseras un pied chez lui.

Je secouai la tête.

— Que vouliez-vous que je fasse d'autre ?

— Ça n'a plus d'importance. Ce qui est fait est fait, mais nous allons devoir prendre quelques précautions qui n'étaient pas prévues au programme. Mon jet privé t'emmènera dans le Tennessee... sous bonne escorte.

— Vous venez avec moi ?

— Non. Sans quoi, Colin serait certain que nous venons pour le tuer. Je resterai ici, mais je te fournirai des gardes du corps.

— Une petite minute, protestai-je.

Jean-Claude leva la main.

— Non, ma petite. Tu as fait preuve d'une inconscience impardonnable. Souviens-toi que si tu meurs, tu peux nous entraîner avec toi, Richard et moi. Le lien qui fait de nous un triumvirat nous confère un grand pouvoir, mais ce pouvoir a un prix. Ce n'est pas seulement ta vie que tu vas risquer.

Cela m'arrêta net.

— Je n'y avais pas pensé, avouai-je.

— À présent, tu auras besoin d'une escorte appropriée pour une servante humaine, et assez puissante pour combattre les gens de Colin le cas échéant.

— À qui pensez-vous ? demandai-je, méfiante.

— Fais-moi confiance.

— Et puis quoi encore ?

Jean-Claude se leva, et sa colère balaya la pièce comme un vent cinglant.

— Tu nous as mis en danger tous les trois. Par la faute de ton sale caractère, tu as compromis tout ce que nous avons ou espérons avoir.

— D'une façon ou d'une autre, nous en serions arrivés à un ultimatum, Jean-Claude. Je connais les vampires. Vous auriez pu négocier pendant un jour ou deux, mais au final, le résultat aurait été le même. Et nous aurions perdu du temps pour rien.

— En es-tu si sûre ?

— Oui. J'ai entendu la peur dans la voix de Colin. Vous lui foutez une trouille pas possible. Il n'aurait jamais accepté de nous laisser venir.

— Ce n'est pas seulement moi qu'il craint, ma petite. Tu es l'Exécutrice. On raconte aux vampires nouveau-nés que s'ils ne sont pas sages, tu viendras les empaler dans leur cercueil.

— Vous dites n'importe quoi.

Jean-Claude secoua la tête.

— Non, ma petite. Tu es vraiment le croque-mitaine de l'espèce vampirique.

— Si je vois Colin, je tâcherai de ne pas l'effrayer davantage que

je ne l'ai déjà fait.

— Oh, tu le verras, ma petite. Tu peux compter là-dessus. Ou bien il arrangera une entrevue quand il comprendra que tu ne lui veux pas de mal, ou bien il accompagnera ses gens quand ils t'attaqueront.

— Nous devons faire sortir Richard de prison avant la pleine lune. Nous ne disposons que de cinq jours. La patience était un luxe que nous ne pouvions pas nous offrir, me justifiai-je.

— Qui essaies-tu de convaincre, ma petite ? Moi ou toi ?

J'avais pété les plombs. Ça avait été idiot de ma part. Impardonnable. D'accord, j'ai un sale caractère, mais d'habitude, je me maîtrise mieux que ça.

— Je suis désolée.

Jean-Claude émit un ricanement très peu élégant.

— Elle est désolée. Tout est bien qui finit bien, dans ce cas. (Il saisit le téléphone.) Je vais appeler Asher et les autres pour qu'ils se préparent.

Je sursautai.

— Asher ? Je ne veux pas qu'il m'accompagne.

— Je me fiche de ce que tu veux ou non, répliqua sèchement Jean-Claude.

J'ouvris la bouche pour protester. Il tendit vers moi un long doigt pâle.

— Je connais Colin et ses gens. Tu as besoin d'une escorte qui soit impressionnante sans être trop menaçante, et qui puisse te défendre le cas échéant. C'est à moi de choisir sa composition.

— Ce n'est pas juste, grommelai-je.

— La vie est injuste, ma petite. Je pensais que tu t'en étais rendu compte, depuis le temps. (Jean-Claude laissa retomber sa main.) Si tu veux emmener quelques-uns de tes léopards-garous, je n'y vois pas d'objection, bien au contraire. Asher et Damian auront besoin de nourriture pendant le voyage. Ils ne pourront pas chasser sur le territoire de Colin. Ce serait considéré comme un acte hostile.

— Vous voulez que je désigne des léopards-garous pour servir de garde-manger ambulants à Asher et à Damian ? m'exclamai-je,

choquée.

— Je vais également leur fournir des loups-garous, déclara Jean-Claude.

— Je suis la Nimir-Ra des léopards-garous, mais aussi la lupa de la meute, lui rappelai-je. Vous ne pouvez réquisitionner aucun de ses membres sans mon accord.

Richard avait fait de moi la lupa de sa meute à l'époque où nous sortions ensemble. D'habitude, ce terme désigne la compagne de l'Ulfric – généralement, une lycanthrope plutôt qu'une humaine.

Quant aux léopards-garous, je suis devenue leur Nimir-Ra par défaut. Après avoir tué leur chef précédent, je me suis rendu compte que tout le monde abusait d'eux. Voilà ce qui arrive aux métamorphes trop faibles en l'absence d'un dominant pour les protéger. C'était ma faute s'ils s'en prenaient plein la gueule, donc, je leur ai accordé ma protection. Et comme je ne suis pas une lycanthrope, ma protection se résume à une menace : celle de tuer quiconque leur fera des misères.

Je dois jouir d'une certaine crédibilité auprès des monstres de cette ville, parce que depuis, ils fichent une paix royale aux léopards-garous. Comme quoi, il suffit de buter un certain nombre de monstres à coups de balles en argent pour se faire une réputation.

Jean-Claude approcha le combiné de son oreille.

— Bientôt, plus personne ne pourra insulter un monstre à Saint Louis sans en répondre devant toi, ma petite.

J'aurais juré qu'il était en colère contre moi. Et pour une fois, je ne pouvais pas l'en blâmer.

CHAPITRE 3

Le jet privé ressemblait à un gros œuf blanc avec des nageoires. D'accord, il était plus long qu'un œuf et plus pointu aux extrémités, mais il paraissait aussi fragile. Je vous ai déjà dit que j'ai la phobie des avions ?

Mon siège était archiconfortable ; il pouvait pivoter à 180 degrés et basculer à l'horizontale. Pourtant, j'étais aussi raide et crispée que si j'avais pris place dans une chaise de torture, et j'agrippais les accoudoirs si fort que mes ongles menaçaient de crever le rembourrage.

J'avais bouclé ma ceinture de sécurité et tourné le fauteuil pour ne pas voir le hublot le plus proche de moi. Malheureusement, la cabine était si étroite que du coup, j'apercevais les nuages cotonneux qui défilaient par les hublots d'en face. Dans ces conditions, difficile d'oublier que je me trouvais à des milliers de pieds de la terre ferme, avec juste une mince plaque de métal entre moi et l'éternité.

Jason se laissa tomber sur le fauteuil voisin, et je poussai un petit glapissement. Il éclata de rire.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies si peur en avion.

S'aidant de ses pieds, il fit lentement tourner son siège, comme un gamin qui joue avec le fauteuil de bureau de son père. Ses cheveux blonds et fins étaient coupés au ras de ses épaules. Pas de frange. Ses yeux avaient la même teinte bleu pâle que le ciel que nous traversions. Jason mesure pareil que moi : un mètre cinquante-huit, ce qui est très petit, surtout pour un homme. Ça n'a

pas l'air de le déranger. Ce jour-là, il portait un tee-shirt trop grand pour lui et un jean tellement délavé qu'il était presque blanc. Plus des baskets de jogging à deux cents dollars, même s'il ne courait jamais à moins d'être poursuivi.

Jason venait d'avoir vingt et un ans. Il m'avait informée qu'il était gémeaux, et désormais en âge de faire tout ce que la loi autorisait aux adultes. Dans son cas, ça pouvait recouvrir beaucoup de choses. Jason est un loup-garou, mais en ce moment, il habite avec Jean-Claude, auquel il sert occasionnellement de petit déjeuner ou d'apéritif. Le sang de métamorphe est plus costaud que celui des humains ordinaires, plus capiteux. Du coup, d'après ce que j'ai pu voir, il suffit qu'un vampire en boive une toute petite quantité pour péter instantanément la forme.

Jason se propulsa hors de son fauteuil et tomba à genoux devant moi.

— Allez, Anita. Il n'y a pas de quoi avoir peur.

— Fiche-moi la paix, Jason. C'est une phobie. Ça ne se raisonne pas. Tu peux dire tout ce que tu veux, ça n'y changera rien.

Il se releva d'un bond, si vite qu'on aurait dit de la magie.

— Nous sommes parfaitement en sécurité. (Il se mit à sauter sur place, comme pour me prouver qu'il n'allait pas passer au travers du plancher.) Tu vois ? C'est solide.

Je hurlai :

— Zane !

Zane apparut près de moi. Il mesure environ un mètre quatre-vingts, et il est si maigre qu'il semble qu'on l'a étiré jusqu'à ce qu'il n'y ait plus assez de chair pour recouvrir ses os. Ses cheveux teints en jaune vif, genre bouton-d'or fluorescent, étaient rasés sur les côtés et hérissés à grand renfort de gel sur le dessus de son crâne, comme pour former des piquants. Il portait un pantalon de vinyle noir aussi moulant qu'une seconde peau et un gilet assorti, sans chemise dessous. Des bottes noires brillantes complétaient sa tenue.

— Tu m'as sonné ? demanda-t-il d'une voix si basse qu'elle en était presque douloureuse.

Si un métamorphe passe trop de temps sous sa forme animale, il finit par conserver certains attributs physiques de celle-ci quand il

reprend sa forme humaine. La voix rocailleuse de Zane et ses canines un peu trop pointues trahissaient désormais, et de façon permanente, sa nature de léopard-garou. À la limite, on pourrait croire que sa voix est humaine, mais ses crocs...

— Débarrasse-moi de Jason, s'il te plaît, dis-je, les dents serrées.

Zane baissa les yeux vers le loup-garou, qui était beaucoup plus petit que lui.

Jason ne bougea pas.

Zane fit les deux pas qui le séparaient encore de lui. Ils demeurèrent immobiles, face à face et poitrine contre poitrine, se toisant mutuellement du regard. Soudain, la cabine fut envahie par cette énergie caractéristique des métamorphes qui vous rampe sur la peau et dément leur humanité apparente.

Et merde. Je ne cherchais pas à déclencher une bagarre.

Un grondement sourd s'échappa des lèvres closes de Zane. Je me sentis obligée d'intervenir.

— Interdiction de vous battre, les garçons.

Zane se pencha vers Jason et lui planta un gros baiser humide sur la bouche. Le loup-garou recula d'un bond et éclata de rire.

— Espèce de fils de pute bisexuel.

— Ça, c'est l'hôpital qui se fout de la charité, répliqua Zane.

Jason se contenta de grimacer et s'éloigna – du moins autant que possible dans l'espace restreint de la cabine. Ai-je précisé qu'en plus d'avoir la trouille en avion, je suis un poil claustrophobe ? Ça a commencé quand j'ai eu un accident de plongée, et ça a empiré récemment – le matin où je me suis réveillée dans un cercueil à côté d'une femelle vampire dont je n'étais pas très fan. Je m'en suis tirée, mais les espaces clos me plaisent moins que jamais.

Zane se coula dans le siège voisin du mien. Son gilet noir bâilla sur sa poitrine pâle et rachitique, dévoilant l'anneau en argent qui ornait son mamelon.

Il me tapota le genou, et je ne le rabrouai pas. Zane passe son temps à toucher les gens – ça n'a rien de personnel. Beaucoup de métamorphes font ça, comme si leur côté animal abolissait la distance physique minimale que les humains placent instinctivement entre eux. Mais chez Zane, le contact désinvolte est

devenu une forme d'art.

Je pense que toucher les autres lui procure un sentiment de sécurité. Il a beau jouer le prédateur dominant, il n'en est pas un, et il le sait. Malgré son assurance apparente, il devient hypernerveux quand il est forcé de se tenir à l'écart des gens au sens littéral du terme. Donc, je le laisse faire même si je n'aime pas trop ça. À sa place, quelqu'un d'autre se serait déjà fait rembarrer.

— Nous serons bientôt de retour sur le plancher des vaches, me promet-il.

Sa main quitta mon genou. Il comprenait les règles. Je le laisse me toucher sans raison, à condition que ce soit bref et pas trop intime. Je veux bien lui servir de doudou, mais je ne suis pas sa petite amie.

— Je sais.

Il sourit.

— Mais tu ne me crois pas.

— Disons que je me détendrai quand nous aurons atterri.

Cherry nous rejoignit. Grande et mince, elle a des cheveux raides, naturellement blonds et pratiquement rasés, qui ne dissimulent rien de son visage triangulaire aux traits affirmés. Elle était maquillée comme une voiture volée : ombre à paupières grise, gros trait d'eye-liner et rouge à lèvres noir. Ce ne sont pas les couleurs que j'aurais choisies pour elle, mais je reconnais que ça allait bien avec le reste de sa tenue : bas résille noirs, minijupe en vinyle, bottes à talons aiguilles noires et soutien-gorge de dentelle noire sous un haut en résille. Le soutien-gorge, c'était pour moi qu'elle le portait. Livrée à elle-même, elle a plutôt tendance à se balader seins nus.

Cherry bossait comme infirmière jusqu'à ce que ses supérieurs apprennent qu'elle était un léopard-garou. Peu de temps après, elle avait été licenciée pour raisons économiques. Peut-être que le budget de l'hôpital avait vraiment diminué ; peut-être pas. La discrimination à l'encontre des malades est illégale, mais personne n'a envie de se faire soigner par un métamorphe. Les gens ont l'air de croire que les lycanthropes ne peuvent pas se contrôler en présence de sang fraîchement versé. Et c'est sans doute vrai pour les

plus « nouveaux » d'entre eux.

Mais Cherry n'était pas nouvelle. C'était une bonne infirmière, et à présent, elle ne trouverait plus jamais de boulot dans le secteur médical. Elle en avait conçu une si grande amertume qu'elle s'était transformée en fiancée mutante du monstre de Frankenstein, comme si elle voulait que les gens comprennent au premier coup d'œil qu'elle était différente. Le problème, c'est qu'elle réussissait juste à ressembler à des milliers d'autres ados et jeunes adultes rebelles qui voulaient eux aussi se détacher de la masse.

— Que se passera-t-il quand nous aurons atterri ? demanda-t-elle d'une voix ronronnante de contralto.

Au début, j'avais cru qu'elle aussi avait passé un peu trop de temps sous sa forme animale, et qu'elle en conservait des séquelles. Mais non. Cette voix basse et sexy était entièrement naturelle. Cherry aurait fait une formidable opératrice de téléphone rose.

Elle s'assit par terre à nos pieds, jambes étendues devant elle et chevilles croisées. Dans cette position, sa minijupe remontait, dévoilant le haut de ses bas mais réussissant encore – de justesse – à couvrir l'essentiel. De toute façon, j'osais espérer qu'elle portait une culotte en dessous.

— Je contacterai le frère de Richard, et je filerai à la prison, répondis-je.

— Que veux-tu que nous fassions ? interrogea Zane.

— Jean-Claude nous a loué des chambres. Vous n'aurez qu'à aller vous reposer à l'hôtel.

Les deux métamorphes échangèrent un regard.

— Quoi ?

— L'un de nous devra t'accompagner, dit Zane.

— Non. Je compte utiliser ma licence d'exécutrice pour qu'on me laisse voir Richard. Ça passera mieux si je suis seule.

— Et si Colin envoie ses gens t'attendre à la prison ? objecta Zane. Il sait que tu comptes te rendre là-bas.

Cherry acquiesça.

— Il pourrait te tendre une embuscade.

Ils n'avaient pas tort, mais...

— Écoutez, ne le prenez pas mal, mais vous ressemblez à un couple de mariés en plastique perché sur une pièce montée sadomaso. Les flics n'aiment pas trop les...

Je cherchais un terme qui soit suffisamment éloquent sans être insultant. En règle générale, les flics sont assez conservateurs. L'exotisme ne les fait pas triper. Ils ont déjà tout vu, et ils ont fait le ménage à la fin. La plupart des gens exotiques auxquels ils ont affaire sont des méchants. Au bout d'un moment, ils en déduisent que tous les gens exotiques sont des méchants : ça leur fait gagner du temps. Si je me pointais au poste de police avec Pierrot le punk et Colombine la goth, ça ferait frémir leurs antennes. Ils comprendraient tout de suite que je n'étais pas exactement ce que je prétendais, et ça compliquerait les choses.

Pour ma part, je visais le look « exécutrice décontractée ». Un jean noir tout neuf, pas encore délavé. Un chemisier rouge à manches courtes. Une veste de tailleur noire. Des Nike noires. Une ceinture pour pouvoir y accrocher les lanières de mon holster d'épaule. Le Browning Hi-Power était niché sous mon bras gauche – masse dure, familière et réconfortante.

En outre, je portais trois lames. Un couteau en argent dans un fourreau de poignet à chaque avant-bras, et une épée courte fixée le long de ma colonne vertébrale. La poignée dépassait entre mes omoplates, mais mes cheveux étaient assez sombres et assez épais pour la dissimuler. Une fois, je m'étais servie de cette arme pour embrocher le cœur d'un léopard-garou. La pointe était ressortie dans son dos.

Ajoutez une croix en argent planquée dans mon décolleté, pour les cas d'urgence, et des munitions capables de tuer un ours-garou – ou pratiquement n'importe quoi d'autre. J'avais fourré un chargeur de balles normales dans ma banane, au cas où je tomberais sur un fairie. L'argent ne leur fait ni chaud ni froid.

— Moi, je t'accompagnerai.

Nathaniel se faufila derrière Cherry et s'assit entre mes jambes et la paroi de l'avion, pressant une de ses larges épaules contre mon jean. D'accord, vu le manque de place, il était forcé de me toucher. Nathaniel essaie toujours de me toucher, et il s'y prend tellement bien que la plupart du temps, si je râlais, je passerais vraiment pour

une emmerdeuse. Comme en ce moment.

— Pas question, refusai-je tout de go.

Il remonta ses genoux contre sa poitrine et les entourra de ses bras.

— Pourquoi ?

Le problème avec lui, ce n'était pas sa tenue. Nathaniel portait un jean banal, dans lequel il avait rentré un tee-shirt tout aussi banal. Mais le reste de sa personne n'avait rien d'ordinaire. À commencer par ses cheveux couleur d'acajou. Même attachés en queue-de-cheval, ils lui tombaient jusqu'aux genoux telle une cascade soyeuse. À la limite, Nathaniel aurait pu les couper pour passer inaperçu. Mais il aurait été trahi par ses yeux d'un mauve pâle saisissant.

Nathaniel est petit pour un homme. Il était aussi le plus jeune d'entre nous, avec ses dix-neuf printemps. Je soupçonne fortement qu'il soit en pleine poussée de croissance. Un jour, le reste de son corps rattrapera ses épaules déjà si larges et si viriles.

À part ça, Nathaniel est un léopard-garou. Il bosse comme stripteaseur au *Plaisirs Coupables*, et il n'y a pas si longtemps, il se prostituait. C'est moi qui l'ai forcé à arrêter. Puisque j'ai été sacrée, un peu malgré moi, reine des léopards-garous, autant que je les gouverne pour de bon. Je leur ai interdit de coucher pour de l'argent. Gabriel, leur ancien alpha, était un vrai maquereau. Les métamorphes peuvent encaisser un sacré paquet de dommages sans clamser. Ce salopard de Gabriel avait trouvé un moyen d'en tirer profit. Il vendait ses gens à des réseaux « SM ».

Autrefois, des pervers qui n'aimaient rien tant qu'infliger la douleur avaient payé très cher pour qu'on leur confie Nathaniel. La première fois que je l'avais rencontré, c'était à l'hôpital. Il y avait été envoyé par un client qui s'était un peu laissé emporter et l'avait pratiquement tué. D'accord, c'était après la mort de Gabriel. Les autres léopards-garous avaient voulu continuer à faire tourner leur petite affaire sans personne pour les protéger. Zane avait dû prendre la place de Gabriel en tant que dominant et maquereau, sauf qu'il n'était pas assez balèze pour remplir ce rôle. À cause de sa faiblesse, Nathaniel avait failli y rester.

Nathaniel peut soulever un piano à queue en développé-couché,

mais c'est une victime. Il aime la douleur, et il a besoin que quelqu'un prenne les décisions pour lui. Bref, il lui faut un maître, et il se donne beaucoup de mal pour que j'accepte le poste. À la limite, on aurait pu s'arranger si être son maître – ou sa maîtresse – n'avait pas impliqué de coucher avec lui. Ça, désolée, mais je ne peux pas.

– Moi, j'irai, offrit Jason.

Il s'assit près de Cherry et posa la tête sur son épaule. Cherry s'écarta de lui pour se rapprocher de Nathaniel. Ce n'était pas une question de sexe : simplement, les lycanthropes préfèrent le contact des animaux de leur propre espèce. Se pelotonner contre un membre d'une race différente, c'est un manquement à l'étiquette pour eux. Sauf que Jason se fiche des convenances sociales. Cherry était une femelle, et il draguait ouvertement toutes les femelles. Ça n'avait rien de personnel ; c'était juste une habitude.

Il tortilla du cul jusqu'à ce que Cherry se retrouve coincée entre Nathaniel et lui.

– J'ai un costard dans ma valise. Un costard bleu tout ce qu'il y a de plus normal. Je porterai même une cravate, si tu veux.

Cherry grogna. Un son bizarre, émanant d'un visage aussi séduisant. Je ne suis pas une de ces nanas qui ne rêvent que de relooker les autres. Je ne m'intéresse pas beaucoup aux fringues ni au maquillage. Mais Cherry me donnait envie de lui filer des conseils. Si elle réussissait à être jolie ainsi accoutrée, elle aurait été canon en portant des couleurs plus appropriées à son teint.

Je souris.

– Merci, Jason. Maintenant, laisse respirer Cherry.

Il se pressa encore davantage contre elle.

– Zane m'a embrassé pour que je me pousse.

– Moi, je vais t'arracher le nez avec mes dents si tu ne te pousses pas, menaça Cherry avec une grimace qui découvrit ses crocs.

– Je crois qu'elle ne bluffe pas, précisai-je.

Jason éclata de rire et se releva à la vitesse de l'éclair, comme tous les métamorphes peuvent le faire. Il passa derrière mon fauteuil et s'accouda au dossier.

– Je resterai planqué derrière toi jusqu'à ce qu'elle se soit

calmée.

— Ne t'appuie pas sur mon fauteuil, s'il te plaît.

Il se redressa mais demeura derrière moi.

— Jean-Claude a pensé que certains d'entre nous auraient affaire à la police, et qu'il valait mieux que nous n'ayons pas tous une dégaine d'étudiant ou d'acteur porno.

Malheureusement, ce dernier commentaire s'appliquait à la perfection aux trois léopards-garous. Entre autres initiatives brillantes, Gabriel faisait tourner ses gens dans des films « X ». Lui-même n'hésitait pas à passer devant la caméra : il n'était pas du genre à exiger d'autrui ce qu'il n'était pas capable – non, avide – de faire lui aussi. Il était salement atteint, et il avait fait en sorte que ses léopards le deviennent autant que lui.

Nathaniel m'avait offert un coffret de trois films dans lesquels il avait joué. Et il avait suggéré que nous les regardions ensemble. J'avais poliment refusé. Par la suite, je n'avais pas osé me débarrasser des cassettes. Enfant, on m'a inculqué la politesse, et c'est très impoli de jeter un cadeau. Du coup, je les avais rangées au fond d'une étagère, planquées derrière une pile de Disney. Et, non : je ne les avais pas regardées dès que j'avais été seule.

L'air gifla la carlingue de l'avion, et je sentis mon estomac tomber dans mes chaussettes. Une turbulence. C'était une simple turbulence.

— Tu es toute pâle, commenta Cherry.

— Ouais, grognai-je.

Jason déposa un baiser sur le sommet de mon crâne.

— Tu sais que tu es mignonne quand tu as peur ?

Je pivotai très lentement vers lui et le foudroyai du regard. J'aimerais dire que je continuai jusqu'à ce que son sourire s'efface, mais je n'avais pas autant de temps devant moi. Jason sourira encore sur le chemin de l'enfer.

— Ne me touche pas.

Son sourire s'élargit, faisant pétiller ses yeux.

— Qui, moi ?

Je soupirai et me retournai dans le bon sens. Le voyage allait

être très long.

CHAPITRE 4

L'aérodrome de Portaby était tout petit. C'était sans doute pour ça qu'on l'appelait aérodrome et pas aéroport. Il se composait de deux pistes et d'un amas de bâtiments – du moins, si trois bâtiments font un amas. Mais il était propre et bien entretenu, niché dans un paysage de carte postale : au milieu d'une large vallée verdoyante, entouré sur trois côtés par les pentes des monts Smokey. Sur le quatrième côté, derrière les bâtiments, le sol descendait assez abruptement, vous faisant savoir que vous étiez bien au-dessus du niveau de la mer.

La ville de Myerton s'étendait en contrebas, dans une atmosphère si pure qu'elle scintillait comme si quelqu'un avait saupoudré les nuages de poussière de diamant. Le mot « cristallin » me venait à l'esprit. C'était la raison principale pour laquelle un des derniers clans de petits trolls vivait dans le coin. Richard achevait sa maîtrise de biologie. Comme il enseignait à plein-temps, il avait dû plancher sur son mémoire quatre étés d'affilée – en étudiant la bête dans son habitat naturel.

J'inspirai une longue goulée d'air pur. Je comprenais que Richard ait choisi de passer ses vacances ici. C'était exactement le genre d'endroit qu'il adorait. Il était fan de toutes les activités de plein air : escalade, randonnée, pêche, camping, canoë-kayak, spéléologie... Même si, techniquement, on n'est pas en plein air quand on explore des cavernes. Quand je dis que Richard est un vrai boy-scout, je ne parle pas seulement de sa fibre morale.

Un homme se dirigea vers nous. Presque circulaire au niveau de

l'estomac, il portait un bleu de travail dont les genoux étaient maculés d'huile de vidange. Des touffes de cheveux blancs dépassaient de sa casquette. Ses lunettes carrées avaient une monture en plastique noir.

Tout en marchant, il s'essuya les mains sur un chiffon. Son expression était polie, curieuse. Son regard passa de moi aux autres membres de notre groupe qui descendaient de l'avion à ma suite. Puis il se posa sur les cercueils que l'on déchargeait déjà de la soute. Asher était dans l'un d'eux. Damian occupait l'autre.

Asher est le plus puissant des deux, bien qu'il ait quelques siècles de moins. De son vivant, Damian était un Viking – et je ne veux pas dire qu'il appartenait à l'équipe de football américain éponyme. Non : c'était un pillard sauvage, avec la grosse épée et la carte du club pour le prouver.

Une nuit, il avait essayé de piller le mauvais château, et « elle » l'avait pris. Si « elle » a un nom, je ne l'ai jamais entendu. C'était une maîtresse vampire, souveraine sur ses terres : l'équivalent du Maître de la Ville quand il n'y a pas de ville à moins de cent cinquante kilomètres à la ronde. Elle avait pris Damian une nuit d'été, il y a plus d'un millénaire, et elle l'avait gardé.

Plus d'un millénaire, et dans ma tête, le pouvoir que je percevais n'était pas supérieur à celui d'un vampire moitié moins âgé. Lors de notre première rencontre, j'avais sous-estimé son âge de plusieurs siècles, parce que quelque part, je n'arrivais pas à accepter qu'on puisse être si vieux et si peu balèze.

Ne vous y trompez pas : Damian est effrayant, mais pas autant qu'un vampire vieux d'un millénaire devrait l'être. Et il ne le deviendra jamais davantage. Il restera un troisième ou un quatrième couteau jusqu'à la fin des temps. Jean-Claude a négocié sa liberté quand il est devenu maître de Saint Louis. Il a versé une rançon pour se l'approprier. Je n'ai jamais su ce qu'il lui en avait coûté au juste, mais je me doute que ça n'a pas été bon marché. « Elle » n'était pas prête à renoncer si facilement à son souffre-douleur favori.

— Je vous serrerais bien la main, dit l'homme en bleu de travail sur un ton d'excuse, mais j'étais en train de bosser sur les avions. L'envoyé de M. Niley vous attend à l'intérieur.

Je fronçai les sourcils.

— M. Niley ?

Le mécano se rembrunit.

— Vous n'êtes pas l'équipe de M. Niley ? Milo a dit que vous arriveriez aujourd'hui.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule au moment où un homme de haute taille sortait du bâtiment. Sa peau avait la couleur d'un café avec double dose de crème. Ses cheveux coupés en brosse découvraient son visage racé et imberbe. Il portait un costume qui avait dû coûter plus cher que la plupart des bagnoles. Quand il me fixa des yeux, je sentis le poids mort de son regard malgré la distance qui nous séparait encore. Il ne lui manquait qu'une pancarte marquée « Gros Bras ».

— Non, nous ne sommes pas l'équipe de M. Niley, répondis-je.

Que le mécano ait pu faire la confusion me poussait à me demander qui diable était ce M. Niley.

— Ce sont les gens que j'attendais, Ed, lança une voix familière.

C'était Jamil, un des exécuteurs de Richard. Chaque meute en possède deux, baptisés Sköll et Hati – d'après les loups qui pourchassent le soleil et la lune dans la mythologie nordique. Le jour où ils les attraperont, ce sera la fin du monde. Que les lieutenants d'une meute portent le nom de créatures destinées à provoquer l'apocalypse en dit très long sur la mentalité et l'organisation sociale des loups-garous.

Jamil est le Sköll de la meute de Richard – autrement dit, son bras droit. Il a la minceur athlétique et fluide d'un danseur, d'une gracieuse machine à tuer. Ce jour-là, il portait un débardeur blanc et un large pantalon blanc dont les jambes se terminaient par un revers très chic. Ses bretelles noires étaient assorties à ses chaussures si bien cirées qu'on aurait pu se voir dedans. Sur une de ses épaules, il avait nonchalamment jeté une veste de costard en lin blanc. Ses vêtements virginaux faisaient ressortir sa peau sombre. Ses cheveux qui lui tombaient jusqu'à la taille étaient coiffés en une multitude de tresses très fines, ornées de perles blanches. La dernière fois que je l'avais vu, c'étaient des perles multicolores. Ed reporta son attention sur lui.

— Si vous le dites.

Et il rebroussa chemin vers le bâtiment, nous laissant entre nous. C'était probablement mieux ainsi.

— J'ignorais que tu étais là, Jamil.

— Je suis le garde du corps de Richard, me rappela-t-il. Où voudrais-tu que je sois d'autre ?

Là, il marquait un point.

— Où étais-tu la nuit où il a prétendument attaqué cette femme ?

— Elle s'appelle Betty Schaffer.

— Tu lui as parlé ?

Jamil écarquilla les yeux.

— Elle avait déjà accusé de viol un gentil Blanc sans histoire. Non, je ne lui ai pas parlé.

— Tu pourrais essayer de passer inaperçu.

— Nous ne sommes que deux Noirs dans un rayon de cent kilomètres. Je n'ai aucune chance de passer inaperçu ; donc, je n'essaie même pas.

Dans sa voix, je perçus un frémissement de colère. Je me demandai s'il avait eu des problèmes avec les indigènes. Ça semblait probable. Jamil n'est pas juste afro-américain : il est grand, séduisant et athlétique. Cela seul aurait suffi à l'inscrire sur la liste noire des rednecks – ces bouseux racistes qui pullulent dans le sud-est des États-Unis. Sans compter ses cheveux longs et son élégance vestimentaire qui pourraient soulever des soupçons d'homosexualité : les bouseux racistes sont généralement homophobes, entre autres qualités. Je sais que Jamil préfère les filles, mais j'étais prête à parier que les gens du coin avaient du mal à le croire.

— Je suppose que c'est l'autre ? hasardai-je en prenant bien garde à ne pas désigner Milo.

Celui-ci nous observait avec une expression neutre mais un peu trop intense à mon goût. Les gros bras se reconnaissent entre eux, et il s'interrogeait sans doute au sujet de Jamil comme nous nous interrogeons au sien. Qu'est-ce qu'un professionnel de la castagne pouvait bien faire dans ce trou perdu ?

Jamil hocha la tête.

— Oui.

— Il ne passe pas inaperçu, lui non plus. Qui est-il ?

— Il s'appelle Milo Hart. Il bosse pour un certain Frank Niley, qui est censé arriver aujourd'hui.

— Tu as discuté avec lui ?

— Non, mais Ed est du genre bavard.

— Pourquoi Frank Niley a-t-il besoin d'un garde du corps ?

— Il est riche, lâcha Jamil comme si c'était une explication suffisante – ce qui était peut-être le cas. Il a l'intention d'acheter des terres dans le coin.

— Et c'est le mécano qui t'a raconté tout ça ?

Jamil acquiesça.

— Il adore parler. Même à un Noir.

— Et moi qui te croyais purement décoratif, raillai-je.

Jamil sourit.

— Je ferai mon boulot quand Richard me laissera le faire.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que s'il m'avait laissé le surveiller comme un bon Sköll est censé le faire, il n'aurait jamais été accusé de viol. J'aurais été témoin, et ça n'aurait pas seulement été la parole de Richard contre celle de Mlle Schaffer.

— Je devrais peut-être aller parler à cette Mlle Schaffer, suggèrai-je.

— Bébé, tu lis dans mes pensées.

— Tu sais, Jamil, tu es la seule personne qui ose m'appeler « bébé ». Il y a une raison à ça.

Son sourire s'élargit.

— Je tâcherai de m'en souvenir.

— Qu'est-il arrivé à Richard ?

— Tu me demandes s'il est coupable, c'est ça ?

Je secouai la tête.

— Non. Je sais qu'il n'a pas pu faire une chose pareille.

— Exact. Par contre, il sortait avec cette fille. Je le fixai du

regard.

— Mais encore ?

— Richard essaie de te trouver une remplaçante.

— Et alors ?

— Et alors, depuis quelques semaines, il sort avec tout ce qui bouge.

— Il se contente de sortir, ou il rentre aussi ? insinuai-je.

D'un mouvement du poignet désinvolte, Jamil fit passer sa veste dans le creux de son bras opposé et se mit à lisser le tissu en évitant mon regard.

— Réponds-moi, Jamil, exigeai-je.

Il leva les yeux vers moi, faillit sourire et soupira :

— Oui, il rentre aussi.

Je ne pus m'empêcher de poser la question :

— Il a couché avec toutes ces filles ?

Jamil acquiesça.

Il me fallut quelques secondes pour digérer la nouvelle. À l'époque où nous sortions ensemble, Richard et moi n'avions pas eu de rapports sexuels depuis des années – par choix. Depuis, le moins qu'on puisse dire, c'est que j'avais changé de style de vie. Avais-je vraiment pensé que Richard resterait chaste de son côté ? Et ce qu'il avait décidé de faire de ses fesses me regardait-il le moins du monde ? Non.

Je finis par hausser les épaules.

— Richard n'est plus mon petit ami, Jamil. Et c'est un grand garçon.

Je haussai de nouveau les épaules. En fait, je ne savais pas trop comment réagir. J'essayais de ne rien ressentir, parce que peu importait ce que je pouvais ressentir. Richard avait sa vie, et je n'en faisais plus partie – pas de cette façon.

— Je ne suis pas ici pour porter un jugement sur lui.

Jamil hocha la tête.

— Tant mieux. J'étais un peu inquiet, avoua-t-il.

— Pourquoi ? Tu craignais que je pique une crise et que je me barre en disant : « Bien fait pour lui, qu'il se débrouille » ?

— Quelque chose comme ça.

— A-t-il eu des rapports sexuels avec Mlle Schaffer ?

— Si tu parles de pénétration, non. Elle est humaine. Richard ne baise pas les humaines. Il redoute qu'elles soient trop fragiles.

— Tu as dit tout à l'heure qu'il avait couché avec un paquet de filles.

— Couché, oui. Pas baisé.

Je ne suis pas vierge. Je sais qu'il existe des alternatives à la pénétration, mais...

— Pourquoi ? répétais-je, perplexe.

— Parce que l'accouplement peut faire sortir la bête qui est en nous, expliqua Jamil. Crois-moi, tu n'as pas envie que ça se produise quand tu es avec une humaine qui ignore ta véritable nature et que tu t'agites sur elle. En elle.

Une ombre passa sur son visage, et il détourna le regard.

— Tu parles comme si tu en avais personnellement fait l'expérience, remarquai-je.

Jamil reporta lentement son attention sur moi, et tout à coup, je me sentis effrayée. Comme si j'avais été en train d'observer un lion au zoo, et que les barreaux de sa cage avaient soudain disparu.

— Ça ne te regarde pas.

Je hochai la tête.

— Désolée. Tu as raison.

Tout de même, c'était une information intéressante. À un moment, j'avais presque supplié Richard de passer la nuit avec moi. De coucher avec moi. Il avait refusé, prétextant que ça ne serait pas juste tant que je ne l'aurais pas vu se transformer en loup. Je devais, disait-il, être capable d'accepter la totale. Je n'y avais pas réussi lorsque la totale avait été en train de saigner et de se contorsionner sur moi. À présent, je me demandais s'il n'avait pas surtout eu peur de me faire du mal. C'était bien possible.

Je secouai la tête. Ça n'avait pas d'importance. Je devais me concentrer sur ce que j'étais venue faire, ne pas me laisser distraire par des considérations personnelles. J'étais là pour tirer Richard de prison, pas pour m'interroger sur les raisons de notre rupture.

— On ne refuserait pas un petit coup de main avec les bagages, lança Jason derrière moi.

Je pivotai. Le loup-garou tenait deux valises sous chaque bras. Zane et Cherry portaient l'un des cercueils. Ils ressemblaient à des serre-livres mortuaires. Nathaniel s'était allongé à plat dos sur le couvercle de l'autre cercueil. Il avait ôté sa chemise et détaché ses cheveux. Ses mains étaient croisées sur son ventre, et il avait fermé les yeux. Je n'aurais pas su dire s'il faisait le mort ou s'il essayait de bronzer.

— Vous pourriez prendre ça ? demanda Jason en agitant un pied vers le reste des bagages.

Deux valises et une malle gisaient encore sur le tarmac. Je m'en approchai.

— Doux Jésus, une seule de ces valises m'appartient. Qui a emmené tout le contenu de sa penderie ? m'exclamai-je sur un ton accusateur.

Zane et Cherry déposèrent prudemment le cercueil.

— Moi aussi, je n'en ai pris qu'une, déclara Zane.

— Moi, j'en ai trois, avoua Cherry, vaguement embarrassée.

— Et la malle ? Elle est à qui ?

— C'est Jean-Claude qui l'a envoyée, répondit Jason. Au cas où nous devrions nous présenter devant le Maître de la Ville. Il ne voulait pas que nous ayons l'air de péquenauds.

Je fronçai les sourcils.

— Pitié, dis-moi qu'elle ne contient rien que je sois censée porter.

Jason grimaça. Je secouai la tête.

— Je ne veux pas voir ça.

— Peut-être que tu auras de la chance, et qu'ils essaieront de te tuer au lieu de te convoquer devant eux, suggéra Jason.

Je le fixai du regard.

— Ça, c'est de la pensée positive.

— Ma spécialité, se rengorgea-t-il.

Nathaniel tourna la tête vers moi, les mains toujours croisées sur son ventre nu.

— Je peux soulever ce truc, mais il n'est pas assez équilibré pour que je le porte seul. J'ai besoin d'aide.

— C'est le moins qu'on puisse dire, grinçai-je.

Le léopard-garou cligna des paupières et leva une main pour se protéger contre le soleil. Je me déplaçai pour lui faire de l'ombre, afin qu'il puisse me regarder sans plisser les yeux. Il me sourit.

— Qu'est-ce qui te prend de bronzer sur un cercueil ? lui demandai-je.

Son sourire se flétrit sur les bords, puis s'évanouit complètement.

— C'est la scène de la crypte, dit-il comme si ça expliquait tout. Ce qui n'était pas le cas.

— J'ignore de quoi tu parles.

Il décolla sa tête et ses épaules du couvercle. Ses abdos se contractèrent de façon fort appétissante.

— Tu n'as pas regardé mes films, pas vrai ?

— Désolée.

Nathaniel acheva de se redresser, lissant ses cheveux en arrière d'un geste calculé et sans doute mille fois répété. Puis il les emprisonna à l'aide d'une barrette en argent.

— Je croyais que l'argent brûlait en touchant la peau d'un lycanthrope, fis-je remarquer.

Il cala la barrette au creux de sa nuque et secoua la tête pour mettre en place les longues mèches auburn dans son dos.

— C'est tout l'intérêt, répliqua-t-il en me fixant de ses yeux étranges.

Nathaniel n'a que dix-neuf ans. Son visage est encore lisse comme celui d'un nouveau-né, mais parfois, ses expressions lui donnent l'air beaucoup plus âgé. Dans ses yeux se tapissent des ombres que rien ne pourra jamais effacer. Ce dont il a vraiment besoin, c'est de chirurgie esthétique pour l'âme. D'une opération qui le débarrasse, non pas de ses rides ou de sa graisse, mais des souvenirs terribles qui ont fait de lui ce qu'il est.

Jason clopina jusqu'à nous, courbé sous le poids des quatre valises.

— Un de ses films raconte l’histoire d’un vampire qui tombe amoureux d’un jeune humain innocent.

— Tu l’as vu ?

Jason acquiesça. Je secouai la tête et me saisis d’une valise.

— Tu as une voiture pour nous ? demandai-je à Jamil.

— Une camionnette.

— Génial. Prends une valise et passe devant.

— Je ne suis pas un porteur.

— Si nous nous y mettons tous, ça ira deux fois plus vite. Je veux voir Richard le plus tôt possible. Alors, prends une foutue valise et cesse de faire ta diva.

Jamil me fixa des yeux longuement, durement, et finit par articuler :

— Quand Richard t’aura remplacée, je ne serai plus obligé de t’obéir. Tu ne pourras plus me casser les couilles.

— Tant mieux pour toi, dis-je aimablement. En attendant... Exécution. Et pour ta gouverne, je n’essayais pas de te casser les couilles. Le jour où j’essaierai, crois-moi, tu le sentiras.

Jamil ne put réprimer un gloussement. Il enfila sa veste et souleva la malle. Deux humains costauds auraient eu du mal à la porter, mais il la trimballait comme si elle ne pesait rien. Il s’éloigna sans un regard en arrière, me laissant me débrouiller avec la dernière valise. Zane et Cherry reprirent leur cercueil et lui emboîtèrent le pas. Jason les imita en traînant les pieds.

— Et moi ? lança Nathaniel.

— Remets ta chemise et reste là avec le cercueil. Ça marquerait mal si quelqu’un se tirait avec Damian.

— Je connais des tas de nanas qui me paieraient pour que j’enlève cette chemise.

— Dommage pour toi que je ne sois pas l’une d’elles.

— Ouais, dommage.

Il ramassa sa chemise par terre. Je le laissai assis sur le cercueil au milieu de la piste, sa chemise roulée en boule entre ses mains. Il avait l’air tout dépilé, d’une façon étrange et macabre.

Franchement, Nathaniel me faisait de la peine. Il avait eu une

vie difficile. Mais ce n'était pas ma faute. Je payais déjà le loyer de son appartement pour qu'il ne soit pas obligé de se prostituer afin de joindre les deux bouts – même si je connaissais d'autres stripteaseurs du *Plaisirs Coupables* qui s'en sortaient très bien avec leur salaire. Nathaniel n'est pas très doué pour gérer ses finances. Quelle surprise...

La camionnette était massive, noire et sinistre : le genre de véhicule que conduisent les tueurs en série dans les téléfilms. Dans la vie réelle, les tueurs en série conduisent des camionnettes, mais elles sont plutôt de couleur claire avec des taches de rouille.

Jamil prit le volant. Cherry et moi nous installâmes sur la banquette avant près de lui. Les autres durent s'entasser à l'arrière avec les bagages. Je pensais que Cherry me demanderait de me mettre au milieu, vu que je mesure douze bons centimètres de moins qu'elle, mais ce ne fut pas le cas. Elle se faufila la première sur la banquette, repliant ses longues jambes pour les caser sous le tableau de bord.

La route était goudronnée ; il n'y avait pas trop d'ornières et à condition de retenir leur souffle, deux bagnoles pouvaient s'y croiser sans érafler leur carrosserie. Des arbres la bordaient des deux côtés, mais entre leurs troncs, on pouvait apercevoir un à-pic effrayant sur la droite, et de la terre et des cailloux sur la gauche. Inutile de préciser que je préférais la terre et les cailloux.

Les arbres étaient assez gros pour créer une impression de sécurité, mais au-delà de leur rideau vert, la vue était dégagée sur plusieurs kilomètres. L'illusion envolée, on remarquait vraiment à quelle altitude on se trouvait. D'accord, ce n'était peut-être pas aussi haut que dans les Rocheuses, mais ça reviendrait au même si la camionnette basculait dans le vide.

Les chutes vertigineuses figurent très très bas dans la liste de mes activités préférées. Je ne crevai pas les accoudoirs de mes ongles comme dans l'avion (essentiellement parce que la banquette sur laquelle j'étais assise n'en comportait pas), mais je serais ravie de me retrouver dans la vallée.

— Tu veux que je te dépose directement au poste de police, on tu veux d'abord passer aux chalets ? interrogea Jamil.

— Je préfère commencer par le poste de police. Tu as bien dit

« chalets » ?

— Oui.

Et moi qui avais bêtement supposé que Jean-Claude nous avait loué des chambres dans un hôtel.

— C'est très rustique ?

— Non, Dieu merci. Il y a l'électricité, l'eau courante, de vrais lits et tout le bazar. J'espère juste que tu n'es pas trop regardante sur la déco, grimaça Jamil.

— Parce qu'elle n'est pas superglamour ?

— Pas vraiment, non.

Entre nous, Cherry demeurerait aussi immobile qu'une statue, les mains croisées dans son giron. Je constatai qu'elle ne portait pas sa ceinture de sécurité. Ma mère serait toujours en vie si elle avait mis la sienne. Du coup, c'est le genre de détail auquel je fais attention.

— Tu n'as pas mis ta ceinture de sécurité.

Cherry me jeta un coup d'œil.

— Je suis déjà assez serrée comme ça.

— Je sais que tu survivrais à une traversée du pare-brise, mais ça risquerait de compromettre ta couverture. La plupart des humains sont incapables de guérir après avoir encaissé ce genre de dégâts.

— Parce que je suis censée me faire passer pour une humaine ?

C'était une bonne question.

— Auprès des gens du coin, oui.

Cherry attachait sa ceinture sans plus discuter. Les léopards-garous m'ont acceptée comme leur Nimir-Ra. Ils sont si contents d'avoir quelqu'un pour les protéger, fût-ce une vulgaire humaine, qu'ils discutent rarement mes ordres.

— Tu aurais dû nous dire qu'on essaierait de se fondre dans le paysage, me reprocha-t-elle néanmoins. Je me serais habillée différemment.

— Tu as raison ; j'aurais dû vous en parler.

En vérité, je n'y avais même pas pensé jusque-là.

La route se mit à descendre et déboucha sur ce qui passait pour du terrain plat dans la région. La végétation était si dense qu'il y

avait de quoi titiller ma claustrophobie. Mais le sol continuait à onduler doucement, nous faisant savoir que nous roulions sur les orteils des montagnes.

— Tu voudras qu'on t'attende dehors ? s'enquit Jamil.

— J'aime autant pas. Sans vouloir vous offenser, vous ne passez pas vraiment inaperçus.

— Comment nous rejoindras-tu aux chalets quand tu auras terminé ?

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas. Je prendrai un taxi ? suggérai-je.

Jamil me jeta un regard éloquent.

— À Myerton ? Tu rêves.

— Et merde. D'accord, conduis-nous aux chalets. Je vous déposerai là-bas et je repartirai en ville avec la camionnette.

— Et Jason ?

— Oui, et Jason. (Je fronçai les sourcils.) Pourquoi tout le monde se fait-il autant de mouron pour moi ? Je sais que je pourrais tomber sur un os, ou même plusieurs, mais ça ne vous ressemble pas d'être aussi prudents.

Je me redressai dans mon siège et scrutai le profil de Jamil. Il fixait des yeux la route comme si sa vie en dépendait.

— Qu'est-ce que vous me cachez ?

Il mit son clignotant et attendit qu'un pick-up nous dépasse, puis tourna à gauche entre deux nouvelles rangées d'arbres.

— Ça prendra plus longtemps de passer par les chalets.

— Jamil, que se passe-t-il ? insistai-je.

Cherry se recroquevilla sur elle-même, mais quand vous avez la taille mannequin et que vous êtes assise au milieu, c'est dur de jouer les femmes invisibles. Cette réaction instinctive m'apprit qu'elle savait, elle aussi. Qu'ils savaient tous deux quelque chose que j'ignorais.

Je reportai mon attention sur la femelle léopard.

— Cherry, dis-moi ce qui se passe.

Elle soupira et se redressa légèrement.

— S'il t'arrive quoi que ce soit, Jean-Claude nous tuera.

Je me rembrunis.

— Je ne comprends pas.

Jamil prit le relais.

— Jean-Claude ne pouvait pas venir ici en personne. Ç'aurait été considéré comme une déclaration de guerre. Mais il s'inquiète pour toi. Il a dit que si nous te laissions te faire tuer et qu'il survivait à ta mort, il nous massacrerait tous. Jusqu'au dernier.

Jamil n'avait pas quitté la route des yeux pendant qu'il parlait. À présent, nous roulions sur un chemin de gravier si étroit que les branches des arbres raclaient les flancs de la camionnette.

— Définis « jusqu'au dernier », exigeai-je.

— Tous les membres de ton escorte, clarifia Jamil. Nous sommes tes gardes du corps.

— Je croyais que tu étais celui de Richard ?

— Oui. Et toi, tu es la lupa de Richard.

— Un vrai garde du corps ne peut pas protéger deux personnes, protestai-je. Il ne peut en protéger qu'une à la fois.

— Pourquoi ? interrogea Cherry.

Je jetai un coup d'œil à Jamil. Comme il gardait le silence, je répondis :

— Parce que tu ne peux pas prendre une balle pour plus d'une personne à la fois, et c'est en ça que consiste le boulot d'un garde du corps.

Jamil acquiesça.

— Exactement.

— Tu crois vraiment que quelqu'un va tirer sur Anita ? s'alarma Cherry.

— La balle est une métaphore. Mais ça n'a pas d'importance. Que ce soit un couteau ou un coup de griffe, j'encaisse à la place de Richard.

Jamil pénétra dans une clairière dont une allée circulaire faisait le tour. Les minuscules chalets blancs qu'elle desservait ressemblaient aux pièces détachées et éparpillées d'un Motel 6. Une enseigne au néon que le soleil faisait pâlir annonçait « Chalets de la Lune Bleue ».

— Anita est notre Nimir-Ra. Elle est censée nous protéger, pas l'inverse.

Sur ce coup-là, j'étais d'accord avec Cherry. Je les avais choisis, Zane et elle, non pas pour leurs talents de gardes du corps, mais parce que ça ne les dérangeait pas de laisser des vampires boire leur sang. La plupart des léopards-garous n'aiment pas trop ça. Ils ont l'air de penser que servir de calice, c'est pire que se prostituer. Je ne partage pas leur opinion, mais je n'allais pas les forcer à faire un truc qui leur répugnait. Moi, je refuse qu'on boive mon sang alors que je couche avec un mort-vivant.

— Non, dis-je. Il n'en est pas question. Je suis capable de me débrouiller seule, merci beaucoup.

J'ouvris la portière, et Jamil se pencha par-dessus Cherry pour me saisir le bras. Sa main paraissait très sombre par contraste avec la pâleur de ma peau. Je pivotai très lentement et le fixai d'un regard qui n'avait rien d'amical.

— Lâche-moi.

— Anita, s'il te plaît. Tu es l'humaine la plus coriace et la plus dangereuse que j'aie jamais rencontrée...

Il serra mon bras, juste assez pour me faire sentir son immense force. Jamil pourrait sans doute soulever un éléphant si l'éléphant ne se débattait pas trop. Il n'aurait aucun mal à me pulvériser un membre.

— ... Mais tu n'es qu'une humaine, contrairement aux choses qui pourraient t'attaquer.

Je continuai à le fixer du regard. Cherry s'était figée entre nous, clouée au dossier de la banquette par le corps du loup-garou.

— Lâche-moi, Jamil, répétais-je.

Sa main se crispa sur mon bras. J'allais avoir un putain de bleu.

— Anita. Sois raisonnable, pour une fois, ou tu vas tous nous faire tuer.

Il était penché au-dessus de Cherry et moi, assise tout au bord du siège, les fesses à moitié dans le vide. Aucun de nous n'était vraiment en équilibre. Et il tenait le milieu de mon avant-bras ; sa prise était donc moins solide que s'il m'avait saisi le poignet.

— Ce que vous avez tendance à oublier, vous autres, les boules

de poils, c'est que la force ne fait pas tout. La plupart du temps, tout se joue sur le bras de levier.

Perplexe, Jamil fronça les sourcils. Il me serra un peu plus fort. S'il continuait comme ça, il n'allait pas tarder à me broyer les os.

— Tu n'auras pas le dessus, Anita.

— Que veux-tu que je te dise ? « C'est bon, tu as gagné ? »

Jamil sourit.

— Par exemple, oui. Reconnais que cette fois, tu ne t'en sortiras pas toute seule.

Je me laissai tomber à terre, repliant mes jambes sous moi et forçant Jamil à tenter de retenir tout mon poids d'une seule main mal placée. Mon bras glissa entre ses doigts.

Sans même essayer de me relever, je passai la main gauche dans ma nuque pour sortir la lame fixée entre mes omoplates. De la droite, je cherchai instinctivement mon Browning – même si je savais que je ne parviendrais pas à dégainer à temps. Je partais du principe que Jamil n'allait pas me tuer. Nous faisons de l'esbroufe. Si je me trompais sur ce point, j'allais y laisser ma peau.

Jamil plongea par-dessus la banquette, les bras en avant. Lui aussi partait du principe que je n'allais pas lui faire sauter la tête. Il savait que je portais un flingue. Il me traitait comme un lycanthrope qui connaissait les règles. On ne s'entre-tue pas pour des conneries. On se fait saigner, mais on ne s'entre-tue pas.

Affalée sur le dos, je brandis mon épée courte en l'air et lui ouvris le bras. Une expression de surprise absolue passa brièvement sur son visage. Il ne s'était pas rendu compte que j'avais une troisième lame sur moi, et les deux autres n'étaient pas assez longues pour l'atteindre dans cette position. Sans compter que se faire découper, c'est toujours un choc. Il bondit en arrière aussi vite que si quelqu'un l'avait tiré, mais je savais que ça n'était pas le cas. Oui, Jamil est rapide à ce point.

J'eus le temps de me redresser sur un genou avant qu'il bondisse sur le capot de la camionnette, accroupi comme le prédateur qu'il était. Je braquai mon Browning sur lui et me redressai sans cesser de viser son ventre. Ça ne me servait à rien d'être debout je ne tirerais pas mieux pour autant. Mais je me

sentais trop vulnérable par terre.

Jamil me suivit des yeux sans faire le moindre geste pour m'arrêter. Peut-être avait-il peur d'essayer. Pas du flingue, mais de lui-même. Je lui avais fait mal. Son sang dégoulinait sur ses fringues blanches si élégantes. Tout son corps vibrait du désir de se jeter sur moi. Il était furax, et il restait encore quatre nuits avant la pleine lune. Il ne me tuerait probablement pas, mais je n'avais aucune envie de mettre ma théorie à l'épreuve. Il pourrait me briser le cou comme une vulgaire brindille. Voire me faire exploser le crâne comme un œuf. Je préférais ne pas courir le risque.

N'ayant pas lâché mon épée courte, je tenais toujours mon flingue d'une seule main. Mais au bout de mon bras, le canon ne tremblait pas.

— Ne fais pas ça, Jamil. Je détesterais te buter pour un truc aussi stupide.

Un grondement sourd s'échappa de ses lèvres. Le son suffit à hérissier mes cheveux dans ma nuque.

Les autres étaient sortis de la camionnette par la portière arrière. Je perçus un mouvement dans mon dos.

— Que personne n'avance, aboyai-je.

— Anita, dit Jason d'une voix très calme. (Pour une fois, il ne plaisantait pas, et il ne cherchait pas non plus à me provoquer.) Anita, que se passe-t-il ?

— Demande ça à monsieur le macho.

Cherry n'avait pas bougé de la banquette avant.

— Jamil tentait d'expliquer à Anita qu'elle ne pourrait pas s'en sortir seule face à des métamorphes et à des vampires, lança-t-elle.

Elle glissa très lentement vers la portière passager restée ouverte. Je ne quittai pas Jamil des yeux, mais ma vision périphérique était assez bonne pour que j'aperçoive les taches rouge foncé sur sa peau blanche.

— N'approche pas, Cherry. Ne t'en mêle pas.

Elle s'immobilisa.

— Jamil voulait qu'elle reste en retrait quand ça péterait.

— Elle est toujours humaine, gronda Jamil. Elle est toujours

faible.

— Elle aurait pu t'ouvrir la gorge plutôt que le bras, répliqua Cherry d'une voix basse, caressante. Elle aurait pu te faire sauter la cervelle quand tu as plongé sur elle.

— Je peux encore, si tu insistes, ajoutai-je.

Jamil était à quatre pattes sur le capot, en appui sur ses mains aux doigts écartés. Tout son corps vibrait de tension. Quelque chose se tapissait derrière cette façade humaine, au fond de ses yeux. Sa bête pressait contre sa chair tel un léviathan nageant vers la surface – masse sombre, informe et monstrueuse.

Instinctivement, j'avais pivoté de profil et calé la paume de ma main gauche sur le haut de ma fesse, dans la position que j'adopte au stand de tir lorsque je m'entraîne sur des cibles en carton. Jamil s'étant ramassé sur lui-même, je vis sa tête à présent.

Une fois, je lui ai sauvé la vie. Il est doué comme garde du corps, et je me sens plus tranquille quand il surveille les arrières de Richard. D'accord, il ne m'a pas toujours appréciée, et c'est réciproque. Mais je le respecte, et jusque-là, je pensais qu'il me respectait aussi. Son petit numéro dans la camionnette prouvait qu'il me considérait toujours comme une gonzesse.

Autrefois, ça me posait plus de problèmes que ça de tuer des gens. Mais j'ai changé. Peut-être à cause de mon boulot d'exécutrice de vampires. Les créatures que je passe mon temps à buter ont visage humain. Du coup, ça m'est de plus en plus facile d'appuyer sur la détente.

Je scrutai Jamil, le regardai droit dans les yeux et me laissai envahir par le calme. Comme si je me tenais au milieu d'un bourdonnement de bruit blanc. J'entendais et je voyais toujours, mais mon univers se restreignait à mon flingue, à Jamil et au vide qui m'habitait. Mon corps me paraissait tout léger. Dans mes moments de lucidité, je m'inquiète de devenir sociopathe. Mais en cet instant, rien ne comptait que cette certitude sereine : s'il m'y obligeait, je le ferais. Je tirerais et je le regarderais mourir à mes pieds. Et je ne ressentirais rien.

Jamil scruta mon visage, et je vis la tension s'écouler hors de lui. Il resta immobile jusqu'à ce que les vibrations de son énergie s'apaisent, jusqu'à ce que la présence menaçante de sa bête ait

replongé dans les profondeurs. Puis, très lentement, il s'assit sur ses talons sans me quitter des yeux.

Je gardai mon flingue braqué sur lui. Je savais à quelle vitesse il pouvait se déplacer. Les métamorphes sont aussi rapides que des prédateurs. Non, plus rapides que des prédateurs. Plus rapides que n'importe quelle créature de ce côté-ci de l'enfer.

— Tu le ferais vraiment, constata-t-il. Tu me tuerais.

— Et comment !

Il prit une profonde inspiration qui fit frissonner tout son corps, et qui m'évoqua la vue d'un oiseau arrangeant ses plumes.

— C'est fini. Tu es la lupa. Tu me domines.

Je baissai prudemment mon flingue, les sens toujours en alerte pour localiser les gens qui m'entouraient.

— Pitié, dis-moi que tu ne jouais pas seulement à qui sera le plus fort !

Jamil m'adressa un sourire presque embarrassé.

— Je croyais essayer de faire passer un message, mais je me fourrais le doigt dans l'œil, admit-il. Ça fait un mois que je me tue à expliquer à la meute locale comment nous avons hérité d'une lupa humaine. Comment une humaine peut me dominer.

Je secouai la tête et pointai le canon du Browning vers le sol.

— Espèce de sale con, sifflai-je. Tu es blessé dans ton amour-propre parce que je suis supérieure à toi dans la hiérarchie de la meute.

Jamil acquiesça.

— Ouais.

— Un jour, vous allez me rendre folle. J'ai autre chose à foutre que de ménager votre maudit orgueil masculin !

Si je ne m'étais pas retenue, j'aurais hurlé de frustration.

Zane vint s'adosser contre le flanc de la camionnette, près de Cherry. Il faisait très attention à garder ses mains en vue et à ne pas faire de geste brusque.

— Tu n'aurais pas pu maîtriser Jamil sans ton épée et ton flingue. Tu ne les auras pas toujours avec toi.

— C'est une menace ? demandai-je.

Zane leva une main apaisante.

— Non, juste une observation.

— Salut, les gars.

Un homme sortit d'un des chalets. Il était grand et mince, avec des cheveux gris qui lui tombaient jusqu'aux épaules, une moustache un poil plus foncée et un visage ridé. À vue de nez, il devait avoir la cinquantaine bien tassée, mais son corps vêtu d'un jean et d'un tee-shirt était encore musclé et athlétique. Il s'immobilisa sur le seuil, les mains posées sur le chambranle de la porte d'entrée.

— Du calme, ma petite dame.

Je le mis en joue avec mon Browning, parce que sous cette apparente décontraction, il y avait assez de pouvoir pour me donner la chair de poule – alors qu'il n'essayait même pas de m'impressionner.

— Voici Verne, annonça Jamil. C'est le propriétaire des chalets.

Je baissai de nouveau mon flingue.

— Et l'Ulfric local, devinai-je. À moins qu'il n'y ait quelque chose d'encore plus effrayant planqué dans les bois.

Verne éclata de rire et se dirigea vers nous d'une démarche presque pataude, comme si ses bras et ses jambes étaient trop longs pour le reste de son corps. Mais ce n'était que faux-semblants. Il jouait à l'humain pour moi. Je n'étais pas dupe.

— Vous m'avez vite percé à jour, ma petite dame.

Je rengainai mon Browning parce que ç'aurait été malpoli de le garder à la main. J'étais plus ou moins l'invitée de Verne. Et puis, il fallait bien que je fasse confiance à quelqu'un. Je ne pouvais pas passer tout mon séjour dans le Tennessee avec un flingue dans la main. Je tenais toujours mon épée courte maculée de sang. Il faudrait que je la nettoie avant de la ranger. J'ai déjà bousillé deux ou trois fourreaux faute de soins suffisants. Le matériel, ça s'entretient.

— Enchantée de faire votre connaissance, Verne. Mais s'il vous plaît, ne m'appellez pas « ma petite dame ».

J'essuyai le sang qui avait éclaboussé ma veste. Et vous vous demandez pourquoi je porte toujours du noir ? Parce que c'est

moins salissant, voilà pourquoi.

— Tu ne cèdes jamais d'un pouce, hein ? me lança Jamil.

Je lui jetai un coup d'œil. Ses belles fringues blanches étaient foutues.

— Non.

Je lui fis signe d'approcher. Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu me veux ?

— Juste t'emprunter ton débardeur pour nettoyer mon épée.

Il me fixa des yeux sans bouger.

— Allez, Jamil, m'impatientai-je. De toute façon, tu ne pourras pas le ravoïr au lavage.

Il ôta son débardeur d'un mouvement fluide et me le lança. Je le rattrapai d'une seule main et essuyai soigneusement ma lame.

Verne éclata de rire. Un grondement à la fois débonnaire et rocailleux qui allait bien avec sa voix grave mais plaisante.

— Pas étonnant que Richard ait tant de mal à vous trouver une remplaçante. Vous êtes une vraie casse-couilles.

Je détaillai son visage souriant et choisis de le prendre comme un compliment. De toute façon, c'était la vérité. Je n'avais pas fait tout ce chemin pour décrocher un premier prix de camaraderie. J'étais venue pour sauver Richard et pour rester en vie. S'il fallait que je casse quelques paires de couilles au passage, tant pis pour leurs propriétaires.

CHAPITRE 5

Vus de l'extérieur, les chalets étaient blancs et avaient l'air un peu miteux. Vus de l'intérieur... Aucun rapport avec une suite nuptiale, mais ils me parurent étonnamment spacieux.

Dans celui qui me fut attribué, il y avait un lit en 160, flanqué d'une table de chevet sur laquelle reposaient une lampe et un téléphone. Un bureau poussé contre un mur et un fauteuil installé devant la baie vitrée complétaient l'ameublement. Le fauteuil était en velours bleu, très confortable. Il se dressait sur un petit tapis dans les tons bleutés, qui semblait tissé à la main. Le jeté de lit était bleu roi ; les murs, bleu pâle. Les boiseries couleur de miel étaient si bien polies qu'elles luisaient doucement.

Un tableau était accroché au-dessus du lit : une reproduction de *La Nuit étoilée* de Van Gogh. Franchement, tout ce que Van Gogh a peint après avoir pété les plombs me file un peu les chocottes. Mais ce tableau-là se mariait vraiment bien avec le reste de la déco. Pour ce que j'en savais, les autres chalets étaient rouge sang avec des affiches de corrida sur les murs, mais le mien me plaisait bien.

La salle de bains était blanche, tout ce qu'il y a de plus banale, avec un vasistas au-dessus de la baignoire. Je l'aurais trouvée assez impersonnelle sans le bol bleu de pot-pourri qui sentait le musc et le gardénia.

Verne m'avait informée que c'était le plus grand chalet disponible. Ça tombait bien : j'avais besoin de place au sol pour caser les deux cercueils. Je n'étais pas certaine de vouloir qu'Asher et Damian occupent la même chambre que moi, mais je n'eus pas le

temps de discuter. Je voulais aller voir Richard le plus tôt possible. Nous pourrions toujours nous disputer l'honneur d'avoir deux vampires pour colocataires après mon retour du poste de police.

Je passai trois coups de fil avant de partir. Le premier au numéro que m'avait donné Daniel, pour lui faire savoir que nous étions en ville. Personne ne décrocha. Le deuxième, à Catherine, pour l'informer que j'étais bien arrivée. Je tombai sur son répondeur. Le troisième, enfin, à l'avocat que Catherine m'avait recommandé Carl Belisarius.

Une femme à la voix très agréable me répondit. Quand elle découvrit qui j'étais, elle eut l'air assez excitée, ce qui m'étonna. Elle fit suivre mon appel sur le portable de Belisarius. Quelque chose se préparait, et ce n'était probablement rien de bon.

— Carl Belisarius, annonça une voix masculine grave et chaude.

— Ici Anita Blake. Je suppose que Catherine Maison-Gillette vous a dit qui je suis.

— Un moment, mademoiselle Blake.

Mon interlocuteur appuya sur un bouton, et le silence se fit à l'autre bout de la ligne. Il m'avait mise en attente. Quand il reprit la communication, le souffle du vent résonna dans l'appareil, accompagné de bruits de circulation. Belisarius était sorti pour me parler.

— Je suis ravi que vous m'appeliez, mademoiselle Blake. C'est quoi ce bordel ? lança-t-il abruptement.

— Je vous demande pardon ?

— Votre ami refuse de me voir. Catherine m'a laissé entendre qu'il avait besoin d'un avocat. Je me suis tapé le voyage jusqu'à ce trou paumé, et il refuse de me voir. Il dit qu'il ne m'a pas engagé.

— Et merde, soupirai-je. Je suis désolée, monsieur Belisarius. (Une idée me traversa l'esprit.) Avez-vous mentionné que c'est moi qui vous avais engagé pour vous occuper de son cas ?

— Cela fera-t-il une différence ?

— Franchement, je n'en sais rien. Ou bien il acceptera de vous voir, ou bien il vous enverra vous faire foutre.

— C'est déjà fait. Mes services ne sont pas bon marché, mademoiselle Blake. Même si votre ami n'en veut pas, quelqu'un

devra régler mes honoraires pour la journée.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, monsieur Belisarius. Je m'en occuperai.

— Avez-vous les moyens ?

— Ça va se monter à combien, au juste ?

Il m'indiqua un tarif, et je réprimai un sifflement. Je comptai jusqu'à cinq et dis calmement :

— Vous aurez votre fric.

— Vous avez vraiment les moyens ? insista Belisarius. Pour l'instant, je n'ai que la parole de Catherine. Pardonnez mes soupçons, mais...

— Non, je comprends parfaitement. Richard vous mène la vie dure, et vous vous vengez sur moi.

Il éclata d'un rire pareil à un aboiement.

— D'accord, mademoiselle Blake, d'accord. À l'avenir, j'éviterai de passer mes nerfs sur vous, mais j'ai besoin d'une garantie. Êtes-vous en mesure de payer mes honoraires ?

— Je gagne ma vie en relevant les morts, monsieur Belisarius. C'est un talent assez rare. J'ai les moyens de m'offrir vos services.

Et c'était la vérité, même si ça me faisait un peu mal. Je n'ai pas grandi dans une famille pauvre, mais on m'a appris la valeur de l'argent, et les tarifs de Belisarius me paraissaient plus qu'outranciers.

— Faites dire à Richard que c'est moi qui vous ai engagé. Rappelez-moi si ça lui fait changer d'avis. Il peut très bien refuser de nous voir tous les deux.

— Vous vous engagez à me verser une grosse somme, mademoiselle Blake, surtout si j'accepte le dossier. Ça me porte à croire que vous êtes très proche de M. Zeeman, et qu'il devrait être content de vous voir.

— C'est une longue histoire. Pour le moment, nous nous haïssons plus ou moins.

— Ça fait beaucoup d'argent pour quelqu'un que vous haïssez.

— Pitié, vous n'allez pas vous y mettre aussi !

De nouveau, Belisarius éclata de rire. Son rire était plus naturel

que sa façon de parler, peut-être parce qu'il ne s'entraînait pas à lui donner une certaine tonalité pour influencer un jury. J'aurais parié qu'il avait beaucoup travaillé sa voix pour qu'elle adopte cette profondeur quasi hypnotique.

— Je ferai passer le message, mademoiselle Blake, promet-il. Avec un peu de chance, je vous rappellerai bientôt.

— Rappelez-moi même si Richard continue à faire sa mauvaise tête. Comme ça, je saurai à quoi m'attendre quand je me pointerai à la prison.

— Vous viendrez même s'il refuse de vous voir ?

— Oui.

— J'ai hâte de faire votre connaissance, mademoiselle Blake. Vous m'intriguez.

— Je parie que vous dites ça à toutes les femmes.

— Bien au contraire.

Belisarius raccrocha.

Jason sortit de la salle de bains alors que je reposais le combiné. Il portait son fameux costard. Je ne l'avais jamais vu vêtu autrement que d'un jean et d'un tee-shirt, ou de cuir et de pas grand-chose d'autre. Ça me faisait bizarre de le voir en costume bleu marine, chemise blanche et fine cravate blanche ornée d'un motif discret.

En y regardant de plus près, je m'aperçus que la cravate était en soie et que l'imprimé représentait de minuscules fleurs de lys. Je devinai immédiatement qui l'avait choisie. Le costume était mieux coupé que la plupart du prêt-à-porter masculin, mais Jean-Claude m'a donné de tels goûts de luxe que j'ai désormais du mal à apprécier le prêt-à-porter, soit-il d'excellente qualité.

Jason ferma le premier bouton de sa veste et passa ses mains dans ses cheveux blonds pour les lisser en arrière.

— De quoi j'ai l'air ?

Je secouai la tête.

— D'un homme.

Il grimaça.

— On dirait que ça te surprend.

Je souris.

— C'est juste que... Je n'ai pas l'habitude que tu ressembles à un adulte.

Il avança la lèvre inférieure en une moue boudeuse.

— Tu m'as déjà vu pratiquement à poil, et tu n'as pas trouvé que je ressemblais à un adulte ?

Je ne pus m'empêcher de glousser. *Sacré Jason.*

Je m'étais changée dans la chambre pendant qu'il en faisait autant dans la salle de bains. J'avais découvert quelques taches de sang sur mon chemisier rouge. Humides, elles étaient à peine plus foncées que le tissu, mais en séchant, elles deviendraient presque noires. Donc, j'avais mis le chemisier à tremper dans l'évier. Quoi qu'en pensent la plupart des gens, le sang ressort sur le rouge.

Apparemment, mon jean noir avait échappé aux éclaboussures. Les taches de sang sont difficiles à repérer sur le noir. Le noir ou le bleu marine, c'est ce qui les dissimule le mieux. J'imagine que sur du marron très foncé, ça passerait aussi, mais ce n'est pas une couleur que je porte beaucoup ; donc, je ne peux pas être catégorique.

J'avais enfilé un chemisier d'un mauve très pâle. C'était un cadeau de ma belle-mère, Judith. Quand j'avais ouvert le paquet à Noël, j'avais supposé qu'elle m'offrait encore une fringue qui siérait mieux à sa carnation de princesse des glaces qu'à mon teint basané. En fait, la couleur si pure et si claire me donne une allure très élégante. J'ai même eu la bonne grâce d'informer Judith que je porte son cadeau. En dix ans, je crois que c'est le premier que je ne ramène pas au magasin dès le lendemain pour l'échanger. Ce qui me fait encore huit points d'avance sur elle au score. Bah, tant pis.

Un pantalon noir habillé, avec une ceinture trop large pour être à la mode mais juste assez pour mon Browning ; des mocassins noirs, et le tour était joué. J'avais juste ajouté un soupçon de maquillage : ombre à paupières, mascara, blush et rouge à lèvres. Je ne voulais pas réfléchir à la raison pour laquelle j'avais autant soigné mon apparence. Sûrement pas pour les flics.

Jason et moi étions sans doute beaucoup trop chics pour le coin. Évidemment, si nous nous étions pointés en jean et en tee-shirt, nous aurions fait négligés. La seule tenue vraiment appropriée pour traiter avec la police, c'est un uniforme et un badge. Toutes les

autres indiquent que vous ne faites pas partie de la maison.

En ce moment, Washington examine un projet de loi qui pourrait donner aux exécuteurs de vampires l'équivalent d'un statut fédéral de marshall. Ce projet est appuyé par le sénateur Brewster, dont la fille s'est fait croquer par un vampire. Évidemment, Brewster milite aussi pour qu'on révoque la citoyenneté légale des vampires. Un statut fédéral pour les exécuteurs, pourquoi pas ? Révoquer la citoyenneté des vampires, ça m'étonnerait que ça passe. Il faudrait qu'ils fassent quelque chose de vraiment épouvantable pour donner un poids suffisant aux arguments du lobby anti-vampires.

Depuis le mois de mars, les exécuteurs de vampires possèdent une licence officielle. Délivrée par l'État, parce que le meurtre n'est pas un crime fédéral. Mais je comprends que nous ayons besoin d'un statut fédéral. Nous ne nous contentons pas de tuer nos proies : nous devons les chasser. Dès que nous sortons de l'État qui nous a attribué notre licence, nous risquons de nous heurter à des obstacles juridiques. Notre ordre d'exécution n'est valable que si l'État dans lequel nous passons accepte de délivrer un ordre d'extradition. Celui-ci est alors utilisé pour valider l'ordre d'exécution original. Personnellement, je préfère réclamer un second ordre d'exécution chaque fois que je franchis une frontière. Mais ça prend du temps. Parfois, le vampire en profite pour se faire la malle dans une autre juridiction, et il faut tout recommencer à zéro.

Une fois, un vampire particulièrement entreprenant a traversé dix-sept États avant de se faire capturer et tuer. En moyenne, dans les cas de fuite, c'est plutôt de l'ordre de deux ou trois. C'est pourquoi la plupart des exécuteurs sont licenciés dans plusieurs États. À notre façon, nous possédons un territoire, tout comme nos proies. À l'intérieur de ce territoire, nous faisons notre boulot. À l'extérieur, ça devient le boulot de quelqu'un d'autre. Mais nous ne sommes qu'une dizaine, et ce n'est pas beaucoup pour un pays aussi vaste, qui abrite une des populations vampiriques les plus nombreuses du monde.

Cela dit, nous ne sommes pas constamment sur la brèche. Beaucoup d'entre nous ont un autre métier à côté. Si les vampires

foutaient assez de bordel pour nous occuper à plein-temps, jamais on ne leur aurait accordé un statut légal. Mais plus il y a de vampires dans un endroit donné, plus le taux de criminalité augmente. Comme avec les humains.

Devoir attendre un papier chaque fois que nous sortons de notre État d'origine nous complique le travail. Ne pas avoir de statut officiel au sein de la police nous empêche souvent d'accéder aux scènes de crime. En général, les flics ne consentent à nous inviter que si le vampire a fait un beau paquet de victimes. Mon maximum, c'est vingt-trois. Mais je sais qu'il y a déjà eu pire. Dans les années cinquante, Gerald Mallory, l'« ancêtre » de tous les exécuteurs, a nettoyé un baiser de vampires qui avaient massacré plus d'une centaine de gens. Un baiser de vampires, c'est comme un troupeau de moutons ou une meute de loups c'est le nom qu'on donne à leurs groupes sociaux. Poétique, hein ?

Le téléphone sonna. C'était Belisarius.

— Il accepte de nous voir ensemble, annonça-t-il. Je vais faire mon possible pour avoir quelque chose à vous raconter quand vous arriverez.

Et il raccrocha.

Je pris une profonde inspiration par le nez et la relâchai en soufflant par la bouche.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Jason.

— Rien.

— Tu es nerveuse à l'idée de voir Richard.

— Et toi, tu es trop malin pour ton propre bien.

Il grimaça.

— Désolé.

— Tu parles... Viens, on y va.

CHAPITRE 6

Le trajet jusqu'à Myerton prit plus longtemps qu'il aurait dû parce que je conduisais une camionnette inconnue sur des routes très étroites. Ça ajoutait à ma nervosité. Jason finit par réclamer :

— Tu me laisses le volant ? Histoire qu'on arrive avant la tombée de la nuit...

— La ferme, aboyai-je.

Il la ferma en souriant.

Nous finîmes par arriver à Myerton. La ville se composait d'une avenue centrale goudronnée, qui ressemblait à une autoroute à deux voies bordée de bâtiments. Il y avait un unique feu tricolore, et une seconde route de terre battue qui envoyait des nuages de poussière rougeâtre sur le bitume. Lorsqu'on s'arrêtait au feu, on était obligé de remarquer les deux fast-foods et le *diner* familial à l'ancienne. Curieusement, le second semblait plus fréquenté que les premiers. La nourriture devait y être excellente. À moins que celle des fast-foods soit vraiment dégueu.

Jamil m'avait expliqué le chemin pour me rendre jusqu'au poste de police. « Tu descends l'avenue principale et tu tournes à droite. Tu ne peux pas le rater. » Quand quelqu'un vous dit ça, ça peut signifier deux choses. Ou l'endroit est facile à trouver, et vous ne pouvez effectivement pas le rater. Ou il est bien planqué, et vous n'avez aucun espoir de le localiser sans un plan avec un gros « X » au marqueur noir pour indiquer son emplacement.

Après le feu, je tournai à droite. La camionnette passa dans une ornière et tangua comme un navire ballotté par un vent de tempête.

Je regrettais de ne pas avoir ma Jeep.

La route de terre battue était la véritable artère principale de la ville. Des bâtiments flanqués d'une terrasse de bois surélevée s'alignaient sur un côté. Je repérai une épicerie et un atelier de menuisier qui vendait des meubles faits main. Devant la vitrine, quelqu'un avait disposé un rocking-chair dont le bois portait encore des morceaux d'écorce grise par endroits. Très rustique. Une autre boutique vendait des herbes aromatiques et de la confiture artisanale, même si ce n'était pas la bonne période de l'année.

L'autre côté de la route était occupé par des maisons. Pas le style Nouveau Western qui fait rage dans une bonne partie du sud des États-Unis : juste des bicoques de plain-pied, montées sur des parpaings ou sur une base de roche rouge et couvertes de bardeaux peints en blanc cassé ou en gris. La pelouse de l'une d'elles était occupée par une horde de cerfs en céramique et par une multitude de nains de jardin. Sans déconner, il y en avait tellement que les proprios auraient dû les vendre.

Au bout de la rue, il n'y avait que des montagnes et un épais rideau d'arbres. Nous étions sur le point de regagner la forêt, et je n'avais rien vu qui ressemble à un poste de police. Génial.

— Ça doit être là, dit Jason.

Je jetai un coup d'œil dans mon rétroviseur, vis qu'il n'y avait pas d'autre bagnole derrière moi et m'arrêtai.

— Toi, tu as vu un truc qui m'a échappé.

— Oui. Shang-Da.

Je fixai Jason du regard.

— Je te demande pardon ?

— Sous le porche de la dernière maison.

Je suivis la direction de son regard. Un homme de haute taille était affalé dans une chaise de jardin. Il portait un tee-shirt blanc qui faisait ressortir son teint hâlé, un jean et une casquette de baseball. Pas de chaussures. Dans ses larges mains, il tenait une canette de soda, ou peut-être de bière. De quoi lui donner un petit coup de fouet en ce début de matinée.

— C'est Shang-Da. Le deuxième exécuteur de la meute. Notre Hati.

Ah. Tout s'expliquait.

— Il protège Richard, donc, le poste de police ne doit pas être très loin.

Jason acquiesça.

Je détaillai l'homme avachi. Au premier abord, il ne semblait pas particulièrement sur ses gardes. Il se fondait presque avec le décor... Jusqu'à ce qu'on remarque que son tee-shirt était neuf et immaculé ; les plis de son jean, marqués comme s'ils avaient été repassés ; et son aspect basané, pas seulement dû à une exposition prolongée au soleil.

Mais ce ne fut que lorsqu'il tourna très lentement la tête vers nous que je remarquai combien il était bon acteur. Malgré la distance, l'intensité de son regard m'effraya presque. Il n'avait fait que remuer la tête ; pourtant, j'avais conscience que toute son attention était désormais concentrée sur nous.

— Merde alors...

— Ouais. Shang-Da est nouveau, m'informa Jason. Il vient juste de se faire transférer depuis la meute de la baie de San Francisco. Personne ne s'est opposé à lui. Personne ne voulait suffisamment le poste de Hati. (Il tendit un doigt vers l'autre côté de la rue.) Ça doit être ça.

Jason désignait un bâtiment de parpaings trapu, peint en blanc. Le minuscule parking de gravier qui s'étendait sur le devant était désert. Je garai la camionnette le plus près du bord possible, et entendis les branches des arbres frotter le long de la carrosserie. Les flics devaient avoir une patrouilleuse ; je voulais lui laisser la place de se garer quand elle reviendrait.

Une élégante pancarte de bois sculpté était suspendue près de la porte. « Poste de police », annonçait-elle. C'était bien la seule indication visible. Je ne pouvais pas la rater – décidément, Jamil avait le sens de l'humour. Ou peut-être m'en voulait-il encore de l'avoir découpé. Comme c'était puéril...

Nous sortîmes de la camionnette. Je sentais toujours le regard de Shang-Da sur moi. Il se trouvait à une bonne dizaine de mètres de nous, mais son pouvoir rampait sur ma peau, hérissant les poils de mes bras. Je jetai un coup d'œil dans sa direction et, l'espace d'un

instant, nos regards se croisèrent. Mes cheveux se dressèrent dans ma nuque.

Jason contourna la camionnette et me rejoignit.

— Allons-y.

Je hochai la tête. Ensemble, nous nous dirigeâmes vers la porte.

— Si ça n'était pas absurde, je dirais que Shang-Da a une dent contre moi.

— Il est loyal envers Richard, et tu lui as fait beaucoup de mal.

— Toi, tu n'as pas l'air de m'en vouloir. N'es-tu pas loyal envers Richard ?

— Shang-Da n'était pas là la nuit où Richard a combattu Marcus. Moi, si.

— Veux-tu dire que j'ai eu raison de quitter Richard ?

— Non. Je veux juste dire que je comprends que tu l'aies quitté.

— Merci, Jason.

Il sourit.

— Et puis, j'ai peut-être des vues sur toi. Ou au moins sur tes fesses, plaisanta-t-il.

— Jean-Claude te tuerait.

Il haussa les épaules.

— Le danger, c'est le sel de la vie.

Je secouai la tête.

Jason fut le premier à atteindre la porte. Mais il ne fit pas mine de l'ouvrir pour moi. Il me connaît trop bien.

Je poussai le battant vitré. Je suppose que ça aussi, c'était une indication. Ça ne ressemblait pas à une porte de maison.

L'intérieur était intégralement peint en blanc, jusqu'au comptoir qui s'étendait face à l'entrée. Il y avait des photos de criminels recherchés sur un tableau en liège à gauche de la porte, et un système radio derrière le comptoir. Ceci mis à part, la pièce ressemblait à la salle de réception d'un cabinet de dentiste.

Le flic assis derrière le comptoir était maousse, avec des épaules presque aussi larges que je suis haute. Bien que rasés, ses cheveux bouclaient serré sur son crâne. Il aurait dû les raser pour les empêcher de friser.

Ma licence d'exécutrice est rangée dans une jolie pochette imitation cuir. Elle porte ma photo et elle est en règle, mais ce n'est pas un badge de flic. Sans compter qu'elle n'est même pas valable dans le Tennessee. Mais c'était tout ce que j'avais à montrer, et je ne m'en privai pas. Je la brandis à bout de bras parce que j'entrais armée jusqu'aux dents dans un poste de police et qu'en général, les flics n'apprécient pas.

— Anita Blake, exécutrice de vampires, me présentai-je.

Le flic ne leva que les yeux vers moi. Ses mains demeurèrent cachées sous le comptoir.

— Nous n'avons pas appelé d'exécutrice.

— Je ne suis pas ici en mission officielle.

Je fis mine de ranger ma licence, mais le flic tendit la main, et je la lui donnai. Il l'étudia en demandant :

— Que faites-vous ici ?

— Je suis une amie de Richard Zeeman.

Son regard gris se braqua sur moi. Ce n'était pas un regard amical. Il jeta ma licence sur le comptoir. Je la récupérai.

— Y a-t-il un problème, agent... (Je déchiffrai sa plaque.)... Maiden ?

Il secoua la tête.

— Aucun, sinon que votre copain est un putain de violeur. Je n'ai jamais compris pourquoi les pires enculés ont toujours une petite amie.

— Je ne suis pas la petite amie de Richard. Juste son amie tout court, comme je viens de vous le dire.

Maiden se leva. En plus d'être maousse, il devait mesurer un bon mètre quatre-vingts. Sans doute avait-il appartenu à l'équipe de lutte ou de football américain de son lycée. Depuis, ses muscles avaient commencé à fondre légèrement, et il charriait bien dix kilos de trop au niveau de la taille, mais je ne fus pas dupe. Il était costaud, et il avait l'habitude qu'on le respecte.

Le flingue qu'il portait à la hanche ne dépareillait pas avec le reste de sa personne. C'était un Colt Python chromé, à canon long, avec une poignée noire customisée. Parfait pour chasser les éléphants ; un peu superflu pour effrayer les ivrognes un samedi

soir.

Maiden désigna Jason du pouce.

— Et lui, qui est-ce ?

— Juste un ami, déclara Jason en lui adressant son sourire le plus benoît.

Il n'était pas aussi doué que moi pour avoir l'air inoffensif, mais il s'en rapprochait. À côté de l'agent Maiden, nous faisons tous deux figure de petites choses fragiles.

— L'ami de mademoiselle, ou celui de Zeeman ?

— Oh, je suis l'ami de tout le monde, affirma joyeusement Jason.

Maiden ne lui rendit pas son sourire. Il se contenta de le fixer de ses yeux gris foncé, durs et froids. Mais il ne parvint pas davantage que moi à lui faire baisser les yeux.

Jason continua à sourire. Maiden continua à le fixer du regard. Bon, on n'allait pas y passer la nuit. Je touchai le bras de Jason. Cela suffit. Il baissa enfin les yeux et cligna des paupières. Et même s'il ne s'était toujours pas départi de son sourire, cela donna à Maiden l'impression qu'il avait remporté la partie.

Maiden contourna lentement le comptoir. Il se mouvait comme s'il avait conscience de sa propre masse, comme s'il entendait la Terre trembler à chacun de ses pas. D'accord, il était costaud, mais pas à ce point. Toutefois, je me gardai bien de le lui faire remarquer.

Un deuxième homme entra par une petite porte située à droite du comptoir. Il portait un costume beige qui lui allait comme un gant. Sur le plastron de sa chemise blanche côtelée pendait un bolo tie doré – vous savez, cette espèce de cravate de cow-boy composée d'une ficelle maintenue par une agrafe métallique. Ses cheveux étaient coupés très court, mais d'une façon assez classe. Ses grands yeux noirs s'écarquillèrent de surprise quand il m'aperçut. La main qu'il me tendit s'ornait de deux bagues : un diamant d'auriculaire et une chevalière de l'université dont il était diplômé.

— Se pourrait-il que cette ravissante jeune personne soit la célèbre Mlle Blake ?

Je ne pus réprimer un sourire.

— Vous devez être monsieur Belisarius.

Il acquiesça.

— Je vous en prie, appelez-moi Carl.

— Je suis Anita, et voici Jason.

Belisarius serra la main du loup-garou avec un sourire affable, puis se tourna vers Maiden.

— Pouvons-nous voir mon client, à présent ?

— Mlle Blake et vous, vous pouvez y aller, mais pas lui, répondit Maiden en désignant Jason. Le shérif a donné son accord pour vous deux, mais pour personne d'autre.

Jason ouvrit la bouche. De nouveau, je lui touchai le bras.

— C'est bon.

— Et votre flingue reste ici, ajouta Maiden.

Je n'avais pas envie de me séparer du Browning, mais pour l'avoir repéré, Maiden monta d'un cran dans mon estime.

— Pas de problème.

Je sortis le Browning de ma veste, éjectai le chargeur, ouvris la chambre pour montrer qu'elle était vide et tendis le tout à Maiden.

— Vous ne me faisiez pas confiance pour le décharger ?

— J'ai pensé qu'il serait trop petit pour vos mains. Il faut de la dextérité pour manipuler un joujou de ce genre.

— Vous vous foutez de ma gueule ?

J'acquiesçai.

— Absolument.

Maiden sourit. Il examina rapidement le Browning avant de le fourrer dans un tiroir en compagnie du chargeur.

— C'est une arme potable quand on n'est pas capable de manier plus gros.

Il ferma le tiroir à clé. Un autre bon point pour lui.

— Ce n'est pas la taille qui compte, Maiden, mais la façon de s'en servir, répliquai-je nonchalamment.

Son sourire s'élargit.

— Votre ami devra quand même attendre ici.

— J'ai dit que c'était bon. J'étais sincère.

Maiden acquiesça et se dirigea vers la porte par laquelle

Belisarius était entré. Deux autres portes se dressaient au milieu d'un long couloir blanc. La première portait la mention « dames », la seconde, « messieurs ».

— Quand je vous ai vu arriver, j'ai cru que vous reveniez de la cellule de Richard, confiai-je à Belisarius, déçue.

— Malheureusement, ce n'est pas le cas. M. Zeeman ne s'est pas laissé fléchir.

— Fléchir, répéta Maiden sur un ton moqueur. Ces avocats ! Tout de suite les grands mots.

— La lecture améliore le vocabulaire, agent Maiden. Vous devriez essayer, pour voir. Même si je suppose qu'on peut suivre rien qu'en regardant les images.

— Oooh, je suis blessé.

— Si vous nous blessez, ne saignons-nous pas ? récita Belisarius. Maiden me fila un putain de choc en enchaînant :

— Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas ?

Belisarius applaudit.

— Touché, agent Maiden.

— Balèze et cultivé. Je suis impressionnée, avouai-je.

Maiden sortit de sa poche un trousseau de clés fixé par une chaîne au passant de sa ceinture.

— Ne dites rien aux autres flics. Ils me prendraient pour une tapette.

Je laissai mon regard remonter de ses pieds jusqu'à sa tête.

— Ce n'est pas parce que vous lisez Shakespeare qu'on risque de vous prendre pour une tapette, Maiden. C'est à cause de votre foutu flingue. Seules les mauviettes trimballe autant de quincaillerie.

Il déverrouilla la porte au bout du couloir.

— J'ai besoin de quelque chose de lourd pour m'équilibrer quand je cours, mademoiselle Blake.

J'éclatai de rire.

Maiden poussa le battant et s'effaça pour nous laisser entrer. Il referma derrière nous et s'engagea dans un nouveau couloir blanc. De chaque côté de celui-ci se dressaient deux portes.

— Attendez-moi ici. Je vais m'assurer que votre petit ami est

prêt à vous recevoir.

— Richard n'est pas mon petit ami, répliquai-je automatiquement.

Ça devenait un réflexe.

Maiden sourit et déverrouilla la porte la plus éloignée de nous. Puis il disparut à l'intérieur de la pièce.

— Vous avez l'air de bien vous entendre avec l'agent Maiden, mademoiselle Blake, commenta Belisarius.

— Les flics sont toujours en train de vous chercher. Le truc, c'est de ne pas en faire une affaire personnelle et de leur rendre vanne pour vanne.

— Je m'en souviendrai.

Je levai les yeux vers lui.

— Ça ne marchera peut-être pas pour vous. Vous êtes avocat, vous avez du blé...

— Et je ne suis pas une femme séduisante, ajouta-t-il.

— En effet. Bien que ça joue parfois en ma défaveur.

Maiden ressortit de la cellule. Il se marrait tout seul, comme si on venait de lui en raconter une bien bonne. Curieusement, j'étais certaine que je n'allais pas trouver ça drôle.

— J'ai dit à Zeeman que pour un enfoiré de violeur, il avait vraiment une chouette petite amie.

— Je parierais que ça n'est pas ce que vous avez dit.

Il hocha la tête.

— Exact. Je lui ai demandé ce qui lui avait pris d'aller agresser quelqu'un alors qu'il a une petite amie aussi canon.

Je m'efforçai de conserver une expression neutre.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Que vous n'étiez pas sa petite amie.

— Vous voyez ? Je vous l'avais dit.

Maiden rouvrit la porte et nous fit signe d'entrer.

— Sonnez quand vous aurez fini.

Il attendit que nous soyons passés, nous souhaitant de bien nous amuser et nous enferma à l'intérieur.

La peinture blanche devait être en promo la dernière fois que le poste de police avait été rénové, parce que la cellule était entièrement blanche, du sol au plafond. J'avais l'impression de me tenir au milieu d'un blizzard. Même les deux couchettes superposées, l'évier et les barreaux de la petite fenêtre étaient blancs. La seule autre couleur était celle des barreaux qui formaient une cage à trois côtés, et entre lesquels Richard nous fixait des yeux.

Il était assis sur la couchette du bas. Ses cheveux tombaient en vagues épaisses autour de son visage, qu'ils dissimulaient presque. Dans la lumière crue du plafonnier, ils semblaient plus foncés que leur brun mielleux habituel. Richard portait une chemise habillée vert pâle dont les manches retroussées révélaient des avant-bras musclés. Son pantalon marron foncé était tout froissé, comme s'il avait dormi avec – ce qui était sans doute le cas.

Il déplia son mètre quatre-vingt-deux, et sa chemise se tendit en travers de ses larges épaules. Il avait encore forci depuis notre dernière rencontre, et il était déjà plutôt costaud à la base. Autrefois, j'aurais adoré l'éplucher comme un fruit délicieux et découvrir ce qu'il y avait sous cette chemise, laisser mes mains courir le long de ces pectoraux gonflés et de ces bras athlétiques. Mais nous avons entamé une nouvelle partie avec de nouveaux joueurs, et je savais que je ne pouvais pas gagner. Pas vraiment.

Richard s'approcha des barreaux et les enveloppa de ses mains.

— Que fais-tu ici, Anita ?

Sa voix n'était pas aussi coléreuse que je l'avais craint. Il s'était exprimé sur un ton presque normal, et je sentis la tension de mon estomac se relâcher.

Belisarius recula pour nous laisser un peu d'intimité. Il s'assit à la petite table qui occupait ce côté-ci de la cellule, sortit des papiers de son attaché-case et entreprit de les mettre en ordre. C'était très délicat de sa part, et je lui en fus reconnaissante.

— J'ai entendu dire que tu avais des ennuis.

— Alors, tu es venue me sauver ? lança Richard sur un ton interrogateur.

Ses prunelles marron me scrutaient. Une mèche de cheveux lui tombait devant les yeux ; il la repoussa en arrière d'un geste

douloureusement familier.

— Je suis venue t'aider, rectifiai-je.

— Je n'ai pas besoin d'aide. Je n'ai rien fait.

Belisarius nous interrompit.

— Vous êtes accusé de viol, monsieur Zeeman.

Je pivotai vers lui.

— Je croyais que c'était « tentative de viol », protestai-je.

— J'ai lu le dossier en attendant. La police me l'a fourni dès que j'ai eu la permission de M. Zeeman d'agir en son nom. L'examen médical n'a révélé aucune trace de sperme, mais apparemment, il y aurait eu pénétration. Et même sans éjaculation, la pénétration constitue un viol en l'absence de consentement de la victime.

— Je ne l'ai pas baisée, affirma Richard. Nous ne sommes jamais allés aussi loin.

— Mais tu es sorti avec elle, insinuai-je.

Il reporta son attention sur moi.

— Oui.

À présent, un peu de colère perçait dans sa voix. Je laissai filer. Moi aussi, je serais en rogne si on m'envoyait en prison pour un crime que je n'avais pas commis. En fait, je serais en rogne même si j'étais coupable.

— Le problème, monsieur Zeeman, c'est que faute d'échantillons de sperme, vous ne pouvez pas prouver que vous n'avez pas violé Mlle Schaffer. Si c'est un coup monté, il est bien monté. Vous êtes sorti avec cette femme à plusieurs reprises. Un soir, elle est rentrée de votre rendez-vous dans un état pitoyable. (Belisarius feuilleta son dossier.) Meurtrissures vaginales, déchirures... Même si elle était consentante, son partenaire s'est montré assez brutal.

— Betty m'a dit qu'elle aimait bien faire ça à la sauvage, dit Richard tout bas.

— Quand avez-vous eu l'occasion de discuter de vos préférences sexuelles ? demandai-je.

Il soutint mon regard sans ciller, prêt à se mettre en colère si je commençais.

— Quand elle a essayé de me convaincre de coucher avec elle.

— Quelles ont été ses paroles exactes ? interrogea Belisarius.

Richard secoua la tête.

— Je ne m'en souviens pas, mais je lui ai expliqué que j'avais peur de lui faire mal. Elle a répondu que si j'étais un sauvage, elle était pile la fille qu'il me fallait.

Je m'éloignai de lui et me plantai devant la porte fermée, en lui tournant le dos. Je ne voulais pas entendre ça. Je pivotai lentement. Richard me fixait déjà du regard, guettant ma réaction.

— C'est pour ça que tu as demandé à nous voir tous les deux en même temps ? Pour que j'entende tous les détails ?

Il émit un son dur – un peu comme un rire, mais plus amer. Une expression étrange passa sur son visage. Autrefois, j'étais capable de lire la moindre de ses pensées sur ses traits, dans ses yeux. À présent, je ne le connaissais plus. Parfois, je me dis que je ne l'ai jamais vraiment connu, que nous nous sommes tous deux fait des illusions.

— Si tu veux des détails, je peux t'en donner. Pas à propos de Betty. Mais avant elle, il y a eu Lucy, Carrie et Mira. Surtout Lucy et Mira.

— J'ai entendu dire que tu avais été très occupé.

Ma voix était plus douce que je l'aurais souhaité, mais à peu près normale. Je n'allais pas me mettre à pleurer.

— Qui t'a demandé de venir ici, Anita ? Qui m'a désobéi ?

Une première vague d'énergie électrique se répandit dans la pièce, me picotant la peau. Parfois, j'arrive à oublier la véritable nature de Richard. Il est plus doué que n'importe quel autre lycanthrope de ma connaissance pour la dissimuler.

Je jetai un coup d'œil à Belisarius. Il semblait n'avoir rien remarqué. Tant mieux s'il n'était pas sensible à ce genre de chose. Le pouvoir de Richard me caressait comme un vent tiède.

— Personne ne t'a désobéi, Richard.

— Il a bien fallu que quelqu'un t'en parle.

Ses mains se crispèrent sur les barreaux. Je savais qu'il aurait pu les arracher, ou même défoncer le mur du fond s'il l'avait voulu.

S'il était toujours dans sa cage, c'était uniquement parce qu'il n'avait pas envie de bousiller sa couverture. Un gentil prof de sciences ne devrait pas pouvoir tordre des barreaux en acier.

Je m'approchai de lui et baissai la voix. Son énergie surnaturelle chantait sur ma peau.

— Tu veux vraiment qu'on en discute maintenant, devant un étranger ?

Richard se pencha vers moi, pressant son front contre les barreaux.

— C'est mon avocat. Il a besoin de savoir, non ?

Je me rapprochai encore de lui. À présent, j'aurais pu le *toucher* entre les barreaux. Je voulais le toucher. La situation était si incongrue qu'il me paraissait irréel.

— Tu n'y connais pas grand-chose, hein ?

— Je n'avais encore jamais été arrêté.

— Non, ça a toujours été ma spécialité.

Richard faillit sourire. Un peu de son énergie se dissipa comme sa bête battait en retraite à l'intérieur de ce camouflage parfait.

J'empoignai les barreaux métalliques si froids, juste en dessous de ses mains.

— Tu t'étais peut-être imaginé que tu me rendrais visite en prison un jour, mais jamais l'inverse, pas vrai ?

Il grimaça.

— Ouais, et j'avais même prévu de t'amener un gâteau dans lequel j'aurais planqué une lime.

Je souris.

— Tu n'as pas besoin de lime, Richard. Je glissai mes mains sur les siennes. Il me pressa doucement les doigts.

— Tu as besoin d'un bon avocat, et je t'en ai amené un.

Richard recula.

— Pourquoi aurais-je besoin d'un avocat alors que je suis innocent ?

Ce fut Belisarius qui répondit.

— Vous êtes accusé de viol. Le juge a refusé la mise en liberté provisoire. Mon garçon, si nous n'arrivons pas à prouver que cette

femme ment, vous encourez deux à cinq ans de prison ferme – dans le meilleur des cas. Les photos sont dans le dossier. Elle était salement amochée. Et c'est une jolie petite chose blonde. Elle se pointera au tribunal habillée comme une maîtresse d'école primaire – le genre qui sent le savon à la camomille et dont tous les petits garçons tombent amoureux. (Il se leva et se dirigea vers nous en poursuivant :) Nous allons vous couper les cheveux, et...

– Lui couper les cheveux ? m'exclamai-je.

Belisarius m'adressa un regard sévère.

– ... Vous couper les cheveux et vous trouver une tenue qui inspire confiance. Heureusement pour vous, vous êtes blanc et séduisant. Mais vous restez un homme grand et costaud. (Il secoua la tête.) Ce n'est pas votre innocence que nous devons prouver, monsieur Zeeman : c'est la culpabilité de Mlle Schaffer.

Richard fronça les sourcils.

– Que voulez-vous dire ?

– Nous devons la faire passer pour la putain de Babylone. Mais d'abord, je vais présenter une requête au tribunal. Refuser la mise en liberté provisoire, c'est abusif dans le cas d'une première infraction. Vous n'avez même jamais récolté une seule contravention ! Ne vous inquiétez pas : je vous ferai sortir de là.

– Combien de temps cela va-t-il prendre ? m'enquis-je.

Belisarius me fixa des yeux avec un peu trop d'acuité.

– Y a-t-il une limite dans le temps dont on aurait négligé de m'informer ?

Richard et moi nous entre-regardâmes.

– Oui, dit-il.

– Non, dis-je au même moment.

– Mettez-vous d'accord, les enfants oui ou non ? s'impatienta Belisarius. Y a-t-il quelque chose que je dois savoir ?

Richard me fixa du regard et fit marche arrière.

– Non, je suppose que non.

Cela ne plut pas à Belisarius, mais il laissa filer.

– Comme vous voudrez. Je vous crois sur parole. Mais si cette information que je n'ai pas besoin de connaître pose un problème

plus tard, ça ne va pas me plaire du tout.

— Elle ne posera pas de problème, affirmai-je.

Belisarius secoua la tête.

— Dans le cas contraire, je laisserai M. Zeeman se débrouiller sans moi. Vous devrez vous trouver un nouvel avocat en moins de temps qu'il n'en faut pour dire le mot « pénitencier ».

— Je n'ai rien fait de mal, s'emporta Richard. Je ne comprends pas ce qui m'arrive.

— Quelle raison cette fille peut-elle bien avoir pour t'accuser de viol ?

— Quelqu'un l'a violée, nous rappela Belisarius. Si ce n'est pas vous, alors qui ?

Richard secoua la tête.

— Betty sort avec beaucoup de gens. Je lui connais au moins trois autres petits amis.

— J'aurai besoin de leur nom.

— Pour quoi faire ?

— Mon garçon, si vous avez l'intention de questionner chacun de mes faits et gestes, ça ne marchera pas.

— Je ne veux pas mêler quiconque d'autre à cette lamentable affaire, c'est tout.

— Richard, intervins-je, tu es dans la merde. Laisse Carl faire son boulot, s'il te plaît.

Il reporta son attention sur moi.

— Tu as tout lâché pour venir à mon secours, hein ?

Je souris.

— Plus ou moins.

Il secoua la tête.

— Et qu'en pense Jean-Claude ?

Incapable de soutenir son regard, je détournai les yeux.

— Il n'est pas ravi, mais il ne veut pas que tu croupisses en prison.

— Oh, je n'en doute pas.

Belisarius poussa un soupir.

— Écoutez, les enfants, nous n'avons pas beaucoup de temps. Si vous n'arrivez pas à mettre de côté vos histoires personnelles, il vaudrait peut-être mieux qu'Anita s'en aille.

Je hochai la tête.

— Entièrement d'accord avec lui. Tu devras lui donner, sur Mlle Schaffer, des détails que je n'ai pas envie d'entendre. Et il faut que tu puisses parler librement d'elle.

— Serais-tu jalouse ? demanda Richard.

Je pris une profonde inspiration et la relâchai. J'aurais adoré répondre par la négative, mais Richard sent le mensonge. J'avais réussi à garder mon calme jusqu'à ce qu'il rapporte les paroles de Betty, comme quoi elle était pile la fille qu'il lui fallait. Ça, ça m'avait fichu un coup.

— Je n'ai aucun droit d'être jalouse, Richard.

— Mais tu l'es quand même, n'est-ce pas ? insista-t-il en scrutant mon visage.

Je dus me forcer à soutenir son regard pendant que je répondais. J'avais envie de baisser la tête, et je ne pus empêcher le rouge de me monter aux joues.

— Ouais, je suis jalouse. Satisfait ?

Il acquiesça.

— Oui.

— Maintenant, je me casse.

Je griffonnai le numéro de téléphone du chalet sur le calepin de Belisarius et appuyai sur la sonnette pour que Maiden me laisse sortir.

— Je suis content que tu sois venu, Anita.

Je reculai vers la porte, priant pour que Maiden se dépêche.

— J'aimerais pouvoir en dire autant, Richard.

La porte s'ouvrit. Je m'enfuis.

CHAPITRE 7

— Alors, vous vous êtes bien amusée avec votre petit ami ? lança Maiden en m'emboîtant le pas dans le couloir.

Je l'attendis devant la seconde porte verrouillée.

— Richard n'est pas mon petit ami.

J'avais l'impression d'être un disque rayé.

— Ouais, c'est ce que vous n'arrêtez pas de répéter tous les deux. À tel point que c'en est louche.

— Prenez votre carte de bibliothèque et fourrez-vous-la dans le cul, Maiden, aboyai-je grossièrement.

— Oooh. Ça, c'était violent. J'ai peur de ne pas trouver de vanne moitié aussi bonne à vous balancer en échange.

— Rendez-moi mon flingue, Maiden.

Il referma la porte à clé derrière nous. Jason était assis sur l'une des chaises en plastique qui s'alignaient face au comptoir. Il leva les yeux.

— On peut rentrer, maintenant ? demanda-t-il sur un ton geignard.

— Tu n'as pas trouvé la compagnie de l'agent Maiden assez divertissante ? grimaçai-je.

Jason avança la lèvre inférieure d'un air boudeur.

— Il a refusé de me laisser jouer avec ses menottes.

Maiden passa derrière le comptoir et déverrouilla son tiroir. Il en sortit mon Browning, remit le chargeur en place et chambra une balle. Puis il mit le cran de sûreté et me tendit l'arme crosse la

première.

— Vous trouvez Myerton assez dangereux pour que j'aie besoin de me promener avec une balle dans la chambre ? m'enquis-je, intriguée.

Maiden me dévisagea longuement, comme s'il essayait de me dire quelque chose.

— On ne sait jamais, répondit-il enfin.

Nous nous fixâmes des yeux sans bouger pendant quelques instants. Puis je rangeai le Browning tel quel dans son holster – non sans avoir vérifié deux fois que le cran de sûreté était bien mis.

D'habitude, je ne me promène pas avec une balle dans la chambre. Ça me rend nerveuse. Et l'idée que Maiden puisse essayer de me mettre en garde me rendait encore plus nerveuse. Évidemment, peut-être se contentait-il de jouer avec mes nerfs. J'inspire cette envie à beaucoup de flics, surtout dans les petites villes. Quand ils voient arriver une nana avec une licence d'exécutrice, ils se sentent menacés dans leur virilité et obligés de jouer les machos pour sauver l'honneur.

— Bonne journée, mademoiselle Blake.

— Vous aussi, agent Maiden.

Je me dirigeais vers la porte, Jason sur mes talons, lorsque Maiden lança :

— Soyez prudents là dehors.

Je lui jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Son expression était parfaitement neutre, indéchiffrable. Et la subtilité, ce n'est pas mon truc – ça vous étonne ?

— Vous avez quelque chose à me dire, Maiden ?

— Rien, à part que je ne vais pas tarder à prendre ma pause déjeuner.

Je pivotai vers lui sans le quitter des yeux.

— Il est 10 heures. C'est un peu tôt pour déjeuner, vous ne trouvez pas ?

— Je pensais juste que ça vous intéresserait de savoir que je ne serais pas là.

— Je tenterai de surmonter ma déception.

Maiden m'adressa une brève grimace, puis se leva.

— Il faut que je verrouille la porte derrière vous, puisqu'il ne restera plus personne pour surveiller le comptoir.

— Vous allez enfermer Belisarius avec Richard ?

— Oh, je n'en aurai pas pour longtemps.

Il se dirigea vers nous et nous ouvrit la porte.

— Je n'ai pas un tempérament joueur, Maiden, aboyai-je. Que diable se passe-t-il ?

— A votre place, me répondit-il gravement, si la star du barreau réussit à faire libérer votre petit ami, je quitterais la ville.

— Vous ne suggérez quand même pas qu'il devrait se tirer pour échapper à la justice ?

— Sa famille est arrivée ici le lendemain de son arrestation. Avant ça, il était entouré par les scientifiques avec lesquels il travaillait. Des tas de citoyens irréprochables qui auraient pu lui servir de témoins. Mais les citoyens irréprochables ne seront pas toujours là pour le protéger.

Maiden et moi nous regardâmes de nouveau. Je restai plantée face à lui une bonne minute, espérant qu'il cesserait ses allusions et finirait par cracher le morceau. Mais ce ne fut pas le cas.

Je hochai la tête.

— Merci, Maiden.

— Ne me remerciez pas.

Il verrouilla la porte derrière nous.

Ma main n'était pas tout à fait posée sur la crosse de mon Browning, mais elle traînait dans les parages. Ç'aurait été stupide de ma part de dégainer par une belle matinée d'août, dans une ville dont la population était inférieure à celle de la plupart des campus universitaires.

— Tu peux m'expliquer ce qui se passe ? réclama Jason.

— Si nous ne faisons pas sortir Richard de prison, il va lui arriver malheur. La seule raison pour laquelle il est encore sain et sauf, c'est qu'il a toujours été bien entouré jusqu'ici. Par trop de gens qui auraient pu poser des questions.

— Si les flics sont dans le coup, pourquoi Maiden nous a-t-il

prévenus ?

— Peut-être que ça ne lui plaît pas d'être dans le coup. Franchement, je n'en sais rien. Mais ça veut dire que quelqu'un avait une bonne raison pour envoyer Richard en taule.

Un pick-up se gara de l'autre côté de la rue, face à la petite maison grise devant laquelle campait Shang-Da. Quatre hommes bondirent à terre depuis le compartiment arrière. Deux autres descendirent de la cabine. Tous les six se déployèrent en demi-cercle au pied du porche. L'un d'eux tenait une batte de base-ball.

— Ça alors, murmura Jason. Si on va frapper aux portes en réclamant l'aide de la police, tu crois qu'on nous l'enverra ?

Je secouai la tête.

— Maiden nous a déjà aidés. Il nous a prévenus.

— Quel effort de sa part ! Ça me fait chaud au cœur, railla Jason.

Je traversai la rue, et il me suivit deux pas en arrière. Je réfléchissais à toute allure. J'avais un flingue, et eux, peut-être pas. Mais si je tuais quelqu'un, je passerais la nuit en taule avec Richard. Apparemment, les autorités de Myerton faisaient preuve de très peu d'indulgence envers les étrangers.

Shang-Da se redressa, toisant les hommes de toute sa hauteur plus celle des marches du porche. Il avait enlevé sa casquette. Ses cheveux noirs étaient coupés très court sur les côtés, et plus longs sur le dessus. Brillants de gel, mais un peu aplatis par son couvre-chef. Il se tenait bien en équilibre sur ses pieds légèrement écartés, les bras ballants le long de ses flancs. Pas encore en position de combat, mais je reconnaissais les signes.

Il jeta un bref coup d'œil dans notre direction, et je sus qu'il nous avait vus – contrairement à ses agresseurs. Des amateurs. Ça ne voulait pas dire qu'ils n'étaient pas dangereux, mais ça voulait dire que le bluff fonctionnerait peut-être avec eux. Les gros bras professionnels, eux, ne s'en laissent jamais compter.

Une petite femme âgée poussa la moustiquaire sur cadre qui formait un second écran devant sa porte d'entrée et vint se planter près de Shang-Da. Courbée en deux, elle s'appuyait lourdement sur une canne. Ses cheveux poivre et sel étaient courts et permanentes, comme ceux de la plupart des vieilles dames. Elle portait un tablier

par-dessus une blouse d'intérieur rose, des mi-bas roulés sur les chevilles dans des pantoufles en peluche et des lunettes perchées en équilibre sur le bout de son nez.

Elle agita un poing osseux en direction des voyous.

— Sortez de chez moi !

— Ceci ne vous regarde pas, Millie, répliqua l'homme à la batte de base-ball.

— C'est mon petit-fils que vous menacez !

— Ce n'est pas son petit-fils, contra un autre type qui portait une chemise en flanelle aux manches retroussées, ouverte comme une veste.

— Me traiterais-tu de menteuse, Mel Cooper ? s'indigna la vieille femme.

— Je n'ai pas dit ça.

Si nous avions été dans un endroit plus discret, je me serais contentée d'en blesser un. Ça aurait détourné leur attention de Shang-Da et mit un terme à la bagarre avant même qu'elle ait commencé. Mais j'aurais parié presque n'importe quoi que si je leur tirais dessus, le shérif accourrait à leur secours. Leur objectif était peut-être de nous envoyer rejoindre Richard en prison. J'étais trop nouvelle dans les parages pour émettre ne serait-ce qu'une supposition informée.

Jason et moi nous engageâmes sur la pelouse. Mel était le plus proche de nous. Il pivota, révélant un maillot de corps taché et un ventre mou qui débordait pardessus la ceinture de son pantalon. Charmant.

— C'est qui, cette pute ? lança-t-il à la cantonade.

— Vous alors, vous savez parler aux filles...

Il fit un pas menaçant vers moi. Je lui souris. Il fronça les sourcils.

— Réponds à ma putain de question. Qui es-tu ?

— Peu importe, intervint l'homme à la batte de base-ball. Cette histoire ne la regarde pas. Toi, la gonzesse... Fiche-nous la paix, ou tu auras droit au même traitement que lui.

Du menton, il désigna Shang-Da.

— J'ai le droit de taper sur vous aussi ? Génial, dis-je avec une mine réjouie.

Le type se rembrunit. Ça en faisait déjà deux que j'avais réussi à embrouiller. J'adore semer le trouble dans l'esprit de mes adversaires.

De nouveau, la vieille femme agita le poing dans leur direction.

— Sortez de chez moi, ou j'appelle le shérif Wilkes.

Un des voyous éclata de rire, et un autre affirma :

— Wilkes viendra. Quand nous aurons fini.

— Descends de ce porche, mon gars, ajouta l'homme à la batte de base-ball, ou on vient te chercher.

Il nous ignorait, Jason et moi. Autrement dit, lui et ses copains n'étaient pas juste des amateurs : c'étaient des amateurs stupides.

— Si je descends de ce porche, ça ne va pas vous plaire.

La voix de Shang-Da était étonnamment basse et calme. Elle ne contenait aucune peur, mais j'y décelai une sorte d'excitation sous-jacente. Comme si dans le fond, le loup-garou mourait d'envie de se payer ces types.

L'homme à la batte de base-ball fit tournoyer son arme improvisée d'un geste vif et adroit. Il la maniait comme s'il avait l'habitude de s'en servir. Peut-être avait-il joué au base-ball quand il était jeune.

— Oh que si, sale chintok. Je vais adorer ça.

— Chintok, répéta Jason.

Je n'eus pas besoin de le regarder pour savoir qu'il souriait.

— Pas très original, hein ? commentai-je.

— Non.

Mel et un de ses copains se tournèrent vers nous.

— Vous vous foutez de notre gueule ?

Je hochai la tête.

— Et comment !

— Tu crois que je t'épargnerai parce que tu es une femme ? cracha Mel.

Je fus tentée de répondre : « Non, je crois que vous m'épargnez parce que j'ai un flingue », mais je me retins. Quand

vous dégainez pendant une bagarre, vous atteignez un stade de violence où la mort devient une possibilité très réelle. Je ne voulais pas buter qui que ce soit alors que les flics attendaient en coulisses, prêts à se jeter sur nous pour nous passer les menottes. Je ne voulais pas aller en prison.

Je suis ceinture noire de judo. Mais le copain de Mel était presque aussi baraqué que l'agent Maiden, et pas moitié aussi agréable à regarder. Chacun d'eux nous rendait au moins une cinquantaine de kilos, à Jason et à moi. Ils avaient été costauds toute leur vie, et ils pensaient que ça les rendait coriaces. Jusque-là, rien n'était venu les détromper. Et il était peu probable que la suite des événements leur fasse changer d'avis.

Il n'était pas question que je reste plantée là et que j'échange des coups avec eux : j'étais certaine de perdre. Quoi que je décide de faire, ça devrait être assez rapide et assez radical pour neutraliser immédiatement mon adversaire. Sans quoi, je courais un risque non négligeable de me faire rétamer.

J'aurais parié sur moi contre n'importe quel adversaire de ma taille. Le problème, c'est qu'en général, les méchants sont plus balèzes que moi. Je sentais un nœud se former dans mon estomac, un tremblement nerveux agiter mes entrailles. Je fus presque choquée de constater que j'avais eu moins peur en affrontant Jamil dans la camionnette. Cette fois, il ne s'agissait pas d'un jeu de domination avec des règles bien établies. Personne n'allait dire « pouce » au premier sang.

Effrayée ? Qui, moi ? Ouais. Mais ça faisait un bail que je n'avais pas dû affronter des méchants à mains nues. Étais-je en train de devenir dépendante de ma quincaillerie ? Possible.

Jason et moi reculâmes en nous écartant légèrement l'un de l'autre – histoire d'avoir la place nécessaire pour manœuvrer. L'idée me traversa que je n'avais encore jamais vu Jason se battre. Il aurait pu soulever sans problème le pick-up dans lequel les voyous étaient arrivés, mais se battre, c'est autre chose. Quand on balance des humains comme des jouets, généralement, ils finissent par se casser. Et je ne voulais pas non plus que Jason aille croupir en taule.

— Ne tue personne, lui recommandai-je.

Jason montra les dents plus qu'il ne sourit.

— Pfff. Tu n'es vraiment pas marrante.

Un picotement me parcourut la peau tandis que son énergie de métamorphe commençait à suinter hors de lui.

Mel s'était approché d'une démarche balourde, giflant le sol de toute la longueur de ses pieds. Il ne pratiquait ni la boxe, ni aucun art martial. Il comptait uniquement sur sa masse, certes impressionnante. Par contre, son copain avait adopté une position de combat, genoux fléchis et en appui sur la pointe des pieds. Lui, il savait ce qu'il faisait. Si Jason se faisait péter la mâchoire, il s'en remettrait en moins de vingt-quatre heures. Moi pas. Donc, je préférerais prendre Mel. Mais celui-ci s'était figé. Je vis à ses avant-bras nus qu'il avait la chair de poule.

— C'est quoi, cette connerie ?

Il était gros et débile, mais assez sensible au surnaturel pour percevoir l'énergie d'un métamorphe. Intéressant.

— « C'est qui, cette pute ? » « C'est quoi, cette connerie ? » Franchement, Mel, tu devrais travailler un peu tes questions, raillai-je.

— Va te faire foutre.

Je souris et lui fis signe d'approcher des deux mains.

— Viens te battre avec moi si tu es un homme.

Il poussa un rugissement et fonça sur moi, en écartant ses grands bras poilus comme pour me donner une accolade d'ours. La seconde d'après, son copain se jeta sur Jason.

J'eus une impression de mouvement et sus que Shang-Da avait quitté le porche. Je n'avais pas le temps d'avoir peur. Pas le temps de réfléchir. Juste le temps de bouger. D'exécuter la prise que j'avais répétée un millier de fois dans un dojo, mais jamais dans la vie réelle. Jamais pour de vrai.

J'esquivai les bras tendus de Mel et fis deux choses simultanément : j'attrapai son bras gauche à l'instant où il me dépassait, et je lui balayai les jambes de mon pied droit. Il tomba lourdement à genoux, et je lui fis une clé de coude.

Je n'étais pas vraiment décidée à lui casser le bras. Ce genre de clé fait assez mal pour inciter la plupart des gens à négocier. Mais Mel ne me laissa pas le temps de le lui prouver. Du coin de l'œil,

j'aperçus l'éclat d'une lame. Je lui pétais le bras. Avec un bruit humide, l'articulation céda mollement entre mes mains, comme une aile de poulet pliée dans le mauvais sens.

Mel hurla. Il tenait son couteau dans l'autre main, mais semblait l'avoir oublié. Pour le moment.

— Lâche ça, Mel, ordonnai-je.

Il tendit une jambe sur le côté et tenta de se relever. Je lui décochai un coup de talon dans le genou. Un craquement sec m'apprit que je venais de lui péter la rotule. Les articulations ne se brisent pas aussi proprement que les os longs, mais elles se brisent plus facilement.

Mel s'écroula et se tordit sur le sol en hurlant à pleins poumons.

— Jette ton couteau ! m'égosillai-je.

L'arme vola au-dessus de la barrière et retomba dans le jardin voisin. Je m'écartai de Mel, au cas où il aurait gardé une autre surprise en réserve.

Pendant ce temps, les autres n'avaient pas chômé. Le type qui avait attaqué Jason gisait près du pick-up. Le flanc de celui-ci présentait un creux tout frais, comme si le loup-garou l'avait projeté dessus. Ce qui était sans doute le cas.

Un troisième homme était recroquevillé au pied des marches du porche. Il ne bougeait pas. Un quatrième s'éloignait en rampant sur les coudes, sa jambe gauche traînant derrière lui comme un aileron cassé. Des larmes roulaient sur ses joues.

Shang-Da tentait d'enfoncer la garde de l'homme à la batte de base-ball. Jason se battait contre un grand maigre aux bras nus et aux muscles noueux qui avait adopté une position défensive – taekwondo ou jiu-jitsu.

Shang-Da encaissa un coup sur chaque bras avant d'arracher la batte de base-ball des mains de son adversaire. Il la cassa en deux. Son adversaire fit volte-face et voulut s'enfuir. Shang-Da brandit un des morceaux de sa batte comme s'il voulait lui plonger l'extrémité brisée dans le dos. Je hurlai :

— Ne le tue pas !

Shang-Da se ressaisit au dernier moment, fit pivoter le bout de bois dans ses mains et l'abattit sur le crâne du fuyard. Celui-ci

s'écroula si brusquement qu'on aurait dit de la magie. Il tomba à genoux, puis s'affala sur le ventre sans même tendre les bras pour amortir sa chute. Il avait son compte.

Le grand maigre s'approcha de Jason en crabe. C'était un mouvement un peu ridicule. Mais soudain, son pied jaillit sur le côté, et Jason dut faire un bond en arrière pour esquiver. Il riposta aussitôt. Son adversaire bondit par-dessus sa jambe, si haut et si gracieusement que, l'espace d'une seconde, il parut flotter dans les airs.

Des sirènes hululèrent au loin. Elles venaient dans notre direction.

Seul le grand maigre était encore debout, enchaînant coups de pied et coups de poing à une vitesse étourdissante. Jason parvenait à bloquer ses attaques, mais il n'avait jamais le temps de passer à l'offensive. Ce n'est pas tout d'avoir de la force : encore faut-il savoir s'en servir.

Shang-Da se dirigea vers eux. Jason lui jeta un coup d'œil, et son adversaire saisit l'occasion qui s'offrait à lui. Il lui décocha un coup de pied dans la tempe qui sonna le loup-garou et le fit tomber à genoux. Puis il pivota, et je vis venir le coup de pied tournant. Un coup de pied capable de briser la nuque de quelqu'un.

J'étais plus près d'eux que Shang-Da. Je ne réfléchis même pas. Je m'élançai, sachant que j'arriverais trop tard. Mais le grand maigre perçut mon mouvement et reporta son attention sur moi.

J'adoptai une posture défensive. L'homme renversa son attaque, et je ne réussis à l'éviter que parce qu'il était déséquilibré.

Deux patrouilleuses fonçaient vers nous depuis le haut de la rue. Shang-Da s'immobilisa. Nous pensions tous deux que la bataille était terminée. De toute évidence, le grand maigre ne partageait pas notre avis.

Son pied jaillit presque trop vite pour que l'œil humain puisse le suivre. Je levai un bras pour bloquer. Une fraction de seconde plus tard, j'étais engourdie du bout des doigts jusqu'à l'épaule et je gisais à plat dos dans l'herbe. Ça ne m'avait même pas fait mal.

L'homme aurait pu en profiter pour m'achever : j'étais incapable de bouger. L'espace d'un instant, le silence se fit autour de moi ; le

monde se réduisit au sol sur lequel j'étais allongée et au ciel que je fixais du regard en clignant des yeux. Puis j'entendis le rugissement de mon sang dans mes oreilles. Je pris une inspiration hoquetante, comme si j'avais manqué de me noyer, et des voix humaines me parvinrent.

— Ne bougez plus, ou je vous change en passoire ! hurla un homme.

J'essayai de dire : « Très imagé », mais aucun son ne franchit mes lèvres. Je sentais le goût du sang sur ma langue. Mon visage ne me faisait pas mal ; il était encore aussi engourdi que mon bras. J'ouvris la bouche juste pour voir si je pouvais. Je pouvais. Ma mâchoire n'était pas cassée. Génial. Je réussis à lever mon bras indemne et articulai :

— Aidez-moi à me lever.

— Ce serait volontiers, mais ils sont en train de nous braquer, répondit Jason.

Millie descendit du porche en s'appuyant sur sa canne. Vue d'en bas, elle ressemblait à une géante aux pieds pelucheux.

— Je vous interdis de pointer vos armes sur mon petit-fils et sur ses amis ! Ces hommes les ont attaqués !

— Ces hommes les ont attaqués ? répéta une voix masculine. On dirait plutôt l'inverse.

Je farfouillai dans ma poche à la recherche de ma licence d'exécutrice et la brandis en l'air. J'aurais probablement pu me redresser toute seule, mais puisque je m'en étais pris plein la gueule, autant en profiter. J'étais blessée, et plus les flics penseraient que c'était grave, plus nos chances de finir en prison diminueraient. Si seuls les méchants avaient morflé, nous aurions été accusés de coups et blessures volontaires, ou pire.

Deux des voyous gisaient toujours immobiles, et je n'avais pas eu le temps de chercher leur pouls. Mais si je jouais les handicapées, nous serions tous en mesure de porter plainte les uns contre les autres. Les flics auraient le choix entre boucler tout le monde ou laisser partir tout le monde. Du moins, c'était le plan. Et je suis forcée d'avouer que j'en avais déjà eu de meilleurs. J'avais du bol que ma mâchoire ne soit pas pétée.

— Anita Blake, exécutrice de vampires, dis-je.

Ça aurait eu un peu plus de gueule si je n'avais pas été allongée sur le dos, mais bon, on fait ce qu'on peut.

Je roulai sur le flanc. Tout tangua autour de moi. Ma bouche était pleine de sang. Comme je ne voulais pas l'avalier, je le crachai dans l'herbe. L'espace d'une seconde, je me demandai s'il allait sortir autre chose que du sang. Mais la nausée passa. Pourvu que je n'aie pas une contusion. D'habitude, ça me fait gerber mes boyaux.

Je ne voyais plus Millie, mais je l'entendais.

— Rangez ces flingues, Billy Wilkes, ou je vous tanne le cuir à coups de canne, menaçait-elle.

— Du calme, mademoiselle Millie, lui enjoignit la voix masculine – celle du shérif, présument-je.

Je répétais mon nom et ajoutai :

— J'ai besoin d'aide pour me relever. Mes amis peuvent-ils m'aider, s'il vous plaît ?

Wilkes hésita, puis finit par lâcher :

— D'accord.

Jason me saisit le bras qui brandissait ma licence et tira dessus un peu trop brusquement. Je n'eus pas besoin de faire semblant de me sentir mal. Lorsque mes jambes cédèrent sous moi, je ne luttai pas. Je tombai mollement à genoux, et Shang-Da me prit l'autre bras. À eux deux, les loups-garous parvinrent à me redresser et à me tourner vers les flics.

Le shérif Wilkes mesurait environ un mètre soixante-dix. Il portait un chapeau de ranger bleu pâle et un uniforme assorti. À en juger sa silhouette athlétique, il faisait de la muscu et prenait ça au sérieux. Son flingue était un Beretta 10 mm. Il était rangé bien à l'abri dans son holster. Enfin une bonne nouvelle.

Wilkes me fixa du regard avec des yeux brun foncé, d'une couleur trop banale pour être alarmante. Il ôta son chapeau et essuya la sueur qui maculait son front. Ses cheveux poivre et sel me firent estimer son âge à plus de quarante ans.

— Anita Blake. J'ai entendu parler de vous. Que faites-vous dans notre ville ?

Je crachai encore un peu de sang dans l'herbe et réussis à me

tenir presque droite entre Jason et Shang-Da. En vérité, j'aurais pu me passer de leur soutien. Mais les méchants étaient tous à terre, y compris celui qui m'avait étalée. Shang-Da avait dû lui régler son compte après que je fus tombée. Je savais que ça ne pouvait pas être Jason.

— Je suis venue voir un ami que vous retenez en prison, Richard Zeeman.

— Un ami ? répéta Wilkes sur un ton interrogateur.

— Oui, un ami.

Deux adjoints flanquaient Wilkes. Chacun d'eux mesurait plus d'un mètre quatre-vingts. Celui de gauche avait le visage barré par une cicatrice depuis le sourcil jusqu'à la mâchoire. Le tracé était déchiqueté. Tesson de bouteille plutôt que couteau, devinai-je. Celui de droite avait un fusil à pompe dans les mains. Il ne le braquait pas sur nous, mais quand même. Le balafre m'adressa une grimace. Son collègue se contenta de me fixer du regard avec des yeux aussi vides que ceux d'un mannequin.

Maiden se tenait derrière les autres, une de ses mains enserrant son poignet opposé au niveau du bas-ventre. La posture de repos réglementaire. Son expression était neutre, mais le frémissement de sa bouche disait qu'il faisait des efforts pour ne pas sourire.

— Nous devons tous vous arrêter pour coups et blessures, dit Wilkes.

— Génial, acquiesçai-je. J'ai hâte de porter plainte.

Ses yeux s'écarquillèrent un tantinet.

— Vous êtes les seuls encore debout, mademoiselle Blake. Je ne pense pas que vous ayez matière à porter plainte.

Je m'appuyai un peu plus lourdement sur Jason. Un filet de liquide plus chaud et plus épais que de la salive dégouлина au coin de ma bouche. Déjà, je sentais mon œil enfler. Ça n'allait pas être beau à voir. J'ai toujours beaucoup saigné de la figure. Je savais que j'avais l'air pitoyable.

— Ils nous ont attaqués, et nous avons été forcés de nous défendre.

Je laissai mes genoux se dérober sous moi. Shang-Da me rattrapa et me souleva dans ses bras. Je fermai les yeux et me blottis

contre sa poitrine.

— Et merde, jura Wilkes.

— Regarde cette pauvre petite, Billy Wilkes, aboya Millie. Tu veux l’emmener devant le juge Henry ? Il a une fille de son âge. À ton avis, que va-t-il faire au reste de ces voyous ?

— Et merde, répéta Wilkes avec un peu plus de conviction. Commençons par emmener tout le monde à l’hôpital. Nous aviserons ensuite.

— Une ambulance arrive, intervint Maiden.

— Une ambulance ne suffira pas, répliqua Wilkes.

Maiden éclata de rire.

— Il n’y a pas assez d’ambulances dans tout le comté pour trimballer autant de monde.

— Il y en aurait eu assez pour trois victimes, insinua Wilkes.

Je me raidis dans les bras de Shang-Da. Je le sentis resserrer sa prise sur moi et plaquer une main sur ma joue pour m’empêcher de bouger la tête. Je me forçai à expirer profondément et à demeurer immobile. Mais je n’oublierais pas ce que Wilkes avait dit. Nous verrions bien qui aurait droit à une promenade en ambulance la prochaine fois.

CHAPITRE 8

Il fallut une ambulance, un pick-up, deux patrouilleuses, la camionnette et le traîneau du Père Noël pour nous transporter tous à l'hôpital. Bon d'accord, pas le traîneau du Père Noël, mais ça ressemblait quand même à une foutue parade.

Près de six heures plus tard, nous nous retrouvâmes à Myerton, dans l'unique salle d'interrogatoire du poste de police. De tous les blessés, j'étais la seule que les docteurs avaient laissée repartir.

La colonne vertébrale du type que Jason avait balancé sur le pick-up était peut-être irrémédiablement endommagée. Pour en avoir la certitude, il faudrait attendre que ses ecchymoses dégonflent. Deux des trois hommes que Shang-Da avait assommés avaient repris connaissance. Ils avaient des contusions, mais ils s'en remettraient. Le troisième était toujours dans les vapes ; les docteurs avaient évoqué la possibilité de fractures crâniennes et de tuméfactions du cerveau.

Je n'avais que Mel à mon actif, mais il était dans un sale état. Ce n'est pas évident de réparer une articulation pulvérisée. Parfois, la guérison n'est que partielle, et la victime ne recouvre pas totalement l'usage de son membre. Ça m'embêtait un peu pour Mel, mais après tout, c'est lui qui avait sorti un couteau.

Belisarius n'avait pas chômé. Non seulement il avait obtenu la mise en liberté provisoire de Richard, mais il nous assistait depuis une bonne heure. S'il pouvait nous empêcher d'aller prendre la place de Richard en cellule, il mériterait bien ses honoraires.

Wilkes ne voulait pas nous boucler – juste relever nos

empreintes. Personnellement, ça ne me dérangeait pas, mais il n'en allait pas de même pour Shang-Da. Sa réticence éveilla les soupçons du shérif... et les miens. Tant pis. Si Shang-Da refusait de se laisser faire, nous suivrions tous le mouvement.

Je dis à Wilkes que s'il tenait à prendre nos empreintes, il devrait nous inculper. Cela eut l'air de lui poser un problème. Peut-être parce que j'avais utilisé le coup de fil auquel j'avais droit pour appeler un flic de ma connaissance, qui avait à son tour contacté un agent du FBI.

Recevoir un appel des fédéraux avait rendu Wilkes très nerveux. Les méchants nous avaient tendu une embuscade en face de son poste de police. On ne se livre pas à une agression préméditée sous le nez des flics, à moins d'être sûr qu'ils n'interviendront pas. Les méchants savaient que la police ne viendrait pas nous aider. Ils nous l'avaient révélé pendant la bagarre, quand ils avaient mis Millie au défi d'appeler Wilkes.

Mais ce fut la réaction du shérif à l'appel des fédéraux qui confirma mes soupçons. Les flics ont un sens aigu du territoire. Aucune loi fédérale n'avait été enfreinte. Le FBI n'avait pas de raison de s'intéresser à une simple affaire de coups et blessures. Wilkes aurait dû être en rogne contre les fédéraux, mais il ne l'était pas. Certes, il fulminait – et ce n'était pas du chiqué –, mais il aurait dû faire un boucan d'enfer, et il ne le faisait pas. Ses réactions manquaient un peu trop de conviction. J'aurais parié que c'était un ripou. Simplement, je ne pouvais pas encore le prouver. Et ce n'était pas mon boulot de le prouver. J'étais venue à Myerton pour tirer Richard de prison, et c'était chose faite.

Finalement, Wilkes demanda à me parler en tête à tête. Cela ne plut pas beaucoup à Belisarius, mais il sortit quand même avec les autres, me laissant assise à la petite table face au shérif.

La salle d'interrogatoire était la plus propre que j'aie jamais vue, avec une table en pin clair d'aspect artisanal et des murs blancs nickel. Même le linoléum qui recouvrait le sol était aussi brillant que celui d'un hôpital. À mon avis, cette pièce ne devait pas servir souvent. Au départ, il s'agissait sans doute d'un simple placard que les flics avaient converti pour satisfaire au règlement. Nous avions eu du mal à y tenir à cinq, mais à deux, ça pouvait aller.

Wilkes posa ses mains l'une sur l'autre devant lui et me dévisagea. Ses cheveux plaqués sur son front arboraient encore la marque de son chapeau, à l'endroit où celui-ci les avait aplatis. Il portait une alliance en or toute simple à la main gauche, et une de ces grosses montres noires de jogging dotée d'un tas de fonctions inutiles. Comme j'avais la même en version femme, je pouvais difficilement critiquer.

— Et maintenant ? lançai-je. Vous allez me faire le coup du silence pesant jusqu'à ce que j'implore votre pitié ?

Il m'adressa un sourire crispé.

— Je me suis renseigné à votre sujet, Blake. Il paraît que vous n'hésitez pas à enfreindre la loi en cas de besoin. Que vous êtes peut-être une meurtrière.

Je me contentai de le fixer du regard, sentant toute expression déserrer mon visage. Autrefois, on pouvait lire sur mes traits comme dans un livre ouvert, mais c'était il y a longtemps. Depuis, je suis passée maîtresse dans l'art de dissimuler mes sentiments et mes pensées.

— Cette conversation a-t-elle un objectif ?

Le sourire de Wilkes s'élargit.

— J'aime savoir à qui j'ai affaire, c'est tout.

— C'est bien d'être consciencieux, le félicitai-je.

Il acquiesça.

— J'ai appelé un flic de Saint Louis, un agent du FBI et un sergent de la DCSC. Le sergent dît que vous êtes une chieuse capable de tout.

— Je parierais que c'était Freemont. Elle m'en veut toujours à cause d'une affaire sur laquelle nous avons bossé ensemble.

Wilkes acquiesça aimablement. Il se détendait peu à peu.

— L'agent du FBI a plus ou moins insinué que si je vous plaçais en garde à vue, il trouverait une raison pour envoyer ses collègues jeter un coup d'œil ici.

Je grimaçai.

— Ça vous a fait plaisir, hein ?

Ses yeux bruns s'assombrirent, et son regard se fit dur.

— Je ne veux pas que les fédéraux viennent fourrer leur nez dans mes affaires.

— Je n'en doute pas une seule seconde.

La colère pinça ses lèvres et creusa ses joues.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

Je calai mes coudes sur la table et me penchai vers lui.

— La prochaine fois que vous tendrez un piège à quelqu'un pour l'inculper sous un prétexte bidon, vous devriez faire plus attention à qui vous vous attaquez, Wilkes.

— Zeeman n'est qu'un putain de prof de sciences. Comment aurais-je pu savoir qu'il sortait avec une exécutrice ?

— Nous ne sortons pas ensemble, répliquai-je automatiquement. (Je me radossai à ma chaise.) Que voulez-vous, Wilkes ? Pourquoi cette conversation en tête à tête ?

Il passa une main dans ses cheveux poivre et sel, et pour la première fois, je remarquai combien il était nerveux. Il avait peur. Mais de quoi ? Que diable se passait-il dans ce trou perdu ?

— S'il est disculpé du viol de Mlle Schaffer, Zeeman sera libre de quitter la ville. Vous et vos copains pourrez partir avec lui, et ce sera sans rancune.

— Vous êtes vraiment trop bon, raillai-je. (Je pris une expression sévère.) Je ne suis pas venue ici pour me mêler de vos affaires, Wilkes. Je ne suis pas flic. Je suis juste venue tirer Richard de la merde dans laquelle vous l'avez fourré.

— Tous ses problèmes seront réglés s'il s'en va.

— Je ne suis pas sa mère, Wilkes. Je ne peux pas vous garantir ce qu'il fera.

Le shérif plissa les yeux.

— Pourquoi un simple professeur de collège a-t-il des gardes du corps ?

— Pourquoi voulez-vous tellement vous débarrasser d'un simple professeur de collège que vous êtes prêt à accuser à tort de viol ? répliquai-je du tac au tac.

— Nous avons tous nos secrets, Blake. Assurez-vous que Zeeman quitte la ville et qu'il emmène ses assassins avec lui, et

chacun de nous pourra conserver les siens.

J'examinai mes mains posées sur la table. Puis je relevai les yeux et plongeai mon regard dans celui de Wilkes.

— Je ferai mon possible pour convaincre Richard. Mais je ne peux rien vous promettre avant de lui avoir parlé.

— Faites en sorte qu'il vous écoute, Blake. Il a l'air propre comme un sou neuf, mais vous et moi, nous connaissons la vérité.

Je secouai la tête.

— Ouais, je connais la vérité, et je sais ce que les gens racontent sur moi.

Je me levai. Wilkes en fit autant. Nous nous fixâmes des yeux un long moment.

— Il est vrai que je prends parfois des libertés avec la loi et la morale. L'une des raisons pour lesquelles Richard et moi ne sortons plus ensemble, c'est qu'il est tellement respectueux de ces trucs-là que ça me fait grincer des dents. Mais nous avons quand même une chose en commun, tous les deux.

— Laquelle ? demanda Wilkes.

— Si vous nous cherchez, vous nous trouvez. En général, Richard riposte parce qu'il s'y sent obligé, parce que c'est conforme à ses idéaux de justice et d'équité. Moi, je riposte parce que je suis une teigne.

— Une teigne, répéta Wilkes. Mel Cooper boitera peut-être jusqu'à la fin de ses jours, et il n'est pas dit qu'il recouvre l'usage de son bras gauche.

— Il n'aurait pas dû essayer de me filer un coup de couteau.

— S'il n'y avait pas eu de témoins, l'auriez-vous tué ?

J'eus un sourire déplaisant et m'abstins de répondre.

— Je parlerai à Richard. Avec un peu de chance, nous aurons vidé les lieux d'ici demain soir.

— Je n'ai pas toujours été un flic de seconde zone, Blake. Ne laissez pas ce trou paumé vous induire en erreur. Je ne vous laisserai pas me mettre des bâtons dans les roues.

— C'est drôle : je pensais exactement la même chose.

— Maintenant, au moins, les choses sont claires entre nous.

— Je suppose que oui.

— J'espère que demain, à la tombée de la nuit, vos amis et vous aurez déguerpi.

Je scrutai ses yeux bruns. J'en avais déjà vu de plus effrayants, de plus impassibles, de plus morts. Wilkes n'avait pas le regard d'un tueur professionnel. Il n'avait même pas un bon regard de flic. Une peur proche de la panique brillait au fond de ses prunelles. Mais ça ne voulait pas dire qu'il ne me buterait pas si je lui en donnais l'occasion. Faites suffisamment peur à un brave homme, et vous ignorez comment il réagira. Faites suffisamment peur à un salaud, et vous êtes dans la merde.

Pour l'instant, Wilkes n'avait probablement tué personne – sans quoi, il n'aurait pas eu besoin d'arrêter Richard sous un faux prétexte. Il se serait contenté de le descendre. Donc, il n'avait pas encore plongé au fond du trou. Mais à partir du moment où vous étreignez les ténèbres, ce n'est plus qu'une question de temps avant que vous deveniez un assassin. Wilkes n'en avait peut-être pas conscience, mais si nous le poussions dans ses derniers retranchements, il finirait par comprendre.

CHAPITRE 9

Le temps que je regagne les chalets, il était plus de 19 heures. Comme nous étions en août, il faisait encore jour, mais on voyait qu'il était tard. On le sentait à la douceur de l'air, à la lassitude de la chaleur comme si le jour lui-même était fatigué et impatient de se coucher. Ou peut-être était-ce juste moi.

Ma figure me faisait mal. Du moins n'avais-je pas de points de suture dans la bouche. L'ambulancier avait dit qu'il m'en faudrait deux. Mais quand j'étais arrivée à l'hosto, le docteur avait déclaré que ce serait inutile. Gros soulagement pour moi. J'ai plus ou moins la phobie des aiguilles. D'un autre côté, on m'a déjà posé des agrafes sans anesthésie, et ce n'est pas non plus une partie de plaisir.

Jamil m'attendait sur le parking. Il s'était changé ; à présent, il portait un jean noir et un tee-shirt orné d'un smiley, coupé au niveau du ventre pour montrer ses abdos. Dieu sait que je ne manque pas d'hommes séduisants dans mon entourage, mais Jamil possède un des ventres les plus appétissants que j'aie jamais vus. Ses muscles se découpent sous sa peau lisse comme les tuiles d'un toit. Ils n'ont même pas l'air réel. Je ne suis pas sûre qu'on ait besoin de plaquettes de chocolat pour être un bon garde du corps. Mais tout le monde a besoin d'une marotte.

— Je suis navré d'avoir manqué ça, lança-t-il. (Il tendit la main pour effleurer ma lèvre meurtrie, et je frémis.) Je suis surpris que tu aies laissé quelqu'un te marquer.

— Elle la fait exprès, affirma Shang-Da.

— Anita a fait semblant de s'évanouir, précisa Jason. Elle avait

l'air vraiment pitoyable.

Jamil me fixa des yeux. Je haussai les épaules.

— Je n'ai pas fait exprès de laisser quelqu'un me balancer son pied dans la figure. Mais une fois à terre, j'en ai rajouté un maximum, histoire qu'on puisse nous aussi porter plainte.

— Je ne pensais pas que tu étais capable de mentir aussi bien, dit Jamil.

— J'apprends petit à petit. Où est Richard ? Il faut que je lui parle.

Par-dessus son épaule, Jamil jeta un coup d'œil à l'un des chalets avant de reporter son attention sur moi. Il affichait une expression que je ne pus déchiffrer.

— Il est en train de se rafraîchir. Il ne s'était pas lavé ni changé depuis deux jours.

Je scrutai son masque prudent, essayant de deviner ce qu'il ne me disait pas.

— Que se passe-t-il ?

— Rien.

— Pas de ça avec moi, Jamil. J'ai besoin de parler à Richard – tout de suite.

— Il est sous la douche.

Je secouai la tête, et cela me fit mal.

— Peu importe. Lequel de ces chalets est le sien ?

— Laisse-lui dix minutes, insista Jamil.

— Plus que ça, intervint Shang-Da sur un ton neutre. Jason les dévisagea tour à tour, les yeux légèrement écarquillés.

— Que se passe-t-il ? répétais-je.

J'étais en train de perdre patience.

La porte du chalet le plus proche de nous s'ouvrit. Une femme apparut sur le seuil. Richard la tenait par le bras et s'efforçait de la pousser dehors, gentiment mais fermement.

La femme pivota et me vit. Elle avait des cheveux châtain clair artistiquement décoiffés – genre « on dirait que je viens juste de sauter du lit mais en fait, j'ai passé des heures devant la glace avec ma brosse et mon sèche-cheveux ». Elle se dégagea et marcha vers

nous d'un pas résolu. Non : vers moi. Ses yeux sombres ne voyaient que moi.

— Lucy, ne fais pas ça, protesta Richard.

— Je veux juste la sentir, répliqua la femme.

C'était le genre de choses qu'un chien aurait dit, s'il avait pu parler. Me sentir, pas me voir. Nous autres, primates, nous avons tendance à oublier que beaucoup d'autres mammifères se fient davantage à leur odorat qu'à leur vue.

Lucy et moi eûmes le temps de nous détailler mutuellement tandis qu'elle s'approchait. Elle était à peine plus grande que moi ; un mètre soixante-cinq, peut-être. L'ondulation exagérée de ses hanches soulevait sa courte jupe violette, révélant le haut de ses bas et les attaches de son porte-jarretelles. Malgré ses talons aiguilles, elle se mouvait d'une démarche gracieuse, presque sur la pointe des pieds.

Son chemisier était un ton plus clair que sa jupe ; elle avait laissé le bouton du haut ouvert pour qu'on voie que son soutien-gorge était noir et assorti au reste de ses sous-vêtements. Et de deux choses l'une : ou bien le soutien-gorge en question était un Wonderbra, ou bien Lucy avait une sacrée paire de poumons. Elle portait plus de maquillage que je n'en mets jamais, mais il était bien appliqué et donnait à sa peau un aspect parfaitement lisse. Son rouge à lèvres prune avait bavé autour de sa bouche.

Par-delà sa silhouette, je jetai un coup d'œil à Richard. Il portait un jean bleu et rien d'autre. Des gouttes d'eau perlaient encore sur sa poitrine nue. De grosses mèches de cheveux mouillées étaient plaquées sur son visage et sur ses épaules. Sa bouche était maculée du rouge à lèvres de Lucy, pareille à une ecchymose violette.

Nous nous fixâmes du regard sans savoir quoi dire. Ce qui n'était pas le cas de sa copine.

— Alors, c'est toi la chienne humaine de Richard.

Il y avait tant d'hostilité dans sa voix que je ne pus réprimer un sourire.

Cela ne lui plut pas. Elle se planta devant moi, si près que j'aurais dû reculer pour empêcher l'ourlet de sa jupe de frôler mes jambes. Si je nourrissais encore le moindre doute quant à sa

véritable nature, cette proximité le dissipa. Son pouvoir fourmillait sur ma peau comme une nuée d'insectes. Cette fille était puissante.

Je secouai la tête.

— Écoutez, avant d'attaquer les conneries surnaturelles de métamorphes – ou pire, les conneries personnelles –, il faut que je parle à Richard de la raison pour laquelle les flics se sont donnés tout ce mal pour l'envoyer en taule.

Elle cligna des paupières.

— Je m'appelle Lucy Winston. Souviens-toi de mon nom.

Je scrutai ses yeux marron clair, à quelques centimètres des miens. J'étais assez près d'elle pour distinguer les imperfections du tracé de son eye-liner. Durant notre dernière conversation, Richard avait mentionné une Lucy. Il ne sortait quand même pas avec deux d'entre elles, pas vrai ?

— Lucy... Richard m'a parlé de vous.

De nouveau, elle cligna des paupières. Mais cette fois, elle était surprise. Elle recula d'un pas pour jeter un coup d'œil à Richard.

— Tu lui as parlé de moi ?

Richard acquiesça. Elle secoua la tête, au bord des larmes.

— Alors pourquoi... ?

Mon regard faisait la navette entre eux deux. J'avais envie de demander : « Pourquoi quoi ? » Mais je me retins. Je me réjouissais de trouver cette fille antipathique. Si elle se mettait à pleurer, ça risquait de gâcher mon plaisir.

Je levai les mains en un geste de reddition et la contournai. Puis je me dirigeai vers Richard parce qu'il était toujours nécessaire que je lui parle – même si la vue de Lucy en bas et porte-jarretelles m'avait un peu coupée dans mon élan.

Ce qu'il faisait ne me regardait pas. Après tout, je couchais avec Jean-Claude. Donc, j'étais mal placée pour lui jeter la pierre. Alors pourquoi avais-je tant de mal à réprimer la colère que je sentais monter en moi ? Peut-être valait-il mieux ne pas chercher à répondre à cette question.

Richard s'écarta de l'entrée du chalet pour me laisser passer. Il referma la porte derrière moi et s'y adossa. Soudain, nous étions seuls, vraiment seuls, et je ne savais plus quoi lui dire.

Il glissa ses mains derrière son dos, dans le creux de ses reins. De l'eau continuait à ruisseler sur sa poitrine. Richard a toujours eu de chouettes pectoraux, mais il avait fait de la muscu depuis la dernière fois que je l'avais vu torse nu. La moitié supérieure de son corps était presque agressivement masculine, même s'il n'avait pas encore cette apparence caricaturale que visent les adeptes de la gonflette. Il s'était affalé contre la porte, dans une position qui faisait ressortir les muscles de son ventre.

Autrefois, je l'aurais aidé à s'essuyer. Ses cheveux commençaient à sécher en une masse bouclée. S'il ne les démêlait pas très bientôt, il devrait se remouiller la tête et tout recommencer à zéro.

— Lucy t'a tiré de la douche sans même te laisser prendre une serviette ?

Ces mots n'avaient pas plus tôt franchi mes lèvres que je regrettai de les avoir prononcés. Je levai la main.

— Désolée. Ça ne me regarde pas. Je n'ai pas le droit de me mêler de ta vie privée.

Il eut un sourire presque triste.

— Ce n'est que la deuxième fois que je t'entends admettre que tu as eu tort.

— Oh, j'ai souvent tort. Mais en général, je ne m'en vante pas.

Cette fois, le sourire dont il me gratifia fut presque normal – blancheur éclatante de dents parfaites contre le haie permanent de son visage. La plupart des gens pensent que Richard est bronzé. Mais je sais que c'est sa couleur de peau naturelle, parce que j'ai vu la totale. Il vient d'une famille d'Américains blancs moyens, si chaleureux qu'à côté d'eux, les Walton auraient l'air agressif. Mais si on remontait une génération ou deux dans son arbre généalogique, je suis prête à parier qu'on trouverait du sang de couleur.

Il s'écarta de la porte et, pieds nus, s'approcha de moi. La ligne de poils qui descendait le long de son bas-ventre attirait mon regard davantage que la décence ne l'y autorisait. Je me détournai. *Concentre-toi sur ce que tu es venue faire y ma fille.*

— Pourquoi voulaient-ils t'envoyer en prison ?

— Je ne sais pas trop, répondit Richard. Je pourrais peut-être

aller chercher une serviette et finir de m'essuyer pendant qu'on parle ?

— C'est ton chalet. Fais comme chez toi.

Il disparut dans la salle de bains. Restée seule, je jetai un coup d'œil à la ronde. Sa chambre était presque identique à la mienne, sauf qu'elle était jaune et qu'elle semblait plus habitée. Le dessus-de-lit avait glissé sur le sol. Les draps blancs étaient froissés. Richard ne supporte pas les lits défaites ; c'est un maniaque du rangement. Lucy, par contre... J'aurais parié qu'elle était du genre bordélique, et que c'était elle qui avait froissé les draps. Évidemment, il y avait une tache humide sur un côté ; je devais donc supposer qu'elle n'avait pas été seule sur le coup.

Je passai la main sur les draps. Même l'oreiller était mouillé, comme si Richard avait posé sa tête dessus au sortir de la douche. Ma gorge se serra, et si ce n'était pas impossible, je dirais que mes yeux s'embruèrent. Non. Je devais avoir une poussière dans l'œil. Après tout, c'est moi qui ai plaqué Richard. Pourquoi pleurerai-je à présent ?

Le tableau accroché au-dessus du lit était une reproduction d'une autre œuvre de Van Gogh – *Les Tournesols*. Je me demandai si chaque chalet contenait une lithographie du même peintre dans une couleur assortie à la déco. *C'est ça. Concentre-toi sur la déco des chalets ; ça t'empêchera de te demander si Lucy était en train de chevaucher Richard la dernière fois que son regard s'était posé sur les grosses fleurs jaunes.*

Je me forçai de chasser cette image de mon esprit. Je ne voulais pas y penser – ni maintenant, ni jamais. Avais-je vraiment cru que Richard resterait chaste pendant que je batifolais avec Jean-Claude ? Avais-je été assez folle pour espérer qu'il m'attendrait sagement dans son coin ? Possible. Stupide, mais possible.

La porte de la salle de bains était toujours fermée. J'entendais couler de l'eau à l'intérieur. Richard avait-il décidé de prendre une autre douche ? Peut-être qu'il se mouillait juste les cheveux pour les démêler. Ou peut-être qu'il avait besoin de se savonner. Le sexe, ce n'est jamais aussi propre dans la réalité que dans les films. Au contraire : plus c'est bon, plus c'est crade.

Trois mois avec Jean-Claude, et j'étais devenue une experte en

la matière. Franchement, c'était presque risible. J'étais restée chaste jusqu'à ce qu'il se pointe. Pas vierge, hein. Mon petit ami de la fac y avait veillé. J'étais tombée dans ses bras avec la confiance que seul un premier amour peut vous inspirer. C'est l'une des dernières choses naïves que j'aie jamais faites.

Richard et moi avons été fiancés – brièvement. Mais nous n'avions jamais couché ensemble. Nous étions tous les deux restés chastes depuis notre première expérience avec d'autres gens, des années plus tôt. C'était un choix personnel que nous partagions. Si nous avons cédé à notre désir, peut-être ne resterait-il pas autant d'attirance physique entre nous. Ces derniers temps, nous luttions contre elle en nous chamaillant au moindre prétexte.

À l'époque où nous sortions ensemble, Richard était trop doux, trop gentil, trop scrupuleux pour diriger la meute. Par deux fois, il avait eu l'occasion d'éliminer l'ancien Ulfric, Marcus. Et par deux fois, il s'était dérobé. Or, chez les loups-garous, tuer un chef de meute est le seul moyen de prendre sa place.

J'avais poussé Richard à tuer Marcus. Et quand il avait fini par se décider, je l'avais plaqué. Injuste, pas vrai ? Évidemment, je ne lui avais pas dit de bouffer Marcus – seulement de le tuer. Le cannibalisme ne faisait pas partie du contrat.

L'eau coulait toujours dans la salle de bains. Si je n'avais pas eu peur qu'il vienne m'ouvrir encore dégoulinant, vêtu en tout et pour tout d'une minuscule serviette-éponge, j'aurais frappé à la porte et demandé à Richard de se dépêcher. Mais j'en avais déjà assez vu pour la journée. Il ne fallait pas tenter le diable.

Des photos étaient punaisées au mur, au-dessus du bureau. Je m'en approchai.

Lorsque j'étais à la fac, j'ai suivi un cours d'étude des primates nord-américains pendant un semestre. Tous les étudiants surnommaient cette matière « trollogie ». Le petit troll des monts Smokey est l'un des plus petits trolls nord-américains. Il mesure entre un mètre et un mètre cinquante. Bien qu'essentiellement végétarien, il consomme parfois des charognes et des insectes. Je laissai le texte des manuels scolaires défiler dans ma tête tandis que j'examinais les photos.

Les créatures qu'elles représentaient étaient recouvertes de

fouffure noire de la tête aux pieds. Accroupies sur des branches d'arbre ou pelotonnées les unes contre les autres, elles ressemblaient à de grands chimpanzés ou à des gorilles chétifs. Mais certains clichés les montraient en train de marcher. Et elles étaient totalement bipèdes. Les trolls sont les seuls primates capables de se déplacer debout, à l'exception des humains.

Les portraits réalisés au zoom étaient frappants. Les visages qu'ils cadraient étaient à la fois plus poilus et plus humains que ceux des grands singes. Une vieille théorie, désormais dépassée, clamait que les trolls étaient le chaînon manquant entre le singe et l'homme. Il existe au moins deux cas célèbres de cirques qui, au début du XX^e siècle, exhibaient des trolls sous l'appellation d'hommes sauvages. Les colons américains les avaient massacrés pendant des centaines d'années. Au début du XX^e siècle, ils étaient devenus assez rares pour être considérés comme des curiosités.

En 1910, il se produisit deux choses qui sauvèrent les trolls de l'extinction totale. D'abord, la parution d'un article scientifique révélant qu'ils utilisaient des outils et enterraient leurs morts avec des fleurs et des effets personnels. Son auteur s'était bien gardé d'en tirer une quelconque conclusion, mais les journalistes s'en chargèrent à sa place. Ils affirmèrent que les trolls croyaient en l'au-delà, et donc en Dieu.

Convaincu que Dieu lui avait parlé, un évangéliste du nom de Simon Barkley alla capturer un troll et tenta de le convertir au christianisme. Il écrivit un livre racontant ses expériences avec Peter le troll, et ce livre battit des records de vente. Du jour au lendemain, les trolls devinrent une cause écologiste.

Un de mes profs de biologie avait une photo en noir et blanc de Peter dans son bureau. Elle le montrait tête baissée, les mains croisées dans son giron en une attitude typiquement humaine. Il portait même des vêtements – qu'au grand désarroi du pasteur Barkley, il enlevait dès que celui-ci avait le dos tourné.

Je ne suis pas certaine que Peter se soit beaucoup amusé avec Barkley, mais il a sauvé son espèce d'une extinction quasi certaine. Peter était un troll des cavernes nord-américain, la seule espèce d'une taille inférieure à celle des petits trolls des monts Smokey qu'on puisse trouver sur le continent. Barkley était peut-être mû par

sa foi, mais il n'était pas stupide. À l'époque, on trouvait encore des grands trolls des monts Smokey, hauts de trois à quatre mètres et carnivores. Barkley n'avait pas essayé de sauver l'un d'eux. C'était probablement mieux ainsi. Si son spécimen l'avait bouffé au lieu de prier pour lui, ça n'aurait guère servi la cause de l'espèce.

Les trolls ont été la première espèce protégée aux États-Unis. À l'exception des grands trolls des monts Smokey. Ceux-là ont été chassés jusqu'à ce qu'ils disparaissent. D'un autre côté, ils avaient la fâcheuse habitude de déraciner des arbres et de s'en servir pour fendre le crâne des touristes, dont ils suçaient ensuite la moelle. Difficile d'avoir bonne presse dans ces conditions.

Il existe encore une association de défenseurs des trolls, les Amis de Peter. Bien qu'il soit illégal de tuer des trolls de nos jours, certains braconniers ne s'en privent pas. Quand je regarde ces visages si humains, je ne comprends pas comment ils font. Pas si c'est juste pour ramener un trophée supplémentaire.

Richard sortit de la salle de bains dans une bouffée d'air chaud. Il portait toujours son jean, mais à présent, une serviette enveloppait sa tête, et il tenait un sèche-cheveux à la main. Il avait remouillé ses cheveux. Il aurait pu se contenter de se pencher au-dessus du bac de douche, mais non : il avait fallu qu'il y grimpe tout entier.

Miséricordieusement, il s'était essuyé la poitrine et les bras. Ses biceps saillaient joliment. Je savais que même s'il avait eu l'air moins musclé, il aurait pu soulever un petit éléphant, mais les muscles m'aidaient à ne pas l'oublier. Physiquement, il était plus agréable que jamais à regarder. Mais je me demandais pourquoi il se souciait autant de son corps, tout à coup. À l'époque où nous sortions ensemble, il n'était pas si vaniteux.

Je désignai les photos.

— Elles sont magnifiques, dis-je avec un sourire sincère.

Autrefois, j'avais envisagé de passer ma vie sur le terrain, à faire ce genre de boulot. Je serais devenue la Jane Goodall du surnaturel. Même si, en vérité, les primates m'intéressaient beaucoup moins que les dragons ou, disons, les monstres aquatiques. Bref, les bestioles qui m'auraient croquée toute crue à la première occasion. Mais c'était avant que Bert, mon patron, m'engage pour relever les

morts et exécuter les vampires.

Parfois, je me sens vieille à côté de Richard – alors qu’il a trois ans de plus que moi. Il continue à essayer de mener une vie normale. Moi, j’y ai renoncé. On ne peut pas faire à la fois dans le naturel et le surnaturel en tout cas, moi, je n’y arrive pas.

– Je t’emmènerai les voir, si tu veux, me proposa Richard.

– J’adorerais ça... Si ça ne les perturbe pas, bien sûr.

– Oh, ils ont l’habitude des visiteurs. Carrie – le Dr Onslow – autorise les touristes à venir par petits groupes et à prendre des photos.

Il avait mentionné une Carrie dans la même phrase que Lucy. S’agissait-il de la même femme ?

– Vous avez tant besoin d’argent que ça ? demandai-je.

Richard s’assit au bord du lit et brancha son sèche-cheveux.

– On n’a jamais assez d’argent pour mener à bien un projet comme celui-là. Mais en l’occurrence, ce n’est pas d’argent dont nous avons le plus besoin c’est de publicité positive.

Je fronçai les sourcils.

– Pourquoi ?

– Tu as lu les journaux récemment ?

Il enleva la serviette. Dessous, ses cheveux étaient sombres et encore gorgés d’eau.

– Tu sais bien que je ne lis pas les journaux.

– Les choses changent. Il fut un temps où tu ne possédais pas de télévision, mais tu en as une maintenant.

Je posai mes fesses sur le bord du bureau – c’était le plus loin que je puisse me tenir de lui sans sortir du chalet. J’avais acheté cette foutue télévision à l’époque où nous sortions ensemble, pour que nous puissions regarder des cassettes vidéo et des vieux films.

– Je l’allume rarement.

– Jean-Claude n’est pas fan de comédies musicales ? demanda-t-il avec un soupçon de colère, de jalousie, de chagrin et de cruauté dans la voix.

Ce fut presque un soulagement d’entendre ça. Ça me rendait les choses plus faciles.

— Jean-Claude n'aime pas trop mater. Il préfère agir.

Les joues de Richard se creusèrent, faisant ressortir ses pommettes hautes.

— Lucy est comme ça, elle aussi, répliqua-t-il lentement.

J'éclatai d'un rire dur.

— Merci de me faciliter les choses, Richard.

Il baissa le nez.

— Je n'ai pas envie de me disputer avec toi, Anita, dit-il en contemplant le plancher à ses pieds. Vraiment pas.

— On s'y tromperait.

Il releva la tête. Ses yeux étaient plus foncés que d'habitude.

— Si j'avais voulu me disputer avec toi, j'aurais cédé à Lucy, et je t'aurais laissée nous trouver au lit ensemble.

— Tu n'es plus à moi, Richard. Pourquoi devrais-je me soucier de ce que tu fais ?

— Très bonne question.

Il se leva et s'approcha de moi.

— Pourquoi t'a-t-on tendu un piège ? Qui pouvait bien avoir intérêt à ce que tu croupisses en prison ?

— C'est tout toi, ça. Le boulot avant le plaisir.

— Il faut bien que l'un de nous deux fasse preuve de sérieux. Tu te laisses trop facilement distraire.

— Très bien, aboya-t-il sur un ton cinglant comme une gifle. Le clan de trolls que nous étudions s'est divisé en deux. Le taux de natalité des trolls est si faible que c'est un événement assez rare. À ma connaissance, c'est la première fois qu'il se produit depuis un siècle.

— Fascinant, mais quel rapport avec notre problème ?

— Tais-toi et écoute.

J'obéis. C'était une première.

— Le second groupe a déménagé et quitté le parc. Il y a un peu plus d'un an, il s'est installé sur un terrain privé. Le propriétaire, un fermier des environs, n'a pas essayé de les chasser. En fait, il était même plutôt content. Carrie l'a emmené voir le premier bébé troll né chez lui, et il a mis sa photo dans son portefeuille.

Je fixai des yeux Richard sans comprendre.

— C'est plutôt bien, non ?

— Ce fermier, Ivan Greene, est mort il y a environ six mois. Son fils n'est pas un amoureux de la nature.

— Ah.

— Mais les trolls sont une espèce protégée. Et ils n'ont pas grand-chose en commun avec l'oiseau-serpent ou le crapaud à dos de velours. Ils sont gros et voyants. Le fils a essayé de vendre ses terres, et nous l'en avons empêché légalement.

— J'imagine que ça ne lui a pas plu.

Richard sourit.

— Pas vraiment, non.

— Donc, il vous a attaqué en justice.

— Pas tout à fait. Nous pensions qu'il le ferait. En fait, nous aurions dû nous douter que quelque chose clochait quand il s'est abstenu de le faire.

— Et qu'a-t-il fait à la place ? m'enquis-je.

La colère de Richard s'évanouissait pendant qu'il me parlait. Il a toujours dû faire des efforts pour rester en rogne. Moi, ça me vient très naturellement. Il récupéra la serviette sur le lit et entreprit de se sécher les cheveux tout en poursuivant :

— Des chèvres ont commencé à disparaître d'une ferme du coin.

— Des chèvres ? répétai-je.

Richard me fixa des yeux à travers un rideau de mèches mouillées.

— Oui, des chèvres.

— Quelqu'un a lu trop de livres pour enfants, raillai-je.

Richard se fit un turban de la serviette et s'assit au bord du lit.

— Ouais. Il faut vraiment ne rien connaître aux habitudes des trolls pour penser qu'ils bouffent des chèvres. Même les petits trolls européens qui chassent leur nourriture préféreraient manger du chien que de la chèvre.

— Donc, c'était un coup monté.

— Oui, mais les journaux se sont emparés de l'histoire. Nous avons réussi à gérer jusqu'à ce que des chats et des chiens

commencent à disparaître à leur tour.

— Vos détracteurs se sont achetés un cerveau.

— Ou plutôt, ils ont écouté les interviews de Carrie dans lesquelles elle parlait de l'alimentation des trolls.

Je m'approchai du pied du lit.

— Pourquoi les flics s'intéressent-ils à une querelle immobilière ?

— Attends. Ce n'est pas le pire.

Je ramassai le couvre-lit, le roulai en boule et m'assis près de Richard en le tenant sur mes genoux.

— Je t'écoute.

— Le cadavre d'un homme a été retrouvé il y a deux semaines. À la base, c'était un simple accident. Il a fait une chute de plusieurs dizaines de mètres pendant une randonnée. Malheureusement, ce sont des choses qui arrivent.

— Pour avoir traversé un bout des montagnes alentour, je n'en suis guère surprise.

— Mais pour une raison que j'ignore, sa mort a été imputée à une attaque de troll.

Je fronçai les sourcils.

— Ce n'est pas comme quand on retrouve un baigneur à moitié déchiqueté, avec des traces de dents de requin sur tout le corps. Comment a-t-on pu déterminer que c'était l'œuvre d'un troll ?

— Ce n'était pas l'œuvre d'un troll.

J'acquiesçai.

— Bien sûr que non, mais sur quelle preuve imaginaire se sont-ils basés pour affirmer ça ?

— Carrie a tenté de se procurer le rapport du légiste. Mais les journalistes ont été plus rapides. L'homme avait été tabassé à mort, et son cadavre portait de nombreuses morsures animales, révéla Richard. Des morsures de trolls.

Je secouai la tête.

— Tout corps abandonné plus de quelques heures dans ces montagnes se fera forcément bouffer par des animaux. Et les trolls sont des charognards notoires.

— Pas selon le shérif Wilkes.

— Qu'est-ce que ça lui rapporte de colporter des mensonges ?

— Du fric.

— Tu en es certain ?

— Tu veux dire, est-ce que je peux le prouver ?

Je hochai la tête.

— Non. Carrie a cherché des preuves écrites – des versements inexplicables sur son compte en banque, par exemple – mais jusqu'ici, ça n'a rien donné. Et ces derniers jours, elle a été trop occupée à tenter de me faire sortir de prison.

— C'est la fameuse Carrie que tu as mentionnée au poste de police ? demandai-je.

Richard acquiesça.

— Ah ah.

— Je ne rêve pas : tu viens de dire « ah ah » ?

— Oui, et je m'en excuse. Mais quel meilleur moyen d'empêcher Carrie d'élucider cette affaire que d'envoyer son petit ami en prison ?

— Je ne suis plus son petit ami.

Je m'efforçai de ne pas penser à ce que ça impliquait.

— Et c'est de notoriété publique ?

— Pas vraiment, non.

— Dans ce cas, ça peut expliquer pourquoi ils s'en sont pris à toi. Ils t'ont fait tomber pour viol parce que pour l'instant, Wilkes n'est pas prêt à tuer.

— Tu crois que ça risque de changer ?

Je touchai ma lèvre enflée du bout de l'index.

— Il est déjà passé au stade supérieur de la violence.

Richard se pencha vers moi et, tendant la main, effleura mon visage tuméfié aussi délicatement que des ailes de papillon.

— C'est Wilkes qui t'a fait ça ?

Tout à coup, mon cœur battait la chamade.

— Non, répondis-je. Wilkes a bien pris garde de ne se pointer qu'une fois que les méchants ont eu besoin d'une ambulance.

Richard sourit et caressa ma mâchoire, en évitant de toucher mes bleus.

— Combien d'entre eux as-tu envoyés au tapis ?

Mon pouls palpitait si fort que je craignais qu'il voie tressauter ma gorge.

— Un seul.

Il se rapprocha de moi sans détacher sa main de ma joue.

— Que lui as-tu fait exactement ?

Je ne savais plus si je devais m'écarter ou blottir mon visage meurtri contre la fraîcheur bienfaisante de sa paume.

— Je lui ai pété un coude et un genou.

— Pourquoi ?

— Il menaçait Shang-Da, et il a voulu me filer un coup de couteau, dis-je d'une voix étranglée.

Richard se pencha encore. Et encore. De sa main libre, il défit son turban ridicule ; ses cheveux épais tombèrent en grosses mèches mouillées et froides autour de son visage, sur ma peau. Ses lèvres étaient si près de ma bouche que son souffle se mêlait au mien.

Je me levai et reculai en serrant le couvre-lit contre moi. Lentement, je le lâchai. Richard et moi nous fixâmes du regard.

— Pourquoi pas, Anita ? Tu as envie de moi. Je le sens. Ton pouls vibre contre ma langue.

— Merci pour cette image, grinçai-je.

— Après avoir passé des mois dans le lit de Jean-Claude, tu me désires toujours. Tu as toujours envie de moi.

— Ce n'est pas pour ça que c'est bien.

— Tu es loyale envers Jean-Claude, maintenant ?

— J'essaie juste de ne pas merder davantage que je l'ai déjà fait, Richard. C'est tout.

— Tu regrettes ton choix ? demanda-t-il.

Je secouai la tête.

— Sans commentaire.

Il se leva et s'approcha de moi. Je tendis une main devant moi. Il s'arrêta. Le poids de son regard était presque palpable, comme si je pouvais sentir à quoi il pensait. Et c'était quelque chose de très

intime, quelque chose que nous n'avions encore jamais fait.

— Le shérif Wilkes dit que si nous filons d'ici demain soir en emmenant nos gardes du corps, il oubliera toute cette histoire. Il fera disparaître la plainte de Mlle Schaffer, et tu pourras reprendre le cours normal de ton existence.

— Je ne peux pas faire ça, Anita. Ils parlent de chasser les trolls avec des chiens et des fusils. Je ne partirai pas avant de les savoir en sécurité.

Je soupirai.

— L'école recommence dans moins de deux semaines. Vas-tu rester ici et perdre ton boulot ?

— Tu crois vraiment que Wilkes laissera traîner les choses aussi longtemps ?

— Non. Je pense que lui ou ses hommes commenceront à tuer des gens bien avant ça. Nous devons découvrir pourquoi ce terrain est si précieux.

— S'il contient des minéraux, Greene n'a pas déclaré leur existence aux autorités. Ce qui signifie qu'il n'a besoin ni d'autorisation gouvernementale, ni de partenaires.

— Que veux-tu dire ?

— S'il avait trouvé, mettons, des émeraudes sur un terrain qui borde le parc national, il devrait déclarer leur existence et obtenir une autorisation pour ouvrir une exploitation placérienne. S'il avait trouvé du plomb ou une autre substance qu'on ne peut extraire qu'en creusant le sol à coups d'explosifs, il aurait sans doute besoin de partenaires pour l'aider à financer le développement d'une exploitation minière. Et il faudrait quand même qu'il déclare son existence aux autorités pour avoir une preuve à montrer à ses partenaires potentiels.

— Quand t'es-tu mis à étudier la géologie ? m'étonnai-je.

Richard sourit.

— Nous avons essayé de comprendre ce qui pouvait bien rendre ce terrain aussi précieux. La présence de minéraux était l'hypothèse la plus logique.

J'acquiesçai.

— Certes. Mais apparemment, il doit s'agir d'autre chose.

Quelque chose de privé, dont Greene n'est pas obligé d'informer les autorités.

— Je suppose.

— Il faut que je parle à Carrie et aux autres biologistes.

— Demain.

— Pourquoi pas ce soir ?

— Tu l'as dit toi-même tout à l'heure : à cause de nos conneries surnaturelles de métamorphes.

— Mais encore ?

— Nous ne sommes plus qu'à quatre nuits de la pleine lune, et tu es toujours ma lupa.

— J'ai entendu dire que tu auditionnais des remplaçantes.

Richard eut un sourire qui ne me parut pas suffisamment embarrassé – loin s'en fallait.

— Tu vas peut-être avoir du mal à y croire, mais des tas de femmes me trouvent séduisant.

— Tu sais bien que je fais partie du lot.

— Pourtant, tu es avec Jean-Claude.

Je secouai la tête.

— Je file, Richard. Je vais rester dans le coin pour vous protéger, toi et le reste de nos gens, mais oublions nos histoires personnelles pour le moment, tu veux ?

Il fit le dernier pas qui le séparait de moi, et je levai les deux mains pour l'empêcher de me toucher. Mes paumes se pressèrent sur sa poitrine nue, et je sentis son cœur cogner contre la droite tel un animal en cage.

— Ne fais pas ça, Richard.

— J'ai essayé de te haïr, mais je n'y arrive pas. Il posa ses mains sur les miennes, les plaquant contre la chair lisse et dure de son torse.

— Essaie plus fort.

Il se pencha vers moi, et j'eus un mouvement de recul.

— Si tu ne te sèches pas les cheveux, il faudra que tu les mouilles une troisième fois.

— Je prends le risque.

Il continua à se pencher, les lèvres entrouvertes.

Je reculai, dégageant mes mains des siennes, et il me laissa faire. Il était assez fort pour me retenir, s'il l'avait voulu, et ça me posait toujours un problème.

Je battis en retraite vers la porte.

— Cesse de m'aimer, Richard.

— J'ai essayé.

— Ne te contente pas d'essayer : fais-le.

Mon dos buta contre la porte. Je passai une main derrière moi pour saisir la poignée sans me retourner.

— Cette nuit-là, tu m'as fui. Tu m'as fui pour aller te jeter dans les bras de Jean-Claude, et tu t'es servie de son corps comme d'un bouclier pour me maintenir à distance.

J'ouvris la porte, et soudain, Richard fut à côté de moi, la maintenant à demi fermée. Je tirai sur la poignée. J'aurais aussi bien pu tirer sur un mur pour le résultat que j'obtins. Une main de Richard posée à plat sur le battant contre le poids de tout mon corps, et je n'arrivais pas à le faire bouger d'un centimètre. Je détestais toujours autant ça. Ça me faisait devenir grossière.

— Putain, Richard, laisse-moi partir.

— Je crois que tu as plus peur de tes sentiments pour moi que tu n'as peur de Jean-Claude. Avec lui, au moins, tu sais que tu n'es pas amoureuse.

C'en était trop. Je glissai une jambe dans l'entrebâillement de la porte pour que Richard ne puisse pas la refermer, mais je cessai de tirer. Je levai les yeux vers lui, embrassai du regard ce corps et ce visage si séduisants.

— Je n'aime peut-être pas Jean-Claude de la même façon que je t'aime, toi.

Richard eut un sourire triomphant.

— Ne te réjouis pas si vite. J'aime quand même Jean-Claude. Mais l'amour ne suffit pas, Richard. Si ça suffisait, je ne sortirais pas avec Jean-Claude. Je serais toujours avec toi. (Je le fixai dans les yeux.) Seulement, voilà : je ne suis plus avec toi, et l'amour ne suffit pas. Maintenant, écarte-toi de cette foutue porte.

Il recula, les bras ballants.

— L'amour peut suffire, Anita.

Je secouai la tête et sortis sur les marches du chalet. Les ténèbres étaient déjà épaisses, mais pas encore solides.

— La dernière fois que tu m'as écoutée, tu as tué pour la première fois de ta vie, et tu ne t'en es pas encore remis. J'aurais dû avoir moins de scrupules et buter Marcus pour toi.

— Je ne te l'aurais jamais pardonné, répliqua Richard.

J'émis un bruit dur qui était presque un rire.

— Mais au moins, tu ne te haïrais pas. Ce serait moi le monstre, pas toi.

Son beau visage devint très solennel.

— Quoi que je fasse, où que j'aille, c'est moi le monstre, Anita. C'est pour ça que tu m'as quitté.

Je descendis les marches et levai les yeux vers lui. Il n'y avait pas de lumière à l'intérieur du chalet, et sa silhouette se découpait sur le seuil comme une ombre plus foncée que la nuit.

— Tu viens de dire que je t'avais quitté parce que j'avais peur de l'intensité de mes sentiments pour toi.

Une expression confuse passa brièvement sur ses traits. Je venais de lui jeter sa propre logique à la figure, et il ne savait pas comment s'en dépêtrer. Finalement, il lança :

— Et toi, sais-tu seulement pourquoi tu m'as quitté ?

Je voulus dire « parce que tu as mangé Marcus », mais je me retins. Je ne pouvais pas lui balancer ça alors qu'il avait déjà une si piètre opinion de lui-même. Ce qu'il pensait n'était plus mon problème, alors pourquoi me souciais-je encore de ménager son ego ? Bonne question. J'étais à court de bonnes réponses. Et puis, peut-être Richard n'avait-il pas complètement tort. Je n'en savais plus rien du tout.

— Maintenant, je vais retourner dans mon chalet. Je ne veux plus parler de ça.

— Ça te fait peur ? insinua Richard.

Je secouai la tête et lui tournai le dos.

— Je suis fatiguée, c'est tout.

Je m'éloignai, sachant qu'il me suivait des yeux. Le parking était désert. J'ignorais ce qu'étaient devenus Jamil et les autres, et je m'en fichais. J'avais besoin d'être seule.

Je me fondis dans la douce obscurité estivale. Au-dessus de ma tête brillait une nuée d'étoiles scintillantes, encadrées par les formes sombres des arbres. La nuit allait être magnifique. Quelque part dans le lointain, un hurlement limpide se répandit dans les ténèbres. Richard avait parlé de conneries surnaturelles de métamorphes. Nous allions avoir droit à un raout de pleine lune. Manque de bol, je détestais ça.

CHAPITRE 10

Je m'adosai à la porte de mon chalet, les yeux clos, et inspirai l'air frais à pleins poumons.

J'avais allumé la clim pour mes deux invités. Leurs cercueils reposaient au milieu de la chambre, entre le bureau et le lit. Dans les entrailles du *Cirque des Damnés*, Damian et Asher se réveillaient dès le coucher du soleil, mais je ne savais pas s'il en irait de même à la surface. D'où la clim. Même si, en réalité, mes motivations étaient partiellement égoïstes. Les vampires enfermés dans un espace clos et chaud ont tendance à sentir... euh, le vampire. Rien à voir avec l'odeur d'un cadavre. Ça ressemble plutôt à celle d'un serpent, même si ce n'est pas tout à fait ça. Tout ce que je peux dire, c'est que ça vous hérissé les cheveux dans le cou. C'est épais, musqué, et plus reptilien que mammifère.

Comment pouvais-je coucher avec un vampire ? Ça, c'est la question à cent mille dollars.

J'ouvris les yeux. Il faisait noir à l'intérieur du chalet, mais une clarté diluée suintait toujours par les deux fenêtres. Une caresse de lumière presque imperceptible faisait luire le pied vernis des cercueils. Avait-elle suffi à maintenir Damian et Asher dans un sommeil pareil à un coma – ou plutôt, à la mort –, dans l'attente de la nuit noire ? Il fallait bien que quelque chose s'en soit chargé, parce que je savais qu'ils étaient immobiles là-dedans. Et il suffisait que je me concentre pour sentir que leur esprit était toujours aux abonnés absents.

Je passai entre les deux cercueils pour gagner la salle de bains.

Je fermai et verrouillai la porte derrière moi. Les ténèbres me semblaient si palpables... J'appuyai sur l'interrupteur. Une lumière électrique blanche et crue envahit la pièce, me faisant cligner des yeux.

Je faillis sursauter en me regardant dans le miroir. Jusque-là, je n'avais pas vraiment eu le loisir d'examiner mes ecchymoses. Le coin de mon œil gauche avait pris une merveilleuse teinte noir violacé, et il était tout gonflé. Le voir me faisait encore plus mal, comme quand vous constatez que vous vous êtes coupé et que vous saignez. Quelques secondes avant, vous ne sentiez rien, et tout à coup, le picotement vous paraît insupportable.

Ma joue gauche, elle, hésitait entre le vert et le brun. D'habitude, il faut plusieurs jours pour obtenir une couleur pareille. Ma lèvre inférieure était boursouflée. On voyait encore les bords plus foncés d'une plaie à l'endroit où elle avait saigné. Je passai ma langue à l'intérieur de ma bouche et titillai un léger relief là où le poing de mon adversaire avait enfoncé ma joue entre mes dents. Je fixai des yeux le miroir et distinguai qu'aussi amochée que je sois, je ne l'étais pas encore moitié autant que j'aurais dû l'être.

Il me fallut quelques instants pour commencer à comprendre. Lorsque je compris enfin de quoi il retournait, une vague de peur remonta tout le long de mon corps, depuis le bout des orteils jusqu'au sommet du crâne. Pour un peu, je me serais évanouie.

J'étais en train de régénérer. Des blessures qui auraient dû mettre plusieurs jours à guérir s'étaient refermées en l'espace de quelques heures. À ce rythme-là, même mes bleus auraient pratiquement disparu d'ici le lendemain. J'aurais dû garder des traces de cet affrontement pendant une semaine au moins. Que m'arrivait-il donc ?

Je sentis Damian s'éveiller dans son cercueil. Je le sentis comme un coup de poignard entre les côtes. Je titubai et me raccrochai à l'évier pour ne pas tomber. Je savais qu'il avait faim, et qu'il me sentait toute proche de lui.

Je suis la servante humaine de Jean-Claude, liée à lui par des marques que seule la mort pourrait effacer. Mais Damian est mien. Je les ai relevés, lui et Willie McCoy, plus d'une fois. Je les ai tirés de leur cercueil en plein jour, alors qu'ils étaient en sécurité sous terre

mais que le soleil brillait dehors. Un nécromancien m'a dit que c'était logique. Nous ne pouvons relever de zombies qu'après que leur âme ait quitté leur corps. Donc, je ne peux relever de vampires que pendant que leur âme s'est absentée pour la journée.

Je n'ai aucune envie de débattre du problème des vampires et de leur prétendue « âme ». Ma vie est déjà bien assez compliquée quand j'esquive les questions de religion. Je sais, je sais : je ne fais que retarder l'inévitable. Si je reste avec Jean-Claude, un jour ou l'autre, je devrai regarder la réalité en face au lieu de jouer les autruches. Mais pas ce soir.

Relever Damian a forgé une sorte de lien entre nous. Je ne comprends pas la nature de ce lien, et je n'ai personne pour me l'expliquer. Je suis à ma connaissance la première nécromancienne capable de relever des vampires comme des zombies. Ça me fait peur. Ça fait encore plus peur à Damian. Franchement, je ne l'en blâme pas.

Asher était-il réveillé, lui aussi ? Je me concentrai sur lui, projetai mon pouvoir – ou ma magie, peu importe comment vous l'appellez – vers lui. Elle l'effleura, et il la sentit. Il était réveillé et conscient de ma proximité.

Asher est un maître vampire. Pas aussi puissant que Jean-Claude, mais un maître vampire quand même. Ça lui confère certaines capacités que Damian, qui est pourtant le plus âgé des deux, ne possédera jamais. Sans le lien qui nous unissait, Damian n'aurait jamais senti mon pouvoir le sonder.

J'avais besoin de quelques minutes de solitude pour réfléchir, et je n'allais pas les avoir. Je ne les forçai pas à m'appeler, j'ouvris la porte de la salle de bains et m'immobilisai sur le seuil, attendant que ma vision s'ajuste à l'obscurité de la chambre.

Les deux vampires se découpaient contre les ténèbres telles des ombres pâles. J'actionnai l'interrupteur. Asher leva une main pour se protéger les yeux contre la lumière, mais Damian se contenta de cligner des paupières. Je voulais qu'ils se recroquevillent face à la lumière. Je voulais qu'ils aient l'air monstrueux, mais ce n'était pas le cas.

Damian est roux avec des yeux verts, mais cette description ne lui rend pas justice. Ses longs cheveux tombaient comme un rideau

autour de lui, si rouges qu'ils ressemblaient à une cascade de sang contre la soie verte de sa chemise. Le tissu était un ton plus pâle que ses prunelles. Ces dernières ressemblent à du feu vert liquide. Et ce ne sont pas les pouvoirs vampiriques de Damian qui les font briller. C'est leur couleur naturelle, comme s'il avait des gènes de chat.

Asher est blond aux yeux bleus, mais là encore, cette description ne lui rend pas justice. Ses cheveux effleuraient ses épaules en vagues dorées, et dans son cas, ce n'était pas juste une expression. Ils ont vraiment un éclat métallique. Quant à ses yeux, ils sont d'un bleu si pâle qu'ils paraissent presque blancs, comme ceux d'un husky. Ce soir-là, Asher portait une chemise blanche qui dépassait par-dessus son pantalon de costard couleur chocolat, et des mocassins de cuir sans chaussettes. J'avais déjà passé trop de temps avec Jean-Claude pour appeler ça une tenue digne de ce nom.

Si vous réussissez à ne pas vous laisser hypnotiser par leurs cheveux et par leurs yeux, vous distinguez très vite qu'Asher est le plus beau des deux. Damian est séduisant, mais en le dévisageant assez longtemps, on finit par remarquer la longueur de sa mâchoire et la petite bosse sur son nez : de minuscules imperfections qui pourraient passer inaperçues si Asher n'était pas là pour la comparaison.

Le visage d'Asher possède la beauté presque éthérée d'un chérubin médiéval – cette beauté qui a attiré à lui une maîtresse vampire, voici plusieurs siècles. Du moins, une moitié de son visage la possède. L'autre est couverte de cicatrices d'eau bénite. Elles commencent à deux centimètres de la ligne médiane, de sorte que les yeux, le nez et les lèvres pleines d'Asher demeurent intacts. Le reste ressemble à de la cire fondue.

Son cou a été épargné, mais je sais que les cicatrices réapparaissent au niveau de ses épaules. Son torse est encore plus abîmé que sa figure, plein de monticules de tissu rosâtre et rugueux. Le haut d'une de ses cuisses en est également couvert. Entre les deux... Je n'ai jamais vu Asher nu. Je suis donc obligé de le croire sur parole quand il dit que son bas-ventre est atrocement marqué. J'ai cru comprendre, même s'il ne l'a pas affirmé en ces termes exacts, qu'il est toujours capable d'avoir des rapports sexuels malgré ses séquelles. Je n'ai aucune intention d'aller le vérifier.

— Où sont tes gardes du corps ? demanda Asher.

— Mes gardes du corps ? Tu veux parler de Jason et des boules de poils ?

Asher acquiesça, et ses cheveux dorés tombèrent en avant, dissimulant le côté mutilé de son visage. C'est une vieille habitude chez lui. Il arrive aussi à se servir des ombres pour planquer ses cicatrices, comme s'il savait instinctivement de quelle façon la lumière va l'éclairer. Après tout, il a des siècles d'entraînement.

— Je ne sais pas où ils sont. Je viens juste de finir de parler à Richard. Ils ont dû penser que nous avons besoin d'être seuls.

— Et vous en aviez besoin ? interrogea Asher.

Il me fixait droit dans les yeux, utilisant la combinaison frappante de sa beauté et de ses cicatrices pour plus d'effet. Pour une raison qui m'échappait, il n'avait pas l'air content.

— Ça ne te regarde pas, répondis-je sèchement.

Damian s'assit au pied du lit soigneusement fait. Il lissa le couvre-lit bleu de ses mains pâles aux doigts déliés.

— En tout cas, vous n'avez rien fait là-dessus.

Je vins me planter devant lui et le toisai sévèrement de toute ma modeste hauteur.

— Si j'entends encore une seule fois de la bouche d'un vampire ou d'un métamorphe qu'ils peuvent sentir quand des gens ont fait l'amour, je vais me mettre à hurler.

Damian ne sourit pas. Il n'a jamais été du genre jovial, mais ces derniers temps, je le trouve encore plus sérieux que d'habitude. Il resta assis sans rien dire, soutenant mon regard. Jean-Claude ou même Asher m'auraient taquinée. Damian se contentait de me fixer du regard avec ses yeux pleins de chagrin comme d'autres sont pleins de bonne humeur.

Je tendis la main pour toucher son épaule et dus repousser une mèche de cheveux roux pour l'atteindre. Il se rejeta en arrière comme si je l'avais brûlé. Puis il se leva et se dirigea vers la porte, me laissant plantée là comme une conne avec ma main en l'air et ma mine stupéfaite.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Damian ?

Asher s'approcha de moi. Il s'arrêta dans mon dos et posa

doucement ses mains sur mes épaules.

— Tu as raison, Anita. Ce que tu fais avec M. Zeeman ne me regarde pas.

Je posai mes mains sur les siennes et entrelaçai mes doigts avec les siens. Je me rappelais du contact de sa peau fraîche sur la mienne. Je me laissai aller contre sa poitrine, attirant ses bras autour de moi comme pour m'en envelopper. Mais je n'étais pas assez grande. Ce souvenir ne m'appartenait pas : il appartenait à Jean-Claude. Autrefois, Asher et lui avaient vécu et voyagé ensemble pendant plus de vingt ans.

Je poussai un soupir et fis mine de me dégager. Asher appuya son menton sur le sommet de ma tête.

— Tu as besoin de l'étreinte de quelqu'un par qui tu ne te sens pas menacée.

Je me détendis, fermai les yeux et le laissai m'enlacer.

— La seule raison pour laquelle c'est agréable, c'est que je me remémore le plaisir de quelqu'un d'autre.

Asher m'embrassa tendrement les cheveux.

— Parce que tu me vois à travers la nostalgie des souvenirs de Jean-Claude, tu es la seule femme qui ne m'ait pas traité comme un monstre de foire depuis plus de deux siècles.

Je frottai ma joue contre le creux de son coude.

— Tu es terriblement séduisant, Asher.

Il caressa ma joue meurtrie.

— À tes yeux, peut-être.

Il se pencha vers moi et déposa le plus léger des baisers sur ma joue. Je m'écartai de lui doucement, presque à contrecœur. Les souvenirs que j'avais de lui étaient bien plus simples que tout ce que je tentais de réaliser dans cette vie.

Asher ne chercha pas à me retenir.

— Si tu n'étais pas déjà amoureuse de deux autres hommes, la façon dont tu me regardes pourrait me suffire.

Je soupirai.

— Je suis navrée, Asher. Je ne devrais pas te toucher comme ça. C'est juste que...

Je ne trouvais pas de mots pour exprimer ce que je ressentais.

— Tu me traites comme un ancien amant. Parfois, tu as tendance à oublier et à me toucher comme si tu m'avais déjà touché des milliers de fois, alors que c'est toujours la première. Ne t'en excuse pas, Anita. J'adore ça. Personne d'autre ne me touche aussi volontiers.

— Jean-Claude pourrait le faire. Ce sont ses souvenirs.

Asher eut un sourire presque triste.

— Il est loyal envers toi et envers M. Zeeman.

— Il t'a refoulé ? demandai-je.

Je le regrettai aussitôt.

Le sourire d'Asher s'élargit, puis se flétrit.

— Tu refuserais de le partager avec une autre femme. Ça m'étonnerait que tu acceptes de le partager avec un homme.

J'y réfléchis une seconde ou deux.

— Probablement pas, non. (Je fronçai les sourcils.) Pourquoi cela me fait-il culpabiliser ?

— Parce que tu partages avec Jean-Claude et moi les souvenirs de Julianna et de nous deux. Nous avons vécu très heureux en ménage à trois, pendant presque plus d'années que tu n'as vécu tout court.

Julianna était la servante humaine d'Asher. Elle avait été brûlée en tant que sorcière par les mêmes fanatiques qui avaient torturé Asher avec de l'eau bénite. Jean-Claude n'avait pas pu les sauver tous les deux. Je n'étais pas certaine qu'Asher le lui ait pardonné. Je n'étais même pas certaine que Jean-Claude se le soit pardonné.

— Navré de vous interrompre, mais j'ai besoin de me nourrir, lança Damian.

Il se tenait toujours près de la porte, et s'était enveloppé de ses bras comme s'il avait froid.

— Tu veux peut-être que j'ouvre la porte et que je crie « à table » ?

— Non, je veux la permission d'aller me nourrir.

La façon dont il avait tourné sa phrase me fit froncer les sourcils, mais je me contentai de dire :

— Va trouver un de nos donneurs ambulants et sers-toi. Mais contente-toi d'eux. Vous n'avez pas le droit de chasser ici.

Damian acquiesça et se redressa comme s'il s'était tenu recroquevillé sur lui-même jusque-là. Je sentais qu'il avait faim, mais ce n'était pas la faim qui lui faisait courber le dos et rentrer la tête dans les épaules.

— Je ne chasserai pas, promit-il.

— Parfait.

Il hésita, la main sur la poignée de la porte, et demanda à voix basse sans se retourner :

— Puis-je aller me nourrir ?

Je jetai un coup d'œil à Asher.

— C'est à toi qu'il parle ?

Asher secoua la tête.

— Je ne pense pas.

— Bien sûr, vas-y.

Damian ouvrit la porte et se glissa à l'extérieur, laissant le battant entrebâillé derrière lui.

— C'est quoi son problème ? demandai-je à Asher. Il est bizarre depuis quelque temps.

— C'est à lui de répondre à cette question.

Je le fixai des yeux.

— Cela signifie-t-il que tu ne peux pas ou que tu ne veux pas répondre ?

Asher sourit, et je vis bouger même la moitié abîmée de son visage. Il consulte un chirurgien esthétique à Saint Louis. Personne n'a encore jamais essayé de réparer les dégâts causés à un vampire par de l'eau bénite, donc, personne ne sait si c'est possible. Mais les docteurs sont pleins d'espoir, bien qu'ils ne puissent lui offrir aucune garantie. Sa première opération est programmée pour dans quelques mois.

— Ça signifie, Anita, que certaines peurs sont très personnelles.

— Veux-tu dire que Damian a peur de moi ?

Je ne tentai pas de masquer mon étonnement.

— Je dis juste que si tu veux des réponses, c'est à lui que tu dois

t'adresser.

Je soupirai.

— Génial. Il ne me manquait plus que ça : un autre mâle torturé du cerveau dans ma vie.

Asher éclata d'un rire qui glissa le long de mes bras nus comme une caresse, hérissant mes poils. Le seul autre vampire qui me fait cet effet, c'est Jean-Claude.

— Arrête ça, ordonnai-je.

Il s'inclina profondément.

— Mes plus sincères excuses.

— Foutaises. Va dîner. Je crois que les loups-garous organisent une petite fête, ou peut-être une cérémonie.

— Il faut que l'un de nous reste en permanence avec toi, Anita.

— Je suis au courant de l'ultimatum de Jean-Claude. Tu crois vraiment qu'il te tuerait s'il m'arrivait quelque chose ?

Asher me fixa de ses yeux bleus si pâles.

— Il accorde plus de prix à ta vie qu'à la mienne, Anita. Sinon, il serait dans mon lit plutôt que dans le tien.

Là, il marquait un point, mais...

— Ça détruirait quelque chose en lui de te tuer personnellement.

— Il le ferait quand même.

— Pourquoi ? Parce qu'il a juré de le faire ?

— Non. Parce qu'il se demanderait toujours si je ne t'ai pas laissé mourir pour venger la mort de Julianna.

Ah.

J'ouvris la bouche pour dire quelque chose, et le téléphone sonna. Je décrochai. La voix de Daniel, basse et paniquée, parvint à mes oreilles sur fond de musique country.

— Anita, nous sommes au *Happy Cow-boy*, dans l'avenue principale. Tu peux nous rejoindre ?

— Que se passe-t-il, Daniel ?

— Ma mère a retrouvé la femme qui a accusé Richard de viol. Elle est déterminée à lui faire ravalier ses mensonges.

— Elles sont déjà en train de se battre ?

— Non, mais elles gueulent pas mal.

— Tu dois peser au moins cinquante kilos de plus qu'elle. Jette-la sur ton épaule et emmène-la. Elle ne réussira qu'à aggraver la situation.

— C'est ma mère. Je ne peux pas faire ça.

— Et merde.

— C'est quoi le problème ? s'enquit Asher.

Je secouai la tête.

— J'arrive, Daniel. Mais franchement, tu n'assures pas un cachou.

— Je préférerais me frier avec tous les autres clients du bar plutôt qu'avec ma mère.

— Si elle fait trop de grabuge, ton souhait sera peut-être exaucé. (Je raccrochai.) Je n'arrive pas à y croire...

— C'est quoi le problème ? répéta Asher.

Je le lui expliquai le plus rapidement possible. Daniel et Mme Zeeman logeaient dans un motel voisin. Richard n'avait pas voulu qu'ils prennent un chalet pas avec tous les métamorphes qui se baladaient dans les parages. À présent, je regrettais de ne pas les avoir sous la main.

Ç'aurait été agréable d'enlever mon chemisier taché pour en enfiler un propre, mais je n'avais pas le temps. Pas de répit pour les branques.

Le véritable problème, c'était Richard. Il voudrait m'accompagner, et je ne voulais pas risquer une confrontation entre lui et Mlle Schaffer. Légalement, il pouvait entrer dans n'importe quel bar et s'asseoir près d'elle. Aucun tribunal ne lui avait interdit de l'approcher à moins de cent mètres. Mais si le shérif remarquait que nous n'avions pas l'intention de filer, il trouverait n'importe quel prétexte pour renvoyer Richard derrière les barreaux. Et je ne pensais pas que sa seconde visite en prison serait aussi agréable que la première. Ses mystérieux ennemis avaient complètement foiré leur coup. Ils devaient être frustrés et effrayés. Cette fois, ils risquaient de lui faire du mal. Ou d'en faire à sa mère.

Bref, il fallait que j'aie une petite conversation avec Charlotte Zeeman. Quoique, à bien y réfléchir, je n'étais pas loin de partager

les réticences de Daniel. J'aurais préféré être mêlée à une rixe de bar plutôt que de tenir tête à sa mère. Du moins ne serait-elle jamais ma belle-mère. Si je devais lui balancer mon poing dans la figure, cette pensée me reconforterait sûrement.

CHAPITRE 11

Richard et moi parvînmes à un compromis : il m'accompagnerait jusqu'au *Happy Cow-boy* mais resterait dans la voiture. J'emmenai Shang-Da, Jamil et Jason pour m'assurer qu'il tiendrait parole. Je n'étais pas du tout certaine que les trois loups-garous tiendraient compte de mes instructions si Richard leur ordonnait de le laisser partir – même si je cherchais seulement à le protéger. Mais c'était le mieux que je puisse faire. Certains soirs, il faut bien que ça suffise, parce qu'il n'y a pas d'autre solution.

Le *Happy Cow-boy* (un des pires noms de bar que j'aie jamais entendus) se situait sur l'avenue principale de Myerton. C'était un bâtiment à deux étages censé ressembler à un chalet de rondins, mais n'y parvenant pas tout à fait. Peut-être à cause de l'enseigne au néon qui représentait un cow-boy juché sur sa monture. Les lumières clignotaient, donnant l'illusion que le cheval montait et descendait en même temps que le bras et le chapeau de son cavalier. Ce dernier n'avait pas l'air particulièrement heureux, mais c'était peut-être juste moi qui projetais mon mécontentement sur lui. Dieu sait que je n'étais pas ravie de me trouver là.

Richard nous avait amenés dans son 4 x 4. Ses cheveux enfin secs formaient une épaisse masse mousseuse autour de son visage et de ses épaules. Ils semblaient si doux que ça vous donnait envie de plonger les mains dedans. Enfin... Vous, je ne sais pas, mais moi, ça me donnait envie. Il avait enfilé un tee-shirt vert tout simple, rentré dans son jean, et des baskets de jogging blanches.

Jamil et Shang-Da s'étaient installés sur la banquette avant à

côté de lui. Jamil portait toujours son tee-shirt orné d'un smiley et découpé sur le ventre, mais Shang-Da s'était changé. Il était vêtu de noir des pieds à la tête, depuis ses mocassins de cuir souple jusqu'à son costard et à son tee-shirt en soie. Ses courts cheveux noirs étaient hérissés à grand renfort de gel. Dans cette tenue, il avait l'air parfaitement à son aise. Et il aurait l'air parfaitement déplacé au *Happy Cow-boy*. Évidemment, le fait d'être chinois et de mesurer plus d'un mètre quatre-vingts ne lui facilitait pas la tâche pour ce qui était de se fondre dans le paysage. Peut-être que, comme Jamil, il en avait marre de faire profil bas.

C'est pourquoi Jason nous accompagnait, toujours déguisé en adulte avec son costume bleu. Nathaniel avait voulu venir, mais il n'était pas assez âgé pour pouvoir entrer dans un bar. Je ne savais pas encore comment Zane se comportait en situation de stress, et Cherry éveillait toujours en moi un vague instinct protecteur. Donc, c'était tombé sur Jason.

— Si vous n'êtes pas sortis d'ici un quart d'heure, nous interviendrons, déclara Richard.

— Une demi-heure, contrai-je.

Je ne voulais vraiment pas qu'il s'approche de Betty Schaffer.

— Un quart d'heure, insista Richard d'une voix très basse, très calme et très sérieuse.

Je connaissais bien ce ton. Je lui avais déjà soutiré le compromis maximum qu'il était prêt à faire.

— D'accord. Mais souviens-toi que si tu couches en prison cette nuit, ta mère t'accompagnera peut-être.

Il écarquilla les yeux.

— De quoi parles-tu ?

— Que ferait Charlotte si elle voyait les flics emmener son petit garçon ?

Richard y réfléchit quelques secondes, puis baissa la tête et appuya son front sur le volant.

— Elle essaierait de s'interposer.

— Exactement, approuvai-je.

Il releva la tête et me fixa du regard.

— Très bien. Je me tiendrai tranquille dans son intérêt.

Je souris.

— Je me doute que ce ne sera pas dans le mien.

Je sortis de la voiture avant que Richard puisse répliquer.

Jason m'emboîta le pas. Il avait rajusté sa cravate et fermé le premier bouton de sa veste. Il avait également tenté de lisser ses cheveux en arrière, mais de petites mèches avaient résisté à tous ses efforts. Les cheveux de Jason sont très raides et aussi fins que ceux d'un bébé ; ils auraient meilleure allure s'il les coupait beaucoup plus court ou s'il les laissait carrément pousser. Mais bon, ce sont les siens. Il en fait ce qu'il veut.

À la porte, un type musclé vêtu d'un tee-shirt bleu foncé demanda à voir nos cartes d'identité. La clientèle se divisait en deux styles : d'un côté, le look jean moulant et santiags, de l'autre, jupe courte et veste bien coupée. Je repérai tout de même quelques hybrides : des femmes portant une jupe courte avec des santiags ou des hommes en jean et veste de costard. C'était le seul établissement qui servait de l'alcool à trente kilomètres à la ronde, et il proposait également des repas chauds. Les gens du coin n'avaient pas tellement d'autre choix s'ils voulaient sortir le vendredi soir.

Personnellement, j'aurais plutôt opté pour une balade au clair de lune, mais je ne bois pas d'alcool. À bien y réfléchir, je ne danse pas non plus, même si Jean-Claude s'efforce de remédier à ces deux défauts. Il ne perd jamais une occasion de me corrompre.

Dans un coin, un groupe jouait de la musique country si fort que ça aurait aussi bien pu être du hard-rock. Une nappe de fumée de clope flottait dans l'air comme de la brume nocturne. L'entrée se faisait par une petite estrade surélevée, de sorte que les nouveaux arrivants pouvaient embrasser du regard l'ensemble de la salle avant de plonger dans la mer de corps.

Comme Charlotte est encore plus petite que moi – de quatre ou cinq centimètres –, je ne me donnai pas la peine de la chercher des yeux. À la place, je cherchai Daniel. Combien de jeunes hommes d'un mètre quatre-vingts, au teint bronzé et aux cheveux mi-longs, pouvait-il y avoir au *Happy Cow-boy* ? Apparemment, plus que je ne l'aurais cru.

Je finis par le repérer près du bar, mais uniquement parce qu'il me faisait coucou de la main. À ma décharge, il avait attaché ses cheveux dans sa nuque, ce qui ne m'avait pas facilité la tâche.

Les cheveux de Daniel sont presque identiques à ceux de Richard, juste un soupçon plus foncés. En outre, Daniel a le même teint hâlé que son frère, les mêmes pommettes hautes et bien dessinées, les mêmes yeux marron et la même fossette au menton. Richard est un peu plus large d'épaules que lui – plus imposant physiquement –, mais ceci mis à part, la ressemblance entre eux est presque effrayante. Tous les frères Zeeman ont l'air de sortir du même moule. Les deux aînés ont les cheveux courts ; l'un d'eux est blond, et leur père commence à grisonner sur les tempes. Mais si vous les mettez tous les cinq dans la même pièce, c'est un véritable festival de testostérone.

La matriarche de ce clan si viril se tenait à deux mètres de son cadet. Ses courts cheveux blonds encadraient un visage qui paraissait dix ans de moins que son âge réel. Elle portait une veste jaune pâle par-dessus un pantalon habillé. Et son index était pointé de façon menaçante sur le sternum d'une grande blonde.

La seconde femme avait une crinière platine bouclée, mais j'aurais parié que ni la couleur ni le mouvement de ses cheveux n'étaient naturels. Ce devait être Betty Schaffer, même si ce nom ne lui allait pas du tout. Elle avait une tête à s'appeler Farrah ou Tiffany.

Jason sur mes talons, je me frayai un chemin parmi la foule. Elle était si dense que je cessai de dire « excusez-moi » à mi-chemin et commençai à bousculer les gens sans vergogne.

Un grand type vêtu d'une chemise de bûcheron à carreaux m'arrêta en me posant une main sur l'épaule.

— Je peux vous offrir un verre, ma petite dame ?

Je tâtonnai derrière moi, m'emparai de la main de Jason et la levai sous le nez du type.

— Je suis déjà prise. Désolée.

Ce n'était pas pour rien que j'avais demandé à Jason de m'accompagner dans un bar le vendredi soir.

Le type le toisa de toute sa hauteur en bombant légèrement le

torse.

— Vous ne préféreriez pas quelque chose d'un peu plus grand ?

— Non. Plus ils sont petits, plus c'est facile de leur tailler des pipes, répondis-je très sérieusement.

Le type en resta sans voix, et nous le plantâmes là. Jason riait si fort qu'il avait du mal à tenir debout. Je l'entraînai vers le comptoir sans lâcher sa main, et cela suffit à dissuader le reste des mâles en chasse.

Aux abords du bar, on respirait un peu mieux. Les gens avaient reculé pour former un demi-cercle autour de Charlotte, de Betty et de Daniel. Celui-ci s'était planté derrière sa mère et, les mains posées sur ses épaules, tentait de la tirer en arrière. Elle se dégagait d'un haussement d'épaules assez violent et l'ignora. Il laissa filer.

Le visage levé vers Betty, Charlotte l'invectivait assez fort pour que je puisse capter quelques mots de sa tirade par-dessus la musique. « Menteuse... Traînée... Mon fils... Violeur... » Elle devait positivement hurler pour que je l'entende à plus de trois pas.

Betty devait déjà être grande pieds nus, mais avec ses bottines à talons aiguilles, elle culminait à plus d'un mètre quatre-vingts. Son jean était si serré qu'on l'aurait cru peint sur sa peau ; son tee-shirt découvrait son nombril, et elle ne portait pas de soutien-gorge. Sa poitrine était assez menue pour qu'elle puisse s'en dispenser, mais ça se voyait quand même, et c'était fait pour. Elle ressemblait à une entraîneuse de saloon. Et Richard était sorti avec elle. Ça le faisait baisser d'un cran dans mon estime.

Deux gros balèzes vêtus du même tee-shirt que le portier se tenaient à la lisière de l'attroupement. L'attitude de Charlotte semblait les plonger dans la plus profonde perplexité. Elle n'était pas taillée pour la bagarre, et elle n'avait encore frappé personne. Par ailleurs, elle était plus âgée que la moyenne de la clientèle, même si elle ne faisait pas assez vieille pour être la mère de quelqu'un.

Betty en eut assez de se faire insulter. Elle se mit à hurler à son tour. « Si, il l'a fait... Salaud... Violeur... »

Je lâchai la main de Jason et m'approchai des deux femmes. Elles tournèrent simultanément la tête vers moi. Charlotte fut la

plus surprise des deux. Ses grands yeux brun doré s'écarquillèrent.

— Anita, lâcha-t-elle comme si personne ne l'avait prévenue que j'étais dans le coin.

Je souris et me penchai vers son oreille.

— Bonsoir, Charlotte. On peut aller discuter dehors ?

Elle secoua la tête.

— C'est la traînée qui a menti au sujet de Richard.

J'acquiesçai.

— Je sais, mais il vaudrait mieux régler ça ailleurs.

Charlotte fit un signe de dénégation.

— Je ne partirai pas avant qu'elle ait dit la vérité. Richard ne l'a pas violée.

Nous devons hurler, nos visages à quelques centimètres l'un de l'autre, pour nous faire entendre.

— Évidemment. L'eau est mouillée, le ciel est bleu, et Richard n'est pas un violeur.

Charlotte me fixa du regard.

— Tu le crois.

— Oui. J'ai obtenu sa libération provisoire. Il vous attend dehors.

Ses yeux s'écarquillèrent encore davantage. Puis elle m'adressa un sourire lumineux comme un rayon de soleil, le genre de sourire qui vous réchauffe jusqu'au bout des orteils. Charlotte est comme ça. Quand elle est contente, tout le monde est content autour d'elle. Quand elle n'est pas contente... Disons que ça aussi, c'est contagieux.

— Allons le voir, me cria-t-elle dans l'oreille.

Je pivotai pour lui ouvrir un chemin parmi la foule et entendis un hoquet de stupéfaction. Je fis volte-face. Le contenu d'un verre de bière dégoulinait sur le visage de Betty Schaffer. Cette dernière se ressaisit très vite et gifla Charlotte... qui riposta en lui balançant son poing dans la figure. Betty tomba sur le cul et leva la tête vers nous en clignant des yeux.

Les videurs firent mine de s'interposer alors que Charlotte s'avavançait pour finir le boulot. Je la jetai par-dessus mon épaule.

Elle pesait plus lourd qu'elle n'en avait l'air, et elle se débattait. Contrairement à la plupart des femmes, elle était douée pour ça. Je ne voulais pas lui faire de mal, mais elle semblait être dans des dispositions moins magnanimes à mon égard. Elle me donna un coup de talon dans le genou, et je la laissai tomber par terre sans ménagement.

Elle resta allongée sur le dos l'espace de quelques instants, le souffle coupé. Daniel se précipita pour l'aider à se relever, mais je l'arrêtai d'un bras tendu.

— Non.

Les musiciens s'interrompirent dans une dernière vibration de corde de guitare. Dans le silence qui suivit, ma voix résonna un peu plus fort que je ne l'aurais voulu.

— Ou bien vous sortez d'ici sur vos deux jambes, ou bien quelqu'un vous assomme et vous porte dehors. À vous de choisir, Charlotte. Mais d'une façon ou d'une autre, vous ne resterez pas ici.

Je m'agenouillai devant elle – prudemment, parce qu'elle ne se battait pas comme une femme. Puis je baissai la voix pour qu'elle soit seule à m'entendre.

— Richard déboulera ici dans quelques minutes pour voir ce qui cloche. S'il s'approche encore de cette fille, les flics révoqueront sa mise en liberté provisoire et le ramèneront en taule.

Ce n'était que partiellement vrai. Légalement, Richard avait le droit d'entrer dans ce bar, mais j'aurais parié que Charlotte l'ignorait. Comme la plupart des citoyens respectueux de la loi.

Elle me fixa des yeux pendant une dizaine de secondes, puis me tendit la main. Je l'aidai à se relever, mais j'étais toujours sur mes gardes. Charlotte a un putain de tempérament. Il en faut beaucoup pour la faire sortir de ses gonds, et encore plus pour l'y faire rentrer après coup. À partir du moment où elle pète les plombs, c'est « tous aux abris et chacun pour soi ».

Elle me laissa l'aider sans essayer de me frapper. La situation s'améliorait. Nous fendîmes la foule en direction de la sortie, Daniel et Jason sur nos talons. Personne ne tenta de nous arrêter. Les gens nous matèrent, mais ils ne firent pas mine d'intervenir.

— Pas question qu'elle remette les pieds ici, nous lança le

portier, les sourcils froncés.

Charlotte ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Je lui agrippai l'épaule.

— Ne vous en faites pas, elle ne reviendra pas, promis-je.

Le portier acquiesça sans quitter Charlotte des yeux.

Comme nous traversions le parking, je la laissai prendre trois pas d'avance sur moi. Mettez ça sur le compte de l'instinct. Soudain, elle fit volte-face, probablement pour m'en coller une. Mais j'étais hors de sa portée. Aussi se contenta-t-elle de me fixer de ses grands yeux bruns que la lumière des lampadaires faisait pâlir.

— Ne t'avise plus jamais de lever la main sur moi, cracha-t-elle.

— Conduisez-vous comme la mère de Richard plutôt que comme sa petite amie, et je n'en aurai pas besoin.

— Comment oses-tu !

Elle marcha sur moi. Je reculai. Je n'avais vraiment pas envie de me bagarrer avec la mère de Richard dans le parking d'un bar.

— Si quelqu'un devait filer une raclée à Mlle la Pétasse Décolorée, ça devrait être moi.

Cela l'arrêta net. Elle carra les épaules et me fixa des yeux. Je pus presque voir la raison lui revenir.

— Mais tu ne sors plus avec lui. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— C'est la question à cent mille dollars, pas vrai ? soupirai-je.

Charlotte eut un brusque sourire.

— Je savais que tu ne pouvais pas résister à mon fils. Aucune femme n'en est capable.

— S'il continue à sortir avec tout ce qui bouge, ça viendra peut-être.

Elle se rembrunit.

— Je n'arrive pas à croire qu'il ait fricoté avec cette créature.

Richard approchait. Nous pivotâmes vers lui d'un même mouvement, et avec pratiquement la même expression. Aucune de nous n'avait trouvé Mlle Schaffer très sympathique.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies fricoté avec cette créature, lança Charlotte à son fils. C'est une traînée.

Richard eut l'air embarrassé. C'était plus que je n'avais réussi à

obtenir de lui.

— Je sais ce qu'elle est.

— Tu as couché avec elle ?

— Maman !

— Ne me parle pas sur ce ton, Richard Marie Zeeman ! aboya Charlotte.

— Marie, répétais-je, amusée.

Richard me foudroya du regard, puis reporta son attention sur sa mère.

— Non, je n'ai jamais couché avec Betty.

Il voulait dire qu'il ne l'avait jamais pénétrée. Comme moi, Charlotte en déduirait sûrement qu'il n'avait rien fait du tout avec elle. Je me souvins des « alternatives » qu'avait évoquées Jamil, mais gardai le silence. Je ne voulais pas bouleverser Charlotte, et je voulais encore moins savoir.

— C'est déjà plus sensé de ta part, approuva Charlotte.

Elle s'approcha de lui et lissa le devant de son tee-shirt. Puis elle inclina la tête, et je remarquai qu'elle pleurait. Je n'aurais pas été plus surprise si elle l'avait mordue.

Le visage de Richard se décomposa. Il me jeta un coup d'œil éperdu, comme pour me réclamer de l'aide. Je reculai en secouant la tête. Je n'étais pas plus douée que lui pour reconforter une femme en pleurs – peut-être moins.

Il la serra contre lui. J'entendis Charlotte murmurer :

— Je m'inquiétais tellement pour toi, seul dans cette horrible prison...

Je continuai à reculer, et Daniel m'imita. Lui non plus n'avait pas l'air pressé de s'en mêler. Évidemment, Charlotte n'avait pas besoin de pleurer pour enfoncer toutes ses défenses.

— Merci, Anita, me dit-il.

Je levai les yeux vers lui. Il portait un débardeur rouge presque identique à celui que Richard possédait. Pour ce que j'en savais, c'était peut-être le même. Il avait l'air bronzé, séduisant et très adulte.

— Tu ne te laisses jamais marcher sur les pieds, sauf par tes

parents. Pourquoi ? lui demandai-je.

Il haussa les épaules.

— C'est pareil pour tout le monde, non ?

Je secouai la tête.

— Non.

Jason nous rejoignit et me fit écho.

— Non. (Puis il éclata de rire.) Évidemment, quoi qui puisse m'arriver, ma mère n'irait jamais se bagarrer avec quelqu'un dans un bar. Elle a beaucoup trop le sens du... décorum.

— Du décorum, répétais-je en haussant les sourcils.

— Mon dernier colocataire avait un de ces calendriers qui donnent la définition d'un mot difficile chaque jour.

— Toi, tu as encore lu, dis-je sur un ton faussement sévère.

Jason baissa la tête d'un air penaud, puis leva les yeux au ciel et grimaça. Il était si adorable que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

— Je ne peux pas passer toutes mes journées à donner du sang et à baiser. Et il n'y a pas de télévision au *Cirque des Damnés*, se justifia-t-il.

— Et s'il y en avait une ?

— Je lirais quand même, mais ne le dis à personne.

Je passai un bras autour de ses épaules.

— Ton secret est en sécurité avec moi.

Daniel fit de même de l'autre côté et renchérit :

— Je n'en soufflerai mot à personne.

Bras dessus bras dessous, nous nous dirigeâmes vers le 4 x 4.

— Si Anita était au milieu, ce serait parfait, commenta Jason.

Daniel s'arrêta net et le fixa du regard. Je laissai retomber mon bras et reculai.

— Décidément, tu ne sais pas t'arrêter, Jason.

Le loup-garou secoua la tête.

— Non.

Richard se dirigea vers nous. Il envoya Daniel auprès de leur mère, et Daniel ne discuta pas. Il envoya Jason à la voiture, et Jason

ne discuta pas non plus. Je restai plantée là et scrutai son visage tout à coup si sérieux, en me demandant quel ordre il allait me donner et en pariant que j'allais protester.

— Alors ? lançai-je.

— Je dois partir avec Daniel et ma mère pour la calmer.

Je sens venir un « mais ».

Richard sourit.

— Mais il doit y avoir une cérémonie ce soir. La coutume veut que lorsque deux meutes se rencontrent, elles soient présentées officiellement l'une à l'autre. Il faudra que ma lupa soit là.

— Officiellement ? répétais-je. Je crains de n'avoir pas de vêtements appropriés.

Le sourire de Richard s'élargit et devint aussi lumineux que celui de sa mère. Aussi plein de bonne humeur. Aussi contagieux.

— Officiellement, ça ne veut pas dire « tenue de soirée exigée ». Ça veut dire qu'il y a des rituels à observer.

— Quel genre de rituels ? m'enquis-je, soupçonneuse.

Richard m'étreignit spontanément. Pas comme s'il mourait d'envie de m'arracher mes fringues – juste comme s'il était ravi de me voir.

— Tu m'as manqué, Anita.

Je le repoussai.

— Je fais ma méfiante et tu réponds que je t'ai manqué. Je ne pige pas.

— J'aime toutes les facettes de ta personnalité, Anita, y compris les plus revêches.

Je secouai la tête.

— N'essaie pas de m'amadouer, Richard. Quel genre de rituels ?

Son sourire s'estompa, et la bonne humeur se volatilisa de son regard. Ses yeux s'emplirent d'une telle tristesse que je voulus retirer mes paroles. Mais je me retins. Nous n'étions plus un couple, et il était sorti avec Betty Schaffer la Pétasse Décolorée. Du diable si je savais pourquoi. Elle était encore moins faite pour lui que Lucy la métamorphe.

— Je dois passer un peu de temps avec ma mère. Jamil et

Shang-Da t'expliqueront ce que tu devras faire en tant que lupa ce soir.

— Pas question. Un des gardes du corps reste avec toi, Richard. Peu m'importe lequel, mais je refuse de te laisser partir seul.

— Maman ne comprendra pas qu'on lui impose un chaperon extérieur à la famille.

— Ne me fais pas le coup du fils à maman, Richard. J'ai déjà eu ma dose avec Daniel. Explique-le-lui comme tu voudras, mais tu ne partiras pas d'ici sans quelqu'un pour couvrir tes arrières.

Il me toisa d'un air arrogant.

— C'est moi l'Ulfric, Anita. Pas toi.

— Je sais. C'est toi le chef ; d'accord. Tout ce que je te demande, c'est de faire ton boulot correctement.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que si les méchants te trouvent seul ce soir, ils n'attendront peut-être pas de voir si tu repars demain ou non. L'un d'eux pourrait se laisser emporter et te faire du mal.

— Ils ne réussiront pas à me tuer à moins d'utiliser des balles en argent.

— Et comment expliqueras-tu à ta mère que tu aies survécu à une décharge de chevrotine en pleine poitrine ?

Par-dessus son épaule, Richard jeta un coup d'œil à Charlotte et à Daniel.

— Tu frappes toujours là où ça fait mal, pas vrai ?

— Ça permet de gagner du temps.

Il reporta son attention sur moi. La colère avait assombri ses yeux et creusé son visage.

— Je suis amoureux de toi, Anita, mais par moments, je ne t'aime pas du tout.

— En l'occurrence, le problème n'est pas là. Tu es terrifié à l'idée que ta chère maman te prendrait pour un monstre si elle découvrait que tu es un métamorphe.

— Ne te moque pas d'elle, s'il te plaît.

— Désolée. Mais c'est quand même la vérité. Je pense que tu sous-estimes Charlotte. Tu es son fils, et elle t'adore.

Richard secoua la tête.

— Je ne veux pas qu'elle sache.

— Comme il te plaira. Mais choisis un garde du corps. Pourquoi ne pas dire à ta mère qu'il est là à titre de précaution, au cas où les flics te chercheraient encore des noises ? C'est la vérité, non ?

— Mais ce n'est pas toute la vérité.

— Les mensonges par omission sont toujours les meilleurs, Richard.

— Je te crois sur parole. Tu es beaucoup plus qualifiée que moi en la matière.

Je cherchai de la colère dans sa voix, mais il n'y en avait pas. C'était juste une constatation qui laissa ses yeux vides et tristes.

J'en avais marre de m'excuser ; aussi ne me donnai-je pas cette peine.

— Si tu veux, tu peux monter en voiture avec Daniel et ta mère. Je ramènerai le 4 x 4 aux chalets, proposai-je.

Richard acquiesça.

— Je vais prendre Shang-Da. Il ne t'apprécie guère.

— J'espérais plus ou moins qu'il change d'avis à mon sujet, après la bagarre de cet après-midi.

— Il pense toujours que tu m'as trahi.

Je n'avais aucune envie de parler de ça.

— Très bien. J'emmène Jason et Jamil avec moi. Ils pourront me faire un cours d'étiquette lycanthropique.

— Jason ne te sera pas d'un grand secours. Il n'a jamais appartenu à une meute saine.

— Que veux-tu dire ?

— Notre ancienne lupa était une garce sadique ; donc, nous avions tous peur les uns des autres. Les membres d'une meute saine sont beaucoup plus proches, plus affectueux les uns avec les autres.

— Définis « proches » et « affectueux », réclamai-je.

Richard eut un sourire presque triste.

— Parle à Jamil. Il vous expliquera tout, à toi et à Jason.

— Et les léopards et les vampires, j'en fais quoi ?

— J'ai déjà posé la question à Verne. Ils seront nos invités ce soir.

— Chouette alors, raillai-je. Ce sera comme une grande famille unie.

Richard me scruta d'un regard pénétrant. Je dus prendre sur moi pour ne pas baisser les yeux.

— Ça pourrait le devenir, Anita. Ça pourrait vraiment.

Sur ces mots, il tourna les talons et rejoignit sa mère et son frère.

Je le suivis du regard, méditant ce dernier commentaire. Avant, je me demandais souvent pourquoi Richard me supportait. Puis j'avais rencontré Charlotte, et j'avais compris. Il m'avait fallu trois repas dominicaux pour comprendre qu'elle et moi étions toujours soit parfaitement d'accord, soit de deux avis diamétralement opposés. Parce que nous nous ressemblions trop.

Comme une meute, une famille ne peut pas avoir trente-six alphas : sans quoi, ils finissent par s'entre-déchirer. L'un des frères de Richard, Glenn, est marié. Sa femme, une Navajo pur sang, est toute menue et incroyablement coriace. Charlotte et elle se prennent constamment la tête. Aaron est veuf. Je me suis laissé dire que les disputes entre Charlotte et la défunte atteignaient souvent des proportions épiques. Tous les fils Zeeman ont épousé des femmes qui ressemblaient à leur mère. Ils ont un faible pour les micro-emmerdeuses. Ça doit être dans leurs gènes.

Beverly, la seule fille et l'aînée des enfants Zeeman, possède un caractère merveilleusement dominateur. D'après Glenn et Aaron, Charlotte et elle ont failli ne pas survivre à son adolescence. Depuis, Bey s'est calmée. Elle est allée à la fac et elle s'est mariée. En ce moment, elle est enceinte de son cinquième gamin. Elle a déjà quatre fils, et c'est sa dernière tentative pour avoir une fille.

Je m'étais intéressée à la famille de Richard parce que je pensais qu'elle deviendrait ma belle-famille. À présent, ça semblait hautement improbable. Bah, tant pis. J'ai déjà bien assez de problèmes avec ma propre famille. Je peux me passer de supporter celle de quelqu'un d'autre.

CHAPITRE 12

Trois quarts d'heure plus tard, nous étions tous rassemblés dans mon chalet pour le cours d'étiquette lycanthropique.

Je m'assis au pied du lit, à côté de Cherry. Elle avait enlevé son maquillage gothique ; des taches de rousseur dorées piquetaient ses joues pâles. Je sais que Cherry a le même âge que moi – vingt-cinq ans –, mais le visage nu, elle fait beaucoup plus jeune. Comme une petite sœur innocente de la Cherry peinturlurée.

Ses nouvelles fringues renforçaient l'illusion. Elle avait enfilé un jean délavé et un maxi tee-shirt : le genre de trucs qu'elle devait se moquer de bousiller. À quelques jours de la pleine lune, il arrive que les métamorphes perdent le contrôle d'eux-mêmes et se transforment involontairement. C'est ce qu'on m'a raconté. C'est ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Zane était adossé au mur du fond. Pour tout vêtement, il ne portait qu'un jean aux genoux déchirés. Il avait gardé son piercing au mamelon ; on ne voyait que ça sur sa poitrine nue.

Jason portait un short qui avait commencé sa carrière en tant que jean et dont les bords étaient tout effilochés, comme s'il avait tiré sur les fils. Une vieille paire de tennis sans chaussettes, et basta. Il s'était allongé à plat ventre sur le lit, la tête tournée vers nous et un de mes oreillers calé sous le menton. Il avait plié les genoux et battait doucement l'air de ses pieds.

Jamil faisait les cent pas devant nous dans son tee-shirt orné d'un smiley. Il s'était débarrassé de ses chaussures dès son arrivée. La peau de ses pieds nus était merveilleusement sombre et lisse.

Rien qu'en marchant, il exsudait une énergie pareille à celle d'un courant à basse tension. La lune était presque pleine, l'air chargé de pouvoir pour qui était capable de s'en emparer.

Je voulais que Nathaniel assiste au cours magistral de Jamil, mais nous n'avions pas réussi à le trouver, et ça ne me disait rien qui vaille. Je m'apprêtais déjà à organiser une battue quand Zane m'avait informée qu'il était parti avec une des femelles loups-garous. Genre, parce qu'ils avaient soif d'un peu d'intimité. Donc, je m'étais abstenue de lâcher les chiens. Mais ça ne me disait rien qui vaille, même si je ne savais pas exactement pourquoi.

Parce qu'il était mien, Nathaniel devait connaître certaines formes élémentaires de salutation. Personne n'avait jamais entendu parler d'une lupa qui soit également la Nimir-Ra d'une bande de léopards-garous, mais Verne avait décidé que mes pard pourraient assister à la cérémonie. Donc, il fallait qu'ils possèdent quelques rudiments d'étiquette. J'avais envoyé Asher et Damian à la recherche de Nathaniel. Aucun membre de la meute de Verne ne s'attendait que les vampires soient inclus dans les salutations officielles. En fait, ils avaient même réclamé qu'ils ne touchent aucun loup-garou à moins d'y être expressément invités.

Voilà pourquoi nous n'étions que quatre à regarder Jamil faire les cent pas. Finalement, il s'immobilisa face à moi.

— Lève-toi.

Ça sonnait un peu trop comme un ordre à mon goût, mais j'obtempérai.

— Richard dit que tu as une licence de biologie.

Ce n'était pas l'entrée en matière à laquelle je m'attendais, mais j'acquiesçai.

— En biologie surnaturelle, oui.

— Que sais-tu des loups naturels ?

L'expression me surprit.

— J'ai lu Mech.

Les yeux de Jamil s'écarquillèrent imperceptiblement.

— L. David Mech ?

— Oui. Ça t'étonne ? Pourtant, c'est l'un des plus grands spécialistes en matière de comportement lupin.

— Pourquoi as-tu lu son bouquin ?

Je haussai les épaules.

— Je suis la lupa d'une meute de loups-garous, mais je ne suis pas une lycanthrope. Et comme il n'existe pas d'ouvrages de référence sur les loups-garous, je n'ai pu que me documenter sur les vrais loups.

— Qu'est-ce que tu as lu à part ça ? interrogea Jamil.

— *Des loups et des hommes*, de Barry Holstun Lopez. Et quelques autres bouquins du même style, mais ces deux-là étaient les plus intéressants.

Jamil eut un sourire qui découvrit brièvement ses dents.

— Tu viens de me faciliter le travail à un point dont tu n'as pas idée.

Je fronçai les sourcils sans répondre.

— Entre loups-garous, le salut formel est le même qu'entre loups naturels non hostiles. L'idée, c'est de fourrer le nez ici, expliqua Jamil en touchant mes cheveux derrière mon oreille.

— Doit-on froter sa joue contre celle de l'autre personne, comme le ferait un vrai loup ? Je veux dire... Sous votre forme humaine, à cet endroit-là, vous n'avez pas de glandes qui vous aident à marquer un autre loup de votre odeur.

Jamil acquiesça solennellement.

— Oui, nous nous frottons la joue même sous notre forme humaine. Puis chacun fourre son nez derrière l'oreille de l'autre.

— Combien de membres compte la meute de Verne ? m'enquis-je.

— Cinquante-deux.

Je haussai les sourcils.

— Pitié, dis-moi que je ne vais pas devoir tous les saluer.

Jamil sourit, mais son regard demeura très grave. Il pensait à quelque chose. Je voulais savoir à quoi.

— Pas tous : juste les alphas, me rassura-t-il.

— Et ils sont combien ?

— Neuf.

— J'imagine que c'est faisable. (Je fixai du regard le visage

pensif de Jamil et demandai :) Qu'est-ce qui te préoccupe autant ?

Il cligna des yeux.

— Que... ?

— Ne me dis pas que ça n'est rien, s'il te plaît. Tu es tout solennel depuis cinq minutes. Pourquoi ?

Il me regarda fixement, les sourcils froncés. La concentration dans ses yeux noirs était presque palpable.

— Je suis très impressionné que tu te sois donné la peine de te renseigner sur les loups naturels.

— C'est la troisième fois que tu emploies cette expression. Je ne l'avais encore jamais entendue.

Jason roula sur le flanc et se leva.

— Une fois transformés, nous sommes de vrais loups. Mais nous ne sommes pas des loups naturels.

Je jetai un coup d'œil à Jamil, qui hocha la tête.

— Donc, vous traiter de vrais loups est une insulte ?

— Oui.

— Y a-t-il d'autres gaffes que je doive éviter de commettre ?

Jamil et Jason échangèrent un regard, et j'eus l'impression qu'ils partageaient quelque chose dont j'étais exclue d'office. Comme si un mauvais coup se préparait et que personne ne voulait m'en informer.

— Quoi ? aboyai-je.

— Concentrons-nous sur le salut, suggéra Jamil.

— Qu'est-ce que vous me cachez encore ?

Jason éclata de rire.

— Dis-lui, va.

Un grondement sourd monta de la gorge humaine de Jamil. Ce son seul suffit à me hérissier les poils sur les bras.

— Je suis Sköll, et tu n'as pas de nom lukoi. Ta voix n'est que le vent à l'extérieur de notre caverne.

Jason fit un pas vers nous.

— « Les arbres eux-mêmes s'inclinent face au vent », récita-t-il avec une gravité dont il était peu coutumier.

— Tu connais des proverbes de loups-garous. C'est bien, le félicita Jamil.

— Nous avons peur de nous toucher les uns les autres, pas de parler entre nous, répliqua Jason, vexé.

Zane s'écarta du mur et passa entre les deux loups-garous pour s'approcher de moi.

— La lune se lève. Le temps passe.

Je me rembrunis.

— J'ai l'impression que vous parlez en code, et que je n'ai pas la clé pour le déchiffrer.

— Apparemment, les lukoi et les pard ont certaines phrases en commun, déclara Jamil.

— Un terrain d'entente. Génial. Et maintenant, je fais quoi ?

— Salue-moi.

— Pas question, protestai-je. Je suis la lupa. Tu n'es que le Sköll, le lieutenant de l'Ulfric. Je suis plus haut placée que toi dans la hiérarchie de la meute donc, c'est à toi de m'offrir ta gorge le premier.

— Elle est ta lupa et notre Nimir-Ra, un rang équivalent à celui de votre Ulfric. Elle a le droit de réclamer ça, approuva Zane.

Jamil le foudroya du regard et poussa un grognement. Zane se coula derrière moi, comme s'il voulait se faire un bouclier de mon corps. Ça aurait mieux marché s'il n'avait pas mesuré trente centimètres de plus que moi.

— Elle te rejette, dit Jamil. Tu es seul face à moi.

— Et puis quoi encore ? m'exclamai-je. Zane est mien. Je ne te laisserai pas l'utiliser pour prouver ta domination machiste.

Jamil secoua la tête.

— Il est venu vers toi, et tu ne l'as pas touché.

Je fronçai les sourcils.

— Et alors ?

Jamil soupira.

— Toutes tes lectures ne t'ont pas appris grand-chose sur nous.

— Tu es justement là pour y remédier.

— En s'approchant de toi, Zane a implicitement sollicité ta

protection, expliqua Jason. Mais tu ne l'as pas touché. C'est considéré comme un refus d'accéder à sa requête.

Cherry était toujours assise sur le lit, immobile, les mains croisées dans son giron.

— C'est l'une des règles que nous partageons avec les lukoi, acquiesça-t-elle.

Je lui jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Comment se fait-il que Jason et toi sachiez tout ça ?

— À l'époque où Marcus et Raina régnaient sur la meute, nous avons souvent l'occasion de solliciter la protection d'un alpha, grimaça Jason.

— Gabriel passait beaucoup de temps avec Raina, ajouta Cherry. Du coup, nous – les léopards-garous – avons beaucoup fréquenté les loups.

— Soit. Qu'étais-je donc censée faire lorsque Zane s'est approché de moi ?

— Veux-tu le protéger contre moi ? s'enquit Jamil.

Je détaillai son grand corps musclé. Même s'il n'était pas un lycanthrope, j'aurais craint de me battre contre lui à la loyale. Évidemment, la nature a veillé à ce qu'il ne puisse pas y avoir de combat équitable entre nous. Jamil me rend une bonne cinquantaine de kilos, et son allonge est presque deux fois supérieure à la mienne. Quant à sa force physique... Mieux vaut ne pas en parler. Un combat serait forcément inégal ; c'est pourquoi je n'aurais aucun scrupule à employer des armes contre lui le cas échéant.

— Ouais, je veux protéger Zane contre toi. Si ça en arrive là.

— Alors, touche-le, m'enjoignit Jamil.

— Tu peux être un peu plus précis ?

— Peu importe l'endroit ou la manière. La seule chose qui compte, c'est qu'il y ait contact.

Zane se tenait toujours derrière moi. Je reculai jusqu'à ce que mon dos heurte sa poitrine.

— Ça va comme ça ?

Jamil secoua la tête.

— Pour l'amour du ciel, ne fais pas tant de manières. Touche-le. (Il fit signe à Jason.) Réclame ma protection.

Jason s'approcha de lui en souriant. Il s'arrêta tout près de Jamil, mais en prenant bien garde de ne pas le toucher. Jamil passa un bras autour de ses épaules comme pour lui donner une accolade.

— Vu ?

— Dois-je faire exactement le même geste, ou puis-je le toucher n'importe où pourvu que ça se remarque ? interrogeai-je.

Jamil émit un son à mi-chemin entre soupir et grondement.

— Tu te prends beaucoup trop la tête.

— Non, c'est toi qui me la prends, répliquai-je. Contente-toi de répondre à ma question.

— Non, tu n'es pas obligée de faire exactement pareil. Mais mieux vaut que ton geste ait l'air normal aux yeux des humains.

— Pourquoi ?

— Imagine que Zane soit en train de courir pour m'échapper dans un lieu public. Il t'aperçoit dans la foule et se dirige vers toi. Tu n'as qu'à faire semblant de l'étreindre, ou même de l'embrasser. Je saurai que tu lui as accordé ta protection, et aucun des humains qui nous entourent n'aura la moindre idée de ce qui vient de se passer.

Je n'étais pas certaine d'apprécier que Jamil ne m'inclue pas dans la catégorie des humains, mais je laissai filer.

Je ramenai Zane devant moi en lui passant un bras autour de la taille. Je me serais sentie plus à l'aise s'il avait porté un tee-shirt, mais c'était mon problème, pas le sien. J'avais choisi de l'attraper avec mon bras gauche, pour garder ma main droite libre, et je m'étais suffisamment écartée pour ne pas que mon flingue se retrouve coincé entre nous. Dans cette position, mon holster était très visible. Il existe un tas de moyens différents de menacer quelqu'un.

— Satisfait ? lançai-je.

Jamil hochait sèchement la tête.

Jason fit un pas sur le côté pour se rapprocher de Zane et de moi.

— Jamil est en pétard parce que Zane t'a dit qu'il devait te

saluer comme sa dominante.

— Et tu viens juste de le lui rappeler, grogna Jamil.

— Oooh, j'ai peur, gloussa Jason.

Une vague de pouvoir déferla dans la pièce. Je regardai les prunelles sombres de Jamil virer au jaune doré. Il fixa du regard Jason avec des yeux de loup.

— Pas encore, mais ça viendra, promit-il.

Cherry se laissa glisser à bas du lit et s'agenouilla près de moi. Elle me tendit une main, et je la pris. Elle me donna un coup de langue rapide, un salut que seuls les léopards-garous utilisent. Puis sa main libre agrippa mon jean, comme celle d'une enfant timide s'accrochant aux jupes de sa mère. Elle avait l'air de penser que quelque chose d'effrayant était sur le point de se produire.

Je m'attendais plus ou moins que Jason s'avance vers moi comme les deux léopards l'avaient fait. Ce ne fut pas le cas. Il battit en retraite vers le fond de la pièce pour mettre un peu de distance entre Jamil et lui, mais il ne réclama pas ma protection.

— C'est quoi le problème ? m'enquis-je. Jamil doit juste me tendre sa joue le premier, pas vrai ?

— Oh, non. C'est beaucoup plus amusant que ça, répondit Jason.

Cela me fit froncer les sourcils, parce que je savais très bien quel genre de trucs Jason trouvait amusants.

— J'ai peut-être demandé quelque chose sans comprendre ce que ça impliquait, avançai-je.

— Mais tu l'as demandé, et c'est ton droit en tant que lupa, répliqua Jamil.

Je commençais à soupçonner que j'avais commis un faux pas. Que j'avais demandé une chose que Jamil répugnait à donner, et que je répugnerais probablement à recevoir.

— Si tu ne m'avais pas tant fait chier quand nous sommes arrivés ici, je te ficherais la paix.

— Mais...

— Mais dans ces conditions, je ne me rétracterai pas. Pas devant toi.

— Pas devant quiconque, dit doucement Jason.

Et il n'avait pas tort.

— Si je refuse, ça équivaudra à te lancer un défi, déclara Jamil.

— Comme tu voudras, mais j'ai déjà fait preuve de clémence envers toi une fois ce week-end. Ma patience a des limites.

Jamil hocha la tête.

— Je vois ton flingue.

— Donc, nous nous comprenons.

— Nous nous comprenons, acquiesça-t-il.

Il s'approcha de moi, me fixant de ses yeux jaunes.

— Ne me pousse pas à bout, Jamil.

Il grimaça, dévoilant ses dents.

— Je ne fais que ce que tu m'as demandé, Anita.

Zane passa derrière moi, les mains posées sur mes épaules. Pas pour se mettre à l'abri, cette fois, mais pour me donner la place de manœuvrer. Cherry se pelotonna contre mes jambes. Elle ne détalait pas, elle non plus. Je me dis que c'était bon signe. Et espérai que je ne me trompais pas.

Jamil saisit doucement mon visage entre ses mains.

— Si nous étions en public, je te saluerais ainsi.

Il se pencha vers moi comme pour m'embrasser.

Et il le fit. Ses lèvres effleurèrent les miennes très brièvement. Puis il recula. Quand il rouvrit les yeux, ses prunelles étaient toujours aussi jaunes ; elles offraient un contraste saisissant avec la couleur chocolatée de sa peau.

Je n'avais pas réagi. J'étais beaucoup trop stupéfaite pour ça. Ni les léopards ni Jason n'avaient protesté ; j'en déduisais donc que Jamil s'était borné à faire ce que je lui avais demandé. Si ç'avait été Jason, j'aurais soupçonné une ruse de sa part pour me voler un baiser, mais Jamil ne pratique pas ce genre de jeux.

— Mais ce soir, dit-il sans me lâcher, nous ne serons pas en public. Lorsque nous sommes entre nous, à l'abri des regards indiscrets...

Au lieu d'achever sa phrase, il se pencha de nouveau vers moi.

Sa langue caressa ma lèvre inférieure.

Je reculai d'un bond. Jamil laissa retomber ses mains.

— Tu as dû le lire dans tes bouquins, Anita. Je suis un loup soumis qui sollicite l'attention d'un dominant.

— C'est une variante de la façon dont les louveteaux réclament de la nourriture, me souvins-je. Entre spécimens adultes, le dominé lèche et mordille le museau du dominant.

Jamil acquiesça.

— C'est bon, j'ai compris.

— Le salut que je veux t'enseigner est notre équivalent de la poignée de main humaine. Les deux lukoi s'offrent leur visage simultanément. Du coup, ça ressemble plutôt à une bise sur la joue.

— Fais-moi voir ça.

Jamil se pencha de nouveau vers moi, mais cette fois, il ne visait pas ma bouche. Il frotta son visage contre le mien et enfouit son nez dans mes cheveux, derrière mon oreille. Ses petites tresses me chatouillèrent le menton. Elles avaient une texture à la fois douce et abrasive.

— Il faut plonger son visage dans les cheveux de l'autre et respirer sa peau, m'indiqua Jamil, les lèvres tout près de mon oreille.

Il joignit le geste à la parole, et je l'entendis inspirer. Son souffle était presque brûlant dans mon cou.

Je tentai de lui rendre la pareille. Pour cela, je dus me dresser sur la pointe des pieds et poser une main sur sa poitrine afin de ne pas perdre l'équilibre. Zane s'écarta de moi. Je posai mon autre main sur l'épaule de Jamil. Sa coiffure rendait son cuir chevelu plus accessible. Ses tresses se balançaient autour de mon visage comme autant de fines cordelettes.

Je humai l'odeur de son défrisant, de son eau de Cologne et, en dessous, celle de sa peau. À l'instant où elle emplit mes narines, une vague de pouvoir me submergea. Et elle ne venait pas de Jamil.

Soudain, je sus que Richard était assis sur un lit, et qu'il serrait sa mère contre lui. Je le sentis lever les yeux comme s'il m'avait aperçue au pied du lit. Mais j'étais à des kilomètres de lui, debout au pied d'un autre lit. Nous respirions tous deux le tiède et riche parfum de la peau de Jamil, et le pouvoir de Richard déferlait sur

moi en me donnant la chair de poule.

Jamil recula légèrement, les mains toujours posées sur mes épaules. Ses narines frémirent.

— Richard... Je sens notre Ulfric. Comment est-ce possible ?

Zane se pressa contre mon dos, frottant son visage contre mes cheveux. Cherry s'était recroquevillée autour de mes pieds comme un fœtus.

— Anita est votre lupa. Elle est liée à votre Ulfric.

Jamil fit un pas en arrière, avec une expression proche de la peur.

— Elle ne peut pas être liée à Richard. Elle n'est pas lukoi.

Je me dirigeai vers lui. Zane tomba à genoux derrière moi, et Cherry me laissa partir à contrecœur. Les deux léopards-garous se pelotonnèrent frileusement l'un contre l'autre. Je leur jetai un coup d'œil.

— Ça va ?

Zane acquiesça.

— Je t'avais déjà vue invoquer le pouvoir des marques une fois, mais je ne t'avais encore jamais touchée pendant que tu appelais à toi le pouvoir de l'Ulfric. Ça fait un choc.

Cherry se contenta de me fixer du regard, les yeux écarquillés dans son visage si pâle.

— Je suis bien placé pour le savoir, lança Jason.

Il se tenait toujours à l'autre bout de la pièce, les bras croisés sur sa poitrine nue, se frottant le haut des bras comme s'il avait froid. Sauf que ça n'était pas le cas.

Je reportai mon attention sur Jamil.

— Je suis liée à Richard. Ce n'est pas le même genre de lien que celui qu'il pourrait avoir avec un autre lycanthrope, mais c'est quand même un lien.

— Tu es la servante humaine de Jean-Claude, lâcha Jamil.

Je détestais ce terme, mais il était correct – techniquement, du moins.

— Oui, tout comme Richard est le loup de Jean-Claude.

— Jean-Claude ne peut pas appeler notre Ulfric comme un

chien. Richard ne fait pas tous ses caprices.

— Moi non plus, répliquai-je. Parfois, je me dis que Jean-Claude a eu les yeux plus gros que le ventre en ce qui nous concerne.

La porte du chalet s'ouvrit sans que personne ait frappé ou se soit annoncé autrement. Asher entra, portant Nathaniel dans ses bras. Il avait enveloppé le métamorphe de sa veste de costard. Ce que je pouvais voir de ses jambes était pâle et nu.

Je me précipitai vers eux.

— Que s'est-il passé ?

Asher déposa Nathaniel à plat dos sur le lit. Ce faisant, il coinça la veste sous le corps du léopard-garou. Les pans du vêtement s'écartèrent. Dessous, Nathaniel était nu. Il roula sur le flanc et tenta de se recroqueviller sur lui-même, mais Asher l'en empêcha. Il le força à se rallonger, à étendre les jambes et à ne plus bouger.

— Tiens-toi tranquille, Nathaniel.

— Mais j'ai mal !

La voix du léopard-garou était étranglée de douleur.

Je m'agenouillai près du lit et touchai son visage. Il me regarda avec des yeux si écarquillés qu'on voyait le blanc tout autour de ses iris. Sa bouche s'ouvrit, et un petit gémissement s'échappa de sa gorge. Ses mains griffèrent le couvre-lit comme s'il avait besoin de s'accrocher à quelque chose – n'importe quoi. Je lui donnai une de mes mains, et il la serra si fort que je dus lui demander de faire attention à ne pas me la broyer.

— Désolé, marmonna-t-il.

Puis il arqua le dos et se tordit sur le couvre-lit.

En temps normal, la vue du corps nu de Nathaniel m'aurait embarrassée. Là, j'avais trop peur pour m'abandonner à une émotion aussi triviale. Quelques coupures saignaient sur sa poitrine, mais elles paraissaient trop superficielles pour provoquer ce genre de douleur.

Cherry disparut dans la salle de bains. Je n'aurais pas cru qu'une infirmière puisse être aussi chochette.

— Qui a fait ça ? demandai-je.

— Les vampires locaux, répondit Asher. Histoire de nous

envoyer un message.

— Quel message ?

Le léopard-garou continuait à se contorsionner. Sa main libre m'agrippa l'avant-bras, et deux larmes coulèrent lentement sur ses joues.

— Ils n'ont pas arrêté de me demander pourquoi nous étions venus ici.

Il rejeta la tête en arrière, et j'aperçus quelque chose dans son cou. Je dégageai une de mes mains et écartai ses longs cheveux auburn pour mieux voir.

Une morsure vampirique se détachait sur la chair lisse du cou de Nathaniel. Elle était plutôt propre dans le genre, mais autour des deux petits trous laissés par une paire de canines, la peau était légèrement plus sombre qu'elle aurait dû l'être.

— C'est l'un de vous qui lui a fait ça ? m'enquis-je.

— Je lui ai pris du sang dans le creux du coude, me détrompa Asher. Ça, c'est l'œuvre de Colin.

Ses spasmes finis, Nathaniel s'affaissa sur le lit.

— Je leur ai dit que nous étions venus délivrer Richard. Je leur ai dit la vérité, encore et encore.

Sa main se convulsa sur la mienne, et il ferma les yeux comme si une nouvelle vague de douleur l'assaillait. Au bout de quelques secondes, il les rouvrit, et son étreinte se relâcha légèrement.

— Ils n'ont pas voulu me croire.

Cherry sortit de la salle de bains. Elle tenta de m'écarter, doucement mais fermement. Nathaniel s'accrocha à ma main comme un noyé. Au final, elle dut se contenter de me faire agenouiller à la tête du lit. Comme ça, Nathaniel pouvait tenir ma main, mais je ne la gênais pas.

Elle commença par examiner les plaies de sa poitrine. En temps normal, Cherry a une attitude si soumise que c'en est presque louche. Mais dès qu'il y a un blessé dans les parages, elle se transforme du tout au tout et devient l'image de l'efficacité professionnelle.

— Tu as une trousse de premiers secours sous la main ? me demanda-t-elle.

— Non.

— J'en ai apporté une. Elle est à l'intérieur de ma valise, dans mon chalet.

— Je vais la chercher, offrit Jason.

Il se dirigea vers la porte.

— Attends. Jamil, accompagne-le, ordonnai-je. Je ne veux pas qu'il y ait d'autre enlèvement ce soir.

Aucun d'eux ne discuta. C'était une grande première. Ils se contentèrent de sortir ensemble.

Damian dut s'effacer pour les laisser passer. Il referma la porte derrière eux et s'adossa au battant. Ses yeux avaient entièrement viré au vert liquide, un feu émeraude dans lequel on aurait pu se noyer. Sa peau pâle avait pris cet aspect translucide, presque, lumineux, que prend la peau de tous les vampires quand leur humanité leur glisse entre les doigts. Dans le cas des vampires mineurs, il suffit d'une émotion plus forte que les autres : la peur, le désir, la colère.

Je dévisageai Asher. Il était... normal. Il se tenait un peu en retrait, son visage séduisant et tragique dénué de toute expression. Comme Jean-Claude quand il cache quelque chose.

— Je croyais que Colin était censé soit nous attaquer directement, soit nous fichier la paix. Personne ne m'a jamais dit qu'il pourrait faire un truc pareil, fulminai-je.

— C'était... inattendu, admit Asher.

— Explique-moi ça.

Damian s'écarta de la porte et se mit à faire les cent pas dans la pièce, exsudant la colère par tous ses pores.

— Ils l'ont torturé parce que ça les excitait. Ce sont des vampires, mais ils ne se nourrissent pas que de sang.

— Que veux-tu dire, Damian ?

— Ils se sont nourris de la peur de Nathaniel.

Je jetai un coup d'œil à Asher, puis reportai mon attention sur le visage presque phosphorescent de Damian.

— Au sens littéral du terme ?

Il acquiesça.

— La femelle qui m’a transformé était comme eux. La peur la sustentait autant que le sang. Elle passait des jours à ne se nourrir que de ça, et tout à coup, elle mordait quelqu’un. Mais elle ne se contentait pas de boire ses fluides vitaux : elle le massacrait. Elle revenait à la crypte couverte de sang, toute dégoulinante. Puis elle me forçait à...

Sa voix se brisa. Il me fixa de ses yeux pareils à des flammes vertes et nues, comme si son pouvoir dévorait l’os de ses orbites.

— Je l’ai senti quand j’ai rencontré Colin. Avec mon nez autant qu’avec mon esprit. Il est comme elle. Un guenaud, un mora.

— C’est quoi, un guenaud et un mora ? Et comment se fait-il que tu aies rencontré Colin ? Je croyais que vous aviez sauvé Nathaniel.

— Non, ils nous l’ont rendu, révéla Asher. Si nous ne l’avions pas vu, le message aurait été incomplet.

Cherry nous interrompit.

— Son pouls est filant, sa peau toute moite. Il fait un choc post-traumatique. Les coupures de sa poitrine sont superficielles. Deux morsures de vampire dans la même nuit, c’est beaucoup, mais ça n’aurait pas dû le mettre dans cet état. Nous récupérons mieux que ça, d’habitude.

— Il a reçu une troisième morsure, déclara Asher.

Sa voix était toujours calme et son expression imperturbable, comme si rien de tout cela ne le touchait.

Cherry balaya du regard le corps de Nathaniel, puis posa une main sur sa cuisse et écarta ses jambes.

— Évidemment. L’artère fémorale, murmura-t-elle. Mais pourquoi la peau est-elle décolorée autour des traces de crocs ? (Elle palpa la chair tendre à l’intérieur de la cuisse de Nathaniel.) Et presque froide...

Nathaniel se tordit sur le lit. Il lâcha ma main et me tendit les bras comme s’il voulait un câlin. Ses doigts se refermèrent sur mon chemisier.

— Ça fait mal, geignit-il avec un regard fou.

— Qu’est-ce qui fait mal ? demandai-je, perplexe.

— Les morsures sont contaminées, dit Asher.

- Comment ça, contaminées ?
 - Considère ça comme du poison.
 - Les lycanthropes sont immunisés contre les poisons, protestai-je.
 - Pas contre celui-là, répliqua Asher.
 - De quel genre de poison s’agit-il ? interrogea Cherry.
- Quelqu’un toqua à la porte.
- C’est nous, lança Jason d’une voix forte.

Damian me fixa du regard. Il s’était un peu calmé ses yeux ne luisaient plus que faiblement, et sa peau avait presque recouvré la perfection laiteuse qui passe pour normale chez les vampires.

Je hochai la tête. Il alla ouvrir.

Jason entra avec une trousse de premiers secours plus encombrante que la plupart des bagages à main. Cherry avait peut-être été jeannette dans une autre vie. Jamil suivait Jason telle une ombre noire et solennelle.

- Le genre de poison contre lequel ton petit sac ne contient pas d’antidote, répondit Asher.

Je levai les yeux vers lui, comprenant brusquement ce que ça signifiait.

- Tu veux dire que Nathaniel va...

- Mourir, acheva Asher sur le ton tranquille, presque amusé, qu’il utilisait depuis son retour au chalet.

Je me redressai, et Nathaniel s’accrocha à moi de toutes ses forces. Du regard, je quêtai l’aide de Cherry. Elle s’approcha pour détacher les mains du léopard-garou de mon chemisier. J’avais des choses à dire à Asher, et je ne voulais pas que Nathaniel les entende.

Zane grimpa sur le lit du côté opposé. Nathaniel lui agrippa la main. Un nouveau spasme s’empara de lui. Zane et Cherry le laissèrent leur broyer les doigts tandis qu’il se tordait en tous sens et que ses yeux roulaient dans leurs orbites. Les deux léopards-garous relevèrent la tête et me fixèrent des yeux sans ciller. J’étais leur Nimir-Ra, leur reine. J’étais censée les protéger, pas les entraîner dans une merde pareille.

Je me dérobai à leur regard accusateur et me dirigeai vers la

porte en faisant signe à Asher de me suivre.

— Comment ça, il va mourir ? demandai-je tout bas.

— Tu as déjà rencontré le genre de vampires qui peuvent pourrir et reconstituer leur chair après coup ?

— Malheureusement, oui.

— Nathaniel a été mordu par l'un d'eux.

— Moi aussi. Jason aussi. Et il ne nous est rien arrivé de semblable.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Jason tenait la main de Nathaniel pendant que Cherry nettoyait ses blessures. Mon petit doigt me disait que ça n'allait pas servir à grand-chose.

Jamil et Damian nous rejoignirent, et nous poursuivîmes notre conversation pendant que Nathaniel hurlait derrière nous.

— C'est l'un des dons vampiriques les plus rares. Je pensais que seul Mort d'Amour, qui est membre du Conseil, le possédait. Colin a soigneusement composé son message. Les coupures ont été infligées à distance par une simple projection de pouvoir, révéla Asher.

Je me mordillai nerveusement les lèvres.

— Jean-Claude ne peut pas infliger de blessures à distance.

— Non, et aucun autre vampire ne peut propager la corruption par une simple morsure. Aucun autre vampire dans ce pays.

— Qu'entendez-vous exactement par « corruption » ? s'enquit Jamil.

Cherry s'approcha de nous, les mains pleines de compresses blanches. Ses taches de rousseur flottaient comme des projections d'encre à la surface de sa peau livide. La gaze était imbibée de pus jaune et vert.

— C'est sorti de ses plaies à la poitrine, dit-elle à voix basse. Quelqu'un sait ce que c'est ?

Tous les regards se tournèrent vers Asher – y compris celui de Damian. Mais ce fut moi qui répondis :

— Il est en train de pourrir de l'intérieur. De se décomposer vif.

Asher acquiesça.

— La corruption est dans son sang. Elle va se propager à tout le reste de son corps, et elle le dévorera.

De nouveau, je jetai un coup d'œil vers le lit. Jason murmurait des paroles apaisantes à l'oreille de Nathaniel et lui caressait les cheveux comme il l'aurait fait avec un enfant malade. Zane m'observait.

— On doit bien pouvoir faire quelque chose, dis-je sur un ton pressant.

L'expression d'Asher était plus fermée, plus indéchiffrable que jamais. Un des souvenirs que Jean-Claude avait de lui me traversa avec tant de force que le bout de mes doigts me picota. Ce n'était pas le souvenir d'un événement particulier, mais celui d'une attitude d'Asher. Je reconnaissais la façon dont il se tenait, les épaules carrées et les bras ballants. Son langage corporel m'était aussi familier que si je l'avais observé pendant plus d'années que je n'en avais au compteur.

— Tu nous caches quelque chose, Asher.

Il me fixa de ses yeux si pâles et si vides, bordés par la dentelle dorée de ses cils étonnants. Puis il m'adressa un sourire ravi, à la fois sensuel et accueillant. Un sourire qui me transperça le cœur comme une lame. Je me souvins de ce visage tel qu'il était autrefois, intact et parfait. Je me souvins de l'époque où ce sourire m'avait coupé le souffle.

Je secouai la tête comme un chien qui s'ébroue au sortir de l'eau. Cela m'aida un peu. L'image s'estompa, mais je n'étais pas près de l'oublier.

— Tu connais un moyen de le sauver, pas vrai ?

— Jusqu'où es-tu prête à aller pour lui, Anita ? demanda Asher.

À présent, sa voix n'était plus du tout neutre, mais presque chargée de colère.

— C'est moi qui l'ai amené ici. Moi qui l'ai mis en danger. Je le protégerai coûte que coûte.

— Je croyais qu'il était censé être ton garde du corps.

— Nathaniel est un calice ambulant, Asher. Tu le sais aussi bien que moi. Il est incapable de se garder lui-même.

Le vampire poussa un long soupir.

— Pas un « calice ambulant ». Nathaniel est une pomme de sang.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— C'est le sobriquet par lequel le Conseil désigne les donneurs de sang volontaires.

Damian prit le relais.

— Le vampire qui se nourrit d'une pomme de sang est tenu de la protéger, comme un berger protégerait son troupeau contre les loups, dit-il en fixant Asher d'un regard qui n'avait rien d'amical.

Je sentais poindre une dispute, mais nous n'avions pas de temps à perdre.

Je touchai le bras d'Asher. Il était raide comme une statue. Il se repliait sur lui-même, se barricadait contre moi, contre les autres et contre tout ce qui était en train de se passer autour de nous. Il allait laisser mourir Nathaniel sans même essayer de le sauver. C'était inacceptable.

Je me forçai d'agripper ce bras dur comme de la pierre, ce bras qui n'avait plus rien de vivant. Quand Jean-Claude est dans cet état, je déteste ça. Parce que ça me rappelle ce qu'il est, et surtout ce qu'il n'est pas.

— Ne le laisse pas mourir. Pas comme ça. Je t'en supplie, *mon chardonneret*.

J'avais prononcé les deux derniers mots en français. Asher sursauta. C'était le surnom que Jean-Claude lui avait donné des siècles auparavant. Personnellement, je le trouvais un peu ridicule, mais il eut le mérite de tirer Asher de son apathie.

— Personne ne m'a appelé ainsi depuis plus de deux siècles, souffla-t-il, choqué.

Son bras s'assouplit sous ma main ; il redevint tiède et vivant.

— Je ne supplie pas souvent, mais pour sauver Nathaniel, je suis prête à le faire.

— Il compte tant que ça pour toi ?

— C'est une victime née, Asher. Il faut bien que quelqu'un se soucie de lui. S'il te plaît, *mon...*

Asher me posa un doigt sur les lèvres.

— Ne le dis pas, Anita. Ne le dis plus jamais à moins de le penser. Je vais sauver Nathaniel pour toi.

J'eus l'impression d'avoir loupé un épisode. Je me souvenais du surnom que Jean-Claude donnait à Asher, mais pas de la raison pour laquelle Asher avait peur d'essayer de sauver Nathaniel. Alors que je le regardais se diriger vers le lit, ses cheveux dorés flottant derrière lui comme un voile, il me sembla que ce souvenir manquant était d'une importance capitale.

Asher pivota et tendit la main à Damian.

— Viens, mon frère. À moins que le légendaire courage des Vikings t'ait abandonné...

— Je massacrais tes ancêtres avant que tu sois une lueur dans l'œil de ton arrière-grand-père, répliqua Damian.

— Et merde, jurai-je, inquiète. C'est dangereux, hein ?

Asher s'agenouilla près du lit. Il leva les yeux vers moi, et ses cheveux tombèrent en rideau devant la moitié mutilée de son visage, dissimulant ses cicatrices. Dans cette position, il était la beauté incarnée. Il sourit, mais l'amertume de son expression ne m'échappa pas.

— Nous pouvons aspirer la corruption en nous. Si nous ne sommes pas assez puissants, elle nous contaminera, et nous mourrons. Mais dans un cas comme dans l'autre, ton précieux léopard-garou sera sauvé.

Damian grimpa de l'autre côté du lit, délogeant Zane de sa place au chevet de Nathaniel. Le métamorphe avait cessé de hurler. Il gisait immobile, haletant, la peau très pâle et gluante de sueur. Du pus suintait des coupures sur sa poitrine. Une odeur déplaisante commençait à envahir la pièce ; pour l'instant, elle était encore légère, mais elle s'intensifiait à chaque minute. Autour de la morsure de son cou, sa chair avait viré au noir verdâtre.

— Asher, dis-je.

Le vampire leva les yeux vers moi en laissant courir sa main sur la cuisse nue de Nathaniel.

— Damian n'est pas un maître, lui rappelai-je.

— Je ne peux pas sauver ton léopard à moi tout seul, Anita. Auquel des deux tiens-tu le plus ? Lequel des deux es-tu prête à sacrifier ?

Je reportai mon attention sur Damian. Ses yeux verts étaient

redevenus humains. Lové près de Nathaniel, il semblait tout à coup extrêmement mortel.

— Ne me force pas à choisir, Asher.

— C'est le seul moyen, Anita. Le seul moyen.

Je secouai la tête.

— Veux-tu que je le sauve ? demanda Damian.

Je soutins son regard et ne sus pas quoi répondre.

— Son pouls est très faible, intervint Cherry. Si vous devez faire quelque chose, c'est maintenant ou jamais.

— Veux-tu que je le sauve ? répéta Damian.

Un silence que seule troublait la respiration haletante de Nathaniel s'abattit sur la pièce. Tout le monde me dévisageait. Tout le monde attendait que je me décide. Et je n'y arrivais pas.

Je sentis ma tête remuer presque toute seule. J'acquiesçai.

Les vampires commencèrent à boire.

CHAPITRE 13

Dans la vraie vie, les vampires mettent beaucoup plus de temps à se nourrir que dans les films. Ce genre de scène passe toujours trop vite – à moins que le réalisateur s'en tire par un fondu enchaîné, comme dans les pornos des années cinquante.

Asher et Damian s'affairaient. Le silence qui régnait dans la pièce était tel qu'on entendait leurs petits bruits humides de succion.

Cherry s'était agenouillée au chevet de Nathaniel, et elle lui prenait le pouls régulièrement. Pour ma part, je m'étais éloignée du lit autant que possible. Je me donnais beaucoup de mal pour ne pas regarder les deux vampires. Les trois autres allaient et venaient nerveusement. À mon avis, ils étaient aussi gênés que moi.

Jason me rejoignit dans mon coin et posa ses fesses sur le bord du bureau.

– Si je ne savais pas que sa vie était en danger, je serais jaloux.

Je lui jetai un coup d'œil pour voir s'il plaisantait. Mais quelque chose dans son regard – une espèce de chaleur – m'apprit que ça n'était pas le cas. Du coup, je ne pus m'empêcher de regarder ce qui se passait.

Damian tenait Nathaniel contre lui ; il l'avait attiré dans son giron de sorte que le corps nu du léopard-garou dissimulait une bonne partie du sien. D'un bras passé autour de sa poitrine, il le plaquait contre la soie verte de sa chemise. Les traînées de pus qui imbibaient le tissu noircissaient peu à peu.

De sa main libre, Damian calait la tête du léopard-garou contre

son épaule. Il s'était attaqué à la morsure de son cou par-derrière. Depuis l'autre bout de la pièce, j'apercevais le haut de sa chevelure rousse et ses lèvres ventousées sur la plaie. Je voyais remuer sa mâchoire chaque fois qu'il déglutissait.

Asher était toujours agenouillé par terre. Il avait écarté une des jambes de Nathaniel, dont le pied se retrouvait suspendu dans le vide. Puis il avait enfoui son visage dans l'entrejambe du léopard-garou, si près de son bas-ventre que le pénis de Nathaniel touchait sa joue.

Il remua légèrement la tête, et quelques-unes de ses longues mèches se répandirent sur la cuisse de Nathaniel. Un instant, je crus que la décence était sauve. Puis les cheveux d'Asher glissèrent autour du membre flasque de Nathaniel, lui donnant l'air de jaillir de cette mer dorée comme un diable de sa boîte. C'était encore pire.

Le rouge me monta aux joues, si vite et si fort que je crus presque m'évanouir. Je me détournai précipitamment et aperçus mon reflet dans l'unique miroir de la pièce. Tout mon visage était en feu, mes yeux, écarquillés comme si j'étais encore au collège et que je venais de tomber sur un couple en train de se peloter sous les gradins du stade.

Je fis un effort pour me ressaisir. Je n'avais plus quatorze ans. Je n'étais plus une gamine. Je n'étais même plus vierge. Je pouvais endurer ça avec un minimum de dignité, non ? Non ?

Jamil s'était assis dans le coin opposé de la pièce, entourant de ses bras ses genoux repliés contre sa poitrine. Il arborait une expression dure, coléreuse. Lui non plus n'appréciait pas le spectacle.

Zane avait fini par s'adosser au mur. Les bras croisés, il fixait des yeux le plancher comme s'il y avait quelque chose de très intéressant à ses pieds.

Jason était toujours perché sur le bord du bureau, et il ne perdait pas une miette du petit numéro de Damian et d'Asher. Je le dévisageai sans me retourner.

— Te rends-tu compte que tu es le seul qui ait l'air d'aimer la vue ?

Il grimaça.

— C'est une jolie vue.

Je haussai les sourcils.

— Ne me dis pas que tu es gay.

— Ne me dis pas que ça t'intéresse, répliqua-t-il.

Mes sourcils grimèrent encore d'un cran.

— J'ai le cœur brisé. Il ne me reste plus qu'à brûler toute ma lingerie dans la cheminée.

Je continuai à l'observer. Il souriait, mais pas comme si je venais de lui balancer une bonne vanne.

— Tu passes ton temps à brancher des nanas, insistai-je. Tu fais juste semblant, ou quoi ?

— Oh, non. J'aime les femmes. Mais il n'y a pratiquement aucune femelle vampire dans le cercle intérieur de Jean-Claude. Je leur sers de pomme de sang depuis deux ans. Ça fait un paquet de crocs qui m'ont pénétré.

— Pénétré ? C'est vraiment si proche que ça du sexe ? demandai-je, curieuse.

Le sourire de Jason s'évanouit. Il s'arracha à la contemplation du joyeux trio pour me fixer du regard.

— Tu ne t'es jamais vraiment fait posséder par un vampire, pas vrai ? Je savais que tu jouissais d'une immunité partielle avant même que Jean-Claude te marque, mais je pensais que quelqu'un d'autre aurait réussi à t'avoir.

— Eh ben non.

— Je ne suis pas toujours de cet avis, mais parfois, il me semble que c'est encore meilleur que le sexe. Et presque tous les vampires qui m'ont mordu étaient des mâles.

— Donc tu es bisexuel ?

— Si tu considères ce qu'ils sont en train de faire comme du sexe, oui. Sinon... (Jason éclata de rire, brisant le silence tendu qui régnait dans la pièce et faisant sursauter Zane et Jamil.) Sinon, disons juste que « là où nul homme ne s'est jamais aventuré » n'est plus une expression appropriée en ce qui me concerne.

Je mourais d'envie de lui demander qui il s'était tapé. Et je l'aurais peut-être fait si Cherry n'avait pas pris la parole.

— Son pouls est plus fort. Nathaniel a perdu tellement de sang qu'il devrait s'affaiblir, mais ce n'est pas le cas.

Asher s'écarta de la plaie.

— Nous ne buvons pas tant son sang que nous n'aspérons la corruption qui était en train de le tuer.

Il glissa une main sous la cuisse de Nathaniel et ramena sa jambe sur le lit, puis arrangea soigneusement ses membres comme si le léopard-garou était un enfant endormi. L'instant d'avant, son attitude était très sexuelle à présent, je décelai de la tendresse dans ses gestes.

Damian releva la tête. Une tache sombre maculait sa lèvre. Elle n'était pas rouge, mais noire. Je me demandai si le sang de Nathaniel avait eu mauvais goût. Le vampire s'essuya la bouche d'un revers de main. Si ça avait été du sang pur, il l'aurait léché. Je tenais la réponse à ma question.

Damian s'extirpa de dessous Nathaniel et l'allongea sur le dos avec d'infinies précautions. Puis il descendit du lit et rabattit les draps sur le corps nu du léopard-garou.

Cherry avait ouvert sa trousse de premiers secours. Elle recommença à nettoyer les plaies de Nathaniel avec de l'antiseptique. Du pus verdâtre imbiba les premières compresses stériles qu'elle utilisa.

Inconsciemment, nous nous étions tous rapprochés du lit. À cet endroit, l'odeur était plus forte et toujours aussi déplaisante, mais elle s'estompait peu à peu. Une fois nettoyée, la chair qui entourait les blessures du métamorphe apparut intacte, et du sang rouge vif afflua à l'intérieur des coupures.

Cherry nous gratifia d'un sourire si chaleureux et si soulagé que nous ne pûmes nous empêcher de le lui retourner.

— Il va s'en tirer, annonça-t-elle.

Elle semblait surprise. Ça avait dû se jouer à un cheveu.

Soudain, quelqu'un prit une inspiration sifflante derrière moi. Je pivotai. Damian reculait en fixant du regard ses mains. Sa peau si pâle et si laiteuse était en train de virer au noir, comme si une flaque d'huile de vidange se répandait sous la surface. Sous nos yeux, sa chair commença à se décomposer.

CHAPITRE 14

— Et merde, lâchai-je.

Damian tendit ses mains vers moi comme un enfant qui vient de se brûler. Je ne savais pas ce qui était le pire : la terreur qui tordait son visage ou l'expression presque résignée de ses yeux.

Je secouai la tête.

— Non, protestai-je d'une voix étranglée. (Je me raclai la gorge et répétai plus fort :) Non.

— Tu ne peux rien y faire, déclara Asher.

Damian observait la putréfaction qui ravageait ses mains avec une horreur croissante.

— Aidez-moi.

Il s'était adressé à nous tous, mais ce fut à moi qu'il jeta un coup d'œil implorant.

— Que pouvons-nous faire ? interrogeai-je.

— Je sais que tu as l'habitude de débarquer au galop sur ton blanc destrier et de remporter la victoire *in extremis* pour ton camp, Anita. Mais certaines batailles sont perdues d'avance, affirma Asher.

Damian tomba à genoux, scrutant ses mains. Il arracha violemment sa chemise. Les manchettes et quelques lambeaux de tissu restèrent accrochés à ses bras, mais nous pûmes tous voir que la décomposition avait déjà progressé jusqu'à ses coudes. Un de ses ongles se cassa dans une petite explosion de fluide noir. L'odeur douceâtre et nauséabonde nous assaillit de nouveau.

— Une fois, j'ai guéri Damian d'une entaille au visage, dis-je.

Damian émit un son trop amer pour être un rire.

— Je ne me suis pas coupé en me rasant, Anita. (Il s'arracha à la contemplation de ses mains ravagées pour lever les yeux vers moi.) Même une nécromancienne aussi puissante que toi ne peut pas régénérer ce genre de dommages.

Je me laissai tomber à genoux devant lui et fis mine de lui prendre les mains. Il eut un mouvement de recul.

— Ne me touche pas !

Je l'ignorai et posai mes mains sur les siennes. Sa peau était presque brûlante, comme si la corruption le cuisait de l'intérieur, et tellement molle que je craignais qu'elle cède sous mes doigts comme une tache de pourriture sur une pomme si j'appuyais trop fort.

Ma gorge se noua.

— Damian, je suis désolée.

Doux Jésus. J'aurais difficilement pu trouver un terme moins adéquat. Damian avait déjà vécu un millier d'années ; il avait encore l'éternité devant lui, et il venait d'y renoncer pour moi. Il n'aurait jamais pris un tel risque si je ne le lui avais pas demandé. Tout était ma faute.

Une expression de souffrance et de gratitude mêlées passa dans son regard. Il se dégagea doucement, en prenant garde à ne pas se meurtrir les mains sur les siennes. Nous avons tous les deux peur que mes doigts passent à travers sa peau et arrachent la chair en dessous.

Son visage se tordit de douleur, et un petit cri s'échappa de ses lèvres. Je me souvins des hurlements de Nathaniel. « Ça fait mal ! »

Les extrémités de ses doigts explosèrent comme des fruits trop mûrs ; quelque chose de noir et de verdâtre se répandit sur le sol entre nous, éclaboussant mon bras au passage. L'odeur ne cessait d'empirer, et un début de nausée me chavirait l'estomac.

Je mourais d'envie de frotter les taches en glapissant, comme j'aurais chassé une araignée malencontreusement tombée sur moi. Je parvins à me retenir, mais ma voix trahit la tension que je refusais de laisser s'inscrire sur mon visage.

— Je dois au moins essayer de te guérir.

— Comment ? lança Asher. Malgré tous tes pouvoirs, comment

pourrais-tu faire une chose pareille ?

Damian émit un gémissement sourd. Un frisson parcourut tout son corps il inclina la tête, puis la rejeta en arrière et poussa un hurlement de désespoir.

— Comment ? répéta Asher.

— Je ne sais pas ! aboyai-je, au bord de la panique.

— Seule sa maîtresse, celle qui l'a tiré de la tombe, aurait une chance de le guérir.

Je fixai Asher des yeux.

— Une fois, j'ai relevé Damian de son cercueil. C'était un accident, mais il a répondu à mon appel. Une fois, j'ai empêché son... âme, ou quoi que ça puisse être, de s'échapper de son corps. Nous sommes liés l'un à l'autre.

— Comment t'y es-tu prise ? voulut savoir Asher.

— J'ai utilisé mes pouvoirs. Tu sais bien que je suis une nécromancienne.

— Oui, mais je n'y connais rien. J'ignore comment ça fonctionne et ce que ça permet de faire.

L'odeur était quasiment insoutenable. Je respirais par la bouche, mais je sentais son goût sur l'arrière de ma langue. J'avais presque peur de regarder Damian. Je pivotai lentement vers lui, comme une héroïne de film d'horreur qui sait que le monstre est juste derrière elle et qui retarde au maximum le moment de le voir, parce qu'elle sait que sa raison n'y résistera pas. Mais certaines choses sont pires que n'importe quel cauchemar.

La décomposition avait progressé jusqu'à ses épaules. Ses os nus saillaient à travers les lambeaux de sa chair, sur le dos de ses mains. Jamil, Jason, Zane et Cherry avaient battu en retraite, me laissant seule entre les deux vampires. J'étais à genoux dans une flaque de fluides corporels. Asher se tenait non loin de moi, mais j'étais la seule à pouvoir toucher Damian en tendant le bras.

— Si j'étais sa maîtresse, que ferais-je ?

— Tu boirais son sang, et tu aspirerais la corruption en toi comme nous l'avons fait pour Nathaniel.

— Je ne pensais pas que les vampires se nourrissaient les uns des autres.

— Nous ne buvons pas le sang de nos congénères pour nous sustenter, précisa Asher. Mais il existe un tas d'autres raisons de le faire.

Je scrutai Damian, regardai la noirceur se répandre sous sa peau comme une mer d'encre. Et ce n'est pas une simple image : je la voyais progresser à l'œil nu.

— Je ne suis pas un vampire. Je ne peux pas aspirer ta corruption en moi, dis-je à regret. Je ne peux pas te guérir en buvant ton sang.

— Mais moi, haleta Damian, je pourrais me guérir en...

— Non ! coupa Asher.

Il fit un pas menaçant vers nous, et je sentis son pouvoir me cingler comme un fouet. Damian frémit mais leva les yeux vers l'autre vampire et tendit les mains en un geste suppliant.

— Que se passe-t-il ? demandai-je, mon regard faisant la navette entre eux.

Asher secoua la tête. Sur son visage, je n'arrivais à lire que de la colère. Ses traits se figèrent et se lissèrent, comme repassés par un fer invisible. Il me cachait quelque chose.

Je me relevai.

— Explique-moi ce que Damian a voulu dire, exigeai-je.

Aucun des deux vampires ne réagit.

— Explique-moi hurlai-je à la figure d'Asher.

Il se contenta de me fixer du regard, aussi impassible qu'un mannequin.

— Que l'un de vous m'explique ce que Damian a voulu dire, bordel ! Comment pourrait-il neutraliser sa propre corruption ?

— Si..., commença Damian.

— Non tonna Asher en tendant un index vers lui.

— Tu n'es pas mon maître, répliqua Damian. Je dois répondre.

— La ferme, Asher, aboyai-je. Laisse-le parler.

Le vampire m'ignora.

— Voudrais-tu qu'Anita risque sa vie pour toi ? siffla-t-il.

— Elle n'est pas forcée de se dévouer. Il suffirait de quelqu'un qui possède un sang plus qu'humain, contra Damian.

— Expliquez-moi, répétais-je. Tout de suite.

Les paroles de Damian s'échappèrent de sa bouche en un souffle précipité, étranglé par la douleur.

— Si je buvais le sang d'une personne assez puissante, je pourrais peut-être... (Il frissonna, puis reprit d'une voix de plus en plus faible :) Je pourrais peut-être lui pomper assez de pouvoir pour me guérir tout seul.

— Mais si le donneur n'est pas assez puissant d'un point de vue mystique pour neutraliser la corruption qui le contaminera au passage, il mourra de la même façon que Damian est en train de mourir, acheva Asher.

— Je suis désolé, mais ne comptez pas sur moi, intervint Jason.

— Sur moi non plus, renchérit Zane.

De l'autre côté de la pièce, Jamil s'était enveloppé de ses bras. Il se contenta de secouer la tête.

Agenouillée près du lit, Cherry nous regardait fixement en silence, les yeux écarquillés de terreur.

Je reportai mon attention sur Asher.

— Ça ne peut être que moi. Je ne peux pas demander à quelqu'un d'autre de courir ce risque.

Asher me saisit par les cheveux, d'un geste si vif que je ne le vis pas venir. Il me força à tourner la tête vers Damian.

— C'est comme ça que tu veux mourir, Anita ? Hein ? C'est comme ça ?

— Lâche-moi, Asher, crachai-je, les dents serrées. Lâche-moi.

Il obtempéra à contrecœur.

— Ne fais pas ça, Anita. Je t'en supplie. C'est trop dangereux.

— Il a raison. (La voix de Damian n'était plus qu'un murmure, si ténu que je fus étonnée de comprendre ce qu'il disait.) Tu pourrais me sauver la vie et... perdre la tienne du même coup.

La décomposition avait gagné ses clavicules et continuait à se répandre telle une force maligne, grignotant peu à peu l'ivoire scintillant de sa poitrine. Je sentais son cœur battre dans sa poitrine ; ses coups sourds faisaient écho à ceux du mien dans ma tête. Le cœur d'un vampire ne bat pas en permanence, mais celui de

Damian battait en ce moment.

J'avais si peur qu'un goût métallique emplissait ma bouche, et que l'envie de prendre mes jambes à mon cou me picotait le bout des doigts. Je ne pouvais pas rester dans cette chambre et regarder Damian se liquéfier en une flaque nauséabonde, et je n'avais que deux moyens d'éviter ça. Mon instinct de survie me hurlait d'opter pour la solution de facilité plutôt que de laisser le vampire poser sur moi ces mains à moitié pourries.

Je secouai la tête. Au diable mon instinct.

Je fixai Damian du regard – pas sa chair putréfiée, mais son visage. Je plongeai mon regard dans ses yeux d'un vert saisissant. C'était assez ironique : plus la décomposition progressait et ravageait son corps, plus les parties intactes de celui-ci devenaient magnifiques. Sa peau brillait d'une lumière intérieure, comme de l'ivoire poli ou comme un joyau blanc. Ses cheveux ressemblaient à des fils de rubis, et ses yeux... Ses yeux étaient deux flammes d'émeraude. Je me forçai de ne pas détacher mon regard de lui, de le regarder vraiment.

Puis je rabattis mes cheveux sur un côté, exposant mon cou.

– Fais-le.

– Anita...

– Fais-le, Damian. Tout de suite, s'il te plaît, avant que mes nerfs me lâchent.

Le vampire rampa vers moi. D'une main à la chair noircie et aux os apparents, il repoussa mes cheveux qui étaient retombés à leur place initiale aussitôt que je les avais lâchés. Ses doigts laissèrent une traînée épaisse et visqueuse sur mon épaule. Je sentis le fluide répugnant ramper sous mon chemisier comme un escargot. Pour ne pas me mettre à hurler, je me concentrai sur la douce lueur de la peau de Damian, sur la petite bosse de son nez à l'endroit où quelqu'un avait endommagé son profil parfait des siècles plus tôt.

Mais cela ne suffit pas. Je tournai la tête sur le côté pour qu'il n'ait pas à me toucher plus que nécessaire. Du coin de l'œil, je vis jouer les muscles de sa mâchoire comme il s'apprêtait à frapper. Je fermai les yeux. Ses crocs me transpercèrent comme des aiguilles. Et le pire restait encore à venir. Damian n'était pas assez fort pour

me posséder. Il n'y aurait pas de magie pour atténuer ma douleur.

Sa bouche se colla à la plaie, et il commença à boire. J'avais cru que je devrais projeter mon pouvoir en lui, ou au moins baisser mes défenses pour le laisser puiser à la source de ce pouvoir. Mais à peine m'avait-il mordue que quelque chose flamboya entre nous. Ma magie, ou peut-être le lien que nous partagions. Tous les poils de mon corps se hérissèrent.

Damian se plaqua contre moi, et le pouvoir nous submergea comme une lame de fond tandis qu'un murmure sifflant envahissait la pièce. Je distinguai vaguement que c'était le souffle du vent, et que ce vent venait de nous – qu'il était né du toucher glacial d'un vampire combiné avec le froid de la nécromancie.

Accroché à ma gorge comme une sangsue, Damian aspirait goulûment mon sang, ma vie, mon pouvoir. La magie s'empara de la douleur et la changea en quelque chose d'autre. Je rassemblai le tout en une boule compacte que je projetai vers Damian, en visualisant sa peau intacte et parfaite.

Je sentis le pouvoir se répandre à l'intérieur de son corps, chassant devant lui la présence intrusive, puis s'écouler hors de nous – non pas sur le plancher mais à travers le plancher, pour aller se perdre dans la terre en dessous. Nous étions en train d'exorciser la corruption, de nous en débarrasser jusqu'à la dernière parcelle.

C'était fini.

Nous étions à genoux au centre de la pièce, baignés par le pouvoir. Le vent que nous avons forgé me soufflait les cheveux de Damian à la figure.

Ce fut le vampire qui s'écarta le premier, étirant entre nous des filaments de pouvoir pareils aux lambeaux d'un rêve. Il leva ses mains pour me les faire voir. Elles étaient guéries. Sous les vestiges de fluide noir, la chair pâle de Damian s'était reconstituée sur ses os.

Il me prit le visage et m'embrassa. Le pouvoir était toujours là. Il se déversa en moi depuis la bouche du vampire, telle une ligne d'énergie brûlante.

Je me dégageai et parvins à me redresser sans l'aide de personne. *Brave fille.*

— Anita.

Je baissai les yeux vers Damian.

— Merci, dit-il.

Je hochai la tête.

— De rien.

— Maintenant, lança Asher, je crois que c'est l'heure de la douche.

Je pivotai vers lui. Son pantalon était couvert de fluide noir. Il en avait également sur les mains. Pourtant, je ne me souvenais pas qu'il ait touché Damian ou le plancher.

L'humeur visqueuse plaquait le dos de mon chemisier sur ma peau et imbibait mon jean depuis les genoux jusqu'à l'ourlet. Mes fringues étaient bonnes à brûler, ou au moins à jeter à la poubelle. C'est pour ça que je me balade toujours avec un bleu de travail dans le coffre de ma Jeep : je l'enfile par-dessus mes vêtements « civils » lorsque je dois relever des zombies ou inspecter une scène de crime particulièrement sanglante. Évidemment, je ne m'étais pas attendue que ça vire aussi crade avant même que je sois sortie du chalet.

— Excellente idée, approuvai-je. Toi d'abord.

— Non, toi d'abord, contra Asher. Une douche, c'est un luxe merveilleux – mais pas une nécessité pour Damian et pour moi.

— Bonne remarque.

Mes cheveux avaient protégé mon crâne, mais ils étaient tout poisseux de fluide noir. Je sais : en fait de fluide, c'étaient des morceaux liquéfiés de Damian. Parfois, quand les choses deviennent trop horribles, il faut mettre un peu de distance entre elles et vous, et le langage est un bon moyen d'y parvenir. Très vite, la victime d'un crime devient « le corps », parce que vous préférez penser à ses restes comme à un objet inanimé plutôt que comme à un ex-vivant. Croyez-moi, quand vous êtes couvert de bouts de chair ayant appartenu à quelqu'un d'autre, mieux vaut les considérer comme de simples saletés. Sinon, vous risquez la crise d'hystérie. Donc, j'étais couverte de fluide noir un peu verdâtre sur les bords.

Je me lavai les mains assez soigneusement pour pouvoir fouiller dans ma valise sans contaminer le reste de mes fringues. Je venais de choisir un jean propre et un polo lorsqu'Asher apparut derrière moi. Je tournai la tête vers lui.

— Quoi ? aboyai-je. (Considérant combien c'était grossier, je baissai d'un ton.) Quoi encore ?

— Nous devons aller voir Colin.

J'acquiesçai.

— Oh que oui. Ne t'en fais pas pour ça : je l'ai inscrit sur mon carnet de bal.

Asher sourit et secoua la tête.

— Nous ne pouvons pas le tuer, Anita.

Je le fixai des yeux.

— Nous ne pouvons pas parce que ça serait trop difficile, ou nous ne pouvons pas parce que ce serait une mauvaise idée ?

— Les deux. Mais essentiellement parce que ce serait une mauvaise idée.

Je me redressai en tournant le dos au vampire.

— Il nous a rendu Nathaniel pour que nous assistions à son agonie. Pour qu'il meure devant nous.

Je regardais ma valise sans la voir, simplement parce que je ne voulais pas lever les yeux. Il restait un peu de noir à la base de mes ongles ; même en frottant, je n'avais pas réussi à le faire partir.

À l'instant où le pouvoir avait explosé entre Damian et moi, j'avais su que ça marcherait, mais jusqu'à cette seconde... Je m'étais donné beaucoup de mal pour ne pas penser à ce qui arriverait dans le cas contraire. Ce n'était qu'une fois seule dans la salle de bains que je m'étais mise à trembler. J'avais attendu que ça se calme pour sortir. À présent, ma peur était sous contrôle, et il ne restait plus que la colère.

— Je ne crois pas que quiconque était censé mourir ce soir, Anita. À mon avis, c'était un test.

— Un test censé mesurer quoi ?

— L'étendue de nos pouvoirs. D'une certaine façon, c'était un compliment. Colin n'aurait jamais contaminé Nathaniel s'il avait pensé que nous n'avions aucune chance de le sauver.

— Pourquoi en es-tu si sûr ?

— Parce que tuer la pomme de sang d'un autre maître vampire est considéré comme une insulte mortelle. On a déclenché des

guerres pour moins que ça.

— Mais Colin sait que nous ne pouvons pas lui déclarer la guerre sans que le Conseil nous tombe dessus.

— C'est pourquoi nous ne pouvons pas le tuer.

J'ouvris la bouche. Asher leva une main pour m'empêcher de parler.

— Le dernier maître que tu as éliminé te menaçait personnellement. Tu as tué Seraphina pour sauver ta peau. La légitime défense est autorisée. Mais pour l'instant, Colin n'a exercé aucune violence directe à notre rencontre.

— C'était vraiment limite.

Asher eut un hochement de tête gracieux.

— Certes.

— Donc, si nous le butons, le Conseil reviendra en ville pour nous liquider.

Deux légers plis verticaux se formèrent entre les sourcils du vampire. Il ne devait pas bien comprendre l'argot.

— Pour nous tuer, oui, acquiesça-t-il.

Pour avoir rencontré certains membres du Conseil, je savais qu'Asher avait raison. Jean-Claude avait des ennemis parmi eux – et moi aussi, à présent. Non, je ne voulais pas donner aux croque-mitaines de l'espèce vampirique une excuse pour revenir à Saint Louis et tous nous massacrer.

— Que pouvons-nous faire ? Parce que d'une façon ou d'une autre, je te jure que Colin paiera pour ce qu'il a fait subir à Nathaniel.

— Je suis d'accord sur le principe. Si nous laissons passer l'insulte sans réagir, Colin prendra ça pour un signe de faiblesse, et il en déduira qu'il ne court aucun risque à nous attaquer.

— Pourquoi faut-il toujours que les choses soient aussi compliquées avec vous ? soupirai-je. Pourquoi Colin refuse-t-il de croire que nous sommes juste venus ici pour sauver Richard ?

— Parce que nous n'avons pas quitté la ville.

La voix de Nathaniel, encore faible mais désormais ferme, nous parvint depuis le lit. Le léopard-garou me fixa du regard en clignant

de ses yeux violets. Cherry lui avait bandé la poitrine, et elle avait scotché une compresse de gaze sur la morsure de son cou. Je supposai que la plaie de son entrejambe était pansée à l'identique, même si le couvre-lit remonté jusqu'à la taille de Nathaniel m'empêchait de m'en assurer.

— Colin s'attendait que nous filions tout de suite après la mise en liberté de Richard. Comme nous ne l'avons pas fait, il en a déduit que nous voulions nous emparer de son territoire.

Je m'approchai du lit.

— Zane a dit que tu étais parti avec une des femelles loups-garous de Verne. Comment les vampires se sont-ils emparés de toi ?

— Mira, lâcha Nathaniel.

— Je te demande pardon ?

— La femelle loup-garou. Elle s'appelait Mira. (Il détourna la tête, comme s'il ne supportait pas de me regarder en face pendant sa confession.) Elle m'a emmené chez elle. Nous avons baisé. Puis elle est sortie de la pièce. Quand elle est revenue, les vampires l'accompagnaient.

Il se tut et leva vers moi des yeux débordants d'une souffrance si intense que cela me fit frémir.

— Ils étaient trop nombreux pour que tu les combattes, Nathaniel, dis-je sur un ton apaisant. Ne culpabilise pas.

— Les combattre ? (Le léopard-garou éclata d'un rire si amer qu'il me blessa les oreilles.) Je ne risquais pas de le faire. J'étais déjà enchaîné.

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi ?

Il poussa un long soupir.

— Anita, Anita... Mon Dieu.

Il replia un bras sur sa figure.

Zane vola à sa rescousse si on peut dire.

— Tu sais que Nathaniel est un soumis ?

Je hochai la tête.

— Je sais qu'il aime que ses partenaires l'attachent et... (La lumière se fit jour dans mon esprit.) Ah, d'accord. J'ai pigé. Mira t'a

invité chez elle pour une petite partie de « SM ».

— En fait, nous appelons ça « D & S » – domination et soumission, corrigea Zane. Mais c'est l'idée.

Je pris une profonde inspiration. Grossière erreur de ma part. La pièce empestait toujours les fluides corporels, et pas les plus plaisants d'entre eux comme la transpiration ou la pisse.

— Donc, elle t'a emballé comme un cadeau et elle t'a offert aux vampires ?

— Oui, acquiesça doucement Nathaniel. J'avais pris mon pied. Mira est une bonne active.

— Une active ?

— Une dominante, clarifia Zane.

Ce qui est bien quand vous fréquentez des monstres, c'est que votre vocabulaire s'accroît de jour en jour.

Nathaniel tira le couvre-lit jusqu'à son menton et se roula en boule dessous.

— Le maître, Colin, l'avait payée pour qu'elle lui amène l'un de nous. N'importe lequel. Ça aurait aussi bien pu être Jason, Zane ou Cherry. « Un de leurs animaux », a-t-il dit.

Ses yeux papillotèrent quelques instants, puis se fermèrent.

Je jetai un coup d'œil inquiet à Cherry.

— Il va bien ?

— Je lui ai donné quelque chose pour l'aider à dormir. Ça ne durera pas : notre métabolisme est trop rapide. Mais il pourra se reposer pendant une demi-heure – une heure si nous avons de la chance.

— Si tu n'utilises pas la salle de bains, j'aimerais prendre une douche, intervint Damian.

— Non, j'y vais tout de suite.

— Tu ne peux pas porter ça, dit Asher en désignant le jean et le polo que j'avais choisis.

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi ?

— Jean-Claude nous a fait emporter une malle de vêtements pour cette occasion.

— Oh, non, me lamentai-je. Je n'en peux plus de tout ce cuir et de toute cette dentelle transparente.

— Ça ne me plaît pas plus qu'à toi, grimaça Asher. Si nous voulions simplement les tuer, peu importerait dans quelle tenue nous le ferions. Mais nous cherchons avant tout à les impressionner. Les apparences compteront.

— Merde alors. D'accord : je vais me saper, et nous ne buterons personne. Mais je te conseille de trouver quelque chose qu'on puisse leur faire sans encourir la fureur du Conseil. Ils ne s'en tireront pas à si bon compte après avoir torturé l'un des nôtres.

— Oh, ils s'attendent que nous essayions de venger Nathaniel, Anita. Je crois même qu'ils seraient déçus si nous ne réagissions pas.

Je jetai un coup d'œil au léopard-garou. Il s'était si bien enveloppé du couvre-lit que seul le sommet de son crâne dépassait.

— Invente une vengeance digne de ce nom.

— Je ferai de mon mieux, promit Asher.

— Je compte sur toi.

Je repassai dans la salle de bains sans fringues de rechange, parce que nous avons mis la malle dans l'autre chalet. Le mien était déjà assez encombré par ses deux cercueils. Et surtout, j'avais espéré que nous n'aurions pas à utiliser son contenu. Je déteste déjà les vêtements de soirée normaux, et ceux qui plaisent à Jean-Claude sont toujours dix fois pires.

CHAPITRE 15

Je dus me shampouiner trois fois avant que mes cheveux soient vraiment propres. Les saletés dont j'étais couverte refusaient de partir à moins que je frotte jusqu'à m'en faire rougir la peau. Et on a tous entre les omoplates un endroit qu'on ne peut pas atteindre soi-même. C'est à mon sens l'un des rares avantages que possèdent les gens mariés sur les célibataires. Je fus forcée de régler la douche sur la pression maximum et de rester plantée dessous, la tête baissée, jusqu'à ce que des plaques molles et sombres se détachent de mon dos et disparaissent par la bonde.

Je n'avais encore jamais vu aucune substance aussi tenace. Même les restes de zombies et de vrais cadavres décomposés se nettoient plus facilement que le... fluide noir de Damian.

Ce fut Cherry qui toqua à la porte de la salle de bains et m'apporta une pile de vêtements. Aucun d'eux ne me plut beaucoup. Trop de cuir à mon goût. Il me fallut deux allers et retours, vêtue en tout et pour tout d'une malheureuse serviette, pour trouver des fringues que j'étais prête à porter. Au passage, je repérai un justaucorps rouge entièrement fait de lanières entrecroisées. Pour une séance de jambes en l'air privée, ça l'aurait peut-être fait, mais il n'était pas question que je me montre en public avec.

Au final, j'optai pour un haut en velours noir qui découvrait mes avant-bras et mon nombril. Le décolleté était si plongeant qu'il fallait porter un soutien-gorge spécial en dessous pour ne pas que ça se voie. Avec sa prévenance habituelle, Jean-Claude avait pensé à me fournir le soutien-gorge en question. C'était un modèle

pigeonnant, et s'il y a une chose dont mes seins n'ont pas besoin, c'est bien d'un supplément de « pigeonnage ». Mais comme je n'avais pas d'autres sous-vêtements appropriés... La malle contenait également une robe en velours sous laquelle il aurait fallu que je porte le même soutien-gorge. Jean-Claude avait fait chauffer sa carte de crédit.

Toutes les fringues m'allaient pile poil. Pour le bas, je choisis une minijupe en cuir noir qui me semblait être le moindre de nombreux maux, et une paire de cuissardes assorties. La fermeture Éclair remontait derrière le mollet et s'arrêtait au-dessus du genou. Le haut était large, ouvert derrière la cuisse et assez raide pour tenir tout seul. Il m'arrivait pile à l'entrejambe, et je sentais qu'il allait provoquer des frictions déplaisantes quand je marcherais. Enfin, déplaisantes ou très agréables, c'est selon. Ces bottes avaient été fabriquées sur mesure pour moi. Je ne me souvenais pourtant pas que Jean-Claude ait jamais pris mes mesures. Mais il avait tenu chaque partie de mon corps dans ses mains, à un moment ou à un autre. Apparemment, ça avait suffi.

Voyons le bon côté des choses : la minijupe avait des passants dans lesquels je pus enfiler les lanières de mon holster, et le haut en velours, des manches courtes qui préviendraient toute friction des mêmes lanières sur ma peau nue. Évidemment, entre mes épaules et ma taille, le cuir courait le long de mes flancs exposés, et il me chatouillait chaque fois que je bougeais. Mais je pourrais m'en accommoder. De toute façon, la jupe était trop serrée pour porter un holster de cuisse en dessous.

J'avais enfilé mes deux fourreaux de poignet et glissé celui de mon épée courte le long de ma colonne vertébrale, sous le haut en velours. Il dépassait un peu dans le creux de mes reins, mais bon, nos hôtes s'attendaient que nous soyons armés. Franchement, je ne me sentais pas de me pointer devant eux sans un second flingue. L'un des avantages d'être venue avec le jet privé de Jean-Claude plutôt qu'à bord d'un avion de ligne, c'est que j'avais pu emmener pas mal de quincaillerie.

Je passai la bandoulière de mon mini Uzi. Il était équipé d'un clip que je fixai à l'arrière de ma jupe pour l'empêcher de remuer dans tous les sens, mais pouvoir quand même l'amener devant moi

d'une seule main.

Asher me regardait faire, imperturbable.

— Tu sais que nous ne pouvons pas les tuer, Anita, me rappela-t-il.

Je jetai un coup d'œil aux armes que j'avais étalées sur l'un des derniers espaces disponibles du plancher. Il y avait là un Derringer américain, un deuxième Browning Hi-Power, un fusil à canon scié et un fusil à pompe.

— Je n'ai pas apporté tout mon arsenal, me défendis-je.

— Je suis ravi de l'entendre. Mais le pistolet mitrailleur n'est utile que pour tuer.

— Si je porte cette tenue, c'est parce que tu as dit que nous devons les impressionner. Exact ? Nous ne pouvons pas les blesser à distance avec nos pouvoirs. Nous ne pouvons pas les empoisonner avec notre morsure. Alors, quel autre moyen avons-nous de leur en mettre plein la vue ? (Je balançai l'Uzi dans ma main gauche et le pointai vers le plafond.) Si l'un des compagnons de Colin est quelqu'un que nous pouvons descendre sans nous attirer les foudres du Conseil, je le descendrai avec ça.

— Et tu crois que ça impressionnera Colin ?

— Tu as déjà vu un vampire se faire couper en deux par un de ces joujoux ?

Asher réfléchit quelques secondes, comme s'il avait vu tant de choses horribles qu'il avait du mal à se les remémorer toutes. Enfin, il secoua la tête.

— Non, je ne crois pas.

— Moi, oui. (Je lâchai le pistolet mitrailleur, qui retomba docilement dans le creux de mes reins.) Et ça m'a bougrement impressionnée.

— C'est toi qui avais appuyé sur la détente ? demanda Asher d'une voix douce.

— Non. Je n'étais qu'une simple spectatrice.

Jamil s'agenouilla près de moi. Il portait un haut qui avait commencé sa carrière en tant que tee-shirt, mais qui avait été si sévèrement retailé au niveau du cou, des bras et du ventre qu'il ressemblait désormais à un vœu pieux. Il recouvrait ses mamelons,

et c'était à peu près tout ce qu'on pouvait dire en sa faveur. Mais le loup-garou avait un torse musclé, d'autant plus impressionnant que rien ne le dissimulait. Et « impressionnant », c'était le look que nous visions ce soir-là.

Jamil avait eu le droit de garder son jean. J'étais jalouse. Mais il n'appartenait pas à Jean-Claude, donc, celui-ci n'avait pas eu le temps de lui faire fabriquer une tenue sur mesure. Pour vous dire la vérité, je n'avais même pas été cent pour cent sûre que Jamil nous accompagnerait. Or, non seulement il nous accompagnait, mais Richard aussi. Surprise, surprise. Du coup, Shang-Da serait également de la partie. Comme ils auraient besoin de se changer, Jamil prit une brassée de vêtements dans la malle pour qu'ils puissent choisir. Bon courage, les gars.

CHAPITRE 16

Damian avait refusé de prendre sa douche avec Asher, même s'ils étaient presque aussi crades l'un que l'autre et auraient besoin de quelqu'un pour leur frotter les endroits difficiles à atteindre. J'avais suggéré qu'ils se lavent ensemble parce que c'étaient deux hommes. Je sais qu'Asher est bisexuel, mais j'ai reçu une éducation assez puritaine, et j'ai encore du mal à intégrer le fait qu'il considère les hommes comme des objets sexuels au même titre que les femmes. Ça ne me dérange pas, mais parfois, ça me surprend encore. Je ne sais vraiment pas pourquoi.

Lorsque Asher sortit de la salle de bains, il ne portait qu'une serviette de toilette nouée autour de la taille. Damian lui succéda dans la douche. C'était le dernier. Jason avait aidé Asher à se nettoyer. Il n'avait même pas essayé de flirter avec lui. Il s'était contenté de faire son boulot et de ressortir de la pièce. Après sa petite confession, j'avoue que je m'étais demandé s'il branchait les hommes de la même façon que les femmes. Apparemment, non.

Les cicatrices sur la poitrine d'Asher étaient très visibles, et l'ouverture de sa serviette laissait entrevoir celles de sa cuisse droite à chacun de ses pas. Le reste de son corps n'était que perfection pâle et dorée. Autrefois, il avait su ce que c'était d'entrer dans une pièce et d'entendre les gens hoqueter de surprise face à tant de beauté. À présent, ils hoquetaient toujours, mais plus pour les mêmes raisons.

Zane et Cherry se donnaient beaucoup de mal pour ne pas regarder Asher. Leur visage était impassible, mais leur gêne palpable trahissait leur répulsion. Asher affichait une expression

neutre, comme s'il n'avait rien remarqué. Je savais que ce n'était qu'une façade.

Jason ne détourna pas les yeux. Il avait enfilé un pantalon en cuir, mais attendait pour passer sa chemise et ses bottes parce qu'il devait encore aider Damian à se nettoyer. Assis sur l'un des cercueils, il balançait ses pieds dans le vide en me fixant du regard. Il jeta un bref coup d'œil au vampire, puis reporta son attention sur moi.

Et merde. Qui était mort, pour que j'hérite de son boulot de mère poule ? Quand on est entourée par autant de mecs canons et surnaturels, on s'attend que ce soit sexe à gogo. Et de fait, l'air était chargé de tension sexuelle – mais plus encore de douleur. J'ignore si c'est parce que je suis une fille, mais en général, quand il faut reconforter quelqu'un, c'est moi qui m'y colle. Pourtant, je n'ai pas l'impression d'être particulièrement compatissante. Alors pourquoi fut-ce moi qui traversai la chambre pour me diriger vers le vampire ?

Asher s'était agenouillé devant la malle. Son dos était lisse et presque intact ; je n'apercevais que quelques cicatrices pareilles à des gouttes de cire fondue aux endroits où l'eau bénite avait coulé le long de son flanc. Ses cheveux dorés pendaient en lourdes mèches humides dans sa nuque. L'eau qui en dégoulinait traçait des sillons argentés sur sa peau. Il n'y avait pas assez de serviettes pour que chacun des garçons puisse en prendre une deuxième et s'envelopper la tête avec.

J'avais posé sur le dossier d'une chaise la serviette que j'avais utilisée pour mes cheveux, histoire qu'elle sèche. Je la récupérai, me dirigeai vers Asher et lui touchai l'épaule gauche. Le vampire frémit et baissa très vite la tête pour que ses cheveux masquent la partie abîmée de son visage. C'était une réaction si instinctive que cela me serra le cœur.

Si nous avions été amants, j'aurais léché l'eau sur sa poitrine et caressé ses cicatrices du bout de ma langue. Peut-être même aurais-je glissé une main sous sa serviette. Mais nous n'étions pas amants, et je ne l'avais jamais vu nu. J'ignorais ce que sa serviette dissimulait. Asher m'avait dit que ses organes génitaux fonctionnaient toujours, mais il s'était bien gardé de me décrire à

quoi ils ressemblaient. Et même si je me sentais à l'aise avec lui, je n'étais pas certaine de vouloir le savoir. Si c'était aussi affreux que sa poitrine, j'étais presque certaine de ne pas vouloir le savoir. Bon, d'accord j'admets qu'une petite partie de moi voulait savoir quand même, par pure curiosité.

Je calai mon menton dans le creux de son épaule droite et appuyai mon visage contre sa chair torturée.

— Que vas-tu porter ?

Asher soupira et frotta sa joue contre la mienne. Une de ses mains saisit mon poignet et fit glisser mon bras en travers de sa poitrine mouillée.

— Je pense qu'il faut les choquer le plus possible. Je ne vais donc pas porter grand-chose.

Je m'écartai suffisamment pour voir son visage. Il garda ma main pressée contre sa poitrine, sur la perfection lisse de son pectoral gauche.

— Tu es sûr de ton coup ?

Asher sourit mais cligna des yeux en même temps, pour que je ne puisse pas déchiffrer son regard. Il me tapota la main et me lâcha.

— Je suis habitué à l'effet que je produis sur les gens, ma chérie. J'ai eu des siècles pour apprendre à l'utiliser à mon avantage.

Je me redressai et drapai la serviette autour de ses épaules.

— Tu auras besoin de ça pour tes cheveux.

Il attrapa les extrémités de la serviette comme si c'était un châle, puis pressa le tissu éponge sur son nez et sur sa bouche.

— Elle a la douce odeur de ta peau.

Je caressai une mèche de ses cheveux mouillés.

— Tu dis toujours des trucs adorables.

Je scrutai son visage, le bleu glacial de ses yeux, et sentis quelque chose se contracter dans mon bas-ventre. Une soudaine bouffée de désir étrangla mon souffle dans ma gorge. Ça arrive parfois. Il suffit d'un geste, d'une inclination de tête, et votre corps réagit à un niveau que vous ne pouvez pas contrôler. En général, vous le dissimulez ; vous faites comme si de rien n'était. Dieu vous

préserve que l'objet de cette pulsion embarrassante sache à quoi vous pensez. Mais ce soir, je laissai le désir transparaître dans mon regard. Je laissai Asher voir combien il m'émouvait.

Il prit ma main et y déposa un tendre baiser.

— Ma chérie, murmura-t-il en français.

Jason s'approcha de nous et cala ses fesses sur le couvercle du cercueil le plus proche.

— Merde alors, grimaça-t-il.

— Quoi ? demandai-je.

— Tu m'as déjà vu nu, ou presque. Nous sommes passés à deux doigts de baiser ensemble. (Il soupira.) Et tu ne m'as jamais regardé comme ça.

— Tu es jaloux ?

Il parut réfléchir une seconde, puis hocha la tête.

— Oui ; je crois que oui.

Asher éclata d'un rire palpable et caressant, comme une plume qu'une main experte ferait glisser le long de votre peau.

— Tu es encore dans ta prime jeunesse ; tu occupes un corps lisse et parfait, qui vit et qui respire. Et tu es jaloux de moi. Comme c'est amusant.

Des coups frappés à la porte nous épargnèrent la suite de cette conversation. Je dégainai le Browning et m'adosai au mur près du battant.

— Qui est-ce ?

— C'est Verne.

J'écartai le rideau de la fenêtre et jetai un coup d'œil à l'extérieur. Apparemment, il était seul. J'ouvris la porte et lui fis signe d'entrer.

À l'instant où il me dépassa, je lui enfonçai le canon de mon flingue dans le creux des reins et refermai la porte d'un coup de pied. Il se figea.

— Que se passe-t-il ?

— À vous de nous le dire.

— Anita, lança Asher sur un ton d'avertissement.

— Non. C'est lui l'Ulfric. Il est censé contrôler sa meute.

À travers le canon du Browning, je sentis le souffle de Verne gonfler sa cage thoracique.

— Cette puanteur qui imbibe la moquette et les draps... Colin vous a rendu visite ?

J'appuyai mon flingue un peu plus fort sur sa colonne vertébrale – assez pour lui faire un bleu.

— Il nous a envoyé un petit cadeau.

Verne acquiesça.

— Il nous en a envoyé un aussi, une fois. Je reconnais cette odeur, parce que j'ai tenu la main d'Erin pendant qu'il agonisait.

— Pourquoi devrais-je vous croire ?

— Si vous avez un problème avec Colin et ses gens, pourquoi est-ce moi que vous menacez ?

— C'est un de vos loups qui a piégé Nathaniel et qui l'a livré aux vampires.

De nouveau, je perçus un mouvement à travers le canon de mon flingue comme Verne tournait la tête vers le lit.

— Pourquoi n'est-il pas mort ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Soit. Lequel de mes loups a livré votre léopard à Colin ?

— Mira.

— Et merde. Je savais qu'elle en voulait à Richard parce qu'il avait cessé de la voir, mais je n'aurais jamais pensé qu'elle en arrive là.

Asher s'approcha de nous.

— Selon les règles de l'hospitalité, vous êtes responsable des actions de vos loups.

— Que puis-je faire pour réparer cette entorse au protocole ?

C'était une phrase un peu trop formelle pour la voix traînante et l'accent prononcé de Verne. Je me penchai vers lui, parce que je ne pouvais pas enfoncer davantage le canon du Browning dans son dos sans lui traverser le corps. Il fallait bien que je me fasse comprendre d'une façon ou d'une autre.

— Qu'est-ce qui me dit qu'elle n'a pas agi sur vos ordres ?

— Je vous ai expliqué ce que Colin a fait à Erin. Il a prétendu

que nous devenions trop arrogants, que nous avons oublié que les vampires étaient bien plus puissants que n'importe quel animal. Comment diable avez-vous guéri votre léopard ?

— Nathaniel. Il s'appelle Nathaniel.

Verne prit une profonde inspiration et la relâcha lentement.

— Comment avez-vous guéri Nathaniel ?

Par-delà son épaule, je fixai Asher des yeux. Le vampire m'adressa un signe de tête presque imperceptible, et je reculai suffisamment pour me mettre hors de portée au cas où Verne n'aurait pas apprécié l'accueil. Mais je continuai à le braquer, parce que je me trouvais encore à moins de trois mètres de lui. Même un homme ordinaire armé d'un bête couteau peut franchir cette distance plus vite que la plupart des gens ne sont capables de dégainer.

— En prenant des risques considérables, répondit Asher.

— Comment ? insista Verne.

Il se dirigea vers le lit comme si je ne l'inquiétais pas le moins du monde.

Asher lui expliqua comment nous avons guéri Nathaniel.

— Et aucun de vous n'a été affecté par la corruption ?

— Si. Damian.

Verne balaya la pièce des yeux.

— Vous parlez du vampire roux ?

Asher acquiesça.

— Je l'entends dans la salle de bains. Il devrait être mort.

— Oui, il devrait.

Verne pivota et me regarda fixement.

— Notre vargamor dit qu'elle a senti votre pouvoir tout à l'heure. Que vous avez conjuré une espèce de sort.

— J'ignore ce qu'est un vargamor.

— Le sage d'une meute – homme ou femme. Généralement un sorcier, mais pas toujours. Parfois, c'est juste un médium. La plupart des meutes ne s'embarrassent plus d'eux de nos jours. Comment avez-vous fait pour sauver le vampire alors qu'il avait commencé à pourrir ?

Je rengainai mon Browning. D'abord parce que je ne pouvais pas le garder éternellement à la main. Ensuite parce que je commençais à croire Verne.

— Je suis une nécromancienne, révélai-je. Damian est un vampire. Je l'ai guéri.

Verne plissa les yeux.

— Tout simplement...

J'éclatai de rire.

— Croyez-moi, ça n'a pas été simple du tout. Nous avons bien failli le perdre.

— Pourriez-vous sauver un de mes gens ?

— Colin s'en est-il également pris à eux ce soir ? Verne secoua la tête.

— Non, mais si je m'allie avec vous contre lui, il le fera sûrement.

— Pourquoi vous allieriez-vous avec nous ?

— Parce que je déteste ce fils de pute.

— Si vous dites la vérité, Mira a enfreint la loi de votre meute, intervint Jason.

Verne acquiesça.

— En temps normal, je lui botterais le cul. Elle m'a désobéi, mais elle vous a physiquement blessés. Vos griefs priment sur les miens. (Il jeta un coup d'œil à Asher, puis reporta son attention sur moi, comme s'il ne savait pas trop à qui demander la permission.) Comment pouvons-nous vous dédommager ?

Je le dévisageai, la tête penchée sur le côté. Ça ne me plaisait pas qu'un de ses loups ait trahi Nathaniel. Ça ne m'incitait pas à lui faire confiance. Mais je comprenais que Mira soit en rogne. Richard l'avait plaquée. Et il n'y a rien de plus redoutable qu'une femme blessée dans ses sentiments.

— Vous pouvez déjà reporter la cérémonie. D'ici peu, nous baignerons dans les vampires jusqu'aux oreilles. Nous n'aurons pas le temps de faire quoi que ce soit d'autre ce soir.

Verne acquiesça.

— Accordé.

— Et je veux la tête de Mira dans un panier.

— Nous avons besoin d'un endroit où rencontrer Colin, ajouta Asher.

— Notre lupanar est prêt à vous recevoir si vous le désirez, offrit Verne.

— C'est très généreux de votre part, commenta Asher.

Et ça l'était. Peut-être un peu trop.

— Ne vous méprenez pas : nous n'allons pas tuer Colin. Vous devez savoir que quoi qu'il puisse se passer ce soir, nous repartirons dans quelques jours, et Colin restera Maître de la Ville... À moins, évidemment, qu'il nous attaque et nous force à nous défendre, précisai-je.

— Vous voulez dire que si je vous aide à lui faire du mal, il sera encore en mesure de m'en tenir rigueur ?

— C'est ça.

— Erin était un brave garçon. Il ne faisait même pas partie de la bande de têtes brûlées qui avait défié les vampires. Colin l'a choisi uniquement parce que c'était un de mes proches.

— Nathaniel a dit que Mira avait été payée pour conduire un de nos « animaux » à Colin.

— Je reconnais bien là sa façon de parler. (Verne serra les poings, et son pouvoir balaya l'intérieur du chalet comme une vague de chaleur.) Ça fait déjà dix ans que je veux venger Erin... Mais je n'ai jamais eu le pouvoir de me dresser contre Colin.

— Vous ne souhaitez pas sa mort ? demandai-je, surprise.

— La plupart du temps, il nous laisse tranquilles. Mais surtout, il n'a pas le pouvoir d'appeler les loups. Si nous le tuons, un nouveau maître prendra sa place et lui, il sera peut-être capable de le faire. Il sera peut-être encore plus puissant et plus cruel. J'adorerais que Colin crève, mais pas avant de savoir ce qu'il en coûtera à ma meute.

— Le démon qu'on connaît contre celui qu'on ne connaît pas, résumai-je.

Verne me fixa des yeux une seconde, puis acquiesça.

— Oui.

— Génial. Allumons un grand feu sous les pattes de ce démon-là et brûlons-lui les *cojones*.

Pour la première fois depuis notre arrivée à Myerton, tout le monde semblait d'accord avec moi.

J'ai l'habitude de buter des vampires, pas de les punir. J'ai appris voici déjà fort longtemps que si on n'est pas prêt à tuer un monstre, mieux vaut lui fichier la paix. Parce qu'une fois qu'on lui a tiré sur la queue – si vous me passez la métaphore –, on ne sait jamais comment il va réagir. Désolée, oubliez ça. Je savais exactement comment Colin réagirait. Toute la question était de savoir combien de sang serait versé dans le processus, et si nous pourrions nous en tirer sans y laisser la peau de certains des nôtres. Je me moquais bien que certains des gens de Colin y laissent la leur. En fait, je l'espérais plus ou moins.

CHAPITRE 17

Je traversais un monde d'ombres, de lune argentées et de silhouettes d'arbres noires.

Les cuissardes avaient un talon assez bas, et elles maintenaient suffisamment mes chevilles pour que je puisse marcher dans les bois sans trop de difficulté. En fait, le problème, ce n'était pas que mes vêtements m'allaient mal : c'était qu'ils me tenaient chaud et faisaient un raffut de tous les diables.

Le creux de mes genoux était en sueur sous la doublure en Nylon des bottes. Par-dessus mon haut en velours, j'avais enfilé un blouson de cuir emprunté à Jason. Il dissimulait mon mini Uzi et le gros fourre-tout que j'avais passé en bandoulière. Le fourre-tout appartenait à Cherry ; il contenait une bombe de laque. Dans la poche du blouson, j'avais un briquet doré prêté par Asher.

Outre qu'il faisait trop chaud pour porter un blouson, le cuir dont j'étais bardée craquait et soupirait à chacun de mes mouvements. En d'autres circonstances, j'aurais trouvé ça érotique. Là, ça ne réussissait qu'à m'irriter. Un petit conseil, si vous tenez à la vie : n'essayez pas de surprendre des gens quand vous êtes vêtue de cuir neuf de la tête aux pieds. Du moins, pas des gens dotés d'une ouïe surnaturelle. Évidemment, nous n'avons pas l'intention de surprendre quiconque ce soir-là. Les vampires savaient que nous venions.

Les loups de Verne avaient fait passer le message. Dès que Richard s'était pointé, tout le monde avait superbement ignoré mes soupçons. Si Verne affirmait qu'il avait donné rendez-vous aux

vampires, bien entendu, Richard le croyait. Pour être franche, je le croyais aussi, mais la facilité avec laquelle Richard prêtait foi à la parole de l'Ulfric local me turlupinait.

Certes, ça faisait plusieurs années qu'il rendait visite à la meute de Verne tous les étés. Il considérait ces loups comme des amis. Je respecte l'amitié ; simplement, je ne m'y fie pas. D'accord je ne me fie pas aux amis des autres. Je me fie aux miens, parce que j'ai confiance en mon propre jugement. J'imagine que ça signifie que je ne prête pas confiance au jugement de Richard. Ben non.

Il me suffisait de penser à lui pour le sentir sur ma gauche, présence tiède fendant la nuit estivale. L'espace d'un instant, je le sentis même marcher. Sentis le balancement que ses pas imprimaient à tout son corps. La tête me tourna, et je trébuchai avant de m'arracher à cette image.

Zane me prit le bras.

— Ça va ?

J'acquiesçai et me dégageai aussitôt. Quand j'ai le choix, j'évite de toucher les gens que je ne connais pas, ou pas bien – ce qui était encore le cas de Zane. Mais à l'instant où je lui retirai mon bras, je perçus son mouvement de recul, et je n'eus pas besoin de magie pour savoir que je l'avais blessé. J'étais sa Nimir-Ra, sa reine-léopard. J'étais censée l'apprécier, ou du moins, ne pas le trouver répugnant. Je ne savais pas si m'excuser arrangerait les choses ou les empirerait ; dans le doute, je gardai le silence.

Zane pressa le pas et ne tarda pas à me distancer. Il portait le même pantalon en cuir, le même gilet et les mêmes bottes que dans l'avion. Sa garde-robe personnelle convenait parfaitement à la rencontre de ce soir.

Richard s'immobilisa et me fixa du regard par-delà les quelques mètres qui nous séparaient. Il était tout de noir vêtu : un pantalon en cuir et une chemise de soie distendue par ses nouveaux muscles. Il avait soulevé de la fonte depuis la dernière prise de mesures par Jean-Claude. C'était la première fois que je le voyais habillé en noir intégral. Le clair de lune était assez vif pour découper et souligner les traits de son visage ; seuls ses yeux disparaissaient sous deux flaqes d'ombre, comme s'il était aveugle. Même à plusieurs pas de distance, je le sentais comme une ligne de chaleur à l'intérieur de

moi.

Un peu plus tôt, la vue d'Asher avait contracté mon bas-ventre de désir. Mais à présent, debout dans la chaleur touffue de la forêt, alors que je regardais la pâleur argentée de la lune se refléter sur le cuir et la soie qui enveloppaient le corps de Richard, alors que j'observais le nuage vaporeux de ses cheveux, ce fut mon cœur qui se serra. J'étais plus proche des larmes que de l'excitation, parce que Richard ne m'appartenait plus.

Que ça me plaise ou non, que je le veuille ou non, je regretterais toujours de ne pas avoir couché avec lui. Par le passé, j'avais eu l'occasion de connaître intimement d'autres hommes, mais je n'avais encore jamais regretté de m'être abstenue. En fait, j'avais toujours eu l'impression d'avoir esquivé une balle. Seul Richard m'inspirait des regrets.

Il se dirigea vers moi. Je détournai les yeux comme si nous avions été au restaurant et que je m'étais laissé surprendre en train de mater mon ex. Je me souvins d'un soir, peu de temps après la fin de mes études, où j'étais tombée sur mon ex-fiancé et sa nouvelle copine alors que je dînais au resto avec des amis. Il s'était approché de nous comme pour me présenter ma remplaçante. Je m'étais enfuie dans les toilettes des dames, et j'y étais restée planquée jusqu'à ce qu'une de mes amies vienne m'annoncer que la voie était libre. Parce que c'était lui qui m'avait plaquée et qu'apparemment, je ne lui manquais pas du tout.

Quatre ans plus tard, je ne m'enfuyais pas devant Richard. Pas parce que c'était moi qui avais rompu, mais parce que ma fierté ne m'y autorisait pas. Parce que je n'étais plus le genre de fille qui se barre au moindre problème. Aussi restai-je plantée là dans les ténèbres argentées, le cœur battant dans ma gorge, attendant que Richard vienne à moi.

Jamil et Shang-Da s'étaient également immobilisés dans le noir. Ils observaient Richard mais ne le suivaient pas, comme s'il leur avait ordonné de ne pas bouger. Et de là où j'étais, je voyais que Shang-Da n'aimait pas ça. Apparemment, il ne s'était pas changé. Il portait toujours son costard, sa chemise et ses accessoires monochromes.

Richard s'arrêta à moins d'un mètre de moi et me fixa des yeux

sans rien dire. Je ne pouvais pas déchiffrer son expression, et je n'avais pas envie de deviner ce qu'il pensait.

Je fus la première à craquer.

— Désolée, Richard, bredouillai-je. Je ne voulais pas t'envahir comme ça. Je ne contrôle pas encore très bien les marques.

— Ce n'est pas grave.

Pourquoi les voix résonnent-elles toujours de façon si intime dans l'obscurité ?

— Le plan d'Asher te convient ? demandai-je, histoire de dire quelque chose.

Tout plutôt que de laisser un silence pesant s'installer entre nous pendant qu'il me dévisageait.

D'après Mira, dont Verne nous avait rapporté la confession, Colin pensait qu'Asher était son futur remplaçant. Tous deux étaient des maîtres vampires d'âge équivalent. Colin était plus puissant, mais une bonne partie de la différence provenait sans doute des liens qui faisaient de lui le Maître de la Ville. C'était la première fois que j'entendais dire que le seul fait d'être Maître de la Ville vous conférait du pouvoir supplémentaire. On en apprend tous les jours.

— Asher doit convaincre Colin qu'il ne vise pas son poste, répondit Richard. Je peux comprendre ça.

Asher avait décidé que le meilleur moyen d'y parvenir serait de convaincre Colin qu'il éprouvait une folle passion pour Jean-Claude et pour moi. Franchement, je n'étais pas sûre que ce soit un bon plan. Mais les vampires locaux auraient du mal à avaler que les seuls liens de l'amitié et de la nostalgie retenaient Asher à Saint Louis et faisaient de lui un vampire heureux. Nous étions tous d'accord sur ce point, Richard y compris. C'est l'une des rares caractéristiques que les vampires partagent avec les humains : une explication basée sur le cul leur paraît toujours plus crédible qu'une explication innocente. Les gens préfèrent croire le pire plutôt que le meilleur de la part de leurs semblables, et même la mort n'y change rien.

— De toute façon, ce que tu fais – et avec qui tu le fais – ne me regarde plus, ajouta Richard sur un ton beaucoup plus neutre que ses paroles. Tout à l'heure dans la salle de bains, j'étais gêné. Tu

m'as pris au dépourvu.

— Je vois, murmurai-je.

— Si nous sommes censés impressionner nos adversaires, nous devons utiliser les marques.

— Mira leur a dit que tu auditionnais des candidates au poste de lupa. Ils savent déjà que nous ne sommes pas un couple.

— Nous n'avons pas besoin de leur faire une démonstration de félicité domestique, Anita. Une démonstration de pouvoir suffira.

Richard me tendit une main que je fixai des yeux sans la prendre. La dernière fois que nous nous étions baladés ensemble dans la forêt, c'était la nuit où il avait tué Marcus. La nuit où tout avait mal tourné.

— Je ne crois pas pouvoir rejouer cette scène, Richard.

Il serra le poing. Je n'avais pas eu besoin de préciser à quoi je pensais.

— Je sais que j'ai merdé cette nuit-là, Anita. Tu ne m'avais jamais vu me transformer, et je l'ai fait allonger sur toi, alors que tu ne pouvais pas t'échapper. J'y ai beaucoup réfléchi depuis. Je n'aurais pas pu trouver pire façon de te révéler ma bête. J'en ai conscience à présent, et je suis désolé de t'avoir effrayée.

Effrayée ? Il était encore loin du compte. Mais je me gardai bien de le lui faire remarquer. Il était en train de me présenter ses excuses, et j'allais les accepter.

— Merci, Richard. Moi non plus, je ne voulais pas te faire de mal. C'est juste que...

— Tu n'as pas supporté.

Je soupirai.

— Je n'ai pas supporté, acquiesçai-je.

De nouveau, il me tendit la main.

— Je suis désolé, Anita.

— Moi aussi, Richard.

Il eut un petit sourire.

— Pas de magie, Anita. Seulement ta main dans la mienne.

Je secouai la tête.

— Non.

— Tu as peur ? demanda-t-il.

Je le regardai fixement.

— Quand nous aurons besoin de conjurer le pouvoir des marques, nous pourrons nous toucher. Mais pas ici, pas maintenant.

Il leva une main pour me caresser le visage, et j'entendis la soie de sa chemise se déchirer. Il baissa le bras et posa deux doigts sur la couture qui venait de craquer.

— C'est déjà la troisième fois, se lamenta-t-il.

Il tendit son autre bras devant lui et glissa sa main entière dans la déchirure qui courait le long de son biceps. Puis il pivota pour me montrer son dos. Sur ses épaules, les coutures béaient comme deux gueules symétriques.

Je ne pus m'empêcher de glousser. Et croyez-moi, ça ne m'arrive pas souvent.

— Tu ressembles à l'incroyable Hulk.

Richard fléchit ses bras et ses épaules, adoptant une pose de culturiste. Sa mine faussement concentrée me fit éclater de rire. La soie se déchira avec un bruit presque mouillé. De tous les tissus, c'est la soie qui produit le son le plus proche de celui de la chair humaine quand elle se déchire. Seul le cuir est plus vivant sous la morsure d'une lame.

La peau mate de Richard apparut sous le tissu noir, comme si un couteau invisible lacérait ce dernier. Richard se redressa. Une de ses manches bâillait sous son aisselle, et les coutures du haut de sa poitrine ressemblaient à des sourires jumeaux.

— Je sens comme un courant d'air...

De nouveau, il pivota pour me montrer son dos. Sa chemise pendait en lambeaux le long de sa colonne vertébrale.

— Elle est foutue, commentai-je.

— J'ai soulevé trop de fonte depuis qu'on me l'a fabriquée sur mesure.

— À ce rythme-là, tu seras bientôt trop musclé.

— Trop musclé ? C'est possible, ça ?

— Oui.

— Tu n'aimes pas ?

Richard saisit le devant de sa chemise et tira. La soie se déchira avec un doux cri. Il me jeta les morceaux, et je les rattrapai sans réfléchir.

Puis il passa une main dans sa nuque et arracha le derrière de sa chemise, exposant la totalité de sa poitrine. Il tendit les bras vers le ciel, et ses muscles saillirent sous sa peau depuis le ventre jusqu'aux épaules.

Je n'en eus pas seulement le souffle coupé : j'oubliai carrément de recommencer à respirer. Quand mes poumons me rappelèrent à l'ordre, je pris une inspiration hoquetante. Et moi qui voulais avoir l'air blasé...

Richard baissa les bras. De sa chemise, il ne restait plus que les manches. Il les ôta comme une stripteaseuse se défaisant de ses gants et laissa les deux tubes de soie tomber sur le sol. Puis il me fixa du regard, torse nu.

— Suis-je censée applaudir ou m'exclamer : « Monsieur Zeeman, comme vous êtes large d'épaules » ? Je sais que tu as un corps magnifique, Richard. Tu n'es pas obligé de me mettre le nez dedans.

Il fit un pas vers moi, et s'immobilisa si près qu'il aurait suffi d'une pensée un peu érotique pour que nos deux corps entrent en contact.

— Quelle bonne idée...

Je fronçai les sourcils. J'avais dû louper un épisode.

— Qu'est-ce qui est une bonne idée ?

— Te mettre le nez dedans, répondit-il d'une voix si basse que c'était presque un murmure.

Je rougis et espérai qu'il ne le verrait pas dans le noir.

— C'est une expression, Richard. Tu sais que je ne le pensais pas.

— Je sais, mais c'est quand même une bonne idée.

Je reculai.

— Fiche le camp, Richard.

— Tu ne connais pas le chemin du lupanar.

— Je le trouverai toute seule, merci.

Il leva une main comme pour me toucher le visage, et je reculai si précipitamment que je faillis m'étaler. Il m'adressa un bref sourire et disparut au pas de course entre les arbres. Je sentis son pouvoir comme le vent qui gonfle une voile. Il chevauchait l'énergie de la forêt, de la nuit, de la lune. Et si je voulais, je pouvais monter en croupe.

Je restai plantée là, m'enveloppant de mes bras, me concentrant pour bloquer les sensations qui m'assaillaient et couper le lien entre nous.

Lorsque je fus de nouveau seule dans mon corps et dans ma tête, je rouvris les yeux. Jason se tenait si près de moi que je sursautai. Et constatai combien j'avais été imprudente.

— Putain, Jason, tu m'as fait peur.

— Désolé. J'ai pensé qu'il valait mieux que quelqu'un reste en arrière pour s'assurer qu'un vampire ne t'enlève pas.

— Merci. Sincèrement.

— Tu vas bien ?

— Ouais, ouais.

Jason grimaça, et je pus presque voir le rire dans ses yeux.

— Il s'y prend de mieux en mieux.

— Pour quoi ? Pour jouer son rôle d'Ulfric ?

— Pour te séduire.

Je fixai du regard le loup-garou.

— Tu te rappelles combien j'étais jaloux de là façon dont tu regardais Asher ?

J'acquiesçai.

— La façon dont tu regardes Richard... (Il secoua la tête.) C'est quelque chose.

Je pris une profonde inspiration et la relâchai lentement.

— Ça n'a pas d'importance.

— Si, ça en a. Ça ne te rend pas heureuse, mais ça a de l'importance.

Que vouliez-vous que je réponde ?

Nous nous remîmes à marcher dans la direction que les autres

avaient prise. Nous n'avons pas besoin d'un putain de guide pour nous montrer le chemin.

CHAPITRE 18

Nous trouvâmes le lupanar, même sans putain de guide pour nous montrer le chemin. Après tout, nous disposions du flair de Jason et de ma capacité à sentir les morts.

J'avais supposé que tous les lupanars se ressemblaient, mais je compris mon erreur alors que je me trouvais encore à plusieurs dizaines de mètres de celui-ci. Quoi qu'il abrite, une odeur de mort – de vieille mort – s'y mêlait à celle des métamorphes. Je le percevais comme une tombe dont les occupants n'auraient jamais connu le repos. Parfois, on tombe sur ce genre de truc en se baladant dans les bois : un simple trou où un cadavre a été enseveli sans le moindre rituel. Les morts n'aiment pas être enterrés à l'étroit, et encore moins tout près de la surface. Si leur tombe n'est pas large et profonde, ils ont du mal à trouver le repos. Généralement, l'incinération règle le problème. Je n'ai encore jamais rencontré le fantôme de quelqu'un qui avait été incinéré.

Nous apercevions déjà la douce lumière de plusieurs lanternes à travers les arbres lorsque Jason s'arrêta et me toucha le bras pour attirer mon attention.

- Je n'aime pas ce que je sens, dit-il. De quoi parles-tu ?
- D'un corps resté trop longtemps à la surface.
- Un zombie ? suggérai-je.

Jason secoua la tête.

- Non. Plus sec, plus vieux que ça.

Nous nous entre-regardâmes. J'étais à peu près certaine que

nous pensions à la même chose. Un vampire en décomposition.

Je remarquai que j'agrippai le bras de Jason, et réciproquement. Nous restâmes immobiles dans le noir, comme des enfants se demandant si le bruit qu'ils viennent d'entendre a été produit par un monstre, ou si ce n'était que le vent. Aucun de nous ne fit le dernier pas qui nous aurait permis de le découvrir. Si nous avions eu des couvertures, nous nous serions planqués dessous.

Si nous étions seulement venus pour tuer nos adversaires, je ne me serais pas fait tant de bile. Depuis quelque temps, j'avais adopté la politique de la terre brûlée. Chaque fois que nous approchions des vampires sur leur propre territoire, l'un de nous le payait très cher.

Je compris soudain que je n'avais aucune envie de pénétrer dans cet endroit et de négocier avec les monstres. Je voulais juste coller un flingue sous le menton de Colin et appuyer sur la détente. En finir le plus rapidement possible au lieu de donner aux vampires un quelconque pouvoir sur moi, à travers les anciennes règles d'hospitalité instaurées par les anémiques en phase terminale.

Damian s'approcha en glissant entre les arbres. Il portait l'uniforme en vigueur : un pantalon de cuir noir si moulant qu'on devinait au premier coup d'œil qu'il n'y avait rien d'autre qu'un vampire à l'intérieur, des bottes qui lui montaient jusqu'aux genoux et un tee-shirt de soie noire avec un col plongeant. On aurait presque dit un vêtement de femme. Les cheveux longs de Damian renforçaient cette illusion de féminité, mais la poitrine et les épaules que dévoilait son tee-shirt la démentaient aussitôt : masculines, définitivement masculines.

Jason portait une tenue quasiment identique, sauf que son pantalon et son tee-shirt étaient en satin. Pour la première fois, je remarquai qu'il était plus large d'épaules que Damian. Ce devait être un changement récent. Mon regard passa du loup-garou au vampire, et je secouai la tête. Ils grandissent si vite... Mais je me contentai de lancer :

- Vous ressemblez aux choristes d'un groupe goth.
- Tout le monde vous attend, dit Damian.

Je n'avais toujours pas davantage envie d'y aller. Je sentis Jason faire un signe de dénégation.

— Non.

— Vous avez peur, constata Damian.

Jason acquiesça. D'habitude, lui et moi sommes plus courageux, aussi affreux que soient les monstres qui nous attendent dans la pièce d'à côté – ou la clairière d'à côté, en l'occurrence.

— Que se passe-t-il, Damian ? interrogeai-je d'une voix un peu trop aiguë.

— Je t'ai expliqué ce qu'est Colin.

— Tu as dit que c'était un guenaud. Qu'il pouvait se nourrir de la peur d'autrui. Tu parles d'une explication !

— Il peut également provoquer la peur chez autrui, précisa Damian.

Je pris une profonde inspiration et me forçai de lâcher le bras de Jason. Le loup-garou continua à s'accrocher au mien.

— C'est assez logique, convins-je. Comme ça, il a toujours moyen d'assurer son repas, pas vrai ?

Damian hocha la tête.

— Sans compter qu'il aime ça. La peur est comme une drogue pour les guenauds. Mon ancienne maîtresse disait que c'était meilleur que le sang, parce qu'elle se mouvait dans un monde de peur. Si elle le désirait, elle pouvait faire trembler n'importe qui sur son passage.

— Et c'est ce que Colin est en train de faire ? demandai-je.

Jason laissa enfin retomber son bras. Il resta assez près de moi pour que nos corps continuent à se toucher ; du moins ne nous blottissions-nous plus l'un contre l'autre comme des lapins effrayés.

— D'habitude, je sens quand un vampire manipule mon esprit. Il est doué, concédai-je.

— C'est différent des autres pouvoirs que possèdent les maîtres vampires, Anita. Ma maîtresse disait que c'était comme la respiration des humains, une chose qu'elle faisait sans y penser. Elle pouvait l'intensifier, mais jamais vraiment l'arrêter. Une aura de teneur sourde l'enveloppait perpétuellement.

— Elle était effrayante, même au lit ? interrogea Jason.

Je crois que c'était censé être une boutade. Mais même nimbée

par le clair de lune, l'expression de Damian n'eut rien de drôle.

— Oui, répondit-il. Oui, elle l'était.

Il me regarda avec une intensité qui ne me plut guère. Il alla jusqu'à tendre la main vers moi, mais la laissa retomber sans m'avoir touchée. Enfin, il dit :

— Certains maîtres peuvent se nourrir d'autre chose – pas seulement de la peur d'autrui.

— Quoi, par exemple ? demandai-je.

Asher respira dans mon esprit, et il avait dû faire la même chose à Damian, parce que nous sursautâmes tous les deux. Sa voix me parvint comme un murmure dans une pièce voisine, comme un son dénué de mots.

— Dépêchez-vous.

Nous obtempérâmes sans plus discuter.

Les lanternes brillaient à travers les arbres comme de minuscules lunes jaunes. Damian franchit la lisière de la forêt d'un pas glissant et pénétra dans la clairière. Mon entrée ne fut pas aussi gracieuse. Je trébuchai et faillis m'étaler de tout mon long. Cet endroit abritait un cercle de pouvoir si ancien et si fréquemment utilisé qu'il était pareil à un rideau enveloppant le lupanar. Il faudrait très peu d'énergie pour animer ce qui s'y tapissait.

Lorsque je m'arrachai à ma vision intérieure pour balayer la clairière du regard, je m'arrêtai net. Je restai plantée là, les yeux écarquillés. Jason en fit autant. Nous étions plutôt blasés, depuis le temps que nous fréquentions des monstres, mais le lupanar du clan du Chêne méritait bien une telle réaction de notre part.

C'était une immense clairière au centre de laquelle se dressait un chêne – mais cette description était à la fois aussi exacte et aussi inappropriée que le fait de décrire l'Empire State Building comme un « grand immeuble ». L'arbre ressemblait à un putain de géant végétal. Il devait bien mesurer trente mètres de haut. Il n'en finissait plus de grimper vers le ciel.

Un corps était suspendu à l'une de ses branches les plus basses : un squelette dont des tendons desséchés retenaient encore le bras gauche. Le droit s'était détaché de la clavicule et était tombé par terre. Il y avait des os partout au pied du chêne. Des os blancs, des

os jaunes, des os si vieux que l'exposition aux intempéries leur avait conféré une teinte grisâtre. Un véritable tapis d'ossements qui s'étendait depuis la base de l'arbre pour recouvrir toute la clairière.

Le vent se leva, soufflant à travers la forêt et faisant bruire les feuilles du chêne. La corde grinça tandis que le squelette se balançait à une de ses extrémités. Ce son me fit lever les yeux. Il n'y avait pas une seule corde, mais plusieurs dizaines. La plupart d'entre elles étaient vides à présent, rompues ou effilochées, et le vent les agitait toutes.

Je les suivis du regard jusqu'au sommet de l'arbre, aussi haut que possible dans les ténèbres trouées par le clair de lune. Le chêne devait être plus que centenaire, et des morceaux de corde rongés par les éléments ornaient sa cime. Ça faisait un bail qu'on pendait des gens ici.

Une rafale un peu plus violente que les autres fit pivoter le squelette sur lui-même. L'espace d'une seconde, ses orbites vides reflétèrent la lumière des lanternes. Puis les tendons de ses maxillaires cédèrent sur un côté, et sa mâchoire resta accrochée à l'autre comme un gond cassé. Je fus saisie par une furieuse envie de m'élancer à travers le cimetière d'ossements pour l'arracher ou la remettre en place – tout plutôt que de la regarder osciller au gré du vent.

— Doux Jésus, souffla Jason.

Je ne pus qu'acquiescer. Je ne perds pas souvent l'usage de la parole, mais je ne voyais pas quoi dire face à un tel spectacle.

Damian avait rebroussé chemin jusqu'à nous. Il semblait attendre, comme s'il avait reçu la mission de nous escorter. Je m'arrachai enfin à la contemplation de l'arbre et de son macabre ornement. Sur le sol, des bancs formaient un triangle aux extrémités disjointes. Ils étaient suffisamment espacés pour que leurs occupants ne soient pas gênés aux entournures pourtant, la clairière paraissait bondée, comme si l'air lui-même grouillait de choses invisibles qui allaient et venaient, me frôlant et me donnant la chair de poule.

— Tu as senti ça ? demandai-je.

Jason me dévisagea.

— Senti quoi ?

Apparemment pas. Autrement dit, la source de cette pression ne figurait pas sur la liste des choses que les métamorphes pouvaient percevoir. Alors, de quoi s'agissait-il ?

Un vampire assis sur le banc le plus proche me fixait du regard. Il avait des cheveux bruns coupés si court qu'ils laissaient son cou pâle et nu. Ses yeux semblaient très foncés – peut-être marron, peut-être noirs. Il sourit, et son pouvoir se déversa sur moi. Il essayait de me capturer avec son regard.

En temps normal, j'aurais engagé un concours à qui baisserait les yeux le premier, mais je n'aimais pas du tout ce que je sentais dans cet endroit. Un pouvoir qui n'avait rien de vampirique. Aussi évitai-je soigneusement le regard du vampire pour étudier la courbe blême de sa joue.

Ses lèvres étaient pleines, avec un arc de Cupidon parfait – presque féminin. Le reste de son visage n'était qu'angles aigus : menton pointu, nez trop long... Il aurait été assez anodin sans cette bouche et ces yeux frangés de longs cils, sombres et profonds comme des miroirs.

Je ne m'attardai pas sur ses yeux. Je me sentais déséquilibrée, comme si le sol n'était pas tout à fait stable sous mes pieds. Richard aurait dû me prévenir au sujet du lupanar. Quelqu'un aurait dû me préparer à ça. Plus tard, je pourrais m'abandonner à la colère. Pour le moment, j'étais trop occupée à chercher une réaction appropriée. Si le clan de Verne pratiquait les sacrifices humains, je devais y mettre un terme.

Damian se plaça devant moi, formant un écran de son corps entre moi et les autres.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Anita ? s'inquiéta-t-il.

Je le dévisageai. La seule chose qui m'empêchait de perdre les pédales devant les autres vampires, c'était Richard. Jamais il n'aurait toléré des sacrifices humains. Oh, il aurait pu venir ici une fois, ne jamais y remettre les pieds et s'abstenir de prévenir la police. Mais il ne serait pas revenu année après année. Il avait trop de sens moral pour ça.

Peut-être était-ce juste la façon dont le clan de Verne traitait ses

morts. Dans le cas contraire, j'appellerais les flics, mais pas ce soir. Pas à moins que nos hôtes n'amènent une victime hurlante. S'ils faisaient ça, je ne répondais plus de rien.

Je secouai la tête.

— Qu'est-ce qui pourrait bien ne pas aller ? grinçai-je.

Je m'avançai dans la clairière, me dirigeant vers le reste de notre petit groupe. Apparemment, chacun des trois groupes se composait d'un nombre de membres équivalent. C'était typique d'une rencontre entre créatures surnaturelles. Dans ces cas-là, on négocie toujours son entourage.

Richard se leva et vint vers moi. Je pris sa main quand il me la tendit, mais curieusement, en cet instant, je me moquais bien qu'il soit torse nu ou pas. J'étais en colère contre lui. En colère parce qu'il ne m'avait pas préparée à cet endroit. Peut-être pensait-il que plus rien ne pouvait me choquer, ou peut-être... Du diable si je le savais, mais une fois de plus, il avait merdé.

Aussi le laissai-je tenir ma main, et le contact de sa peau ne me fit absolument rien. J'étais trop perplexe, trop occupée à maîtriser mon tempérament pour me laisser séduire.

— Enlève ta veste, mon enfant. Fais-nous voir ce que tu as apporté, lança une voix.

Je pivotai lentement vers son propriétaire.

Le vampire avait des cheveux coupés très court si je n'avais pas eu ceux d'Asher auxquels les comparer, je les aurais qualifiés de dorés. Ses yeux étaient bleus, ou peut-être gris – il n'y avait pas assez de lumière pour que je puisse en être sûre. Ses traits s'étaient figés avant qu'il atteigne la vingtaine. Il était encore assez jeune pour avoir les joues lisses et imberbes, comme s'il était mort avant que son système pileux puisse se développer.

Son visage d'enfant surmontait une silhouette efflanquée d'adolescent empoté. Mais quand il se leva, son mouvement n'eut rien de maladroit : il fut aussi fluide que celui d'un danseur en représentation. Le vampire aux yeux noirs se leva en même temps que lui, avec une aisance née de l'habitude – comme s'ils étaient les deux moitiés d'un tout.

Il y avait une humaine parmi les huit membres de leur groupe.

Une pure Amérindienne. Ses cheveux, qui lui tombaient jusqu'à la taille, étaient aussi noirs que les miens, mais raides comme des baguettes. Sa peau était brun foncé et son visage presque carré, avec de grands yeux marron aux cils si épais qu'on les remarquait à plusieurs pas de distance. Si elle portait du maquillage, celui-ci était si subtil que je ne le voyais pas. Elle avait un physique trop frappant pour qu'on la qualifie de jolie, des traits trop marqués pour satisfaire aux critères de beauté conventionnels. Mais une fois qu'on avait vu son visage, on ne pouvait plus l'oublier.

— Allons, fillette, déshabille-toi, insista le vampire à l'apparence juvénile. Nous avons déjà vu tout ce que les autres avaient à montrer. Je serais déçu que tu ne me montres pas ta marchandise, toi aussi.

Le visage de la femme demeura merveilleusement impassible, mais je décelai une certaine raideur dans la ligne de ses épaules et de son cou. Elle n'avait pas l'air d'apprécier la soirée.

La main de Richard se crispa sur la mienne. Au début, je crus qu'il me mettait en garde, qu'il m'exhortait à garder mon calme coûte que coûte. Mais je n'eus qu'à lui jeter un coup d'œil pour que ce soit l'inverse. Richard fulminait. La situation n'allait pas tarder à dégénérer si j'étais censée être la plus pondérée de nous deux.

— Vous êtes toujours aussi grossier, ou j'ai droit à un traitement de faveur ? lançai-je sur un ton rogue.

Le vampire éclata de rire. Mais ce n'était qu'un rire ordinaire, humain. Il était incapable d'utiliser sa voix de la même façon que Jean-Claude ou Asher. Évidemment, il possédait d'autres talents. Et je les avais vus gravés dans la poitrine de Nathaniel.

Asher se leva à son tour. Lorsqu'il s'était mis en route pour le lupanar, il portait un costume de satin bleu glacier, deux tons plus foncé que ses yeux pâles. La veste avait des manches et des revers ornés de broderies bleu roi, et elle était fermée par un gros bouton couvert de soie. Asher l'avait essayée sans chemise, mais elle découvrait un peu trop sa poitrine, et le contraste avec le bleu si doux du tissu faisait paraître ses cicatrices encore plus affreuses. Il s'était longuement observé dans l'unique miroir de la pièce, et avait fini par enfiler une chemise de soie blanche sous sa veste.

À présent, sa chemise était en lambeaux. On aurait dit que des

griffes gigantesques l'avaient lacérée, et ses cicatrices se voyaient au travers. En revanche, il ne saignait pas. Je n'avais rencontré que trois vampires capables d'infliger des dommages physiques à distance. L'un d'eux était membre du Conseil. Mais aucun ne maîtrisait suffisamment son pouvoir pour déchirer du tissu à même la peau de quelqu'un sans le blesser. Le concours de provoc avait déjà commencé, et jusqu'ici, Colin était en tête.

Je reportai mon attention sur Jamil et Shang-Da, qui se tenaient debout derrière le banc. Apparemment, personne ne les avait touchés.

— Tu parles de gardes du corps, raillai-je.

— Nous ne sommes pas ici pour protéger des vampires, répliqua Shang-Da.

Je fixai Jamil des yeux. Il haussa les épaules.

Génial. Vraiment génial.

Zane se tenait encore plus en retrait derrière les loups. Lui aussi était encore présentable, mais il semblait totalement paumé, comme un ex-alcoolique à une dégustation de vin.

— Étais-je censé l'arrêter ? s'enquit-il.

Je secouai la tête.

— Non, Zane. Pas toi.

Je jetai un coup d'œil à Richard, me demandant pourquoi il n'avait pas levé le petit doigt. Je pouvais comprendre qu'Asher n'ait pas réclamé de l'aide : c'eût été interprété comme un signe de faiblesse. Mais Richard aurait pu ordonner aux autres de s'interposer.

— Enlève ta veste, ou c'est moi qui m'en charge, menaça le vampire.

— C'est bon, Colin, tout le monde a compris, intervint la femme d'une voix d'alto étonnamment riche et profonde.

Le vampire lui tapota la main et lui sourit. Mais ses paroles suivantes n'eurent rien de bienveillant.

— Ça, c'est à moi d'en décider, Nikki.

Et il s'écarta d'elle comme s'il la congédiait.

L'espace d'un instant, la colère embrasa les yeux noirs de la

femme, et je sentis son pouvoir. Son pouvoir à elle, pas celui de Colin. C'était une sorcière, une médium ou quelque chose d'autre dont j'ignorais le nom. Elle était aussi humaine que moi – c'est-à-dire très peu.

Son masque stoïque reprit très vite le dessus, mais je savais ce que j'avais vu. Elle n'aimait pas Colin, et réciproquement. Mais elle était sa servante humaine, à jamais liée à lui – pour le meilleur et pour le pire.

— Si vous voulez voir ce que j'ai sous ma veste, venez ici et aidez-moi à l'enlever comme un gentleman, dis-je.

— Anita...

Je tapotai le bras de Richard.

— Tout va bien. Ne t'inquiète pas.

Il ne répondit pas, mais son expression le fit pour lui. Il me croyait incapable de me maîtriser. C'est drôle, hein ? À notre façon, ni lui ni moi n'avions confiance en l'autre.

Je consultai Asher du regard. Nous n'étions liés par aucune marque. Nous ne pouvions pas lire mutuellement dans nos pensées. Mais nous n'en avons pas besoin. Nous étions en train de nous faire botter le cul parce que les loups-garous locaux ne nous aidaient pas.

Je reportai mon attention sur les huit membres du clan du Chêne. Verne était assis sur un banc, ses loups déployés autour de lui. Deux d'entre eux étaient sous leur forme animale, mais ils étaient aussi gros que des poneys – beaucoup plus massifs que des loups gris normaux. Verne portait toujours son tee-shirt et son jean. Personne ne s'était mis en frais à part nous. Même les autres vampires étaient en tenue de ville ordinaire.

Je n'avais jamais vu autant de vampires habillés de façon si banale. La plupart d'entre eux ont un style très développé, ou au moins un sens de la mise en scène. Ils font le spectacle à eux tout seuls. Évidemment, l'arbre décoré d'ossements s'en chargeait à leur place. Et c'est nous qui étions censés les divertir, pas l'inverse. Une fois de plus, je me demandai si Verne était aussi fiable que Richard le pensait.

Je me dirigeai vers le centre du triangle formé par les trois bancs et attendis que Colin m'y rejoigne. Mais il resta immobile à

côté du vampire aux yeux noirs.

— Pourquoi dépenserais-je mon énergie pour faire ne fut-ce que quelques mètres, alors que je peux te déshabiller d'ici ? lança-t-il en souriant.

— Vous avez peur de vous approcher, peut-être ? répliquai-je sur un ton moqueur.

— Je reconnais que tu es une petite chose délicate. Mais les apparences sont souvent trompeuses. Je suis bien placé pour le savoir. Plus d'une fois, j'ai utilisé mon aspect juvénile pour tromper les imprudents. Je ne fais pas partie des imprudents, Anita Blake.

Colin tendit une main pâle, et je sentis le pouvoir chanter sur ma peau avant même qu'il lacère le devant de mon haut en velours.

Ma croix s'échappa du tissu telle une étoile captive qu'on vient de libérer. Une lumière blanche flamboya sur ma poitrine. Je détournai les yeux. Elle brûlait comme du magnésium, avec une intensité presque douloureuse.

Les crucifix brillent toujours en présence d'un vampire, mais ils ne brillent pas aussi fort que des supernovae miniatures à moins que vous soyez sérieusement en danger. Jamais le mien n'avait réagi avec une telle violence avant même que je prenne peur. J'avais toujours supposé qu'il réagissait à mes sentiments, comme une version sainte de ces bagues qui changent de couleur en fonction de votre humeur. Ce soir, pour la première fois, je comprenais que c'était peut-être ma foi qui le faisait briller. Mais passé le déclenchement, quelque chose d'autre prenait le dessus. Quelque chose qui n'était pas ma volonté, mais la sienne.

Les vampires de Colin réagirent comme ils étaient censés le faire. Ils se recroquevillèrent sur eux-mêmes, levant les bras ou enfouissant la tête à l'intérieur de leur veste pour se protéger les yeux. Pour se protéger contre la lumière.

À l'exception de Colin et de son compagnon aux yeux noirs. Pourquoi n'étais-je pas surprise que ces deux-là soient assez vieux et assez puissants pour affronter ma croix ? Oh, ça ne leur plaisait pas. Ils plissaient les yeux, mais ils ne tremblaient pas.

— Recommencez, face de crocs, et voyez ce qui sortira la prochaine fois.

Colin fit ce que je lui suggérais. J'avais vraiment cru qu'il n'oserait pas. Son pouvoir s'abattit sur moi telle une vague, et s'écoula sans me faire de mal comme de l'eau contournant un rocher.

— Si vous voulez me blesser, il va falloir vous approcher, triomphai-je.

— Je pourrais demander à Nikki de t'arracher ton joujou.

— Je croyais que vous étiez un redoutable fils de pute. Ou ne faites-vous le fier que face aux jeunes hommes enchaînés et incapables de se défendre ? Avez-vous besoin que vos proies soient impuissantes ? Ou n'êtes-vous suffisamment motivé que par les jouvenceaux ?

Colin ne prononça qu'un mot.

— Barnaby.

Le vampire aux yeux noirs s'avança et fit un pas sur le côté pour se placer entre Colin et la croix. Puis il s'arrêta, incapable d'approcher davantage. Alors, dans la lumière de la croix, je vis son visage commencer à pourrir. Des morceaux de chair rosâtre et humide glissèrent le long de ses joues, dénudant ses tendons et ses os, jusqu'à ce que sa figure ne soit plus que le masque grimaçant et putréfié d'un squelette.

Il se traîna vers moi, une main tendue devant lui en une attitude qui me rappela celle de Damian un peu plus tôt. Toute cette chair qui se décomposait dans une explosion de fluide noir... Sauf qu'il n'y avait pas d'odeur. Le dernier vampire capable de pourrir à volonté dont j'avais croisé le chemin était également capable de contrôler l'odeur, un peu comme un déodorant magique.

Si nous avions été en pleine bataille, j'aurais dégainé mon Browning et flingue Barnaby avant qu'il s'empare de ma croix, mais c'était plus un affrontement de volontés qu'autre chose. S'il était assez courageux pour toucher ma croix, je serais assez courageuse pour le laisser faire. J'espérais juste qu'il ne la presserait pas entre nos deux corps. Ça m'est déjà arrivé, et une brûlure au second degré sur le sein, c'est encore moins marrant que ça n'en a l'air.

Plus Barnaby s'approchait, plus la lumière de la croix s'intensifiait. Je dus tourner la tête pour ne pas être aveuglée. Mes

yeux me lançaient, mais je savais que le vampire devait avoir encore plus mal que moi.

Je sentis une main pourrie glisser sur ma poitrine, laissant derrière elle une traînée humide et pas tout à fait liquide qui coula entre mes seins. Barnaby saisit la chaîne, pas la croix – c'était un vampire intelligent. Il tira dessus d'un coup sec, et la chaîne se brisa.

La croix se balança au bout des maillons et alla toucher son bras. L'argent brûla d'une flamme aussi blanche et pure que la lumière l'avait été. Barnaby poussa un hurlement et projeta la croix au loin. Elle dessina dans les airs un arc scintillant comme la queue d'une comète avant que les ténèbres l'engloutissent.

Pendant que mes yeux s'ajustaient à la clarté sourde des lanternes, je lançai :

– Ne vous en faites pas, Barnaby : j'en ai plusieurs de rechange.

Le vampire était tombé à genoux, et il serrait son bras contre sa poitrine. C'était toujours un cauchemar ambulante de chair à moitié pourrie, mais celle de sa main avait noirci.

– Tout le monde n'a pas ta foi, répliqua Colin.

Je ne sentis pas davantage ses pouvoirs vampiriques se tendre vers moi que je ne les avais sentis tout à l'heure dans la forêt – mais tout à coup, la peur s'empara de moi. À présent que je savais d'où elle venait, il m'était plus facile d'y résister. Néanmoins, c'était différent de tous les autres pouvoirs vampiriques dont j'avais jamais été le jouet. Moins spectaculaire, mais plus insidieux – donc plus effrayant.

– Barnaby, le jeune loup-garou blond a très peur de toi, susurra Colin. Il a déjà eu affaire à tes semblables.

Barnaby se releva et tenta de me contourner. Je me déplaçai pour le bloquer.

– Jason est sous ma protection.

– Barnaby ne lui fera pas de mal. Il veut juste jouer un peu avec lui.

Je secouai la tête.

– Je lui ai donné ma parole que je ne laisserais pas le vampire qui a contaminé Nathaniel le toucher.

— Ta parole ? s’esclaffa Colin. Tu es une Américaine moderne. Ta parole ne signifie rien.

— Elle signifie quelque chose pour moi, contrai-je. Je ne la donne jamais à la légère.

— Je perçois la sincérité de ta voix, mais je décrète que Barnaby jouera avec ton jeune ami, et que tu ne pourras pas l’en empêcher sans rompre la trêve. Quiconque rompra la trêve le premier devra en répondre devant le Conseil.

Je continuai à me déplacer en même temps que Barnaby, de sorte qu’il me força à reculer peu à peu sans que je le laisse atteindre Jason pour autant.

— Colin, on m’a dit que vous sentiez la peur. Vous devez vous rendre compte que mon ami est terrorisé par le vôtre.

— Oh que oui. Ça va être un véritable festin.

— Vous risquez de briser son esprit.

Quelqu’un me toucha le dos, et je sursautai. C’était Asher. J’avais reculé jusqu’au banc de notre groupe. Richard et ses gardes du corps s’étaient déployés autour de Jason. Ils ne protégeraient peut-être pas Asher, mais ils protégeraient un des leurs.

De nouveau, Barnaby fit un pas sur le côté comme pour me contourner. Je fus forcée de sauter par-dessus le banc pour m’interposer entre Jason et lui. Je posai ma main gauche sur sa poitrine pourrie. La droite était sur la crosse du Browning. Je m’assurai qu’il la voie bien.

Colin parla. Le corps de Barnaby se dressait entre nous, mais c’était comme s’il voyait à travers les yeux de l’autre vampire.

— Si tu tires sur un de mes gens, tu romps la trêve.

— Vous nous avez renvoyé Nathaniel mourant. Asher a dit que c’était un compliment, que vous l’avez fait parce que vous nous pensiez capables de le sauver.

— Et vous l’avez bel et bien sauvé, non ?

— Oui. Laissez-moi donc vous retourner le compliment. Je pense que si je tire sur Barnaby à bout portant, il survivra. J’ai déjà flingué des vampires en train de pourrir, et leurs fringues ont été plus abîmées qu’eux.

— Tu perçois la sincérité dans sa voix, ajouta Asher. Elle croit

vraiment qu'il survivra. Donc, en tirant, elle ne rompra pas la trêve.

— Elle croit qu'il survivra, mais elle espère le contraire, riposta Colin.

— Briser l'esprit d'un membre de notre entourage, ce serait aussi rompre la trêve, insista Asher.

— Je ne suis pas d'accord.

— Nous sommes donc dans une impasse, déclarai-je.

— Oh, ça m'étonnerait. (Colin se tourna vers l'Ulfric local.) Verne, il est temps de gagner ta croûte. Débarrasse-moi des protecteurs du petit blond.

Verne se leva, et ses loups-garous l'entourèrent. Ils s'avancèrent vers nous, portés par une vague d'énergie qui me picota la nuque et le bout des doigts. La main me démangeait de dégainer.

— Verne ! s'exclama Richard.

Mais Verne ne s'intéressait pas à lui. C'était moi qu'il regardait. Dans ses mains, il tenait un petit panier fermé. Je n'attendis pas de découvrir ce qu'il y avait à l'intérieur. Je braquai mon Browning sur la poitrine du loup-garou.

CHAPITRE 19

— Du calme, fillette, dit Verne. C'est un cadeau.

Je continuai à viser le milieu de sa poitrine d'une main qui ne tremblait pas.

— C'est cela, oui.

— Quand tu verras ce que c'est, tu comprendras que nous ne sommes pas dans son camp.

— Ne choisis pas le mauvais camp, Médor, lança Colin. Sinon, je te le ferai regretter.

Verne tourna la tête vers le vampire. Je vis ses yeux humains se changer en yeux de loup alors qu'il me tendait le panier. Mais son regard plein d'une colère effrayante demeura braqué sur Colin.

— Vous êtes incapable d'appeler un quelconque animal, gronda-t-il d'une voix sourde. Vous osez nous menacer dans notre centre de pouvoir. Mais ici, vous êtes moins que le vent qui souffle à l'extérieur de notre caverne. Ici, vous n'êtes rien.

— Mlle Blake n'est pas non plus l'une des vôtres, répliqua Colin.

— Elle est la lupa du clan de Thronnus Roke.

— Elle est humaine.

— Elle se dresse entre vous et un loup-garou. Ça me suffit pour que je la considère comme leur lupa.

Barnaby avait reculé. J'ignorais s'il croyait que j'allais lui tirer dessus, ou si Colin avait soufflé un nouveau plan dans son oreille pourrie. À vrai dire, je n'étais même pas certaine de m'en soucier. Un morceau de chair lourd et humide était en train de glisser dans

un des bonnets de mon soutien-gorge. Comme une larme qui vous coule sur la joue, mais en pire. Bien pire. Je réprimai une forte envie de l'essuyer tant que Barnaby me fixa des yeux. Dès qu'il pivota pour retourner auprès de Colin, je repêchai le bout de chair putréfiée de ma main gauche et secouai la main pour m'en débarrasser.

— Que se passe-t-il, Anita ? Il s'est un peu trop approché à ton goût ? railla Colin.

Je m'essuyai la main sur la minijupe en cuir et lui souris.

— Allez vous faire foutre.

Verne s'avança seul au centre du triangle. Ses loups restèrent pelotonnés devant le banc du fond. Il continua à marcher vers nous et s'immobilisa à deux mètres de notre banc, tenant toujours le panier dans ses mains.

Je jetai un coup d'œil à Asher. Il haussa les épaules. Richard acquiesça comme si j'étais censée me porter à la rencontre de Verne. Un cadeau, avait-il dit.

J'allai à sa rencontre. Il s'agenouilla et déposa le panier sur le sol entre nous. Comme il ne se relevait pas, je m'agenouillai moi aussi : apparemment, c'était ce qu'il attendait. Il ressemblait toujours à un Hell's Angel sur le retour, mais ses yeux... Je me demandai si je m'habituerai jamais à voir des yeux de loup dans un visage humain. Probablement pas.

Je soulevai le couvercle du petit panier. À l'intérieur, un visage me fixait du regard. Je me relevai précipitamment. Le Browning apparut dans ma main comme par magie. Je le pointai d'abord sur Verne, puis sur le panier, avant de presser le plat du canon contre mon front.

Enfin, je recouvrai l'usage de ma voix.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous avez dit que vous vouliez la tête de Mira dans un panier. Que si nous vous la donnions, vous considéreriez sa faute comme rachetée.

Je pris une inspiration sifflante et la relâchai en gonflant les joues. Je baissai les yeux vers le panier, agrippant toujours mon Browning comme le doudou qu'il était pour moi.

La bouche de Mira était ouverte en un cri silencieux, ses paupières baissées comme s'ils l'avaient surprise pendant son sommeil. Mais je savais que ça n'était pas le cas. Ils lui avaient simplement fermé les yeux après lui avoir coupé la tête. Même dans la mort, même détaché du reste de son corps, son visage avait une structure osseuse délicate, et on devinait qu'elle avait été jolie.

Je me forçai à rengainer mon flingue. Il ne pouvait plus me servir à rien. Je me laissai tomber à genoux, fixant le sol des yeux. Au bout d'un moment, je levai les yeux vers Verne et secouai la tête – encore et encore, sans pouvoir m'arrêter. Je scrutai ses traits et tentai d'y trouver quelque chose sur lequel je puisse gueuler. Mais son expression était inhumaine, et pas seulement à cause de ses yeux.

On pourrait croire qu'après tout ce temps, j'arrêteraï d'oublier que les métamorphes ne sont pas humains. Mais je l'avais fait une fois de plus. J'étais en rogne, et j'avais parlé comme si je m'adressais à un autre être humain. Sauf que ça n'était pas le cas.

J'entendis quelqu'un chuchoter, et c'était moi.

– C'est ma faute. C'est ma faute.

Je levai la main gauche pour m'en couvrir les yeux. L'odeur de décomposition de Barnaby emplît mes narines. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Si on peut dire.

Je rampai sur le côté et vomis. À quatre pattes, j'attendis que la nausée recède. Lorsque je pus de nouveau parler, je dis :

– Vous ne comprenez donc rien à rien ? C'était juste une expression.

Richard s'était agenouillé à côté de moi. Il me posa doucement une main dans le dos.

– Tu lui as dit ce que tu voulais, Anita. Elle avait sali l'honneur de la meute. C'est passible de mort. Tu n'as fait que leur indiquer la façon d'appliquer la sentence.

Je lui jetai un coup d'œil en biais. J'avais une horrible envie de pleurer.

– Je ne le pensais pas, chuchotai-je d'une voix rauque.

Richard acquiesça.

– Je sais.

Ses yeux étaient pleins de chagrin. Comme moi, il savait par expérience que souvent, les gens ne pensent pas ce qu'ils disent. Mais quand les monstres sont là pour écouter, ils le prennent toujours au pied de la lettre.

CHAPITRE 20

— Je te croyais plus coriace que ça, Anita Blake.

Richard m'aida à me relever, et je le laissai faire. Je m'appuyai sur lui l'espace d'une seconde, le front posé sur la peau lisse de son bras. Puis je me redressai et reculai en le lâchant. Je croisai le regard de Colin. Ses yeux étaient définitivement gris, et non pas bleus.

— Je sais que nous sommes censés satisfaire au protocole et valser pendant un petit moment, Colin. Mais ce qui me restait de patience reposait dans ce panier. Expliquez-nous donc vos griefs et finissons-en.

Le vampire sourit.

— Tu as le cœur si tendre... Ta réputation est peut-être surfaite. Je lui rendis son sourire et secouai la tête.

— C'est possible. Mais puisque nous ne sommes pas censés nous entre-tuer ce soir, ça n'a pas d'importance.

Colin me tourna le dos et s'éloigna. Il rejoignit son escorte et fit face à Asher. Il me congédiait comme il avait congédié sa servante humaine.

— Je ne serai pas remplacé, Asher.

— Je ne suis pas venu ici pour vous remplacer, affirma Asher sur un ton neutre.

— Pour quelle autre raison Jean-Claude enverrait-il un maître presque aussi vieux que moi sur mes terres, bien que je le lui aie formellement interdit ?

— J'aurais pu dissimuler ce que je suis. Mais Jean-Claude pensait que vous interpréteriez ça de travers. Je ne vous ai rien caché.

— Mais tu es venu quand même.

— Je ne peux pas changer le passé. Que faudrait-il pour vous satisfaire ?

— Votre mort, répondit Colin.

Tout le monde se figea, et le silence se fit, comme si chacun d'entre nous retenait son souffle. Je voulus dire quelque chose. Richard me posa une main sur l'épaule. Je refermai la bouche et laissai Asher gérer la suite de la conversation, mais ce fut difficile.

Asher éclata de ce rire merveilleusement palpable.

— Vous rompiez la trêve ?

— Pas si je tue un rival venu pour me supplanter. Je ne ferai que me protéger et donner une leçon aux autres vampires ambitieux.

— Vous savez que je ne suis pas venu vous supplanter.

— Non, je ne le sais pas.

— Je suis bien là où je suis.

— Pourquoi ? Tu pourrais être le maître d'une ville, loin de leur triumvirat. Pourquoi te contenterais-tu de moins ?

Asher eut un très léger sourire.

— Il est des choses qui comptent plus à mes yeux que le pouvoir.

Colin secoua la tête.

— On m'a raconté que tu étais amoureux d'elle et de Jean-Claude. Que tu couchais avec eux deux, et que c'était la raison pour laquelle l'Ulfric cherchait une nouvelle lupa.

— Si seulement il voulait coopérer, nous pourrions former un très heureux ménage à quatre.

Près de moi, Richard se raidit, surpris. Ce fut mon tour de lui toucher le bras pour l'empêcher de dire ce à quoi il pensait.

— On m'a raconté beaucoup de choses, reprit Colin. Mes gens vous surveillent de loin depuis un moment. Nous croyons que tu es amoureux de la fille et de Jean-Claude. Nous connaissons votre histoire commune. Nous croyons même qu'un amateur d'hommes dans ton genre coucherait avec leur Ulfric s'il te laissait faire. Ce que

nous refusons de croire, c'est que tu couches effectivement avec un des trois – à plus forte raison, avec les trois. Nous pensons que ce n'est qu'une invention pathétique destinée à te sauver.

Je me dirigeai vers Asher. Notre plan consistait à leur faire une démonstration de pelotage léger. J'avais prévenu Asher qu'il vaudrait mieux pour lui que ce soit léger, mais nous n'eûmes jamais l'occasion d'en arriver là.

Il y eut un mouvement dans les ténèbres. Des dizaines de vampires jaillirent de l'obscurité et encerclèrent la clairière. Colin nous avait distraits pendant que ses gens se déployaient pour nous prendre à revers, et ni Asher, ni moi, ni aucun des métamorphes ne les avions sentis.

— Laissez-nous Asher, exigea Colin, et le reste de votre groupe pourra repartir sain et sauf.

— Vous êtes en train de rompre la trêve, déclara Asher.

Il était toujours aussi calme et impassible, comme si Colin ne venait pas d'exiger sa mort.

Verne s'avança.

— Ceci est notre lupanar. Nous pouvons le fermer à tous les étrangers.

— Pas sans votre vargamor, répliqua Colin. Et tu l'as laissée en sécurité chez elle, au cas où les choses tourneraient mal. Tu es toujours si protecteur envers ta famille humaine... Je comptais là-dessus. (Colin leva un bras comme pour donner un signal à ses gens.) Aucun des membres de ton escorte n'est assez puissant pour invoquer le cercle.

— Si vous tuez Asher, la trêve sera rompue.

— Je ne causerai aucun tort au triumvirat de Jean-Claude. Je me contenterai d'éliminer un rival.

Les vampires se déplaçaient entre les arbres. Ils ne se pressaient pas. Ils se mouvaient aussi lentement que des ombres solides, comme s'ils avaient toute la nuit pour resserrer leur étau et s'emparer de nous.

— Asher ? demandai-je sans quitter du regard les silhouettes menaçantes.

— Oui.

— La trêve est-elle rompue, oui ou non ?

— Oui.

— Génial.

Je le sentis s'avancer vers moi, mais je n'avais d'yeux que pour les ténèbres qui bordaient la clairière et pour ce cercle dont la circonférence diminuait. J'arrêtai mon choix sur un vampire mince, d'apparence juvénile. Il ne portait pas de chemise, et sa poitrine pâle semblait presque phosphorescente dans les ténèbres.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ?

Asher se tenait tout près de moi, à présent. Je l'écartai du bras gauche et fis passer le mini Uzi devant moi de la droite. L'arme décrivit un arc de cercle autour de mon corps.

Je tirai avant même d'avoir visé, de sorte que les balles dessinèrent des pointillés en travers des jambes du vampire, le faisant tressauter. J'empoignai le pistolet mitrailleur à deux mains et luttais contre son élan pour arroser ma cible en allers et retours meurtriers. En même temps, je poussai un hurlement inintelligible. Je ne cherchais pas à avoir l'air menaçant : il était impossible d'entendre ma voix par-dessus le raffut du mini Uzi. Je hurlais parce que je ne pouvais pas m'en empêcher, parce que la tension et l'horreur remontaient depuis mes mains jusqu'à ma bouche.

Entre la distance et l'obscurité, le sang qui jaillit du corps du vampire me parut noir. On aurait dit qu'une main géante le déchiquetait. La moitié supérieure de son corps bascula lentement sur le côté. La moitié inférieure tomba à genoux.

Les autres vampires s'étaient figés ou avaient plongé à couvert. Le silence qui suivit fut aussi assourdissant qu'un coup de tonnerre. Ma respiration laborieuse résonna douloureusement à mes oreilles. Lorsque je parlai, ma voix était essoufflée mais parfaitement nette.

— Que personne ne bouge !

Personne ne bougea.

Asher fut le premier à réagir.

— Nous pouvons tous repartir d'ici sains et saufs, Colin.

— C'était impressionnant de violence, concéda Colin. Mais tu te trompes. Le pauvre Archie ne sera plus jamais sain et sauf.

— Toutes mes excuses à Archie, lâchai-je.

— Tu me paieras ça, Anita Blake.

— Envoyez-moi la facture.

— Oh, j'en ai bien l'intention. Je me rembourserai directement sur la bête – toi.

— Combien de vos gens voulez-vous que je tue ce soir, Colin ? J'ai encore des tas de balles en réserve.

— Tu ne pourras pas les tuer tous.

— Peut-être pas, mais je peux en tuer une demi-douzaine et en blesser salement le double. Je n'ai pas l'impression qu'ils se bousculent au portillon pour passer les premiers.

Je mourais d'envie de voir le visage de Colin, mais je ne voulais pas quitter des yeux les vampires planqués entre les arbres. Ils n'avaient pas bougé. Ceux qui se trouvaient déjà à l'intérieur du lupanar relevaient des compétences de quelqu'un d'autre. Mon boulot consistait à maintenir les autres à distance. Je pense qu'Asher connaissait la répartition des tâches. Je ne pouvais qu'espérer que Richard la connaisse aussi.

— J'ignore de quelle façon Jean-Claude gère son territoire, mais je sais comment je gère le mien. Ce que tu ne comprends pas, Anita Blake, c'est que rien de ce que tu pourrais leur faire ne les poussera à te craindre davantage qu'ils ne me craignent déjà.

— La mort est la menace ultime, Colin, et je ne bluffe pas.

— Moi non plus.

Je sentis quelque chose remuer entre les arbres. Une ligne de pouvoir qui s'échappait de Colin et filait vers les silhouettes immobiles de ses vampires. Je fis mine de braquer mon pistolet mitrailleur sur Colin, mais Asher me toucha le bras.

— Il est à moi. Continue à surveiller les autres.

Je ramenai mon flingue dans sa position initiale.

— Tu as droit au Maître de la Ville, et moi à tous les autres. Ça me paraît équitable.

Richard s'approcha de nous.

— Tu n'as pas droit à tous les autres, contra-t-il.

Je voulus lui demander s'il était prêt à les tuer. S'il se sentait capable d'utiliser sa force surnaturelle pour briser leur colonne

vertébrale et déchiqueter leur corps à mains nues comme je l'avais fait avec mon mini Uzi. Mais je me retins. Le fait qu'il soit prêt à mettre sa menace à exécution ou non était entre lui et sa conscience.

Le seul problème que sa conscience me posait, c'est que je ne pouvais pas compter sur lui pour éliminer un seul de nos adversaires. Oh, il n'hésiterait pas à les malmenner, à les blesser – mais s'il n'était pas prêt à les achever, ça ne servirait à rien. Les méchants vampires étaient plus d'une cinquantaine, et nous, seulement huit. Seize avec Verne et ses loups, mais je ne savais toujours pas si je pouvais compter sur eux. C'eût été agréable de pouvoir compter sur Richard pour couvrir mes arrières, mais même ça, c'était impossible.

Les vampires postés à l'extérieur du cercle se mirent à pourrir. Pas tous, mais près de la moitié d'entre eux. Pour qu'un vampire soit capable de faire ça, il faut qu'il ait été transformé par le même genre de créature. Donc, Barnaby avait transformé près de la moitié des gens de Colin. Aucun Maître de la Ville n'autoriserait un subordonné à détenir un tel pouvoir. Pourtant, la preuve du contraire me regardait bien en face, avec des orbites dégoulinantes de fluide noir.

– C'est très audacieux de partager à ce point votre pouvoir avec votre second, commenta Asher.

– Barnaby est mon bras droit, mon deuxième œil. Ensemble, nous sommes plus forts qu'aucun de nous ne pourrait l'être seul.

– Comme Jean-Claude et moi.

– Mais Barnaby est un corrupteur. C'est sa contribution à la danse. Et toi, qu'apportes-tu à la danse de Jean-Claude ? interrogea Colin.

Un souffle de peur traversa le lupanar. Je frissonnai comme il me picotait la peau, me compressait la poitrine et tentait d'étrangler ma respiration dans ma gorge.

– Un guenaud, siffla Damian.

Il cracha sur le sol dans la direction de Colin mais n'osa pas s'approcher de lui.

– Je sens ta peur, Damian. Elle a le goût d'une délicieuse bière à l'arôme de noisette sur le fond de ma langue, dit Colin. Ta

maîtresse devait être quelqu'un de très intéressant.

Malgré lui, Damian recula d'un pas.

— Vous vous demandez pourquoi Asher se contente de rester auprès de Jean-Claude quand il pourrait partir ailleurs et devenir son propre maître. Peut-être est-il aussi las que moi de toutes ces luttes de pouvoir intestines. De toute cette putain de politique. Jean-Claude a versé une rançon pour m'arracher aux griffes de ma maîtresse. Je ne suis pas un maître vampire, et je ne le serai jamais. Je n'ai aucun pouvoir spécial. Pourtant, Jean-Claude a payé pour me délivrer. Je le sers non par peur, mais par gratitude.

— À t'entendre, Jean-Claude serait un faible. Le Conseil ne craint pas les faibles ; pourtant, il craint Jean-Claude, objecta Colin.

— La compassion n'est pas une faiblesse, répliqua Richard. Seuls ceux qui en sont dénués pensent le contraire.

Je lui jetai un coup d'œil, mais il fixait des yeux les vampires. Si j'avais pris ça pour moi, c'est juste parce que j'étais susceptible. Trop susceptible.

— La compassion.

Colin secoua la tête, puis la rejeta en arrière et éclata de rire. C'était un peu agaçant. Je continuai à surveiller les ténèbres extérieures et les vampires qui y étaient tapis, mais c'était dur de ne pas regarder leur maître qui riait. Dur de ne pas lui demander ce qu'il trouvait si drôle.

— La compassion, répéta Colin. Ce n'est pas un terme que j'aurais associé avec Jean-Claude. Est-il tombé amoureux de sa servante humaine ? Je ne pense pas que l'amour soit le meilleur chemin pour accéder à son cœur. Mais le sexe... Peut-être. (Il haussa la voix.) C'est bien ça, Anita Blake ? Le séducteur s'est-il enfin laissé séduire ? Es-tu un si bon coup que ça ?

Les muscles de mes épaules se crispèrent, mais je continuai à braquer les autres vampires.

— Une dame bien élevée ne dévoile jamais ses secrets d'alcôve, Colin.

Cela le fit de nouveau rire.

— Si je tuais le meilleur coup qu'il ait trouvé depuis des siècles, Jean-Claude ne me le pardonnerait jamais. Je le répète : donnez-

moi Asher et le loup-garou blond. La vie d'Asher et la terreur du loup entre les mains de Barnaby. Tel est le prix de votre sauveconduit sur mes terres.

Ce fut mon tour d'éclater d'un rire dur.

— Allez vous faire foutre.

— Je considère ça comme un non.

— Et vous avez raison... pour une fois.

Les vampires tapis dans le noir n'avaient pas bougé, mais j'avais une impression de mouvement, de flux d'énergie en train de gonfler. Rien dont je puisse me servir comme prétexte pour recommencer à tirer, mais ça ne me plaisait quand même pas.

— Mlle Blake s'exprime-t-elle en votre nom à tous ? s'enquit Colin.

— Je ne vous donnerai pas Jason pour que vous le torturiez, répondit Richard.

— Et je ne renoncerai pas volontairement à la vie, ajouta Asher.

— La servante humaine parle pour les autres. Comme c'est étrange... Mais si la réponse est non, qu'il en soit ainsi.

Asher hurla :

— Anita !

Je voulus pivoter pour braquer mon mini Uzi sur eux, mais quelque chose me cingla le visage en travers de l'œil droit. Cela me fit hésiter. Instinctivement, je portai une main à mon œil. Je pensai aussitôt que c'était stupide, baissai le bras et réempoignai mon arme.

Quelqu'un me percuta de plein fouet et me plaqua à terre.

Je me retrouvai allongée sur le dos, coincée sous une femelle vampire qui faisait claquer ses crocs comme un chien et essayait de me mordre le visage. Je pressai le canon du mini Uzi entre ses côtes et appuyai sur la détente. Les balles ressortirent dans son dos, dans une pluie de sang et de morceaux de chair. Son corps tressauta et se convulsa au-dessus de moi. Je le repoussai violemment sur le côté.

Quand je parvins à me redresser, il était déjà trop tard. Les vampires avaient pénétré à l'intérieur du lupanar et engagé la bataille.

Je n'y voyais plus rien de l'œil droit. Il était trop plein de sang qui continuait à se déverser par la plaie et à dégouliner sur ma joue.

Une silhouette apparut devant moi. Je tirai en remontant, jusqu'à ce que les balles fassent exploser sa tête et que des morceaux d'os et de cervelle m'éclaboussent. Je fermai l'œil droit et fis de mon mieux pour l'ignorer. Si je prenais ne serait-ce que quelques instants pour panser la plaie, j'allais me faire tuer.

Je promenai un regard à la ronde pour localiser les autres. Verne venait d'arracher la tête d'un vampire ; il la projeta au loin dans l'obscurité. Richard était au centre d'un grouillement de morts-vivants, si nombreux qu'ils le masquaient presque à ma vue. Couvert de sang, Asher affrontait Colin. Les loups-garous s'étaient déployés sous leur forme animale ou semi-humaine. Puis deux vampires se dirigèrent vers moi, et je dus reporter mon attention sur eux.

Le premier avait déjà pourri jusqu'à l'os ; l'autre était encore intact. Je tirai d'abord sur lui parce que j'étais sûre de pouvoir le tuer. Il tomba à genoux dans une cascade de sang, le visage éclaté par le milieu comme un melon trop mûr.

Son copain se jeta sur moi si vite que je n'eus pas le temps de réagir. Tandis que nous roulions sur le sol, je m'efforçai de lever mon mini Uzi. Sa gueule s'ouvrit au-dessus de moi, ses tendons nus saillant entre les os de ses joues, ses crocs avides cherchant mon visage.

Je lui tirai dans la poitrine, mais l'angle n'était pas bon, et je ne touchai aucun organe vital. Le seul résultat que j'obtins fut un hurlement de loup, et je compris que j'avais malencontreusement touché l'un des nôtres. Et merde.

Je tournai la tête sur le côté. Les crocs du vampire transpercèrent le col de mon blouson de cuir et se plantèrent dans mon épaule. Je poussai un cri et glissai maladroitement une main dans la poche du blouson pour en sortir ma croix de rechange.

Une main pourrie me caressa le visage, glissant sur la plaie de mon arcade sourcilière. Le blouson de cuir jouait un rôle d'armure : il empêchait mon agresseur de raffermir sa prise sur mon épaule. Le vampire agita la tête pour le déchirer et atteindre la chair en dessous, comme un chien qui convoite la moelle d'un os. Ça faisait

mal, mais pas autant que ça allait faire mal si je ne réagissais pas très vite.

La croix s'embrasa comme une étoile captive, mais le visage du vampire était enfoui dans le creux de mon épaule. Dans cette position, il ne pouvait pas la voir. Je la balançai au bout de sa chaîne et l'abattis sur le crâne de mon adversaire.

De la fumée s'éleva de ses os dénudés. Il se redressa en sursaut et hurla. Je lui brandis ma croix sous le nez. Il claqua des crocs comme un chien qui veut vous inciter à garder vos distances. Mais une de ses canines se prit dans la chaîne et traversa les maillons.

Il y eut un moment où, bien que le plus gros de sa chair ait disparu, je pus lire la surprise sur ses traits. Je levai les bras devant mon visage et entendis l'explosion étouffée, le bruit des débris qui retombaient. Une douleur aiguë me poignarda la main gauche. Quand je pus regarder, je vis qu'une écharde d'os s'était plantée dedans : Je la retirai d'un coup sec, et ce fut seulement alors que je me mis à saigner.

Les restes du vampire étaient éparpillés autour de moi. Ma croix gisait sur le sol ; elle brillait toujours, et de la fumée s'en élevait comme si le métal venait juste d'être forgé et refroidi dans le sang du vampire.

Je tendis la main vers la chaîne pour la ramasser et Nikki, la servante humaine de Colin, apparut au-dessus de moi. Dans sa main, j'aperçus l'éclat terne de son couteau. Je me jetai sur le côté, roulai sur moi-même et me redressai sur un genou, le Browning à la main. Elle attendait que je me redresse pour m'éventrer d'un coup remontant, mais je ne me redressai pas, et elle n'eut pas le temps de changer sa prise sur son arme.

À l'instant où mon index se crispait sur la détente, un loup-garou la bouscula, et son élan les emporta tous deux dans les ténèbres. Et merde. J'étais censée faire quoi : crier « j'ai ! » comme pendant un match de volley-ball ?

J'entendis Jason hurler. Il se tenait à un mètre à peine de moi, les deux bras dans la cage thoracique d'un vampire pourrissant. Il tentait désespérément de se dégager, mais ses bras étaient coincés par les côtes de son adversaire. Le vampire n'avait pas l'air plus incommodé que ça. Il lécha le visage de Jason, qui hurla de

nouveau.

Un autre mort-vivant à moitié décomposé avait sauté sur le dos de Jason et se tenait prêt à frapper, la gueule béante. Je visai son crâne le long de mon bras et tirai. Sa tête partit en arrière ; sa cervelle se déversa par le trou en un flot sombre et visqueux. Pourtant, il tourna lentement son regard vers moi et me fixa des yeux. Je tirai trois autres balles coup sur coup avant que sa tête se brise en mille morceaux comme une coquille vide. Il lâcha prise et s'effondra mollement sur le sol.

Je me dirigeai vers Jason et l'autre vampire. À présent, c'était le vampire qui luttait pour se dégager, mais tous deux étaient imbriqués comme des pare-chocs de voiture après une collision frontale. Je collai mon flingue sous le menton du vampire, posai une main sur les yeux de Jason pour les protéger et tirai. Il fallut trois balles pour détruire sa cervelle. Enfin, son corps s'affaissa.

Je retirai ma main. Jason regarda par-dessus mon épaule et écarquilla les yeux. J'avais déjà commencé à pivoter avant qu'il hurle :

— Derrière toi !

Le coup m'atteignit avant la fin de mon mouvement. Mon épaule et mon bras s'engourdirent instantanément. Ma main s'ouvrit, et le Browning m'échappa alors que j'essayais encore de voir ce qui m'avait frappée.

Je plongeai à terre, roulai sur mon épaule indemne et me redressai sur un genou. À deux mètres de moi, Nikki brandissait un très gros bâton. J'avais de la chance qu'elle ait perdu son couteau quelque part.

Je voulus dégainer l'épée courte accrochée dans mon dos, mais je dus utiliser ma main gauche, parce que la droite ne fonctionnait toujours pas, et cela me coûta une précieuse seconde.

Nikki bondit avec une vitesse surnaturelle, fendant l'air de sa massue improvisée. Je dus renoncer à saisir mon épée courte et me concentrer sur ma défense. Ses attaques étaient si rapides, si sauvages que je n'eus pas le temps de me relever. Je ne pus que rouler par terre en esquivant chaque coup de justesse.

L'extrémité brisée de la branche s'enfonça dans le sol près de

mon visage. Nikki lutta une seconde pour la dégager, et j'en profitai pour lui décocher un coup de talon dans le genou. Cela la fit tituber, mais ne lui déboîta pas la rotule – sans quoi, elle aurait hurlé. En revanche, cela la força à reculer en abandonnant son bâton.

Je roulai encore une fois sur moi-même et tentai de me relever. Nikki m'empoigna et me souleva au-dessus de sa tête comme une vulgaire paire d'haltères. Je me sentis voler dans les airs et retombai au pied du chêne, parmi les ossements qui jonchaient le sol. L'impact fut si violent que plusieurs d'entre eux se brisèrent sous mon poids.

La décharge de pouvoir qui me parcourut des mains aux genoux chassa le peu d'air qui me restait dans les poumons. Je restai allongée là, à moitié sonnée, et pas seulement à cause de la violence de mon atterrissage : le pouvoir qui rugissait à travers mon corps y était pour beaucoup. C'était de la magie de mort, et bien que différente de la mienne, elle me reconnaissait – elle reconnaissait mon pouvoir.

Alors que je gisais parmi les ossements, je remarquai que je pourrais animer le cercle. Mais que se passerait-il quand j'activerais ses protections ? La meute de Verne vénérât Odin. Son cercle de pouvoir pouvait-il être considéré comme un endroit saint ? Produirait-il sur tous ses occupants le même effet qu'une église ? La situation présentait pas mal de possibilités, à condition que je réussisse à avertir Damian et Asher.

Je me redressai péniblement sur mes genoux et découvris que nous étions en train de perdre. Partout où se portait mon regard, nos gens étaient ensevelis sous des tas grouillants de vampires.

Asher et Damian étaient toujours debout, mais tous deux saignaient, et Colin et Barnaby les harcelaient. De Richard, je ne voyais plus qu'un long bras terminé par des griffes. Verne se tenait non loin d'un autre loup-garou sous sa forme humaine : une femme brune encore plus petite que moi, vêtue d'un pantalon de jogging et d'un maxi tee-shirt qui lui descendait jusqu'aux genoux. Elle paraissait minuscule à côté de son Ulfric, mais de tous les gens de Verne, il ne restait plus qu'elle. Les autres étaient morts ou mourants.

Ma main droite fonctionnait de nouveau. Je fléchis les doigts. Je

n'avais rien de cassé. *Petite veinarde*. Je tirai un couteau de mes fourreaux de poignet. Ce n'était pas une lame consacrée, mais il faudrait bien qu'elle fasse l'affaire.

J'aurais voulu chuchoter mes instructions à Damian et à Asher, mais j'étais trop loin d'eux pour ça, et je ne savais pas comment m'adresser directement à leur esprit. Je fis donc la seule chose à laquelle je pus penser.

— Asher, Damian ! m'époumonai-je.

Les deux vampires tournèrent un visage surpris vers moi.

Je brandis mon couteau pour qu'ils puissent le voir et hurlai :

— Envolez-vous ! Envolez-vous !

Nikki avait presque atteint le cercle d'ossements.

— Envolez-vous, bordel !

Asher saisit le poignet de Damian, et je dus me détourner avant de les savoir en sécurité. Je ne disposais que de quelques secondes pour mettre mon plan à exécution. Nikki avait un pouvoir similaire au mien. Si elle comprenait ce que j'essayais de faire, elle tenterait de m'en empêcher.

Je pressai mes mains sur le tronc de l'arbre, et le pouvoir souffla à travers moi. Cette magie avait été élaborée à partir d'une énergie de mort, et c'était justement ma spécialité. À l'instant où je touchai l'écorce du chêne, je sus qu'elle ne provenait pas de sacrifices humains. Simplement, c'était ici que les munin du clan de Verne se rassemblaient. L'esprit de leurs morts imprégnait les os, l'arbre et le sol alentour. Ils emplissaient l'air de leurs murmures, un gloussement diffus mais constant que j'étais la seule à entendre.

Les lukoi mangent leurs morts. En consommant leur chair, ils les intègrent à une sorte de mémoire collective et ancestrale. Ils les appellent munin, comme le corbeau d'Odin – la Mémoire. Ce ne sont pas des fantômes mais des esprits de défunts, et moi, je suis une nécromancienne. Les munin m'adorent.

Ceux-là m'enveloppèrent comme la caresse froide du vent, se mélangeant tels des félins spectraux. J'étais capable de les canaliser – un peu comme un médium pendant une séance de spiritisme, mais en plus fort et plus terrible. Le seul munin que j'avais jamais canalisé jusque-là était celui de Raina, la méchante

sorcière de l'Est. Quand elle entra en moi, c'était comme un coup de bélier.

Debout au milieu de centaines, de milliers de munin, je savais que je pouvais m'ouvrir à eux et les inviter à entrer en moi. Ils me laisseraient me vautrer dans le passé, vivre d'autres vies. Leur murmure était celui de la séduction. Rien à voir avec Raina : elle, elle s'imposait à moi comme un violeur, une force qui me submergeait. Elle ne partageait rien – elle prenait ce dont elle avait envie.

De quelque façon que les loups de Verne aient lié leurs munin à cet endroit, ils avaient utilisé de la magie de sang, de la magie de mort. Je m'entaillai la paume et la pressai contre l'arbre. Tout en priant, je répandis mon sang sur les ossements à mes pieds.

Le cercle de pouvoir se referma dans une décharge d'énergie, et je sentis ma peau se soulever comme si elle voulait se détacher de ma chair. J'invoquais le cercle. Je priais, et c'était suffisant.

Des hurlements aigus et déchirants emplirent la nuit. Les vampires s'embrasèrent. En proie aux flammes, ils s'élancèrent vers le bord du cercle, et tous ceux qui parvinrent à le franchir explosèrent dans une nuée d'étincelles et de cendres.

Je perçus Asher et Damian au-dessus de moi. Aucun des vampires de Colin ne tenta autre chose qu'une fuite précipitée. La plupart d'entre eux s'affaissèrent sans avoir fait le moindre pas et furent consumés par le feu surnaturel. Tous ceux qui avaient moins d'un siècle moururent sur place.

Nikki s'était immobilisée à la lisière du tapis d'ossements. Elle me fixa du regard pendant que les vampires hurlaient et mouraient et qu'une odeur de chair calcinée suffocante envahissait la clairière. Son visage ne trahissait aucune émotion. La massue pendait au bout de son bras inerte.

Enfin, elle lâcha :

– Je devrais te tuer.

J'acquiesçai.

– Oui, vous devriez, mais vos alliés sont morts et votre maître s'est envolé. À votre place, je filerais pendant qu'il en est encore temps.

Elle hocha la tête et lâcha sa massue.

— Colin et Barnaby sont toujours vivants. Nous nous reverrons, Anita Blake.

— J'ai déjà hâte.

J'espérais qu'elle ne remarquerait pas que j'étais adossée au chêne, parce que je n'étais pas certaine de pouvoir tenir debout sans appui.

Nikki s'éloigna dans les ténèbres. Elle dit quelque chose, puis enjamba le bord du cercle. L'instant d'après, la magie se tarit comme si la terre l'avait engloutie.

Nikki me jeta un coup d'œil depuis l'autre côté du cercle redevenu passif. Nous nous fixâmes du regard un long moment, et je sus que si nous nous revoyions, elle ferait tout son possible pour me tuer. Elle était la servante humaine de Colin. C'était son boulot.

Je me laissai glisser contre le tronc de l'arbre jusqu'à ce que je sois assise parmi les ossements. Mes jambes étaient trop faibles pour me porter plus longtemps, et mes mains avaient commencé à trembler.

Je levai les yeux et balayai le lupanar du regard. Je contemplai mon œuvre. Certains des corps brûlaient encore, mais plus aucun vampire ne remuait à l'intérieur du cercle. Ils étaient morts. Tous jusqu'au dernier.

CHAPITRE 21

Nous étions tous bons pour reprendre une douche. L'odeur du vampire pourri, ce n'est pas le genre de parfum que vous voulez porter dans votre lit.

Mes cheveux étaient encore humides lorsque j'appelai Jean-Claude pour lui raconter ce que nous venions de faire. D'accord : ce que je venais de faire.

Je lui servis la version abrégée. Sa réponse ?

— Tu as fait *quoi* ?

Je répétais.

Silence à l'autre bout de la ligne. Je ne l'entendais même pas respirer.

— Jean-Claude, vous êtes toujours là ?

— Oui, ma petite. (Il soupira.) Une fois de plus, tu m'as surpris. Je ne l'avais pas vu venir.

— Vous n'avez pas l'air content. Vous savez que ça pourrait être pire. Nous pourrions tous être morts.

— Je ne pensais pas que Colin serait aussi stupide.

— On en apprend tous les jours.

— Il avait raison de te craindre, ma petite.

— Je l'avais prévenu. Je lui avais dit ce qui arriverait s'il nous mettait des bâtons dans les roues. C'est lui qui a appuyé sur le bouton, pas moi.

— Qui essaies-tu de convaincre, ma petite : moi ou toi ?

J'y réfléchis quelques secondes.

— Je ne sais pas.

— Serais-tu en train d'admettre que tu as eu tort ? demanda-t-il sur un ton amusé.

— Non. (Je cherchais une meilleure façon de formuler ma réponse et finis par lâcher :) Nous étions en train de perdre, Jean-Claude. Ils allaient nous tuer. Il fallait bien que je fasse quelque chose. Je n'étais même pas sûre que ça marcherait.

Je tenais le téléphone calé dans le creux de mon épaule en regrettant que Jean-Claude ne soit pas là pour me tenir, moi. Et je détestais ça. Avoir besoin de lui – ou de quiconque, d'ailleurs. J'ai horreur de dépendre des gens. Ils ont une fâcheuse tendance à me claquer dans les pattes, et je fais quoi après ? Mais en cet instant, j'aurais donné beaucoup de choses pour une étreinte réconfortante.

Jean-Claude dut le sentir, car il s'enquit :

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma petite ?

Je fis signe à Asher d'approcher.

— Parlez-en avec votre bras droit. Demandez-lui s'il y avait une autre solution. Parce que s'il y en avait une, je ne l'ai pas vue.

— J'entends quelque chose dans ta voix, ma petite, insista Jean-Claude. Quelque chose de fragile.

Il avait chuchoté le dernier mot.

Je me contentai de hocher la tête et tendis le combiné à Asher. Puis je m'éloignai en m'enveloppant de mes bras. Fragile, avait-il dit. Effrayée aurait été plus juste. Je m'étais fait peur toute seule ce soir.

Quelque chose dans le pouvoir que j'avais libéré avait éteint les torches autour du lupanar. Les survivants avaient dû se mouvoir dans la lumière des cadavres en feu. On aurait dit une scène de *L'Enfer* de Dante, et c'est moi qui avais fait ça. Le pouvoir en moi qui avait fait ça. Ouais, ça me foutait la trouille.

Damian s'approcha de moi et souffla :

— Jason est en train de pleurer dans la douche.

Je soupirai. Génial, il ne me manquait plus que ça : une crise supplémentaire. Mais je ne posai pas de questions. Je me contentai

de toquer à la porte de la salle de bains.

— Jason, ça va ?

Pas de réponse.

— Jason ?

— Ça va, ça va.

Malgré le bruit de l'eau qui coulait, je perçus la tension dans sa voix. Je ne l'avais encore jamais entendu pleurer, mais on aurait bien dit une voix enrouée par des larmes.

Je pressai mon front contre le battant et soupirai de nouveau. Je n'avais vraiment pas besoin de ça. Mais Jason était mon ami, et qui d'autre pouvais-je bien envoyer le reconforter ? Damian m'avait déjà refile le bébé. Zane n'était probablement pas très doué pour ce genre de choses ; quant à Cherry... Si une femme devait s'y coller, autant que ce soit moi. J'étais plus proche de Jason. Asher ? Noon.

Je toquai une seconde fois à la porte.

— Jason, je peux entrer une minute ?

Silence. S'il s'était senti à peu près bien, il aurait plaisanté que tous les prétextes m'étaient bons pour essayer de le voir nu. C'était mauvais signe qu'il ne me taquine pas.

— Jason, je peux entrer, s'il te plaît ?

— Si tu veux, capitula-t-il.

J'ouvris la porte, et une bouffée de vapeur tiède me souffla au visage. J'entrai et refermai derrière moi.

Il régnait une chaleur étouffante dans la salle de bains ; des gouttelettes de condensation s'étaient formées sur toutes les surfaces, comme si Jason avait poussé la température de l'eau au maximum. Et la température maximum aurait suffi à ébouillanter un humain.

Le néon découpait la silhouette du métamorphe contre le rideau de douche blanc. Il n'était pas debout mais assis dans le bac, recroquevillé sur lui-même.

J'ôtai la serviette qu'il avait posée sur l'abattant des chiottes et m'assis en la tenant sur mes genoux.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Jason prit une inspiration hoquetante, et j'entendis qu'il

pleurait. Ou plutôt, qu'il sanglotait.

Je voulais le regarder pendant que je lui parlais, mais je ne voulais pas le voir nu. Le choix était difficile.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? répétais-je gentiment. Raconte-moi, Jason.

— Je n'arrive pas à me nettoyer. Je suis si sale...

— Au sens propre ou au sens figuré ?

— J'en ai partout, et je n'arrive pas à me nettoyer.

Je n'allais quand même pas céder à ma lâcheté et à ma pudibonderie. Je tendis une main vers le rideau de douche et le tirai lentement pour ne pas foutre de l'eau plein le carrelage.

Jason avait replié ses genoux contre sa poitrine et enveloppé ses jambes de ses bras. L'eau était si brûlante que j'eus un mouvement de recul. La peau du métamorphe avait viré au rose vif, mais ça s'arrêtait là. À sa place, j'aurais déjà eu des ampoules, ou pire.

Des plaques de fluide noir s'accrochaient à la peau de son dos et d'un de ses bras. Il s'était frotté quasiment jusqu'au sang, et il n'avait pas pu les faire partir.

Il fixait des yeux le robinet sans le voir, en se balançant légèrement sur ses fesses.

— Ça allait à peu près jusqu'à ce que je comprenne que ça ne voulait pas partir. Depuis, je n'arrête pas de revoir les deux femelles vampires de Branson. J'ai aussi pensé à Yvette, et à la fois où je l'ai vue pourrir sous mes yeux. Mais le pire, c'étaient les deux femelles de Branson. Je sens encore leurs mains sur moi, Anita. Parfois, je me réveille en plein milieu de la journée, trempé de sueur, et je sais que j'ai rêvé d'elles.

À Branson, dans le Missouri, nous nous étions colletés avec le Maître de la Ville local. Elle avait capturé deux femmes qu'elle menaçait de torturer, à moins que certains d'entre nous prennent leur place. Elle avait promis que si Jason baisait avec deux de ses vampires, elle laisserait partir une des otages. Je crois qu'au début, Jason a bien aimé. Jusqu'à ce que les vampires commencent à pourrir.

Il s'était débattu pour leur échapper, et elles l'avaient acculé contre le mur noir. Sa poitrine nue était couverte de morceaux de

leur chair. Un liquide épais avait coulé lentement dans son cou et sur sa poitrine. Il l'avait giflé comme vous essaieriez de chasser une araignée en train de se balader sur votre bras. Son pantalon était déjà baissé sur ses cuisses.

La femelle blonde, jusque-là allongée sur le dos, avait roulé sur le ventre et rampé vers lui, tendant une main qui n'était plus qu'os et lambeaux de chair racornie. Elle faisait dans la décomposition sèche. Sa copine brune, dans la décomposition humide. Un fluide sombre s'étalait sous son corps en formant une mare. Elle avait défait sa chemise en cuir, et ses deux seins pendaient comme deux outres gonflées.

— Je suis prête pour toi, avait-elle dit.

Sa voix était toujours claire et ferme, trop humaine pour s'échapper de lèvres aussi pourries.

La blonde avait saisi le bras de Jason, et il avait hurlé.

Je secouai la tête, m'efforçant de chasser ce souvenir de mon esprit. Je n'avais assisté à cette scène qu'en tant que spectatrice, et elle avait quand même hanté mes rêves pendant des semaines. Quant à Jason... C'était devenu sa phobie personnelle.

Plus tard, nous avons croisé la route d'Yvette, une autre femelle vampire possédant ce pouvoir de décomposition. C'était un agent du Conseil, et elle aussi avait torturé Jason parce qu'elle se délectait de la terreur qu'elle lui inspirait. Deux mois seulement s'étaient écoulés depuis lors. La petite sauterie de ce soir était survenue beaucoup trop tôt.

J'ôtai mes fourreaux de poignet et les posai sur l'abattant des chiottes. Le fait que je sois toujours en train de les porter alors que je m'apprêtais à me mettre au lit en disait long sur ma paranoïa.

Lorsque je tendis la main vers le bouton de réglage, la température de l'eau m'effraya presque. J'étais conditionnée par toute une enfance passée à entendre : « Ne touche pas, c'est chaud. » Je savais que le feu tuait les métamorphes, mais apparemment, la chaleur ne les dérangeait pas. Je réglai le jet sur une température que je puisse supporter.

Jason se mit à frissonner dès que l'eau devint simplement chaude plutôt que brûlante. Franchement, j'étais étonnée que la

chaudière du chalet ait tenu aussi longtemps. Le carrelage était mouillé, et l'eau imbibait mon jean. Mais j'en avais un autre de rechange dans ma valise.

Je trouvai un pain de savon, mais le gant de toilette était déjà noir. Je le jetai dans l'évier et m'emparai du dernier gant propre. J'aurais dû penser à réclamer des serviettes supplémentaires. Nous en aurions eu besoin de toute façon.

Jason se décida enfin à me regarder. Lentement, il tourna la tête vers moi. Ses yeux bleus étaient presque vitreux, comme s'il faisait un choc post-traumatique.

— Je ne peux pas revivre ça, Anita. Je ne peux pas.

Je frottai le savon sur le gant jusqu'à ce qu'il soit couvert de mousse blanche. Lorsque je le posai sur le dos de Jason, celui-ci frémit. En cet instant, j'aurais donné n'importe quoi pour qu'il m'attire vers lui, pour qu'il me taquine ou même me fasse des avances – bref, pour qu'il me donne un signe qu'il s'en remettrait.

Au lieu de ça, il resta assis dans le bac de douche, immobile, dégoulinant et misérable. Ma gorge se serra, mais je me retins de pleurer. J'avais trop peur de ne plus m'arrêter. J'étais là pour reconforter Jason, pas pour me faire reconforter par lui.

Pire encore, je n'arrivais pas à le nettoyer. Ça avait déjà été assez difficile de me laver, mais pendant l'heure où Jason avait attendu que je lui laisse la place dans la salle de bains, le fluide noir s'était changé en glu. Finalement, je me résolus à utiliser mes ongles. Une chance que j'aie refusé le vernis offert par Cherry en début de soirée : j'aurais bousillé ma manucure.

Je grattai les plaques morceau par morceau pendant que Jason continuait à frissonner sous le jet d'eau. Il ne frissonnait pas de froid : la chaleur humide qui régnait dans la salle de bains était telle que la tête me tournait presque.

Enfin, j'eus nettoyé tout le fluide à l'exception d'une dernière plaque située très bas dans le dos de Jason, à l'endroit où commençait la courbe de ses fesses. Comme si le liquide visqueux avait glissé à l'intérieur de son pantalon. Cette plaque-là me posait un problème. Parce que même si Jason semblait inconscient de sa propre nudité, pour ma part, je ne pensais qu'à ça.

Et puis, j'avais du mal à empêcher mon maxi tee-shirt de se faire tremper. En temps normal, je ne me serais pas souciée d'un tel détail, mais je n'avais pas emporté d'autre chemise de nuit. Je finis par éteindre la douche et par ouvrir les robinets pour avoir de l'eau sans être obligée d'esquiver le jet du pommeau.

Je me râtelai de nouveau à ma tâche, grattant la dernière plaque sur la peau de Jason et parlant en même temps pour éviter de réfléchir à ce que faisaient mes mains.

— Nous avons tué tous les vampires, Jason. Ça va aller.

Il secoua la tête.

— Pas Barnaby. Nous l'avons loupé, et il était leur créateur. Je ne supporte pas l'idée qu'il me touche de nouveau, Anita. Je ne veux pas revivre ça.

— Alors rentre à la maison. Le jet te ramènera à Saint Louis.

— Je ne t'abandonnerai pas. (Il me fixa des yeux un moment.) Et pas seulement parce que Jean-Claude n'apprécierait pas.

— Je sais. Tout ce que je peux faire, c'est te jurer que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour empêcher Barnaby de poser ses mains sur toi.

J'étais penchée sur lui, le bras collé le long de son dos. À force de me concentrer sur ma tâche, j'avais réussi à surmonter mon embarras. C'était un peu comme la fois où on nous avait fait disséquer une grenouille en cours de sciences nat. J'avais trouvé ça répugnant jusqu'à ce que le prof nous demande d'extraire le cerveau. J'avais déployé tant de précautions pour découper le crâne sans endommager son contenu que j'avais oublié l'odeur et la pauvre bestiole pitoyable. Mon binôme et moi avions été les seuls à sortir le cerveau de notre spécimen intact.

Jason tourna la tête vers moi, et sa joue effleura mes cheveux.

— Tu sens le fond de teint de Cherry.

— Je n'en avais pas amené ; elle m'a prêté le sien tout à l'heure, expliquai-je sans lever les yeux. Elle porte une teinte trop pâle pour elle, et qui du coup me va à la perfection. Je pensais avoir tout enlevé.

— Mmmh, lâcha Jason, sa bouche toute proche de mon oreille.

Je me figeai. Mon buste était pressé contre son dos, et ma main

touchait la peau lisse de son coccyx. Entre nous planait une tension qui n'avait pas été là quelques secondes plus tôt. Mon pouls accéléra. Soudain, j'étais consciente du corps de Jason, parce que je savais qu'il était conscient du mien.

Je détachai le dernier morceau de fluide séché et pris une profonde inspiration. Lorsque je fis mine de me reculer, je sus que le métamorphe allait tenter quelque chose. D'un côté, ça me rendait nerveuse ; de l'autre, ça me soulageait. Après tout, c'était Jason. Il était nu, et j'étais collée contre lui. Pour laisser passer cette occasion, il aurait fallu qu'il soit irrémédiablement brisé. Je ne pouvais décemment pas regretter qu'il ne le soit pas.

Son bras glissa autour de ma taille, et il utilisa la vitesse incroyable que possèdent tous les métamorphes. Je le sentis me soulever. L'instant d'après, je me retrouvai allongée par terre sous lui. Ses jambes emprisonnaient les miennes, et le haut de son corps était en appui sur ses bras tendus – de sorte que son bas-ventre ne me touchait pas, mais que je pouvais contempler toute la longueur de son corps. Avais-je vraiment gagné au change ? C'était discutable.

Jason inclina la tête vers moi comme pour m'embrasser. Je posai une main sur sa poitrine.

— Arrête.

— La dernière fois que j'ai fait ça, tu m'as collé le canon de ton flingue entre les côtes et tu as promis de me descendre si je te volais un baiser, gloussa-t-il.

— Je ne bluffais pas.

— Tu es armée, et je ne te tiens pas les mains.

Je soupirai.

— Tu connais la règle : je ne pointe pas un flingue sur quelqu'un à moins d'être prête à tirer. Tu es mon ami maintenant, Jason. Je ne vais pas te descendre pour un baiser volé. Tu le sais, et je le sais aussi.

Il sourit et se pencha encore. J'essayai de l'en empêcher, mais il était trop fort pour moi. Ma main ne faisait que se rapprocher de ma propre poitrine.

— Mais je n'ai pas envie que tu m'embrasses. Si tu es vraiment

mon ami, tu ne le feras pas. Tu me laisseras me relever gentiment.

À présent, son visage était si proche du mien que j'avais du mal à le regarder sans loucher.

— Et si je voulais plus qu'un baiser ?

Il baissa la tête, et à travers mon tee-shirt, je sentis son souffle chaud caresser la naissance de mes seins.

— Ne me pousse pas à bout, Jason. Si je tire au bon endroit, je ne te tuerai pas. Tu guériras, mais tu auras sacrement mal.

Il releva la tête, grimaça et fit mine de rouler sur le côté pour me libérer.

À cet instant, la porte s'ouvrit, et Richard apparut sur le seuil. Génial. Tout simplement génial.

CHAPITRE 22

— Tu me crois si je te dis que j’ai glissé ? lança Jason.

— Non, répondit très froidement Richard.

— Pousse-toi, Jason, ordonnai-je.

Le loup-garou roula sur le côté mais ne tenta pas de se couvrir. Richard lui jeta la serviette à la figure. Jason la rattrapa au vol, les yeux pétillant de l’effort qu’il faisait pour ne pas sourire. Il a un côté taquin à la limite de la perversion. Il aime provoquer les gens pour voir leur réaction. Un jour, il s’attaquera à la mauvaise personne, et ça lui fera très mal. Mais pas ce soir.

— Sors d’ici, Jason. Je dois parler à Anita.

Jason se leva et noua la serviette autour de sa taille. Je m’étais assise par terre mais pas levée. Il me tendit sa main. C’est très rare que je laisse un homme m’aider à me relever, à m’asseoir ou à quoi que ce soit d’autre. Je pris la main de Jason, et il tira un poil trop fort – histoire que mon élan me projette contre lui.

— Tu veux que je m’en aille ? demanda-t-il.

Je reculai d’un pas mais ne dégageai pas ma main.

— Ça va aller.

Jason se dirigea vers la porte en adressant une grimace à Richard au passage. Richard referma la porte et s’y adossa. J’étais sa prisonnière, et il était tellement furieux qu’une énergie crépitante emplissait la pièce.

— Tu peux m’expliquer ce qui vient de se passer ?

— Ça ne te regarde plus, pas vrai ? répliquai-je.

— Tout à l’heure, j’ai cru que tu m’avais repoussé par loyauté envers Jean-Claude.

— Je t’ai repoussé parce que c’était la seule chose à faire, le détrompai-je.

Je m’approchai de l’évier et entrepris de nettoyer les saletés incrustées sous mes ongles.

— Si Jean-Claude découvre que tu couches avec Jason, il lui fera du mal. Peut-être même qu’il le tuera.

— Tu vas faire quoi nous dénoncer ? Rentrer en courant à la maison pour tout raconter à notre maître ? demandai-je en l’observant dans le miroir.

J’eus la satisfaction de le voir frémir. J’avais touché un point sensible.

— Pourquoi Jason ? insista-t-il.

— Tu crois vraiment que je couche avec lui ?

Je pivotai et m’essuyai les mains sur une serviette encore humide.

Richard me fixa des yeux sans rien dire.

— Doux Jésus, Richard... Ce n’est pas parce que tu sautes sur tout ce qui bouge que j’en fais forcément autant.

Je m’assis sur l’abattant des toilettes et tamponnai mon jean trempé avec la serviette.

— Donc, tu ne couches pas avec lui ?

Je constatai que ça ne servait à rien et jetai la serviette en boule dans un coin.

— Non, je ne couche pas avec lui. Je n’arrive même pas à croire que tu m’aies posé la question.

— Si tu m’avais trouvé par terre avec une femme nue à califourchon sur moi, tu en aurais déduit la même chose.

Mmmh. Là, il marquait un point.

— Toutes les femmes avec lesquelles je pourrais te trouver seraient des étrangères avec qui tu sors ou couches – voire les deux. Ce que tu viens de voir, c’était juste Jason faisant son Jason. Tu sais comment il est.

— Avant, tu menaçais de le descendre s’il te touchait.

Je me levai.

— Tu voudrais vraiment que je le descende parce qu’il m’a fait des avances ? Je croyais qu’un de nos principaux problèmes de couple, c’était que je tirais d’abord et que je posais les questions ensuite. Une fois, tu m’as même dit que j’étais « assoiffée de sang ».

Je le bousculai pour m’approcher de la porte, et à l’endroit où nos peaux se touchèrent, le pouvoir flamboya tel un feu invisible.

Richard recula en se tenant le bras comme si ça lui avait fait mal. Mais je savais que ça n’était pas le cas. Ç’avait été délectable – une bouffée d’énergie qui nous avait hérissés tous les poils du corps. C’était le genre de détail qui nous prouvait ce que les choses auraient pu être entre nous.

Je sortis de la salle de bains. Oui, il y avait du pouvoir entre nous. Du désir, aussi. Et alors ? Ça ne changeait rien au fait que je couchais avec Jean-Claude. Ça ne changeait rien au fait que Richard couchait avec n’importe qui. Que je sois jalouse de ses petites amies et qu’il soit jaloux de tous les hommes avec lesquels il me soupçonnait de batifoler n’était qu’une sale blague cosmique. Nous finirions bien par surmonter ça.

CHAPITRE 23

Il y avait trois personnes dans mon lit, et aucune d'entre elles n'était moi.

Cherry et Zane s'étaient lovés autour de Nathaniel comme des couvertures de chair. J'avais été informée que la proximité physique avec d'autres membres de leur groupe – quel que soit le groupe en question – aidait les métamorphes à récupérer plus vite, émotionnellement aussi bien que physiquement. Richard avait confirmé. Aussi avais-je laissé mon lit aux léopards, parce que l'idée d'être séparé de moi rendait Nathaniel hystérique.

Du coup, j'avais passé la nuit sur le plancher. J'avais réussi à dégoter une couverture et un oreiller pour aller avec mon bout de moquette.

Nous avons déménagé dans un nouveau chalet. Verne allait faire nettoyer l'ancien, mais le matelas, les draps et la moquette ne se remettraient sans doute jamais de notre passage. Je m'en étais platement excusée, mais Verne semblait décidé à tout me passer. À ses yeux, je ne pouvais rien faire de mal. Il était enchanté que j'aie fait frir les vampires de Colin. J'aurais aimé pouvoir en dire autant. La vengeance est une motivation puissante. Si quelqu'un avait fait aux vampires de Jean-Claude ce que je venais de faire à ceux de Colin, je... Nous les aurions tués.

La porte de la salle de bains s'ouvrit et se referma sans un bruit.

Je me redressai, serrant la couverture contre moi. Jason se faufila entre les deux cercueils. Il portait un caleçon en soie qu'il avait enfilé la veille dans la salle de bains. Quand il était ressorti, il

n'avait pas dit un mot. Moi, j'étais en train d'essayer de convaincre les léopards qu'ils ne pouvaient pas dormir nus.

Jason avait voulu dormir avec eux pour ajouter son énergie surnaturelle à la leur, mais ils avaient refusé. Pas parce qu'il était un loup plutôt qu'un léopard, mais parce que Cherry se méfiait de ses mains baladeuses.

Jason s'immobilisa au pied du lit, fixant des yeux les léopards endormis. Il passa les mains dans ses cheveux ébouriffés. Ceux-ci étaient assez raides et assez fins pour qu'il puisse les recoiffer avec ses doigts.

Comme il ne bougeait pas de sa place, je finis par me lever en drapant la couverture autour de moi. Je portais un maxi tee-shirt qui m'arrivait aux mollets. Le concept de taille unique est une vaste fumisterie, je vous l'ai déjà dit ? Mais c'était quand même un vêtement de nuit, et je ne voulais pas me montrer dans cette tenue. Dans le fond, je suis plutôt prude comme fille. Enveloppée de la tête aux pieds, je rejoignis Jason. Ce n'était pas que je n'avais pas confiance en lui c'était que les autres me mettaient mal à l'aise.

Cherry était allongée sur le dos, les draps entortillés autour de ses genoux. Elle portait une culotte taille basse rouge dont le bord était tendu entre ses hanches étroites. Elle avait un buste très long ; si elle était grande, ce n'était pas seulement à cause de ses jambes. Elle soupira et roula une épaule. Le mouvement fit remuer un de ses petits seins fermes, et son mamelon se durcit comme si elle faisait un rêve excitant. À moins qu'elle ait tout simplement froid.

Je jetai un coup d'œil à Jason. Il fixait Cherry du regard comme s'il était en train de mémoriser la moindre de ses courbes, la façon dont ses seins aplatis par la position horizontale débordaient sur les côtés de sa cage thoracique. Quelque chose de doux passa dans son regard. Peut-être Cherry suscitait-elle en lui d'autres émotions que le désir. Ou peut-être la contemplait-il comme une œuvre d'art magnifique, qu'on boit des yeux parce qu'on n'a pas le droit de la toucher.

Les deux autres n'offraient pas un spectacle aussi affriolant, Nathaniel était roulé en boule, le front collé contre la hanche de Cherry. Il s'était si bien blotti sous les couvertures que seul le sommet de sa tête dépassait.

Un petit gémissement s'échappa de ses lèvres, et la main de Cherry se posa sur ses cheveux tandis que son autre bras restait suspendu dans le vide. Les yeux de la métamorphe étaient toujours fermés ; elle ne s'était pas réveillée. Mais même dans son sommeil, elle répondait instinctivement à l'appel de Nathaniel – elle le réconfortait.

Allongé de l'autre côté du lit, Zane faisait la cuiller avec Nathaniel. Son ventre était plaqué contre le dos de l'autre homme, plus petit que lui. Les couvertures avaient glissé le long de ses jambes, révélant une culotte taille basse bleue qui ressemblait furieusement à celle de Cherry. La femelle léopard avait sans doute été obligée de lui donner quelque chose pour se couvrir.

Jason n'avait d'yeux que pour la silhouette élancée de Cherry. Je fus surprise qu'elle ne sente pas le poids de son regard, même dans son sommeil.

Maintenant la couverture en place d'une main, je touchai le poignet de Jason de l'autre. D'un index recourbé, je lui fis signe de me suivre au fond de la pièce, le plus loin possible du lit.

Je m'adossai au mur, à côté de la fenêtre. Face à moi, Jason en fit autant. Il était si près que son épaule touchait ma couverture. Je ne protestai pas, parce que nous étions obligés de chuchoter. Et puis, au bout d'un moment, on finit par se lasser de râler chaque fois que Jason fait un truc exaspérant. Ça n'a rien de personnel : il tente sa chance avec tout le monde.

– Tu as senti quelqu'un pendant le dernier tour de garde ? demandai-je.

Il secoua la tête et se pencha vers moi. Je sentis son souffle sur ma joue lorsqu'il répondit :

– Ils ont peur de toi, après ce qui s'est passé hier soir.

Je pivotai vers lui et dus reculer légèrement la tête pour le regarder sans loucher.

– Peur de moi ?

L'expression de Jason était très sérieuse.

– Pas de fausse modestie, Anita. Ce que tu as fait était très impressionnant, et tu le sais.

Je resserrai la couverture autour de mes épaules et fixai des

yeux le plancher. La veille, après que le pouvoir soit retombé, j'avais eu froid. J'avais eu froid toute la nuit. Pourtant, il faisait presque trente-deux degrés dehors. La clim fonctionnait, et j'avais froid quand même. Malheureusement, ce n'était pas le genre de froid qu'une couverture, un radiateur ou même la proximité d'un autre corps tiède pouvait chasser. Je m'étais fait peur. Et ces temps-ci, il en faut beaucoup pour m'effrayer.

J'avais vu les vampires brûler dans mes rêves. Ils me pourchassaient avec des bras couverts de flammes et une gueule hurlante, soufflant du feu comme celle d'un dragon. Ils m'avaient offert la tête de Mira. La tête avait parlé dans son panier ; elle m'avait demandé « Pourquoi ? ». Parce que j'avais parlé sans réfléchir ne me semblait pas une réponse satisfaisante.

Toute la nuit, j'avais fui les vampires mourants, un rêve après l'autre ou peut-être n'était-ce qu'un seul et même rêve fragmenté. Qui pouvait le savoir ? D'une façon ou d'une autre, mon sommeil n'avait pas été très reposant.

La veille, Richard s'était tourné vers moi alors que les corps des vampires se consumaient comme les braises d'un feu mourant. Il m'avait regardée fixement, et son expression horrifiée m'avait poignardée en plein cœur. Si la situation avait été inversée – si j'avais été le loup-garou et lui l'humain –, il aurait été aussi malade de dégoût que moi après le petit numéro avec Marcus. Non il aurait été encore plus malade. La seule raison pour laquelle il fréquente les monstres, c'est qu'il en est un.

Richard s'était retiré dans son chalet avec Jamil et Shang-Da. Ces deux derniers n'avaient pas tant été horrifiés qu'impressionnés, même si Shang-Da avait commenté :

– Ils nous tueront pour se venger.

Asher n'était pas de cet avis.

– Colin est moins puissant que Jean-Claude. Pourtant, il a exigé la vie du second de Jean-Claude – moi – et la raison d'un de ses loups – Jason. Il a abusé de ses prérogatives. Anita n'a fait que le lui rappeler.

Shang-Da avait balayé du regard les cadavres de vampires qui se changeaient lentement en tas de cendres.

— Croyez-vous vraiment qu'un maître vampire puisse laisser passer ça ?

Asher avait haussé les épaules.

— Ce n'est pas déshonorant de perdre face à quelqu'un qui a rencontré les membres du Conseil et survécu.

— Et puis, avait ajouté Jamil, Colin aura peur à présent. Il ne tentera plus d'affronter directement Anita.

— Exactement, avait acquiescé Asher. Anita l'a effrayé.

— Sa servante humaine, Nikki, aurait pu activer le cercle aussi bien que moi, avais-je objecté.

— Si elle était réellement aussi puissante que toi, elle ne se serait pas contentée de le prévenir.

— Elle aurait essayé de m'arrêter...

— Oui.

— Donc, elle a menti.

Asher m'avait caressé la joue en souriant.

— Comment peux-tu être à la fois si cynique et si étonnée quand on te ment ?

Je n'avais pas su quoi répondre. Je commençais tout juste à comprendre ce que je venais de faire.

À présent, dans la clarté de ce milieu de journée – nous avions dormi jusqu'à midi –, j'avais froid parce que je savais n'avoir utilisé ni le pouvoir de Jean-Claude, ni celui de Richard. Pour déclencher un tel massacre, je n'avais eu besoin que du mien. J'aurais réussi même sans marques vampiriques, même sans les liens tissés par le triumvirat. J'avais fait quelque chose d'inhumain, et je ne pouvais en rejeter la faute sur personne d'autre. Je détestais ça. Ça me donnait l'impression d'être un monstre.

Jason toucha mon épaule. Je levai les yeux vers lui. Il dut lire quelque chose sur mon visage, parce que son sourire s'évanouit. Le chagrin mêlé de lassitude qu'il laisse parfois transparaître envahit son regard.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

Je secouai la tête.

— Tu as vu ce que j'ai fait hier soir. Ce que j'ai fait. Pas Jean-

Claude, pas Richard. Juste moi.

Jason posa ses mains sur mes épaules et me fit pivoter face à lui.

— Anita... Tu m'as sauvé, la nuit dernière. Tu t'es interposée entre moi et ces choses. Je ne l'oublierai jamais. Jamais.

Je voulus détourner les yeux, et il me secoua doucement jusqu'à ce que je le regarde en face. Nous faisons exactement la même taille, donc, je n'avais pas besoin de lever la tête : je pouvais vraiment le regarder en face. Toute taquinerie s'était envolée de ses traits, ne laissant derrière elle qu'une expression sérieuse, adulte et très peu jasonnesque.

— La nuit dernière, tu as tué pour nous sauver. Aucun de nous ne l'oubliera. Verne et ses loups ne l'oublieront pas.

— Colin ne l'oubliera pas non plus, dis-je amèrement. Il reviendra à la charge.

Jason secoua la tête.

— Asher et Jamil ont raison. Tu lui as foutu une trouille bleue. Il ne voudra plus s'approcher de toi.

Je lui saisis les bras, laissant ma couverture tomber sur le sol.

— Mais il s'en prendra à vous pour se venger. Il essaiera de t'enlever, Jason. Il te donnera à Barnaby. Il te brisera pour me blesser par ton intermédiaire.

— Ou il tuera Asher. Je sais. (Jason eut un sourire qui était presque sa grimace habituelle.) Pourquoi crois-tu que nous ayons insisté pour passer la nuit près de toi ? Je ne peux pas parler au nom des autres, mais en ce qui me concerne, je voulais ta protection.

— Tu sais que tu l'as, affirmai-je.

Le sourire de Jason s'adoucit.

— Oui, je sais. (Il posa doucement une main sur ma joue.) Qu'est-ce qui ne va pas ? Je vois bien que quelque chose te préoccupe, au-delà du danger que nous courons. Pourquoi as-tu l'air si... tourmenté aujourd'hui ?

Je soupirai.

— Ce que j'ai fait hier soir n'était pas très humain, Jason, dis-je d'une voix étranglée. J'ai senti le dégoût de Richard. Senti qu'il me

prenait pour un monstre. Et il avait raison.

Jason m'étreignit. Instinctivement, je me raidis. Il fit mine de me lâcher. Alors seulement, je me laissai aller. Je l'autorisai à me serrer contre lui, passai les bras autour de sa taille et, enfouissant mon visage dans son cou, réprimai une horrible envie de pleurer.

Un léger bruit se fit entendre derrière nous. Je relevai la tête. Les léopards-garous étaient descendus du lit ils se dirigeaient vers nous sur leurs pieds humains, mais en se mouvant comme s'il y avait dans leurs jambes et leur torse des muscles qui n'existaient pas chez moi.

Presque nus, Zane et Cherry approchaient d'une démarche glissante. Cherry tenait la main de Nathaniel et le guidait comme un enfant. Sauf qu'il n'avait rien d'un enfant. J'avais dû renoncer à lui faire enfiler un slip, qui aurait frotté contre la plaie de son aine. Du coup, il ne faisait aucun doute que le léopard-garou était content de me voir. Peut-être était-il dans cet état parce qu'il s'était réveillé près de Cherry, ou parce que tous les mâles sont dans cet état le matin au saut du lit. Quoi qu'il en soit, ça ne me plaisait pas beaucoup.

Je m'écartai de Jason. Il ne tenta pas de me retenir, et fit même un pas en arrière. Lui aussi regardait les léopards-garous approcher, mais contrairement à moi, il n'éprouvait aucune inquiétude. En fait, je sentais son énergie me picoter la peau. Les émotions fortes – le désir, par exemple – font toujours monter le niveau d'énergie des métamorphes. Cette idée ne m'eut pas plus tôt traversé l'esprit que je baissai les yeux sans réfléchir. Ouais. Jason était content de voir Cherry. Très content, même.

Je rougis et me détournai d'eux tout en m'enveloppant de mes bras.

Quelqu'un me toucha l'épaule. Je frémis.

– C'est moi, Anita, dit Jason.

Je secouai la tête.

Il m'enlaça par-derrière, passant ses bras autour de mes épaules et prenant bien garde de ne pas les descendre.

– Je ne regrette pas que tu les aies tués, Anita. Je regrette juste que tu n'aies pas eu Barnaby.

— Quelqu'un d'autre va payer mon petit coup d'éclat, Jason. Comme Mira la nuit dernière. Je fais des choses, je dis des choses en votre présence, et ça finit toujours mal.

Zane me contourna pour se placer devant moi. Je levai les yeux vers lui, les bras de Jason toujours passés autour de mon cou tel un encombrant collier. Le regard brun du léopard-garou était plus sérieux que jamais.

Il tendit une main vers mon visage. Si Jason n'avait pas imperceptiblement resserré son étreinte, je me serais dérobée ou je lui aurais ordonné d'arrêter. Toucher quelqu'un, ça n'a pas la même signification pour les lycanthropes que pour le reste des Américains. Je dirais bien « des humains », mais il existe des cultures plus portées sur le contact physique que la nôtre.

Les doigts de Zane coururent le long de ma joue tandis qu'il me dévisageait, les sourcils froncés.

— Gabriel était notre univers. Elizabeth et lui nous ont créés, nous ont choisis. Aussi mauvais que tu le juges, il a sauvé la plupart d'entre nous. J'étais un junkie avant de le rencontrer, mais il ne voulait pas de drogués chez ses pard.

Zane se pencha vers moi, renflant ma peau et frottant sa joue contre la mienne. Sa mâchoire mal rasée était toute râpeuse.

— Nathaniel se prostituait dans la rue. Gabriel vendait son corps, mais pas à n'importe qui.

Cherry était à genoux. Elle me prit la main et frota son visage dessus, comme un chat qui voudrait me marquer de son odeur.

— J'avais perdu ma jambe après m'être fait renverser par un chauffard. Gabriel me l'a rendue. Il l'a coupée au-dessus du moignon, et quand je me suis transformée, elle a repoussé.

Zane déposa un baiser sur mon front.

— Il prenait soin de nous à sa façon perverse.

— Mais jamais il n'a risqué sa vie pour nous, ajouta Cherry.

Elle se mit à lécher ma main en une attitude typiquement féline... Et s'arrêta une seconde avant que je le lui ordonne. Peut-être avait-elle perçu mon malaise.

— Tu as risqué ta vie pour sauver Nathaniel. Tu as risqué la vie de tes vampires pour lui.

Zane me prit le visage à deux mains, reculant la tête pour mieux me voir.

— Tu aimes Asher. Pourquoi as-tu risqué sa vie pour sauver Nathaniel ?

Je me dégageai doucement et battis en retraite vers la porte. Je ne voulais pas m'enfuir, mais j'avais besoin de respirer.

Nathaniel s'accroupit au milieu de la pièce. C'était le seul qui ne m'ait pas encore touchée.

— Je ne suis pas amoureuse d'Asher, dis-je.

— Nous sentons ton désir pour lui, contra Zane.

Génial.

— Je n'ai pas dit que je ne le trouvais pas attirant. J'ai dit que je n'étais pas amoureuse de lui.

Mon regard glissa vers le cercueil. Je savais bien qu'il ne pouvait pas m'entendre, mais...

Adossé au mur, les bras croisés sur la poitrine, Jason me fixait des yeux en grimaçant.

— Je ne suis pas amoureuse de lui, répétais-je, agacée.

Cherry et Zane me dévisagèrent avec une expression presque identique, mais que je ne parvins pas à déchiffrer.

— Il compte pour toi, dit enfin Cherry.

J'y réfléchis quelques instants, puis acquiesçai.

— D'accord, il compte pour moi.

— Alors, pourquoi as-tu risqué sa vie pour sauver Nathaniel ?

Cherry se laissa tomber à quatre pattes, et ses seins se balancèrent sous elle tandis qu'elle se traînait vers moi. Jamais encore une femme nue – ou presque – n'avait rampé vers moi. Un homme nu, oui, plusieurs fois. Une femme ? Jamais. Ça ne me plaisait pas du tout. Homophobe ? Qui, moi ?

— Nathaniel est mien. Je dois le protéger. Je suis sa Nimir-Ra, pas vrai ?

Cherry continua à se traîner vers moi sans répondre. Zane l'imita. Des muscles qui n'auraient pas dû exister roulaient sous la peau de leurs épaules et de leurs bras. Ils se mouvaient avec une grâce empreinte de puissance, une violence à peine contenue par

leur enveloppe de chair. Nathaniel, lui, était toujours accroupi et immobile, comme s'il attendait un signal.

Je m'arrachai à la contemplation des léopards-garous pour lever les yeux vers Jason.

— Que se passe-t-il ?

— Ils veulent te comprendre.

— Il n'y a rien à comprendre. Colin a fait du mal à Nathaniel parce qu'il le pouvait, comme on donne un coup de pied à un chien en l'absence de son maître. Personne ne fait du mal à mes amis. Ce n'est pas permis.

Cherry avait attendu que Zane la rattrape. À présent, ils avançaient ensemble, comme un couple de panthères parfaitement synchronisé. Ils étaient presque arrivés jusqu'à moi ; il leur aurait suffi de tendre le bras pour me toucher, et je ne voulais pas qu'ils me touchent. Il se passait quelque chose – quelque chose qui ne me plaisait pas.

— Nathaniel n'est pas ton ami, contra Jason. Ce n'est pas par amitié que tu as risqué la vie d'Asher.

Je fronçai les sourcils.

— Arrête de m'aider, tu veux ?

Zane et Cherry levèrent les yeux vers moi. Je devinai qu'ils avaient envie de me toucher, mais qu'ils n'étaient pas certains de ma réaction.

— Gabriel disait qu'il prenait soin de nous, mais il ne risquait rien pour nous. Il ne sacrifiait rien.

Zane se redressa sur ses genoux. Il était si près de moi que son énergie surnaturelle caressait mes jambes nues comme un vent tiède.

— Hier soir, tu as risqué ta vie pour l'un de nous. Pourquoi ?

À son tour, Cherry se redressa sur ses genoux, et de nouveau, ce fut comme un écho. Leur pouvoir se pressait contre moi telle une main géante. Une vulnérabilité intense emplissait leurs yeux. Et pour la première fois, je remarquai que Nathaniel n'était pas le seul qui ait besoin de moi. Ils avaient tous besoin de moi. Ils n'avaient personne d'autre pour les aimer, pour prendre soin d'eux.

— Le loup a raison. Ce n'était pas par amitié, affirma Zane.

— Tu ne couches pas avec Nathaniel, ajouta Cherry.

Je fixai des yeux leurs visages avides.

— Parfois, on fait les choses parce qu'il faut les faire – parce qu'il n'y a pas d'autre solution.

— Tu as risqué la vie de Damian et d'Asher, puis la tienne. Pourquoi ? Pourquoi ? interrogea Zane.

— Pourquoi m'as-tu protégé la nuit dernière ? renchérit Jason. Pourquoi t'es-tu interposée entre moi et Barnaby ?

— Tu es mon ami.

Il sourit.

— C'est vrai, mais ce n'est pas pour ça que tu m'as protégé. Tu en aurais fait autant pour Zane.

Je me rembrunis.

— Que veux-tu que je vous dise, Jason ?

— La véritable raison pour laquelle tu m'as protégé. Cette même raison qui t'a fait prendre tant de risques pour Nathaniel. Ce n'est ni l'amitié, ni le désir, ni l'amour.

— C'est quoi, alors ?

— Tu connais la réponse, Anita.

Mon regard passa de Jason aux deux léopards-garous agenouillés. Je n'avais pas envie de le formuler, et encore moins à voix haute, mais Jason avait raison.

— Nathaniel est mien, à présent. Il figure sur la liste des gens que je protège. Il est mien, et personne ne peut lui faire de mal sans en répondre devant moi. Jason est mien. Vous êtes tous miens, et personne ne s'attaque impunément à ce qui m'appartient. Ce n'est pas permis.

Ça avait l'air si arrogant, si... médiéval. Et pourtant, c'était la pure vérité. Que je l'admette ou non, ça n'y changerait rien. En cours de route, je m'étais mise à collectionner des gens. Mes gens. Au début, c'étaient des amis. Dernièrement, c'était devenu plus que ça – ou moins, selon le point de vue. Des gens comme Nathaniel, qui n'étaient pas mes amis mais que je considérais quand même comme miens.

Je fixais du regard le visage de Zane et de Cherry, et c'était

comme si je pouvais y voir toutes les déceptions, toutes les petites trahisons, tout l'égoïsme, toute la mesquinerie et toute la cruauté dont ils avaient été victimes. Ça se lisait dans leur regard. Ils en avaient tant vu qu'ils n'arrivaient plus à comprendre la gentillesse ou l'honneur. Ou pire, ils avaient perdu la foi en ces concepts.

— Si tu le penses vraiment, nous sommes tiens, dit Zane. Tu peux tous nous avoir.

— Vous avoir ? répétai-je.

— Ils parlent de sexe, intervint Jason.

À présent, il ne souriait plus. Je ne savais pas trop pourquoi. Il avait eu l'air d'apprécier le spectacle quelques instants plus tôt.

— Je ne veux pas coucher avec l'un de vous deux. Avec aucun de vous, affirmai-je précipitamment. Que ce soit bien clair !

— S'il te plaît, choisis l'un de nous. S'il te plaît, supplia Cherry.
Je les dévisageai.

— Pourquoi tenez-vous tant à ce que je couche avec l'un de vous ?

— Tu aimes certains des loups, répondit Zane. Tu éprouves une véritable amitié pour eux. Tu n'en éprouves pour aucun de nous.

— Par contre, tu éprouves du désir, ajouta Cherry. La présence de Nathaniel te perturbe parce que tu le trouves attirant.

Là, elle avait mis dans le mille.

— Écoutez, les gars, je ne couche pas avec les gens juste parce que je les trouve attirants.

— Pourquoi pas ? s'étonna Zane.

Je soupirai.

— Le sexe pour le sexe, ça ne m'intéresse pas. Si vous ne comprenez pas ça, je ne suis pas sûre de pouvoir vous l'expliquer.

— Comment pouvons-nous avoir confiance en toi si tu n'attends rien de nous ? interrogea Cherry, angoissée.

Je n'avais pas de réponse à lui fournir. Je jetai un coup d'œil à Jason.

— Tu pourrais m'aider ?

Il s'écarta du mur.

— Peut-être, mais ça risque de ne pas te plaire.

— Balance toujours.

— Le problème, c'est que les léopards n'ont jamais eu de vraie Nimir-Ra. Gabriel était un alpha, et il était puissant, mais il n'était pas un Nimir-Raj pour autant.

— Un des loups-garous l'a décrit comme un « lion passant », un félin dormant – quelqu'un qui avait du pouvoir, mais qui ne protégeait pas les siens. Les pard m'ont qualifiée de « léopard lionné », félin protecteur, avant même de me nommer Nimir-Ra.

— Nous appelions Gabriel « léopard lionné » parce que c'était le seul terme que nous connaissions, mais les loups ont raison c'était un « lion passant », acquiesça Zane.

— Super. Donc, la question est réglée.

— Non, contra Cherry. Si Gabriel nous a appris quelque chose, c'est que nous ne pouvons pas avoir confiance en quelqu'un à moins qu'il attende quelque chose de nous. Tu n'es pas obligée de nous aimer, mais choisis l'un de nous pour devenir ton amant... ou ta maîtresse.

Je secouai la tête.

— Non. Je vous remercie pour votre offre, mais ça ne m'intéresse pas.

— Alors comment pouvons-nous avoir confiance en toi ? chuchota Cherry.

— Vous pouvez avoir confiance en elle, affirma Jason. C'est en Gabriel que vous ne pouviez pas avoir confiance. C'est lui qui vous a convaincus que le sexe était si foutrement important. Anita ne couche même pas avec notre Ulfric, mais Zane l'a vue la nuit dernière. Il a vu ce qu'elle a fait pour me protéger.

— Elle l'a fait pour protéger son vampire, celui qu'elle... Celui qui compte pour elle, se reprit Zane.

— Damian ne compte pas pour moi autant qu'Asher. Ça ne m'a pas empêchée de risquer ma vie pour lui quand il était entrain de pourrir, lui rappelai-je.

Les deux léopards me fixèrent des yeux, les sourcils froncés.

— Je sais, dit Zane, et je ne comprends pas. Pourquoi ne l'as-tu pas laissé mourir ?

— Je lui avais demandé de risquer sa vie pour sauver Nathaniel.

Je m'efforce de ne jamais demander à autrui ce que je ne suis pas prête à faire moi-même. Damian avait accepté de risquer sa vie ; je ne pouvais décemment pas faire moins.

Les léopards étaient paumés. Ça se voyait à leur expression, à la tension sous-jacente dans leur pouvoir qui soufflait le long de ma peau.

— Suis-je tien ? demanda Nathaniel d'une petite voix pathétique.

Je l'observai par-dessus la tête des deux autres. Il était toujours accroupi, recroquevillé sur lui-même au milieu du plancher. Ses cheveux si longs s'étaient répandus autour de lui, devant son visage. Ses yeux pareils à des pétales de fleur me fixaient du regard à travers ce rideau soyeux, comme à travers de la fourrure. J'avais déjà vu d'autres lycanthropes faire ça – se planquer derrière leurs cheveux pour regarder quelqu'un. Dans cette position, Nathaniel paraissait dangereux et vaguement irréel.

Il écarta un pan de ses cheveux, révélant le tracé d'un de ses bras et d'un côté de sa poitrine. L'illusion se dissipa. Son visage était si jeune, si expressif, si vulnérable...

— Je ne laisserai personne te faire de mal, Nathaniel, promis-je. Une larme solitaire glissa sur sa joue.

— Je suis si fatigué de n'appartenir à personne, Anita. Si fatigué d'être le joujou de qui me désire. Si fatigué d'avoir peur...

— Tu n'as plus à avoir peur, Nathaniel. Si c'est en mon pouvoir de te protéger, je le ferai.

— Je t'appartiens désormais ?

Je n'aimais pas beaucoup la façon dont il avait tourné ça, mais il était en train de pleurer, une larme cristalline après l'autre, et le moment me paraissait mal choisi pour chipoter sur des questions de sémantique. Je hochai la tête, espérant que je ne m'engageais pas à lui donner des soins beaucoup plus... intimes que je ne le souhaitais.

— Oui, Nathaniel, tu m'appartiens.

Mais les mots seuls impressionnent rarement les métamorphes, comme si la partie animale d'eux-mêmes ne les comprenait pas. Aussi lui tendis-je la main.

— Viens, Nathaniel. Viens à moi.

Il obtempéra, non pas avec cette grâce sauvage et musculaire des deux autres, mais la tête baissée et le visage dissimulé par ses cheveux. Lorsqu'il m'atteignit, il sanglotait ouvertement. Il leva une main vers moi à l'aveuglette, sans me regarder.

Zane et Cherry s'étaient poussés sur les côtés pour lui laisser de la place. Je pris la main de Nathaniel et me demandai quoi en faire. La serrer ne suffisait pas ; l'embrasser semblait inapproprié. Je fouillai mes souvenirs en quête de quelque chose sur les léopards et ne trouvai rien. Le truc qu'ils faisaient le plus souvent, c'était se lécher les uns les autres. Je ne voyais vraiment que ça.

Je me penchai vers Nathaniel et pressai ma bouche sur le dos de sa main. Puis je léchai sa peau, un coup de langue rapide, et son goût me parut familier. Alors, je sus que Raina avait elle aussi léché la peau de Nathaniel, qu'elle avait fait courir ses lèvres, sa langue et ses crocs le long de son corps.

Le munin enfla en moi, et je le combattis. Il voulait mordre la main de Nathaniel, faire couler son sang et le lécher comme un chat avec de la crème. C'était une image trop répugnante pour moi. Mon dégoût m'aida à chasser Raina. Je la forçai à battre en retraite et constatai qu'elle ne me quittait plus jamais – pas vraiment. C'est pour ça qu'il suffisait d'un rien pour qu'elle remonte à la surface. Je la sentais se tapir en moi, comme un cancer n'attendant qu'une occasion de se propager.

Avec le goût de Nathaniel dans la bouche, je fis ce que Raina n'avait jamais fait : je le réconfortai. Je lui soulevai doucement le menton et lui pris la tête à deux mains. Puis j'embrassai son front et bus les larmes salées sur ses joues.

Il s'écroula contre moi dans un sanglot, verrouillant ses bras autour de mes cuisses. Il y eut un moment où Raina tenta de refaire surface comme son bas-ventre se pressait sur mes jambes nues.

Je me tendis vers Richard, invoquant la marque qui nous liait. Son pouvoir répondit à mon appel comme un frottement de fourrure tiède. Il m'aida à chasser la présence brûlante de Raina.

J'offris mes mains aux autres léopards. Ils frottèrent leur visage sur ma peau, me léchant et me marquant de leur odeur comme si j'étais un chaton. Immobile au milieu des trois métamorphes pressés contre moi, j'empruntais le pouvoir de Richard pour

maintenir Raina à distance. Mais le pouvoir de Richard ne s'en tint pas là. Il m'emplit et se communiqua aux léopards à travers moi.

J'étais le bois au centre d'un feu. Richard était la flamme, et les léopards-garous se réchauffaient à sa tiédeur bienfaisante. Ils l'absorbaient, se baignaient dedans, s'en enveloppaient comme d'une promesse.

Prise entre le pouvoir de Richard, le besoin des léopards et le répugnant contact de Raina, je priai : mon Dieu, ne me laissez pas les décevoir.

CHAPITRE 24

La cérémonie de présentation interrompue la veille avait été reportée à ce soir. Si tous les monstres ont une chose en commun, c'est bien leur entêtement à observer les règles coûte que coûte. Les règles disaient que nous devons organiser une cérémonie de présentation ? Cette cérémonie aurait lieu d'une façon ou d'une autre – peu importait que des vampires furax soient à nos trousses, que des flics véreux nous cherchent des noises ou même qu'il gèle en enfer. Les vampires sont les plus pointilleux de tous, capables de se conformer aux règles même pendant qu'ils vous arrachent la gorge, mais les loups-garous ne sont pas loin derrière.

Personnellement, j'aurais commandé une pizza et dit : « Au diable tout ça, concentrons-nous plutôt sur le mystère à résoudre. » Mais ce n'était pas moi qui commandais. Avoir carbonisé près d'une cinquantaine de vampires la veille ne faisait pas de moi le chef de meute, ni le chef de quoi que ce soit d'ailleurs – même si l'invitation de Verne avait été très, très polie. Colin n'était pas le seul qui ait peur de moi, à présent.

La disparition d'une grande partie des vampires de Colin signifiait que la meute de Verne gouvernait à présent. Les loups jouissaient de la supériorité numérique nécessaire pour empêcher Colin de fabriquer de nouveaux vampires. Apparemment, en l'absence de lien entre les vampires et les métamorphes du coin, le groupe le plus fort régnait sur l'autre. Jusqu'à la nuit dernière, les loups avaient été à la botte de Colin.

À présent, la botte avait changé de pied, et à en juger le regard

de Verne, elle allait tanner le cuir de pas mal de vampires.

C'était une de ces nuits d'août où l'air est parfaitement immobile. Où le monde reste figé dans des ténèbres étouffantes comme s'il retenait son souffle, comme s'il attendait une brise fraîche qui jamais ne venait.

Pourtant, il y avait du mouvement sous les arbres. Pas de vent, mais du mouvement. Des gens se déplaçaient dans la forêt. Non, pas des gens – des loups-garous. Ils étaient encore tous sous leur forme humaine, mais personne n'aurait pu s'y tromper. Ils glissaient entre les arbres comme des ombres, se faufilaient parmi les buissons sans faire le moindre bruit. Ou presque. S'il y avait eu le plus léger souffle de vent pour agiter la végétation, on ne les aurait pas entendus. Là, le craquement d'une brindille, le bruissement des feuilles les trahissaient parfois. Par une nuit comme celle-là, même les sons les plus ténus portent loin.

Une brindille craqua sur ma gauche, et je sursautai. Jamil me toucha le bras, et je sursautai de nouveau.

– Tu es drôlement nerveuse ce soir, bébé.

– Ne m'appelle pas bébé.

Son sourire brilla dans l'obscurité.

– Désolé.

Je me frottai les bras.

– Ne me dis pas que tu as froid !

– Non.

Ce n'était pas le froid qui me picotait la peau comme les pattes d'une armée d'insectes.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Jason.

Je m'arrêtai au milieu des herbes folles qui me montaient jusqu'aux genoux et secouai la tête en scrutant l'obscurité. Plusieurs dizaines de loups-garous se mouvaient autour de moi, mais ce n'étaient pas eux qui me mettaient mal à l'aise. C'était... Comme entendre des voix dans une pièce lointaine. Je ne comprenais pas ce qu'elles disaient, mais je les entendais – je les entendais dans ma tête. Et je savais ce que c'était. Les munin. Ils m'appelaient, chuchotaient le long de ma peau. Ils avaient hâte que j'arrive. Ils m'attendaient. Et merde.

Zane fixait du regard les ténèbres. Il se tenait assez près de moi pour que je l'entende prendre une inspiration. Je savais qu'il humait l'air. L'obscurité avait transformé tous les métamorphes, même Nathaniel. Il exsudait une assurance que je ne lui avais encore jamais vue, comme s'il se sentait tout à coup mieux dans sa peau – sans mauvais jeu de mots. Notre petite cérémonie de cet après-midi avait signifié quelque chose pour les trois léopards-garous. Je ne savais toujours pas ce qu'elle signifiait pour moi exactement.

Ils portaient tous des vieux jeans et des tee-shirts pourris, le genre de fringues dans lesquelles ça ne les dérangeait pas de se métamorphoser – parce que quelques nuits avant la pleine lune, des accidents se produisent parfois. Non, pas des accidents. Ce soir, je verrais certains d'entre eux perdre leur forme humaine. Je remarquai que je n'en avais aucune envie.

Asher et Damian n'étaient pas là. Ils étaient partis espionner ou négocier avec Colin et ses vampires restants. À mon avis, c'était une très mauvaise idée, mais Asher m'avait assuré que c'était la procédure standard et que Colin s'y attendait. En tant que second de Jean-Claude, il lui transmettrait le message que j'avais, que nous avions épargné Colin et son bras droit, Barnaby. Que nous avions autorisé sa servante humaine à repartir sans lui faire de mal. Que nous avions été généreux alors que rien ne nous y forçait. Selon les lois vampiriques, Colin avait outrepassé ses prérogatives. Il était moins puissant que nous, et nous aurions pu tout lui prendre.

La vérité, c'est que Colin et Barnaby s'étaient enfuis. La seule personne que nous avons vraiment laissé partir, c'était Nikki. Mais Asher m'avait assuré qu'il pourrait mentir à Colin, et que celui-ci ne s'en rendrait pas compte.

Quand je pensais à Asher et Damian seuls face à Colin et compagnie, mon estomac se nouait. Les vampires ont des règles pour tout, mais ils ont tendance à les contourner jusqu'à ce qu'ils soient pratiquement rendus de l'autre côté. Jusqu'au point dont Asher et Damian pourraient ne pas ressortir indemnes. Mais Asher avait eu l'air sûr de son coup, et ce soir-là, j'étais censée jouer la lupa. Un seul monstre à la fois, c'était bien suffisant.

Une autre raison pour laquelle je me sentais nerveuse, c'est que je n'avais pas eu le droit d'emporter mon flingue. Mes couteaux, oui,

parce qu'ils pouvaient me tenir lieu de griffes, mais pas de flingue. Marcus était pareil. Aucun Ulfric digne de ce nom ne vous laisserait amener une arme à feu dans le sanctuaire de sa meute. Je comprenais, mais je n'étais pas obligée d'aimer ça. Après ce que j'avais fait pour Verne la nuit dernière, je trouvais sa requête franchement grossière.

Richard m'avait informée que l'élimination des vampires de Colin à l'intérieur du lupanar serait notre cadeau, le cadeau que l'Ulfric et la lupa en visite sur le territoire d'une autre meute offrent à celle-ci. D'habitude, c'est un animal fraîchement tué, un bijou pour la lupa locale ou un objet mystique. Mort, bijou ou magie ; on se serait cru le jour de la Saint Valentin.

J'avais mis un jean pour ne pas m'égratigner les jambes dans la forêt, même s'il faisait assez chaud pour que mes genoux transpirent. Le seul d'entre nous qui portait un short, c'était Jason. Si les buissons épineux lui griffaient les jambes, il n'avait pas l'air de s'en soucier. Il était également le seul d'entre nous à se balader torse nu. J'avais enfilé un tee-shirt moulant bleu roi, histoire d'être élégante au moins du haut. Le problème, c'est qu'il ne dissimulait pas vraiment mes couteaux.

L'épée courte calée le long de ma colonne vertébrale était toujours invisible, sauf pour qui examinerait mon dos de près. Le tissu du tee-shirt était assez mince pour laisser entrevoir le fourreau, mais pas dans le noir. Sur mes avant-bras, j'avais attaché mes fourreaux de poignet habituels et leurs couteaux en argent. Ils se détachaient de manière très ostentatoire sur ma peau.

Dans ma poche, j'avais fourré un nouveau couteau, un cran d'arrêt dont la lame mesurait dix centimètres. La sécurité était mise : je ne voulais pas m'embrocher toute seule en m'asseyant. D'accord, ce genre d'arme blanche est illégal dans la plupart des États du pays. Mais elle m'avait été offerte par un ami qui ne se souciait pas beaucoup de la loi. Tant qu'à me balader avec une arme illégale, pourquoi ne pas l'avoir prise plus longue que ça, me demanderez-vous ? Parce qu'une lame de quinze centimètres fourrée dans ma poche m'aurait gênée pour m'asseoir. C'est bon d'avoir des amis qui tiennent compte de votre taille.

En outre, je portais un crucifix en argent. Je n'avais pas

l'intention de rendre visite à des vampires hostiles cette nuit-là, mais je craignais que les vampires hostiles viennent à moi. Si Colin connaissait suffisamment les usages des loups-garous, il savait que je ne serais pas autorisée à porter un flingue pendant la cérémonie, et que ce serait donc le moment idéal pour me sauter dessus.

Des ombres grises et douces baignaient le pied des arbres. La lune et les étoiles brillaient quelque part au-dessus de nos têtes. Mais les frondaisons formaient une voûte de ténèbres solides entre nous et le ciel. Debout dans l'obscurité, je sentais presque poindre une attaque de claustrophobie.

— Je ne sens que les autres lukoi, dit Jason.

Tout le monde acquiesça. Nous étions seuls dans la forêt. Personne d'autre que moi ne semblait capable de capter cet écho murmurant. J'étais la seule nécromancienne du groupe, donc, les esprits des morts préféraient s'adresser à moi.

— La cérémonie ne pourra pas se poursuivre avant notre arrivée, m'informa Jamil.

Je lui jetai un coup d'œil.

— Tu veux dire qu'ils ont commencé sans nous ?

— L'appel a été lancé, répondit Jason.

Il avait prononcé le mot « appel » comme si celui-ci était tout en majuscules.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demandai-je.

— Qu'ils ont déjà sacrifié un animal et répandu son sang sur l'arbre. Un peu comme tu l'as fait la nuit dernière.

Je me frottai les bras.

— C'est peut-être pour ça que je sens les munin...

— Lorsque nous répandons du sang sur le trône de pierre, notre symbole spirituel, ça ne fait pas venir les munin, objecta Jason.

Je secouai la tête.

— J'ai déjà été dans votre lupanar. Celui-ci est différent. La magie du clan de Verne est différente de la vôtre.

Je sentis quelque chose s'insinuer entre les arbres : un courant d'énergie qui fit bondir mon cœur dans ma poitrine, puis accéléra ses battements comme si je venais de piquer un cent mètres.

– Doux Jésus. C’était quoi, ça ?

– Elle sent l’appel, constata Jason.

– C’est impossible, protesta Jamil. Anita n’est pas lukoi. (De l’index, il désigna Zane, Cherry et Nathaniel.) Eux, ils ne le sentent pas. Ce sont des métamorphes, et ils ne sentent pas l’appel au lupanar.

Cherry nous dévisagea, puis secoua la tête.

– Il a raison. Je perçois un vague bourdonnement, mais rien de plus.

Nathaniel et Zane confirmèrent.

Ma peau rampait le long de mon corps, comme si elle voulait se barrer en m’abandonnant là. C’était foutrement effrayant.

– Que m’arrive-t-il ?

– Elle sent l’appel, répéta Jason.

– C’est impossible, insista Jamil.

– Tu n’arrêtes pas de dire ça à propos d’elle, et tu te trompes chaque fois, fit remarquer Jason.

Un grondement sourd s’échappa de la bouche de Jamil.

– Arrêtez, tous les deux, ordonnai-je.

Je regardai derrière moi, scrutant les arbres jusqu’à l’endroit où ils cédaient la place à un mur de ténèbres baigné par le clair de lune. Jason avait raison. Je sentais la magie. C’était de la magie rituelle, de la magie de mort.

Les lycanthropes tirent leur pouvoir de la vie. Ils sont les plus vivants de toutes les créatures surnaturelles que j’aie jamais rencontrées – parfois, il me semble qu’ils tiennent plus des fairies que des humains. Mais ce lupanar-là se nourrissait de mort autant que de vie. Par deux fois déjà, il m’avait appelée. La première, à travers les marques de Richard ; la seconde, à travers ma nécromancie.

Je regrettais que Richard ne soit pas là. Il était parti dîner avec sa famille. J’avais insisté pour que Shang-Da l’accompagne. Le shérif Wilkes devait savoir que nous n’avions pas quitté la ville, et que nous n’en manifestions pas l’intention. Les vampires locaux n’étaient pas les seuls adversaires dont nous devons nous soucier.

Richard m'avait passé un coup de fil pour me prévenir qu'il serait en retard, et que nous n'avions qu'à commencer sans lui. Sa mère ne comprenait tout simplement pas pourquoi il devait se sauver si vite. Et aucun des hommes de la famille Zeeman n'était capable de lui tenir tête, Richard pas plus que les autres.

Je me remis en route, et les autres m'imitèrent. J'escaladai un tronc d'arbre abattu par la foudre. On n'enjambe jamais directement un arbre : il pourrait y avoir un serpent de l'autre côté. On commence par grimper dessus pour s'assurer que la voie est libre. Mais ce soir, ce n'étaient pas les serpents qui me préoccupaient.

J'avançais lentement, me frayant un chemin parmi la végétation touffue. J'ai une vision nocturne excellente, pour une humaine, et j'aurais pu aller plus vite. Je *voulais* aller plus vite – m'élancer entre les arbres et courir de toute la vitesse de mes jambes. Seule ma volonté m'en empêcha.

Ce que je percevais, ce n'était pas seulement la mort, mais l'énergie tiède et croissante des lycanthropes. Je savais que je pouvais la percevoir en partie lorsque Richard me tenait la main. C'était déjà arrivé un soir de pleine lune, mais jamais quand j'étais seule. Jamais quand je me baladais dans le noir en essayant de respirer malgré mon cœur qui battait la chamade et le pouvoir de quelqu'un d'autre qui me submergeait.

Je chuchotai :

— Richard, que m'as-tu fait ?

Peut-être était-ce parce que j'avais prononcé son nom, ou parce que j'avais pensé à lui – mais soudain, je le sentis assis dans sa voiture, sentis la pression tiède de sa poitrine. L'espace d'un instant, je vis Daniel au volant, et le parfum de son after-shave me chatouilla les narines.

Je m'arrachai à cette vision et titubai. Si je n'avais pas eu un arbre auquel me raccrocher, je serais tombée à genoux. Si Richard avait été aussi secoué que moi par ce moment partagé, je me réjouissais que ça ne soit pas lui qui conduise.

— Anita, ça va ?

Jason me toucha l'épaule. Et le pouvoir s'écoula entre nous en

une vague brûlante qui me picota la peau.

Je pivotai vers lui avec l'impression de me mouvoir au ralenti. Le pouvoir et les sensations qui emplissaient mon esprit m'empêchaient de respirer. Des images, des flashes, comme si j'observais une pièce à travers de la lumière stroboscopique. Un lit, des draps blancs, une odeur de sexe si récente qu'elle était encore tiède et musquée. Mes mains posées sur une poitrine imberbe. Une poitrine d'homme. Ce pouvoir vivant, purement animal qui était celui des lycanthropes, me pénétrait comme l'homme que je chevauchais. C'était excitant, à la fois douloureux et agréable.

Le pouvoir se déversait par le bout de mes doigts, tirant des griffes de mes mains comme des couteaux de leur fourreau.

La bête forçait contre ma peau, tentait de s'en échapper pour me submerger. Mais je la gardais prisonnière ; je resserrais l'étau de mon corps sur elle et ne laissais que mes mains se transformer.

Mes griffes lacérèrent la poitrine lisse de l'homme. Du sang jaillit, et son goût métallique emplit nos bouches.

Toujours cloué au lit par mon corps – par notre corps –, Jason leva les yeux vers moi et hurla. Il avait voulu ça. Il l'avait choisi. Et pourtant, il hurlait. Je sentis sa chair céder sous nos griffes. Nos mains frapper encore et encore, jusqu'à ce que les draps blancs soient imbibés de sang et qu'il gise immobile entre nos jambes. S'il survivait, il deviendrait l'un de nous. Je me fichais de savoir s'il survivrait ou mourrait. La seule chose qui comptait pour moi, c'était le sexe, la douleur, la joie sauvage du moment.

Lorsque je repris possession de mon corps, Jason et moi étions agenouillés dans les feuilles mortes. Il me tenait toujours par les bras. Quelqu'un hurlait, et ce quelqu'un, c'était moi.

Jason me fixait des yeux d'un air horrifié. Il avait partagé cette chevauchée pas si fantastique, mais le souvenir que je venais de revivre n'était pas le sien. Ce n'était pas non plus celui de Richard, et encore moins le mien. C'était celui de Raina. Morte mais pas oubliée. C'était à cause d'elle que je craignais les munin. Je suis une nécromancienne liée à des loups. Les munin m'adorent, mais aucun d'eux autant que Raina.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Cherry.

Elle me toucha, et de nouveau, une porte s'ouvrit en moi, invitant Raina à entrer. Ce fut comme un raz de marée. Je me remis à hurler. Mais cette fois, je luttai contre la possession. Parce que je ne voulais pas voir Cherry de la façon dont Raina la verrait – l'avait vue. Jason s'en fichait. Pas Cherry. Et moi non plus.

Succession précipitée de sensations. Peau humide de sueur, mains aux ongles longs et vernis posés sur mes seins, yeux gris qui me fixaient du regard, bouche ouverte et flasque, cheveux blonds mi-longs répandus sur un oreiller. Raina dessus, comme tout à l'heure.

Je hurlai et m'arrachai à eux deux. Les images s'évanouirent comme si quelqu'un avait appuyé sur un interrupteur. À quatre pattes, je rampai sur le sol jonché de feuilles mortes, les yeux clos et les paupières crispées. Je me laissai tomber sur mes fesses, serrant mes genoux contre ma poitrine et pressant mon visage contre mes cuisses. Je fermais les yeux si fort que je commençais à voir des serpents blancs sur la face interne de mes paupières.

J'entendis quelqu'un s'approcher de moi en faisant crisser les feuilles sous ses pieds. Je le sentis hésiter au-dessus de moi.

— Ne me touche pas, criai-je à demi.

Je l'entendis s'agenouiller devant moi. Puis la voix de Jamil me parvint aux oreilles.

— Je ne te toucherai pas. Tu captés toujours les souvenirs ?

Sans lever la tête, je fis un signe de dénégation.

— Dans ce cas, c'est fini, Anita. Une fois partis, les munin ne peuvent plus revenir jusqu'à ce que tu les appelles.

— Je ne l'ai pas appelée.

Lentement, je levai la tête et ouvris les yeux. La nuit estivale me parut encore plus sombre que tout à l'heure.

— C'était Raina ?

— Oui.

Jamil s'approcha autant que cela lui était possible sans me toucher.

— Tu as partagé ses souvenirs avec Jason et Cherry.

Je ne savais pas si c'était une question ou une affirmation. Dans

le doute, je répondis :

— Oui.

— Le son, l'image, les sensations... C'était la totale, ajouta Jason. Il s'était assis dos à un arbre.

Cherry avait enfoui son visage dans ses mains. Elle parla sans relever la tête.

— Je me suis coupé les cheveux après cette nuit-là, après ce qu'elle m'a fait. Une nuit avec elle – c'était le prix à payer pour avoir refusé de jouer dans un de ses films porno.

Elle baissa ses mains. Son visage était inondé de larmes.

— Oh, mon Dieu, je sens encore son odeur.

Elle frotta frénétiquement ses mains sur son jean, comme si elle avait touché quelque chose de sale.

— C'était quoi, ce bordel ? jurai-je. J'ai déjà canalisé Raina, mais ce n'était pas comme ça. J'ai eu droit à des fragments de souvenirs, pas à... la totale. Jamais.

— Tu n'aurais pas essayé de contrôler le munin, par hasard ? lança Jamil.

— Juste de m'en débarrasser.

Il se pencha vers moi, étudiant mon visage comme s'il s'efforçait d'y lire quelque chose.

— Si tu étais lukoi, je te dirais que tu ne peux pas t'en débarrasser. Si tu as le pouvoir d'appeler les munin, tu dois apprendre à les contrôler – pas seulement à te fermer à eux. Parce que c'est impossible. Ils trouveront un moyen de te pénétrer, de te traverser.

— Comment se fait-il que tu en saches aussi long sur eux ?

— Je connaissais une lycanthrope capable d'appeler les munin. Elle détestait ça. Elle a essayé de se fermer à eux. Ça n'a pas marché.

— Ce n'est pas parce que ça n'a pas marché pour elle que ça ne marchera pas pour moi. (Je sentais le souffle de Jamil sur ma joue.) Recule.

Il obtempéra, mais ne s'éloigna pas autant de moi que je l'aurais voulu. Il s'assit en tailleur au milieu des feuilles.

— Elle est devenue folle, Anita. La meute a dû l'exécuter.

Son regard se porta derrière moi. Je tournai la tête pour voir ce qu'il fixait des yeux.

Deux silhouettes se découpaient dans l'obscurité. La première était une femme aux longs cheveux clairs, vêtue d'une grande robe blanche qui semblait tout droit sortie d'un film d'horreur des années cinquante. Une tenue de victime. Mais elle se tenait très droite, solidement campée sur ses pieds, comme un arbre ancré au sol par ses racines. Elle exsudait une assurance presque effrayante.

L'homme qui l'accompagnait était grand, mince et assez bronzé pour avoir l'air presque noir. Ses cheveux courts étaient d'un brun plus clair que sa peau. Autant la femme était calme, autant il paraissait nerveux. Il émanait de lui une énergie bouillonnante qui soufflait le long de ma peau et faisait paraître la nuit encore plus chaude.

— Vous allez bien ? lança la femme.

— Elle a partagé le munin avec deux d'entre nous, répondit Jamil à ma place.

— Je suppose que c'était un accident ? demanda la femme sur un ton légèrement amusé.

Moi, je ne trouvais pas ça drôle du tout. Je me relevai. Mes jambes flageolèrent un peu, mais elles ne cédèrent pas sous moi.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Marianne. Je suis la vargamor de ce clan.

Je me souvins que Verne et Colin avaient mentionné une vargamor la veille.

— Verne a parlé de vous la nuit dernière. Colin a dit qu'il vous avait laissée à la maison pour que vous soyez en sécurité.

— Les bonnes sorcières sont difficiles à trouver, acquiesça Marianne en souriant.

Je la dévisageai.

— Je ne crois pas que vous soyez une sorcière.

De nouveau, elle m'adressa un sourire à la fois serein et condescendant, qui eut le don de m'irriter.

— Une médium, alors, si vous préférez.

— Je n'avais jamais entendu le terme de vargamor avant-hier.

— Ça ne m'étonne guère. La plupart des meutes n'en veulent pas, de nos jours. C'est considéré comme archaïque.

— Vous n'êtes pas lukoi.

Elle pencha la tête sur le côté, et son sourire s'évanouit, comme si je venais enfin de dire quelque chose d'intéressant.

— En êtes-vous si sûre ?

Je tentai de mettre le doigt sur ce qui m'avait donné la certitude qu'elle était humaine – ou du moins, qu'elle n'était pas lukoi. Elle possédait sa propre énergie. Ses pouvoirs psychiques étaient assez développés pour que je m'en rende compte. Nous nous serions reconnues même sans avoir été présentées. Nous n'aurions peut-être pas su de quoi l'autre était capable exactement, mais nous aurions reconnu en elle une âme sœur... ou rivale. Quel que soit le pouvoir qui animait cette femme, il n'était pas de nature lycanthropique.

— Oui, j'en suis sûre.

— Pourquoi ?

— Vous n'avez pas le goût d'une métamorphe.

Marianne éclata d'un rire franc et sensuel à la fois.

— Ça me plaît que vous ayez choisi le goût comme sens de référence. La plupart des humains auraient dit qu'ils ne me sentaient pas comme ça, mais sentir, c'est un terme si imprécis – vous ne trouvez pas ? On ne sait jamais s'il s'applique ou au toucher ou à l'odorat.

Je haussai les épaules.

— Sans doute.

— Voici Roland. Il me sert de garde du corps ce soir. Nous autres, pauvres humains, il faut nous surveiller de peur qu'un métamorphe trop zélé perde le contrôle et nous fasse du mal.

— Quelque chose me dit que vous n'êtes pas une proie si facile, Marianne.

De nouveau, la femme éclata de rire.

— Merci, mon enfant.

Le fait qu'elle m'ait appelée « mon enfant » me poussa à lui rajouter dix ans. Elle ne faisait pas son âge. D'accord, l'obscurité

dissimulait peut-être ses rides, mais quand même.

— Venez, Anita. Nous allons vous escorter jusqu'au lupanar.

Elle me tendit la main comme si j'étais censée la prendre et me laisser guider. Mais quoi qu'elle en pense, je n'étais pas une gamine.

Je jetai un coup d'œil à Jamil. J'espérais que quelqu'un connaissait la marche à suivre, parce que moi, j'étais paumée.

— Tout va bien, Anita. La vargamor est neutre. Elle ne peut ni se battre, ni prendre parti au cours d'un défi. C'est la seule façon pour elle de courir avec la meute bien qu'elle soit humaine.

— Sommes-nous impliqués dans un défi dont on aurait négligé de me parler ?

— Non, répondit Jamil.

Mais il n'en avait pas l'air tout à fait certain.

— Présenter deux dominants extérieurs à une meute peut déboucher sur un combat, expliqua Marianne sans attendre que je le lui demande. La proximité de Richard hérissé le poil de nos plus jeunes loups. Le fait qu'il ait couché avec nos deux seules femelles alphas n'arrange pas les choses.

— Autrement dit, vos loups pourraient se sentir obligés de jouer à qui pissera le plus loin, reformulai-je.

— C'est une image un peu... colorée, mais assez juste, concéda Marianne.

— D'accord. Et maintenant ?

— Maintenant, Roland et moi allons vous escorter jusqu'au lupanar. Vos compagnons peuvent partir en avant s'ils le désirent. Tu connais le chemin, Jamil.

— Et puis quoi encore ? protestai-je. Vous me prenez pour le Petit Chaperon rouge ? Il n'est pas question que je me balade dans les bois avec deux inconnus – un loup-garou et une... Je ne sais pas encore ce que vous êtes, Marianne, mais je ne veux pas me retrouver seule avec vous et votre garde du corps.

— Très bien. Vos compagnons peuvent rester. Je pensais que vous apprécieriez une occasion de parler en tête à tête avec une autre humaine liée aux lukoi. Peut-être me suis-je trompée.

— Nous pourrons parler demain, quand il fera jour. Ce soir, je

préfère jouer la prudence.

— Comme vous voudrez. (De nouveau, Marianne me tendit la main.) Venez. Promenons-nous tous ensemble dans les bois comme une grande famille unie.

— Vous vous moquez de moi. Ce n'est pas le meilleur moyen pour entrer dans mes bonnes grâces.

— Je me moque un petit peu de tout le monde. Ce n'est pas méchant. (Elle agita sa main.) Allons, venez. La lune poursuit sa course dans le ciel. Nous perdons du temps.

Je me dirigeai vers elle, flanquée par mes cinq gardes du corps. Mais je ne lui pris pas la main.

À présent, j'étais assez près d'elle pour bien voir son sourire condescendant. Moi, Anita Blake, je n'allais quand même pas me laisser impressionner par une péquenaude, fut-elle la sage d'une meute de loups-garous !

Je souris.

— Je suis prudente de nature et paranoïaque de profession. Vous venez de m'offrir votre main deux fois en l'espace de quelques minutes. Vous n'avez pas l'air de quelqu'un qui fait quoi que ce soit sans raison. Alors ?

Marianne posa ses mains sur ses hanches et émit un « tsss » désapprobateur.

— Elle est toujours aussi pénible ?

— Non. D'habitude, elle est pire, répondit Jason.

Je le foudroyai du regard. Il ne pouvait pas me voir dans le noir, mais cela me fit du bien.

— Tout ce que je veux, mon enfant, c'est toucher votre main pour évaluer votre puissance avant que nous vous laissions de nouveau entrer dans notre lupanar, expliqua Marianne. Après ce que vous avez fait la nuit dernière, certains membres de notre meute répugnent à vous y accueillir. Ils craignent que vous voliez notre pouvoir.

— Je peux l'utiliser, mais pas le voler, la détrompai-je.

— Pourtant, les munin se tendent déjà vers vous. Je vous ai sentie appeler l'un des vôtres. Il a voyagé à travers le pouvoir que nous avons invoqué tout à l'heure dans le lupanar. Il l'a perturbé

comme si quelqu'un venait de tirer sur un fil d'une toile d'araignée. Nous sommes venus voir ce que nous avons attrapé, dans l'intention de libérer notre proie si elle était trop grosse pour que nous la mangions.

— La métaphore de l'araignée a fonctionné pendant peut-être une phrase, mais ensuite... Vous m'avez larguée.

— Le lupanar est notre lieu de pouvoir, Anita. Je dois vérifier ce que vous êtes avant de vous laisser y entrer ce soir.

Toute bonne humeur s'était envolée de la voix de Marianne. Elle était très sérieuse à présent.

— Ce n'est pas seulement pour notre protection, mon enfant ; c'est aussi pour la vôtre. Réfléchissez : que vous arriverait-il si les munin de notre cercle vous possédaient l'un après l'autre ? Je dois m'assurer que vous puissiez contrôler au moins cela.

La seule évocation de cette possibilité me noua l'estomac.

— D'accord.

Je tendis ma main à Marianne comme pour serrer la sienne. Ma main gauche. Si ça ne lui plaisait pas, elle pouvait toujours refuser.

— Offrir sa main gauche est considéré comme une insulte.

— C'est à prendre ou à laisser, vargamor, m'impatientai-je. Nous n'avons pas toute la nuit devant nous.

— C'est plus vrai que vous ne le pensez, mon enfant.

Marianne tendit la main, mais interrompit son geste avant de toucher la mienne. Elle écarta ses doigts au-dessus de ma peau. Je fis de même. Elle s'efforçait de capter mon aura. Ce petit jeu-là pouvait se jouer à deux.

Lorsque je levai les mains devant moi, elle m'imita. Nous nous tenions face à face, sans nous toucher – mais il s'en fallait d'un cheveu. Marianne était grande, un mètre soixante-dix ou pas loin. Et je ne pensais pas qu'elle porte des talons hauts sous sa robe.

Son aura était tiède contre ma peau, lourde et presque palpable. Il me semblait que j'aurais pu la prendre dans mes mains et la modeler comme une boule de pâte. Je n'avais jamais rencontré personne dont l'aura soit aussi solide. Cela confirma ma première impression.

Soudain, Marianne poussa en avant, enveloppant mes mains de

ses doigts et forçant mon pouvoir à se recroqueviller sur lui-même comme s'il venait de recevoir un coup de couteau. Un hoquet s'échappa de ma gorge. Je compris aussitôt ce qu'elle essayait de faire. Je résistai, poussai en retour et la sentis vaciller.

Marianne sourit. Cette fois, son sourire n'était plus condescendant, mais approbateur.

Dans ma nuque, mes cheveux essayaient de s'enfuir le long de ma colonne vertébrale.

— Vous êtes puissante, commenta Marianne.

— Vous aussi, articulai-je, la gorge serrée.

— Merci.

Je sentis son pouvoir, sa magie, m'envelopper et me traverser comme une rafale de vent. Elle s'écarta de moi si brusquement que nous titubâmes toutes les deux.

Debout à trente centimètres l'une de l'autre, nous haletions aussi fort que si nous avions couru. Mon cœur battait dans ma gorge comme un prisonnier se jetant contre les barreaux de sa cage. Et je goûtais le pouls de Marianne sur l'arrière de ma langue. Non, je l'entendais – comme le tic-tac d'une horloge. Mais ce n'était pas son pouls.

Je sentis l'after-shave de Richard comme un nuage que je venais de traverser. Lorsque les marques fonctionnent par son intermédiaire, c'est souvent cette odeur qui me prévient de ce qui est en train de se passer. J'ignorais ce qui les avait activées. Peut-être le pouvoir des autres lycanthropes, ou l'imminence de la pleine lune. Qui pouvait le dire ? Mais quelque chose m'avait ouverte à Richard. Je canalisais davantage que le doux parfum de son corps.

— C'est quoi, ce bruit ? demandai-je.

— Décrivez-le-moi, réclama Marianne.

— Un cliquetis léger, presque métallique.

— J'ai une valve artificielle dans le cœur.

— Ça ne peut pas être ça.

— Pourquoi pas ? Quand je me penche vers le miroir pour mettre de l'eye-liner, je l'entends résonner par ma bouche ouverte et se réverbérer contre le miroir.

— Mais moi, je ne peux pas l'entendre.

— La preuve que si.

Je secouai la tête. J'avais perdu le contact avec l'aura de Marianne. Elle se déroba à moi, dressait ses boucliers. Et je ne pouvais pas l'en blâmer, parce que durant quelques secondes, j'avais entendu battre son cœur infirme. Ce son ne m'avait pas remplie de compassion ou d'empathie : il m'avait excitée. Je l'avais senti contracter quelque chose dans mon bas-ventre, en une réaction presque sexuelle. Marianne devait être lente, une proie facile. Je dévisageai cette grande femme pleine d'assurance et, l'espace d'un instant, je ne vis que de la viande. De la nourriture.

Et merde.

CHAPITRE 25

Nous suivîmes Marianne et son garde du corps, Roland, entre les arbres drapés de ténèbres. À sa place, j'aurais accroché cette foutue robe sur chaque branche, chaque obstacle minuscule. Mais Marianne semblait flotter, comme si la végétation s'écartait pour la laisser passer. Roland ne la lâchait pas d'une semelle, glissant à travers les bois comme de l'eau dans un canal aux parois lisses. Jamil, Nathaniel et Zane se mouvaient tout aussi gracieusement.

Le reste de notre groupe ne pouvait pas en dire autant. J'avais une excuse : j'étais humaine. Mais j'ignorais ce qui justifiait la maladresse de Cherry et de Jason.

Je tentai d'escalader un tronc d'arbre et manquai mon coup. Je finis à plat ventre, les bras écorchés par l'écorce rugueuse. Je me redressai à califourchon sur le tronc et m'efforçai de passer ma jambe droite de l'autre côté.

Cherry trébucha sur quelque chose et tomba à genoux. Je la regardai se relever et trébucher de nouveau sur le même obstacle. Cette fois, elle resta à genoux, tête baissée.

Jason s'écroula tête la première au bout du tronc que je chevauchais. Il jura. Quand il se releva, une égratignure barrait sa poitrine. Le sang qui en suintait paraissait noir dans la maigre clarté de la lune. Cette vision me rappela ce que Raina lui avait fait. Elle lui avait lacéré la poitrine, et il n'en conservait pas la moindre cicatrice.

Je fermai les yeux et me penchai en avant, appuyant mes avant-bras sur le tronc. Ils me faisaient mal. Je me redressai lentement et leur jetai un coup d'œil. Du sang emplissait peu à peu mes

écorchures. Je ne m'étais pas loupée. Génial.

Jason prit appui sur l'extrémité du tronc, assez loin de moi pour que nous ne nous touchions pas. Nous avions tous peur de répéter le petit numéro de tout à l'heure.

— Qu'est-ce qui nous arrive ? demanda-t-il.

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas.

Soudain, Marianne apparut près de moi. Je ne l'avais pas entendue approcher. Avais-je eu une absence ? Étais-je si mal barrée que ça ?

— Vous avez expulsé le munin avant qu'il soit prêt à vous relâcher, expliqua-t-elle.

— Et alors ?

— Et alors, ça consomme beaucoup d'énergie.

— D'accord, ça explique que je ne tiens plus debout. Et les autres ? Pourquoi se sentent-ils aussi mal ?

Marianne eut un très léger sourire.

— Vous n'êtes pas la seule à avoir combattu le munin, Anita. C'est vous qui l'avez appelé, et si vous n'aviez pas tenté de lui résister, les deux autres n'auraient rien pu faire. Mais vous avez résisté, et eux aussi. Ils ont lutté contre leurs propres souvenirs. C'est épuisant.

— On dirait que vous savez de quoi vous parlez.

— Je suis capable d'appeler les munin. Ces flashes chaotiques, c'est ce qui se produit quand vous êtes traquée par un munin auquel vous refusez de céder.

— Comment savez-vous qu'ils étaient chaotiques ?

— J'ai capté quelques bribes de ce que vous avez vu.

— Pourquoi n'êtes-vous pas à ramasser à la petite cuiller, comme nous ?

— Parce que je n'ai pas lutté. Si vous laissez le munin vous chevaucher, ça passe plus vite, et ça ne fait presque pas mal.

Je ricanai.

— Ça ressemble au bon vieux conseil : détends-toi, ferme les yeux et attends que ça passe.

Marianne pencha la tête sur le côté, et ses longs cheveux glissèrent sur ses épaules tel un spectre pâle.

— Étreindre le munin peut être agréable ou désagréable, mais celui-ci vous traque, Anita. La plupart du temps, quand un munin tente de se lier à un membre de la meute, c'est par amour ou par chagrin partagé.

Je la fixai des yeux.

— Celui-là n'est pas motivé par l'amour.

— Non. J'ai senti la force de sa personnalité et la haine qu'il nourrit à votre égard. Il vous traque par vengeance.

Je secouai la tête.

— Pas seulement. Le peu qui reste de Raina adore jouer à ça. Elle s'éclate quand je la canalise.

Marianne acquiesça.

— Certes. Mais si vous l'étreigniez au lieu de lutter contre elle, vous pourriez choisir parmi ses souvenirs. Les plus intenses viendraient plus facilement, mais vous pourriez contrôler la nature de ceux qui vous assaillent, et la force avec laquelle ils le font. Si vous la... canalisez réellement, comme vous dites, les images ressembleraient moins à un film. Ce serait plutôt comme... un gant qu'on enfile.

— Sauf que le gant, ce serait moi, et que sa personnalité submergerait la mienne. (Je secouai la tête.) Non, merci.

— Si vous continuez à combattre ce munin, ça empirera. Si vous cessez de résister et que vous alliez à sa rencontre, il perdrait une partie de sa force. Certains munin se nourrissent d'amour. Celui-là se nourrit de peur et de haine. Raina était-elle l'ancienne lupa de votre meute, celle que vous avez tuée ?

— Oui.

Marianne frissonna.

— Je ne l'ai jamais rencontrée, mais il me suffit des bribes que j'ai captées pour me réjouir quelle soit morte. Elle était maléfique.

— Elle ne se considérait pas comme telle. Elle se considérait comme neutre plutôt que maléfique.

J'en avais la certitude, parce que j'avais porté son essence ainsi

qu'on porte une robe. Et plus d'une fois.

— Très peu de gens considèrent leurs propres actions comme vraiment maléfiques, fit remarquer Marianne. C'est à leurs victimes qu'il appartient de décider ce qui est maléfique et ce qui ne l'est pas.

Jason leva la main.

— Maléfique.

Cherry lui fit écho.

— Maléfique.

Nathaniel, Zane et même Jamil levèrent la main. Je les imitai.

— Le verdict est unanime.

Marianne éclata de rire, et de nouveau, ce fut un son qui avait autant sa place dans une cuisine que dans une chambre à coucher. J'avais du mal à comprendre qu'il puisse être aussi franc et aussi suggestif à la fois. Et ce n'était pas le seul aspect de la vargamor qui me plonge dans la perplexité.

— Nous allons être en retard, intervint Roland.

Sa voix était plus basse que je ne m'y étais attendue, prudente et presque trop vieille pour son corps. Il avait l'air assez serein, mais je ne le voyais pas seulement avec mes yeux : je le sentais. Roland était une masse d'énergie nerveuse qui dansait le long de ma peau et soufflait dans le noir tel un nuage tiède et presque palpable, comme de la vapeur.

— Je sais, acquiesça Marianne.

— Nous pourrions les porter, suggéra Jamil.

Un frémissement de pouvoir s'écoula entre les arbres et me serra le cœur telle une main invisible.

— Nous devons y aller, insista Roland.

— C'est quoi, votre problème ? lançai-je.

Le métamorphe me fixa de ses yeux pareils à deux puits de ténèbres.

— Vous, répondit-il.

Et ce fut presque un grondement. Une menace.

Jamil s'interposa entre nous, bloquant le corps de Roland à ma vue – et réciproquement, supposai-je.

— Allons, les enfants. Soyez sages, nous morigéna Marianne.

— Si nous ne nous dépêchons pas, nous allons manquer le reste de la cérémonie, cracha Roland.

Marianne se tourna vers moi.

— Si vous étiez une véritable lupa, vous pourriez puiser l'énergie de vos loups et la leur retourner, comme une batterie de recyclage.

Visiblement, ça n'était pas la première fois qu'elle sortait ce petit discours. J'imagine que toutes les meutes ont besoin d'un prof. Je sais que la nôtre en a salement besoin. Je commençais à comprendre que nous étions comme des enfants élevés par des parents négligents. Nous avons atteint l'âge adulte, mais nous ne savions toujours pas comment nous comporter.

— Vous êtes suffisamment médium pour y arriver dans une certaine limite, même sans être lukoi.

— Une nécromancienne, ce n'est pas la même chose qu'une médium, objecta Jamil.

Marianne haussa les épaules.

— C'est beaucoup plus semblable que la plupart des gens ne veulent l'admettre. Nombreux sont les groupes religieux qui acceptent les capacités psychiques, mais pas la magie. Appelez ça comme vous voudrez ; c'est ça ou vous porter sur nos épaules.

Le vrai problème, c'est que je ne connaissais que deux moyens d'invoquer le pouvoir. Un rituel, ou du sexe. J'avais remarqué quelques mois plus tôt que le sexe pouvait me tenir lieu de rituel – pas toujours, et il fallait que je sois attirée par la personne impliquée, mais parfois. Je ne voulais pas admettre devant des étrangers que l'énergie sexuelle était un carburant pour moi. Même si je ne couchais pas vraiment avec l'objet de mon rituel, c'était quand même embarrassant. Et puis, faire quoi que ce soit de sexuel équivalait à dérouler une banderole de bienvenue pour Raina.

Comment pouvais-je expliquer tout ça à Marianne sans passer pour une traînée ? Je ne voyais pas, aussi ne comptais-je même pas essayer.

— Continuez sans nous, Marianne. Nous vous rejoindrons par nos propres moyens. Mais merci quand même.

Elle tapa du pied sous sa longue robe.

— Pourquoi répugnez-vous autant à essayer, Anita ?

Je secouai la tête.

— Nous pourrions discuter de métaphysique de la magie demain. Pour le moment, emmenez votre loup et partez devant. Nous finirons bien par arriver – lentement mais sûrement.

— Allons-y, s'impacienta Roland.

Marianne lui jeta un coup d'œil, puis reporta son attention sur moi.

— On m'a demandé de voir si vous représentiez un danger pour nous, et la réponse est non, mais ça ne me plaît pas de vous abandonner là. Dans votre état, vous êtes vulnérables – tous les trois.

— Nous nous en remettrons, promis-je.

De nouveau, elle inclina la tête sur le côté, et ses cheveux se déployèrent autour de son visage, l'encadrant comme un voile blanc.

— Vous voulez utiliser votre magie, et vous ne souhaitez pas que je vous voie faire, c'est ça ?

— Peut-être.

En vérité, je n'en avais pas la moindre intention. Il n'était pas question que je touche encore Jason ou Cherry – pas volontairement, pas ce soir. Mais si Marianne pensait que je voulais me livrer à un rituel privé, elle s'en irait peut-être. Je voulais qu'elle s'en aille.

Elle continua à me fixer du regard pendant une bonne minute. Puis elle eut un sourire que je distinguai vaguement dans la maigre clarté de la lune.

— Très bien, mais dépêchez-vous. Les autres doivent être impatients de rencontrer la lupa humaine de Richard. Vous avez piqué la curiosité de tout le monde.

— Je suis ravie de l'apprendre. Plus vite vous partirez, plus tôt nous pourrions commencer.

La vargamor se détourna sans rien ajouter et s'éloigna entre les arbres. Roland lui emboîta le pas, puis prit la tête.

Nous restâmes plantés là, attendant que la robe blanche de Marianne ne soit plus qu'une ombre spectrale dans le lointain. Enfin, Jason lança :

- Commencer quoi ?
- Rien. Je voulais juste qu'ils s'en aillent.
- Pourquoi ? demanda Jamil.

Je haussai les épaules.

- Je ne veux pas qu'on me trimballe comme un sac de patates.

Et je me mis à marcher, d'un pas lent mais assuré, en direction du lupanar. Jamil m'imita.

- Pourquoi ne pas essayer ce qu'elle a suggéré ?

J'avancais prudemment, en faisant beaucoup plus attention que d'habitude où je mettais les pieds.

— Parce que même si je maîtrise la réanimation des morts, pour le reste, je suis toujours une néophyte. Il nous faudra sans doute moins de temps pour marcher jusqu'au lupanar qu'il ne m'en faudrait pour restaurer mystiquement nos forces.

Jason approuva, ce qui me vexa un peu. Mais c'était la vérité. C'était comme si j'avais un flingue chargé dans les mains mais que je ne savais pas m'en servir. Je n'aurais pas encore trouvé le cran de sûreté que les méchants auraient eu le temps de m'abattre un million de fois.

Il y a deux mois, le seul autre nécromancien que j'aie jamais rencontré a offert de m'apprendre la véritable nécromancie – pas les tours de passe-passe vaudous que je fais d'habitude. Il est mort avant de pouvoir m'enseigner quoi que ce soit. C'est fou le nombre de gens qui claquent peu de temps après m'avoir rencontrée. Et non : ce n'est pas moi qui l'ai tué.

Cherry trébucha et s'étala de nouveau. Zane et Nathaniel apparurent de chaque côté d'elle. Ils l'aidèrent à se relever. Elle passa ses bras autour de la taille des deux hommes et enfouit brièvement son visage dans l'épaule de Zane. Ils continuèrent à avancer ainsi dans l'obscurité, Cherry s'appuyant lourdement sur les deux autres léopards-garous.

Il y avait entre eux une camaraderie nouvelle. En étais-je la cause ? Le simple fait d'avoir quelqu'un pour les protéger avait-il forgé une sorte de lien entre eux ? Ou était-ce l'énergie de Richard qui les liait ? J'avais des tas de questions à poser, et je n'étais même pas sûre que quelqu'un puisse y répondre. Marianne, peut-être si je

me décidais à lui faire confiance.

Jamil m'offrit son bras. Je secouai la tête. Je savais que Raina avait couché avec lui, et je ne voulais pas de ce souvenir.

— Aide plutôt Jason.

Il me fixa des yeux une seconde, puis se dirigea vers Jason et lui offrit son bras. Comme moi, Jason refusa.

— Si Anita n'a pas besoin d'aide, moi non plus.

— Ne fais pas le malin, le rabrouai-je.

— Ça, c'est l'hôpital qui se fout de la charité, grimaça-t-il.

— Si je t'avais offert mon bras, tu l'aurais pris.

— Une excuse pour peloter une jolie fille en douce ? Évidemment que j'aurais sauté dessus. (Il se reprit.) Mais peut-être pas ce soir. Je ne peux pas appeler les munin, mais je sens quelque chose dans l'air. (Il frissonna et frotta ses bras nus.) De tous les souvenirs que Raina avait de moi, pourquoi celui-là ?

Nous continuions à marcher lentement tout en parlant.

— Les trois choses que Raina aimait le plus, c'était le sexe, la violence et terroriser les gens. Quand elle t'a transformé en lukoi, elle a eu les trois d'un coup.

Jason tituba, tomba à genoux et resta à terre quelques secondes. J'attendis sans bouger, hésitant à lui proposer mon aide pour se relever.

— Je sais que tu te demandes pourquoi je n'ai jamais tourné dans un de ses films pornos.

— Oui, admis-je. Je veux dire... Tu n'es pas vraiment du genre timide, pas vrai ?

Jason leva les yeux vers moi, et malgré la pénombre, je lus sur son visage un chagrin plus profond et plus intense que la plupart des gens n'en contemplant jamais. Il était trop jeune pour avoir un regard pareil – celui de l'innocence perdue.

— Je me souviendrai toujours de son expression quand elle m'a tué.

— Elle ne t'a pas tué, Jason.

— Elle a essayé. Elle se fichait complètement que je vive ou que je meure.

Pour avoir partagé ce souvenir avec lui, je pouvais pas prétendre le contraire. Le plaisir de Raina avait eu plus d'importance pour elle que la vie de Jason. Elle avait une mentalité de tueur en série.

Jason se recroquevilla sur lui-même.

— Mais elle était ma marraine, et j'ai dû rester avec elle jusqu'à la fin de ma période d'essai. Dès que j'ai pu, je me suis éloigné d'elle.

— C'est pour ça que tu es parti habiter avec Jean-Claude – que tu es devenu son loup ? C'était pour échapper à Raina ?

Il hocha la tête.

— En partie. (Soudain, il grimaça.) Évidemment, ça ne gêne rien que Jean-Claude soit supercool.

Je secouai la tête et lui tendis ma main.

— Tu crois qu'on peut courir le risque ?

— Oui, je crois. Je ne me sens pas particulièrement muninesque en ce moment.

Jason prit ma main, et la seule chose qui se produisit, ce fut que ma main se retrouva dans la sienne. Je l'aidai à se relever. Il vacilla, et je faillis perdre l'équilibre. L'espace d'une seconde, nous nous accrochâmes l'un à l'autre comme deux ivrognes qui repartent d'une soirée bien arrosée. Je l'étreignis, et il me rendit mon étreinte.

Ce fut bref. Jason s'écarta le premier, l'air presque embarrassé.

— Ne dis à personne que je n'ai pas essayé de te peloter alors que tu m'en donnais l'occasion.

Je lui tapotai le dos.

— Je serai muette comme une tombe.

Il m'adressa sa grimace habituelle, et nous nous remîmes en route côte à côte, assez près l'un de l'autre pour pouvoir nous rattraper si nous trébuchions de nouveau.

Une petite brise souffla entre les arbres, faisant bruire la végétation et animant la forêt. Je tournai mon visage vers le vent, espérant qu'il me rafraîchirait, mais il était aussi chaud que l'air qui s'échappe d'un four.

Les cheveux de bébé de Jason ondulaient doucement. Je l'entendis prendre une profonde inspiration. Puis il me toucha le bras et dit à voix basse :

— Je sens l’homme que j’ai balancé sur le pick-up hier.

Nous continuâmes à marcher comme si tout allait bien.

— Tu en es sûr ? demandai-je.

Je vis frémir les narines de Jason.

— Il sentait la clope et les Tic-Tac à la menthe.

— Des tas de gens sentent la clope et la menthe.

Nous avançons toujours, mais la main de Jason n’avait pas lâché mon bras.

— Je sens aussi une odeur de graisse et de poudre.

Génial.

Les trois léopards-garous s’étaient immobilisés un peu plus loin. Jamil revint vers nous en souriant et nous enveloppa tous les deux dans une étreinte chaleureuse.

— Vous êtes aussi rapides que des limaces arthritiques, ce soir, plaisanta-t-il. (Il nous serra contre lui et chuchota :) Je sens deux, peut-être trois individus sur notre gauche.

— L’un d’eux est un type que j’ai rossé hier, acquiesça Jason sur un ton badin, comme si nous parlions de tout autre chose.

— Il vient peut-être se venger ? suggéra Jamil.

— À quelle distance sont-ils ? m’enquis-je.

Jamil recula avec un sourire éblouissant qui ne ressemblait pas du tout à son sourire habituel.

— Une dizaine de mètres, répondit-il tout bas. Je sens leurs flingues.

Je passai un bras autour de sa taille mince et soufflai contre sa poitrine :

— Nous n’avons pas d’armes à feu. Tu as une idée ?

Jason se pencha vers nous en riant et dit :

— Je ne me sens pas assez en forme pour les semer.

Je lui tapotai le bras.

— Moi non plus.

— S’ils sont venus se venger, ils se contenteront peut-être de vous deux, suggéra Jamil.

Je m’écartai de lui. Je n’étais pas sûre d’aimer son

raisonnement.

— Et alors ?

— Vous restez ici pour vous peloter. Ils s'approchent pour vous tomber dessus, et je les prends à revers.

— Ils sont armés. Pas toi.

— Je vais envoyer Zane et Cherry chercher des renforts. Mais nous ne pouvons pas les laisser nous suivre jusqu'au lupanar. Nous ne pouvons pas amener un quelconque danger là-bas.

— Encore une de vos règles lycanthropiques ?

— Oui.

— D'accord. Mais ne les laisse pas me tuer, s'il te plaît.

— Et moi ? protesta Jason.

— Désolée. Ne les laisse pas nous tuer, rectifiai-je.

Jamil se pencha vers nous.

— Je vous suggère de vous y mettre très vite si vous voulez qu'ils mordent à l'hameçon.

Je lâchai Jamil pour passer mon bras autour de la taille de Jason.

— Depuis combien de temps nous observent-ils ?

— Il est possible qu'ils t'aient entendue crier. Faites-leur croire que vous êtes saouls. Pelotez-vous, mais allongez-vous par terre le plus vite possible, au cas où ils décideraient de vous tirer comme des lapins.

Jamil s'éloigna pour rejoindre les autres, nous laissant seuls avec cette pensée réconfortante. Les trois léopards-garous et lui se remirent en marche vers le lupanar. Zane me jeta bien un coup d'œil par-dessus son épaule, mais je hochai la tête, et cela sembla lui suffire. Il se détourna et laissa Jamil l'entraîner. Il allait vraiment falloir que je trouve un véritable alpha aux léopards-garous. Ils étaient beaucoup trop dociles.

Jason me poussa contre un arbre.

— Fais gaffe, protestai-je.

Il grimaça.

— Il faut que ça ait l'air crédible, non ?

— Je croyais qu'on venait de partager un moment de pure

amitié...

Il pencha la tête vers moi comme pour m'embrasser.

— Ce n'est pas parce que nous sommes amis que je n'ai plus envie de coucher avec toi.

Ses lèvres effleurèrent doucement les miennes. Je fronçai les sourcils sans lui rendre son baiser.

— Pitié, dis-moi que tu n'as pas envie de coucher avec toutes tes amies.

Il posa une main de chaque côté de ma tête, sur le tronc de l'arbre.

— Que veux-tu que je te dise ? Je suis un homme.

— Ce n'est pas une excuse, protestai-je.

Jason pencha tout son corps vers moi, comme s'il faisait des pompes verticales. L'effort gonfla ses biceps.

— Bon, d'accord. Je suis comme ça, c'est tout.

Je souris.

— Ça, je veux bien le croire.

Je posai mes mains sur sa taille. Il se pressait contre moi, mais pas trop fort. Il aurait pu profiter de la situation bien davantage qu'il ne le faisait. Je remarquai qu'il se la jouait gentleman. Il n'y a pas si longtemps, il ne se serait pas donné cette peine. Oui, nous étions vraiment amis. Mais nous devons nous mettre à terre, et ce n'était pas comme ça que nous allions y arriver.

Je jetai un coup d'œil aussi désinvolte que possible vers les autres. Je voyais encore les cheveux blonds de Cherry et de Zane entre les arbres. Il me semblait que Jamil et Nathaniel étaient toujours avec eux, mais leurs cheveux plus foncés les rendaient moins repérables. Si les méchants avaient un fusil à longue portée, ils pourraient nous tirer dessus à travers la végétation. Et ils le feraient peut-être dès que les autres seraient hors de vue.

Je remontai mes mains sur la poitrine de Jason. Il avait la peau très douce, mais dessous, sa chair était ferme. Je savais de quelle façon elle se déchirait sous des griffes. Non, le munin n'était pas en train de revenir : c'était juste moi qui me souvenais de ma vision.

Je serrai les poings, me forçai à me détendre et pris le visage de

Jason entre mes mains. Je ne voulais pas faire quoi que ce soit qui nous rappelle ce que nous venions de partager. Qui risque de ramener Raina. Je ne voulais pas la canaliser pendant que des brutes armées jusqu'aux dents s'apprêtaient à nous faire notre fête.

J'avançai la tête vers Jason. Je sentis son corps se presser un peu plus fort contre le mien. Soudain, je pris conscience de chacune de ses courbes. Cela me fit hésiter, mais lorsque ses lèvres se posèrent sur les miennes, je lui rendis son baiser. Je passai une main dans sa nuque et glissai mes doigts entre ses cheveux.

— Nous devons nous mettre à terre le plus vite possible, chuchotai-je dans sa bouche.

Jason m'embrassa plus fort et laissa tomber ses mains sur mes hanches. Je le sentis glisser le bout de ses doigts à l'intérieur de ma ceinture. Il s'agenouilla devant moi en me tirant vers le bas, et je ne résistai pas. Il se laissa tomber sur le dos en m'entraînant avec lui. Vaguement ahurie, j'appuyai mes avant-bras écorchés sur sa poitrine et redressai le buste. Je n'étais pas assez bonne actrice pour jouer ce genre de comédie.

Je sentais le cœur de Jason cogner sous mes mains. Sans crier gare, il me fit rouler sur le dos, et je poussai un glapissement de surprise. Je me retrouvai coincée sous lui. Je n'aimais pas du tout ça.

— Je veux être dessus.

Il approcha ses lèvres de ma joue.

— S'ils nous tirent dessus, je peux encaisser une balle mieux que toi.

Il frotta son visage contre le mien, comme Jamil m'avait appris à le faire pour saluer d'autres loups-garous. C'était peut-être leur version d'une poignée de main, mais je n'ai jamais été tentée de serrer la main d'un homme pendant qu'il me pelotait.

— Tu les entends ? soufflai-je à l'oreille de Jason.

— Oui.

Il releva la tête pour m'embrasser.

— À quelle distance sont-ils ?

Je lui rendis son baiser, mais j'étais aussi distraite que lui. Chacun de nous tendait l'oreille. Nous étions allongés l'un sur

l'autre, en une position lascive et abandonnée ; pourtant, l'appréhension nouait les muscles de nos corps si parfaitement assortis.

— Quelques mètres, répondit Jason. Ils sont doués. (Il appuya sa joue sur la mienne.) Très discrets.

— Pas encore assez, murmurai-je. Tu les entends aussi ?

— Non.

Nous nous fixions du regard sans bouger, sans faire le moindre effort pour nous embrasser ou nous peloter. Oh, je sentais bien que son corps était content d'être pressé contre le mien. Mais c'était secondaire. Des hommes armés approchaient. Des hommes qui ne nous voulaient aucun bien.

Je plongeai mon regard dans celui de Jason. Ses yeux ne se trouvaient qu'à quelques centimètres des miens. Je savais qu'ils étaient bleu pâle, mais au clair de lune, ils paraissaient presque argentés.

— Dis-moi que tu ne vas pas faire un truc stupide, genre me protéger avec ton corps.

Il remua légèrement le bassin et grimaça.

— Pourquoi crois-tu que je me sois mis dessus ?

Son sourire et le mouvement de ses hanches étaient censés me distraire, mais ça ne marchait pas. Le sérieux de son regard ne m'avait pas échappé.

— Pousse-toi de là, Jason.

— Non. (Il se cala sur ses avant-bras, me plaquant au sol de tout son poids, et fit mine de m'embrasser.) Ils sont presque là.

Je fis glisser mes couteaux hors de leurs fourreaux de poignet.

— Nous sommes censés avoir l'air vulnérable, tu te souviens ? chuchota Jason dans ma bouche. Les appâts ne sont généralement pas livrés avec des armes pour se défendre.

Je sentais la peau lisse de son menton frotter sur le mien, et l'odeur de son eau de Cologne me chatouiller les narines.

— Nous faisons confiance à Jamil et aux autres pour nous sauver, c'est ça ?

Jason me lécha le visage. Je remarquai qu'il exécutait le salut

des dominés. Il me suppliait de jouer le jeu. Sa langue était très humide et très chaude.

— Cesse de me lécher, et je le ferai.

Il éclata d'un rire aigu, tendu. Je ne pouvais pas rengainer les couteaux dans cette position ; aussi me contentai-je de les poser par terre, sous mes mains ouvertes. Je m'efforçai de me détendre et d'avoir l'air vulnérable. Vu que Jason était allongé sur moi et qu'il m'embrassait dans le cou, c'était facile d'avoir l'air vulnérable. Mais de me détendre... Aucune chance.

À présent, j'entendais nos agresseurs se déplacer parmi les feuilles mortes. Ils ne faisaient pas beaucoup de bruit. Si je n'avais pas su qu'ils étaient là, j'aurais pu croire que c'était le vent ou un animal nocturne. Mais non c'étaient des hommes, des chasseurs, et Jason et moi étions leurs proies.

Je vis le premier d'entre eux contourner l'arbre, et je ne réussis pas à simuler la surprise. Je me contentai de le fixer des yeux par en dessous, alors que Jason m'embrassait toujours dans le cou.

La veille, je l'avais trouvé costaud. Vu d'en dessous, il était énorme, comme un arbre bipède. La carabine qu'il tenait dans ses mains paraissait longue, noire et hostile. Il ne la pointa pas sur nous : il la garda juste calée dans le creux de son bras gauche. Un grand sourire fendit son visage blafard.

J'entendis le second homme avant qu'il touche l'épaule de Jason avec le double canon de son fusil à pompe. À l'instant où je vis son arme, je sus que lui et son copain étaient venus pour nous tuer. On n'utilise pas un fusil à pompe juste pour effrayer des gens ; du moins, pas en règle générale. S'il était chargé de balles en argent et que le type nous tirait dessus quasiment à bout portant, il nous tuerait. Je n'avais pas encore peur. J'étais en pétard. Que foutaient nos renforts ?

Jason leva lentement la tête. Le canon du fusil lui tapota la joue.

— Mon frère Mel vous envoie ses amitiés.

Je roulai des yeux pour regarder au-delà du fusil à pompe. Le type portait un tee-shirt noir orné d'un logo Harley-Davidson. Son estomac pendait par-dessus sa ceinture. La ressemblance familiale était évidente.

— Que voulez-vous ? demandai-je très calmement.

Le frère de Mel éclata de rire. Son copain lui fit écho. Ils nous braquaient avec leurs armes et ils se marraient. Ce n'était pas bon signe. Où diable était Jamil ?

— Enlève-toi de dessus elle, ordonna le premier homme à Jason.

À présent, il avait épaulé sa carabine et calé son menton contre la crosse comme s'il savait ce qu'il faisait.

Jason s'allongea sur moi pour me protéger de tout son corps. Comme nous faisons la même taille, il avait du mal à me recouvrir entièrement.

— Enlève-toi de moi.

— Non.

Lui aussi avait vu le fusil à pompe, et je sus qu'il comprenait ce que ça signifiait. Je n'allais pas le laisser mourir en héros. Et encore moins le laisser mourir en m'éclaboussant de sa cervelle. Je pourrais me remettre d'un tas de choses, mais essuyer la cervelle de Jason sur ma figure n'en faisait pas partie.

Je lâchai le couteau que je tenais dans ma main droite, l'abandonnant parmi les feuilles mortes. Je dus faire un gros effort pour ne pas crisper ma main gauche sur son jumeau. Il ne fallait surtout pas que j'attire l'attention sur cette main. Dans l'obscurité, nos deux agresseurs pourraient ne pas remarquer que j'étais armée. En tout cas, ils ne l'avaient pas remarqué pour le moment.

— Enlève-toi de dessus elle, répéta le premier homme, ou je vous flingue tous les deux à terre.

— Obéis, Jason, dis-je doucement.

Il se redressa juste assez pour que nos regards se croisent. Je jetai un coup d'œil au premier homme, sur ma droite. Puis je touchai ma poitrine et jetai un coup d'œil au frère de Mel. J'essayais de faire comprendre à Jason que la carabine était pour lui et le fusil à pompe pour moi.

Ou bien Jason avait pigé, ou bien il avait son propre plan, parce qu'il se redressa et se mit à genoux. Je m'assis, ni trop vite ni trop lentement, en gardant ma main gauche et mon couteau planqués dans les feuilles mortes.

— Les mains sur la tête, mon gars, ordonna le type à la carabine.

Jason ne discuta pas. Il se contenta de croiser les mains sur sa tête comme s'il avait l'habitude.

Personne ne m'avait demandé d'en faire autant, aussi ne bronchai-je pas. Avec un peu de chance, nos agresseurs me traiteraient comme une gonzesse. Le type à la carabine était déjà dans les vapes quand j'avais pétié les articulations de Mel. Et son copain n'était pas là. Qu'est-ce que Mel avait bien pu leur raconter ?

— Tu te souviens de moi, trou du cul ? lança le type à la carabine.

— C'est à toi ou à moi qu'il parle ? demandai-je en me traînant sur les fesses pour me rapprocher du frère de Mel.

— Ne fais pas la maligne, fillette, grogna le type à la carabine. Nous sommes venus pour vous deux, mais je veux d'abord me faire ton copain.

Jason me glissa un regard en biais.

— Tu dois perdre ton charme en vieillissant, Anita. C'est moi qu'il veut se faire, pas toi.

La carabine était braquée sur sa poitrine, et elle ne tremblait pas. Si elle était chargée de balles en argent, Jason était foutu.

— Chuck, lâcha le premier homme.

Le frère de Mel me saisit le bras gauche. J'ouvris la main et laissai tomber mon couteau avant qu'il la soulève hors des feuilles. Je ne pouvais pas essayer de poignarder Chuck alors que son copain tenait Jason en joue. Avec un peu de chance, j'aurais une autre occasion de m'en servir. Sinon... Mon fantôme reviendrait hanter Jamil.

Chuck avait de grosses mains pareilles à des battoirs. Ses doigts épais s'enfonçaient dans la chair de mon bras. Si je survivais, j'allais avoir des bleus.

— Si tu ne fais pas exactement ce que je te dis, ta copine morfle, menaçait-il.

J'eus envie de demander « Qui vous écrit vos dialogues ? », mais je me retins. Le canon du fusil à pompe se trouvait à trois centimètres de ma joue, indiquant clairement de quelle façon je morflerais. Une odeur d'huile m'emplit les narines. L'arme avait été

nettoyée récemment. C'était bon de savoir que Chuck prenait soin de son matos.

Le premier homme s'avança en faisant tourner sa carabine dans sa main. La crosse s'abattit sur le menton de Jason. Le métamorphe vacilla mais ne tomba pas. L'homme le frappa de nouveau, sur la pommette cette fois, et du sang dégouлина le long de son visage en une ligne sombre.

J'avais dû bouger, parce que le canon du fusil à pompe s'enfonça tout à coup dans ma joue.

— Ne fais pas ça, salope.

Je déglutis et, malgré la caresse froide du métal, demandai sur un ton neutre :

— Ne fais pas quoi ?

— Ne fais rien du tout.

Pour donner plus de poids à ses paroles, Chuck me tira violemment sur le bras, et le double canon de son fusil me mordit la joue.

— Le docteur a dit que tu aurais pu me péter la colonne vertébrale, déclara le premier homme. Il a dit que j'avais eu de la chance. Alors je vais commencer par te faire mal, puis je te tuerai. Si tu encaisses comme un homme, je laisserai partir la fille. Si tu fais ta mauviette, je vous bute tous les deux.

Il abattit son fusil sur la bouche de Jason. Du sang et quelque chose de plus épais jaillirent, brillant dans la clarté argentée de la lune. La raclée commença.

J'ai déjà vu des gens se faire blesser sur un tatami. J'ai assisté à des tournois d'arts martiaux. Je me suis même fait étaler pour de vrai par des méchants – deux ou trois fois. Mais je n'avais encore jamais vu quelqu'un infliger ce genre de raclée – froide, méthodique, presque professionnelle.

Jason ne fit pas le moindre geste pour se protéger. Il ne poussa pas un seul cri. À genoux dans les feuilles mortes, il encaissa sans broncher. Son visage était couvert de sang. Ses yeux papillotaient, et je sus qu'il était tout près de s'évanouir. Je devais faire quelque chose avant qu'il me claque entre les pattes.

Pendant tout ce temps, Chuck avait continué à presser le canon

du fusil sur ma joue, si fort que j'en garderais l'empreinte pendant un bon moment. Sa main n'avait jamais tremblé, et je n'avais eu aucune occasion de tenter quoi que ce soit.

Je commençais à croire que Chuck n'était pas un amateur. J'avais renoncé à l'idée que Jamil ou quiconque d'autre viendrait nous sauver. Il n'y avait que nous quatre dans les bois obscurs, que le bruit de la crosse giflant la chair de Jason et les grognements de son agresseur qui s'efforçait de lui arracher un cri.

Finalement, Jason bascula sur le côté. Il tenta de garder les mains en l'air mais n'y parvint pas. Il tomba dans les feuilles et se retint sur ses bras tendus. Un léger tremblement agitait son torse. Il luttait pour ne pas s'écrouler.

— Supplie-moi de m'arrêter, dit son agresseur. Supplie-moi, et peut-être que je t'achèverai d'une balle. Sinon, je continuerai à te taper dessus jusqu'à ce que tu en crèves.

Je le croyais. Et Jason devait le croire aussi, parce qu'il se contenta de secouer la tête. Il savait que s'il lui donnait ce qu'il voulait, le type le flinguerait.

Soudain, je sentis quelque chose. Une vague tiède et picotante. C'était Richard. Il était quelque part dans le coin. Il ouvrit la marque à l'intérieur de mon corps. Le pouvoir s'écoula sur ma peau et sur la main de Chuck.

— C'est quoi, ce bordel ? s'exclama le frère de Mel.

Je gardai le silence.

— Réponds-moi, salope. Tu essaies de te servir de ta magie sur moi ?

Le canon du fusil appuya un peu plus fort. S'il continuait comme ça, il n'allait pas tarder à me traverser la joue.

— Ce n'était pas moi, le détrompai-je.

Chuck tira d'un coup sec sur mon bras pour me mettre à genoux. Le canon du fusil se décolla de ma joue. L'espace d'un instant, il ne braqua plus que l'obscurité de la forêt.

Ce fut l'un de ces moments où le monde ralentit, comme pour vous laisser le temps de réagir. J'empoignai l'épée courte planquée dans mon dos. Elle glissa hors de son fourreau. Chuck ramena son fusil vers moi. J'utilisai l'élan créé par mon mouvement pour abattre

ma lame en diagonale. Je sentis la pointe entailler la gorge de Chuck, et sus aussitôt que ça n'était pas un coup fatal.

Quelque chose tomba des arbres qui nous surplombaient. Une ombre à peine plus solide que les autres. Le canon double du fusil était pareil à deux tunnels sombres pointés sur ma figure.

J'entendis une détonation derrière moi, mais je n'eus pas le temps de jeter un coup d'œil à Jason. Il n'y avait plus que le fusil braqué sur moi et l'ombre dont je ne pouvais pas me permettre de vérifier la nature.

L'ombre atterrit entre Chuck et moi. Elle était couverte de fourrure. Chuck tira. Le lycanthrope tituba en arrière mais ne s'écroula pas. Chuck tira une seconde fois, et une explosion fit vibrer mes tympan. L'écho ne s'était pas encore dissipé que déjà je m'élançais parmi les feuilles mortes, contournant le lycanthrope.

Chuck roulait de grands yeux effrayés qui révélaient un peu trop de blanc, mais il avait cassé son fusil à pompe dans le creux de son bras gauche. Il éjecta les deux cartouches vides et en chambra deux autres dans la foulée. Il était bon.

J'enfonçai ma lame sous la boucle brillante de sa ceinture. Un frisson le parcourut, mais il parvint à glisser ses deux cartouches dans le canon. Je poussai jusqu'à ce que le tranchant de mon épée racle des os – colonne vertébrale ou coccyx, qui sait ? Chuck abattit le fusil dans le creux de son bras, refermant la culasse d'un coup sec comme au ball-trap. Je retirai la lame de son corps dans une gerbe de sang.

Il s'affaissa au ralenti. Je lui arrachai le fusil rechargé, et il ne résista pas. À genoux dans les feuilles mortes, il cligna des yeux en fixant des yeux un point droit devant lui. Je crois qu'il ne me voyait déjà plus.

Quelqu'un poussa un hurlement aigu et affolé. Je jetai un coup d'œil derrière moi. C'était le type à la carabine. Il était assis par terre, un bras levé vers le ciel. Ou plutôt, une moitié de bras levée vers le ciel : l'autre avait été arrachée au niveau du coude. Jason gisait immobile sur le sol. Zane était assis près de lui, le dos de son tee-shirt jaune maculé de sang.

Je me levai et m'écartai de Chuck. Il bascula en avant dans les feuilles. Il lui restait encore assez de forces pour tourner la tête sur

le côté, mais pas pour se retenir avec les mains.

Le loup-garou qui m'avait sauvée était étendu sur le dos, haletant. Un trou plus gros que mes deux poings béait dans son estomac. Une odeur amère, semblable à celle du vomi mais plus acre encore, planait dans l'air, m'indiquant que ses intestins avaient été perforés. Cette blessure ne le tuerait pas. Même si la balle qui la lui avait infligée était en argent, il ne mourrait pas tout de suite.

La seconde blessure était située un peu plus haut, au milieu de sa poitrine. Sa fourrure noire était humide au toucher, imbibée de sang. J'aurais pu plonger mes mains dans la cavité sombre, mais je n'y voyais pas suffisamment pour dire si son cœur était touché.

Sa respiration était laborieuse et gargouillante, presque étranglée. Des bulles s'étaient formées au niveau de la plaie. Le bruit qu'elles faisaient m'apprit qu'au moins un de ses poumons avait été atteint. Mais s'il luttait pour respirer, c'est que son cœur fonctionnait encore, pas vrai ?

Les vrais loups-garous ressemblent aux hommes-loups des films, même si les films ne parviennent pas vraiment à capturer la réalité. Il – car c'était définitivement un mâle – gisait sur le dos, haletant. C'était comme regarder respirer un rêve, sauf que ce rêve-là agonisait.

Je crus d'abord que c'était un des loups de Verne, que je ne connaissais pas. Puis j'avisai les lambeaux d'un tee-shirt blanc encore accrochés à une épaule, comme un bout de peau oublié. Je tirai doucement sur le tissu et vis le smiley qui y était imprimé. Je scrutai les yeux jaunes du métamorphe, les yeux jaunes de Jamil. Il avait fait son devoir de garde du corps : il avait pris la balle qui m'était destinée.

J'enlevais mon haut, le roulai en boule et le fourrai dans la cavité de sa poitrine. Je dus utiliser mes deux mains pour recouvrir la plaie, pour tenter de la sceller et lui permettre de continuer à respirer. Pour lui éviter de se vider de son sang.

– Ne meurs pas, putain, chuchotai-je.

Puis je me mis à crier à l'aide.

CHAPITRE 26

Mes mains étaient couvertes de sang. Mon haut avait absorbé tout ce qu'il pouvait, mais ça ne suffisait pas. Le sang de Jamil continuait à couler, imbibant mon jean et dégoulinant le long de mes avant-bras.

Le métamorphe me fixait de ses yeux jaunes écarquillés la bouche ouverte, il tentait désespérément de respirer. De petites convulsions agitaient ses mains griffues. Une chaleur picotante se répandait sous mes mains. Sa peau ondulait comme de l'eau tiède et poilue.

Des silhouettes émergèrent de l'obscurité. Elles semblaient humaines, mais je savais que c'était une illusion. Des loups-garous – je baignais dedans.

— Il a besoin d'un docteur, dis-je.

Un homme aux cheveux noirs et au nez chaussé de petites lunettes rondes s'agenouilla de l'autre côté de Jamil. Il ouvrit une grosse sacoche de cuir brun et en sortit un stéthoscope.

Je ne posai pas de questions. La plupart des meutes ont un docteur. On ne sait jamais quand on aura besoin de soins médicaux confidentiels.

Le nouveau venu écarta mes mains de la plaie.

— Il est en train de guérir. Les balles n'étaient pas en argent. (Il braqua le faisceau d'une lampe-stylo vers la cavité.) Qu'y a-t-il à l'intérieur ?

— Mon tee-shirt.

— Enlevez-le avant que la peau se reconstitue autour.

Jamil était en train de régénérer. À présent, j'avais du mal à glisser ne serait-ce qu'une seule main dans la plaie de sa poitrine. J'attrapai une poignée de tissu gorgé de sang et tirai. Mon tee-shirt ressortit en une longue masse tordue et trempée, pareille à une serpillière. Du sang dégoulinait d'un de ses coins. Je le laissai tomber dans les feuilles mortes. Je ne pourrais pas le remettre ce soir.

L'idée me traversa que je ne portais rien d'autre qu'un soutien-gorge noir au-dessus de la ceinture. Curieusement, je m'en fichais comme de l'an quarante.

— Il va vivre ? demandai-je.

— Oui.

— Promettez-le-moi.

Le docteur me fixa des yeux et hocha la tête. Un rayon de lune tombait pile sur ses lunettes, leur donnant l'apparence de miroirs sans tain.

— Je vous le promets.

Je baissai les yeux vers le visage mi-humain mi-animal de Jamil et caressai la fourrure sur son front. Elle était épaisse, à la fois douce et rêche.

— Je reviens tout de suite.

D'autres gens se pressaient autour de Jason et de Zane. Cherry s'était assise à califourchon sur ce dernier, et Nathaniel était agenouillé près d'eux – mais il n'avait d'yeux que pour moi.

Un homme que je ne connaissais pas était penché sur le type à la carabine, en train de poser un garrot sur son moignon de bras. Tant mieux. Je voulais ce type vivant. J'avais des tas de questions à lui poser. Mais pas tout de suite.

Je m'agenouillai près de Jason. Il gisait par terre, sur le flanc. Une femme pansait ses blessures. Elle portait un short et une brassière moulante. Ses cheveux châtain étaient négligemment attachés en queue-de-cheval. Lorsqu'elle tourna la tête vers moi, je distinguai que c'était Lucy. Elle tenait une lampe-stylo entre ses dents et palpait les plaies de Jason avec des gestes assurés, comme si elle savait ce qu'elle faisait.

Elle répondit à ma question avant même que je la pose.

— Il guérira, mais ça va prendre un jour ou deux.

Autrement dit, si Jason avait été humain, il n'aurait pas survécu à cette raclée.

Lucy leva les yeux vers moi. Nous ne nous trouvions qu'à quelques centimètres l'une de l'autre. Son maquillage était un peu moins sévère que la dernière fois, mais son visage toujours aussi ravissant au clair de lune.

Je fus la première à me détourner. Je ne voulais pas voir ce que contenait son regard. Je ne voulais pas savoir.

Je me penchai vers Jason pour lui caresser la joue, mais m'interrompis très vite parce que mes mains étaient couvertes de sang encore humide. Il dit quelque chose, si bas que je dus me pencher davantage pour l'entendre.

— Laisse-moi lécher le sang.

Malgré moi, mes yeux s'écarquillèrent.

— Tu n'es pas mourant, Jason. N'abuse pas.

— C'est du sang frais, Anita, intervint Verne. Du sang de la meute. Ça l'aidera à récupérer.

Je levai les yeux. L'Ulfric local se tenait un peu en retrait, le dos très droit. Il laissait les spécialistes faire leur boulot. Je voulus lui demander où il était pendant que nous nous faisons tailler en pièces, mais un grognement détourna mon attention.

Zane semblait se remettre plutôt bien d'un coup de carabine qui aurait coûté son bras à un humain. Mais ça lui faisait mal, et les soins qu'on lui administrait lui arrachaient de petits cris.

— Le sang les aidera à guérir, reprit Verne. Surtout le sang de quelqu'un d'aussi puissant que vous. Marianne nourrit parfois la meute.

— Verne a raison, déclara Lucy sur un ton neutre.

Je baissai les yeux vers Jason. Son visage n'était plus qu'un masque ensanglanté. Un de ses yeux était tellement gonflé qu'il ne pouvait plus l'ouvrir. Il tenta de me sourire, mais ses lèvres boursouflées ne l'y autorisèrent pas. On aurait dit qu'il avait perdu l'usage d'une partie de ses muscles faciaux.

Je touchai ses lèvres blessées du bout des doigts, barbouillant celle du bas de sang frais. Il l'aspira entre ses dents, mais ce simple mouvement le fit frémir de douleur.

Je posai deux doigts sur ses lèvres et les glissai doucement dans sa bouche. Il tenta de les sucer, mais n'y parvint pas et dut se contenter de les lécher. Il déglutit presque convulsivement. Je retirai mes doigts de sa bouche, et sa main jaillit pour me saisir le poignet. Je le laissai introduire deux autres de mes doigts dans sa bouche.

Richard pénétra dans la clairière et tomba à genoux parmi les feuilles mortes. Shang-Da se tenait derrière lui, comme un bon garde du corps. Le regard de Richard croisa le mien, et cela suffit à m'ouvrir un peu plus à lui. Sans Jean-Claude pour nous servir de tampon, les marques qui nous liaient l'un à l'autre étaient plus fortes. Il resta à genoux sur le sol, le souffle laborieux et presque hoquetant. Je sentais sa poitrine s'abaisser et se soulever comme si je respirais à sa place.

Puis il jeta un coup d'œil à la femme agenouillée près de moi et, l'espace d'un instant, je vis Lucy comme il la voyait. La naissance de ses seins palpitant sous sa brassière. La courbe de sa joue moitié dans l'ombre, moitié éclairée par la lune. Elle leva la tête et me fixa du regard comme si elle avait senti que je l'observais.

— Il vous désire toujours, lui dis-je.

Elle m'adressa un sourire pincé.

— Mais pas autant qu'il te désire, toi.

Les marques s'apaisèrent entre Richard et moi. Je ne sentais plus ni sa respiration, ni ce qu'il pensait. Il s'était fermé à moi. Peut-être avait-il peur de ce que je pourrais voir.

— Que s'est-il passé, Verne ? Ils étaient censés être en sécurité sur vos terres, aboya Richard.

Ce fut Cherry qui répondit.

— Jamil nous a envoyés chercher des renforts. Il... (Elle désigna une silhouette sombre qui se tenait à l'autre bout de la clairière.)... n'a pas voulu nous laisser entrer dans le lupanar. Il a refusé de transmettre notre requête à Verne.

L'homme s'avança, et un rayon de lune le révéla à nous. Il était

grand et musclé, avec des cheveux noirs et un teint pâle.

— Ils n'appartiennent pas à la meute. Ils n'avaient aucun droit d'exiger le passage.

Soudain, Verne apparut près de lui, et le grand loup-garou se retrouva à terre. Je n'avais pas vu bouger Verne. Il s'était déplacé à une vitesse surhumaine, inconcevable.

— Je suis l'Ulfric. C'est à moi de décider si des gens sont dignes de recevoir notre aide ou non, Eric. Tu n'es que le Freki, le troisième dans la hiérarchie de la meute. Tu as encore une bataille à remporter avant de pouvoir me défier.

Eric porta une main à son visage et la retira couverte d'un liquide sombre.

— Je n'ai pas l'intention de te défier.

Il y eut un mouvement derrière moi. Zane rampait dans ma direction, son bras blessé en écharpe contre sa poitrine.

— Je suis revenu vous aider pendant que Nathaniel et Cherry discutaient avec leur loup de garde.

Malgré l'obscurité, je percevais l'intensité de son regard.

— Le sang va sécher avant que Jason ait le temps de tout boire.

Zane s'immobilisa dans les feuilles mortes, un poil trop loin pour pouvoir me toucher en tendant le bras. Sa chemise avait été lacérée sur un côté de sa poitrine mince ; les lambeaux du tissu pendaient sur son épaule. Il me regarda fixement, et la maigre clarté de la lune me suffit pour lire une supplique – pas seulement dans son regard, mais dans tout son corps. Dans la façon dont il se tenait. Il réclamait bien plus que sa guérison physique. S'il n'avait pas été là, Jason serait déjà mort. La capacité de régénération des lycanthropes est étonnante, mais pas illimitée.

Jason pressa ma paume sur sa bouche et la lécha lentement.

— Tu as besoin de mon autre main ? lui demandai-je.

— Le sang sera sec avant qu'il puisse l'utiliser, déclara Lucy.

Je lui jetai un coup d'œil. Je ne pouvais pas m'empêcher de la détester, juste un petit peu. Parce qu'elle avait partagé le lit de Richard. Parce qu'elle avait fait avec lui des choses que je ne m'étais jamais autorisée à faire.

— Le léopard-garou n'a pas besoin de sang, intervint Richard. Il guérira même sans ça.

Je le regardai sans rien dire et tendis mon autre main à Zane. Celui-ci se traîna jusqu'à moi sur ses genoux et son bras valide. Je continuai à fixer du regard Richard pendant qu'il prenait mes doigts dans sa bouche et les suçait comme un enfant affamé léchant les dernières miettes de gâteau sur une cuiller.

— Zane est mien, Richard, tout autant que Jason. Je suis Nimir-Ra et lupa.

Richard se leva.

— Je sais parfaitement ce que tu es, Anita.

Je secouai la tête.

— Non. Tu n'en as aucune idée.

À l'instant où je prononçai ces mots, je sentis une présence tiède enfler en moi. Le munin remontait à la surface comme si je n'étais qu'un bassin dont il voulait jaillir. La marque de Richard semblait le conjurer, parfois. Ou peut-être était-ce juste ce qu'il m'inspirait : du désir, de la colère, voire les deux à la fois.

Je ne combattis pas le munin. Marianne avait dit que si je cessais de lui résister, il perdrait une partie de son pouvoir sur moi. De toute façon, je n'étais même pas sûre de pouvoir le repousser complètement. Le mieux que je pouvais faire, c'était le contrôler. Je le laissai s'écouler hors de moi, le long de mes bras, et pénétrer les deux hommes.

Jason était remonté jusqu'à mon poignet, dont il léchait les veines. L'odeur de mon sang encore plus frais que celui de Jamil, et si proche de la surface, le fit hésiter. Il leva vers moi son œil valide, écarquillé – un peu effrayé.

Je lui souris, et je sus que mon sourire ne m'appartenait pas entièrement. J'étais toujours là, mais je n'étais plus seule. Les pensées de Raina avaient recouvert les miennes comme un voile. Je voyais au travers, mais il colorait tout ce que je regardais. Son corps, notre corps, voulait des choses, désirait des choses qui me donnaient envie de m'enfuir en hurlant. Mais si je m'y prenais bien, je pourrais l'utiliser comme elle m'utilisait. Ça me donnait l'impression de monter un escalier très raide et très étroit, en tenant

une tasse de café brûlant remplie jusqu'à ras bord. Il fallait que je sois très prudente pour ne pas le renverser.

Si je ne laissais pas le munin s'amuser un peu, j'aurais droit à une répétition de la scène qui s'était produite dans les bois. Je ne voulais pas être de nouveau assaillie par les souvenirs de Raina alors que Jason et Zane s'accrochaient à moi. Pas ce soir. Jamais, si possible. Jason ne supporterait pas, et moi non plus.

Je baissai les yeux vers lui.

— Tout va bien, Jason. Savoure le sang tant qu'il dure. Et profite-en bien, parce que je ne te referai pas une telle proposition de sitôt.

Le loup-garou fit remonter sa langue le long de mon bras, en appuyant aussi fort qu'un chat qui se nettoie le poil. Zane avait sucé le sang sur mes doigts jusqu'à la dernière goutte ; à présent, il tenait ma main devant son visage et me léchait minutieusement la paume.

Il y eut un son derrière nous. Je tournai la tête vers le type à la carabine. Il était toujours conscient, et il souffrait. Le docteur aux lunettes rondes s'apprêtait à lui faire une piqûre.

— Amenez-le-moi, ordonnai-je.

Le docteur et le loup-garou qui l'assistait jetèrent un coup d'œil à Verne et à Richard, de l'autre côté de la clairière. Richard avait rejoint l'Ulfric local ; ils débattaient des raisons pour lesquelles tout avait si mal tourné. Ils pourraient en discuter toute la nuit. Moi, je voulais des réponses, et tout de suite.

— Ne les regardez pas. Regardez-moi. Et amenez-moi ce fumier !

Le munin de Raina jaillit hors de moi et explosa sur moi, sur Jason, sur Zane. Il éclaboussa Lucy et lui arracha un hoquet. Toutes les personnes présentes dans la clairière eurent droit à quelques gouttes – comme une bande-annonce. J'avais de plus en plus de mal à encaisser, de plus en plus de mal à réfléchir.

Les métamorphes traînèrent l'homme à la carabine jusqu'à moi. Je savais à quoi je ressemblais. Je portais un soutien-gorge noir moins révélateur que la plupart des maillots de bain, mais c'était quand même un soutien-gorge. Et j'étais toujours couverte de sang. Jason et Zane le léchaient sur ma peau nue. C'était un spectacle

étrange et macabre, qui ferait une menace très adéquate.

Le docteur et l'autre loup-garou jetèrent le blessé à mes pieds. Jason et Zane l'ignorèrent, les lèvres toujours ventousées sur ma peau. La bouche de Zane glissait le long de ma main en me mordillant très légèrement. Il glissa un regard de biais au type à la carabine, et je sus que nous allions lui en mettre plein la vue.

Je sentais le munin de Raina comme une aura tiède et lumineuse. Il – elle, peu importe – voulait plaquer notre bouche sur celle de Zane et goûter le sang de Jamil. Voulait arracher le bandage de son épaule et lécher sa plaie. En même temps que cette pensée, la certitude m'assaillit que lécher la plaie la ferait guérir plus vite. Et puis quoi encore ?

Le type à la carabine me fixait du regard en roulant des yeux effrayés. Je sentais son souffle, humais sa peur comme un miasme de transpiration. Son odeur me disait à quel point sa blessure était grave. Me disait que si je touchais sa peau, je la trouverais froide tant il avait perdu de sang. Plutôt éloquent pour une simple odeur, hein ?

– Comment t'appelles-tu ?

La question parut trop difficile pour lui.

– Nous pouvons regarder dans ton portefeuille. Comment t'appelles-tu ?

Instinctivement, il fit mine de porter à sa poche arrière une main qu'il ne possédait plus.

– Si nous le transportons rapidement à l'hôpital, ils pourront peut-être rattacher son bras, dit le docteur.

– S'il répond à mes questions sans mentir, vous pourrez le transporter à l'hôpital, répliquai-je, inflexible. Alors ? Comment t'appelles-tu ?

– Terry, Terry Fletcher.

– D'accord, Terry. Qui t'a envoyé nous tuer ?

– Vous nous avez ridiculisés. Je voulais vous le faire payer. C'est tout. Personne n'était censé mourir.

Jason avait nettoyé mon bras jusqu'au coude. Je sentais sa langue laisser un sillon humide sur ma peau. Chaud à l'endroit où elle me touchait encore, frais là où elle venait juste de passer.

— Tes mensonges ne t’emmèneront pas à l’hôpital, Terry. Tes mensonges ne sauveront pas ton bras. Qui t’a payé pour nous faire du mal ?

— Il me tuera.

Je le fixai du regard et éclatai de rire. Un rire aussi riche et épais que du marc de café. Il se déversa hors de ma bouche, et je sus que ça n’était pas le mien. Mes cheveux se hérissèrent dans ma nuque, et je sentis Jason hésiter, la bouche collée sur mon bras.

— Crois-tu vraiment que moi, je t’épargnerai ?

Une brise tiède et poisseuse s’était enfin levée. La bouche de Jason était moins chaude à présent. Elle avait suffisamment guéri pour que ses lèvres puissent sucer ma peau, mais ses coins étaient encore enflés. Je voulais les lécher et vérifier si ce qu’on m’avait dit était exact. Pouvais-je vraiment guérir Jason ?

Je reportai mon attention sur Terry.

— Dis-moi qui ta payé pour nous faire du mal. Dis-moi qui t’a envoyé nous tuer. Dis-moi tout ce que je veux savoir, et le gentil docteur te conduira à un hôpital où on pourra peut-être sauver ton bras. Mens-moi, et je jette ton bras en pâture aux loups. Mens-moi, et tu mourras ici, ce soir, dans cette clairière. Réfléchis bien, Terry. Prends ton temps. Moi, j’ai toute la nuit.

Je me penchai vers Jason et écartai sa bouche de mon bras. Nous nous embrassâmes, et je sentis sur ma langue le goût du sang de Jamil, de ma peau, d’un reste de parfum sur mon poignet et du sang de Jason. Il avait saigné de la bouche, et cela aussi, je le sentais. Mais il ne saignait plus à présent. Ses plaies se refermaient, et je pouvais les aider à se refermer plus vite. Je dus mobiliser toute ma volonté pour ne pas presser ma bouche sur la sienne et le forcer à avaler cette tiédeur, pour ne pas pousser son corps dans les feuilles mortes et le chevaucher.

Je me détachai de lui, les yeux clos. Puis j’ouvris les yeux et regardai Terry. Jason baissa la tête vers mon ventre et se mit à le lécher en suivant la ceinture de mon jean. Celui-ci était imbibé de sang, et il ne sécherait pas tant que je le porterais. Zane se lova autour de moi et entreprit de me lécher la colonne vertébrale. Il dut s’arrêter lorsque sa langue rencontra le fourreau de mon épée courte, mais la position était parfaite pour impressionner notre

public captif.

— Parle-moi, Terry. Quand j'aurai commencé à baiser l'un d'eux, je n'aurai vraiment pas envie d'être interrompue.

Je me penchai vers le blessé, un tout petit peu, mais cela suffit à le faire frémir.

M'arrachant à Jason et à Zane, je rampai vers lui d'un mouvement fluide, à la fois sexuel et menaçant. Il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à mes seins si blancs contre la dentelle noire de mon soutien-gorge. Il était en danger de mort, et pourtant, ses instincts de mâle le gouvernaient toujours.

Je sentis le mépris total que Raina vouait à tous les hommes. Son énergie sexuelle débordante était en grande partie fondée sur de la haine. Comme c'était étrange. Mais ça lui plaisait de terroriser celui-là. De voir ses yeux écarquillés, d'entendre son souffle précipité et les battements désordonnés de son cœur. Je sentais presque le goût de sa peau sur ma langue, comme un plat savoureux.

— Qui t'a envoyé, Terry ? ronronnai-je.

Et ce fut un chuchotement très intime, réservé à ses seules oreilles.

Je tendis la main vers lui. Lorsque je lui caressai la joue du bout de l'index, il gémit. Je baissai la tête et lui donnai un coup de langue rapide sur la figure.

— Tu as un goût de nourriture, Terry.

Je sentais les autres dans mon dos. La meute de Verne répondait à l'appel de Raina. À mon appel. À travers Richard, j'étais plus lupa que je ne l'aurais voulu. Mais pour une fois, ça m'offrait des possibilités intéressantes.

Les métamorphes arrivaient de tous les côtés à la fois, se mouvant en silence telles des ombres. Se rapprochant toujours davantage, comme aimantés par mon désir et la terreur de ma proie.

Terry les regarda venir, les yeux écarquillés. Il tourna la tête pour mieux les voir. J'en profitai pour lui embrasser la joue, et il hurla.

— Oh, mon Dieu, ne faites pas ça !

Le rire de Raina s'échappa de ma gorge en cascade.

— Des noms, Terry. Des noms.

— Niley, Franklin Niley, balbutia-t-il. Il nous a payés pour vous faire peur. Il a dit que les flics ne nous causeraient pas d'ennuis. Puis il nous a demandé de vous tuer. Surtout vous. Il a dit : « Butez cette salope avant qu'elle fasse capoter mon affaire. »

— Quelle affaire ? soufflai-je.

Frank Niley était l'employeur de Milo Hart, que je n'avais pas revu depuis notre arrivée. Je me souvenais qu'il était venu à Myerton pour conclure une transaction immobilière. Était-il l'acheteur potentiel des terres de Greene ?

Terry balaya du regard les loups-garous qui attendaient.

— Je n'en sais rien, je vous le jure devant Dieu, gémit-il. Je n'en sais rien. Il nous a payés cinq cents dollars chacun pour vous blesser. Il est monté jusqu'à cinq mille chacun quand il nous a demandé de vous tuer.

— Cinq mille dollars ? répétai-je.

Terry acquiesça.

— Ce n'était pas assez.

— Nous ne savions pas que vous étiez un loup-garou. Nous ne savions pas ce que vous étiez.

Une ombre s'était détachée de la foule massée autour de nous pour venir renifler la jambe de Terry. Sa voix se faisait plus aiguë à chaque mot.

— Je ne savais pas ! hurla-t-il presque.

Le munin de Raina était pareil à une pulsation tiède derrière mes yeux. Je me penchai vers l'homme comme pour l'embrasser. Il pédala en arrière et vint heurter le gentil docteur. Je m'immobilisai la bouche à quelques centimètres de la sienne. Ce n'était pas un baiser que je voulais. Je luttais pour ne pas fourrer mon nez dans son cou, pour ne pas planter mes crocs dans sa gorge et la déchirer. Pour ne pas lui tirer le premier sang et laisser la meute se nourrir.

Je reculai à quatre pattes, comme si c'était moi qui avais peur de lui.

— Emmenez-le à l'hôpital.

— Tu ne peux pas le laisser vivre, protesta Zane.

— J'ai promis que nous l'emmènerions s'il parlait.

Je caressai le visage du léopard-garou. Nous étions à genoux face à face dans les feuilles mortes, assez proches l'un de l'autre pour nous étreindre. Je ne me rappelais pourtant pas m'être approchée de lui.

— Emmenez-le, ordonnai-je. Emmenez son bras. Et, Terry...

L'homme ne me prêtait plus aucune attention. Il fixait du regard les loups qui attendaient.

— Terry, répétais-je.

Je caressais toujours Zane, une main enfouie dans ses courts cheveux décolorés.

Le blessé tourna la tête. Son regard faisait la navette entre les loups et moi, comme s'il s'efforçait de tous nous garder à l'œil en même temps.

— Quoi ? Que voulez-vous encore ? Vous avez dit que je pouvais aller à l'hôpital.

— Si tu racontes à Niley ce qui s'est passé ce soir, si tu lui révéles ce que je suis, je te tuerai.

Je forçai Zane à incliner la tête et déposai un doux baiser sur son front.

— Je ne lui en parlerai pas. Je n'en parlerai à personne. Niley me tuerait s'il savait que j'ai mouchardé.

— Tant mieux.

Je serrai Zane contre moi. Il se mit à me lécher le cou. Sa langue descendit le long de mon épaule, puis de ma clavicule. Elle aurait continué si je ne l'avais pas repoussé, assez fort pour qu'il tombe sur son épaule blessée. Le monde rétrécissait. J'étais en train de perdre mon combat contre Raina.

— Emmenez-le maintenant !

J'avais l'impression de devenir aveugle. J'y voyais toujours, mais tout était différent. Je luttais contre elle, et elle n'aimait pas ça. Elle avait réclamé de la violence, et je la lui avais refusée. Elle avait réclamé du sexe, et je le lui avais refusé aussi. Même morte, elle n'était pas le genre de personne à laquelle il est facile de dire non.

Je me couvris les yeux de mes mains. J'entendis quelqu'un s'approcher de moi.

— Ne me touchez pas.

— C'est Marianne, mon enfant. Racontez-moi ce qui vous arrive.

Je baissai mes mains et la regardai. Elle portait toujours sa longue robe blanche, et ses cheveux étaient toujours aussi pâles.

— Vous n'avez jamais rencontré Raina, pas vrai ?

— Non, mon enfant.

Je pris sa main. Ce n'était qu'une main. Aucun souvenir n'y était rattaché. Aucune horreur que le munin puisse me forcer à partager.

— Aidez-moi.

Marianne serra ma main dans les deux siennes.

— Il est trop tard pour forcer le munin à partir. Vous devez lui donner envie de s'en aller de son plein gré.

Je secouai la tête.

— Raina n'a pas envie de s'en aller.

— C'est pourtant déjà arrivé qu'elle le fasse, non ?

Je secouai la tête de plus en plus fort, jusqu'à ce que mes cheveux me giflent la figure.

— Vous ignorez ce qu'elle désire. Vous ne comprenez pas ce qu'elle désire. Je ne peux pas. Je ne veux pas.

Richard était là. Il fit mine de me toucher l'épaule, et je me laissai retomber dans les feuilles en levant une main comme pour bloquer un coup. Je ne voulais pas savoir ce que Raina lui avait fait – ou ce qu'elle avait fait avec lui. C'était une image dont je pouvais me passer.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Richard, inquiet.

— Le munin ne partira pas avant qu'Anita fasse quelque chose qu'il désire, expliqua Marianne.

— Tu connaissais Raina. Dis-lui le genre de chose qu'elle aimait.

Le munin enflait en moi. Je ne pouvais pas l'en empêcher. Brusquement, il creva la surface, et le pouvoir s'échappa de ma bouche en un hurlement.

De nouveau, Richard voulut me toucher. Je pédalai en arrière.

— Non, non, non.

Marianne m'attrapa et me serra contre elle. Elle sentait le savon Dove et le lilas. J'aurais pu me dégager facilement, mais je n'en avais pas envie. Je voulais qu'on me tienne. Je voulais qu'on m'aide. J'avais besoin qu'on m'aide.

Elle me caressa les cheveux, me berçant comme si j'étais un enfant.

— Anita, vous devez céder au munin – au moins partiellement. Vous l'avez déjà fait. Richard m'en a parlé. Après qu'il vous aura quittée, nous prendrons les mesures nécessaires pour que ceci ne se reproduise pas.

Je me redressai suffisamment pour voir son visage.

— Vous pouvez vraiment l'empêcher de me posséder ?

— Je peux vous montrer comment l'en empêcher, rectifia Marianne.

Je plongeai mon regard dans ses yeux si clairs. J'entendais toujours l'étrange cliquetis de sa valve artificielle. Le munin me soufflait que de la nourriture lui conviendrait aussi bien que du sexe. Non, pas tout à fait aussi bien, mais ça suffirait.

Je repoussai doucement Marianne.

— Vous n'êtes que de la nourriture pour elle.

Je reculai lentement, en me traînant sur les fesses. Marianne me regarda faire, à genoux parmi les feuilles mortes dans sa grande robe blanche. De tous les occupants de la clairière, elle était la seule qui soit davantage qu'une ombre. Toute cette blancheur captait le clair de lune et scintillait. Elle ressemblait à une cible.

Je me relevai. J'avais du mal à respirer. Je sentais mon cœur dans ma gorge, comme une balle avec laquelle j'aurais pu jouer. Je promenai un regard à la ronde, cherchant désespérément une échappatoire. Quelque chose qui satisferait Raina et que je pourrais supporter.

Zane me fixait des yeux. Raina le désirait. Mais ce qu'elle voulait de lui n'avait que très peu de rapport avec du sexe. Je me dirigeai vers lui. Il s'agenouilla par terre, levant vers moi des yeux écarquillés et argentés par le clair de lune.

Je tombai à genoux devant lui et arrachai le bandage qui maintenait son bras en écharpe. Il poussa un petit grognement de

douleur, et Raina apprécia. Le problème, c'est que pour faire partir le munin, je devais le laisser me contrôler suffisamment pour être prête à faire ce qu'il désirait. Céder davantage de contrôle à Raina me paraissait une très mauvaise idée. Mais ce qu'elle désirait, c'était coller notre bouche sur la plaie de l'épaule de Zane, et je ne pouvais pas le faire de moi-même. Il n'y avait pas encore assez de Raina en moi pour que je fourre ma langue dans une plaie ouverte.

Je m'écartai de Zane, et mon regard se posa sur Jason. Je le regardai. Il était presque une zone de sécurité pour moi quand le munin me possédait. Il plaisait à Raina, et je n'avais pas peur de lui.

Je m'approchai de lui à quatre pattes. Mais je savais que si je le touchais en continuant à combattre le munin, nous serions assaillis par une nouvelle vague d'horreur. Si j'allais à lui, ça devait être réel. Je devais être prête à céder, au moins un peu.

Sa bouche avait presque complètement guéri, et son œil était beaucoup moins enflé. Le sang ou le munin – ça marchait vraiment. Il régénérât. Je savais que les munin pouvaient être utilisés pour soigner les lycanthropes. Je l'avais déjà fait, mais pas comme ça. C'était la première fois que le munin de Raina s'était manifesté et, sur le coup, je n'avais pas compris combien j'étais dans la merde. À présent que je savais, j'avais peur, et je détestais ça. Morte, Raina m'effrayait davantage que vivante. Elle trouvait ça hilarant.

Je sentais son plaisir comme une ligne tiède me traversant le corps. L'écho de son rire se répercuta dans mon esprit et me donna la chair de poule. Être possédée par quiconque m'aurait foutu les jetons. Être possédée par une nymphomane sadique et psychopathe, que j'avais tuée de mes propres mains... C'était indiciblement ironique et effrayant.

Jason s'allongea dans les feuilles mortes. Je pris grand soin de ne pas le toucher tandis que je rampais au-dessus de lui à quatre pattes. En appui sur mes mains et mes genoux écartés, je baissai les yeux vers lui.

— Tu as un plan ? demanda-t-il d'une voix rauque, comme si sa gorge lui faisait toujours mal.

— Si je ne combats pas le munin, Marianne dit qu'il n'y aura pas de souvenirs – juste du pouvoir.

Jason me dévisagea.

— Tu vas m’embrasser et tout arranger ?

Je hochai la tête. Mes cheveux glissèrent sur mes épaules et se répandirent autour de sa tête.

— Oui, je vais tout arranger.

Je me penchai vers lui comme si je faisais des pompes de fille. Nos lèvres s’effleurèrent en une ligne tremblante. Une heure plus tôt, notre baiser avait été chaste et assez embarrassant. À présent, tout était différent.

Je rompis le contact et me redressai au-dessus de lui. Je sentais l’énergie vibrante de son aura pulser contre la mienne, contre celle du munin. Je restai suspendue au-dessus de lui sans le toucher, fixant des yeux son visage.

Lorsque nous nous embrassâmes de nouveau, le pouvoir se déversa de ma bouche dans la sienne, en un souffle chaud qui nous brûla le corps. Je me laissai tomber sur lui d’un mouvement brusque et violent, qui lui arracha un cri de douleur. Le son s’engouffra dans ma bouche et fut englouti par une vague de pouvoir et de chaleur.

Je déversais le munin en Jason. Je me déversais en lui. Par les pores, par la bouche. Partout où nos peaux se touchaient, je m’infiltrais en lui. J’avais l’impression de me vider de toute substance et de m’écouler dans son corps.

Au début, Jason parvint à se contenir, à garder les mains le long de ses flancs. Mais le pouvoir nous chevauchait tous les deux. Ses bras se verrouillèrent dans mon dos. Sa bouche chercha avidement la mienne, comme s’il voulait grimper à l’intérieur de moi. À califourchon sur lui, je sentis qu’il était dur et prêt, même à travers la double épaisseur de nos jeans.

Soudain, il me fit basculer et roula sur moi. Mon corps ne fit rien pour l’en empêcher. Je lui entourai la taille de mes jambes et sentis son bassin aller et venir contre le mien. À chaque poussée, mon bas-ventre tressautait et se contractait.

Je luttai pour nager vers la surface du pouvoir, plaquai mes mains sur la poitrine de Jason et tentai de le repousser. Il n’était pas question que nous recommencions. Pas question que je recommence.

— Vire de là. Vire !

Ma voix était rauque, étranglée. Je ravalai suffisamment le munin pour lutter, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Jason se figea, puis s'affaissa sur moi. Son cœur battait la chamade contre ma poitrine. Il respirait un peu trop vite. Il déglutit et parvint à articuler :

— Si je te disais qu'il est trop tard pour que je m'arrête, me croirais-tu ?

Je me tortillai pour m'extirper de sous son corps.

— Non.

Jason roula sur le dos, me libérant. Ses ecchymoses avaient disparu. Je me relevai. Il me regarda par en dessous. Son visage était redevenu intact et innocent. Si seulement je pouvais faire marcher ce truc sans recourir au sexe...

— C'est mon tour ? demanda Zane.

Je pivotai. Le léopard-garou était toujours agenouillé dans les feuilles mortes, et il avait arraché les lambeaux de son tee-shirt.

Jusque-là, je n'avais jamais regardé Zane comme un homme, pas vraiment. Mais à présent, le clair de lune l'éclaboussait, son jeu d'ombres et de lumière découpant les muscles de sa poitrine et de son ventre. Les ténèbres dissimulaient ses bras. Son visage était un dessin de chair ferme et propre, à la pâleur presque phosphorescente, dont les ombres dévoraient une moitié. L'anneau d'argent passé dans son mamelon scintillait comme un clignement d'œil, une invitation. Il n'en fallut pas davantage.

Je vins me planter devant lui, baissai les yeux et fis ce que le munin désirait. Je saisis son bras blessé et tirai vers le haut, forçant son épaule à se mettre en extension maximum.

Zane poussa un cri de douleur. Sa peau s'était refermée, mais en dessous, la plaie était toujours là. Je pressai ma bouche sur son emplacement et sentis les muscles déchirés, l'os brisé qui se ressoudait déjà. Je mordis le léopard-garou, enfonçant suffisamment mes dents dans sa chair pour laisser une marque et souffler du pouvoir à l'intérieur. Je le guéris et luttai contre Raina. Elle voulait lui arracher une bouchée de chair, le guérir et le blesser en même temps – c'était ce qu'elle considérait comme une bonne

blague.

Je repoussai Zane avant de pouvoir lui céder et me sentis vaciller. Je remarquai que chaque fois que j'utilisais le munin, son pouvoir croissait. Il m'emplissait comme une autre personne, quelque chose qui grandissait à l'intérieur de moi et poussait contre ma peau.

Je titubai jusqu'à Jamil et tombai à genoux près de lui. Il avait repris sa forme humaine, ce qui signifiait que son état était très grave. Je balayai des yeux son corps nu et luttais contre Raina pour ne pas le toucher. Pour ne pas faire ce qu'elle voulait. Ou du moins, pour ne pas faire tout ce qu'elle voulait.

Je fis courir mes mains sur la poitrine de Jamil jusqu'à ce que je touche sa plaie. Sa peau s'était refermée, mais elle était encore fragile. Je savais que je pouvais plonger mes doigts dans sa chair et lui arracher le cœur. Au lieu de ça, j'inclinai la tête et embrassai sa plaie. Je fermai les yeux et humai son odeur, me délectai du contact de sa peau. La peau qui vient de se former est toujours aussi douce que celle d'un bébé, aussi lisse, aussi tendre. Je posai mes mains sur la plaie du loup-garou et projetai le pouvoir tiède en lui comme une épée.

Jamil ouvrit brusquement les yeux et arqua le dos. Il tenta de pousser un hurlement, et je le lui volai d'un baiser. Je l'enjambai, chevauchant non pas son bas-ventre mais sa seconde plaie, celle qui lui avait troué les intestins. J'arrachai mes lèvres à sa bouche et forçai mes mains à descendre le long de son corps. J'étais en train de le guérir. Je sentais le pouvoir se précipiter hors de moi, s'écouler en un torrent tiède. Mes mains glissèrent encore plus bas, effleurant la braguette de son pantalon. Il commençait à durcir.

Je plongeai sur le côté. Raina avait guéri Jamil. Et elle pensait que nous lui devions quelque chose pour ça. Je la combattis jusqu'à m'écrouler dans les feuilles mortes. Alors, je hurlai.

Mon corps se tordait, et j'avais l'impression que mon côté gauche ne voulait plus parler au droit. Comme si quelque chose s'était brisé en moi. Cette présence tiède et monstrueuse, ce second corps tentait de gagner la surface. La bête de Raina voulait sortir. Voulait faire de moi une véritable lupa. Mais mon corps ne pouvait pas la contenir. Ne pouvait pas l'abriter. J'étais humaine, et quelque

quantité de pouvoir qu'elle déverse en moi, elle ne pouvait rien y changer.

Des mains me plaquèrent au sol. La voix de Richard me parvint comme depuis une immense hauteur.

— Que lui arrive-t-il ?

— Elle combat le munin, répondit Marianne.

J'entendais sa voix tout près de mon visage, mais je ne pouvais pas la voir. Comme si les ténèbres avaient englouti le monde.

— Ne luttez pas, Anita. Quoi qu'il se produise ce soir, demain, je pourrai vous aider. Cédez-lui, ou le munin vous tuera.

— Anita, s'il te plaît ! m'implora Richard.

— Elle vous tuera si elle le peut. Elle vous tuera par-delà la tombe, Anita. Cessez de lutter. Étreignez-la, ou elle vous détruira.

Je hurlai.

— Non !

Soudain, je pus voir de nouveau. Je fixai des yeux les frondaisons enténébrées. Le clair de lune scintillait à travers les feuilles. Il me paraissait aussi vif que la lumière du soleil – juste plus doux.

Tout mon corps se détendit. Je clignai des yeux et balayai du regard les gens qui m'entouraient. Richard plaquait mes épaules sur le sol. Verne me tenait les jambes. Shang-Da, le bras droit Lucy, le gauche. J'avais eu des convulsions. Je m'en rappelais.

Marianne était agenouillée près de ma tête, qu'elle immobilisait entre ses mains.

— Anita ? appela-t-elle.

— Je suis là.

Ma voix était basse mais claire. Je me sentais légère et vide, mais pas seule. Je ne me faisais pas d'illusions : le munin n'était pas parti. Il n'en avait pas terminé.

— Le munin est parti ? demanda Richard.

Marianne secoua la tête.

— Il est toujours là.

Elle monta encore d'un cran dans mon estime pour ne pas s'être laissé berné.

— On peut la laisser se relever ? s'enquit Verne.

— Anita ? interrogea Marianne.

— Lâchez-moi.

Ils obtempérèrent très lentement, comme s'ils avaient peur. Peur de moi ou peur pour moi, je ne savais pas trop. Ils s'écartèrent.

Seul Richard demeura à genoux. Je me redressai en position assise, m'adossai à lui et le laissai m'entourer de ses bras. Je fermai les yeux et, l'espace d'un instant, son étreinte fit tout disparaître. Jamais je ne m'étais sentie autant en sécurité dans les bras de quelqu'un. Jamais.

Ma jambe effleura quelque chose dans les feuilles. Je m'écartai de Richard et ramassai mon couteau, que je rengainai.

— Son copain est ici, lança Jason à l'autre bout de la clairière.

Il le brandit en le tenant par la lame.

Je me dirigeai vers lui, consciente que tous les occupants de la clairière m'observaient. Comme si je venais juste d'apparaître et qu'ils ne savaient pas trop quoi penser de moi.

Je pris le couteau des mains de Jason et le remis dans son fourreau. Jason grimaça.

— Ne le prends pas mal, Anita, mais un jour, j'aimerais faire ça pour de vrai.

— Pourquoi pas ce soir ? suggérai-je.

Il me regarda fixement, surpris.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Je rebroussai chemin. Je sentais tous les regards posés sur moi. Je sentais le sang, le pouvoir et la chair, et il n'y a rien de mieux pour attirer les loups-garous.

Richard s'était relevé. Il se tenait immobile, ses cheveux d'un brun si doux et si riche moussant autour de ses épaules. J'empoignai son tee-shirt d'une main et le forçai à se baisser pour m'embrasser.

Ce fut un baiser très long et très profond, qui lui permit de goûter tout le sang que j'avais goûté. Toutes les peaux que j'avais touchées. D'un mouvement ample, je sortis son tee-shirt de son jean et fis courir mes mains sur son ventre nu, remontant jusqu'à la chair

lisse et dure de sa poitrine.

Richard me saisit par les bras et écarta mes mains.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Elle n'est pas assez bien pour toi, elle non plus ?

Lucy se dirigeait vers nous à grandes enjambées. Ses seins impressionnants étiraient le tissu blanc de sa brassière. Ou bien elle avait froid, ou bien ses mamelons étaient très larges, parce qu'on distinguait leurs contours même dans la pénombre.

Je levai les yeux vers Richard. J'avais couché avec Jean-Claude. Il avait couché avec Lucy et Mira – n'oublions surtout pas Mira. C'était normal qu'il ait eu d'autres maîtresses. Vraiment. Mais je détestais ça, et je me détestais de détester ça. Je me détestais de désirer Richard. Je me détestais d'être avec Jean-Claude. Je me détestais de savoir que si j'avais été avec Richard plutôt qu'avec Jean-Claude, c'est Jean-Claude qui m'aurait manqué. J'étais baisée, quoi que je fasse. Au propre comme au figuré.

Je fixai Lucy du regard, sachant que les mains qui me tenaient avec tant de force et de douceur avaient caressé ces amples seins ronds. Sachant qu'elle avait touché Richard – qu'elle avait tout touché de lui. Qu'elle l'avait pris en elle. Et j'éprouvai une jalousie si forte que le seul mot pour la désigner, c'était « haine ».

Je m'écartai de Richard et dégainai un de mes couteaux.

Shang-Da s'avança comme pour s'interposer entre nous, mais Richard l'arrêta et le força à reculer. Il se contenta de fixer Shang-Da des yeux jusqu'à ce que celui-ci batte en retraite, hors de portée. Mais à l'expression de son visage, je vis bien que ça ne lui plaisait pas. Je ne pouvais pas lui en vouloir.

Richard reporta son attention sur moi. Il me regarda, mais ne fit rien pour se protéger. Je ne savais pas s'il ne croyait pas que je pourrais le blesser, ou s'il était certain que je ne pourrais pas. Moi, j'étais certaine de pouvoir.

Ma main brandit le couteau et l'abattit avant que je comprenne ce que j'étais en train de faire. J'entaillai Richard à travers son tee-shirt, pas très profondément, mais assez pour le faire saigner.

Richard frémit et écarquilla des yeux incrédules. Je l'avais blessé, et pas seulement dans sa chair. Qu'il aille se faire foutre.

Shang-Da apparut entre nous, et ce fut Richard qui lutta contre lui. Richard qui l'empêcha de me saisir, de me désarmer, de me faire du mal.

J'appuyai la pointe de ma lame sur ma poitrine et m'entaillai au-dessus du cœur. La douleur fut vive et immédiate, mais superficielle. Je n'étais pas blessée. Le sang dégouлина entre mes seins comme des doigts qui m'auraient chatouillée. Il était très sombre contre la blancheur de ma peau.

Richard fit un pas vers moi, et Verne le retint.

— C'est son choix, dit-il.

— Ce n'est pas le sien. C'est celui de Raina, contra Richard.

Mais il avait tort. Raina avait enfin trouvé quelque chose que nous désirions toutes les deux. Nous voulions toutes les deux le voir souffrir. Nous nous sentions toutes les deux trahies. Et aucune de nous n'en avait le droit, parce que nous l'avions toutes les deux trahi les premières à notre façon.

Des mots que je ne connaissais pas se déversèrent de mes lèvres.

— De ton cœur au mien, de mon cœur au tien. Je suis ta lupa et toi mon Ulfric. Mais je ne partage pas ton lit, ni toi le mien.

Je projetai la lame vers le sol, dans lequel elle se planta en vibrant. Je la sentis se ficher dans la terre comme si j'avais dérangé une énorme bête dans son sommeil. Le pouvoir explosa hors du sol, hors de moi, et ce fut comme si une digue cédait. La tête me tourna. Je me retrouvai à genoux sans l'avoir voulu.

Je levai les yeux vers Richard sans cesser de lutter et articulai :

— Aide-moi.

Mais il était trop tard. Le munin s'écoula hors de moi comme un torrent, et tous ceux qu'il toucha captèrent son odeur. Je sentis presque leur corps réagir. Je sus ce que Raina avait fait, et si je lui avais laissé le volant la veille, elle n'aurait pas pu mieux choisir. À moins de me tuer, c'était la vengeance la plus parfaite dont elle pouvait rêver.

Je me recroquevillai sur moi-même, luttant pour ne pas achever le rituel, mais je les sentais dans le noir. Je sentais leur avidité. Je répandais une odeur qui n'était pas seulement celle du sang.

Ce fut comme si une main m'arrachait les mots de la gorge. Elle était si serrée que ça me faisait presque mal de parler.

— Ose encore dire que je suis tienne si tu le peux, mon Ulfric.

Je levai les yeux vers lui et vis l'expression de son visage. Une expression sauvage, presque démente – et quelque part, je m'en réjouissais. Que Dieu me vienne en aide. Ma propre jalousie avait fourni les clés de mon pouvoir et de mon corps à Raina.

Je balayai du regard les silhouettes immobiles dans le noir. Je les sentais comme une tension croissante dans l'air. Comme l'atmosphère avant une tempête, si lourde et si chargée d'électricité qu'on avait du mal à respirer. On sentait la foudre crépiter et se rapprocher, mais cette tempête-là m'attendait. Attendait que je bouge.

Marianne apparut près de moi.

— Levez-vous.

Je luttai pour me redresser, et elle m'aida.

— Maintenant, courez, ordonna-t-elle.

Je la fixai des yeux.

— Pourquoi ?

— Vous venez de vous autoproclamer Frejya. Courez avant qu'ils perdent patience et qu'ils vous prennent ici même.

Je savais ce qu'elle voulait dire, mais je tenais à l'entendre de sa bouche.

— Qu'ils me prennent ?

— Si le munin ne vous possède pas totalement, ce sera un viol, mais ça aura lieu quand même. Courez !

Marianne me poussa vers les ténèbres. Je trébuchai et balayai la clairière du regard une dernière fois. Le visage de Richard était tourmenté, horrifié. Shang-Da se tenait à ses côtés, et il était furieux. Furieux contre moi. L'expression de Jason était plus neutre que jamais, comme s'il avait peur de me montrer ce qu'il ressentait. J'eus le temps d'apercevoir le visage de Roland. Je ne l'avais rencontré qu'une heure ou deux auparavant, mais son expression n'était pas du tout neutre. Elle trahissait la faim et l'excitation.

Alors, je sus qu'ils le feraient. Qu'ils m'auraient à moins que je

les tue. Deux couteaux en argent contre une meute entière de loups-garous. Le moins qu'on puisse dire, c'est que les probabilités ne penchaient pas en ma faveur. Et Richard ferait n'importe quoi pour me sauver. N'importe quoi.

— Shang-Da.

Le garde du corps me regarda fixement. Je sentis le poids de son regard dans la clarté diffuse de la lune.

— La vie de Richard compte davantage pour moi que ma propre sécurité, Shang-Da, dis-je sur un ton pressant. Ne le laisse pas mourir.

Il me dévisagea, puis hocha sèchement la tête.

Marianne me saisit le bras.

— Partez !

Je m'élançai. Prenant mes jambes à mon cou, je plongeai entre les arbres et dans les ténèbres au-delà.

Je courais comme si j'y voyais dans le noir, me jetant tête la première à travers des ouvertures que je ne percevais qu'à moitié, faisant confiance à la forêt comme on fait confiance à l'eau — convaincue qu'elle s'ouvrira devant moi sans rechigner. Je m'abandonnais à ma course comme lorsque j'étais enfant. La nuit, dans la forêt, on ne court pas en se fiant à ses yeux. On court en se fiant à la même partie du cerveau qui envoie des picotements dans la nuque en cas de danger.

Je courais, je bondissais et j'esquivais, et je savais que ça ne suffirait pas.

CHAPITRE 27

Un hurlement long et lugubre déchira la nuit telle une lame. Il y eut des grognements et un gémissement aigu, qui s'interrompit net. Je sus que quelqu'un était blessé, peut-être mort. S'entre-tueraient-ils vraiment pour le privilège de me posséder ? Les vrais loups ne font pas ce genre de connerie. Seuls des gens sont capables de prendre un animal parfaitement sain d'esprit et d'en faire une créature aussi tordue.

Je glissai en enjambant un tronc d'arbre plus gros qu'une petite voiture et m'étalai de tout mon long. Je restai allongée un moment sur le sol, m'efforçant de reprendre mon souffle. Je ne savais pas du tout quoi faire.

Je n'entendais pas tant les loups-garous que je ne les sentais à travers le sol, sous mes mains. J'avais conscience d'eux d'une façon qui m'avait été étrangère jusqu'à ce que le munin m'envahisse.

Je me plaquai contre l'écorce rugueuse, et mes mains trouvèrent une ouverture. Le tronc était partiellement creux. Je rampai à l'intérieur, une main brandissant un couteau devant moi. Je m'attendais à moitié à tomber sur un raton laveur ou sur un serpent, mais je ne sentis que le bois humide et pourri sous mon ventre nu, que le poids du géant végétal au-dessus de moi.

Je savais qu'ils me trouveraient. Je n'espérais pas leur échapper. Mais il leur faudrait un moment pour me déloger de ma cachette. J'essayais de gagner du temps. Du temps pour quoi ? Je l'ignorais. J'avais besoin d'un plan, et aucun ne me venait à l'esprit.

Le munin pensait que Richard nous sauverait. Cette idée seule

constituait une source supplémentaire de frayeur pour moi. Richard répugnait à tuer. Qu'il puisse se faire tuer en essayant de me sauver, c'était presque pire que de me faire attraper. Je survivrais probablement à un viol, même collectif. Je n'étais pas certaine de survivre à la mort de Richard. Évidemment, comme je ne m'étais encore jamais fait violer, j'étais peut-être un peu optimiste.

Je les entendis se déplacer autour du tronc d'arbre. Ils étaient plusieurs. Plus de deux. Trois, quatre ? Et merde.

Des griffes lacérèrent l'écorce pourrie, et je poussai un cri – un de ces glapissements aigus qui est l'apanage des filles. J'entendis l'un d'eux se tordre sur le sol, et je sentis une décharge d'énergie comme il se transformait. Cela suffit à le mettre hors jeu. Le loup-garou qui perd sa forme humaine devant la lupa qu'il pourchasse n'a pas le droit de s'accoupler avec elle. S'il devient poilu, il a perdu.

Les règles qui régissent le statut de Frejya n'ont pas été écrites pour une humaine incapable de se transformer. La pleine lune approchait, et il y avait du sexe et de la violence dans l'air. Les loups mineurs seraient incapables de contrôler leur bête. Nous en perdriions une demi-douzaine, peut-être une douzaine. Vu que la meute de Verne comptait une cinquantaine de membres, douze de moins, c'était toujours ça de pris.

Quelque chose de lourd frappa le côté du tronc. Je réussis à ne pas hurler. C'était déjà ça. J'entendis des bruits de lutte. Au moins deux d'entre eux se battaient. Mais j'étais presque sûre qu'il y en avait un troisième.

La bagarre cessa, et il y eut un craquement sonore, comme si quelque chose de cassant et d'humide venait de se briser. Dans le silence qui suivit, les battements de mon cœur résonnèrent aussi fort que des coups de tonnerre.

Le tronc bougea. Je me figeai, comme si une parfaite immobilité avait des chances de me sauver.

L'extrémité la plus proche de mes pieds se souleva dans les airs. La cavité qui m'avait dissimulée jusque-là me retenait désormais prisonnière. L'arbre mort faisait près de deux mètres de circonférence. Je ne savais pas combien il pouvait peser, mais il était très lourd. Et un grand homme barbu était en train de le soulever.

Il le poussa au-dessus de sa tête, les paumes à plat sur l'écorce. Puis il baissa les yeux vers la cavité et me sourit, ses dents dessinant un croissant blanc au milieu de sa barbe.

— Sors de là, petite, grogna-t-il.

Petite ?

Je rampai prudemment hors de ma cachette et sautai à terre.

Un léger tremblement parcourait tout le corps de l'homme. Il faisait un gros effort pour retenir la masse considérable du tronc. Je restai accroupie près de sa jambe. Il devrait reposer son fardeau avant de pouvoir me toucher. Son sourire s'élargit. Visiblement, il trouvait que c'était bon signe que je ne détale pas.

Je lui enfonçai mon couteau dans le ventre et plongeai sur le côté. Emportée par mon élan, la lame lui déchira l'estomac en travers. Une expression surprise se peignit sur son visage comme il tombait à genoux. L'arbre s'abattit sur lui, le clouant au sol. Je n'attendis pas de voir s'il réussirait à s'en extirper.

Deux corps gisaient non loin de là. Le crâne du premier était pulvérisé, et une substance plus épaisse que du sang se répandait autour. Dans l'obscurité, tout était gris et noir. Le second homme était peut-être encore vivant, mais je ne m'attardai pas pour prendre son pouls. Je m'enfuis.

Je sentis un déplacement d'air et tournai la tête juste à temps pour distinguer un mouvement. Sur ma droite, un homme venait de plonger pour me plaquer à terre. Je tombai sur le dos, un bras coincé entre nous. J'eus une seconde pour reconnaître Roland. Puis je le frappai avec mon couteau. Il se rejeta en arrière trop vite pour qu'il la voie, et soudain, son poing s'écrasa sur mon menton.

Je ne m'évanouis pas, mais mon corps s'affaissa. Le couteau m'échappa de la main, et je ne pus pas le retenir. Une partie de moi hurlait silencieusement. L'autre disait « Oh, les jolies étoiles. »

Lorsque je pus de nouveau bouger, mon jean était baissé à mi-cuisses. Il aurait déjà disparu s'il n'avait pas été aussi moulant et humide de sang. Les jeans mouillés, c'est dur à enlever.

— Ne faites pas ça, Roland.

Le métamorphe continua à tirer sur mon jean comme si je n'avais rien dit. Je ne voulais pas qu'il me frappe une seconde fois.

Si je tombais dans les pommes, tout serait terminé. Il avait du mal à enlever mon jean, parce que le bas était serré et refusait de passer par-dessus mes Nike.

Je me redressai sur les coudes et tentai une approche amicale, raisonnable. Où était donc passé mon couteau ?

— Il faut d'abord que vous m'enleviez mes baskets, Roland.

Si je coopérais, il se radoucissait peut-être. Dans le pire des cas, je pourrais toujours essayer de gagner du temps. Où était Richard ?

Roland s'enveloppa une main de mon jean à moitié défait, m'immobilisant les pieds.

— Pourquoi m'aidez-vous ?

Sa voix était toujours trop basse pour sa poitrine mince, son élocution toujours aussi prudente. Son énergie nerveuse rampait toujours sur ma peau, vibrant comme la chaleur estivale au-dessus d'une route bitumée. Roland n'était pas différent, mais tout le reste avait changé.

— Parce que je ne veux plus que vous me frappiez.

— Et moi, je ne veux plus que vous me poignardiez.

— Ça me paraît équitable.

Nous nous fixâmes du regard, immobiles – moi en appui sur mes coudes, lui agenouillé à mes pieds. On aurait dit qu'il ne savait pas comment enchaîner. Il ne s'attendait probablement pas que je sois aussi calme. Il s'était préparé à ce que je pleure, que je me débatte, voire que je l'accueille à... bras ouverts, mais je ne réagissais pas du tout. Je lui parlais sur un ton aussi badin que s'il m'avait demandé son chemin.

Et curieusement, ce n'était pas juste une façade. Je me sentais vraiment très détachée. La situation avait quelque chose de vaguement surréaliste, comme quand vous rêvez et que vous avez conscience de rêver. Dès qu'il me toucherait, elle allait devenir bien trop réelle, mais tant qu'il resterait où il était, je pourrais gérer.

Roland coinça mon jean sous son genou et entreprit d'ôter sa chemise. Ça pouvait encore aller. Il avait une poitrine agréable à regarder. Tant qu'il n'enlèverait pas son pantalon, je n'aurais aucune raison de paniquer. Mais que foutait donc Richard ?

Roland baissa sa braguette, et mes nerfs commencèrent à

lâcher. Je ne voulais pas essayer de contacter Richard, au cas où il aurait été en train de se battre. L'invocation des marques aurait pu le distraire au mauvais moment. Mais j'avais besoin d'aide. J'étais prête à parier que Roland ne portait pas de slip sous son pantalon.

Gagné.

J'appelai Richard.

Comme je l'avais craint, il était en train de se battre. L'espace d'une seconde, je vis à travers ses yeux. Eric était son adversaire. Génial. Je rompis le contact le plus vite possible, mais je sus que ça lui avait coûté un instant de concentration.

Il allait falloir que je me débrouille seule.

Roland baissa son pantalon jusqu'à ses genoux. Apparemment, ça devait lui suffire, parce qu'il commença aussitôt à ramper le long de mes jambes. Quel romantisme...

Au final, ce ne fut pas Richard qui vint à mon secours. Ce fut un homme que je ne connaissais pas. Il plaqua Roland comme Roland m'avait plaquée quelques minutes plus tôt. Tous deux roulèrent sur le sol et dévalèrent une petite pente avant de s'immobiliser dans un creux du terrain. Je remontai mon jean le plus vite possible.

Il y eut un mouvement derrière moi. Je pivotai. J'avais toujours mon jean à mi-cuisses, et pas d'arme en vue.

Par chance, c'était Zane, son bras blessé replié contre sa poitrine. Nathaniel émergea de l'obscurité à sa suite et me tendit sa main valide.

— Dépêche-toi.

Je me dépêchai.

Nathaniel me prit la main et m'entraîna entre les arbres. Il courait comme une marée liquide s'infiltrant par le moindre interstice. Je m'efforçai de rester derrière lui si son corps pouvait passer quelque part, le mien le pouvait aussi. Je sautais quand il sautait, bondissais quand il bondissait, même si je ne voyais pas d'obstacle. Sa vision nocturne était meilleure que la mienne, et je lui faisais totalement confiance. Je sentais Zane sur nos talons comme un sillage de fumée.

Un chœur de hurlements se fit entendre sur notre droite. Nathaniel accéléra. Je tombai tête la première, et une branche

m'entailla la joue, manquant mon œil de peu.

— Fais gaffe, Nathaniel !

— Ils arrivent.

— Je sais. (Je portai la main à ma joue et la retirai couverte de sang.) Et merde.

— Je ne les laisserai pas te prendre, promit Nathaniel.

Je levai les yeux vers lui. Il ne mesurait que sept ou huit centimètres de plus que moi, et ne devait peser que quinze kilos de plus. D'accord, c'étaient quinze kilos de muscles. Mais il était quand même petit. Et quoi qu'on en dise, la taille compte quand tous les gens contre lesquels vous vous battez sont capables de soulever des arbres.

— Ils te tueront, Nathaniel.

Le léopard-garou ne me regarda pas ; il continua à fixer des yeux les ténèbres, comme s'il entendait des choses que mon ouïe n'était pas assez développée pour capter.

Zane s'adossa à un arbre en me dévisageant. Sa main valide massait son bras blessé. Il devait avoir très mal.

— S'ils te prennent, tu te débattras. Et ils te tueront. (Zane ferma les yeux.) Pour une fois, tu ne peux pas te protéger. Mais nous, nous pouvons peut-être.

— Vous mourrez tous les deux, protestai-je.

Zane haussa son épaule indemne, comme si ça n'avait que peu d'importance.

L'idée me traversa l'esprit que tout serait terminé si je couchais avec quelqu'un. Mais pas avant. Raina revint en force, se déversant à travers moi. Elle voulait Nathaniel, et elle ne pouvait pas l'avoir – pas avec mon corps. Me taper Nathaniel, ce serait comme abuser d'un enfant. Je m'y refusais.

Zane. Zane ferait l'affaire. Raina avait toujours été volage. Une image m'assaillit, si intense qu'elle me fit rougir. Y avait-il un seul métamorphe que Raina n'ait pas baisé ? Je ne pouvais coucher avec aucun des deux. Ça m'était tout bonnement impossible.

Alors, ils mourront. Je ne savais pas si c'était moi ou Raina qui avait pensé ça. Mais c'était la vérité.

Jason apparut en boitillant. Je le reconnus à ses cheveux et à la courbe de ses épaules. Ou bien je ne l'avais pas complètement guéri, ou bien il s'était battu depuis – peut-être les deux. J'avais rompu le contact avant de terminer. Le munin réservait son pouvoir de guérison profonde pour un vrai rapport sexuel. C'était le prix à payer pour les services qu'il rendait. Pas de paiement, pas de guérison totale. Comme un dealer de drogue qui vous fait juste goûter sa came.

Jason m'adressa un sourire très étrange en nous rejoignant sous les arbres. Il s'adossa à un tronc et se laissa glisser en position assise. Puis il poussa un soupir.

Nous le fixâmes tous du regard. Un cri ramena notre attention vers les bois. Quelque part là dehors, tout près, on se battait. Un nouveau hurlement se déversa dans l'air chaud et immobile. Il était si proche que mon cuir chevelu me picota.

Les arbres entre lesquels nous nous étions arrêtés se dressaient au pied d'une colline. L'endroit me semblait familier.

– Les chalets sont là-haut, non ?

– Oui, répondit Zane.

– Si tu y vas, ils te suivront, objecta Jason. On ne peut pas laisser les touristes voir ça.

– Je m'en balance. Certains d'entre eux ne nous suivront pas jusqu'aux chalets, précisément à cause des touristes. Je suggère qu'on y aille et qu'on se barricade à l'intérieur.

– Ça ne se terminera que lorsque quelqu'un aura gagné, lâcha Jason.

Il paraissait fatigué, ou peut-être découragé.

– Et là-haut, il y a deux vampires qui sont de mon côté, ajoutai-je.

Je commençai à gravir la pente. Nathaniel et Zane m'emboîtèrent le pas. Jason demeura immobile. Nous avions déjà fait le quart du chemin lorsqu'il se décida enfin à se lever. Quand toute cette merde serait derrière nous, je lui demanderais ce qui n'allait pas. Pour le moment, je n'avais pas le temps.

Des silhouettes apparurent entre les arbres. Je sentis la main de Zane me pousser en avant.

— Cours. Je vais les retarder.

Nathaniel pivota en même temps que lui, face aux ténèbres et au danger.

— Non, contra Zane. Va avec elle. (Il me jeta un coup d’œil.) Je suis en train d’apprendre ce que ça signifie d’être un alpha. Nathaniel ne sait pas se battre.

Le regard de Nathaniel fit la navette entre nous deux avant de s’arrêter sur moi.

— Que veux-tu que je fasse ?

Je réfléchis une seconde, étudiant le visage impassible de Zane.

— Je préférerais que tu viennes avec moi, mais je refuse d’abandonner Zane. (Je tendis une main et touchai le bras du léopard-garou.) Je ne te laisserai pas mourir à ma place.

— Putain, Anita... Si tu n’es pas là, ils ne nous tueront pas. Ils nous feront juste assez mal pour se débarrasser de nous et reprendre la poursuite.

— Si je comprends bien, je suis l’appât.

— Oui.

— Tâche de ne pas mourir, d’accord ?

— Je ferai de mon mieux, promit Zane.

Je pressai son bras.

— Ne fais pas de ton mieux : contente-toi de ne pas mourir. Toi non plus, ajoutai-je en me tournant vers Jason.

Celui-ci secoua la tête.

— Je dois rester avec toi. Ordre de Richard.

— Pourquoi ?

Par-dessus son épaule, il jeta un coup d’œil aux silhouettes qui s’approchaient entre les arbres. Plus près, toujours plus près.

— Plus tard. Pour l’instant, il faut filer.

Il n’avait pas tort. Nous partîmes, laissant Zane seul dans l’obscurité face aux métamorphes qui glissaient vers lui. Ils étaient au moins cinq. Ils s’élancèrent alors que nous approchions du sommet de la colline. Je trébuchai, tombai à genoux et me relevai d’un bond. Puis nous prîmes nos jambes à notre cou et traversâmes le parking de gravier.

Damian, pensai-je. Et il ouvrit la porte du chalet comme s'il m'avait entendue. Il resta planté sur le seuil, l'air choqué. Croyez-moi, il en faut beaucoup pour choquer un vampire vieux d'un millénaire. L'espace d'un instant, je songeai au spectacle que nous devions offrir. Moi couverte de sang, en jean dégoulinant et soutien-gorge noir. Jason traînant la patte. Nathaniel courant à perdre haleine derrière nous.

Nous nous ruâmes à l'intérieur, et *Damian* referma la porte. Il la verrouilla sans que j'aie besoin de le lui demander. Il était plutôt futé dans son genre.

— Que... ? commença-t-il.

— Bloquez les fenêtres et la porte, ordonnai-je.

Asher se saisit du lourd bureau de bois comme s'il ne pesait rien, le renversa et colla le plateau contre la fenêtre.

— Avons-nous de quoi le clouer, ou dois-je le maintenir en place ?

Quelque chose heurta la fenêtre, brisant la vitre autour du bureau en une pluie de verre scintillante. Asher tituba en arrière. *Damian* le rejoignit et, de nouveau, ils plaquèrent le bureau contre l'ouverture.

Une seconde plus tard, un choc violent ébranla la porte.

— Il ne va pas y arriver, s'inquiéta Jason.

Nathaniel se tenait au milieu de la pièce, les bras ballants et l'air complètement paumé.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

La porte trembla une seconde fois. Jason se dirigea vers elle et s'y adossa.

— Nathaniel, aide-moi !

Nathaniel le rejoignit et cala son épaule contre le battant de bois qui vibrait.

Des mains se fauilèrent entre la vitre et le bureau. Asher en saisit une et brisa son poignet comme une vulgaire brindille. Il y eut un hurlement, et la main se retira.

— Puis-je demander pourquoi la meute locale essaie de nous tuer ? lança Asher aussi calmement que s'il ne devait pas mobiliser

toutes ses forces pour maintenir le bureau en place contre la fenêtre brisée.

— Ils n’essaient pas de nous tuer. Ils essaient de la baiser, expliqua Jason, le dos plaqué contre la porte.

La ou les créatures qui forçaient de l’autre côté se retirèrent brusquement, et le loup-garou déséquilibré faillit s’écrouler contre le battant.

Plus personne ne tentait d’entrer par la fenêtre. Tout était redevenu calme – trop calme.

— Que se passe-t-il ? interrogea Damian.

— Plus tard, coupa Jason, les yeux écarquillés et le regard fou. Anita, demande-moi pourquoi Richard m’a ordonné de rester avec toi.

Je le fixai des yeux.

— D’accord. Pourquoi Richard t’a-t-il ordonné de rester avec moi ?

— Parce qu’il suffit que tu couches avec n’importe quel lukoi pour que tout ceci prenne fin.

Mon regard se durcit.

— Mais encore ?

— Richard a dit que si quelqu’un risquait d’arriver avant lui, je devais le faire.

— Le faire ? répétai-je. (Je contournai la table de chevet.) Tu veux dire, te faire la petite Anita.

Jason eut le bon goût de baisser les yeux. Il acquiesça.

J’ouvris le tiroir de la table de chevet et en sortis mon Firestar, que je glissai dans la ceinture de mon jean. Puis je saisis le Browning et ôtai le cran de sécurité.

— Ne le prends pas mal, Jason, mais j’ai un autre plan.

— Je n’ai pas dit que celui-là me plaisait. Je te taquine souvent, et j’adorerais coucher avec toi, mais Jean-Claude est mon maître. Il me tuerait.

Je jetai un coup d’œil à Asher. Il hocha la tête.

— Probablement.

— Et si tu laisses quelqu’un d’autre me violer à cause de tes

scrupules, que se passera-t-il ?

— Richard ne tue pas aussi facilement. Mais si je laissais quelqu'un d'autre te violer, j'imagine qu'il ferait une exception.

J'agitai mon flingue, canon pointé vers le plafond.

— Une chance pour toi que je sois armée.

Jason acquiesça.

Du verre se brisa dans la salle de bains.

— Et merde !

Nous avons été idiots.

— Restez à vos postes, ordonnai-je.

J'ouvris la porte de la salle de bains d'un coup de pied, visant déjà le long de mon bras. J'eus à peine le temps d'apercevoir un homme massif qui tentait de se faufiler par la minuscule fenêtre. La porte heurta le mur et repartit dans l'autre sens. Je la retins de la hanche et tirai. L'homme hurla et retomba en arrière.

— Je couvre cette fenêtre !

Des bruits de bagarre nous parvinrent depuis l'extérieur du chalet. Des cris se changèrent en grognements. Je sentis monter l'énergie et sus que des métamorphes étaient en train de perdre leur forme humaine. Je les sentis battre en retraite, glissant entre les arbres. Il me semblait presque humer l'odeur musquée de leur fourrure. Le munin remonta à la surface si vite et si fort que je titubai contre la porte sur laquelle je m'appuyais.

Je me détournai de la fenêtre et jetai un coup d'œil à Jason, de l'autre côté de la chambre. Il conviendrait à Raina. Le munin voulait juste baiser ; il se moquait bien de l'identité de son partenaire. Si ça devait poser un problème à Jean-Claude ou coûter sa vie à Jason, c'était encore mieux.

Je me laissai glisser doucement le long de la porte, les yeux clos et le canon du Browning pressé contre mon front.

— Il faut que quelqu'un vienne me remplacer.

J'espérais avoir parlé à voix haute. J'avais de plus en plus de mal à me concentrer.

Jason avait dû mettre les autres au parfum, parce que personne ne posa de questions. Je sentis Damian m'effleurer les jambes en

entrant dans la salle de bains. Ce simple contact me contracta le bas-ventre. Je levai les yeux vers lui. Il s'était figé sur le seuil, comme s'il avait perçu la réaction de mon corps.

Il me fixait de ses yeux de chat, si verts, et j'eus la certitude que si je lui avais demandé de venir à moi, il l'aurait fait. Ce que j'aurais bien aimé savoir, c'était pourquoi.

— Damian, appela Asher. La fenêtre.

Damian resta où il était, le regard rivé sur moi.

— Je ne peux pas.

— Ordonne-lui de surveiller la fenêtre, Anita.

Je me dressai sur les genoux, ma main libre remontant le long de la jambe de pantalon de Damian. Arrivée au niveau de sa cuisse, je secouai la tête. J'empoignai sa chemise de soie verte et le tirai vers moi. Il tomba à genoux, toujours en appui sur ses pointes de pied, les jambes écartées de part et d'autre des miennes.

Je levai la tête vers lui et l'embrassai, glissant ma langue entre les pointes délicates de ses canines. Rouler un patin à un vampire, c'est tout un art que je maîtrisais désormais à la perfection.

Damian tenta de ne pas me rendre mon baiser. Il recula la tête, juste assez pour chuchoter :

— Tu as le goût du sang. Le sang d'autres gens.

Puis il verrouilla sa bouche sur la mienne comme s'il voulait m'aspirer en lui. Ses longues mains pâles se posèrent sur mes joues et glissèrent derrière ma tête, se perdant dans la tiédeur de mes cheveux.

Je me pressai contre lui. Le Firestar passé dans la ceinture de mon jean s'enfonça dans son bas-ventre. J'appuyai plus fort, jusqu'à ce qu'il pousse un petit grognement de douleur. Le Browning gisait abandonné sur le sol.

Il y eut un bruit à la fenêtre de la salle de bains. Je m'arrachai à Damian, mais celui-ci fourra son nez dans mon cou, et je sentis ses lèvres me chatouiller la peau. Je vis un homme se tortiller par l'ouverture de la fenêtre, comme si je l'observais depuis le bout d'un tunnel cristallin.

Je sortis le Firestar de mon jean et le visai au milieu du front. Ses yeux s'écarquillèrent. Il battit en retraite, et l'obscurité

l'engloutit. Il n'avait pas encore perdu les pédales au point de ne plus se soucier de sa survie. La question, c'était de savoir de quoi je me souciais encore.

La bouche de Damian hésitait au-dessus de ma jugulaire. Sa langue caressait le pouls qui battait dans ma gorge. Il me demandait la permission. Mais ce n'était pas ce sang-là dont je voulais faire don ce soir. Raina n'était pas intéressée par une simple plaie au cou.

De ma main libre, j'empoignai les longs cheveux roux de Damian et tirai dessus, le forçant à relever la tête.

— Ne me mords pas, baise-moi.

— Jean-Claude le tuera ! protesta Asher.

— Je m'en fiche.

À l'instant où je m'entendis prononcer ces mots, je refis surface. J'avais l'impression de me débattre contre une tenture gorgée d'eau qui se plaquait sur mon visage, m'étouffant, essayant de m'envelopper tout le corps et de me noyer.

À quatre pattes, je m'écartai de Damian.

— Surveille la putain de fenêtre et ne t'approche plus de moi, crachai-je.

Le vampire demeura immobile, hésitant.

— Tu as entendu ta maîtresse, Damian, intervint Asher. Fais ce qu'elle te dit.

J'entendis Damian entrer dans la salle de bains, entendis le verre brisé crisser sous ses bottes. Je restai à quatre pattes, tête baissée. J'avais du mal à respirer. Je tenais toujours le Firestar. Mes doigts étaient tellement crispés dessus que ça me faisait mal. Je me concentrai sur la sensation de la crosse dans ma main. Ça, c'était réel. Réel. Raina était morte.

J'entendis quelqu'un ramper vers moi. Levant la tête, je vis Nathaniel me fixer de ses yeux violets. Je hurlai et me rejetai en arrière. Le léopard-garou était une victime, et Raina adorait les victimes. Je tendis ma main vers lui comme pour bloquer un coup. Je finis dos contre le bois du lit, me balançant d'avant en arrière et brandissant mon flingue à deux mains.

Nathaniel se traîna vers moi. Il se mouvait comme s'il avait des muscles dans des endroits où il n'aurait pas dû en avoir, comme si

sa colonne vertébrale comptait trop d'articulations. Il approcha son visage du mien, et quand il parla, je sentis son souffle sur mes joues.

— Je suis tien, Anita. Tu es ma Nimir-Ra. Ma reine.

Il faisait très attention à ne pas me toucher, à laisser quelques centimètres entre nous pour que ce soit ma décision. Sauf que ça n'était pas la mienne.

Je voulus lui dire de s'écarter, mais ma voix refusait de m'obéir. Je ne pouvais pas parler. Je ne pouvais pas bouger. Tout ce que je pouvais faire, c'était m'accrocher à ce dernier lambeau de contrôle et ne pas avancer la tête. Je luttais avec toute ma volonté restante pour ne pas embrasser Nathaniel. Parce que j'allais me faire la prochaine personne que je toucherais. Le munin savait ma résistance. Mon self-control était considérable, mais pas illimité. Je ne voulais pas que ce soit Nathaniel. Cela m'aida à tenir.

Quelqu'un frappa à la porte. Je m'y attendais si peu que je hurlai. Surpris, Nathaniel se redressa légèrement. Il était un peu plus loin de moi à présent, mais pas encore assez à mon goût.

— Tu vas ouvrir ? demanda Asher.

Je secouai la tête – pas pour dire non, mais je n'arrivais pas à articuler le moindre son, et encore moins à réfléchir. Toute ma volonté, toute ma concentration m'étaient nécessaires pour ne pas arracher mes fringues et baiser la première personne qui me tomberait sous la main.

Asher dut s'en rendre compte, car il lança :

— Qui est là ?

Très civilisé, comme toujours.

Je crois que la réponse nous choqua tous.

— C'est Richard.

Jason bondit sur ses pieds et ouvrit la porte avant que quiconque puisse le lui interdire. Le côté extérieur du battant était lacéré.

Richard se tenait sur le seuil du chalet. Son tee-shirt était en lambeaux ; quelques morceaux de tissu s'accrochaient toujours à ses épaules, mais au travers, on pouvait voir les sillons ensanglantés sur sa peau hâlée. Il entra en titubant légèrement. Zane et Shang-Da étaient derrière lui.

Zane semblait indemne, mais le visage de Shang-Da était ouvert du front jusqu'au menton. Son œil brillait au milieu d'un masque de sang. Il ferma la porte et me fixa des yeux froidement.

J'étais ravie de les voir tous les trois, mais je ne pouvais pas bouger. Si je bougeais, c'était fini. Je devais mobiliser le peu de contrôle que je possédais encore pour rester où j'étais. Si ce contrôle m'échappait, je ne répondais plus de rien.

Une larme coula d'un de mes yeux et tomba le long de ma joue en une ligne brûlante. Je levai la tête vers Richard. J'avais tant de choses à lui dire, et je ne pouvais lui en dire aucune. Les mots me briseraient en un million de morceaux scintillants.

Richard se dirigea vers moi et me toisa de toute sa hauteur. Je baissai les yeux. Il ne s'agenouilla pas tant qu'il ne s'effondra à genoux devant moi. Instinctivement, je tendis la main pour le retenir, et le munin se répandit sur ma peau comme un feu de broussailles. Le Firestar tomba sur le sol avec un bruit mat. Je refermai les poings sur les lambeaux du tee-shirt de Richard et l'attirai vers moi.

Ses lèvres étaient sèches. Je les humectai de ma langue jusqu'à ce qu'elles soient pareilles à du velours humide sous mes baisers. Puis je glissai ma main par une des déchirures du tissu pour caresser la plaie que je lui avais infligée, au niveau du cœur.

Richard lâcha une expiration sifflante comme si je lui avais fait mal. Il me saisit le poignet. Je glissai mon autre main par une déchirure et trouvai une autre plaie à tâter. Il me saisit l'autre poignet. Parfois, j'oublie à quel point Richard est costaud. Physiquement, il n'est pas si intimidant, mais il aurait pu m'immobiliser les deux mains avec une seule des siennes. Il plaqua mes bras le long de mes flancs. Je tentai de me dégager, et il serra un peu plus fort.

Il se pencha vers moi, mais pas pour m'embrasser. Sa langue lécha les bords de la plaie que je m'étais faite à la poitrine. Je lâchai un hoquet, moitié douleur moitié plaisir. Richard fit courir sa bouche le long de l'entaille. Arrivé à la tendre naissance de mon sein, il me mordit doucement – pas assez pour me laisser une marque, juste assez pour que je sente ses dents. Je gémis.

Il redressa la tête pour me regarder. Puis il me lâcha les

poignets et prit mon visage entre ses mains, me forçant à plonger mon regard dans le brun chocolaté de ses yeux.

— Anita, tu m'entends ?

Je voulus avancer la tête pour l'embrasser, mais ses mains me retenaient prisonnière. Mes mains se tendirent vers sa poitrine, explorèrent sa chair lisse et le bord déchiqueté de ses blessures. J'essayai de presser mon corps contre le sien, mais il était trop fort. Je ne pouvais pas bouger.

— Anita, parle-moi. Tu es là ?

Ses mains me faisaient presque mal.

Je n'eus pas à repousser le munin. Il battit en retraite de lui-même. Je sentis Raina se retirer juste assez pour me permettre de chuchoter :

— Je suis là.

— Tu veux vraiment faire ça ? demanda Richard.

Je me mis à pleurer. De grosses larmes silencieuses roulèrent sur mes joues.

— Tu veux vraiment le faire ? Maintenant, comme ça ?

Richard me secoua la tête comme pour me ramener à moi. Je posai mes mains sur les siennes et les pressai contre mon visage en continuant à pleurer. Avais-je vraiment envie de lui ?

— Oui, soufflai-je.

— Maintenant, comme ça ? insista Richard.

C'était une question trop difficile pour moi. J'agrippai ses mains et tentai de les repousser. Impossible. Je me mis à tirer dessus.

— Embrasse-moi, s'il te plaît. Embrasse-moi. S'il te plaît, Richard, s'il te plaît.

Je pleurais toujours, et je ne savais même pas pourquoi.

Richard se pencha vers moi et m'embrassa sans lâcher mon visage. Sa bouche se pressa sur la mienne tel un fer chaud. Sa langue écarta mes lèvres, et de nouveau, je tentai d'aller vers lui, mais ses mains me tenaient toujours. Il se pencha vers moi, appuyant ses lèvres sur les miennes. Il m'embrassait comme s'il me goûtait, comme s'il voulait attraper l'intérieur de ma bouche et me retourner comme un gant.

Le contact de sa bouche me fit frissonner. Les yeux clos, les bras ballants, je le laissai faire. Très lentement, ses mains glissèrent le long de mon visage, et tandis qu'il continuait à m'embrasser, je sentis le bout de ses doigts caresser mes épaules nues. Arrivé aux lanières qui maintenaient le fourreau de mon épée courte dans mon dos, il hésita.

J'ouvris les yeux et levai les mains pour l'aider. Il me saisit par les poignets et me plaqua les bras le long des flancs.

— Je me débrouillerai tout seul, dit-il doucement.

Je levai les yeux vers lui. Mon désir m'étranglait presque, m'empêchait de respirer. Je voulais sentir sa peau nue contre la mienne. Je saisis une des déchirures de son tee-shirt et tirai dessus pour l'élargir.

— Enlève ça.

Il secoua la tête.

— Pas encore.

Je voulais lui tomber dessus comme une louve affamée, et il était si calme, si maître de lui-même... Je sentais son désir. Il était aussi fort que le mien, pourtant, il arrivait à le contenir pour rester tranquillement à genoux devant moi. Tout près, si près...

— Tout le monde dehors, ordonna-t-il.

J'avais oublié que nous avons des spectateurs. J'enfouis mon visage contre la poitrine de Richard. Mes mains glissèrent derrière son dos, s'efforçant de le plaquer contre moi.

— Et les autres loups ? lança Asher.

— J'ai conclu un pacte avec Verne, répondit Richard. Tout est terminé... sauf ça.

Par-delà son épaule, je fixai des yeux le visage torturé d'Asher. Son expression était vacante, indéchiffrable. Un instant, je me demandai ce qu'il dissimulait. Mais le plus gros de mes pensées était focalisé sur le parfum de Richard. L'odeur du sang frais. L'arôme tenace de la terre, des feuilles mortes et de la sève de pin. Les relents salés de sa transpiration. Il n'y avait plus de place pour les regrets : juste pour la tiédeur de son corps pressé contre le mien.

— Si tu la prends ainsi, ça ressemblera à un viol, commenta Asher.

— Je vais faire tout mon possible pour que ça n'en soit pas un, promit Richard.

Asher émit un petit bruit qui aurait très bien pu être un rire. Avant de sortir, il lâcha :

— Bonne chance.

Il l'avait dit en français, et cela me fit penser à Jean-Claude.

J'étais collée contre Richard ; je le sentais dur et prêt, et je pensais à Jean-Claude. Je voulais m'envelopper de Richard comme d'une couverture, mais que dirait mon autre amant ? Cette idée fut plus efficace que tout le reste pour repousser le munin.

Des mois que je partageais le lit de Jean-Claude, et je désirais toujours Richard. Je le désirais, moi – pas Raina, pas le munin. Je le désirais si fort que rien ne comptait à part sa présence dans mes bras. Mais ce n'était pas juste. Je ne voulais pas que ça se passe comme ça, pas pendant que Raina me chevauchait.

Elle se déversa sur moi comme l'eau d'un bain tiède. Tel était son prix : elle serait avec nous pour la première fois. Elle partagerait cette expérience – activement. Ma peau brûlait d'être touchée. Un besoin que je n'avais encore jamais connu me tordait les entrailles.

Lorsque la porte se fut refermée derrière les autres, Richard me repoussa. Il me tint à bout de bras pendant que je me débattais pour me rapprocher de lui. J'avais besoin de lui. Besoin de lui.

Je tendis des mains implorantes et gémis :

— Richard, s'il te plaît. S'il te plaît.

Il me fit pivoter dans l'autre sens. Je m'écroulai à moitié contre le pied du lit. Il posa une main au milieu de mon dos pour m'empêcher de me retourner et fit glisser les lanières le long de mes bras. Je vis le fourreau voler à travers la pièce et s'écraser contre le mur d'en face.

Puis Richard se pencha sur moi, une main de chaque côté du lit. Ses cheveux glissèrent en avant et vinrent me chatouiller les joues. Il moula son corps contre le mien, m'enveloppant de ses bras et clouant les miens contre ma poitrine. Dans cette position, je sentais son cœur battre contre mon dos.

— Si tu veux arrêter – à n'importe quel moment –, tu n'as qu'à me le dire, et ce sera terminé. Je m'en irai.

Je poussai un gémissement étranglé :

— Baise-moi, Richard. Baise-moi, je t'en supplie.

Un frisson parcourut son corps des pieds à la tête, et son souffle s'échappa de sa bouche en un long soupir. Il se décolla légèrement de moi, juste assez pour défaire l'agrafe de mon soutien-gorge. Il fit glisser les bretelles de mes épaules, et en profita pour me plaquer de nouveau les bras le long des flancs. Le soutien-gorge tomba par terre.

Les mains de Richard m'entourèrent la taille. Elles étaient chaudes. Il les fit remonter si lentement que j'eus envie de hurler. Enfin, ses doigts se refermèrent sur mes seins, les malaxèrent et me titillèrent les mamelons. Cette fois, je ne pus retenir un cri.

Il me fit pivoter face à lui. Mes jambes cédèrent sous moi je faillis perdre l'équilibre et tomber sur le lit. Il m'attrapa sous les fesses et, toujours à genoux, me souleva. Sa bouche trouva mes seins. Il me donna un coup de langue sur un mamelon – rapide, humide. Je m'affaissai contre lui. Sa bouche aspira la moitié de mon sein, et il se mit à le sucer. C'était presque trop intense. Ça me donnait envie de hurler, de me débattre, de dire « arrête-toi » et « surtout ne t'arrête pas ».

J'émis un son pareil à un sanglot comme il relâchait mon sein en tirant doucement dessus, de sorte que le mamelon glissa entre ses dents. Il me goba l'autre sein, plus avidement cette fois. Je le sentis mordiller ma chair tendre, puis lécher mon mamelon et l'agacer du bout de la langue. Il me mordit assez fort pour que j'aie mal, et soudain, je me retrouvai allongée par terre.

Richard s'agenouilla à califourchon sur moi. Il passa les mains dans les trous de son tee-shirt et le déchira d'un geste vif, exposant sa poitrine et ses bras musclés. Il portait deux traces de griffes. La plus haute lui barrait un mamelon, et du sang avait séché sur la pointe de celui-ci.

Je m'assis et le pris dans mes bras. Il ne tenta pas de m'en empêcher. Je fis courir ma langue sur son torse, sur ses plaies, et il hoqueta. Je léchai rapidement son mamelon blessé et, voyant qu'il ne me repoussait pas, je collai ma bouche dessus et suçai le sang – si fort que la plaie se rouvrit.

Ce fut son tour de crier. Doucement, il me repoussa et me força

à me rallonger par terre. Il m'enleva mes baskets et mes chaussettes, et je le laissai faire. Mon cœur battait si fort que c'était douloureux ; il se déchaînait à l'intérieur de ma gorge comme une bête en cage.

Les mains de Richard se posèrent sur la ceinture de mon jean. Quand il fit sauter le bouton, mon estomac se noua. Il descendit la fermeture Éclair et commença à baisser le jean sur mes hanches. Je l'aidai à pousser le tissu en train de sécher le long de mes jambes. Arrivé à mes mollets, il tira d'un geste sec, et je me retrouvai nue, à l'exception de la culotte assortie à mon soutien-gorge.

À genoux devant moi, Richard me contemplait. Il entreprit de déboutonner son propre jean, mais hésita.

— Ça fait si longtemps que j'en ai envie, Anita. Si longtemps que j'ai envie de toi, mais pas...

Raina et moi nous haïssions mutuellement, mais pour une fois, son essence et moi étions en parfait accord. Je me redressai sur les genoux et m'approchai de Richard.

— Oh, non. Pas question que tu me fasses le coup du boy-scout maintenant.

Mes mains finirent de baisser la fermeture Éclair de son jean. Il me saisit par les poignets et me dévisagea.

— C'est de nouveau toi.

— Oui, c'est moi. (Je me dégageai, et il ne résista pas.)
Déshabille-toi pour moi, Richard. Laisse-moi te voir nu.

— Tu m'as déjà vu nu, dit-il doucement.

— Pas comme ça. Cette fois, plus de questions, plus d'interruptions.

Il se leva.

— Ça va tout changer pour moi, Anita. Et je veux que ça change certaines choses pour toi aussi.

Je me couvris les yeux de mes mains et poussai un petit cri exaspéré.

— Pour l'amour de Dieu, Richard, cesse de palabrer. Je veux tes mains sur moi. Je te veux à l'intérieur de moi, si fort que je n'arrive plus à réfléchir. Comment peux-tu rester planté là et te la jouer raisonnable ?

Quelque chose tomba sur mes mains et mon visage. C'était son jean et son slip. Je baissai les mains. Richard était nu devant moi.

L'espace d'un instant, je me contentai de le contempler. Le hâle de sa peau était ininterrompu depuis les muscles de ses mollets jusqu'à l'étroitesse de ses hanches, au renflement de son bas-ventre, à la fermeté lisse de sa poitrine et à la courbe de ses larges épaules. Ses cheveux tombaient d'un côté de son visage en une masse brun doré qui projetait une ombre sur la moitié de sa figure.

Je me relevai et me dirigeai vers lui. J'étais effrayée. Beaucoup plus que nerveuse : effrayée, et impatiente aussi. Je posai mes mains sur sa poitrine et me dressai sur la pointe des pieds pour lui tendre mes lèvres. Nous nous embrassâmes, et mon corps se pressa contre le sien. Le sentir dur et nu, sans rien entre nous que la dentelle noire de ma culotte, me fit frissonner. J'eus un mouvement de recul.

Ses mains me saisirent par la taille et me ramenèrent fermement contre lui. Soudain, il fut à genoux, ses mains tirant ma culotte vers le bas d'un geste si vif qu'il fut presque brutal. Je me retrouvai nue face à lui. Il leva les yeux vers moi, et son regard contracta une foule de choses à l'intérieur de mon corps.

Il glissa ses larges mains entre mes cuisses et me fit écarter les jambes. Puis il me saisit par les fesses et plaqua mon bas-ventre contre son visage. Appuyant sa joue sur ma hanche, il me donna un coup de langue rapide. Mon cœur battait si fort que je haletais, mais je pouvais encore parler.

— S'il te plaît, Richard. S'il te plaît, s'il te plaît...

Il passa une main entre mes jambes. Un de ses doigts s'introduisit en moi. Je frissonnai, fermai les yeux et renversai la tête en arrière.

— Tu mouilles, dit Richard.

J'ouvris les yeux et baissai la tête vers lui.

— Je sais, soufflai-je.

— Raina aussi était comme ça.

— Elle l'est toujours. Fais-la partir.

Il lécha la face interne de ma cuisse, me forçant à écarter davantage les jambes en pressant sa bouche sur ma peau. Le

premier contact de sa langue entre mes jambes m'arracha un hoquet.

Il m'embrassa là comme il avait embrassé ma bouche, dardant sa langue entre mes lèvres pour explorer la cavité humide qu'elles dissimulaient. Il me lécha longuement, habilement, puis trouva le bon endroit et se mit à sucer. Et à aucun moment, il ne me quitta des yeux, même si la position ne lui facilitait pas la tâche.

Dans ses prunelles brillait une lumière sombre, trop primitive pour le langage humain. Une lumière qui n'avait rien à voir avec sa nature de lycanthrope, et tout à voir avec sa nature d'homme. C'était comme si des vagues pulsaient le long de mon corps. Les sensations me submergeaient. C'était si bon que c'était presque trop, un plaisir voisin de la douleur.

Richard continua à me lécher jusqu'à ce que la tiédeur de mon bassin se répande vers le haut en une précipitation dorée qui rendit le monde brumeux, comme si je le voyais à travers un voile de gaze blanche. Et avec cette dernière goutte de plaisir, je sentis Raina s'en aller. Le munin était parti lorsque Richard m'attira près de lui sur le plancher.

Sa bouche était luisante. Il saisit un morceau de son tee-shirt pour l'essuyer.

— Je pourrais aller me laver les dents, suggéra-t-il.

Je secouai la tête.

— Tu n'oserais pas.

Et je lui ouvris mes bras.

— Elle est partie ? demanda-t-il.

J'acquiesçai.

— Il ne reste que moi. Que nous.

— Tant mieux.

Richard se traîna jusqu'à moi et s'allongea sur mon corps nu. Il était beaucoup trop grand pour la position du missionnaire. J'aurais suffoqué contre sa poitrine. Il se dressa en appui sur ses bras tendus, comme s'il voulait faire des pompes. Puis il se glissa en moi. J'étais assez contractée et assez mouillée pour sentir chaque centimètre de son membre me pénétrer. Lorsque mon vagin l'enserra comme un fourreau, il baissa les yeux vers moi. Ses

prunelles avaient pris la couleur ambrée de celles d'un loup. Par contraste avec la peau hâlée de son visage, elles paraissaient presque orange.

Il se mit à aller et venir, une fois, deux fois, trois fois. Tout doucement, comme s'il se faisait de la place. Puis ses hanches chopèrent le rythme. Je posai mes mains sur ses fesses et les agrippai pendant qu'il poussait. Mes ongles s'enfoncèrent dans sa chair ferme et lisse. Il se mit à pomper plus fort, plus vite, retenant toujours le poids de son corps sur ses bras tendus.

Je soulevai mes hanches pour aller à sa rencontre. Comme il ne me clouait pas au sol, je pouvais bouger librement, ou presque. Une cadence naquit entre nous, une vague de mouvement, de chaleur et de muscles remuant à l'unisson.

Quelque chose céda à l'intérieur de moi, à l'intérieur de lui. Je sentis la marque qui nous liait s'ouvrir comme une porte. Ce qui s'en déversa fut une vague de pouvoir tiède et doré. Elle se répandit sur moi, en moi, hérissant tous les poils de mon corps telle une décharge électrique.

Richard me souleva dans ses bras et, sans rompre la pénétration, me porta jusqu'au lit. Il s'écroula sur moi, et je m'abîmai dans la chaleur de son corps, sous le poids de sa poitrine. C'était comme si son pouvoir coulait le long de ma peau ; chaque fois qu'il poussait, une ligne tiède se déversait en moi. Sa chaleur dorée me baignait, à l'intérieur comme à l'extérieur, et elle enflait en palpitant à chacune de ses allées et venues. Les palpitations se changèrent en vagues qui contractèrent mon corps autour de lui.

Richard cria, mais il ne jouit pas. Il se redressa sur ses bras tendus, de sorte que seules ses hanches et ses jambes me clouaient encore au lit. Ses yeux étaient toujours ambrés, toujours inhumains, et je m'en moquais. Par ces yeux surnaturels, je regardai sa bête monter à la surface. Je la regardai m'examiner depuis le visage de Richard, et je vis s'inscrire sur ces traits séduisants des pensées plus liées à la nourriture qu'au sexe, et pas du tout liées à l'amour.

Ses mains se crispèrent sur les draps de chaque côté de moi. J'entendis le tissu se déchirer. Tournant la tête, je vis ses doigts s'allonger et se changer en pattes humaines. Des pattes qui lacérèrent le matelas avec un bruit presque humide.

Je levai les yeux vers Richard et ne pus réprimer ma peur.

— Richard...

— Je ne te ferai jamais de mal, chuchota-t-il.

Mais quand ses mains se convulsèrent sur le matelas, des morceaux de coton blanc pareils à des boules de coton jaillirent dans les airs.

— Richard !

Ma voix était aiguë, pas encore paniquée, mais presque.

Il griffa toute la longueur du matelas, puis retira ses mains et roula sur le côté, me libérant. Dos à moi, il se recroquevilla sur lui-même en position fœtale. Ses mains, ses pattes étaient longues et maigres, avec des ongles monstrueux et acérés.

Et merde.

Je lui caressai le dos.

— Je suis désolée, Richard. Je suis désolée.

— Je ne me transformerai pas pendant que nous faisons l'amour, Anita. Mais si près de la pleine lune, c'est très difficile.

Il tourna la tête vers moi. Ses yeux étaient toujours ambrés. Ses mains commençaient à reprendre leur aspect humain. Je les regardai se transformer et sentis l'énergie qu'elles dégageaient, comme une armée de fourmis me picotant la peau.

Je savais que si je laissais Richard comme ça, il ne s'en remettrait jamais. Ce n'était pas moi qui y perdrais le plus. En l'abandonnant là, je confirmerais ses pires craintes : à savoir, qu'il n'était qu'un monstre bon à fréquenter d'autres monstres.

Richard n'était pas un monstre. J'en étais persuadée, et j'avais confiance en lui : il ne me ferait pas de mal. Parfois, j'ai plus confiance en lui qu'en moi sur ce point.

— Mets-toi sur le dos, lui dis-je.

Il me fixa des yeux sans réagir.

Je lui attrapai la hanche et le forçai à rouler sur le dos. Il me laissa faire. À présent, il n'était plus tout à fait dur. Rien de tel qu'entendre votre partenaire appeler au secours pour vous couper une érection.

Je le touchai et il frissonna, les yeux clos. Je le tins dans mes

mains et le caressai jusqu'à ce qu'il redevienne tiède et dur. Alors, je m'empalai doucement sur lui. Sous cet angle-là, il était presque trop gros. C'était plus intense avec moi dessus – une sensation plus aiguë. Un gémissement lui échappa.

— Je t'aime, Richard. Je t'aime.

Je bougeais au-dessus de lui, et il me pénétrait si profondément que j'avais l'impression de le sentir jusque dans ma gorge.

Ses mains glissèrent autour de ma taille et remontèrent jusqu'à mes seins. Le contact de ses mains sur ma poitrine pendant que je le chevauchais... C'était presque trop.

Je remuai les hanches, d'abord lentement, puis plus vite. Je le pris en moi toujours plus profondément, toujours plus fort, jusqu'à ce que je sois incapable de démêler la douleur du plaisir.

Je sentis l'orgasme monter. Je le sentis me remplir comme de l'eau tiède versée dans une tasse. Le sentis s'écouler à l'intérieur de moi comme une suite de petits spasmes.

La respiration de Richard s'accéléra, et je sus qu'il était tout près.

— Pas encore, chuchotai-je. Pas encore.

Il enfonça ses mains dans le matelas de chaque côté de moi. Je sentis ses mains se transformer. Je les sentis muer et jaillir de leur peau. Et je sentis la libération que c'était pour lui, comme un écho de ce que son corps faisait en moi. Ses griffes transpercèrent le matelas comme des clous. J'entendis le rembourrage se déchirer bruyamment, mais trop tard.

L'orgasme me frappa de plein fouet, en une explosion qui arqua mon dos et m'arracha un cri. Il se déversa sur moi, embrasant tous mes nerfs et faisant onduler ma peau comme si chaque morceau de moi tentait de se désolidariser des autres. L'espace d'une seconde étincelante, je me sentis légère, détachée de ma chair et de mes os. Il n'y avait plus que la vague tiède du plaisir et le corps de Richard sous moi. Seul son corps m'ancrait ; seule la sensation de sa jouissance en moi me rappelait où j'étais, qui j'étais.

J'ouvris les yeux et vis que les siens étaient redevenus bruns et humains. Il leva les mains pour m'attraper, et je m'écroulai sur lui. Je posai ma tête sur sa poitrine et sentis son cœur battre contre ma

joue. Je restai allongée là, haletante, sentant son corps palpiter sous moi. Ses bras m'étreindre.

Richard éclata d'un rire joyeux. De l'index, il me souleva le menton et m'embrassa tout doucement.

— Moi aussi, je t'aime, dit-il.

CHAPITRE 28

Tiède. Il était si tiède...

Il ?

J'ouvris brusquement les yeux, et mon sommeil se brisa en mille morceaux comme du verre. Je restai allongée dans le lit, le cœur battant la chamade et un bras bronzé posé en travers de ma taille. Mon regard remonta le long de ce bras et trouva Richard à plat ventre, les cheveux déployés autour de son visage comme un rideau. Je gisais sur le dos, les draps froissés sur les cuisses, prisonnière sous le bras de Richard.

Levant la tête, j'aperçus *Les Tournesols* de Van Gogh au-dessus du lit. Nous avons dormi dans le chalet de Richard. Le mien avait été trop endommagé par nos ébats.

Une forte envie me saisit de remonter les draps pour me couvrir les seins. D'accord, Richard avait vu la totale la veille, mais ce matin, je voulais quand même me couvrir. J'étais embarrassée. Pas affreusement embarrassée, mais perplexe et un peu gênée.

Je remarquai que j'avais croisé les bras sur ma poitrine comme pour me protéger, pour me cacher. Par contraste avec la peau très blanche de mon ventre, le bras de Richard paraissait encore plus foncé. Une fois, Jean-Claude m'a fait remarquer que j'ai le teint presque aussi pâle que lui. Coucher avec un mort-vivant avant le mariage me posait déjà assez de problèmes moraux la seule chose qui m'avait réconfortée jusque-là, c'est que j'étais monogame. A présent, il ne me restait même plus ça. J'étais devenue une traînée, conformément aux prédictions de grand-maman Blake. Dans le

fond, elle n'avait pas tort : une fois qu'on a couché avec quelqu'un, c'est plus facile de sauter le pas avec d'autres gens.

Les rideaux n'étaient pas complètement fermés. La lumière du soleil matinal traversait le voile blanc et se déversait sur le lit. Je n'avais encore jamais vu le corps d'un homme dans ce genre de lumière. Je ne m'étais encore jamais réveillée auprès d'un homme. Ah, si : une fois, avec Stephen. Mais j'avais dormi toute habillée avec mon flingue, parce que des méchants risquaient de faire irruption à tout moment. Ce n'était pas vraiment la même chose.

Je tendis une main hésitante vers le bras de Richard. Après ce que nous avons fait la nuit dernière, on aurait pu croire que je serais plus audacieuse, mais non. J'avais presque peur de le toucher. Dieu sait si j'avais fantasmé sur Richard, mais ça... C'était beaucoup plus important. Me réveiller près de lui, tiède et vivant. Ça comptait bien davantage à mes yeux.

Je touchai son bras si doucement que mes doigts n'effleurèrent que son duvet doré – pas la chair en dessous. Je fis remonter ma main jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien que la peau nue de son biceps et de son épaule. Alors, je posai le bout de mes doigts sur sa peau. Il était incroyablement tiède. Plus chaud qu'un corps humain en bonne santé ne devrait l'être – presque fiévreux.

Je le sentis s'éveiller. Une légère tension s'empara de son dos et de son épaule, relâchés quelques instants plus tôt. Je tournai la tête vers lui. Ses yeux bruns me scrutaient à travers l'épais rideau de ses cheveux.

Il se redressa sur un coude et, d'une main, repoussa ses cheveux en arrière. Alors, il m'adressa ce sourire qui m'avait déjà liquéfiée des centaines de fois.

— Bonjour, toi, dit-il.

— Bonjour.

Instinctivement, j'avais remonté le drap sur ma poitrine.

Richard se tortilla pour se rapprocher de moi. Les draps glissèrent le long de sa taille, révélant la courbe lisse de ses fesses. Il m'embrassa doucement, tendrement, puis frota son visage contre ma joue jusqu'à ce que je sente son souffle tiède sur mon oreille et dans mes cheveux. Il me saluait à la manière des loups.

Il descendit le long de mon cou en continuant à me piquer la peau de baisers tout légers. Arrivé à mon épaule, il s'arrêta. Le reste de mon corps disparaissait sous les draps.

— Tu as l'air tendu, commenta-t-il.

— Pas toi, répliquai-je.

Il éclata de rire, et ce son me fit frissonner et sourire en même temps. Jamais je n'avais entendu ce genre de rire dans sa bouche. Il avait quelque chose de très masculin, de très... possessif, ou peut-être satisfait. Le rouge me monta aux joues, et je me sentis idiote d'être aussi embarrassée.

— Bah, tant pis.

— Qu'y a-t-il ? demanda Richard en me caressant la joue.

— Fais-moi un câlin. Le sexe, c'est bien, mais quand j'imaginai ce moment, je te voyais surtout en train de me serrer contre toi.

Richard eut un sourire ravi. Il se tourna sur le flanc et remonta même les draps jusqu'à sa taille. Puis il leva son bras. Je me glissai dessous, dos à lui, et me lovai dans la chaleur de son corps. Il était un peu grand pour faire les cuillers avec moi, mais nous nous tortillâmes en gloussant et en faisant des commentaires stupides jusqu'à ce que nous ayons trouvé une position confortable.

J'enroulai son bras autour de moi, savourant la pression de sa poitrine et de ses cuisses contre mon dos, et poussai un soupir de bien-être. Le contact de son bas-ventre nu n'était pas si excitant que réconfortant. Je me sentais possessive envers son corps, envers lui. J'aurais voulu que nous restions toujours comme ça.

Sa peau était presque brûlante.

— On dirait que tu as de la fièvre.

— C'est à cause de la lune, expliqua-t-il. D'ici à ce qu'elle soit pleine, demain soir, ma température corporelle aura grimpé jusqu'à trente-neuf degrés.

Il écarta mes cheveux pour pouvoir me mordiller la nuque. Cela me donna la chair de poule. Je frissonnai.

— Ça chatouille.

— Je sais.

Je le sentais durcir contre moi. J'éclatai de rire et roulai sur le

dos.

— Ma parole, monsieur Zeeman, on dirait que vous êtes content de me voir !

Il se pencha pour m'embrasser.

— Toujours.

Notre baiser se changea bientôt en tout autre chose. Je me plaquai contre lui. Je venais d'enrouler une jambe autour de ses fesses quand il se dégagea et se mit à genoux sur le matelas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

La nuit dernière, quand il aurait déjà été trop tard pour y faire quoi que ce soit, je l'avais informé que je prenais la pilule. Richard avait été rétrospectivement horrifié par l'idée qu'il aurait pu me mettre enceinte. Comme les loups-garous ne peuvent contracter ni transmettre aucune maladie, le problème des MST n'en est pas un avec eux. Du moment que vous êtes parée niveau contraception, vous ne risquez plus rien. C'est pour ça que lécher le sang des lycanthropes ne m'avait pas trop inquiétée, la veille. C'était répugnant, mais pas dangereux pour moi.

— Je ne peux pas faire ça, dit Richard.

Je baissai les yeux.

— On jurerait pourtant le contraire.

Il rougit.

— Tu m'as vu la nuit dernière, Anita. À douze heures de la pleine lune, je me contrôlerais encore plus mal.

Je me laissai retomber sur mon oreiller.

— Oh.

J'étais déçue. Quelques minutes plus tôt, je m'inquiétais que nous ayons cédé à notre désir, et à présent, j'étais triste de ne pas pouvoir recommencer. Comptez sur moi pour faire preuve de logique dès qu'il s'agit de mes hommes.

— Mais je suis soulagé que ça te déçoive, avoua Richard. L'espace d'une seconde, j'ai cru que tu allais te lever, dire que ça n'était qu'une terrible erreur et retourner auprès de Jean-Claude.

Je me couvris les yeux de mes mains, puis me forçai à regarder Richard. Ainsi agenouillé devant moi, il était affreusement

craquant, mais je ne pouvais pas laisser passer ça. S'il pensait que j'allais plaquer Jean-Claude à cause d'une nuit d'amour avec lui, j'étais forcée de le détromper.

— Que crois-tu que signifie cette nuit passée ensemble, Richard ?

Son sourire se flétrit sur les bords mais ne disparut pas complètement.

— Ça a signifié quelque chose pour moi, Anita. Et je pensais que ça signifierait quelque chose pour toi aussi.

— Bien sûr que oui. Mais...

— Mais, et Jean-Claude ? dit-il doucement – car il fallait bien que quelqu'un le fasse.

J'acquiesçai en maintenant le drap plaqué sur ma poitrine.

— C'est ça.

— Peux-tu vraiment continuer à sortir avec lui après ça ?

Je m'assis et lui pris la main. Il me laissa faire.

— Tu m'as tellement manqué, Richard... Et cette nuit, c'était agréable, mais...

Il haussa les sourcils.

— Juste « agréable » ?

Je souris.

— Non, c'était merveilleux, et tu le sais. Tu sais aussi que ça n'est pas ce que j'ai voulu dire.

Il hocha la tête, et ses cheveux lui tombèrent devant les yeux. Il les repoussa en arrière.

— Oui, je sais. Toi aussi, tu m'as manqué. Je ne sais pas quoi faire de mes week-ends sans toi.

Je pressai sa main contre ma joue.

— Moi non plus.

Il soupira.

— Donc, tu comptes sortir avec nous deux ?

Je laissai sa main retomber dans mon giron, sans la lâcher.

— Tu serais d'accord ?

— Peut-être. (Il se pencha et m'embrassa doucement sur le

front.) Tu remarqueras que je ne t'ai pas demandé de le laisser tomber pour sortir seulement avec moi.

Je lui touchai le visage.

— Oui. J'en suis à la fois soulagée et surprise. Merci de ne pas l'avoir fait.

Il recula juste assez pour bien voir mon visage.

— Tu détestes les ultimatums, Anita, dit-il sur un ton très sérieux. Si j'essaie de te forcer, je perdrai.

— Pourquoi voudrais-tu gagner, Richard ? Pourquoi ne pas simplement me plaquer ?

Il sourit.

— C'est maintenant qu'elle me donne le choix...

— Je te l'ai déjà donné avant, lui rappelai-je. Je veux dire... Je sais pourquoi Jean-Claude me supporte : parce que je consolide sa base de pouvoir. Mais toi... Il vaudrait mieux que tu te choisisses une gentille métamorphe comme lupa. Je sape ta base de pouvoir.

— Je suis amoureux de toi, dit-il simplement.

— Pourquoi ai-je l'impression que je devrais m'en excuser ?

— J'ai beaucoup réfléchi aux raisons pour lesquelles je ne pouvais pas te haïr. Pas renoncer à toi.

— Et alors ?

J'avais ramené les draps autour de moi comme pour m'en faire un nid. S'il finissait par me plaquer, je ne voulais pas être nue devant lui. C'était idiot, mais vrai.

Sa propre nudité ne semblait pas perturber Richard. J'aurais aimé pouvoir en dire autant.

— J'ai besoin d'une petite amie humaine. J'ai besoin de quelqu'un qui ne soit pas un monstre.

— Des tas d'humaines seraient ravies de s'envoyer en l'air avec toi, Richard.

— Je m'en suis aperçu, mais je n'ai couché avec aucune d'entre elles.

— Pourquoi ?

— Quand la pleine lune est moins proche, je me contrôle mieux. Mes yeux ne se transforment pas, et mes mains encore moins. Je

peux me faire passer pour un humain, mais je n'en suis pas un. Tu connais ma véritable nature, et même toi, tu as failli ne pas pouvoir l'accepter.

Je ne voyais pas quoi répondre à ça, aussi n'essayai-je même pas.

Richard baissa les yeux, caressant distraitemment le bord du drap. Sa voix se fit très douce.

— Pendant ma première année au sein de la meute, l'un des autres nouveaux membres avait une copine humaine. Il lui a broyé le pelvis pendant qu'ils faisaient l'amour.

J'écarquillai les yeux.

— Il n'y a pas été mollo.

Richard secoua la tête. Cette fois, il laissa ses cheveux tomber en avant et masquer le plus gros de son visage.

— Tu ne comprends pas, Anita. Notre force fait partie intégrante de nous. Nous pouvons soulever une voiture et la projeter à dix mètres. Mais il faut connaître l'étendue de sa propre force pour être capable de la contrôler.

Il me fixa des yeux à travers le rideau de ses longues mèches brunes, comme Gabriel aimait à le faire autrefois. Comme si leurs cheveux leur rappelaient leur fourrure et les réconfortaient pendant qu'ils étaient sous leur forme humaine.

— Tu es la première non-lycanthrope avec laquelle j'aie couché depuis que j'en suis devenu un.

— Je suppose que je dois me sentir flattée...

— J'avais quand même peur de te faire mal comme mon ami avait fait mal à sa copine, ou d'un millier d'autres façons. Pendant l'amour, on perd le contrôle de soi. Ça fait partie du plaisir. Mais moi, je ne peux pas m'autoriser à perdre complètement le contrôle, pas à moins d'être avec une autre lycanthrope.

Je fronçai les sourcils.

— Qu'essaies-tu de me dire, Richard ?

— Que tu devrais sortir avec nous deux. Coucher avec nous deux. Je détesterai ça, mais...

Je le dévisageai. Ça ne me plaisait pas qu'il ne veuille pas finir sa

phrase. Ça me rendait nerveuse.

— Mais quoi, Richard ?

Il repoussa ses cheveux en arrière à deux mains.

— Tu sors avec nous deux, et je continue à sortir avec d'autres lycanthropes.

Je continuai à le fixer du regard en silence.

— Dis quelque chose.

J'ouvris la bouche, la refermai et l'ouvris de nouveau.

— Tu veux dire que tu continueras à coucher avec Lucy.

— Pas avec Lucy. Elle... Tu l'as rencontrée. Jamais elle ne pourra devenir la lupa de notre meute.

— Donc, tu vas continuer à auditionner des remplaçantes ?

— Je ne sais pas encore. Mais si tu couches avec Jean-Claude, j'ai le droit de coucher avec d'autres femmes.

Je ne pouvais pas le contredire. Ce n'était pourtant pas l'envie qui m'en manquait.

— Tu essaies de me forcer à plaquer Jean-Claude.

— Non. Je dis juste que si tu ne m'es pas fidèle, pourquoi devrais-je t'être fidèle ?

— Je suppose que tu n'as aucune raison de l'être. Sauf que... Je croyais que nous nous aimions.

— C'est le cas. (Richard se leva et ramassa son jean abandonné par terre.) Mais tu ne m'aimes pas assez pour renoncer à Jean-Claude. Pourquoi devrais-je t'aimer assez pour renoncer à toutes les autres femmes ?

Je le regardai et sentis les larmes me monter aux yeux.

— Salaud.

Richard acquiesça. Il enfila son jean sans mettre de slip dessous et remonta prudemment la fermeture Éclair.

— Ce qui me tue, c'est que je t'aime assez pour renoncer à toutes les autres. Mais je ne sais pas si je supporterai de te partager avec Jean-Claude. Je ne sais pas si je supporterai de t'imaginer dans son lit. L'idée que vous soyez ensemble, ça me... (Il secoua la tête.) Je vais prendre une douche. J'ai encore des trolls à étudier.

Je ne voulais pas réfléchir à ce qu'il venait de me dire. C'était

trop d'un coup. Quand vous êtes en proie à la confusion, le mieux à faire, c'est de vous concentrer sur le boulot.

— Il faut que je t'accompagne pour parler aux biologistes. Nous devons découvrir si Franklin Niley est bien l'acheteur des terres de Greene. Le gars qui a perdu son bras la nuit dernière avait peur de lui. Il faut être vraiment effrayant pour faire hésiter un homme cerné par des loups-garous. Plus effrayant qu'un businessman ordinaire, en tout cas.

Richard revint vers le lit. Il me prit par la taille et m'embrassa en m'écrasant contre lui, comme s'il voulait grimper dans ma bouche et s'envelopper de moi. Lorsqu'il me lâcha, j'avais le souffle coupé.

— Je veux te toucher, Anita. Je veux te tenir la main et afficher un sourire béat. Je veux que nous nous comportions comme des amoureux.

— Nous sommes des amoureux.

— Alors jetons nos doutes aux orties, pour aujourd'hui au moins. Sois avec moi de la façon dont j'ai toujours voulu que tu sois. Si j'ai envie de te toucher, je ne veux pas avoir peur de le faire. Je veux que ce qui s'est passé hier soir change les choses entre nous.

J'acquiesçai.

— D'accord.

— Tu n'as pas l'air convaincu, fit-il remarquer.

— J'adorerais me balader main dans la main avec toi, Richard, mais... Que vais-je bien pouvoir raconter à Jean-Claude ?

— Je lui ai déjà demandé quelles répercussions les marques avaient sur toi, et jusqu'à quel point elles te rendaient plus robuste. Il a compris pourquoi je lui posais cette question. J'ai fini par lui expliquer ce qui était arrivé à mon ami et à sa copine morte.

Je fixai Richard du regard.

— Et comment a-t-il réagi ?

— Il a dit : « Aie confiance en toi. Tu n'es pas ton ami, et Anita n'est pas humaine. À travers nous, elle est bien plus que cela. Nous nous réchauffons à son humanité comme si c'était la dernière flamme dans un monde de ténèbres. Mais par notre amour même, nous la rendons moins humaine. »

Je haussai les sourcils.

— Tu te souviens de tout ça ?

Richard me dévisagea longuement, réfléchissant à sa réponse. Puis il hocha la tête.

— Je m'en souviens parce qu'il avait raison. À notre façon, nous sommes tous deux amoureux de toi pour les mêmes raisons. Le pouvoir n'est pas la seule chose en toi qui attire Jean-Claude. Autrefois, tu le considérais comme un monstre. Et parce que tu as changé d'avis, il se sent moins monstrueux désormais.

— À t'entendre, on dirait que vous avez eu quelques longues conversations...

— Ouais, c'était un grand moment de partage viril, lâcha Richard sur un ton las, amer.

— On dirait aussi que tu as évoqué la possibilité de me faire l'amour avec Jean-Claude avant d'en discuter avec moi.

— Jamais directement. Jamais en des termes aussi précis.

— C'est quand même un peu comme si tu lui avais demandé sa permission, non ?

Richard avait reculé jusqu'à la porte de la salle de bains.

— Qu'aurais-tu fait si nous avions couché ensemble et si Jean-Claude avait tenté de me tuer après coup ? L'aurais-tu tué pour me protéger ?

— Je ne sais pas, avouai-je. Je... Je ne l'aurais pas laissé te tuer, c'est sûr.

Richard acquiesça.

— Exactement. À supposer que l'un de nous deux l'ait tué, et que les marques qui nous lient ne nous aient pas entraînés dans la tombe avec lui, tu ne te serais jamais pardonné d'avoir causé sa mort. Tu ne t'en serais jamais remise. Nous n'aurions jamais pu vivre ensemble. Même mort et disparu, Jean-Claude aurait continué à nous hanter.

— Donc, tu as tâté le terrain, résumai-je.

Richard hocha la tête.

— J'ai tâté le terrain.

— Tu lui as demandé sa permission.

— Je lui ai demandé sa permission.

— Et il te l'a donnée.

— Jean-Claude sait que s'il me tuait, tu le tuerais ensuite. Que tu nous sacrifierais tous les deux pour un seul de nous deux.

C'était vrai. Présenté comme ça, ça paraissait stupide, mais c'était vrai.

— Je suppose que oui.

— Donc, si j'arrive à le supporter et si tu as envie de le faire, tu peux sortir avec nous deux. Partager le lit de Jean-Claude et le mien. (Les poings de Richard se crispèrent le long de ses flancs.) Mais si tu ne m'offres pas ta fidélité, tu ne peux pas me réclamer la mienne. C'est normal, non ?

Je le fixai des yeux et hochai sèchement la tête.

— Oui, c'est normal. Mais je déteste ça. Tu ne peux pas savoir à quel point.

Richard me dévisagea.

— Tant mieux.

Il passa dans la salle de bains et referma la porte derrière lui. Quelques instants plus tard, j'entendis couler de l'eau.

J'étais nue dans son lit, et il venait de m'offrir tout ce que j'avais jamais désiré sur un plateau d'argent. Alors pourquoi restai-je assise là, serrant mes genoux contre ma poitrine et luttant pour ne pas pleurer ?

CHAPITRE 29

Je voulais m'habiller. La veille, j'avais amené ma valise au chalet de Richard pour avoir de quoi me changer sous la main, mais il fallait d'abord que je prenne une douche. Après tant de bagarre, de transpiration, de sang et de sexe, je ne pouvais pas faire autrement.

Aussi restai-je assise dans les draps qui sentaient l'after-shave de Richard, mon parfum, la douce odeur de sa peau et celle plus musquée de nos ébats. J'avais réussi à ne pas pleurer. En fait, si Richard m'avait juré une fidélité éternelle, je l'aurais rejoint dans la salle de bains. Mais il ne l'avait pas fait, et je ne savais plus quoi penser.

Quelqu'un frappa à la porte. Je sursautai et faillis ne pas répondre. Faillis faire comme si nous étions encore endormis ou très occupés. Mais notre visiteur frappa une deuxième fois, puis une troisième – avec tant de force qu'il fit trembler le battant.

— Police. Ouvrez !

Police ?

— Je ne suis pas habillée. Laissez-moi une minute.

D'une part, je n'avais pas emmené de robe de chambre. D'autre part, j'étais soudain saisie par un très mauvais pressentiment. Si le shérif voulait juste que nous déguerpissions, pourquoi se pointer si tôt aux chalets ? Pourquoi ne pas nous laisser le temps de faire nos bagages et de mettre les voiles ? Il ne voulait peut-être plus seulement que nous partions. Peut-être avait-il entendu parler de notre confrontation avec Chuck et Terry. Peut-être avait-il décidé de nous tuer.

J'avais déjà eu affaire à des flics véreux, une fois. Ça compliquait tout. Si j'allais ouvrir avec un flingue à la main, ça leur fournirait une excuse pour me descendre. Si j'y allais sans protection et qu'ils me descendaient quand même, je m'en voudrais jusqu'à la fin de mes jours – qui ne tarderait pas à arriver.

— Ouvrez, Blake !

Au lieu de saisir mon flingue, je saisis le téléphone. Pas pour appeler un avocat : Carl Belisarius était doué, mais pas assez pour arrêter une balle. Je composai le numéro de Dolph. Ce dont j'avais besoin, c'était d'un témoin impossible à éliminer. Un flic se trouvant dans un autre État me paraissait un bon choix.

Le téléphone était sur la table de chevet. Mon Browning était planqué sous mon oreiller, juste à côté. Mais s'il fallait que je le sorte, j'étais morte.

À l'autre bout de la ligne, Dolph décrocha.

— Storr.

— Dolph, c'est Anita, dis-je très vite. Wilkes et ses adjoints sont sur le point d'enfoncer ma porte.

— Pourquoi ?

— Je ne le sais pas encore.

— J'appelle la police d'État du Tennessee sur l'autre ligne.

— Pourquoi ? Parce que j'ai refusé d'ouvrir à des flics et qu'ils ont enfoncé ma porte ?

— Si tu ne veux pas de mon aide, pourquoi m'appelles-tu ?

— Parce que je veux être au téléphone avec un autre flic quand ils feront irruption ici.

Pendant une seconde ou deux, je n'entendis que la respiration de Dolph. Puis il dit :

— Ne prends pas ton flingue. Ne leur donne pas une excuse pour te tirer dessus.

Il lisait dans mes pensées.

Soudain, la porte s'ouvrit à la volée. Maiden fit irruption dans la pièce le premier, plié en deux et visant à hauteur d'une personne accroupie. Son grand collègue balafra le suivit, visant à hauteur d'une personne debout – la procédure standard pour parer à toutes

les éventualités. Tous deux braquèrent leurs flingues sur moi. Le gros quarante-cinq de Maiden semblait parfaitement adapté à la taille de ses mains.

Je ne bronchai pas. Une de mes mains plaquait le drap sur ma poitrine ; l'autre tenait toujours le téléphone. Je fis très attention à ne pas bouger, mais mon cœur battait si fort qu'il m'empêchait presque de respirer.

La voix de Dolph résonna à mon oreille.

— Anita ?

— Je suis là, divisionnaire Storr.

Je n'avais pas crié, mais j'avais parlé assez fort pour que tout le monde m'entende.

Le shérif Wilkes entra sur les talons de ses adjoints. Il n'avait pas dégainé son flingue.

— Raccrochez, Blake, ordonna-t-il.

— Ça alors, shérif Wilkes... Quel bon vent vous amène au chalet de Richard par cette matinée radieuse ?

Il traversa la pièce à grandes enjambées et m'arracha le téléphone de la main. Je ne résistai pas. Je ne pensais pas qu'il soit venu tuer quiconque, mais il voulait nous faire du mal. Et j'allais m'efforcer de ne pas lui fournir le moindre prétexte. Quelles que soient ses intentions, je n'allais pas lui faciliter la tâche.

Wilkes porta le combiné à son oreille, l'y garda juste assez longtemps pour entendre Dolph puis raccrocha.

— Un coup de fil ne suffira pas à vous sauver cette fois, Blake.

Je levai vers lui de grands yeux innocents. Je m'abstins de battre des cils, mais ce fut tout juste.

— Ai-je besoin d'être sauvée, shérif Wilkes ?

Le téléphone sonna. Personne ne bougea. À la septième sonnerie, Wilkes souleva le combiné et le reposa aussitôt. Il était tellement furax qu'il en tremblait. Une légère vibration parcourait ses bras et ses mains ; son visage était cramoisi de l'effort qu'il faisait pour ne pas commettre un acte violent ou regrettable.

Je gardai une attitude la plus neutre possible. Ce n'était pas trop difficile d'avoir l'air inoffensif avec mes cheveux en bataille et un

simple drap pour protéger ma pudeur.

La porte de la salle de bains s'ouvrit. Richard apparut, vêtu en tout et pour tout d'une serviette-éponge. Les flingues des adjoints pivotèrent vers lui. Il se figea sur le seuil de la pièce, enveloppé d'un nuage de vapeur qui se déversa dans la chambre.

Des hurlements résonnèrent.

— Les mains en l'air !

— À terre !

Très calmement, Richard croisa ses mains sur sa tête. Il les avait entendus. Il était sorti de sa douche en sachant que des flics l'attendaient dans la pièce voisine. Il aurait pu se sauver par la fenêtre, mais il ne l'avait pas fait.

Évidemment, si Wilkes pensait vraiment qu'il était dangereux, il aurait envoyé ses adjoints le chercher. Mais il avait attendu que Richard nous rejoigne. Il ne nous traitait pas comme des criminels. C'étaient lui et ses adjoints qui se comportaient comme des criminels.

Richard s'allongea à plat ventre sur le sol. Maiden lui colla le canon de son flingue entre les omoplates. Son collègue balafra le menotta, puis le saisit pas les cheveux pour le forcer à se mettre à genoux. Sa serviette ne tomba pas. Elle était du genre coriace.

Le téléphone sonna. Trois fois. Chaque sonnerie semblait plus stridente que la précédente. Wilkes saisit l'appareil, l'arracha de sa prise et le projeta contre le mur du fond. Puis il baissa les yeux vers moi, respirant si fort que ça en avait l'air douloureux.

— Je vous avais dit de déguerpis, articula-t-il très soigneusement comme s'il craignait que perdre le contrôle de sa voix lui fasse perdre le contrôle de tout le reste.

— Vous nous avez donné jusqu'à la tombée de la nuit ce soir, répliquai-je d'une voix très douce et pas le moins du monde menaçante. Il n'est même pas 9 heures. Que se passe-t-il ?

— Allez-vous partir aujourd'hui ?

J'ouvris la bouche pour mentir.

— Non, dit Richard.

Et merde.

Wilkes me saisit par le bras et me força à me relever. Je me pris les pieds dans le drap et trébuchai. Il dut me traîner jusqu'à Richard. Je ne faisais aucun effort pour marcher, me contentant de plaquer le drap sur ma poitrine. Je pouvais supporter quelques bleus, mais pas de me retrouver à poil devant ces affreux.

Wilkes me projeta à terre près de Richard. Celui-ci tenta de se relever, mais le balaféré le frappa à l'épaule avec la crosse de son fusil à pompe. Je lui touchai le bras.

— Tout va bien, Richard. Gardons notre calme.

— Vous êtes aussi froide qu'une vipère, commenta le balaféré.

Je l'ignorai et fixai Wilkes du regard. C'était lui qui commandait. Lui qui déterminerait la tournure prise par les événements. S'il gardait son calme, les deux autres en feraient autant. S'il le perdait... Nous serions dans la merde jusqu'au cou.

Wilkes soutint mon regard. Il respirait un peu mieux à présent, mais son expression était toujours aussi enragée.

— Quittez la ville, monsieur Zeeman. Quittez la ville aujourd'hui.

Richard ouvrit la bouche, et je lui pressai le bras. Il allait dire la vérité à moins que je le fasse taire. Et la vérité, c'était la dernière chose dont nous avons besoin.

— Nous allons partir, Wilkes, promis-je. Le message est bien passé.

Le shérif secoua la tête.

— Je crois que vous mentez, Blake. Je crois que votre copain Richard projette de rester. Je crois que vous diriez n'importe quoi pour que nous vous fichions la paix.

C'était la vérité, donc, difficile à contester.

— Nous serions idiots de rester, Wilkes.

— Je crois que votre petit ami est un idiot. Un putain de libéral écolo au cœur tendre. Ce n'est pas vous que nous devons convaincre, Blake, c'est lui.

Cette fois, je ne protestai pas que Richard n'était pas mon petit ami. Je ne pouvais plus protester. Je me rapprochai de lui.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ?

— Thompson, appela Wilkes.

L'adjoint balafré céda sa place dans le dos de Richard à Maiden. Ce dernier hésita, comme si tout allait un peu trop vite pour lui. Il ne rengaina pas son quarante-cinq, mais ne le braqua pas non plus sur Richard.

— Thompson, nous n'avons pas fouillé Mlle Blake pour voir si elle était armée.

Thompson eut un grand sourire jovial.

— Non, shérif, nous ne l'avons pas fait.

Il empoigna le drap à deux mains et me força à me relever. Il tira si fort que je trébuchai et lui tombai dessus. Il passa un bras autour de ma taille et me plaqua contre lui. Sa ceinture à poches multiples s'enfonça dans mon ventre, mais empêcha le reste de son corps de me toucher.

Je sentis plus que j'entendis Richard derrière moi. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Maiden avait échangé son flingue contre sa matraque. Il avait collé celle-ci sous le menton de Richard, contre sa gorge mais au-dessus de sa pomme d'Adam pour ne pas risquer de lui écraser la trachée-artère. Apparemment, ce bon vieux Maiden avait de l'entraînement.

— Ne te débats pas encore, chérie, raila Thompson. Il n'y a pas de quoi t'exciter... pour le moment.

Ça ne présageait rien de bon.

Thompson tenta de m'arracher le drap des mains. Je résistai. Il recula d'un pas et tira d'un coup sec. Assez sec pour me faire tituber, mais pas assez pour me faire lâcher prise.

— Thompson, s'impacienta Wilkes. On ne fait pas un concours de tir à la corde ! Magne-toi un peu.

Thompson glissa ses doigts entre le drap et ma poitrine et tira de toutes ses forces. Je tombai lourdement à genoux et remportai quand même la partie. Je gardai mon drap. J'étais en train de mettre Thompson en rogne, et ça n'était pas une bonne idée. Mais je déteste être nue. Je me sens beaucoup trop vulnérable.

Thompson m'empoigna par les cheveux et me jeta sur le lit. J'aurais pu me dégager si j'avais été disposée à lui laisser quelques mèches et un bout de cuir chevelu en souvenir, mais ça m'aurait fait

mal. Et ça n'aurait pas servi à grand-chose. À moins que je sois prête à défourailler, Thompson allait me fouiller. Et plus je me débattrais, plus je morflerais. Tant qu'il me bousculait juste pour énerver Richard, je pouvais gérer. Du moins, c'est ce que je me dis lorsqu'il me traîna en travers du lit par les cheveux.

Dans mon dos, le drap avait glissé jusqu'à mes reins. Thompson tira dessus, exposant mes fesses. Je ne pus m'empêcher de me tortiller. Il m'appuya sur la tête, et je me retrouvai le nez enfoncé dans le matelas. Dans cette position, c'était difficile de respirer. Le matelas n'était pas assez dur pour ces conneries. Je me figeai. Je ne voulais pas que Thompson appuie encore plus fort. Je risquais de m'évanouir – et quand on reprend connaissance, on n'est jamais en meilleure posture qu'avant de tomber dans les pommes.

– Cesse de gigoter ou je te passe les menottes, menaça Thompson.

J'obtempérai. Richard pouvait se débarrasser d'une paire de menottes, pas moi. Et pour autant que je l'aime, je ne voulais pas qu'il soit la seule personne libre de ses mouvements dans une pièce pleine de flics. Si nous étions obligés de nous battre pour nous en sortir, nous devrions tuer. À ma connaissance, Richard n'avait jamais tué un être humain. Il éprouvait déjà assez de réticence à tuer d'autres métamorphes.

Thompson lâcha mes cheveux pour empoigner mes deux bras coincés sous ma poitrine. Il les disposa en croix sur le lit. Puis il fit glisser ses mains le long de mes bras, comme si ma peau nue avait pu dissimuler une arme. Ses mains descendirent vers mes flancs, me palpèrent le creux des reins, passèrent sur mes fesses et s'immiscèrent entre mes cuisses, me forçant à écarter les jambes. Ça me rappelait trop la nuit dernière avec Richard. C'était un geste beaucoup trop intime. Je me redressai.

– Vous avez l'intention de me violer ou quoi ?

Thompson m'assena une tape sur le crâne.

– Tiens-toi tranquille si tu ne veux pas que je t'y force.

Du moins ses mains avaient-elles quitté mon entrejambe. Il pouvait me frapper encore, et même plus fort, du moment qu'il ne me touchait plus à cet endroit.

— Vous n’avez qu’un mot à dire pour qu’il arrête, Richard, déclara Wilkes. Soyez raisonnable. Promettez-nous que vous partirez, et nous vous laisserons tranquilles.

— Vous tuerez les trolls, protesta Richard.

Je tournai la tête vers lui. J’avais envie de hurler : « Mais tu vas mentir, bordel ». Nous trouverions une solution plus tard. Pour le moment, je voulais juste qu’il mente. Sauf que je ne pouvais pas le dire à voix haute.

Je le fixai des yeux et fis une chose que j’avais rarement tentée jusque-là. Je tentai d’activer le lien entre nous. Je tendis vers lui, non pas mes mains ou mes bras, mais mon esprit, mon pouvoir. Un truc que je ne pouvais pas voir, mais que je sentais. Une porte s’ouvrit en lui. Je sentis une résistance céder, et je le vis écarquiller les yeux. Je sentis les battements de son cœur.

Thompson me saisit par l’épaule et me projeta brutalement sur le matelas. Cela brisa ma concentration.

Quelqu’un frappa à la porte. L’autre adjoint de Wilkes, celui que j’avais rencontré le premier jour, apparut sur le seuil du chalet. Il promena un coup d’œil à la ronde. Son regard s’attarda quelques secondes sur moi, mais son visage demeura impassible.

— Ça grouille de spectateurs dehors, shérif.

— Comment ça, ça grouille ? Les écolos sont en train d’étudier leurs précieux trolls. Si tu parles juste de leurs gardes du corps, qu’ils aillent se faire foutre.

L’adjoint secoua la tête.

— Non. Ils sont vraiment nombreux, shérif.

Wilkes soupira et reporta son attention sur Richard.

— C’est votre dernier avertissement, Zeeman.

Il s’approcha du lit. Thompson recula. Le shérif s’accroupit pour se mettre à mon niveau. Je ramenai le drap autour de moi et me tournai vers lui.

— Où sont Chuck et Terry ? me demanda-t-il.

Je clignai des yeux et gardai une expression neutre. Il n’y a pas si longtemps, j’en aurais été incapable. À présent, mon visage ne trahissait plus la moindre émotion. Il était aussi lisse et vide que le drap blanc qui m’enveloppait.

— Qui ça ?

Wilkes se leva.

— Thompson.

Je sentis son adjoint se placer derrière moi.

— C'est toujours lui qui fait votre sale boulot, Wilkes ? Vous n'êtes même pas assez costaud pour abuser d'une femme sans défense ?

Le shérif m'assena un revers qui me fit partir en arrière. Je m'écroulai sur le lit, et un goût de sang envahit ma bouche. J'aurais probablement pu bloquer le coup, mais le suivant aurait été plus violent. Et puis, je l'avais cherché. Je ne veux pas dire que je le méritais, hein. Je veux dire que tant qu'à me faire taper dessus, je préférerais que ce soit par Wilkes plutôt que par Thompson. Que Dieu me préserve de me retrouver à la merci de Thompson sans Wilkes pour le contenir. Thompson n'était pas un flic : c'était un gorille muni d'un badge.

Le second coup fut une gifle, le troisième, un autre revers. Ils se succédèrent vite et fort, et mes oreilles se mirent à bourdonner. Des taches de lumière dansèrent devant mes yeux. Je voyais déjà des étoiles, et Wilkes n'avait même pas fermé le poing.

Il me toisa, haletant et les mains crispées le long de ses flancs. Il avait recommencé à trembler, comme s'il luttait pour ne pas serrer les poings. Nous savions tous les deux que s'il craquait, il ne s'arrêterait pas. S'il me frappait une seule fois avec ses poings, ce serait terminé. Il s'acharnerait sur moi jusqu'à ce que quelqu'un s'interpose. Je n'étais pas à cent pour cent sûre qu'il y avait dans cette pièce une seule personne prête à le faire.

Je levai la tête vers lui. Un filet de sang dégoulinait au coin de ma bouche. Je le léchai du bout de la langue et fixai du regard les yeux bruns de Wilkes. Au fond de son regard, j'aperçus un gouffre. Le monstre était là, sur le point de jaillir hors de sa cage. J'avais cru que Wilkes était encore loin de basculer dans l'abîme, mais j'avais surestimé la distance qui le séparait du bord. À cet instant, je compris que cet avertissement était bien le dernier – et pas seulement pour nous. C'était la dernière chance de Wilkes de s'en tirer sans se mettre du sang plein ses blanches mains.

L'adjoint qui se tenait près de la porte lança :

— Shérif, il doit y avoir plus d'une vingtaine de personnes là dehors.

— Nous ne pouvons pas faire ça devant autant de témoins, intervint Maiden.

Wilkes continua à me regarder, et je soutins son regard. On aurait dit que nous avions peur de détourner les yeux, comme si ce simple mouvement risquait de libérer le monstre en lui. Peut-être n'était-ce pas de Thompson que j'aurais dû avoir peur.

— Shérif, dit doucement Maiden.

— Dans vingt-quatre heures, nous rédigerons un rapport signalant la disparition de Chuck et de Terry, dit Wilkes d'une voix si étranglée qu'elle résonna presque douloureusement à mes oreilles. Puis nous reviendrons, mademoiselle Blake. Nous reviendrons, et nous vous emmènerons au poste pour vous interroger.

— Et comment allez-vous expliquer dans votre rapport que je sais peut-être où ils se trouvent ?

Wilkes me dévisageait toujours, mais il avait cessé de trembler. D'une voix neutre, je poursuivis :

— Je suis certaine que les écolos ont dû appeler les flics la nuit dernière. Mais personne n'est venu. Vous représentez la loi dans cette ville, Wilkes. Vous êtes tout ce qui se dresse entre ces gens et les méchants. La nuit dernière, vous n'êtes pas venu parce que vous pensiez savoir ce qui se passait. Vous avez cru que Chuck et Terry s'étaient laissé emporter. Donc, vous vous êtes contentés de vous pointer ce matin pour ramasser les cadavres. Mais il n'y avait pas de cadavres.

— Vous les avez tués, lâcha Wilkes.

Je secouai la tête.

— Non, je ne les ai pas tués.

Ce qui était vrai, techniquement. J'avais tué Chuck, mais pas Terry.

— Vous prétendez ne pas les avoir vus hier soir.

— Je n'ai jamais dit ça. J'ai juste dit que je ne les avais pas tués.

Par-dessus son épaule, Wilkes jeta un coup d'œil à Richard.

— Ce n'est pas votre copain le boy-scout qui a pu les buter.

— Je n'ai jamais dit qu'il l'avait fait.

— Le minus qui vous accompagnait l'autre jour – Jason Schuyler. Il n'aurait pas pu se les faire tous les deux.

— En effet.

— Vous êtes en train de me mettre en rogne, Blake. Croyez-moi, vous n'avez pas envie que je me fâche.

— Bien sûr que non, shérif Wilkes. Mais je ne mens pas. Je ne les ai pas tués, et j'ignore où ils sont.

Ça, au moins, c'était entièrement vrai. Je commençais à me demander si Terry était jamais arrivé à l'hôpital, et je commençais à croire que ça n'était probablement pas le cas. Les loups de Verne l'avaient-ils tué après que je lui eus promis le contraire ? J'espérais que non.

— J'étais déjà flic avant votre naissance, Blake. J'ai un radar à embrouilles, et il se déclenche chaque fois que je vous vois. Vous êtes douée, mais je sais que vous me mentez.

— Je n'ai pas tué vos deux amis, shérif. J'ignore où ils sont en ce moment. C'est la pure vérité.

Wilkes se rapprocha légèrement de moi.

— C'est votre dernier avertissement, Blake, me cracha-t-il à la figure. Foutez le camp, ou je vous balance dans le trou le plus proche. Je vis ici depuis longtemps. Si je décide de cacher un corps, personne ne le retrouvera.

— Beaucoup de gens disparaissent dans le coin ? demandai-je.

— Les disparitions, c'est mauvais pour le tourisme. (Wilkes se releva.) Mais ça arrive quand même de temps en temps. Faites en sorte que ça ne tombe pas sur vous. Foutez le camp – aujourd'hui. Si vous n'êtes pas partis d'ici la tombée de la nuit, ce sera fini pour vous. Et je savais qu'il ne plaisantait pas. Je hochai la tête.

— D'accord, nous allons partir.

Wilkes se tourna vers Richard.

— Et vous, le boy-scout, vous en pensez quoi ? Ça vous suffit, ou il en faut plus pour vous convaincre ?

Je fixai Richard des yeux et, en silence, le suppliai de mentir. Maiden tenait toujours la matraque contre sa gorge. Sa serviette avait fini par glisser, et il était complètement nu, les poignets menottes dans le dos.

Richard déglutit et acquiesça.

— Ça me suffit.

— Vous aurez décampé d'ici à la tombée de la nuit ? insista Wilkes.

— Oui, dit Richard.

Wilkes hocha la tête.

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis heureux de l'entendre, monsieur Zeeman. Venez, les gars.

Maiden baissa très lentement sa matraque et recula.

— Je vous enlève les menottes si vous promettez d'être sage.

— C'est fini, pas vrai, Richard ? lança Wilkes. Vous pouvez lui ôter les menottes. Sa copine et lui ne nous causeront plus d'ennuis.

Maiden n'en avait pas l'air aussi convaincu que son supérieur. Il obtempéra de mauvaise grâce.

Richard frota ses poignets rougis mais ne se donna pas la peine de ramasser sa serviette. Sans vêtements, il est nu, mais jamais vulnérable. Comme la plupart des lycanthropes.

Maiden suivit Wilkes vers la sortie en gardant un œil sur nous deux, comme s'il craignait un coup fourré. Un bon flic ne tourne jamais complètement le dos à des adversaires potentiels.

Thompson fut le dernier à se diriger vers la porte.

— Le truc de ton copain est presque aussi gros que toi, ricana-t-il.

Rien de ce qu'il avait fait jusque-là ne m'avait fait rougir, mais ça... Je sentis mes joues s'embraser. J'avais beau détester ça, je ne pouvais pas les en empêcher.

Thompson éclata de rire.

— J'espère que vous ne partirez pas. J'espère que vous resterez, parce que j'ai très envie de me retrouver encore seul avec toi.

— Mon nouveau but dans la vie, Thompson, c'est de ne plus jamais me retrouver seule avec vous.

Thompson riait encore quand il sortit. L'adjoint qui était arrivé le dernier le suivit. Seul Maiden resta planté sur le seuil du chalet, attendant Wilkes.

— J'espère que nous ne nous reverrons pas, Blake, dit le shérif.

— Et moi donc...

— Monsieur Zeeman.

Wilkes adressa un signe de tête à Richard, comme s'il venait de nous arrêter parce que nous avions grillé un stop et qu'il nous avait laissé repartir avec un simple avertissement. Son langage corporel se modifia du tout au tout alors qu'il franchissait la porte. Désormais, il n'était plus qu'un brave bouseux de flic qui venait de discuter avec des étrangers de l'incident survenu la veille.

Quand la porte se fut refermée derrière lui, Richard se traîna jusqu'à moi. Il fit mine de me toucher le visage, puis hésita et arrêta son geste au dernier moment.

— Tu as mal ?

— Un peu.

Il me prit dans ses bras et m'attira doucement contre lui.

— Rentre à la maison, Anita. Retourne à Saint Louis.

Je me dégageai juste assez pour le regarder dans les yeux.

— Pas question. Si tu restes, je reste aussi.

Il me prit le visage à deux mains.

— Ils te feront du mal.

— Pas s'ils pensent que nous sommes vraiment partis. Les gens de Verne pourraient-ils nous cacher ?

— À ton avis, qui sont tous ces fameux spectateurs dont parlait l'adjoint ?

Je le dévisageai.

— Ont-ils tué l'autre homme hier soir ? Ont-ils tué Terry au lieu de l'emmener à l'hôpital ?

— Je ne sais pas, Anita. (De nouveau, Richard me serra contre lui.) Je ne sais vraiment pas.

— J'avais promis à Terry que nous le laisserions vivre s'il parlait, insistai-je.

Richard me lâcha.

— La nuit dernière, tu aurais pu le tuer sans broncher. Et là, tu es bouleversée parce que tu lui avais promis que nous l'épargnerions.

Je m'écartai de lui et me relevai en tirant sur le drap qu'il avait coincé sous ses genoux.

— Quand je donne ma parole, ça signifie quelque chose pour moi. Je lui avais donné ma parole qu'il vivrait. S'il est mort, je veux savoir pourquoi.

— Les flics sont dans l'autre camp, Anita. Ne va pas te mettre Verne et sa meute à dos. Nous n'avons qu'eux.

Je m'agenouillai près de ma valise, de l'autre côté du lit, et en sortis des vêtements propres.

— Non, Richard. Nous avons Shang-Da, Jason, Asher et tous ceux que nous avons amenés ici. Si les gens de Verne ont agi derrière mon dos la nuit dernière et tué Terry, nous ne les avons pas : c'est eux qui nous ont. Eux qui nous tiennent. Parce que nous avons besoin d'eux, et qu'ils le savent.

Je me relevai avec une brassée de vêtements et me dirigeai vers la salle de bains en traînant les pieds à cause du drap qui gênait mes mouvements. Pour une raison qui m'échappait, en cet instant, je ne voulais pas me balader à poil devant quiconque – pas même devant Richard.

Au passage, je récupérai mon Browning sous l'oreiller et le posai sur la pile de fringues. Je ne m'en séparerais plus jusqu'à ce que nous rentrions à Saint Louis. Si quelqu'un y voyait une objection, il pouvait aller se faire foutre. Y compris si ce quelqu'un était mon cher et tendre. Mais à la décharge de Richard, il ne pipa mot tandis que je refermais la porte de la salle de bains derrière moi.

CHAPITRE 30

J'avais envie d'une longue douche chaude. Je dus me contenter d'une courte douche chaude.

J'avais commencé par rappeler Dolph pour l'informer que je n'étais pas morte. Mais je n'avais réussi qu'à lui laisser un message. Je voulais lui donner le nom de Franklin Niley et vérifier si celui-ci n'avait pas déjà un casier. En règle générale, Dolph ne partage pas les infos de la police avec moi, à moins que nous soyons en train de bosser ensemble sur une affaire. Mais j'espérais qu'il ferait une exception. Les flics véreux sont l'une des choses que Dolph déteste le plus au monde. Il nous aiderait peut-être, juste pour faire la nique à Wilkes.

J'enfilai des chaussettes de jogging blanches, un jean bleu et une brassière bleu roi, plus un chemisier à manches courtes pour camoufler mon Browning. Le holster allait m'irriter la peau, mais les fringues d'été capables de dissimuler un flingue ne sont pas légion. J'aurais mis un short si je n'avais pas prévu de crapahuter dans les bois en quête de trolls et de biologistes. Entre avoir moins chaud et me protéger contre la végétation, j'avais fait mon choix.

Je mis un peu de gel sur mes boucles pendant qu'elles étaient encore humides et me donnai un coup de peigne. Ça irait pour mes cheveux. Et comme je n'avais pas l'intention de me maquiller... Je me regardai dans le bout de miroir que j'avais essuyé avec une serviette. Tout le reste était couvert de buée. Mes bleus avaient déjà disparu, comme si ma peau les avait avalés. Mais ma bouche était légèrement enflée sur un côté, et j'avais une petite tache rouge

pareille à une blessure au coin des lèvres. À ce rythme-là, je pourrais recevoir une raclée par jour et avoir récupéré pour la suivante.

J'entendis des voix de l'autre côté de la porte. La première était celle de Richard. L'autre était aussi basse qu'un grondement – sans doute celle de Verne. Tant mieux. Il fallait que je lui parle. Puis une troisième voix, claire et plus aiguë que les deux autres, lança :

– Je ne savais pas quoi faire d'autre.

Nathaniel. Toute la bande était donc là. Je me demandai de quoi ils discutaient. J'avais déjà ma petite idée.

Je glissai le Browning dans la ceinture de mon jean, sur le devant. Ça pourrait aller tant que je ne m'assiérais pas : le canon était trop long pour ça.

J'ouvris la porte de la salle de bains, et la conversation s'interrompit comme si j'avais appuyé sur un interrupteur. Bien vu. C'était de moi qu'ils discutaient.

Nathaniel était le plus proche de moi. Il portait un short de jogging satiné et un débardeur assorti. Ses cheveux attachés en une tresse épaisse pendaient dans son dos. Il ressemblait à une pub ambulante pour un club de gym ultra-sélect.

– J'étais de garde, Anita, mais ce sont des flics. Je n'ai pas su quoi faire, s'excusa-t-il.

Il baissa la tête et se détourna. Je dus l'attraper par le bras pour le ramener face à moi. Il leva vers moi ses grands yeux couleur de lilas.

– La prochaine fois, contente-toi de nous crier un avertissement. C'est tout ce que tu aurais pu faire d'autre.

– Je suis naze comme garde du corps, se lamenta-t-il.

C'était un peu vrai, mais je ne voulais pas le lui dire. Sur ce coup-là, il n'aurait vraiment pas pu faire grand-chose d'autre.

Je jetai un coup d'œil à Shang-Da. Il s'était accroupi dos au mur, de l'autre côté de la pièce. Il portait un pantalon noir et une chemise blanche à manches courtes. Les traces de griffes sur son visage s'étaient changées en sillons rouge vif. Les cicatrices qu'il aurait dû garder jusqu'à la fin de ses jours auraient disparu d'ici quarante-huit heures.

– Si tu avais été à sa place, Shang-Da, qu'aurais-tu fait

différemment ? lui demandai-je sans lâcher le bras de Nathaniel.

— Je ne les aurais pas laissés passer sans ta permission.

— Te serais-tu débattu s'ils avaient tenté de te mettre des menottes ?

Shang-Da parut réfléchir quelques instants, puis il leva les yeux vers moi.

— Je n'aime pas être entravé.

Je serrai brièvement Nathaniel contre moi.

— Tu vois ? Un autre garde du corps n'aurait fait que leur donner une excuse pour se mettre à défourailler. Ne culpabilise pas.

Mais en secret, je me promis de ne plus jamais laisser Nathaniel monter la garde tout seul. Pareil pour Shang-Da. Pour des raisons très différentes, je n'avais confiance ni en l'un ni en l'autre.

Verne était assis dans le fauteuil près de la fenêtre. Il avait changé de tee-shirt, mais ceci mis à part, il était toujours vêtu de la même façon. Peut-être n'avait-il que ça dans sa penderie une multitude de jeans et de tee-shirts. Il avait attaché ses longs cheveux grisonnants en queue-de-cheval.

Richard avait mis un jean et séché ses cheveux, mais ça s'arrêtait là. Il avait passé toute la journée de la veille torse et pieds nus, n'enfilant un tee-shirt et des chaussures que quand il devait sortir. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est à l'aise dans son corps. Évidemment, avec un corps pareil, il n'a aucune raison de ne pas l'être.

— Vous allez bien ? s'enquit Verne.

Je haussai les épaules.

— Je survivrai. Et en parlant de ça, comment va ce bon vieux Terry ? Les docteurs ont réussi à lui recoudre le bras ?

Richard tendit une main vers moi. J'hésitai avant de prendre sa main. Je le laissai me mettre à genoux et sortis le Browning de la ceinture de mon jean pour pouvoir m'asseoir dos à lui, entre ses jambes écartées. Il me serra contre sa poitrine nue, les genoux repliés de chaque côté de moi. Ses bras étaient tièdes et très solides. Je me laissai aller contre lui sans quitter Verne des yeux. Mais le Browning que je tenais à la main devait être encore plus éloquent que mon regard.

Richard embrassa mes cheveux humides. C'était sa façon de m'inciter au calme, de me demander de ne pas déclencher une nouvelle bagarre. Et il n'avait pas tort. Nous avons déjà assez de problèmes sur les bras sans commencer à nous battre entre nous.

— Répondez-moi, Verne, insistai-je néanmoins.

— La plupart des membres de ma meute dissimulent leur véritable nature, Anita. Pensiez-vous vraiment que ce fumier aurait gardé le secret ?

Il se pencha en avant, ses mains croisées ballant entre ses genoux. L'image même de la sincérité.

— Il était notre unique lien avec les autres méchants, Verne. Le seul qui acceptait de nous parler.

L'étreinte de Richard se resserra légèrement. Il me plaquait les bras contre les flancs, et je compris tout à coup qu'il pourrait m'empêcher de tirer.

— Je ne vais pas le descendre, Richard. Détends-toi.

— Je pourrais juste vouloir te faire un câlin, dit-il si près de mon oreille que je sentis son souffle.

— Ne me prends pas pour une conne, d'accord ?

Il laissa glisser ses bras jusqu'à ma taille, si bien que ses mains atterrirent dans mon giron. En d'autres circonstances, ça aurait été une position intéressante, mais quand j'ai quelque chose à dire, je ne me laisse pas facilement distraire.

— La sécurité de la meute est ma priorité numéro un, Anita, se défendit Verne.

— Je ne ferais jamais rien pour mettre vos loups en danger. Mais j'avais donné ma parole à cet homme que s'il parlait, nous le transporterions à l'hôpital. Je lui avais donné ma parole, Verne.

— Et vous prenez votre parole très au sérieux, hein ?

— Oui.

— Je respecte ça.

— Vous l'avez tué, pas vrai ?

— Pas de mes propres mains, mais j'en ai donné l'ordre.

Les bras de Richard se crispèrent autour de ma taille. Je le sentis essayer de se détendre. Il posa son menton sur mes cheveux

mouillés, et ses mains frottèrent mes bras nus comme s'il cherchait à apaiser un chien sur le point de mordre.

— Et moi, j'avais donné ma parole.

— Que puis-je faire pour me racheter ? interrogea Verne.

Je voulus répondre « rien », mais Richard avait raison. Nous avons besoin de la meute locale. Ou plutôt, nous avons besoin d'alliés, et les loups de Verne étaient les seuls dont nous disposions. Que pouvait-il faire pour se racheter ? Relever les morts, c'était mon boulot – et de toute façon, ramener Terry sous forme de zombie, ça n'aurait pas été la même chose.

— Franchement, Verne, je n'en sais rien. Mais je trouverai.

— Vous voulez dire que je vous devrai une faveur ?

— Un homme est mort, Verne. Il faudrait que ce soit une sacrée faveur.

Verne me dévisagea longuement, comme s'il me jugeait, puis acquiesça.

— Je suppose que oui.

— Très bien. Restons-en là pour le moment. Mais la prochaine fois que je vous demanderai quelque chose, tâchez de ne pas me décevoir de nouveau. Ça pourrait avoir des conséquences très fâcheuses.

Il m'adressa un sourire bref.

— Je ne sais pas si je dois me réjouir ou paniquer à l'idée que vous rencontrerez bientôt Roxanne.

— Qui est Roxanne ?

— Sa lupa, répondit Richard.

Verne se leva.

— Richard a dit que Roxanne et vous, vous vous apprécieriez beaucoup si vous ne commenciez pas par vous entre-tuer. À présent, je vois ce qu'il a voulu dire.

Il se dirigea vers nous, une main tendue devant lui comme pour m'aider à me redresser. Mais j'avais l'impression que c'était beaucoup plus que ça.

Richard me lâcha, et je pris la main de Verne. Celui-ci se contenta de me tenir pendant que je me relevais par mes propres

moyens. Je tenais toujours le Browning dans ma main libre.

— Si vous me demandez quelque chose de dangereux pour ma meute, je ne peux pas promettre de vous le donner. Mais à cette réserve près, vous avez ma parole. Demandez-moi ce que vous voudrez, et vous l'aurez. (Brusquement, Verne grimaça et jeta un coup d'œil à Richard par-dessus mon épaule.) Bon Dieu, c'est vrai qu'elle est minuscule.

Richard s'abstint sagement de tout commentaire.

Verne s'agenouilla devant moi.

— Pour sceller ma parole, je vais vous offrir mon cou. Comprenez-vous le symbolisme de ce geste ?

Je hochai la tête.

— Si j'étais un loup, je pourrais vous arracher la gorge. C'est une marque de confiance.

Verne acquiesça et inclina la tête sur le côté, exposant sa jugulaire. Il ne m'avait toujours pas lâché la main.

Je tournai la tête vers Richard.

— Que suis-je censée faire ?

— Embrasse la grosse veine qui palpite à fleur de sa peau, ou mords-la doucement. Plus tu mords fort, moins tu fais confiance à la personne qui te salue, ou plus tu as envie de lui faire du mal.

Je baissai les yeux vers Verne. Il se montrait extrêmement docile. Pas une seule goutte de pouvoir ne s'échappait de lui, et pourtant, je tenais sa main dans la mienne, sa peau contre la mienne. Je savais combien il était puissant ; je l'avais senti à notre arrivée aux chalets. Il aurait pu me donner la chair de poule s'il l'avait voulu.

Je pressai sa main et passai derrière lui. Je jetai le Browning sur le lit, puis posai le bout de mes doigts sur son cou et palpai sa jugulaire.

Je jetai un coup d'œil à Richard. Je pouvais presque lire un « non » sur sa figure, un avertissement de ne pas faire ce à quoi je pensais. Ce qui, d'une certaine façon, rendait la chose encore plus tentante.

Verne me tira vers le bas, faisant glisser mes mains sur sa poitrine comme s'il voulait que je l'étreigne. Ce mouvement amena

ma bouche au niveau de son cou. Visiblement, ce n'était pas la première fois qu'il faisait ça.

Sa peau était aussi tiède que s'il venait de passer plusieurs heures en plein soleil ; elle dégageait une odeur d'arbres et d'humus. Je promenai mon nez au-dessus de sa gorge. Je pouvais humer son sang, comme si sa peau s'amincissait au point de disparaître, comme s'il ne restait plus rien qu'une tiédeur malléable entre moi et le parfum douceâtre de son sang.

Ma bouche hésita au-dessus de cette tiédeur palpitante. J'étais en train de me noyer dans son odeur. Le besoin de coller mes lèvres sur cette chose vivante me submergeait presque. Je n'avais pas confiance en moi pour le faire, ou plutôt, pour ne pas en faire trop. Richard passait-il son temps à goûter le sang des autres ? Pouvait-il lui aussi percevoir leur vie comme quelque chose de fragile et de palpable ?

Peut-être hésitai-je trop longtemps. Peut-être Verne sentit-il le pouvoir qui tentait de m'engloutir. Son pouvoir se déversa sur moi en une vague frissonnante qui m'arracha un hoquet. Et ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Comme s'il avait offert un verre à un alcoolique assoiffé.

Mes dents se refermèrent sur la tiédeur qui s'évaporait. La chair du cou de Verne emplit ma bouche. Ma langue trouva son pouls, et je le mordis comme si je voulais arracher cette chose palpitante à sa gorge.

Son pouvoir rugit sur moi, et mon pouvoir jaillit à sa rencontre comme deux raz de marée bouillonnants qui se précipiteraient l'un vers l'autre pour se détruire mutuellement. Très loin en dessous de nous, il y avait une plage, mais elle fut engloutie par les vagues furieuses qui venaient s'y briser.

Je sentis des yeux s'ouvrir, et ce n'étaient pas les miens. À des centaines de kilomètres de Myerton, Jean-Claude s'arracha en sursaut à un sommeil qui aurait encore dû durer plusieurs heures. Réveillé par le choc de ma faim, de sa faim, de notre faim et du sang qui venait l'apaiser.

Des mains me tirèrent en arrière.

Lorsque je revins à moi, Richard m'avait soulevée de terre, et je gisais, amorphe, dans ses bras. Verne tenait toujours ma main. Il s'y

accrochait, essayait de me ramener vers lui. Son cou saignait. Une empreinte quasi parfaite de ma dentition était gravée dans sa chair. Sa main retomba comme Richard m'emportait plus loin.

Les paupières de Verne étaient lourdes, à demi closes. Il prit une grande inspiration tremblante et se mit à glousser. Tout mon corps réagit à son rire.

— Doux Jésus, fillette, qu'est-ce que c'était ?

Je ne luttais pas pour retourner vers lui. Ne luttais pas pour finir ce que j'avais commencé. Je restai immobile dans les bras de Richard, clignant des yeux dans la lumière matinale, fixant du regard sans comprendre la blessure que je venais d'infliger à Verne.

Lorsque je recouvrai l'usage de la parole, je demandai :

— Que s'est-il passé ?

Richard me berçait comme une enfant. Comme je n'étais pas sûre de pouvoir tenir debout, je ne protestai pas. J'étais encore à moitié dans les vapes ; je me sentais toute légère et affreusement mal à l'aise. Il me serra contre lui et m'embrassa le front.

— La nuit dernière a renforcé nos marques. Jean-Claude avait évoqué cette possibilité.

Je levai les yeux vers Richard. J'avais encore du mal à me concentrer.

— Tu veux dire que coucher ensemble a renforcé son emprise sur nous ?

Richard réfléchit quelques secondes.

— Non. Je dirais plutôt que ça a renforcé ton emprise sur moi, et vice versa.

— Pose-moi.

Il obéit. Incapable de tenir debout, je tombai à genoux et le repoussai quand il tenta de m'aider.

— Tu savais, et tu ne m'as rien dit, lui reprochai-je.

— Est-ce que ça aurait fait une différence ?

Je levai les yeux vers lui et sentis les larmes poindre. J'aurais voulu dire « oui », mais je ne pouvais pas me résoudre à mentir.

— Non. Non...

La veille, il aurait fallu bien plus que ça pour me tenir à l'écart

de son lit. Évidemment, la veille, je n'aurais pas pu mesurer les conséquences d'un renforcement de nos marques. Parce que je n'avais encore jamais essayé de bouffer le cou d'un homme.

Je tentai de me redresser et tombai de nouveau. Ce n'était pas par manque d'énergie. J'avais l'impression d'être saoulé. Mais je ne me sentais pas abattue ni fatiguée, bien au contraire.

— Qu'est-ce qui m'arrive ?

Ce fut Shang-Da qui répondit.

— J'ai déjà vu des vampires faire ça. Quand ils boivent le sang d'une personne très puissante, ou qu'ils lui pompent trop de... pouvoir.

— Merde alors.

— Personnellement, je me sens en pleine forme, clama Verne. (Il porta une main à son cou.) Je n'ai jamais laissé un vampire me mordre. Si c'est toujours aussi bon, j'ai raté quelque chose.

— C'est encore meilleur, affirma Nathaniel. Bien meilleur.

— Ce n'était pas la morsure d'un vampire, rectifia Richard. C'était du pouvoir. Celui de Verne, le mien, celui d'Anita et celui de Jean-Claude.

— Une sorte de cocktail surnaturel et suicidaire, gloussai-je.

Je m'allongeai par terre, dissimulant mon visage derrière mes mains et luttant contre une furieuse envie de me vautrer dans mes sensations. Je voulais m'en envelopper comme d'une couverture. Mais au bout de ce long tunnel de tiédeur, je percevais des ténèbres. Je sentais Jean-Claude comme un trou noir aspirant toute notre chaleur, toute notre vie.

En cet instant, je compris deux choses. D'abord, que Jean-Claude avait su quand Richard et moi avions fait l'amour. Qu'il l'avait senti. Ensuite, que pendant qu'il buvait notre vie, nous buvions ses ténèbres. Nous dévorions cette mort froide et immobile aussi sûrement qu'il dévorait notre pouls et notre chair tiédie par le soleil. Et chacun de nous en tirait du pouvoir. La lumière et les ténèbres. Le chaud et le froid. La vie et la mort. Et plus les marques nous rapprocheraient les uns des autres, plus les lignes entre la vie et la mort se brouilleraient. Le cœur de Jean-Claude s'était remis à battre plus tôt qu'il ne l'avait jamais fait en quatre siècles

d'existence vampirique, et je sentais combien il s'en réjouissait. En cet instant, je le détestai.

CHAPITRE 31

Deux heures plus tard, Richard, Shang-Da et moi piétinions dans les bois en quête de biologistes et de trolls. Nous avons jusqu'à la tombée de la nuit pour quitter la ville, et comme nous n'avons aucune intention de partir vraiment, autant mettre notre plan originel à exécution.

Nous avons laissé les autres aux chalets, en train de s'affairer comme des fourmis industrielles pour boucler nos valises. Nous étions censés appeler le shérif dès que nous serions prêts à lever le camp. Wilkes nous avait gentiment offert une escorte pour nous raccompagner à la sortie de la ville – avant le coucher du soleil. Après le coucher du soleil, je supposais que son offre se changerait en une balle et un trou quelque part.

Je suivais Richard. Il se mouvait parmi la végétation comme s'il voyait des ouvertures invisibles pour moi, ou comme si les arbres s'écartaient devant lui. Je savais que c'était faux. J'aurais perçu une si grande quantité d'énergie surnaturelle, mais à regarder Richard, ça avait l'air aussi facile que ça. Pas parce qu'il était un loup-garou, mais parce qu'il avait l'habitude de se balader en forêt.

Ses chaussures de randonnée étaient usées juste ce qu'il faut. Il portait un tee-shirt orné d'un lamantin en train de nager. J'avais le même à la maison. C'était lui qui me l'avait offert, et il avait été déçu que je ne l'aie pas emporté. Mais même si je l'avais emporté, je ne l'aurais pas mis. Le look « Elle et Lui », très peu pour moi. Et puis, j'étais toujours vaguement en rogne contre Richard. Je n'aurais pas dû être la seule de nous trois qui ignorait les conséquences d'un

rapport sexuel entre lui et moi. J'aurais dû être prévenue que ça nous rapprocherait.

Évidemment, c'était dur de lui en vouloir alors que son tee-shirt le moulait comme une seconde peau. Il avait attaché son épaisse chevelure en queue-de-cheval dans sa nuque, et chaque fois qu'il traversait un rayon de soleil, ses mèches étincelaient comme des fils de cuivre et d'or. Cette seule vision me serrait le cœur. Dans ces conditions, comment aurais-je pu rester fâchée contre lui ?

Richard avançait sagement devant nous. Je le suivais, et je ne me débrouillais pas trop mal avec mes Nike. Je suis relativement à l'aise dans les bois. Pas autant que Richard, mais ça va.

De toute évidence, Shang-Da ne pouvait pas en dire autant. Il se mouvait presque craintivement à travers la végétation, comme s'il avait peur de marcher dans quelque chose. Son pantalon noir habillé et sa chemise blanche immaculée semblaient s'accrocher à tout un tas de trucs qui ne gênaient ni Richard ni moi. Quand nous étions partis du chalet, ses chaussures étaient noires et bien cirées. Elles ne l'étaient pas restées longtemps. Les chaussures de ville, même plates, ne sont pas faites pour crapahuter dans les bois. Je n'avais encore jamais rencontré de loup-garou qui soit un rat des villes, mais même sa grâce innée ne parvenait pas à compenser son manque de familiarité absolu avec le terrain.

Une petite brise agitait la cime des arbres et faisait bruire leur feuillage. C'était un son rafraîchissant, même s'il ne descendait pas jusqu'à nous. Nous traversions un monde de chaleur verte et de troncs d'arbres bruns pareils à des piliers. Le soleil étincelait sur les feuilles et se répandait sur le sol en flaques de lumière dorée aux endroits découverts. À l'ombre, il faisait quelques degrés de moins, mais la température demeurait étouffante. Il était presque midi, et même les insectes se taisaient, accablés par la chaleur.

Devant nous, Richard s'arrêta brusquement.

— Vous entendez ? demanda-t-il tout bas.

— Quelqu'un qui pleure, dit Shang-Da. Une femme.

Moi, je n'entendais rien du tout.

— Oui, peut-être une femme, acquiesça Richard.

Il s'élança entre les arbres, plié en deux et les mains touchant

presque le sol. Son pouvoir se déversa derrière lui comme le sillage bouillonnant d'un navire.

Je l'imitai. Je tentai de regarder où je mettais les pieds, mais trébuchai et tombai. Shang-Da m'aida à me relever. Je me dégageai brusquement et me remis à courir.

À présent, je ne regardais plus que le dos de Richard. J'imitais chacun de ses mouvements, partant du principe que s'il avait la place de passer, je l'avais aussi. Je bondissais par-dessus des souches que je n'avais pas vues jusqu'à ce qu'il les franchisse. J'étais comme hypnotisée. Le monde se résumait au corps de Richard filant à travers la végétation.

À plus d'une reprise, je faillis percuter un arbre de plein fouet. Je forçais mon corps à aller trop vite – plus vite que mon esprit et mes réflexes ne pouvaient le suivre. Si Richard s'était jeté du haut d'une falaise, j'aurais plongé à sa suite. Je m'étais totalement abandonnée à ma course folle. Je n'étais plus que muscles et membres en mouvement. La forêt défilait sous mes yeux en un camaïeu de verts, d'ombres et de lumière.

Soudain, Richard s'arrêta comme si quelqu'un l'avait débranché. La seconde d'avant, il fonçait tête baissée, et tout à coup, il était parfaitement immobile. Il n'y avait pas eu d'état intermédiaire. Pourtant, je ne lui rentrai pas dedans. Moi aussi, je m'étais arrêtée, comme si une partie de mon cerveau à laquelle je n'avais pas accès avait su ce que Richard allait faire.

Shang-Da était derrière moi. Il se rapprocha suffisamment pour que l'odeur de son after-shave coûteux me chatouille les narines.

— Comment as-tu fait ça, humaine ? chuchota-t-il.

Je lui jetai un coup d'œil.

— Comment ai-je fait quoi ?

— Couru de cette façon.

Je savais que le verbe « courir » signifiait beaucoup plus de choses pour les lukoi que pour les humains. J'étais plantée là au milieu des bois, à peine essoufflée et le corps couvert d'une fine pellicule de sueur. Alors, je compris qu'un phénomène nouveau venait de se produire.

Du temps où nous étions fiancés, Richard et moi avions essayé

de faire du jogging ensemble. Ça n'avait pas marché. Richard mesure pratiquement trente centimètres de plus que moi, et la quasi-totalité de ces trente centimètres sont dans ses jambes. Quand il courait à petites foulées, j'étais presque obligée de sprinter pour ne pas me laisser distancer. Sans compter qu'en tant que lycanthrope, il était tout simplement trop rapide pour moi. La seule autre fois où j'avais réussi à le suivre, c'était parce qu'il me tenait la main et qu'il m'entraînait à l'aide de nos marques et de son pouvoir.

Je pivotai vers Shang-Da. Il dut lire de la stupéfaction sur mon visage, car son expression se radoucit et devint presque compatissante.

Richard s'éloigna, et nous reportâmes notre attention sur lui pour suivre sa progression. Comme mon pouls ralentissait, j'entendis enfin ce que les deux lycanthropes avaient capté une éternité auparavant : des pleurs. Sauf que le mot n'était pas assez fort pour décrire ce son. Quelqu'un sanglotait comme si son cœur venait de se briser.

Richard se dirigea vers la source du bruit, et nous lui emboîtâmes le pas. Un énorme sycomore se dressait au milieu d'une clairière. Une femme était recroquevillée de l'autre côté du tronc massif. Elle s'était roulée en boule compacte, ses bras enserrant ses genoux remontés contre sa poitrine. Son visage était levé vers la lumière étincelante du soleil, ses paupières closes et crispées.

Elle avait des cheveux bruns coupés très court, et si foncés qu'on aurait pu les croire noirs. Les franges de ses cils sombres étaient collées à ses joues. Son visage était petit et triangulaire, mais tellement baigné de larmes que je n'aurais pas pu le décrire de manière plus détaillée. Ses yeux étaient gonflés, sa peau à la fois livide et rougie. Elle portait un tee-shirt, un bermuda kaki, des chaussettes épaisses et des chaussures de randonnée.

Richard s'agenouilla dans les feuilles mortes près d'elle. Il lui toucha le bras avant de parler, et elle poussa un hurlement. Ses yeux s'ouvrirent, et l'espace d'un instant, une panique indescriptible s'inscrivit sur ses traits. Puis elle se jeta dans les bras de Richard, l'enlaça et s'écroula contre sa poitrine en sanglotant de plus belle. Richard lui caressa les cheveux en murmurant :

— Tout va bien, Carrie. Tout va bien.

Carrie. Cette femme était-elle le docteur Carrie Onslow ? Ça semblait probable. Mais pourquoi la biologiste responsable du projet d'observation des trolls faisait-elle une crise d'hystérie au milieu des bois ?

Richard s'était assis par terre et l'avait attirée dans son giron comme une enfant inconsolable. C'était difficile d'en juger sans l'avoir vue debout, mais elle paraissait encore plus petite et plus menue que moi.

Ses pleurs s'apaisèrent. Elle était lovée contre Richard, et elle était sortie avec lui. J'aurais dû me sentir jalouse, mais je n'y arrivais pas. Sa détresse était trop extrême.

Richard lui caressa la joue.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Carrie ? Que s'est-il passé ?

La femme prit une profonde inspiration et la relâcha en tremblant de tout son corps. Puis elle hocha la tête et leva les yeux vers Shang-Da et moi.

— Shang-Da. (Elle tourna son attention vers moi. Elle semblait embarrassée que nous l'ayons vue dans cet état.) Je ne vous connais pas.

— Anita Blake, me présentai-je.

Elle avait appuyé sa joue contre la poitrine de Richard, de sorte qu'elle n'ait qu'à rouler des yeux pour le regarder.

— C'est ton Anita ?

Richard grimaça.

— Quand nous ne sommes pas en train de nous disputer, oui.

Je regardai Carrie se ressaisir, ramener sa personnalité autour d'elle comme des vêtements qu'on superpose pour se protéger contre la météo hivernale. Je vis ses yeux se remplir jusqu'à ce que tout son visage brûle d'intelligence – d'une force, d'une détermination si intense qu'elle semblait faire vibrer sa peau. Et je compris pourquoi Richard était sorti avec elle. Je me réjouis qu'elle soit humaine et qu'il se soit interdit de coucher avec elle. Parce que quelques secondes en sa présence m'avaient suffi pour comprendre qu'elle pourrait être très dangereuse.

C'est ça qui me tracasse le plus dans le refus de la monogamie. Ce n'est pas le côté sexuel, même si je n'aime pas non plus cet

aspect-là. C'est le fait que ça signifie que votre partenaire n'est pas satisfait, et qu'il continue à chercher ailleurs. Et quand on continue à chercher ailleurs, parfois, on finit par trouver.

Ça ne me plaisait pas d'observer cette femme qui souffrait visiblement et de ne penser qu'à mes propres problèmes. Ça me plaisait encore moins d'avoir un peu peur d'elle. Dans le fond, j'étais humaine, et Richard avait quand même couché avec moi. Je m'en voulais de penser à ça avant tout le reste. Je m'en voulais vraiment.

Carrie fit mine de se dégager de l'étreinte de Richard.

— Ne vous gênez pas pour moi, lâchai-je sur un ton sec, sarcastique.

C'était toujours mieux que « choqué et blessé ».

Richard leva les yeux vers moi. Je ne pus pas déchiffrer son expression, et m'assurai que la mienne soit aussi neutre que possible.

Le docteur Carrie Onslow jeta un coup d'œil à Richard et s'extirpa de son giron pour aller s'asseoir dos au sycamore. De petites rides perplexes s'étaient formées entre ses sourcils ; son regard faisait la navette entre Richard et moi, comme si elle ne comprenait pas et qu'elle détestait ça.

— Que s'est-il passé, Carrie ? demanda de nouveau Richard.

— Ce matin, nous sommes sortis juste avant l'aube, comme d'habitude.

Carrie s'interrompit, fixant des yeux ses jambes étendues devant elle, puis prit une inspiration tremblante. Et une autre, et encore une autre. Enfin, elle parvint à articuler :

— Nous avons trouvé un corps.

— Encore un randonneur ? hasardai-je.

Elle leva brièvement les yeux vers moi, puis les baissa comme si elle ne supportait pas de raconter son histoire en regardant quelqu'un.

— Peut-être. C'était impossible à dire. C'était une femme, mais à part ça...

Sa voix se brisa. Elle leva la tête vers nous, ses petits yeux brillant de larmes toutes fraîches.

— Je n’avais jamais rien vu d’aussi horrible de toute ma vie. La police locale affirme que ce sont nos trolls les coupables. Que c’est la preuve qu’ils ont tué le premier randonneur.

— Les petits trolls des monts Smokey ne chassent pas les humains, contrai-je.

Carrie me regarda fixement.

— Il faut pourtant bien que quelqu’un ait tué ces malheureux. La police de l’État voulait mon opinion de biologiste. Elle m’a demandé quel autre genre de créature aurait pu faire ça. (Elle enfouit son visage dans ses mains, puis releva la tête comme si elle émergeait d’un lac très profond.) J’ai examiné les morsures. Elles ont été faites par une mâchoire de primate.

— Une mâchoire humaine ? suggérai-je.

Carrie secoua la tête.

— Je ne sais pas. Mais je ne pense pas. Je ne pense pas qu’une bouche humaine pourrait faire ce genre de dégâts. (Elle s’enveloppa de ses bras et frissonna malgré la chaleur estivale.) S’ils réussissent à prouver que des trolls ont fait ça, ils vont utiliser ce prétexte pour appeler des chasseurs de primes. Je ne vois pas comment nous pourrions les empêcher de tuer tous les trolls ou de les envoyer dans des zoos.

— Nos trolls n’ont pas tué un être humain, affirma Richard en lui touchant l’épaule.

— Mais quelqu’un l’a fait, Richard. Quelqu’un, ou quelque chose qui n’était ni un loup, ni un ours, ni aucun grand prédateur de ma connaissance. Si ce n’était pas un primate, c’était au minimum un humanoïde.

— Vous avez bien dit que la police de l’État est sur les lieux ? demandai-je.

Carrie leva les yeux vers moi.

— Oui.

— C’est vous qui les avez appelés ?

Elle secoua la tête.

— Ils sont arrivés peu de temps après la police locale.

J’aurais adoré savoir qui les avait appelés, même si, dans la

mesure où la police locale soupçonnait que c'était soit un homicide, soit un meurtre surnaturel, la procédure standard voulait qu'elle contacte la police de l'État ou le chasseur de vampires du coin – mais seulement si elle pensait que le coupable pouvait être un mort-vivant.

– Le corps a-t-il été retrouvé près d'un cimetière ? m'enquis-je.
Carrie fit un signe de dénégation.

– Pourquoi ? voulut savoir Richard.

– Ça aurait pu être des goules. Elles sont très peureuses, mais si la victime était tombée et avait été assommée par la chute, des goules auraient pu se nourrir d'elle. Ce sont des charognards actifs.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? interrogea Carrie.

– Ça veut dire que si vous êtes blessée et incapable de vous défendre, vous n'avez aucune envie de vous retrouver dans un cimetière plein de goules.

Elle me fixa du regard longuement, puis secoua la tête.

– Non, il n'y avait pas de tombes alentour. Ça s'est passé au milieu de notre terrain, en plein dans le territoire des trolls.

Je hochai la tête.

– Il faut que j'aille voir le corps.

– Tu crois vraiment que c'est une bonne idée ? demanda Richard sur un ton aussi neutre que possible.

– Ils l'attendent, révéla Carrie.

Cela nous surprit tous.

– Que voulez-vous dire ? demandai-je.

– La police de l'État a appris que vous étiez dans le coin. Étant donné votre réputation, les inspecteurs souhaitent que vous examiniez le corps. Ils essayaient de vous joindre à votre chalet quand je suis partie.

Comme c'était commode. Comme c'était étrange. Qui avait appelé la police de l'État ? Qui lui avait fourni mon nom ? Qui, qui, qui ?

– Dans ce cas, j'y vais tout de suite.

– Emmène Shang-Da avec toi, dit Richard.

Je me tournai vers son garde du corps. Les traces de griffes sur

son visage étaient encore très rouges et pas vraiment belles à voir. Je secouai la tête.

— Non.

— Je ne veux pas que tu y ailles seule, insista Richard.

Vous remarquerez qu'il ne proposait pas de m'accompagner lui-même. Il voulait rester là et reconforter le docteur Onslow. Très bien. J'étais une grande fille.

— Ça ira, Richard. Reste ici avec Shang-Da et le gentil docteur.

Il se leva.

— Ne sois pas puérile.

Je levai les yeux au ciel et lui fis signe de me suivre un peu plus loin. Lorsque je fus certaine que Carrie ne pouvait pas nous entendre, je lui dis :

— Vise la gueule de Shang-Da.

Il n'eut pas besoin de regarder par-dessus son épaule. Il savait très bien à quoi elle ressemblait.

— Qu'est-ce qu'elle a, sa gueule ?

Je ne le quittai pas des yeux.

— Richard... Lorsque quelqu'un s'est fait tuer et bouffer par une créature surnaturelle, les loups-garous arrivent toujours en tête de la liste des suspects. Tu le sais aussi bien que moi.

— On essaie de nous mettre un paquet de trucs sur le dos.

— Jusqu'ici, Wilkes et ses hommes ignorent votre véritable nature. Si je me pointe avec un type à moitié défiguré, et qu'ils le revoient presque guéri dans la même journée, ils comprendront. Et avec une victime sur les bras, tu n'as pas envie qu'ils comprennent.

— Shang-Da ne sera pas guéri d'ici la tombée de la nuit.

— Mais il sera en meilleur état que maintenant. Aucun humain ne pourrait récupérer aussi vite. Si Wilkes découvre que nous n'avons pas vraiment quitté la ville, il utilisera tout ce dont il disposera contre nous. Il vous démasquera, ou il vous accusera de ce crime.

— Qu'est-ce qui aurait pu tuer cette femme ?

— Je ne le saurai pas avant d'avoir vu son corps.

— Je ne veux pas que tu y ailles seule. Je vais t'accompagner.

— Les flics n'apprécient guère qu'on amène des civils sur les lieux d'un crime, Richard. Reste ici et réconforte le docteur Onslow.

Il fronça les sourcils.

— Je ne suis pas jalouse, Richard. (Je souris.) Enfin, pas trop. Elle est secouée. Tiens-lui la main. Je me débrouillerai.

Il me caressa doucement la joue.

— Toi, tu n'as jamais besoin qu'on te tienne la main, pas vrai ?

Je soupirai.

— Une seule nuit avec toi, et j'ai pratiquement bouffé le cou de Verne. Une seule nuit, et j'ai couru dans les bois comme... comme un loup-garou. Une seule nuit, et tu m'avoues que tu savais que c'était une possibilité. Tu aurais au moins dû essayer de me prévenir, Richard.

Il acquiesça.

— Tu as raison, j'aurais dû. Je n'ai aucune bonne excuse. Je suis désolé, Anita.

C'était dur de rester en colère alors qu'il avait l'air si sincère. Mais ce n'était pas dur du tout de rester méfiante. Jean-Claude avait peut-être appris à Richard autre chose que la façon de contrôler les marques. Et si le mensonge par omission était une maladie contagieuse ?

— J'ai un corps à aller voir, Richard.

Carrie m'indiqua la bonne direction. Je me mis en route. Richard me rattrapa.

— Je fais le chemin avec toi.

— Je suis armée, Richard. Ça va aller.

— Mais je veux t'accompagner.

Je m'arrêtai net et pivotai vers lui.

— Je ne veux pas que tu m'accompagnes. Là tout de suite, j'ai besoin que tu me laisses respirer.

— Je ne voulais pas te cacher quoi que ce soit. Tout s'est passé si vite la nuit dernière... Je n'ai pas eu le temps. Je n'ai pas réfléchi.

— Va dire ça à quelqu'un qui t'écouterà, Richard. Va dire ça à quelqu'un qui s'en souciera.

Je m'éloignai entre les arbres, et il resta là où je l'avais laissé. Je

le sentis me suivre des yeux. Le poids de son regard était pareil à une main posée dans mon dos. Si je tournais la tête, me ferait-il « au revoir » de la main ?

Je ne tournai pas la tête. J'aimais Richard. Richard m'aimait. J'étais sûre de ces deux choses. Ce dont je doutais, c'est que l'amour puisse suffire. S'il couchait avec d'autres femmes, ça ne suffirait pas. Que ce soit juste ou non, je n'y survivrais pas.

Richard ne m'avait pas demandé de renoncer à Jean-Claude. Mais tant que je partagerais mon lit avec Jean-Claude, il coucherait avec d'autres femmes. Tant que je ne lui serais pas fidèle, il ne me serait pas fidèle non plus. Non, il ne m'avait pas demandé de renoncer à Jean-Claude : il avait juste fait en sorte que je ne sois heureuse ni dans le lit de Jean-Claude, ni dans le sien. Je pouvais les avoir tous les deux si j'acceptais que Richard couche avec d'autres femmes, ou je pouvais avoir Richard pour moi toute seule si je plaquais Jean-Claude. Je n'étais pas prête à plaquer Jean-Claude, et je ne supportais pas l'idée que Richard couche avec d'autres femmes. À moins qu'une troisième possibilité se présente à nous, nous étions dans la merde.

CHAPITRE 32

La scène du crime se trouvait dans un vallon au milieu des bois, à huit kilomètres de la première piste assez carrossable pour laisser passer un 4 x 4. C'était un endroit génial pour des trolls, mais pas pour une enquête policière. Les flics devraient amener tout leur matos à pied et, le moment venu, évacuer le corps de la même façon. Ça ne serait ni plaisant, ni rapide.

Un des avantages de cet isolement, c'était l'absence de badauds. Je me suis déjà rendue sur beaucoup de scènes de crimes. Les seules qui n'attirent pas les curieux sont celles où le meurtre a été commis en pleine nuit, et celles qui sont paumées au milieu de nulle part. Et encore ; un meurtre commis en pleine nuit ne décourage pas toujours les gens dans les endroits habités. Ils sont prêts à sortir de leur lit à n'importe quelle heure si c'est pour contempler un cadavre.

Malgré l'absence de civils, les alentours grouillaient de monde. Je repérai de loin Wilkes et un de ses adjoints. Et moi qui étais si impatiente de les revoir... Il y avait un paquet d'agents de la police d'État en uniforme, plus des inspecteurs en civil. Je n'eus pas besoin qu'on me les présente pour savoir que c'étaient des flics. Ils se baladaient avec des gants en plastique et s'accroupissaient au lieu de s'agenouiller, pour ne pas risquer de détruire des indices.

Une grosse bande de Scotch jaune délimitait la scène du crime, comme le ruban d'un paquet cadeau. Je pus approcher sans croiser le moindre agent en uniforme, parce qu'ils ne s'attendaient pas que quelqu'un arrive par la direction opposée à la route. Comme je portais toujours mon Browning, mon Firestar et mon épée courte, je

sortis ma licence d'exécutrice et la brandis à bout de bras en me baissant pour passer sous le Scotch. Quelqu'un finirait par m'apercevoir, et un malheureux agent se ferait engueuler pour m'avoir laissé entrer dans le périmètre.

Je n'avais pas fait dix pas dans la pente qu'un agent posté à la lisière du périmètre me repéra. Il était brun, avec des yeux noirs et des joues pâles piquetées de taches de rousseur. Il se dirigea vers moi en tendant une main devant lui comme pour me repousser.

— Désolé, mademoiselle, mais vous devez faire demi-tour.

Je lui agitai ma licence sous le nez.

— Je suis Anita Blake. J'ai entendu dire que vous me cherchiez. Une histoire de corps auquel il faudrait que je jette un coup d'œil.

— Un coup d'œil, répéta l'agent. Vous voulez jeter un coup d'œil au corps.

Dans sa voix, je ne décelai pas la moindre raillerie. Il n'essayait pas de se moquer de moi. L'espace d'un instant, son regard sombre se fit vague. Puis il parut se souvenir où il était et tendit la main pour prendre ma licence.

Je la lui donnai. Il l'examina soigneusement, relisant le texte deux fois. Enfin, il me la rendit et pivota vers le pied de la colline où la plupart de ses collègues étaient massés.

— Vous voyez ce type, là-bas ? dit-il en tendant un doigt. Un blond pas très grand qui porte un costard noir ? C'est le capitaine Henderson. C'est lui qui dirige l'enquête.

Je le fixai des yeux sans bouger. Il aurait dû me conduire personnellement à Henderson. Un flic qui ne me connaissait pas ne m'aurait jamais laissé me balader seule sur une scène de crime. Les exécuteurs de vampires ne sont pas des civils ordinaires, mais nous ne sommes pas non plus des inspecteurs. Je suis l'un des rares membres de notre profession qui soit aussi intime avec la police. À Saint Louis, où la plupart des flics me connaissent au moins de réputation, j'aurais pu comprendre. Mais ici... Ce n'était pas normal.

Je déchiffrai le badge de mon interlocuteur.

— Michaels, c'est ça ?

Il acquiesça, et je vis qu'il avait de nouveau le regard dans le vague. Il ne se comportait pas comme un flic. Il se comportait

comme s'il avait peur. Les flics sont difficiles à effrayer. Au bout de quelques années de service, ils maîtrisent l'indifférence blasée à la perfection. « Je suis venu, j'ai vu, je n'ai pas été impressionné et je ne me suis pas donné la peine d'acheter le tee-shirt. » Michaels avait des galons de sergent sur son uniforme. On n'accède pas au rang de sergent dans la police d'État en flippant sur la première scène de crime venue.

— Sergent Michaels, rectifia-t-il. Puis-je faire quelque chose pour vous, mademoiselle Blake ?

Il semblait se reconstruire sous mes yeux, un peu comme le docteur Onslow quelques minutes plus tôt. Ses yeux avaient perdu leur aspect vitreux. Il me regarda bien en face, mais je décelais toujours une sorte de crispation autour de ses paupières, comme si quelque chose lui faisait mal. Qu'y avait-il donc au pied de cette colline ? Qu'est-ce qui pouvait bien flanquer les jetons à un flic endurci ?

— Rien du tout, sergent. Merci.

Je gardai ma licence à la main, parce que sans escorte policière, j'étais sûre de me faire intercepter avant d'atteindre le corps.

Une femme était en train de vomir près d'un sapin. Elle et l'homme qui lui tenait les cheveux portaient un uniforme du SAMU. Quand les gens du SAMU se mettent à dégueuler, c'est forcément mauvais signe.

Ce fut Maiden qui m'arrêta. Pendant une seconde ou deux, nous nous regardâmes sans bouger. Comme j'étais plus haute que lui dans la pente, nos yeux se trouvaient à peu près au même niveau.

— Mademoiselle Blake, me salua-t-il.

— Maiden, répondis-je.

J'avais fait exprès d'omettre « agent », parce qu'en ce qui me concernait, il n'en était plus un. Il avait cessé d'être un flic quand il était passé dans le camp des méchants.

Il m'adressa un étrange petit sourire.

— Je vais vous conduire au capitaine Henderson. C'est lui qui dirige l'enquête.

— Très bien.

— Je vous conseille de vous préparer, Blake. C'est assez crade.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Je supporterai.

Maiden secoua la tête et regarda fixement le sol quelques instants. Quand il releva le nez, ses yeux étaient vides et froids. Des yeux de flic.

— Peut-être que oui, Blake. Peut-être que oui. Mais pas moi.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ? Il n'eut pas le temps de me répondre.

— Qui est cette fille ?

C'était le capitaine Henderson. Il nous avait repérés. Il gravit la pente en glissant un peu avec ses chaussures de ville. Mais il était déterminé, et il savait marcher en pleine forêt, même avec les mauvaises godasses. Il mesurait environ un mètre soixante-dix. Ses cheveux blonds étaient coupés très court, et ses yeux ne cessaient de changer de couleur dans la lumière du soleil qui filtrait à travers les frondaisons. Un coup je les voyais vert pâle, un coup je les voyais gris.

Henderson vint se planter entre nous deux et dévisagea Maiden.

— Qui est cette fille, répéta-t-il sévèrement, et que fait-elle à l'intérieur de mon périmètre ?

Maiden se chargea des présentations.

— Anita Blake, capitaine Henderson.

Henderson me fixa des yeux. En fin de compte, ses yeux étaient gris sur l'extérieur et vert clair autour des pupilles. Il était plutôt séduisant dans le genre ordinaire et propre sur lui. Il aurait pu être mieux que ça, mais son expression avait quelque chose de dur et d'amer qui l'empêchait d'être avenant. Et aussi bizarres que soient ses yeux, son regard était bien celui d'un flic – froid et distant.

— Alors, c'est vous, Anita Blake ?

Sa voix était presque coléreuse.

Je hochai la tête.

— Oui.

Je ne m'offusquai pas de sa colère. Elle n'était pas dirigée contre moi. Quelque chose clochait – au-delà du meurtre en lui-même. Je me demandais quoi.

Henderson me détailla de la tête aux pieds. Ça n'avait rien de

sexuel : on aurait plutôt dit qu'il me jugeait. J'avais l'habitude, même si la plupart de ses collègues faisaient ça moins ouvertement.

— Vous avez l'estomac solide, Blake ?

Je haussai les sourcils et souris.

— Vous trouvez ça drôle ? aboya Henderson.

— Écoutez, dis-je sur un ton conciliant, je sais que c'est crade. J'ai croisé un de vos sergents en haut de la colline il avait tellement les boules qu'il ne voulait même plus redescendre. Et Maiden m'a déjà mise en garde. Contentez-vous de me conduire au corps.

Henderson fit un pas vers moi, envahissant mon espace personnel.

— Vous êtes sûre de tenir le coup, Blake ?

Je soupirai.

— Non.

Avec cette réponse, un peu de sa colère s'évapora. Il cligna des yeux et recula.

— Non ?

— Je ne sais pas si je tiendrai le coup, capitaine Henderson. Il existe toujours un risque pour que l'horreur suivante soit si atroce que je ne m'en remettrai pas. Pour qu'elle brise mon esprit et me fasse détalier en hurlant. Mais jusqu'ici, je m'en suis bien tirée. Alors conduisez-moi aux restes répugnants. Les préliminaires ont assez duré.

Je regardai l'amusement et la colère se livrer un duel sur son visage. Au bout du compte, l'amusement l'emporta. J'avais du bol.

— Les « restes répugnants ». Vous êtes sûre de ne pas être journaliste ?

Je grimaçai.

— Je suis coupable de beaucoup de péchés, mais celui-ci ne figure pas sur la liste.

Henderson sourit. Quand il souriait, il perdait dix ans d'un coup, et il devenait mieux que banalement séduisant.

— Très bien, mademoiselle Blake. Suivez-moi. (Il éclata d'un rire plus grave que sa voix, comme s'il pouvait prétendre à chanter parmi les basses d'une chorale.) J'espère que vous serez toujours

aussi drôle après avoir vu le spectacle.

— Moi aussi, avouai-je.

Henderson me jeta un regard étrange, puis fit demi-tour et redescendit la colline. Je le suivis parce que c'était mon boulot. Une heure auparavant, j'aurais dit que la journée ne pouvait pas empirer. J'avais comme l'impression qu'elle était sur le point de le faire – et pas qu'un peu.

CHAPITRE 33

Le corps gisait au centre d'une petite clairière. Je savais qu'il était humain parce qu'on me l'avait dit, sinon... Ce n'était pas qu'il n'avait pas l'air humain. Je distinguais les contours de sa silhouette, et je voyais même qu'il était allongé sur le dos. Non ; c'était plutôt que mon esprit refusait d'admettre que cette chose ait pu être une personne. Refusait d'assembler les morceaux que mes yeux détaillaient.

J'avais l'impression de regarder un de ces posters composés de plein de taches de couleur qui finissent par former une image en 3D si on les regarde fixement assez longtemps. On aurait dit qu'il y avait eu une explosion, et que le corps s'était trouvé en son centre. Des lignes de sang séché fusaient dans toutes les directions, donnant à croire que si on déplaçait les restes, on trouverait dessous un morceau de sol propre en forme de corps.

Je voyais tout cela, mais je n'arrivais pas à le comprendre. Mon esprit tentait de me protéger. C'était déjà arrivé une ou deux fois. La chose la plus intelligente à faire aurait été de tourner les talons et de m'en aller. De laisser mon esprit se vautrer dans la confusion, sans attendre que la vérité se fasse jour et le pulvérise. Tout à l'heure, j'avais dit à Henderson que certaines horreurs pouvaient encore briser mon esprit. Apparemment, j'étais tombée sur l'une d'elles.

Je me forçai à regarder. La chaleur estivale ondulait autour de moi, me donnant la nausée. Je voulais me couvrir les yeux de mes mains, mais je me contentai de me détourner. Me couvrir les yeux aurait eu l'air stupide et puéril, comme si je ne voulais pas voir la

scène du massacre dans un film d'horreur.

Henderson se détourna en même temps que moi. Je ne voulais pas regarder ? D'accord, mais il ne regarderait pas non plus.

— Ça va ?

Le monde cessa de tourner autour de moi comme un ballon qui s'arrête enfin de rouler sur le sol.

— Ça ira, répondis-je d'une voix étranglée.

— Tant mieux.

Nous restâmes immobiles quelques secondes, puis je pris une inspiration superficielle. J'avais trop d'expérience pour inspirer à pleins poumons à cette distance d'un cadavre. Il fallait que je me ressaisisse. Ce n'était pas des trolls qui avaient fait ça. Ni aucun animal naturel, d'ailleurs.

Lentement, je pivotai vers le corps. Ça ne s'était pas amélioré. Henderson m'imita. Il était chargé de l'enquête. Si je pouvais le faire, il pouvait le faire aussi. Je n'étais pas sûre de pouvoir, mais comme je n'avais pas tellement d'autre choix...

J'avais emprunté des gants de chirurgien. Quelqu'un m'avait offert des gants en caoutchouc plus épais à mettre par-dessus – à cause du sida. J'avais refusé. Premièrement, parce que mes mains auraient transpiré là-dedans. Deuxièmement, parce que si je devais palper le corps en quête d'indices, je ne sentirais rien. Troisièmement, parce que grâce aux marques vampiriques que je portais, je ne risquais plus d'attraper le sida. J'étais immunisée contre toutes les maladies transmissibles par le sang – du moins me l'avait-on assuré.

Sur ce coup-là, je croyais Jean-Claude. Il ne voulait pas me perdre. J'étais l'un des membres de son triumvirat, son tiers. Il voulait que je sois en sécurité. Sur la banquette arrière de mon esprit, une petite voix protesta : « Il t'aime. » La petite voix qui était au volant répliqua : « C'est cela, oui. »

— Si je brouille les traces de sang, c'est un problème ? demandai-je.

— Vous ne pourrez pas vous approcher du corps sans marcher dedans, fit remarquer Henderson.

J'acquiesçai.

— Justement. Vous l’avez filmé et pris en photo sous toutes les coutures ?

— Nous sommes des professionnels, mademoiselle Blake.

— Je ne mettais pas vos compétences en doute, capitaine. Je voulais juste savoir si je pouvais déplacer le corps sans endommager d’éventuels indices.

— Dès que vous aurez fini, nous l’emballerons.

— Très bien.

Je baissai les yeux vers le corps. Et tout à coup, je le vis. Dans sa totalité. Je croisai les bras sur mon ventre pour ne pas me couvrir les yeux de mes mains.

Le nez avait été arraché d’un coup de dents ; à sa place, il ne restait plus qu’un trou sanguinolent. Les lèvres avaient subi le même sort, si bien que les os des mâchoires étaient visibles à travers le sang séché. Quant aux muscles des mâchoires, ils avaient disparu de mon côté. La chose qui avait fait ça n’avait pas juste croqué un bout au passage. Elle s’était mise à table, et elle avait pris son temps.

Tant de morsures, tant de chair disparue... Pourtant, la plupart de ces blessures étaient trop superficielles pour avoir tué la victime. Je priai pour qu’elles lui aient été infligées après sa mort. Mais même sans l’avoir examinée, je devinais que ça n’était pas le cas. Il y avait beaucoup trop de sang. Cette malheureuse avait été suppliciée vivante.

Ses intestins débordaient de son jean déchiré en une masse desséchée, couverte de fluides plus épais que du sang. L’odeur d’abattoir de ses boyaux avait dû se dissiper, mais une autre avait certainement pris sa place. Le corps avait déjà commencé à se décomposer dans la chaleur estivale. La puanteur de la décomposition est impossible à décrire, à la fois douceâtre et si acre qu’elle vous donne des haut-le-cœur. Je pris une brève inspiration et m’avançai sur la tache de sang séché.

Quelque chose me traversa comme un coup de poing spectral. Les petits cheveux de ma nuque tentèrent de se fuiter le long de ma colonne vertébrale. La partie de mon cerveau qui n’y connaissait rien en plomberie ou en mécanique, mais qui était dans son élément quand il s’agissait de courir, de hurler ou de ne pas réfléchir, me

chuchotait que quelque chose clochait. Quelque chose de maléfique était passé par là. Pas seulement dangereux ou criminel – maléfique.

J'attendis de voir si cette impression se préciserait, mais elle s'estompa presque aussitôt, comme un mauvais souvenir. Ce qui signifiait que j'avais franchi la lisière d'un sort. Ou plutôt, enjambé les restes d'un sort. Et pas un gentil sort de guérison.

Il est impossible de conjurer quelque chose d'aussi maléfique sans un cercle de protection. Ou bien le sorcier se tient à l'intérieur, ou bien il s'en sert pour contenir la créature qu'il vient d'appeler. Je scrutai le sol mais ne vis que du sang. Et il ne dessinait pas un cercle c'était juste une monstrueuse éclaboussure dénuée de motif.

J'aurais dû me douter que ça ne serait pas aussi évident. D'accord, les flics n'y connaissent pas grand-chose en magie – même si ça commence à évoluer –, mais ils apprennent très vite à chercher des signes de magie quand ils tombent sur un cas aussi étrange.

La scène du crime semblait ne pas avoir été dérangée, ce qui ne voulait pas dire qu'elle ne l'avait pas été. Un pratiquant vraiment doué peut vous empêcher de voir certaines choses. Oh, il ne les rend pas invisibles. Les lois de la physique sont immuables : lorsqu'elle rencontre un objet solide, la lumière rebondit dessus. Mais il peut faire en sorte que même si vos yeux les voient, votre cerveau ne les enregistre pas. Un peu comme quand vous passez deux jours à chercher les clés de voiture qui sont sous votre nez.

Je m'accroupis près du corps. Je n'avais pas emmené le bleu de travail que je porte généralement sur les scènes de crime, et je ne voulais pas bousiller mon jean. J'avais toujours les bras serrés sur mon ventre. Il y avait ici des choses que quelqu'un voulait nous empêcher de voir. Mais quoi ?

— Nous avons trouvé son portefeuille, lança Henderson. Vous voulez son nom ?

— Ça ne sera pas utile.

Je ne faisais pas la maligne. Je ne m'étais pas tout à coup découvert le pouvoir de déduction de Sherlock Holmes. Simplement, je ne voulais pas connaître l'identité de la chose qui gisait devant moi. Je voulais continuer à la considérer comme un

objet plutôt que comme une personne. Ce n'était pas vivant. C'était juste une chose à étudier, à examiner. Y penser autrement m'aurait fait vomir partout sur les indices. Je n'ai fait ça qu'une fois, il y a des années. Dolph et le reste de l'équipe ne m'ont jamais laissé l'oublier.

Les yeux avaient été arrachés à coups de griffes et abandonnés sur les joues, où ils s'étaient changés en deux globes desséchés et noircis. Les cheveux étaient plaqués sur un côté du visage et collés sur une épaule. Ils étaient probablement blonds, mais c'était difficile à dire avec tout ce sang séché. Leur longueur me fit penser que le corps était celui d'une femme.

Le chemisier n'était plus qu'une masse de tissu lacéré sous une aisselle. La poitrine était nue. Un sein avait été arraché, et l'autre s'était dégonflé comme un ballon. On aurait dit que quelqu'un avait bouffé la chair du milieu, comme un gamin qui aspire la confiture à l'intérieur d'un beignet.

Même si je n'avais pas dit ça à voix haute, c'était une métaphore très mal choisie. Je dus me relever et m'éloigner, en respirant trop vite et trop superficiellement. La tête me tourna. Je m'immobilisai près d'un des arbres qui bordaient la clairière et respirai plus profondément. Du coup, l'odeur douceâtre glissa le long de ma langue et tapissa l'arrière de ma gorge jusqu'à ce que l'idée de déglutir me devienne insupportable. Mais je ne voyais pas quoi faire d'autre. Je déglutis. Et au moment où cette odeur atroce descendit dans mon estomac, mon café du matin fit le chemin en sens inverse.

Deux choses me reconfortaient. D'abord, j'avais réussi à m'éloigner des indices avant de vomir. Ensuite, je n'avais pas grand-chose à vomir. C'est peut-être pour ça que j'ai arrêté de manger au petit déjeuner. Je suis souvent appelée à examiner des cadavres le matin.

Agenouillée dans les feuilles mortes, je me sentis un peu mieux. Ça faisait un bail que je n'avais pas dégueulé sur une scène de crime. Du moins Zerbrowski n'était-il pas là pour me vanner. Je n'étais même pas embarrassée. Était-ce un signe que je mûrissais ?

Des voix masculines résonnèrent derrière moi.

— Ce n'est qu'une civile, s'exclama le shérif Wilkes en hurlant presque. Elle ne devrait pas être là. Elle n'est même pas licenciée dans cet État.

— C'est moi qui commande, shérif. Moi qui décide qui reste et qui s'en va, répliqua Henderson.

Il n'avait pas crié, mais sa voix portait.

Je m'accrochai au tronc de l'arbre pour me relever, et mon bras me picota si fort qu'il s'engourdit presque. Je me relevai, m'écartai de l'arbre et faillis tomber. Mais je parvins à garder mon équilibre.

Je levai les yeux. À environ deux mètres cinquante du sol, un pentacle était gravé dans le tronc. L'incision était barbouillée de sang séché qui la rendait presque invisible contre le gris foncé de l'écorce. Mais je perçus également un sort de réticence qui avait empêché quiconque, moi y compris, d'y prêter attention jusque-là. Si je n'avais pas touché le tronc, je ne l'aurais jamais senti. Mais comme toutes les illusions, il suffisait de la percer une fois pour qu'elle cesse de fonctionner sur vous.

J'examinai les autres arbres et trouvai un pentacle gravé sur chacun d'eux. C'était un cercle de pouvoir, de protection. Un cercle formé de sang et de la terre elle-même. Les Wiccans – les sorciers – peuvent utiliser leurs dons pour faire le mal s'ils sont prêts à en payer le prix karmique. C'est la loi du triple : tout ce que vous faites, bon ou mauvais, vous revient multiplié par trois. Mais même un Wiccan dévoyé n'aurait pas découpé un arbre.

Si la terre et les arbres eux-mêmes avaient été invoqués, nous avions peut-être affaire à un élémental. Les élémentaux peuvent être redoutables, surtout quand ils se mettent en colère parce que quelqu'un a fait le con sur leur territoire, mais à la base, ils ne sont pas maléfiques – plutôt neutres. Or, en franchissant le cercle, j'avais capté quelque chose de purement maléfique, avec un « M » majuscule. Il n'existe pas tant d'entités surnaturelles capables de me donner cette impression.

— Capitaine Henderson, appelai-je.

Je dus m'y reprendre à deux fois avant qu'ils interrompent leur dispute et se tournent vers moi.

Ils me fixèrent du regard d'un air hostile, mais je savais que cette hostilité n'était pas dirigée contre moi. Chacun d'eux était en rogne contre l'autre. Les flics locaux n'aiment pas qu'on empiète sur leur juridiction. C'était normal que la police du comté soit irritée par l'intervention de la police de l'État. Mais Wilkes avait bien autre

chose à protéger que son territoire. L'arrivée d'Henderson et de son équipe devait le paniquer au plus haut point. Malheureusement, je ne pouvais pas vendre la mèche. Je n'avais pas de preuves. Accuser un flic de corruption, c'est toujours mal vu par ses collègues.

— Avez-vous vu les pentacles sur les arbres ?

Ma question était assez étrange pour leur faire oublier momentanément leur colère. Je désignai les pentacles, et une fois que j'eus attiré leur attention dessus, ils furent forcés de les voir. L'empereur n'avait pas d'habits neufs il était à poil.

— Et alors ? demanda Wilkes.

— Et alors, ceci était un cercle de protection, de pouvoir, expliquai-je. Quelqu'un a invoqué quelque chose pour tuer cette femme.

— Ces marques pourraient être vieilles de plusieurs jours, objecta Wilkes.

— Faites analyser le sang qui les recouvre. Je vous parie que ça n'est pas le sien, mais qu'il est encore frais.

— Pourquoi ne serait-ce pas le sang de la victime ? interrogea Henderson.

— Parce qu'il a été utilisé pour sceller le cercle avant sa mort.

— Donc, c'était un sacrifice humain.

— Pas exactement.

— Cette femme a été tuée par des trolls, affirma Wilkes.

Mais il n'avait pas tant l'air convaincu que désespéré.

Henderson se tourna vers lui.

— Vous n'arrêtez pas de répéter ça, shérif. Vous n'arrêtez pas de répéter que ce sont des trolls qui ont fait le coup.

— Même la biologiste a dit que ça ressemblait à l'œuvre de primates. Ça ne peut pas être des humains, et il n'y a pas tant de primates que ça dans les collines du Tennessee.

— Elle a dit que c'étaient des humanoïdes, rectifiai-je.

Les deux hommes me dévisagèrent sans comprendre.

— Le docteur Onslow a dit que c'étaient des humanoïdes. Beaucoup de gens supposent qu'humanoïde égale primate, mais il existe d'autres options.

— Quoi, par exemple ? aboya Wilkes.

Son bipeur sonna. Il vérifia le numéro, puis me foudroya du regard.

— Excusez-moi, capitaine Henderson.

Comme il s'éloignait, Henderson me fixa des yeux.

— Avez-vous un contentieux avec le shérif Wilkes, mademoiselle Blake ?

Je fronçai les sourcils.

— Un contentieux ? Pourquoi ?

— Il a affirmé que nous ne devons pas vous laisser approcher le corps. Et que le meurtre avait été commis par des trolls. Il s'est montré catégorique.

— Dans ce cas, qui vous a prévenus ?

— Nous avons reçu un coup de fil anonyme.

— Je vois. Et qui a suggéré de m'appeler ?

— Un des gars du SAMU. Vous avez rencontré son équipière habituelle hier soir.

Je secouai la tête.

— Je ne connais personne qui bosse pour le SAMU de Myerton.

— Lucy quelque chose ? suggéra Henderson.

Évidemment. Ça expliquait les connaissances médicales de Lucy, et le fait qu'elle ne bosse pas le jour de la pleine lune. Ce n'était pas le moment de la mettre en présence de sang frais. Ç'aurait été trop tentant, trop risqué.

— Je me souviens vaguement d'elle.

Je me souvenais très bien d'elle, mais la dernière fois que je l'avais vue, je venais de buter quelqu'un. Donc, je préférais ne pas m'étendre sur les détails.

L'espace d'un instant affreux, je me demandai si Henderson n'essayait pas de me piéger, et si le corps n'était pas celui de Lucy. Non, il était trop grand pour ça – beaucoup plus que moi. La plupart des femmes avec lesquelles Richard était sorti faisaient à peu près ma taille. Je suppose que quand on a un type préféré, on s'y tient. Je ne suis pas aussi regardante sur le choix de mes victimes.

— Pourquoi les assassins ont-ils eu besoin d'un cercle de

pouvoir, mademoiselle Blake ?

— Pour contenir la chose qu'ils ont invoquée. Henderson se rembrunit.

— Comme vous l'avez dit tout à l'heure, les préliminaires ont assez duré. Contentez-vous de m'expliquer ce qui s'est passé, à votre avis.

— Je pense qu'ils ont invoqué un démon.

Il écarquilla les yeux.

— Un quoi ?

— Un démon, répétais-je.

Henderson me regarda, incrédule.

— Pourquoi ?

— Quand j'ai traversé le cercle, j'ai senti quelque chose de maléfique. Aussi monstrueuses que soient certaines créatures surnaturelles, elles ne me font pas le même effet qu'une entité vouée à faire le mal à l'exclusion de toute autre chose.

— Vous rencontrez beaucoup de démons dans votre métier d'exécutrice de vampires, mademoiselle Blake ?

— Ça ne m'est arrivé qu'une seule fois, capitaine. C'était...

Je sortis du cercle de pouvoir et me sentis aussitôt mieux. Les coupables avaient fait de leur mieux pour effacer toute trace de leur méfait, mais certaines traces sont plus tenaces que d'autres.

— J'ai été appelée pour identifier ce que les flics pensaient être un vampire. En réalité, il s'agissait d'une victime de possession démoniaque. Elle...

Je m'interrompis de nouveau, parce que je n'avais pas de mots pour la décrire – ou du moins, pas de mots qui ne soient ridiculement mélodramatiques. Je décidai d'oublier les qualificatifs et de m'en tenir aux faits.

— C'était une femme au foyer ordinaire, mère de deux enfants. Elle avait été diagnostiquée schizophrène. Sa folie ressemblait à un cas de personnalités multiples, mais ce n'était pas tout à fait ça. Elle était un peu comme la petite fille du conte, celle qui a une boucle au milieu du front. Quand elle était gentille, elle était très, très gentille – une paroissienne modèle, qui enseignait le catéchisme le

dimanche. Elle faisait des confitures avec les fruits de son jardin ; elle cousait des poupées de chiffon pour ses filles. Mais quand elle était méchante, elle couchait avec n'importe qui, frappait ses enfants ou pendait le chien de la famille à un arbre.

Henderson haussa un sourcil. Ce qui, chez un flic, exprimait une profonde stupéfaction.

— Pourquoi n'était-elle pas dans un hôpital psychiatrique ?

— Parce que quand elle prenait ses médicaments, c'était une bonne mère et une bonne épouse. Je lui ai parlé entre deux crises, et je l'ai trouvée charmante. Je comprenais que son mari veuille la garder à la maison. C'était tragique, au véritable sens du terme, qu'un simple déséquilibre chimique dans son cerveau détruise toute sa vie.

— C'était triste, mais pas démoniaque, contra Henderson.

— Les chiens et les chats du quartier disparaissaient ; on les retrouvait vidés de leur sang. J'avais remonté la piste jusqu'à cette femme. Ses antécédents de maladie mentale avaient mis la puce à l'oreille des flics. Jusque-là, c'est vrai : ce n'était que triste.

Je levai les yeux vers le haut de la colline, où les techniciens et les agents en uniforme s'étaient regroupés. Aucun d'eux ne regardait en direction du corps. Ils ne voulaient pas traîner dans les parages. Même les gens qui ne sont pas réceptifs aux manifestations psychiques possèdent un instinct de survie plus fort que leur raison. Sans pouvoir expliquer pourquoi, n'importe qui aurait éprouvé des réticences à s'approcher du lieu de ce crime.

Henderson m'arracha à mes réflexions.

— Vous êtes toujours avec moi, Blake ?

— Désolée. Où en étais-je ? Ah, oui. La nuit où nous l'avons arrêtée, deux agents ont dû la traîner hors du lit d'un homme qui n'était pas son mari et lui passer les menottes. Comme ils n'avaient pas de personnel féminin sous la main, je suis montée à l'arrière de la patrouilleuse avec elle. Elle était très agitée ; elle n'arrêtait pas de faire du gringue aux hommes et se montrait très méprisante envers moi.

» Je ne me souviens pas exactement de ce que je lui ai dit, mais je me souviens de son expression quand elle s'est tournée vers moi.

Il faisait noir dans la voiture, mais tous les poils de mon corps se sont aussitôt hérissés. Ses yeux ne luisaient pas, et il n'y avait pas d'odeur de soufre, mais j'ai senti le mal émaner d'elle comme un parfum dérangent.

Je fixai du regard Henderson. Il me dévisageait comme s'il tentait de graver chacun de mes traits dans sa mémoire.

— Je ne suis pas du genre peureux, capitaine, mais l'espace d'un instant, j'ai eu peur. Peur d'elle. Et ça s'est vu sur mon visage. Elle a éclaté de rire, et l'impression s'est dissipée comme si j'avais rêvé. Mais je savais que ce n'était pas le cas.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai recommandé qu'on procède à un exorcisme.

— Et les flics l'ont fait ?

— Pas eux, non. Mais son mari a signé l'autorisation.

— Et... ?

— Et ça a marché. Tant qu'elle continuera à prendre ses médicaments, sa maladie sera sous contrôle. Ce n'était pas la possession qui avait provoqué la schizophrénie.

Henderson acquiesça.

— Pendant notre formation, on nous explique que les maladies mentales rendent les gens plus vulnérables à une possession démoniaque. C'est comme le PCP, mais en plus bizarre.

— Ouais. Le PCP ne fait pas léviter ceux qui en consomment.

— Vous avez assisté à l'exorcisme ?

Je secouai la tête.

— Je préfère ne pas en parler. Surtout ici et maintenant. Les mots ont du pouvoir, capitaine, et les souvenirs aussi. Je ne tomberai pas dans ce piège-là.

— Compris. Êtes-vous certaine que ce ne sont pas des humains qui ont fait ça ?

— Absolument certaine. Cette femme a été dévorée vivante. Un humain aurait pu lui arracher la gorge et causer une partie des dégâts, mais pas la totalité.

— Si vous m'aviez dit que c'était un cas de possession, j'aurais contacté ma hiérarchie et je me serais mis en quête d'un prêtre.

Mais savez-vous combien il est rare qu'un démon s'en prenne ouvertement à un humain ?

— Probablement mieux que vous, capitaine. On fait appel à moi pour toutes sortes d'horreurs.

— Avez-vous déjà vu un démon tuer une personne en l'attaquant physiquement plutôt qu'en manipulant son esprit ?

— Non.

— Dans ce cas, comment pouvez-vous être aussi sûre de vous ?

— Je vais vous dire pourquoi. Après avoir été en présence d'une manifestation démoniaque, on n'oublie plus jamais cette sensation. (Je secouai la tête et luttai contre l'envie de m'éloigner du corps.) Mais je ne suis pas experte en démons, et je ne connais pas grand-chose à ce genre de magie. Je vous suggère de contacter un prêtre et un sorcier local. Peut-être pourront-ils vous en apprendre davantage. Moi, je ne peux vous donner que des informations d'ordre général.

— Auriez-vous pu invoquer un démon et lui faire tuer la victime ?

Je fronçai les sourcils.

— Où voulez-vous en venir ?

— Contentez-vous de répondre à ma question, mademoiselle Blake.

— Je relève les morts, capitaine. Les démons, ce n'est pas mon truc.

— Beaucoup de gens ne voient pas tellement de différence entre les deux.

— Génial. Vraiment génial, grinçai-je. Vous me faites appeler. Je vous dis que c'est de la magie noire, et vous essayez de me mettre le meurtre sur le dos. Je n'ai pas envie de me retrouver du côté cramé d'une chasse aux sorcières, capitaine Henderson.

Il sourit mais insista :

— Répondez à ma question. Auriez-vous pu le faire ?

— Non, je n'aurais pas pu. Frayer avec les démons, ça vous souille l'âme. Je ne suis peut-être pas une parfaite catholique, mais j'essaie.

— Baiser avec des vampires, ça vous souille aussi l'âme, Blake.

Je le dévisageai pendant de longues secondes, avec une furieuse envie de le frapper ou de lui gueuler dessus. Non, juste de le frapper. Mais je ne pouvais pas faire ça. Aussi me contentai-je de lui adresser un sourire pincé.

— D'accord, capitaine. Quelqu'un a fait usage d'une magie puissante, et j'ai justement la réputation de posséder une magie puissante. Ce n'est pas votre faute si vous ne comprenez pas la différence entre magie noire et nécromancie. Je ne peux pas vous tenir rigueur de votre ignorance. (Mais le ton de ma voix disait clairement que ça n'était pas l'envie qui m'en manquait.) Mais si je voulais tuer quelqu'un, il me serait plus facile de lui coller une balle entre les deux yeux. Sans compter que ça me placerait au milieu de la liste des suspects plutôt qu'à sa tête.

— J'ai entendu parler de vous, Blake. On dit que vous êtes une flingueuse.

Je le dévisageai.

— Qui ça, « on » ?

— Les flics parlent entre eux. Si nous avons retrouvé cette femme morte par balle, je croirais peut-être que c'est vous la coupable.

— J'admets que j'ai la gâchette facile, mais pourquoi irais-je tuer une inconnue ?

— Justement, ce n'est pas une inconnue pour vous.

Henderson guettait ma réaction. Je tournai la tête vers le corps et le balayai rapidement du regard. Du diable si je pouvais l'identifier. De toutes les femmes que j'avais rencontrées depuis mon arrivée dans le Tennessee, aucune n'était aussi grande. À part peut-être...

Je reportai mon attention sur Henderson et sentis le sang refluer de mon visage.

— Qui est-ce ?

— Betty Schaffer, la femme qui a accusé votre amant de viol.

Le monde se décomposa en rubans de chaleur et de couleur. Quelqu'un me prit par le coude, et seule sa main m'empêcha de tomber.

Lorsque ma vision s'éclaircit, je vis que c'était Henderson qui me tenait le bras. Wilkes nous avait rejoints.

— Vous allez bien, mademoiselle Blake ? me demanda-t-il.

Je le fixai dans les yeux et ne sus pas quoi répondre. Betty Schaffer n'avait pas seulement été assassinée. C'était encore pire que ça. Si le rituel est effectué correctement, et si la victime a déjà perdu sa pureté – parce qu'elle s'est adonnée au mensonge, à la trahison ou à la luxure –, son âme peut lui être arrachée en même temps que sa vie.

Jusque-là, je n'avais examiné qu'une seule personne tuée durant un rituel démoniaque, et ça n'avait rien eu à voir avec le cas présent. La victime avait été sacrifiée à l'aide d'un couteau, mais son âme avait quand même été emportée. Je n'avais pas pu relever son corps. Lorsqu'un démon est mêlé à la mort de quelqu'un, le corps qu'il laisse n'est plus qu'une enveloppe aussi inerte que de la glaise. Mon pouvoir ne fonctionne pas sur lui.

Wilkes n'aurait pas pu invoquer un démon – et ses hommes non plus. Ils n'en avaient pas le pouvoir. Alors, qui avait bien pu le faire ? Aucune des personnes que j'avais rencontrées depuis mon arrivée n'était assez puissante et assez corrompue pour ça.

Avant que je puisse répondre, Wilkes enchaîna :

— Vous avez un appel, mademoiselle Blake. Je pense que vous devriez le prendre.

Il avait peur que je parle. Le problème, c'est que je n'avais aucune preuve. Je ne savais même pas ce qui se passait exactement. Qu'est-ce que ce bout de terrain si ordinaire pouvait abriter d'assez précieux pour justifier un meurtre ? Pourquoi voulait-on absolument se débarrasser des trolls ? Était-ce juste pour que la vente puisse avoir lieu, ou y avait-il un motif plus ténébreux ?

Quelqu'un avait invoqué un démon pour que Betty semble avoir été tuée par un troll. Même si j'ignorais son identité, je connaissais ses motivations. Je savais même pourquoi son choix s'était porté sur Betty. Elle s'était compromise, ce qui faisait d'elle une victime rêvée pour ce genre de cérémonie.

Au cinéma, on essaie de nous faire croire que les sacrifices exigent des vierges. Mais le véritable mal ne veut pas envoyer des

âmes pures au paradis : il veut les corrompre. Une fois mortes, les âmes pures sont à jamais perdues pour le diable. Par contre, quand on sacrifie une âme impure, c'est lui qui encaisse.

Wilkes me prit par le bras comme pour m'aider. Je me dégageai violemment.

— Ne me touchez pas, Wilkes. Ne me touchez plus jamais.

Il laissa retomber sa main.

Henderson nous regardait comme s'il voyait bien plus que ce que nous disions. Les flics sont doués pour ça. Donnez-leur le moindre truc louche, et ils additionnent deux et deux pour en faire dix ans – voire les changer en vingt-cinq ou en perpète.

Wilkes me dévisagea.

— Ça pourrait être des loups-garous, non ?

Je fus si choquée que je ne pus le dissimuler. Je luttai pour reprendre une expression neutre, mais c'était trop tard. D'une façon ou d'une autre, Wilkes connaissait la véritable nature de Richard, et il allait tenter de lui mettre la mort de Betty sur le dos. Les loups-garous faisaient de parfaits boucs émissaires, bien moins inquiétants qu'un démon.

Wilkes sortit un téléphone portable de sa poche. Il composa un numéro et annonça :

— Elle est avec moi.

Puis il me tendit l'appareil.

Henderson nous observait comme s'il nous trouvait très divertissants. Je pris le téléphone. Une voix masculine que je ne connaissais pas annonça :

— Mademoiselle Blake, ici Franklin Niley. Je crois qu'il est temps que nous nous rencontrions.

— Non, merci.

— Wilkes m'a dit que vous aviez fait capoter notre plan pour incriminer ces gêneurs de trolls. Mais il n'est pas trop tard pour incriminer votre amant. Combien de gens voudront croire à son innocence quand ils sauront que c'est un loup-garou ?

— J'ignore de quoi vous parlez.

Je dus tourner le dos à Henderson. Son regard était un peu trop

vif et un peu trop intense à mon goût. Wilkes ne s'intéressait plus à moi : il fixait des yeux Henderson. Malheureusement, en faisant demi-tour, je me retrouvai face au cadavre. Je pivotai sur le côté et laissai mon regard dériver vers les arbres.

La voix de mon interlocuteur était cultivée, presque maniérée. Et trop polie pour être honnête.

— Allons, mademoiselle Blake, nous n'allons pas jouer à ça. Ce serait indigne de nous. Je connais la véritable nature de M. Zeeman, et une fois inculpé, il suffira d'une analyse de sang pour me donner raison. Il perdra son poste, tout espoir de faire carrière dans l'enseignement, et peut-être même sa vie. Vous avez engagé un excellent avocat ; toutes mes félicitations. Mais si votre ami est reconnu coupable d'un crime aussi atroce, ce sera la peine de mort pour lui. Et vous savez que les jurés sont bourrés de préjugés à l'égard des monstres.

— Je vous écoute.

— Retrouvez-moi au *diner*, dans l'avenue principale. Un endroit public, pour que vous vous sentiez en sécurité.

— Pourquoi voulez-vous me voir ? demandai-je en baissant la voix.

— Pour vous supplier une dernière fois de quitter la ville, mademoiselle Blake. Je n'ai aucun désir de vous affronter. Les esprits disent que se dresser contre vous, c'est la mort assurée.

— Les esprits ? chuchotai-je.

— Venez me voir, mademoiselle Blake. Vous et M. Zeeman. Venez me voir, et je vous promets que tout sera terminé. Vous quitterez la ville, et tout s'arrangera.

— Je ne vous fais pas confiance.

— Et vous avez bien raison, acquiesça Niley. (Il éclata d'un rire grave.) Mais venez me voir au *diner*, et je répondrai à toutes vos questions. Je vous expliquerai pourquoi je désire ce terrain – dès que mes gens se seront assurés que vous ne portez pas de micro. C'est très tentant, non ?

— Vous avez l'air d'en connaître un rayon sur la tentation, monsieur Niley.

De nouveau, il s'esclaffa.

— L'argent tente des tas de gens, mademoiselle Blake, et j'en possède beaucoup.

Lentement, je m'étais écartée d'Henderson.

— Vous comptez m'offrir de l'argent ?

— Non, mademoiselle Blake. L'argent m'a juste permis de faire basculer dans mon camp un certain officier de la loi – et ses hommes. Je ne pense pas qu'il soit la clé de votre âme.

La façon dont il avait dit ça ne me plaisait pas du tout.

— Que voulez-vous, Niley ?

— Parler, c'est tout. Je vous jurerais bien qu'il ne vous sera fait aucun mal, mais je ne pense pas que vous me croiriez.

— Exact.

— Venez me voir, mademoiselle Blake. Après que j'aurai répondu à vos questions, vous pourrez décider si vous voulez rester ou partir. Maintenant, auriez-vous l'obligeance de me repasser le shérif ?

Je pivotai vers les deux hommes et agitai le téléphone.

— Il veut vous parler, Wilkes.

Wilkes s'approcha de moi, et nous nous retrouvâmes face à face devant le corps. Quand il tenta de prendre l'appareil, je résistai. Je me penchai vers lui et dis tout bas :

— L'argent ne vous servira à rien en enfer, Wilkes. Le diable utilise un autre genre de monnaie.

Wilkes m'arracha le téléphone de la main. Il le porta à son oreille et s'éloigna entre les arbres en écoutant la voix de Niley. La voix qui lui avait offert de l'argent en échange de tout ce qu'il était ou avait pu être. De tous les motifs pour trahir ou tuer, la cupidité est celui que je comprends le moins. Mais apparemment, c'est l'un des plus populaires.

CHAPITRE 34

Richard n'avait pas dit un mot depuis que nous nous étions mis en route pour le *diner*. Il avait ôté l'élastique de sa queue-de-cheval et jouait avec. Il tirait dessus et le relâchait, tirait et relâchait... D'habitude, il n'a pas de tics nerveux. Ce n'était pas bon signe.

Je me garai dans le parking plein de voitures immatriculées dans d'autres États et coupai le moteur. Richard était assis au milieu, ses longues jambes repliées contre le tableau de bord. Il avait préféré que je conduise, parce que la proximité de la pleine lune risquait de le distraire. Shang-Da était assis de l'autre côté, l'air très calme. Chaque fois que je le regardais, les horribles traces de griffes qui barraient son visage semblaient s'être estompées un peu plus. D'ici le lendemain soir, elles auraient totalement disparu. C'était un phénomène impressionnant, et qui trahirait sa nature de métamorphe à quiconque en serait témoin.

Pendant quelques secondes, aucun de nous ne bougea ni ne pipa mot.

— Promets-moi que tu ne feras rien de stupide, demandai-je enfin à Richard.

L'élastique céda avec un claquement sec et tomba sur le plancher.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Je lui touchai le bras. Il tourna la tête vers moi. Ses yeux avaient la couleur du chocolat ; ils étaient parfaitement humains, mais dans le fond de ses prunelles, je détectai quelque chose d'étranger. La bête tapie sous la surface.

— Tu te sens capable de te contrôler ? insistai-je.

— Oui.

— Tu es prêt à le faire ?

Il m'adressa un sourire crispé, et son expression ne me plut pas du tout.

— Si je me laisse aller à ma colère en public, un jour de pleine lune, je risque de me transformer. Ne t'inquiète pas, Anita. Je sais maîtriser ma rage.

Il semblait très... contenu – comme s'il s'était barricadé en lui-même, derrière des murs prudemment érigés. Mais derrière ces murs se trouvait une chose palpitante, menaçante. Si le sorcier de Niley était avec lui, il comprendrait que quelque chose clochait. Évidemment, Niley et ses sbires connaissaient déjà la véritable nature de Richard. Je supposais donc que ça n'avait pas d'importance.

Shang-Da lui tendit des lunettes de soleil à verres noirs et monture bandeau. Richard les prit et les mit sur son nez. Puis il passa les mains dans ses cheveux, les faisant bouffer sur ses épaules. Encore un geste nerveux.

— Je ne t'avais jamais vu porter de lunettes de soleil, fis-je remarquer.

— C'est au cas où mes yeux se transformeraient, expliqua Richard.

Je jetai un coup d'œil à Shang-Da.

— Et toi ?

— Je ne sortais pas avec cette fille. Je ne la trouvais même pas sympathique.

— Ah.

— Très bien. Allons-y.

Nous descendîmes de la voiture et nous dirigeâmes vers le *diner*. Les deux hommes marchaient derrière moi, comme des gardes du corps. Je sentais leur énergie onduler tel un rideau invisible dont la proximité me donnait des démangeaisons dans la nuque.

Je poussai la porte vitrée et m'immobilisai sur le seuil,

cherchant Niley du regard. Le *diner* avait dû être construit dans les années 1950. Il était long et étroit avec, dans le fond et sur le côté, une zone plus large qui semblait avoir été rajoutée ultérieurement. De petits tabourets ronds s'alignaient devant le comptoir. L'endroit grouillait de gens du coin et de familles de touristes.

Les serveuses portaient un uniforme rose et un petit tablier qui ne devait pas servir à grand-chose. L'une d'elles – une blonde assez jolie – s'approcha de nous en souriant.

– Richard, Shang-Da, je ne vous avais pas vus de toute la semaine. Je savais que vous ne pouviez pas vous passer des croquettes de pomme de terre d'Albert.

Richard lui décocha ce sourire qui avait le don de liquéfier la plupart des femmes. Le fait qu'il soit conscient de son effet ne le rendait que plus dévastateur. Shang-Da lui adressa un signe de tête – ce qui, chez lui, était l'équivalent d'un salut enthousiaste.

– Salut, Aggie. Nous avons rendez-vous avec quelqu'un. M. Frank Niley.

La serveuse se rembrunit, puis hocha la tête.

– Il est là-bas, à la grande table dans le coin. Vous connaissez le chemin. Je vous apporte de l'eau et des menus dans une minute.

Richard nous précéda entre les tables bondées. Nous tournâmes à l'angle du « L ». Dans le fond, devant la baie vitrée qui offrait une vue magnifique sur les montagnes, trois hommes nous attendaient.

L'Afro-Américain Milo était l'un d'eux. Il se leva en nous apercevant. Il était toujours aussi grand, mince mais musclé, avec des cheveux coupés en brosse. Séduisant dans le genre froid. Il portait un manteau long, alors que la température ne s'y prêtait pas du tout. Je saisis le bras de Richard.

– S'il te plaît...

Richard baissa la tête vers moi. Jusque-là, je n'avais jamais remarqué que le plus gros de ses expressions résidait dans son regard. Avec les verres noirs qui lui masquaient les yeux, impossible de deviner à quoi il pensait. Oh, j'aurais pu le découvrir si j'avais vraiment voulu, mais la dernière chose que je souhaitais, c'était bien activer nos marques devant les gens de Niley.

Sans un mot, Richard s'effaça pour me laisser passer devant lui.

Shang-Da avait enfilé un blouson de sport par-dessus sa chemise blanche et son pantalon noir habillé. J'avais été surprise de le voir exhiber un trente-huit chromé à canon raccourci et un holster matelassé qui venait se caler pile poil au creux de ses reins, sans casser la ligne de son blouson. Quand je l'avais interrogé, il s'était contenté de répondre :

— Ces gens-là ne sont pas des policiers.

Son raisonnement était sain, et il avait automatiquement vérifié son flingue pour voir s'il était chargé. Il le manipulait avec des gestes très sûrs. De tous les lycanthropes que j'aie jamais rencontrés, il était le premier qui se baladait avec une arme à feu et paraissait savoir l'utiliser. D'habitude, je suis la seule de notre groupe qui se promène armée. C'était une nouveauté bienvenue.

Les deux autres hommes étaient restés assis. Le premier avait moins de vingt-cinq ans, des cheveux bruns frisés et un large visage à l'expression presque étonnée. J'aurais mis ma main à couper que ce n'était pas Niley.

L'autre mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et devait peser près de cent cinquante kilos. Sans être vraiment obèse, il ressemblait à une montagne. Ses cheveux noirs battaient en retraite sur le devant de son crâne. Non seulement il ne faisait rien pour le cacher, mais il avait rasé le peu de cheveux qui lui restait, de sorte que son début de calvitie était encore plus évident. L'absence de cheveux faisait paraître son visage trop petit par rapport à ses larges épaules.

Il portait un costume sombre à fines rayures, impeccablement coupé et repassé. Une chemise blanche et un gilet, mais pas de cravate. Son col ouvert laissait apercevoir une touffe de poils grisonnants. Il sourit en nous regardant approcher entre les tables occupées par des couples de touristes et leurs gamins braillards. Ses yeux étaient aimables et vides comme ceux d'un serpent amusé. Il agita des mains aux gros doigts boudinés. Des anneaux d'or scintillaient à chacun de ses doigts.

— Mademoiselle Blake, c'est si aimable à vous d'être venue.

Il ne se leva pas pour me saluer. Du coup, je me demandai s'il ne planquait pas quelque chose sur ses genoux – un fusil à canon scié, par exemple. À moins que son éloquence maniérée soit une

affectation, et qu'il ne connaisse pas les gestes qui allaient avec. Ou qu'il ne me considère tout simplement pas comme une dame. C'était une possibilité.

Shang-Da s'était déplacé sur le côté pour faire face à Milo. Je concentrai mon attention sur Niley et sur le troisième homme. Il avait l'air aussi inoffensif que les occupants des autres tables, comme s'il aurait été plus à sa place au milieu de gens normaux faisant des choses normales.

Niley me tendit sa main. Je la pris. Sa poignée de main fut trop rapide – ce fut à peine s'il me toucha.

– Voici Howard, dit-il en désignant le jeune homme assis près de lui.

Howard ne broncha pas. Je lui tendis ma main. Ses grands yeux bruns s'écarquillèrent encore davantage, et je remarquai qu'il avait peur de moi. Intéressant...

– Howard ne serre jamais la main à personne, déclara Niley. Il possède un don de clairvoyance assez développé. Je suis sûr que vous comprendrez.

Je hochai la tête.

– Je n'ai jamais rencontré de clairvoyant prêt à toucher volontairement un étranger. Trop de risques de capter quelque chose de déplaisant.

Niley acquiesça.

– Exactement, mademoiselle Blake. Exactement.

Je m'assis. Richard se glissa dans la chaise la plus proche de moi. Le regard de Niley se posa sur lui.

– Monsieur Zeeman, nous nous rencontrons enfin.

Richard le dévisagea de derrière ses lunettes noires.

– Pourquoi l'avez-vous tuée ?

C'était si brusque que je frémis. Je dus faire un geste sans m'en rendre compte, car Richard aboya :

– Je ne suis pas venu ici pour jouer.

– Moi non plus, répliqua Niley. Si vous voulez bien m'accompagner aux toilettes des hommes, j'aimerais vérifier que vous ne portez pas de micro. Milo fouillera votre garde du corps.

— Shang-Da, dit Richard. Il s'appelle Shang-Da.

Le sourire de Niley s'élargit. S'il continuait comme ça, son visage n'allait pas tarder à se fendre en deux.

— Bien sûr.

— Et qui va me fouiller ? demandai-je. Howard ?

Niley secoua la tête.

— Mon autre associé est un peu en retard.

Il se leva. En fin de compte, il n'avait rien sur ses genoux. Paranoïa, quand tu nous tiens...

— Allons-y, monsieur Zeeman. Puis-je vous appeler Richard ?

— Non, répondit Richard d'une voix basse, presque grondante.

Comme il repoussait sa chaise, je lui touchai le bras et levai les yeux vers lui, essayant de lui ordonner du regard de ne rien faire de stupide.

Niley lui prit l'autre bras et glissa le sien dessous comme il l'aurait fait avec une femme aimée. Il lui tapota l'avant-bras.

— Mais c'est que vous êtes drôlement séduisant..., susurra-t-il.

Richard me jeta un dernier coup d'œil avant de se laisser entraîner vers les toilettes. À cet instant, j'aurais donné cher pour voir ses yeux. D'habitude, c'est moi qui me fais brancher par les méchants.

Shang-Da recula pour laisser Milo sortir de derrière la table. Ils s'éloignèrent ensemble, sans se toucher. Il y avait entre eux une tension assez épaisse pour marcher dessus.

Je me retrouvai seule avec Howard, et le dos tourné vers la porte. Je changeai de chaise, réquisitionnant celle de Milo pour pouvoir surveiller l'entrée. Cela me rapprocha d'Howard, qui n'eut pas l'air d'aimer ça. Je sentais comme un maillon faible...

— Vous êtes vraiment bon ? lui demandai-je.

— Assez pour avoir peur de vous, répondit-il.

Je fronçai les sourcils.

— Je ne fais pas partie des méchants, Howard.

— Je vois votre aura, dit-il d'une voix que j'entendis à peine par-dessus le brouhaha des autres voix et le cliquetis des couverts.

La serveuse nous apporta des verres d'eau et des menus. Je lui

dis que les autres allaient revenir, mais que je n'étais pas certaine que nous commanderions tous. Elle me sourit et s'en fut.

Je reportai mon attention sur Howard.

— Donc, vous voyez mon aura. Et alors ?

— Je sais combien vous êtes puissante, Anita. Je le sens.

— Moi, je ne vois pas votre aura, Howard. Je sens un peu de votre pouvoir, mais pas beaucoup. Épatez-moi. Montrez-moi ce dont vous êtes capable.

— Pourquoi ?

— Peut-être que je m'ennuie...

Il s'humecta les lèvres.

— Donnez-moi un objet personnel. Quelque chose d'inoffensif. Pas d'armes, et rien de magique.

Cela limitait considérablement mes options. Je finis par ôter la croix que je portais autour du cou et fis couler la chaîne dans sa main tendue.

— Faites bien attention à ne pas me toucher, recommanda-t-il.

J'obtempérai. Il referma la main sur ma croix. Il ne ferma pas les yeux, mais je savais qu'il ne voyait plus le restaurant. Il regardait quelque chose bien au-delà, et je sentis son pouvoir onduler sur moi tel un minuscule courant électrique.

— Je vois une femme âgée... Votre grand-mère. (Il cligna des yeux et me fixa du regard.) Elle vous a donné ceci quand vous avez décroché votre diplôme d'études secondaires.

Je hochai la tête.

— Très impressionnant.

Je ne m'étais mise à porter cette croix que très récemment. J'y tenais beaucoup ; or, on m'avait piqué pas mal d'autres croix au fil des ans. Mais depuis peu, j'éprouvais le besoin de porter quelque chose de spécial. Grand-maman Blake me l'avait offerte avec un petit mot disant : « Puisse ta foi être aussi solide que cette chaîne et aussi pure que cet argent. » Et Dieu sait que j'avais eu besoin de toute la pureté disponible ces derniers temps.

Le regard d'Howard me dépassa et se fixa sur quelque chose à l'autre bout de la salle. Sa respiration s'interrompit un instant,

comme en un hoquet silencieux. Je pivotai dans ma chaise pour voir ce qui avait ainsi capturé son attention.

L'homme devait mesurer près de deux mètres dix et peser plus de deux cent cinquante kilos. Son visage était totalement imberbe – pas juste rasé de très près. Il n'avait même pas de cils. Ses traits étaient tellement lisses qu'ils avaient quelque chose de presque irréel. Ses yeux d'un gris délavé paraissaient trop petits pour sa grosse tête. Il portait une chemise noire qui dépassait sur un pantalon noir, et des chaussures de la même couleur. La peau de ses bras et de son visage était incroyablement blanche, comme s'il n'avait jamais vu le soleil de sa vie.

Je ne sentis aucun pouvoir ramper sur ma peau – bien au contraire. Cet homme me paraissait complètement vide. *Trop* vide, comme s'il dissimulait quelque chose.

Je me levai. J'étais perturbée un peu à cause de sa taille, et un peu parce que le nouveau venu ne dégageait rien, comme s'il n'était pas là. Quand quelqu'un se donne autant de mal pour se protéger, ce n'est pas bon signe. Généralement, ça signifie qu'il a quelque chose à cacher. Si c'était le sorcier qui avait tué Betty, je savais exactement ce qu'il cachait.

L'homme s'immobilisa devant nous. Howard s'enveloppa de ses bras et fit les présentations.

– Linus, voici Anita Blake. Anita, voici Linus Beck.

Sa voix était montée dans les aigus, comme s'il avait peur. Apparemment, il avait peur d'un paquet de gens.

Linus Beck baissa les yeux vers moi et me sourit.

– Enchanté de faire votre connaissance, Anita, dit-il d'une voix surprenante – la voix délicate d'un soprano. J'ai si rarement l'occasion de rencontrer d'autres pratiquants des arts...

– Nous ne pratiquons pas le même genre d'art, Linus, le détrompai-je.

– En êtes-vous si sûre ?

– Absolument. (Même debout, je devais me tordre le cou pour le regarder.) Pourquoi Niley a-t-il besoin d'un clairvoyant de premier ordre et d'un sorcier noir ?

Linus Beck eut un sourire presque chaleureux.

— Vous connaissez le terme correct. Ça me fait plaisir.

— Je suis ravie de l'apprendre. Maintenant, répondez à ma question.

— Dès que je vous aurai fouillée pour m'assurer que vous ne portez pas de micro, je répondrai à toutes vos questions.

Je scrutai ses grosses paluches blanches. Franchement, je n'avais aucune envie qu'il me touche. Même ses bras étaient dénués de poils, recouverts d'un simple duvet doré comme celui d'un enfant. Un déclic se fit dans ma tête. Je levai les yeux vers lui. Peut-être cela se vit-il sur mon visage, ou peut-être le lut-il dans mon esprit mais je ne pense pas.

— Ma virilité fut sacrifiée il y a bien des années, afin que je puisse mieux servir mon maître.

Je clignai des yeux.

— Vous êtes un eunuque.

Linus acquiesça.

Je voulus demander pourquoi, mais je m'abstins. Aucune des réponses qu'il aurait pu me fournir ne m'aurait satisfaite, alors pourquoi me donner cette peine ?

— Vous faites partie de quel groupe : les sociopathes, les psychopathes ou les schizophrènes ?

Son sourire s'évanouit.

— Des tas de gens m'ont déjà traité de fou, Anita. Ils se trompaient. Mais il est vrai que j'entends des voix. Celle de mon maître, notamment.

— Oui, mais les premières voix que vous avez entendues venaient-elles de lui ou d'un déséquilibre chimique dans votre cerveau ?

Linus se rembrunit.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Je soupirai. Il ne mentait probablement pas. Contrairement aux Wiccans, les sorciers noirs puisent leur magie à une source démoniaque – ou pire. Ils doivent négocier pour l'obtenir, et vendent leur âme pour de l'argent, du confort, du sexe ou du pouvoir. Mais certains d'entre eux, fragilisés par une maladie

mentale ou un défaut de caractère qui attire le mal vers eux, souffrent juste d'une forme de possession.

Niley réapparut à l'angle de la salle, suivi par les trois autres. Il ne tenait plus la main de Richard. La colère pinçait le visage de ce dernier. Shang-Da et Milo arboraient une expression impassible, comme si rien ne s'était passé. Quant à Niley, il avait l'air tout content de lui.

Il donna une claque dans le dos de Linus. Celui-ci lui prit la main, la porta à sa bouche et la baisa. Dans le fond, je n'en savais peut-être pas autant sur les eunuques que je le croyais. J'avais toujours pensé qu'ils n'éprouvaient aucune pulsion sexuelle. Peut-être m'étais-je trompée.

— Linus va vous fouiller, annonça Niley. Ensuite, nous pourrons parler.

— Je ne veux pas qu'il me touche. Ça n'a rien de personnel, Linus, mais...

— Vous avez peur de mon maître.

Je hochai la tête.

— Et comment !

— Je suis forcé d'insister pour que Linus s'en charge, mademoiselle Blake, au cas où vous porteriez des artefacts magiques susceptibles de nous nuire.

Je fronçai les sourcils.

— Comme quoi ? Une grenade bénite, par exemple ?

Niley ignora ma remarque.

— Linus va vous fouiller, mais si vous le désirez, un de vos hommes peut vous accompagner.

Je n'aimais pas beaucoup ça, mais c'était sans doute la meilleure offre que nous pouvions espérer de sa part.

La serveuse revint pour prendre notre commande, et je sentis que j'étais affamée. Le *diner* servait des petits déjeuners toute la journée. Je commandai du bacon et des pancakes au sirop d'érable. Richard eut l'air choqué.

— Comment peux-tu penser à manger ? s'exclama-t-il.

— Dans mon métier, on apprend très vite à ne pas se laisser

couper l'appétit par un bête carnage, Richard. Sinon, on change de métier.

— Vous êtes pleine de sens pratique, mademoiselle Blake, me félicita Niley.

Je le dévisageai et sentis un sourire déplaisant relever les coins de ma bouche.

— Ça aussi, c'est une chose qu'on acquiert très vite dans mon métier.

— Parfait. Dans ce cas, nous nous comprenons.

Je secouai la tête.

— Non, monsieur Niley, je ne vous comprends pas. Je sais ce que vous êtes et jusqu'où vous êtes prêt à aller, mais je ne comprends pas pourquoi.

— Et que suis-je donc, mademoiselle Blake ?

Mon sourire s'élargit.

— Un méchant, monsieur Niley. Vous êtes un méchant.

Il acquiesça.

— En effet. Je suis très, très méchant.

— J'imagine que ça fait de nous les gentils...

Il sourit.

— Je sais ce que je suis, mademoiselle Blake, et je m'en accommode. Pouvez-vous en dire autant ?

Nous nous dévisageâmes un long moment.

— Mon état d'esprit ne vous regarde pas, lâchai-je enfin.

— C'est déjà une réponse suffisante en soi.

— Commandons.

Finalement, nous commandâmes tous quelque chose, Richard y compris. Lorsque la serveuse s'éloigna, Linus, Richard et moi nous dirigeâmes vers les toilettes pour que Linus puisse me fouiller. À ce stade-là, je n'avais qu'une seule question :

— Toilettes des hommes ou toilettes des femmes ?

CHAPITRE 35

Nous utilisâmes les toilettes des hommes. Les mains de Linus étaient étrangement molles, comme s'il n'y avait pas de muscles sous sa peau – juste des os et de la chair. Peut-être avait-il sacrifié d'autres choses que sa virilité pour servir son maître... En tout cas, il était méticuleux. Il passa même ses doigts dans mes cheveux, ce que la plupart des gens oublie de faire. Il se comporta en parfait gentleman, même quand il me palpait des zones délicates. Il ne donna à Richard aucune raison de s'énerver contre lui. Et à moi non plus.

Nous ressortîmes des toilettes en file indienne et regagnâmes notre table. La bouffe n'était pas encore arrivée, mais mon café, si. Tout passe mieux avec un bon café.

De nouveau, nous nous retrouvâmes assis dos à la porte. Si nous étions arrivés les premiers, nous aurions laissé ces chaises-là aux autres donc, c'était dur de râler. Linus prit place à la droite de Niley. Je compris pourquoi ils n'avaient pas choisi un box : Linus n'aurait jamais tenu sur une banquette.

— Vous vouliez parler, Niley. Je vous écoute.

Je sirotai mon café. Il était amer, et il était resté trop longtemps sur le feu, mais le café imbuvable, ça n'existe pas. J'espérais que la bouffe serait meilleure.

— Je veux que vous quittiez la ville, Anita.

— Wilkes et ses hommes nous l'ont déjà demandé. Nous leur avons dit que nous partirions avant le coucher du soleil.

— Oh, je sais ce que vous avez dit au bon shérif.

À présent, Niley ne souriait plus. Ses yeux étaient froids ; toute jovialité avait déserté son visage, comme si le soleil s'était couché à l'horizon et avait abandonné le monde aux ténèbres.

— À mon avis, il ne nous croit pas, Richard, lançai-je sur un ton désinvolte.

— Je me fiche de ce qu'il croit ou pas, répliqua Richard.

Je lui jetai un coup d'œil. Les bras croisés sur sa poitrine, il foudroyait Niley du regard. Il aurait eu l'air beaucoup plus menaçant sans son tee-shirt orné d'un lamantin, mais il réussissait quand même à faire passer le message. Donc, il n'était pas décidé à livrer cette joute verbale avec moi. Tant pis. Je le laissai à sa colère silencieuse et poursuivis toute seule :

— Pourquoi est-il si important que nous quittions la ville, monsieur Niley ?

— Je vous l'ai déjà expliqué au téléphone. Les esprits disent que se dresser contre vous, c'est la mort assurée. Je secouai la tête.

— Quels esprits ?

— En plus de ses autres talents, Howard utilise une planche Ouija. Les esprits l'ont mis en garde contre une Dame la Mort, une femme qui causerait ma perte. Cet avertissement nous a été délivré en association avec la vente du terrain qui m'intéresse. Lorsque j'ai entendu parler de votre présence à Myerton, j'ai compris aussitôt qui était Dame la Mort. Les esprits disent que si je vous affronte directement, vous me tuerez.

— Donc, vous avez envoyé Wilkes et ses brutes pour me faire peur.

— Oui, et j'ai engagé deux gars du coin pour vous éliminer. Sont-ils morts ?

Je souris.

— Je n'ai pas fouillé vos sbires pour voir s'ils portaient des micros, n'est-ce pas ?

Niley eut l'air de trouver ça amusant.

— Non, en effet. Mais je présume que ces deux hommes ne viendront pas réclamer la seconde partie de leur paiement.

— Vous pouvez présumer, acquiesçai-je.

La serveuse apporta notre commande. Aucun de nous ne pipa mot comme elle arrangeait les assiettes sur la table. Elle posa un flacon de sirop d'érable devant moi et demanda s'il nous faudrait autre chose. Nous secouâmes tous la tête, et elle s'éloigna.

Je baissai les yeux vers mon bacon et mes pancakes en regrettant de les avoir commandés. Je n'étais plus d'humeur à balancer des réparties spirituelles. Je voulais juste en terminer au plus vite.

— Si vous n'êtes pas censé m'affronter directement, pourquoi avez-vous modifié vos plans ? Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?

Niley sourit et découpa un morceau de son omelette.

— Ne jouez pas les oies blanches avec moi, Anita. Nous savons tous les deux que Wilkes n'a pas les tripes nécessaires pour ce genre de boulot. Si vous le poussez à bout, il se résoudra peut-être à vous flinguer, mais il n'est pas de taille à vous faire peur. Pas vraiment. Du coup, sa menace manque de poids.

Il mit le morceau d'omelette dans sa bouche et mâcha.

— Donc, la suite de notre conversation, c'est que vous allez me menacer à sa place ? demandai-je en versant du sirop sur mes pancakes.

Niley se tamponna la bouche avec sa serviette et secoua la tête.

— Je garde ça pour la fin. En attendant... Allez-y, posez-moi vos questions.

— Pourquoi désirez-vous tellement acquérir ce terrain ?

Richard s'agita dans sa chaise et se pencha en avant. Cette question le travaillait depuis plus longtemps que moi.

— Parce qu'il abrite une relique, répondit Niley. Je dois l'acheter pour pouvoir organiser des fouilles et mettre la main sur cette relique.

— Quelle relique ?

Niley sourit.

— La lance qui a transpercé le flanc du Christ.

Je le fixai du regard. Il n'avait pas l'air de plaisanter.

— C'est un mythe, Niley, dis-je enfin.

— Vous ne croyez pas au Christ ?

— Bien sûr que si, mais les lances romaines n'étaient pas conçues pour durer des millénaires. Celle dont vous parlez n'existe plus depuis longtemps.

— Croyez-vous au Graal ?

— Le Graal est un fait historique. Il a été trouvé et perdu deux fois durant l'histoire documentée. La lance n'a jamais été authentifiée. Des gens se la sont transmises comme les ossements d'un saint, mais ce n'est qu'un appât pour les âmes crédules.

— Ai-je l'air d'une âme crédule, Anita ?

— Non, admis-je. Comment cette lance serait-elle arrivée dans les montagnes du Tennessee ?

— Elle a été offerte au président James Madison.

Je fronçai les sourcils.

— Je ne me souviens pas que mes cours d'histoire aient mentionné cela.

— Une lance romaine figurait sur la liste des cadeaux envoyés par une certaine principauté du Moyen-Orient. Malheureusement, elle fait partie des objets qui ont disparu après que les Anglais ont brûlé et pillé Washington en 1815, révéla Niley.

— Mmmh. Je me rappelle avoir lu quelque chose sur l'incendie de la Maison-Blanche durant la guerre de 1812. Admettons que vous ayez raison. Comment cette lance aurait-elle atterri ici ?

— Je l'ignore. Mais Howard a pu suivre sa piste à l'aide de ses dons psychiques. Les esprits nous ont conduits jusqu'ici. Nous avons engagé un devin pour préciser notre périmètre de recherche. Et ce périmètre s'inscrit dans les limites du terrain de Greene.

— Et alors ? intervint Richard. Vous n'êtes pas obligé d'acheter le terrain pour le fouiller. Vous n'êtes pas obligé de chasser les trolls.

— La lance pourrait être ensevelie n'importe où, Richard. Et je ne crois pas que Greene apprécierait qu'on retourne sa propriété privée à moins de l'avoir achetée au préalable.

— Je suis étonnée que Greene soit toujours en vie, fis-je remarquer.

— Nous avons examiné le testament de son père. Saviez-vous qu'en cas de décès de son fils, le terrain deviendrait une réserve animalière ? Feu Ivan Greene nourrissait apparemment beaucoup

d'affection pour vos trolls, monsieur Zeeman.

— Je n'étais pas au courant, avoua Richard.

— Pourquoi l'auriez-vous été ? John Greene, le fils d'Ivan, souhaite nous vendre son terrain. Il nous a récité toutes les dispositions testamentaires prises par son père. Il s'en plaignait, mais c'est ce qui lui a sauvé la vie. Donc, nous devons acheter le terrain, et pour ça, il faut que les trolls partent... À moins que vous cessiez de vous opposer à la vente devant le tribunal. (Niley sourit à Richard.) Pourriez-vous faire ça pour moi, Richard ? Pourriez-vous tout simplement nous laisser acheter ce terrain ? Je vous promets que nous dérangerons vos trolls le moins possible.

Richard se pencha vers moi et chuchota :

— C'est toi qui me fais du pied ?

Je le dévisageai.

— Non.

Il recula bruyamment sa chaise, se rapprochant de moi et passant un bras sur le dossier de la mienne.

— Quand vous serez propriétaire du terrain, Niley, vous pourrez faire venir des bulldozers, et nous n'aurons plus aucun moyen de vous en empêcher. La seule chose que nous puissions faire, c'est bloquer la vente.

— Vous me décevez, Richard. Après notre petit tête-à-tête dans les toilettes, je pensais que nous étions amis.

Richard s'empourpra jusqu'à la racine des cheveux.

— Pourquoi avez-vous tué Betty ?

— Mais pour faire accuser les trolls de meurtre, évidemment. Je pensais que vous l'auriez compris tout seul.

— Pourquoi Betty ?

Ce fut Linus qui répondit, de sa voix haut perchée et musicale.

— C'était une menteuse, une traîtresse et une traînée. Elle s'était déjà ouverte au mal.

Le pouvoir de Richard souffla depuis le bras posé sur le dossier de ma chaise. Une aura de chaleur presque visible l'enveloppa et anima quelque chose au plus profond de moi.

Je lui posai une main sur la cuisse. Il sursauta, puis comprit que

c'était moi et se ressaisit. Je lui envoyai des pensées apaisantes. Mais il ne pensait qu'à Betty, si fort que je ne pus m'empêcher de revoir son corps. L'image de ses seins déchiquetés s'imposa à mon esprit.

Richard se leva si brusquement que sa chaise se renversa. Ses mains agrippaient la table, et il vacillait. Je crus qu'il allait s'évanouir. Je fis mine de le toucher, mais la peur me retint. La peur de lui faire voir autre chose. Shang-Da se leva d'un bond et lui prit le bras. Autour de nous, le brouhaha s'était évanoui. Tout le monde nous regardait.

— Richard, rassieds-toi, s'il te plaît, murmurai-je.

Shang-Da l'aida à s'asseoir. Nous attendîmes en silence que les conversations reprennent autour de nous et que les autres clients recommencent à manger. Puis Howard chuchota :

— Vos auras ont convergé l'espace d'une seconde. Elles se sont mêlées et embrasées. Qu'êtes-vous donc l'un pour l'autre ?

— Betty n'était pas parfaite, mais elle ne méritait pas de mourir ainsi, dit Richard d'une voix étranglée.

Il inclina la tête, et je constatai qu'il pleurait. Je tendis une main hésitante et lui frottai doucement le dos.

— Votre plan pour faire accuser les trolls de sa mort a échoué. Que comptez-vous faire maintenant ?

— Peu importe ce que nous comptons faire, Anita, répliqua Niley. Vous ne serez plus là pour le voir.

— Nous avons dit à Wilkes que nous quitterions la ville.

Richard ôta ses lunettes de soleil et s'essuya les yeux avec ses paumes.

— Regardez-moi, s'il vous plaît, Richard, réclama Niley.

Peut-être était-ce parce qu'il avait dit « s'il vous plaît », mais Richard leva la tête vers lui sans réfléchir.

— Quels yeux magnifiques..., commenta Niley. Vous êtes une petite veinarde, Anita.

Richard repoussa sa chaise comme pour se lever. Je posai une main sur son bras. Ses muscles étaient si durs et si tendus qu'ils vibraient du désir de bondir par-dessus la table pour se jeter sur Niley. Du moins, c'est ce qu'il me sembla.

— Je veux m’assurer que vous partiez. Récemment, les esprits ont parlé à Howard d’une bête qui aiderait la Dame. Je crois que je l’ai sous le nez.

— Comment l’avez-vous découvert ? interrogeai-je.

Richard remit ses lunettes et rapprocha sa chaise de la table. Ses épaules étaient tellement contractées que les coutures de son tee-shirt semblaient prêtes à se déchirer.

— Les vampires locaux ne vous apprécient guère, répondit Niley. Je les ai contactés pour voir s’ils savaient quelque chose au sujet de la lance. Certains d’entre eux vivent dans le coin depuis assez longtemps pour avoir assisté à son ensevelissement. Malheureusement, ils n’étaient au courant de rien, mais ils m’ont raconté des choses très intéressantes sur vous, Richard et le Maître de Saint Louis. D’après eux, vous formeriez un ménage à trois – bien que Richard répugne à admettre tout intérêt envers les membres de son sexe.

— Ne croyez pas tout ce que vous entendez, Niley, surtout si ça vient de gens qui ne nous aiment pas. Nos ennemis inventent toujours de meilleures rumeurs que nos amis.

Niley fit la moue.

— Dommage. Mais ça explique que mes avances n’aient pas été bien accueillies. (Il éclata de rire, puis nous dévisagea très sérieusement.) Le moment est venu de vous menacer.

— Faites de votre mieux.

— Il me semble qu’une fléchette de tranquillisant serait idéale pour capturer Richard. Quand il reprendra connaissance, il sera attaché par des chaînes en argent et allongé sur le ventre. Nu. Je le violerai, et je prendrai mon pied. Puis je laisserai Linus lui trancher la gorge, et Linus aussi prendra son pied. (Niley tourna vers moi un regard glacial.) Quant à vous, Anita, je vous donnerai à Linus pour son maître.

Linus se tourna vers moi. Il avait toujours le même aspect, mais ma peau tenta de se détacher de mon dos pour aller se planquer en rampant. Tous les poils de mes bras se hérissèrent. Un vent maléfique souffla à travers le restaurant si gai et si brillamment éclairé.

Howard hoqueta et s'enveloppa de ses bras. Je fixai Linus du regard sans essayer de dissimuler la frousse qu'il me flanquait. Oui, j'avais peur de lui et de ce qui se cachait en lui.

Niley éclata d'un rire grave et plaisant.

— Cette fois, je crois que nous nous comprenons, Anita.

Richard pivota vers Linus. Lui aussi, il avait la chair de poule. Plantant son regard dans celui du sorcier noir, il récita :

« Comment es-tu tombé des cieux, astre brillant, fils de l'aurore ? »

Dès la fin du premier verset, l'horrible pouvoir diminua d'intensité, et ma peau s'apaisa. Le visage de Linus, en revanche, n'avait plus rien de plaisant.

« Tu es abattu jusqu'à terre, toi qui subjuguais les nations ! poursuivit Richard. Et toi, tu as dit dans ton cœur : “ je monterai aux cieux j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu ” Ésaïe. »

Alors, l'odeur du mal battit en retraite. Elle s'attarda tel un relent de parfum dans une pièce vide, mais sa source s'était tarie. Ou du moins, elle s'était refermée.

— Très impressionnant, Richard, commenta Niley. Ainsi, vous êtes un véritable croyant.

Richard se leva lentement de sa chaise. Il posa une main à plat sur la table et se pencha vers Niley. Je sentis un souffle d'énergie me picoter la peau comme une ligne de chaleur. Sans quitter Niley du regard, il baissa ses lunettes, et je compris ce qu'il faisait. Je sus que ses yeux bruns étaient en train de virer à l'ambre, et que ça n'était pas un accident.

« Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise », conclut Richard à voix basse, en détachant bien les syllabes.

Il remonta ses lunettes sur son nez, se redressa et s'écarta de la table. Lorsqu'il me tendit la main, je la pris sans discuter et le laissai m'entraîner vers la sortie. Shang-Da nous emboîta le pas.

Je risquai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Je ne me changeai pas en colonne de sel, mais je vis le visage de Niley. Et je sus, sans l'ombre d'un doute, qu'il essaierait de nous tuer.

CHAPITRE 36

Je ne demandai même pas à Richard si nous allions quitter la ville. Je connaissais déjà la réponse, et franchement, j'étais d'accord avec lui. S'il existait la moindre chance pour que Niley ait raison et pour que la lance soit vraiment à Myerton, nous ne pouvions pas le laisser s'en emparer. Mais ce n'était pas tout. Richard venait de tracer une ligne dans le sable. D'un côté, le mal ; de l'autre, le bien. Le bien ne peut pas tourner les talons et s'enfuir devant le mal. C'est contre les règles.

Il nous fallut environ trois heures pour boucler nos bagages et faire semblant de quitter la ville. Nous avons chargé Jamil à l'arrière de la camionnette, avec un cercueil de chaque côté pour empêcher son brancard de glisser. Nathaniel avait réussi à se faire labourer les reins en défendant mon honneur – même s'il avait admis qu'il ne s'était pas tant battu que dressé sur le chemin d'un loup-garou excité. De quelque façon qu'il ait été blessé, cela lui valut le droit de monter derrière. Pour ce que j'en savais, il avait peut-être voyagé allongé sur un des cercueils. Cherry avait tenu à monter derrière elle aussi, probablement pour jouer les gardiennes de la paix. Jamil n'avait pas l'air de beaucoup apprécier Nathaniel. J'avais pris le volant de la camionnette. Jason et Zane s'étaient tassés sur la banquette avant près de moi. Richard nous avait suivis dans son 4 x 4 avec Shang-Da et tout l'équipement qu'il avait apporté pour un été de camping et d'études des primates.

Le shérif Wilkes avait envoyé Maiden et Thompson pour nous escorter dans une patrouilleuse bleue et banche. Comme nous

franchissions les limites de la ville, Thompson agita joyeusement la main en signe d'au revoir. Ç'aurait été puéril de lui faire un doigt, aussi me retins-je. Zane s'en chargea pour moi. Jason leur souffla un baiser.

Nous roulâmes pendant plus de une heure pour atteindre le lieu de rendez-vous indiqué par Verne. Nous ne pouvions pas tous loger au même endroit, parce que trop de nouvelles têtes risquaient d'attirer les soupçons. Donc, nous nous séparâmes. Ça ne me plaisait pas beaucoup, mais je devais reconnaître que tous ensemble, nous ressemblions à un cirque ambulante.

Au final, je montai à l'arrière du pick-up de Marianne avec Zane, Cherry et les cercueils. Nathaniel voyagea dans la cabine à cause de sa blessure. Apparemment, celle de Zane guérissait beaucoup plus vite que la sienne. Peut-être que le pouvoir de régénération de Nathaniel était inférieur à celui de Zane, ou peut-être que les blessures par balle guérissaient plus vite que les griffures. Du diable si je le savais.

L'arrière du pick-up était découvert et très inconfortable. Je me calai dans le coin le plus proche de la cabine, entre la paroi métallique et le cercueil de Damian qui me meurtrissait les côtes. Si j'appuyais ma tête sur la paroi, mes dents vibraient. Si je me tenais le dos bien droit, je me prenais une méchante secousse dans le cou à chaque ornière. C'était comme une raclée qui n'en finissait plus. Les chocs se réverbéraient jusque dans la moelle de mes os, et une migraine de la taille de l'Idaho pulsait douloureusement au milieu de mon front. Le soleil était pareil à une boule de feu jaune dans le ciel. Il cognait sans la moindre pitié, et je sentis bientôt de la sueur dégouliner le long de mon visage et de mes bras.

Zane s'était assis dans le coin face à moi, contre le cercueil d'Asher. Son tee-shirt noir trempé de sueur le moulait comme une seconde peau humide. Quant à Cherry, elle portait un tee-shirt blanc auquel la poussière rouge de la route, mêlée à sa propre transpiration, ne tarda pas à donner une couleur de sang séché.

Mes boucles s'étaient changées en une masse emmêlée et poisseuse. Rien à voir avec les jolies anglaises de Shirley Temple ; on aurait plutôt dit un nid à oiseaux pas très regardants sur le rangement. Les cheveux raides des deux léopards-garous s'étaient

tout bêtement aplatis sur leur crâne.

Nous ne faisons aucun effort pour soutenir une conversation. Nous nous abandonnions à la chaleur et aux secousses comme à un genre de coma, une épreuve à endurer en silence plutôt qu'à partager.

Puis le chemin de terre battue déboucha sur une route goudronnée, et le calme revint brusquement.

— Merci, mon Dieu, soupira Cherry.

J'entendais de nouveau. C'était une sacrée amélioration.

— Voiture en face, nous cria Marianne. Planquez-vous.

Nous nous faufileâmes sous la bâche qui dissimulait les deux cercueils. Dessous, il y avait une seconde bâche et des cordes. La toile était sèche, et elle dégageait une odeur de renfermé. Je ne savais pas si j'avais moins chaud à cause de l'ombre, ou plus chaud à cause du manque d'air. Je crus entendre une voiture nous dépasser dans un crissement de gravier, mais Marianne ne nous invita pas à nous relever.

À travers la pénombre moite, mon regard croisa celui de Zane. Nous nous fixâmes du regard d'un air morne pendant quelques instants. Puis je souris, et le léopard-garou me rendit mon sourire. Arrivé à un certain stade de l'inconfort, ou bien vous vous mettez à hurler, ou bien vous choisissez de trouver ça drôle.

Le pick-up s'immobilisa dans une dernière secousse, et le silence s'abattit sur nous comme un coup de poing. Zane éclata de rire.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, protesta Cherry.

— Nous sommes arrivés, les enfants, lança Marianne. Vous pouvez sortir.

Zane et moi nous extirpâmes de dessous la bâche en continuant à glousser. Cherry fronça les sourcils.

— Vous pouvez m'expliquer pourquoi vous vous marrez ?

Nous secouâmes la tête. Si elle ne comprenait pas... Non, nous ne pouvions pas.

Marianne nous rejoignit.

— Ravie de voir que vous êtes de meilleure humeur, Anita.

Je passai les mains dans mes cheveux. Ils étaient à tordre.

— Il vaut mieux pour moi. Je sens que la journée ne va pas s'améliorer.

Marianne se rembrunit.

— Tant de pessimisme chez quelqu'un d'aussi jeune... Ça ne vous va pas.

Elle portait un chemisier blanc sans manches noué sur le ventre, qui ne dévoilait pas son ventre mais faisait quand même plus sexy qu'un chemisier ordinaire. Un short bleu pâle et des tennis blanches complétaient sa tenue. Ses cheveux clairs, mélange de mèches blondes, argentées et blanches, étaient attachés en chignon. Des rides très fines, que je n'avais pas pu voir la veille, marquaient les coins de ses yeux et de sa bouche. Elle devait avoir la cinquantaine bien tassée, mais comme Verne, elle était encore mince et athlétique. La chaleur ne semblait pas l'incommoder ; elle avait l'air toute fraîche et presque trop propre.

— J'ai besoin de prendre une douche, annonçai-je.

— Moi aussi, acquiesça Cherry.

Zane se contenta de hocher la tête.

— Bienvenue chez moi, dit Marianne.

Le pick-up était garé dans l'allée de gravier d'une maison blanche à deux étages. Celle-ci avait des volets jaunes, et un rosier grimpant escaladait un côté du porche de devant. Deux gros bacs de géraniums roses et blancs encadraient les larges marches de bois. Les fleurs étaient grasses et bien arrosées, mais la pelouse flétrie et brunie avait visiblement beaucoup souffert de la canicule. Je ne blâmais pas Marianne, bien au contraire je ne vois pas pourquoi il faudrait arroser l'herbe. Quelques poules au plumage tacheté picoraient la terre desséchée.

— Joli, commentai-je.

Marianne me sourit.

— Merci. La grange est de ce côté, dissimulée par les arbres. J'ai des chevaux et des vaches laitières. Le jardin est derrière la maison. Vous pourrez le voir par la fenêtre de votre chambre.

— Génial.

— Pourquoi ai-je l'impression que mes plants de tomates ne

vous intéressent pas beaucoup ?

— Laissez-moi d'abord prendre une douche, et ils m'intéresseront, promis-je.

— Commençons par décharger les cercueils. Puis vos deux léopards-garous pourront prendre un bain. J'espère qu'il y aura assez d'eau pour trois bains. Si deux d'entre vous pouvaient se laver ensemble, ça économiserait de l'eau.

Je secouai la tête.

— Je ne partage pas.

Cherry haussa les épaules.

— Ça ne me dérange pas de partager avec Zane. (Elle dut lire quelque chose sur mon visage, car elle ajouta :) Nous ne couchons pas ensemble, Anita – bien que nous l'ayons déjà fait. Ce sera... réconfortant. Ça n'a rien de sexuel ; c'est juste...

Du regard, elle quêta l'aide de Marianne. Celle-ci sourit.

— Le contact physique est l'une des choses qui assure l'unité d'une meute ou d'un pard, expliqua-t-elle. Les métamorphes se touchent constamment. Ils se nettoient mutuellement, ils s'occupent les uns des autres.

— Je ne partage pas mon bain, insistai-je.

— Personne ne vous le demande, Anita. Il existe bien des façons de forger un lien au sein d'une meute.

— Je ne fais pas partie de la meute.

— ... Et il existe bien des façons de faire partie d'une meute. J'ai trouvé ma place parmi les loups de Verne pourtant, je ne suis pas lukoi.

Marianne nous laissa décharger les cercueils pendant qu'elle amenait Nathaniel à l'intérieur pour qu'il puisse s'allonger. Zane et Cherry descendirent les cercueils au sous-sol, puis s'en furent prendre leur bain commun.

L'entrée du sous-sol se trouvait à l'extérieur, comme celle d'un cellier à l'ancienne mode. La porte de derrière était en bois, doublée d'une moustiquaire. Elle claqua bruyamment derrière les deux léopards-garous. J'allais les suivre lorsque Marianne sortit de la maison, me barrant le chemin.

Calme et souriante, la vargamor semblait parfaitement en paix au centre de son univers. Son expression sereine me mettait mal à l'aise. Elle me donnait presque des démangeaisons, une envie de hurler et de tout casser jusqu'à ce que son univers soit aussi chaotique que le mien. Comment osait-elle être si sereine alors que je ne savais même plus où j'en étais ?

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon enfant ? J'entends votre confusion comme le bourdonnement d'un essaim d'abeilles à l'intérieur de mes murs.

Une demi-douzaine de sapins s'alignaient tels des soldats à l'arrière de la maison. L'air embaumait la Noël. D'habitude, j'adore cette odeur, mais ce jour-là, je n'étais vraiment pas d'humeur festive.

Je m'adossai aux bardeaux délavés par les intempéries qui recouvraient l'extérieur de la maison. Le Firestar me rentrait dans les reins. Je le sortis et le fourrai dans ma ceinture, sur le devant de mon jean. Je me fichais bien que quelqu'un me voie.

— Vous avez vu Verne.

Marianne me fixa de ses yeux gris, impassibles.

— J'ai vu son cou, si c'est de ça que vous voulez parler.

— Oui, c'est de ça que je veux parler.

— La marque que vous lui avez faite nous prouve deux choses : que vous vous considérez comme son égale – ce qui n'est pas une mince vantardise –, et que vous n'êtes pas satisfaite de son hospitalité. L'une de ces deux choses est-elle inexacte ?

J'y réfléchis un moment.

— Je ne reconnais personne comme mon dominant. Quelqu'un peut être capable de me flanquer une raclée, ou même de me tuer, mais ça ne signifie pas pour autant qu'il vaille mieux que moi. La force et la domination, ce sont deux choses différentes.

— Beaucoup de gens vous contrediraient sur ce point, Anita. Mais je n'en fais pas partie.

— Et, non, je ne suis pas satisfaite de l'hospitalité de Verne. J'ai détruit la plupart des vampires de Colin pour votre meute. Verne était ravi, mais il a quand même refusé que j'emmène mes flingues hier soir. Si je les avais eus, les méchants n'auraient pas failli tuer

Jamil, Jason, Zane... et moi.

— Verne regrettait ce qu'il avait fait sans quoi, il ne vous aurait pas offert sa gorge.

— Soit. Mais je n'avais pas l'intention de le marquer. Je n'ai pas fait exprès. Vous comprenez, Marianne ? Je n'ai pas fait exprès. Ce matin, je ne me contrôlais pas davantage que la nuit dernière avec le munin. Je me suis laissé submerger par l'odeur du sang et de la chair tiède. C'était... effrayant.

Marianne éclata de rire.

— Effrayant ? C'est tout ce que vous trouvez à dire ? (Elle secoua la tête.) Vous êtes l'Exécutrice, et vous possédez une puissance redoutable, mais vous êtes encore si... jeune.

Je levai les yeux vers elle.

— Vous voulez dire, naïve.

— Pas au sens où on l'entend habituellement, rectifia Marianne. Je suis certaine que vous avez vu bien plus de sang et de violence que moi. Cette violence souffle votre pouvoir. Vous l'attirez et la recherchez simultanément. Mais il reste en vous quelque chose de pur et d'enfantin. Aussi blasée que vous deveniez, une partie de vous sera toujours plus encline à s'exclamer « et zut ! » plutôt que « nom de Dieu ! ».

L'intensité de son regard me donnait envie de me tortiller ou de partir en courant.

— Je suis en train de perdre le contrôle de ma vie, Marianne, et le contrôle, c'est très important pour moi, soupirai-je.

— Je dirais même que c'est l'une des choses qui compte le plus à vos yeux.

Je hochai la tête, et mes cheveux se prirent dans la peinture écaillée des bardeaux. Je m'écartai du mur et vins me planter devant Marianne.

— Comment puis-je reprendre le contrôle ? Vous semblez détenir toutes les réponses.

De nouveau, elle éclata de ce rire à la fois bon enfant et sensuel.

— Toutes les réponses, non. Mais toutes celles que vous cherchez, peut-être. Je sais que le munin reviendra, probablement lorsque vous vous y attendrez le moins ou lorsque vous aurez le plus

besoin de votre précieux contrôle. Il risque de vous submerger et de coûter la vie à vos proches, comme il aurait pu le faire la nuit dernière. Seule l'intervention de Verne a épargné à Richard de devoir tuer pour vous rejoindre.

— Raina adorerait entraîner l'un de nous dans la tombe, acquiesçai-je, l'air sombre.

— J'ai senti le plaisir que la destruction lui procurait. Vous êtes attirée par la violence, mais uniquement en tant que moyen de servir vos objectifs. C'est un outil que vous utilisez à la perfection. Pour votre ancienne lupa, c'était juste une force destructrice, une fin en soi. Et la seule chose qui l'intéressait vraiment. Je trouve ça ironique que quelqu'un d'aussi négatif ait également été une guérisseuse.

— La vie est pleine d'ironie, approuvai-je sur un ton sarcastique.

— Mais vous avez une chance de transformer son munin – son essence – en quelque chose de positif. D'une certaine façon, vous pourriez aider son esprit à résoudre une partie de ses problèmes karmiques.

Je fronçai les sourcils. Marianne agita les mains.

— Toutes mes excuses. Je vais tâcher de ne pas vous assommer avec trop de termes philosophiques. Je pense pouvoir vous aider à appeler et à contrôler le munin. Je pense qu'ensemble, nous pouvons apprendre à maîtriser les différentes sortes de pouvoir qui s'offrent à vous en ce moment. Je peux vous enseigner à chevaucher non seulement le munin, mais aussi le maître vampire avec lequel vous couchez, et même votre Ulfric. Vous êtes la clé de leur relation, Anita, le pont qui les relie. Leurs sentiments pour vous renforcent le lien qui a été tissé entre vous trois. Je peux faire de vous la cavalière et non la monture.

Il y avait dans son expression quelque chose de farouche et d'intense qui fit réagir ma peau. Elle pensait ce qu'elle disait ; elle le croyait. Et bizarrement, moi aussi.

— Je veux le contrôler, Marianne. Je veux tout contrôler, dis-je avec ferveur. En ce moment, je le désire plus que n'importe quoi d'autre. Si je ne peux pas l'arrêter, je veux le contrôler.

Marianne eut un sourire qui fit pétiller ses yeux.

— Tant mieux. Dans ce cas, commençons par la première leçon.
Je me rembrunis.

— Quelle leçon ?

— Venez à l'intérieur, Anita. La première leçon vous y attend, si votre cœur et votre esprit sont suffisamment ouverts.

Sur ces mots, elle rentra dans la maison sans m'attendre.

Je restai plantée sous le porche, dans la chaleur étouffante de ce mois d'août. Si mon cœur et mon esprit étaient suffisamment ouverts. Que diable cela signifiait-il ? Bah, comme on dit toujours, il n'y avait qu'un seul moyen de le découvrir. Je poussai la moustiquaire et entrai. La leçon numéro un m'attendait.

CHAPITRE 37

Marianne me conduisit à la chambre où elle avait installé Nathaniel. C'était une grande pièce située au rez-de-chaussée. Quelques heures plus tôt, elle aurait été baignée par la lumière matinale, mais en ce début d'après-midi, elle était plongée dans la pénombre.

La fenêtre était ouverte, et une brise légère agitait les rideaux de dentelle blanche. Un petit ventilateur rotatif reposait sur une chaise, tourné vers le lit de façon à pouvoir rafraîchir son occupant. Le papier peint était blanc cassé, avec un petit liseré de fleurs roses. Une grosse tache d'eau brunâtre, pareille à un test de Rorschach géant, s'étalait dans un coin du plafond.

Le lit à baldaquin en laiton était peint en blanc. Le couvre-lit en patchwork semblait avoir été cousu à la main, essentiellement avec des carrés de tissu à fleurs roses et violettes. Marianne l'avait plié et posé sur le gros coffre en bois de cèdre placé sous la fenêtre.

— Il fait trop chaud pour garder un couvre-lit, avait-elle expliqué.

Nathaniel gisait nu sur les draps roses. Marianne les rabattit sur ses cuisses et lui tapota l'épaule en un geste très maternel. J'aurais bien demandé au léopard-garou de s'habiller, mais je voyais clairement ses blessures pour la première fois. Des griffes l'avaient lacéré en diagonale, depuis le milieu de son dos jusqu'à sa fesse droite. Les sillons étaient déchiquetés, plus profonds vers le haut que vers le bas. Porter des vêtements par-dessus, ça avait dû faire très mal à Nathaniel.

J'étais surprise qu'il ne m'ait pas montré ses plaies plus tôt. D'habitude, le moindre prétexte lui est bon pour exhiber son corps. Qu'est-ce qui avait changé ?

Marianne désigna le téléphone posé sur la table de chevet.

— Au cas où votre ami policier vous appellerait. J'ai un téléphone sans fil pour les appels normaux, mais celui-ci est réservé aux affaires qui concernent la meute.

— Pour que personne ne surveille « accidentellement » le téléphone sans fil, devinai-je.

Marianne hocha la tête. Elle se dirigea vers la coiffeuse que surmontait un gros miroir ovale, et dont les tiroirs s'ornaient de boutons ronds en marbre.

— Quand j'étais petite et que je me sentais triste ou seule, surtout quand il faisait aussi chaud, ma mère défaisait mes tresses et me brossait les cheveux jusqu'à ce qu'ils soient pareils à de la soie. (Elle se retourna, une brosse à la main.) Aujourd'hui encore, quand je n'ai pas le moral, un de mes plus grands plaisirs est de me faire brosser les cheveux par une amie.

Je la dévisageai.

— Vous voulez que je vous brosse les cheveux ?

Marianne eut un sourire éblouissant et charmeur, qui ne m'inspira rien de bon.

— Non, je veux que vous brossiez les cheveux de Nathaniel.

Je continuai à la fixer des yeux.

— Vous voulez bien me la refaire ?

Elle s'approcha de moi et me tendit la brosse sans se départir de son immense sourire.

— L'une des choses qui vous rend si vulnérable à Raina, c'est votre propre pudibonderie.

— Je ne suis pas pudibonde, protestai-je.

— Disons prude, si vous préférez.

Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— Ça signifie que chaque fois qu'un lycanthrope se déshabille, vous êtes gênée. Chaque fois que l'un d'eux vous touche, vous

prenez ça pour une avance sexuelle. Mais ce n'est pas toujours le cas. Une meute saine se bâtit sur un millier de contacts physiques réconfortants, sur un million de caresses tendres. C'est comme quand vous construisez une relation avec un homme aimé. Chaque fois que vous vous touchez, vos liens se renforcent.

Je me rembrunis davantage.

— Vous venez de dire que ça n'était pas sexuel.

Marianne hésita.

— Changeons de métaphore. C'est comme quand vous construisez une relation avec un nouveau-né. Chaque fois que vous le prenez dans vos bras, que vous le nourrissez quand il a faim, que vous le changez quand il a fait pipi, que vous le réconfortez quand il a peur... Tous ces gestes intimes forgent un lien entre vous. Une relation de parent à enfant s'appuie sur des années de dépendance mutuelle. C'est pareil pour une relation entre membres de la même meute – ou du même pard.

Je jetai un coup d'œil vers le lit. Nathaniel était toujours allongé là, presque nu à l'exception du drap qui recouvrait ses jambes. Je reportai mon attention sur Marianne.

— Si Nathaniel était un bébé, ça ne me poserait pas de problème de le voir nu. J'aurais peur de le laisser tomber, mais je ne me sentirais pas embarrassée.

— C'est justement là où je voulais en venir. (Marianne me tendit la brosse.) Si vous contrôliez le munin, vous pourriez guérir ses blessures. Vous pourriez faire disparaître sa douleur.

— Vous n'êtes pas en train de suggérer que j'invoque Raina à dessein ? m'exclamai-je, choquée.

— Non, Anita. C'est la première leçon, pas l'examen final. Aujourd'hui, je veux juste que vous appreniez à être plus détendue en présence de métamorphes nus. Si vous arrivez à vous désensibiliser aux situations les plus anodines, je pense que Raina aura moins de prise sur vous. Quand vous vous dérobez à ce type de situation, cela crée un vide, un endroit dans lequel vous refusez de vous aventurer. Du coup, Raina occupe ce vide et vous force à aller beaucoup plus loin que vous ne seriez allée de vous-même.

— Et en quoi cela va-t-il m'aider de brosser les cheveux de

Nathaniel ? demandai-je, les bras croisés sur ma poitrine pour ne pas prendre la brosse que Marianne me tendait.

— Ce n'est qu'une toute petite chose, Anita. Un moyen de le réconforter pendant que nous attendons l'arrivée du docteur Patrick. Patrick lui fera une anesthésie locale, mais le produit cessera de fonctionner avant qu'il ait fini de le recoudre. Le métabolisme des lycanthropes est trop rapide pour une anesthésie locale, et une anesthésie générale, c'est toujours plus délicat. L'aura de pouvoir de Nathaniel est si faible que ça pourrait lui être fatal.

Je levai les yeux vers Marianne et soutint son regard gris si calme, si sérieux.

— Vous êtes en train de me dire que le docteur le recoudra à vif.
Elle me fixa des yeux sans répondre.

— Et que ce sera ma faute, parce que je pourrais le guérir si je savais contrôler le munin.

Elle fit un signe de dénégation.

— Ce n'est pas votre faute, Anita. Pas encore. Mais le munin est un outil, au même titre que vos pistolets ou votre nécromancie. Lorsque vous le maîtriserez, vous pourrez en faire des choses merveilleuses. Vous devez considérer votre faculté à l'invoquer comme un don plutôt que comme une malédiction.

Je secouai la tête.

— Vous êtes sortie du cadre de la première leçon depuis un moment déjà.

Marianne sourit.

— Peut-être. Mais prenez cette brosse, et faites cette toute petite chose. Pas pour moi, ni même pour Nathaniel : pour vous. Réappropriiez-vous cette partie de vous qui détourne les yeux de sa nudité. Donnez à Raina moins d'emprise sur votre cœur.

— Et que se passera-t-il si je ne peux pas m'empêcher de me sentir gênée ou de penser à des trucs sexuels ? Que se passera-t-il si Raina en profite pour se manifester et qu'elle essaie de me manger ?

Le sourire de Marianne s'élargit.

— Dans ce cas, je vous aiderai, mon enfant. Nous vous aiderons tous. C'est à ça que sert une meute.

— Nathaniel n'est pas davantage lukoi que moi.

— Lukoi ou pard, ça ne fait aucune différence pour vous, Anita. Vous êtes la souveraine des deux châteaux. Être à l'aise avec les pard vous aidera à être à l'aise avec les lukoi.

Elle prit ma main droite et l'extirpa du creux de mon coude gauche, fourra la brosse dedans et referma mes doigts dessus.

— Restez avec lui, mon enfant. Attendez votre coup de fil. Ne répondez qu'au téléphone posé sur la table de chevet. Seuls les membres de la meute appelleront ce numéro. Vous ne pouvez pas répondre sur mon autre ligne parce que vous vous avez quitté la ville. N'allez pas non plus ouvrir si on sonne à la porte.

— Vous parlez comme si vous alliez partir.

— Vous devez apprendre à être à l'aise avec vos gens, Anita. Il vaut mieux que je ne sois pas là pour vous surveiller.

Marianne m'entraîna vers le lit. Elle voulut me forcer à m'asseoir, mais je résistai. À moins de me pousser, elle n'allait pas y arriver. Elle émit un petit bruit désapprobateur.

— Tsss. Comme vous voudrez. Restez là et ne faites rien si ça vous chante. La décision vous appartient. Mais au moins, restez là.

Et elle sortit.

Je restai plantée au milieu de la pièce où je l'avais suivie, comme une enfant qui ne veut pas que sa mère l'abandonne le premier jour d'école. Je tenais toujours la brosse dans ma main. Elle avait l'air aussi antique que le reste de la chambre. Elle était en bois, peinte en blanc et vernie. Le vernis s'était craquelé, mais il tenait bon. Je frottai les poils très pâles sur le dos de mon autre main. Ils étaient aussi doux qu'ils en avaient l'air, aussi soyeux que ceux d'une brosse pour bébé. Du diable si je savais en quoi ils étaient faits.

Je jetai un coup d'œil à Nathaniel. Il me fixait de ses yeux si particuliers. Son visage était neutre, comme si rien de tout cela ne le touchait, mais son regard, lui, était très expressif. Le coin de ses paupières était crispé comme s'il s'attendait que je le rejette, à ce que je le laisse seul dans cette pièce inconnue pour attendre le docteur qui le recoudrait à vif.

Il n'avait que dix-neuf ans, et dans cette position, il ne faisait

pas plus. En fait, il faisait même moins. Son corps était magnifique. Quand vous êtes stripteaseur, vous êtes obligé de vous entretenir. Mais son visage... Son visage était si jeune et si vieux à la fois... Nathaniel avait le regard le plus blasé que j'aie jamais vu chez un moins de vingt ans. Non, pas blasé : paumé.

Je contournai le lit et déposai la brosse sur l'oreiller vacant. Nathaniel ne bougea pas ; il se contenta de tourner la tête pour me regarder. Ou plutôt, pour me surveiller. Il m'observait comme si chacun de mes mouvements était important pour lui. Être l'objet d'une telle attention me donnait envie de rougir ou de détalier. Ce n'était pas tout à fait sexuel, mais ce n'était pas tout à fait innocent non plus.

Quelque métaphore que Marianne ait employée, ce n'était pas la même chose que de s'occuper d'un bébé. Nathaniel était encore jeune, mais il n'était définitivement plus un enfant. Et il ne se comportait pas de manière assez enfantine pour me mettre à l'aise.

J'ôtai mon chemisier à manches courtes. Il n'y avait personne pour voir mon holster d'épaule, et j'aurais moins chaud comme ça. Évidemment, j'aurais eu encore moins chaud si j'avais enlevé tous mes flingues et le fourreau de mon épée courte, mais je me sentais capable de les supporter.

Je fourrai le Firestar sous l'oreiller. Son canon est assez long pour que je m'assoie ou que je m'allonge avec, mais quand on traîne à la maison, porter un flingue, ce n'est jamais très confortable. Les armes à feu ne sont pas conçues pour l'être. C'est l'un des rares accessoires essentiellement masculin qui soit aussi inconfortable que des talons aiguilles.

Je grimpai sur le lit à genoux, sans m'approcher suffisamment de Nathaniel pour le toucher. Il était si susceptible que je me sentis obligée de préciser :

— Je ne suis pas en rogne contre toi, Nathaniel. Simplement, je déteste jouer les étudiantes.

— Tu aimes bien Marianne, et en même temps, tu la trouves agaçante.

Je clignai des yeux et fixai du regard le léopard-garou. Il avait raison, et jamais je ne me serais attendue à une remarque aussi pertinente de sa part. L'entendre dire quelque chose d'aussi

intelligent me rassura. S'il y avait un cerveau en état de fonctionnement à l'intérieur de ce corps, Nathaniel n'était pas seulement un esclave, et peut-être était-il encore possible de le sauver. C'était la pensée la plus positive que j'aie eue de toute la journée.

La brosse à la main, je me traînai jusqu'à lui. Je contemplai son corps allongé en travers du lit. Ses yeux me fixaient toujours, et leur regard m'arrêta net. Il était beaucoup trop intense.

Nathaniel dut le sentir, car il tourna la tête pour me cacher son visage. À présent, je ne voyais plus que ses longs cheveux auburn. Même dans la pénombre, leur couleur était incroyablement riche et vibrante : le roux le plus foncé qui puisse exister avant le brun. Je les caressai du plat de la main. Ils étaient pareils à de la soie et tièdes au toucher. Mais c'était peut-être dû à la température ambiante.

Le souffle du ventilateur balaya le lit, me caressant le dos telle une main fraîche, faisant onduler les longs cheveux de Nathaniel et soulevant le drap rose sur ses jambes. Le déplacement d'air fit frissonner la peau nue du léopard-garou. Puis tout redevint immobile l'espace d'un instant, avant que le ventilateur atteigne le bout de sa trajectoire et reparte dans l'autre sens. Cette fois, je sentis son souffle me caresser la poitrine et faire voler mes cheveux en arrière.

Quand il nous dépassa, la chaleur se referma sur nous tel un étau suffocant. La brise était retombée ; les rideaux de dentelle pendaient mollement devant la fenêtre entre deux révolutions du ventilateur. Le silence moite n'était troublé que par le bourdonnement de ce dernier, et par le léger cliquetis qu'il faisait en arrivant en bout de course.

Je passai la brosse dans les cheveux de Nathaniel, et mon coup de brosse s'acheva bien avant d'avoir atteint le bout de ses cheveux. J'ai eu les cheveux longs jusqu'aux fesses une fois, quand j'avais quatorze ans. Mais ceux de Nathaniel lui descendent jusqu'aux genoux. S'il était une femme, je dirais que quand il est debout, sa chevelure l'enveloppe comme une robe. Marianne l'avait disposée en un tas soyeux à côté de sa tête, pour ne pas qu'elle touche ses plaies. Je la soulevai dans mes bras et eus l'impression de tenir

quelque chose de vivant. Elle glissa entre mes mains avec un doux bruissement, pareil à celui de l'eau courante.

J'avais déjà bien assez de mal à coiffer mes cheveux, qui m'arrivaient à peine aux épaules. Je ne pouvais pas imaginer les efforts nécessaires ne serait-ce que pour shampooiner des cheveux aussi longs. Je les étendis sur le matelas de mon côté, pour ne pas être obligée de me lever et de contourner le lit. Nathaniel remua la tête comme s'il voulait enfouir son visage dans l'oreiller, mais ceci à part, il ne fit aucun mouvement et n'émit pas le moindre son.

— Ça va ? lui demandai-je.

— Ça peut aller, me répondit-il d'une voix neutre, presque indifférente.

— Parle-moi, Nathaniel.

— Tu n'aimes pas que je te parle.

Je me penchai vers lui, écartant ses cheveux pour voir son visage.

— Ce n'est pas vrai, protestai-je.

Il se tordit le cou pour lever les yeux vers moi.

— Vraiment ?

Je me dérobaï à son regard si direct.

— Ce n'est pas le fait que tu me parles qui me dérange, Nathaniel. C'est ce dont tu me parles la plupart du temps.

— Dis-moi de quoi tu veux que je te parle, et je le ferai.

— Je peux te dire de quoi je ne veux pas que tu me parles.

— Je t'écoute.

— Ne me parle pas de films pornos, de sadomasochisme ou de sexe en général. C'est ça qui me pose un problème.

Nathaniel rit tout bas.

— Je n'ai pas tellement d'autres sujets de conversation, avoua-t-il.

Je commençai à brosser ses cheveux sur le matelas. Les poils de la brosse ne rencontrèrent aucune résistance, mais je dus soulever sa chevelure pour aller au bout de mon geste. Le ventilateur revint vers nous, me soufflant au visage une nuée de cheveux qui sentaient la vanille et me chatouillèrent le cou.

— Parle-moi de n'importe quoi, Nathaniel. Parle-moi de toi.

— Je n'aime pas parler de moi.

— Pourquoi ?

Le léopard-garou releva la tête et me fixa des yeux.

— Vas-y, toi. Parle-moi de toi.

— Si tu veux, acquiesçai-je.

Puis je ne sus pas quoi dire. Je ne voyais tout simplement pas par où commencer. Je souris.

— D'accord. Oublie ce que je t'ai demandé.

Le téléphone sonna, et je poussai un petit glapissement.
Nerveuse, moi ?

Je décrochai. C'était Dolph.

— Anita ?

— Ouais, c'est moi.

— J'ai les renseignements que tu m'as demandés. Franklin Niley est négociant en arts – à moins qu'il s'agisse d'un homonyme. Il s'est spécialisé en artefacts mystiques. Et il n'est pas très regardant sur la façon dont il se les procure.

— Pas très regardant ? Que veux-tu dire par là ?

— Il est basé à Miami. Les flics de là-bas aimeraient bien l'inculper d'une demi-douzaine d'homicides, mais ils n'ont pas assez de preuves. Dans toutes les villes où il se rend pour affaires, des gens disparaissent ou sont retrouvés morts. L'an dernier, le département de police de Chicago a failli le coincer après le meurtre d'une grande prêtresse wiccane, mais l'unique témoin est tombé dans un coma mystérieux, et il n'en est pas encore ressorti.

— Un coma mystérieux ?

— Les docteurs pensent que c'est de la magie, mais tu sais combien ce genre de chose est difficile à prouver.

— Tu as trouvé quelque chose sur ses associés ?

— L'un d'eux, un médium du nom d'Howard Grant, est avec lui depuis peu de temps. Il est jeune, et il n'a pas encore de casier judiciaire. Le garde du corps noir, Milo Hart, est deuxième dan de karaté. Il a déjà fait de la taule une fois, pour tentative de meurtre. Il flanque des raclées aux gens qui ont mécontenté Niley depuis sa

remise en liberté, il y a cinq ans. Quant au troisième, Linus Beck, il a fait deux séjours sous les verrous le premier pour coups et blessures avec une arme susceptible d'entraîner la mort, le second pour meurtre.

— Que des gens très recommandables, raillai-je.

— Mais il y a mieux.

— Mieux ? J'ai hâte d'entendre ça.

— Le meurtre dont Beck a été jugé coupable était un sacrifice humain.

Je me laissai quelques secondes pour digérer la nouvelle.

— Comment la victime a-t-elle été tuée ?

— À coups de couteau.

Je décrivis à Dolph le corps de Betty Schaffer et lui fis part de mes soupçons.

— Il n'y a pas eu d'attaque directe de démons depuis le Moyen Âge, Anita, protesta-t-il quand j'eus terminé.

— Ils voulaient que ça ressemble à une attaque de trolls, expliquai-je.

— Tu leur as parlé ?

— Ouais.

— Pourquoi ?

— Ils voulaient me menacer.

J'entendis Dolph manipuler des papiers à l'autre bout de la ligne.

— Pourquoi ? répéta-t-il.

Je lui racontai presque tout, ajoutant que je ne pouvais rien prouver.

— J'ai parlé à un flic de Miami. Niley lui a avoué être responsable de deux meurtres ; il lui a même donné des détails. Mais pas sous la loi Miranda, et rien qui soit utilisable devant un tribunal. Il aime bien provoquer les gens.

— Il se croit intouchable.

— Mais les esprits disent que tu vas le tuer.

— C'est ce que prétend son médium, oui.

— Quand j'ai réclamé des infos sur lui, je ne m'attendais pas à recevoir autant de réponses. Dans tout le pays, et même hors de nos frontières, des tas de flics m'ont dit qu'ils étaient prêts à me donner tout ce qu'ils avaient si nous arrivions à le coincer.

— Le problème, c'est qu'il a dû faire attention à garder les mains propres, non ?

— Détrompe-toi. À l'occasion, il ne dédaigne pas faire sa sale besogne lui-même. La police le soupçonne d'avoir personnellement tué deux des victimes de Miami. Promets-moi de bien surveiller tes arrières. Et si jamais tu trouves quoi que ce soit qui ressemble à une preuve, même de loin, appelle-moi.

— Myerton ne fait pas partie de ta juridiction.

— Fais-moi confiance, Anita. Dégote-moi une preuve, et je t'enverrai quelqu'un qui sera à la fois qualifié pour boucler ce type et impatient de le faire.

— Niley est sur votre liste noire ?

— C'est un criminel professionnel, qui n'a jamais passé plus de vingt-quatre heures en cellule. Beaucoup de flics dans beaucoup d'États adoreraient qu'il soit mis hors circuit.

— Je verrai ce que je peux faire.

— Je ne voulais pas dire qu'il meure, Anita. Je voulais dire qu'il aille moisir en taule.

— Je sais très bien ce que tu voulais dire, Dolph.

Il garda le silence quelques instants.

— Je sais que tu sais ce que je voulais dire, mais j'ai pensé qu'il valait mieux le dire quand même. Ne tue personne.

— Me crois-tu capable d'enfreindre la loi à ce point ?

— Ne commence pas, Anita.

— Désolée. Merci pour tous ces renseignements. C'est plus que j'en espérais. Après l'avoir rencontré, je ne peux pas dire que je sois surprise. C'est quelqu'un de très effrayant.

— Effrayant ? Doux Jésus, Anita, il est bien pire qu'effrayant.

— Tu as l'air inquiet, Dolph.

— Là où tu es, tu travailles sans filet de sécurité, Anita. Les flics du coin ne sont pas tes amis.

— C'est l'euphémisme du siècle. Mais la police de l'État est ici, maintenant.

— Moi, je ne peux pas venir.

— Je ne te l'ai pas demandé.

Dolph garda le silence si longtemps que je finis par demander :

— Tu es toujours là ?

— Ouais, je suis là, grogna-t-il. Tout à l'heure, je t'ai dit de ne tuer personne...

— Je m'en souviens.

— Et je le nierais devant un tribunal, mais... N'hésite pas, Anita. Si c'est toi ou lui, fais le bon choix.

J'en restai bouche bée.

— Dolph, serais-tu en train de m'inciter à le buter si l'occasion se présente ?

Nouveau silence à l'autre bout de la ligne.

— Je ne t'incite pas à commettre un meurtre, répondit-il enfin. Mais ne le laisse prendre le dessus sous aucun prétexte. Crois-moi, tu n'as pas envie de te retrouver à sa merci, Anita. Certaines de ses victimes supposées ont été torturées – de manière extrêmement créative.

— Qu'y a-t-il dans son dossier dont tu ne m'aies pas encore parlé, Dolph ?

— Mes collègues ont découvert une tête d'homme flottant dans sa piscine. Il n'y avait aucune marque d'arme, comme si elle avait été arrachée à mains nues. Le corps n'a jamais été retrouvé. Et c'est comme ça chaque fois. Pas juste violent, mais bizarre.

— Tu verseras ma caution si je le bute et que je me fais gauler ?

— Si tu te fais gauler, nous n'avons jamais eu cette conversation.

— Entendu. Je serai aussi muette qu'une tombe.

— Surveillance tes arrières, Anita. Niley n'a aucune moralité, aucune limite. Voilà ce que me disent tous ces papiers. C'est un putain de sociopathe, et Beck et Hart ne valent pas mieux que lui.

— Je serai prudente, Dolph. Je te le promets.

— Ne sois pas prudente, sois impitoyable. Je ne veux pas identifier ce qui restera de ton corps quand il en aura terminé avec

toi.

— Tu essaies de me faire peur, Dolph ?

— Ouais.

Et il raccrocha.

Je reposai le combiné sur la table de chevet. J'étais assise sur le lit, immobile dans la chaleur étouffante de la pièce, et j'avais la trouille. Plus qu'à aucun autre moment depuis notre arrivée. Dolph n'est pas du genre impressionnable. Jamais je ne l'avais entendu parler de quelqu'un comme il venait de me parler de Franklin Niley.

Nathaniel me toucha la jambe.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je secouai la tête. Je n'arrivais pas à me défaire d'un très mauvais pressentiment. Dolph, le champion de la loi et de l'ordre, venait de m'encourager à buter quelqu'un. La police m'incitait à enfreindre la loi. C'était un fait sans précédent.

Mais au-delà de ma stupéfaction, il y avait une peur sourde et vibrante. Je déteste les démons. Ils se fichent comme de l'an quarante des balles en argent... et d'à peu près tout le reste. La foi de Richard était forte, et je l'enviais pour ça. Moi, j'étais en pleine crise de foi – sans mauvais jeu de mots. Je couchais avec un vampire, et je l'avais trompé avec un loup-garou. Sans compter que j'avais épingle quelques victimes supplémentaires à mon tableau de chasse depuis la dernière fois où j'avais eu affaire à des forces démoniaques. Là tout de suite, je ne me sentais pas particulièrement pure et vertueuse. Or, la pureté et la vertu, il n'y a que ça de vrai contre les démons.

Nathaniel posa sa tête sur ma cuisse.

— On dirait que tu as vu un fantôme.

Je baissai les yeux vers l'homme nu lové contre moi. Ouais. Si je tombais sur un démon maintenant, ma maison serait en verre, et rien ne lance des pierres aussi bien que les démons. Ils savent exactement où frapper pour que tout s'écroule autour de vous. Et je n'étais pas d'humeur à découvrir la profondeur de ma disgrâce.

CHAPITRE 38

Cherry entra dans la chambre. Elle avait enfilé un short en jean et une brassière blanche qui découvrait son nombril. Le tissu très fin moulait ses petits seins. J'ai un peu trop de poitrine pour me balader sans soutien-gorge, mais petits seins ou pas, dans ce genre de tenue, elle avait besoin d'en porter un. D'accord, Marianne avait raison : je suis prude.

Ses courts cheveux blonds étaient encore humides. Elle se dirigea vers nous d'une démarche à la fois nonchalante, provocatrice et surnaturellement gracieuse. Il me suffisait de la regarder pour avoir envie de repousser Nathaniel. D'accord, nous n'avions rien fait de mal. Mais ça me gênait quand même qu'elle nous surprenne dans une position aussi compromettante.

— À ton tour, dit Cherry. Je resterai avec Nathaniel pendant que tu te laveras.

— Zane est déjà sorti de la salle de bains ?

J'aperçus un mouvement dans le couloir, et Zane entra à son tour. Il portait un short en jean et rien d'autre. Son sempiternel anneau en argent était la seule chose visible sur sa poitrine pâle et maigre.

— Tu n'enlèves jamais ce truc ? demandai-je.

Il me sourit.

— Si je l'enlevais, le trou se refermerait presque instantanément, et il faudrait que je me refasse piercer. Je me ferai peut-être piercer l'autre mamelon, mais je ne veux pas recommencer avec le premier.

— Je croyais que tu aimais la douleur, fis-je remarquer.

Il haussa les épaules.

— Dans certaines situations, en compagnie d'une femme nue, oui. (Il saisit son anneau entre deux doigts et tira légèrement dessus, étirant la chair brun foncé de son mamelon.) Mais le piercing, ça fait un mal de chien.

Je détaillai son épaule droite. Il y avait une tache sombre à la jonction de son bras et de son épaule, mais rien de plus.

— C'est tout ce qu'il reste de ta blessure par balle ? m'enquis-je.

Zane acquiesça et s'assit au pied du lit. À quatre pattes, il rampa jusqu'à Nathaniel.

— Tu peux toucher si tu veux.

Je fronçai les sourcils. Il était un peu trop près de moi à mon goût.

— Non merci.

Je fis mine de battre en retraite sur le lit ; la tête de Nathaniel glissa de ma cuisse et retomba sur les draps. Puis je me repris. Marianne avait dit que Raina se nourrissait de ma gêne, de ma pudibonderie, et que si j'arrivais à me sentir plus à l'aise avec les lycanthropes, le munin perdrait une partie de son pouvoir sur moi. Était-ce vrai ?

Je n'étais pas attirée par Zane. La nuit dernière, c'était Raina qui m'avait poussée vers lui. Elle, elle semblait être attirée par tout ce qui avait un pouls, et par certaines choses qui n'en avaient pas.

Je serrai les dents et tendis la main vers Zane. Il se figea, soudain sérieux, comme s'il devinait combien ce geste me coûtait. J'effleurai sa plaie. La peau était lisse, brillante comme du tissu cicatriciel, mais plus douce et plus souple. Presque malgré moi, je me mis à la palper, à l'explorer. Elle avait presque la consistance du silicone sous mes doigts.

— Étonnant, lâchai-je.

Zane grimaça. Cela me rappela Jason, et cette pensée relâcha une tension dans mes épaules dont je n'avais pas eu conscience jusque-là.

Cherry vint se planter derrière lui. Elle posa les mains sur ses épaules et entreprit de les masser.

— La façon dont nous nous régénérons ne cessera jamais de m'épater, avoua-t-elle.

Le fait qu'elle soit elle aussi en train de toucher Zane me donna envie de retirer ma main. Je me forçai à la laisser sur la plaie, mais cessai de palper celle-ci. Ne pas rompre le contact, c'était le mieux que je puisse faire.

— Parfois, nous faisons des spasmes pendant la guérison, expliqua Cherry. Comme si notre corps guérissait trop vite et que nos muscles n'arrivaient pas à suivre.

Lentement, je laissai retomber ma main. Je restai assise sur le lit, regardant Cherry masser les épaules de Zane. Nathaniel frota son visage contre ma jambe et leva les yeux vers moi. Je ne me dérobai pas. Il dut considérer ça comme une permission tacite, car il posa la tête sur ma cuisse et se pelotonna contre moi avec un soupir de bien-être.

De l'autre côté de moi, Zane roula sur le dos, sans me toucher mais en m'observant très prudemment. Cherry resta agenouillée au pied du lit. Elle aussi me dévisageait. Ils me regardaient tous comme si j'étais le centre de leur univers. J'avais déjà vu des chiens regarder leur maître ainsi pendant des concours de dressage. Chez les chiens, c'est une bonne chose. Chez les gens... C'est un peu gênant.

Je n'ai pas de chien. Je ne me sens pas capable de m'occuper d'un animal. Tout à coup, je me retrouvais avec trois léopards-garous sur les bras, et je savais que je n'étais pas capable de m'occuper d'eux.

Je posai ma main sur la chevelure tiède de Nathaniel. Zane s'étira de tout son mètre quatre-vingts, les doigts et les orteils écartés, le dos arqué comme celui d'un gros chat. J'éclatai de rire.

— Je suis censée faire quoi – te froter le ventre ?

Tous les autres s'esclaffèrent, même Nathaniel. Je remarquai que c'était la première fois que je l'entendais rire, et cela me fit un choc. Il avait un rire juvénile, insouciant. Il était lové nu contre moi, avec des traces de griffes sur les fesses, et il riait à gorge déployée comme s'il était heureux.

D'un côté, ça me faisait plaisir. De l'autre, ça me rendait

nerveuse. Les léopards-garous essayaient de faire de moi leur demeure, leur refuge. Un refuge : voilà ce qu'un Ulfric est censé être, et une Nimir-Ra (ou un Nimir-Raj, pour un homme) est à son pard ce qu'un Ulfric est à sa meute. Curieusement, chez les loups-garous, il ne semblait pas exister d'équivalent féminin au poste de reine-léopard. Question de sexisme, ou règle mystique dont on avait négligé de m'informer ? Je demanderais à Richard, plus tard.

— Il faut que j'aie prendre mon bain, les gars.

— On pourrait t'aider, suggéra Zane. (Il me lécha le bras et grimaça.) J'aime bien le goût de la transpiration, mais la poussière de gravier... Pas trop.

Nathaniel leva suffisamment la tête pour me lécher l'autre bras. Il me donna un long coup de langue humide.

— La poussière ne me dérange pas, dit-il d'une voix sourde.

Lentement, calmement, je me dégageai et me relevai. Je ne hurlai pas, ne frissonnai pas de dégoût. Mais je fus quand même très soulagée de me retrouver debout. Le lit me semblait tout à coup un peu trop encombré.

— Merci, mais le bain me suffira. Ne répondez à aucun autre téléphone que celui qui se trouve sur la table de chevet, et n'ouvrez la porte à personne hormis au docteur Patrick.

— Chef, oui, chef, acquiesça Zane.

Je glissai le Firestar dans la ceinture de mon jean, récupérai la valise que j'avais posée contre le mur et me dirigeai vers la porte.

Arrivée sur le seuil, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Zane s'était allongé contre Nathaniel, en appui sur un coude et une main posée sur le dos de l'autre léopard. Roulée en boule au pied du lit, Cherry lui caressait la cuisse. Ou bien le drap avait glissé, ou bien elle l'avait baissé pour pouvoir toucher Nathaniel. Il n'y avait rien de sexuel sur leur visage, rien de flagrant.

À mes yeux, ils ressemblaient à la scène d'ouverture d'un film porno, mais j'étais sûre qu'il ne se passerait rien, même après que j'aurai quitté la pièce. Je ne percevais en eux aucune excitation, aucune impatience de se retrouver seuls. Ils me suivaient toujours du regard. Ils se touchaient pour se reconforter, un point c'est tout. J'étais bien la seule à éprouver de la gêne.

— Je suis désolé d’avoir été avec Mira, dit soudain Nathaniel.

Cela m’arrêta net.

— Tu es un grand garçon, Nathaniel. Tu as le droit de coucher avec qui tu veux. La prochaine fois, tâche seulement de mieux choisir tes partenaires.

Zane se mit à frotter le dos de Nathaniel comme il aurait caressé un chien. Nathaniel baissa la tête, et ses cheveux se déployèrent autour de lui comme un voile, dissimulant son visage.

— Je pensais que tu allais devenir ma maîtresse, mon active. Pendant longtemps, j’ai cru que tu comprenais les règles du jeu. Que tu me demandais de ne coucher avec personne d’autre. J’ai été si obéissant que je ne me suis même pas masturbé.

J’ouvris la bouche, la refermai, la rouvris et ne sus toujours pas quoi répondre.

— Quand tu m’aurais enfin donné la permission de coucher avec toi, ça aurait pu être de la vanille. Et parce que j’aurais tellement attendu, parce que tu m’aurais tellement allumé avant, ça m’aurait suffi.

Je recouvrai l’usage de ma voix.

— De la vanille ? Ça veut dire quoi ?

— Du sexe normal. Sans rien qui sorte de l’ordinaire, expliqua Zane.

Je secouai la tête.

— Peu importe. Je ne joue pas avec toi, Nathaniel. Je ne ferais jamais ça.

Nathaniel me coula un regard de biais, comme s’il avait peur de me regarder en face.

— Maintenant, je le sais. Pendant ce voyage, j’ai enfin compris que tu ne savais même pas que nous jouions. Que tu ne m’allumais pas. Que tu ne pensais pas du tout à moi.

C’était un aveu pathétique, mais je ne pouvais rien y faire.

— Je passe mon temps à m’excuser auprès de toi, Nathaniel, soupirai-je. Et la moitié du temps, je ne sais même pas de quoi je m’excuse.

— Je ne comprends pas comment tu peux être ma Nimir-Ra

sans être mon active, mais maintenant, je sais que tu considères ça comme deux choses indépendantes. Ce n'était pas le cas de Gabriel.

— C'est quoi, une active ? demandai-je.

De nouveau, Zane répondit à la place de Nathaniel.

— Une dominante, par opposition à Nathaniel qui est un dominé – un passif.

Ah.

— Je ne suis pas Gabriel.

Nathaniel éclata de rire, mais cette fois, son rire n'avait rien de joyeux.

— Te mettrais-tu en colère si je te disais que je le regrette parfois ?

Je clignai des yeux.

— Non, je ne suis pas en colère : juste bougrement perplexe. Je sais que je suis censée m'occuper de toi, mais je ne sais pas comment m'y prendre.

Nathaniel était pareil à un animal exotique qu'on m'aurait offert sans les instructions expliquant comment prendre soin de lui. Il se laissa aller sur l'oreiller, la tête tournée vers moi pour ne pas me quitter des yeux.

— Je suis parti avec Mira quand j'ai compris que tu n'étais pas là pour moi.

— Je suis là pour toi, Nathaniel, mais pas de cette façon.

— C'est là que tu vas me dire qu'on peut rester amis ?

Il eut un rire dur, amer.

— Tu n'as pas besoin d'une amie, Nathaniel, tu as besoin d'un gardien.

— J'ai cru que tu serais ma gardienne.

Je reportai mon attention sur Zane et Cherry.

— Et vous ?

— Nathaniel est le plus... (Cherry hésita.)... Le plus endommagé de nous trois. Gabriel et Raina ont fait en sorte que nous soyons tous des passifs ; c'est tout ce pourquoi ils nous ont dressés. C'étaient toujours eux les actifs, mais Nathaniel...

Elle haussa les épaules.

Je sus ce qu'elle voulait dire. Nathaniel était le plus faible d'entre eux, celui qui avait le plus besoin qu'on veille sur lui.

Je reposai ma valise et allai m'agenouiller près du lit. Je repoussai ses cheveux en arrière pour voir son visage.

— Nous serons tous là pour toi, Nathaniel. Nous sommes ton pard. Tes gens. Nous prendrons soin de toi. Je prendrai soin de toi.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Mais tu ne me baiseras pas.

Je pris une profonde inspiration et me relevai.

— Non, Nathaniel, je ne te baiserais pas.

Je secouai la tête et repris ma valise. J'avais mon content pour la journée. Si Marianne n'était pas satisfaite, qu'elle aille se faire foutre. Ce n'était peut-être pas censé être sexuel, mais grâce à la façon dont Gabriel et Raina avaient traité les léopards-garous, la question du sexe revenait toujours sur le tapis. J'avais presque peur d'entendre la solution que Marianne proposerait à ce problème-là.

CHAPITRE 39

Je tombai à court d'eau chaude avant que la baignoire soit pleine, mais ce n'était pas grave. Dans la petite pièce carrelée de blanc, il régnait une température assez étouffante pour que je n'aie pas envie d'un bain brûlant. L'unique fenêtre se découpait assez haut dans le mur pour qu'on ne puisse pas me voir de l'extérieur, à condition que je fasse attention. Aussi la laissai-je ouverte dans l'espoir qu'une petite brise viendrait me rafraîchir.

Je m'enfonçai dans l'eau tiède sans la moindre bulle de mousse pour me dissimuler. Il n'y avait qu'un savon Dove et une bougie blanche partiellement consumée, sur le coin le plus proche du robinet. Je posai le Firestar sur le coin le plus proche de ma tête. J'avais essayé de faire la même chose avec le Browning, mais il était un peu trop gros et aurait fini par tomber dans l'eau.

Je m'étais complètement immergée pour me rincer les cheveux quand j'entendis la porte s'ouvrir à la volée. Je refis surface en crachant et tâtonnai en quête de mon Firestar. Je le braquai vers la porte avant même de voir ce qui venait d'entrer. Et quand je pus voir, je ne compris pas pour autant.

Une femme se tenait sur le seuil de la salle de bains. Physiquement, elle n'était pas plus grande que moi, mais elle semblait emplir toute la pièce comme si elle occupait bien davantage de place que l'œil ne pouvait le voir. Ses cheveux étaient longs et bruns, avec des reflets bleus. Elle devait se laisser repousser la frange, parce que celle-ci lui descendait jusqu'au bout du nez en s'effilant et en formant comme un voile devant ses yeux. Elle portait

un blouson en jean sans manches. Un de ses bras nus, musclé et tatoué, tenait la porte pour ne pas qu'elle lui revienne dans la gueule.

En d'autres circonstances, j'aurais pu la snober sans le bouillonnement de pouvoir qui se déversait d'elle. On aurait dit qu'elle s'était perdue sur le chemin d'un bar pour motards punks. Psychiquement, je la percevais comme un vent chaud et hostile soufflant depuis la bouche de l'enfer.

Il y avait tant de pouvoir dans la pièce minuscule qu'il me semblait que l'eau du bain aurait dû se mettre à bouillir. Sans trembler, je gardai mon flingue braqué sur la poitrine de la femme. Vu son expression enragée, je pense que ce fut la seule chose qui l'empêcha de se jeter sur moi.

De l'eau dégoulinait de mes cheveux sur mon visage, se prenant dans mes cils. Je clignai des yeux et résistai à l'envie de m'essuyer d'un revers de main.

— Un pas, un seul, et j'appuie sur la détente, menaçai-je.

Roland apparut derrière la femme. De mieux en mieux. Il était toujours grand et bronzé, avec des cheveux bruns bouclés. Ses yeux marron balayèrent la pièce avant de se poser sur moi, accroupie nue dans la baignoire. La tentation était grande de le braquer, mais je gardai mon Firestar pointé sur la femme.

Il la saisit par les épaules et dit de sa voix basse, grondante :

— Fais-moi confiance, Roxanne, elle n'hésitera pas à te tuer.

Finalement, j'avais bien fait de ne pas lui tirer dessus.

Un second homme passa la tête par l'encadrement de la porte. Il était plus grand que Roland, donc, il devait faire un bon mètre quatre-vingt-cinq. J'eus le temps de voir ses longs cheveux noirs, son nez busqué et son teint cuivré. Un Indien. Puis il détourna les yeux et battit en retraite tel un parfait gentleman.

— Roxanne, tu n'as rien à faire ici.

Roxanne secoua les épaules pour déloger les mains de Roland et s'avança dans la pièce.

Je tirai à quelques centimètres de sa tête. La détonation résonna comme un coup de tonnerre dans l'espace exigü de la salle de bains. La balle fit sauter un morceau de la porte et alla se loger dans le mur

derrière. C'était une Glazer Sécurité, donc, je savais qu'elle ne risquait pas de le traverser et de blesser un des occupants de la pièce voisine.

Si quelqu'un parla dans les secondes qui suivirent, je ne l'entendis pas par-dessus le bourdonnement de mes tympans. Je n'avais pas quitté Roxanne des yeux. Elle s'était figée entre la porte et la baignoire, et je visais maintenant le milieu de son visage. Il me fallut quelques instants pour constater que sous ses tatouages, ses mèches bleues et son pouvoir, elle était plutôt jolie dans le genre ordinaire. Peut-être était-ce pour ça qu'elle en faisait des tonnes. Quand la nature vous donne une apparence trop banale, il existe toujours des moyens de tricher.

— Roxanne, appela Roland. Recule. Ne fais pas l'idiote.

La femme ne bougea pas. Son pouvoir m'enveloppait comme un nuage tiède, en un flot continu et presque suffocant. Je n'avais jamais rencontré de métamorphe qui possède une énergie aussi brute, et jamais de métamorphe aussi puissant qui ne tente pas de se faire passer pour humain. Roxanne ne vibrait pas de pouvoir : elle était pouvoir. Et moi, j'étais à deux doigts de lui faire sauter la tête.

— Tu me tuerais vraiment, lâcha-t-elle.

— Sans la moindre hésitation.

Je commençais à en avoir marre d'être accroupie dans l'eau. Dans cette position, difficile d'avoir l'air menaçant. Évidemment, ma nudité n'arrangeait rien.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait à l'instant ?

— Vous êtes la lupa de la meute de Verne. Ça foutrait un sacré bordel. Mais ne vous y trompez pas : si vous insistez, je le ferai quand même. Maintenant, sortez de cette pièce, refermez la porte et laissez-moi m'habiller. Si vous voulez qu'on discute, pas de problème, mais ne me refaites jamais plus un coup pareil.

— Sans ton petit flingue, tu ne crânerais pas autant.

— Ouais, il me rend bien service. Maintenant, sortez de cette pièce ou je vous descends.

Soudain, Marianne apparut sur le seuil.

— Viens, Roxanne. Allons boire une tasse de thé, et laissons

Anita s'habiller.

J'ignore ce qu'elle fit, mais tout à coup, je me sentis plus calme. Apaisée. Comme si elle m'avait communiqué sa propre sérénité.

Roxanne laissa Roland et Marianne l'entraîner vers la pièce voisine. Elle tendit un doigt vers moi.

— Tu as insulté mon Ulfric, et avec ou sans ton flingue, tu paieras pour ça.

— Si vous voulez, acquiesçai-je aimablement.

La porte se referma derrière eux. Roxanne avait dû l'ouvrir d'un coup de pied, parce que la serrure avait explosé. La voix de Cherry me parvint à travers le battant.

— Je resterai devant la porte jusqu'à ce que tu sois sortie. Comme ça, je pourrai t'avertir si d'autres méchants se pointent.

Des méchants. Roxanne était-elle une méchante, ou juste une détraquée ? J'aurais parié sur la seconde hypothèse.

CHAPITRE 40

Je m'habillai en un temps record. Un short en jean noir, un haut en coton rouge à manches courtes, des chaussettes de jogging blanches et des Nike noires.

Normalement, je ne porte pas le holster de mon Browning à l'intérieur, mais pour une fois, je fis une exception. Je le glissai à mon épaule et enfilai les lanières dans les passants de mon short. Par contraste avec le tissu rouge de mon haut, son cuir noir et rigide paraissait encore plus sévère.

Je glissai le Firestar et son holster dans la ceinture de mon short, sur le devant. Par contre, je renonçai à porter le fourreau de mon épée courte. Il commençait à puer la transpiration. Il faudrait que je le laisse sécher avant de songer à le remettre.

Je mis un peu de gel sur mes cheveux et décidai que ça suffirait. Tant pis pour mon Brushing. Mon petit doigt me disait que Roxanne n'était pas du genre patient. Si je prenais le temps de me maquiller ou de me coiffer, elle reviendrait peut-être me chercher. De toute façon, je ne me pomponne pas beaucoup en temps normal. Si j'avais prévu de le faire ce soir-là, c'était parce que Richard devait venir avec le docteur Onslow et que je ne voulais pas souffrir de la comparaison. Ben oui, je complexais. Je sais, c'est triste. Mais Richard avait passé une bonne partie de la journée avec Carrie. J'étais jalouse, et je détestais ça.

Mais d'abord, j'avais une métamorphe en rogne à affronter. Je pourrais toujours me demander ce que j'allais faire de Richard après avoir parlé à Roxanne. Une chose était à peu près sûre : si je la tuais,

ce serait la guerre entre les deux meutes. Je ne voulais pas faire ça à nos loups, pas si je pouvais l'éviter. Anita la politicienne : ça, c'était vraiment triste.

J'ouvris la porte. Cherry était assise en tailleur dans le couloir. Elle leva les yeux vers moi avec une expression hésitante qui me poussa à demander :

— Quoi ?

Elle se releva en prenant appui sur le mur.

— Tu as l'air... très agressif.

— À cause de mes flingues ?

— Ça, et tes fringues rouges et noires. Ça claque.

— Tu crois que je devrais porter un haut rose, et peut-être une chemise par-dessus mes flingues ?

Elle sourit.

— Je crois que Roxanne est dominante jusqu'à la psychose, et que si tu te pointes devant elle dans cette tenue, elle prendra ça pour une provocation.

— Tu ne la connais même pas, protestai-je.

— Tu penses que j'ai tort ? me demanda simplement Cherry.

Vu sous cet angle...

— Je n'ai rien de rose dans ma valise.

— Mais il te reste peut-être un haut noir, suggéra-t-elle.

Je fronçai les sourcils.

— Du violet, ça ferait l'affaire ?

— Ce serait déjà mieux.

Je retournai dans la salle de bains et enfilai un autre tee-shirt en coton à col rond, identique au premier, mais violet au lieu de rouge. Je devais admettre que ça faisait plus doux. Je gardai mon holster d'épaule, me contentant de transférer le Firestar dans le creux de mes reins. Théoriquement, ça ne m'empêcherait pas de dégainer, mais ce n'était pas ma position préférée.

Ma seule chemise susceptible d'aller avec le haut violet était en Nylon noir – rien de très gai, mais au moins, elle dissimulerait mes flingues. Dans cette tenue, j'aurais pu me balader en plein centre commercial sans attirer les regards. Évidemment, je ne l'avais pas

boutonnée. Si je me mettais à courir, les pans s'écarteraient pour flotter derrière moi, et tout le monde verrait que j'étais armée. Mais bon, je n'étais pas partie pour faire du jogging.

J'ouvris la porte une seconde fois et demandai :

— Alors, c'est mieux ?

Cherry acquiesça en souriant.

— Beaucoup mieux. Merci d'avoir écouté mes conseils. Je sais que ça n'est pas ton fort.

— Je ne vais pas entraîner la meute de Richard dans une guerre juste pour une histoire de fringues.

Le sourire de Cherry s'élargit et devint positivement chaleureux.

— Tu es une bonne lupa, Anita, et une bonne Nimir-Ra. Pour une humaine, tu es carrément excellente.

— Ouais, mais je reste une humaine.

Elle me toucha l'épaule.

— Nous ne t'en tenons pas rigueur.

Je la dévisageai pour voir si elle plaisantait. Difficile à dire.

— Je pense que Roxanne m'en tiendra rigueur, elle.

Cherry hocha la tête.

— Probablement. Ils t'attendent dans la cuisine.

Le sol de la cuisine était carrelé en noir et blanc. Les carreaux étaient craquelés aux endroits les plus passants, mais si propres qu'ils brillaient doucement dans la lumière indirecte du soleil. L'exposition de la pièce était la même que celle de la chambre de Nathaniel.

Roxanne était assise dos à la porte, les genoux dissimulés par le bord de la nappe blanche. Une légère raideur dans ses épaules m'apprit qu'elle savait que j'étais là, mais elle ne tourna pas la tête vers moi.

Marianne était assise de l'autre côté de la table, une soucoupe et une tasse en porcelaine posées devant elle. Elle me fixa du regard comme si elle essayait de me dire quelque chose avec ses yeux, mais du diable si je savais quoi.

Roland était debout dans un coin, près d'un vaisselier qui contenait le reste du service en porcelaine. Les bras croisés sur la

poitrine, il se la jouait garde du corps à fond.

L'autre homme que j'avais aperçu dans le couloir se tenait dans le coin opposé de la pièce, tel le serre-livres jumeau de Roland. Lui aussi avait les bras croisés sur la poitrine et se la jouait garde du corps à fond. Mais c'était bien leur seule ressemblance – à part, peut-être, qu'ils étaient tous les deux bronzés. Même si je soupçonnais que, comme Richard, le nouveau venu avait la peau naturellement basanée.

Ses yeux marron en amande semblaient trop petits par rapport au reste de son visage anguleux. Il avait des pommettes hautes, un front large et un nez crochu. Chacun de ses traits exsudait une virilité et une ethnicité presque agressives. Quand il tourna la tête vers moi, ses longs cheveux ondulèrent comme une cascade soyeuse. Ils étaient aussi foncés que les miens, de ce noir qui se pare de reflets bleus au soleil.

Il devait mesurer entre un mètre quatre-vingt-cinq et un mètre quatre-vingt-huit. Il était adossé au mur en une posture nonchalante ; une énergie fluide émanait de lui, comme s'il connaissait sa propre force et qu'il n'avait rien à prouver.

— Voici Ben. Il vous servira de Sköll jusqu'à la guérison de Jamil.

Je voulus refuser cette proposition de remettre ma vie entre les mains d'un inconnu, mais j'étais presque sûre que ça serait considéré comme une insulte. Aussi me contentai-je de hocher la tête.

— Salut.

L'homme fit de même.

— Salut.

Roxanne pivota dans sa chaise, faisant glisser ses jambes sur le côté pour s'asseoir perpendiculairement au dossier.

— Verne vous le prête pour que vous lui pardonniez d'avoir laissé vos gens se faire blesser sur notre territoire. (Elle me fixa d'un regard qui n'avait rien d'amical.) Mais je pense que c'est vous qui nous devez des excuses.

— Des excuses pour quoi ? m'enquis-je.

Roxanne se leva, et son énergie se répandit comme de l'eau,

tourbillonnant autour de mes chevilles et montant jusqu'à mes genoux. Son pouvoir continua à enfler comme s'il voulait emplir toute la pièce de sa présence tiède et palpitante. Elle était si balèze que sa seule proximité me nouait la gorge.

— Et merde, soufflai-je.

— Tu as marqué Verne comme s'il était le plus faible d'entre nous et non le plus fort.

— Vous parlez de ce que je lui ai fait au cou, devinai-je.

Roxanne repoussa violemment sa chaise, qui bascula en arrière et s'écrasa sur le plancher avec fracas. Je me retins de dégainer, mais il m'en coûta. Elle respirait beaucoup trop vite et beaucoup trop superficiellement. Chez les métamorphes, les émotions intenses aggravent les débordements d'énergie. Sa colère faisait danser son pouvoir sur ma peau comme un courant électrique mordant.

Cherry fit un pas en avant. Zane apparut sur le seuil de la cuisine et se plaça de l'autre côté de moi. Ils me flanquaient, un peu en retrait comme de bons gardes du corps. Je savais qu'ils feraient de leur mieux, mais je ne voulais pas les mettre à l'épreuve contre Roland et Ben. J'étais à peu près certaine qu'ils ne gagneraient pas.

— Je suis désolée d'avoir marqué Verne.

— Mensonge, cracha Roxanne.

— Je n'ai vraiment pas fait exprès.

Elle fit un pas vers moi. Je ne reculai pas, mais j'aurais probablement dû. Elle était beaucoup trop près. À cette distance, je réussirais peut-être à sortir mon Browning. Mais si je le faisais, je serais forcée de m'en servir, parce qu'elle se jetterait sur moi la seconde d'après.

— Quelqu'un pourrait-il m'expliquer pourquoi elle est furieuse, et comment nous pouvons l'apaiser sans que l'un de nous y laisse sa peau ? lançai-je à la cantonade.

Marianne se leva lentement. Roxanne tourna la tête vers elle, et l'intensité de son regard, soit-il dirigé vers quelqu'un d'autre, me donna la chair de poule. Marianne tendit les mains devant elle, paumes vers le ciel, et contourna la table pour s'avancer vers sa lupa.

— Roxanne considère cette marque comme une insulte envers Verne et toute la meute.

— Ça, j'avais compris. Mais je ne voulais pas vous insulter. Je ne voulais même pas marquer Verne.

La tête de Roxanne pivota lentement vers moi, et ses yeux marron virèrent au jaune vif. Je posai la main sur la crosse de mon Browning.

— Du calme, boule de poils, lui enjoignis-je.

Un grondement sourd et menaçant monta de sa gorge.

— Si vous n'aviez vraiment pas l'intention de nous insulter, peut-être êtes-vous prête à faire amende honorable ? suggéra Marianne.

Sans quitter Roxanne du regard, je demandai :

— Comment ?

— Nous pourrions nous battre, répondit Roxanne. Je fixai ses yeux d'un jaune presque phosphorescent.

— Pas question.

Marianne s'était interposée entre nous sans se dresser physiquement entre nous.

— Vous pourriez offrir votre cou à Roxanne lors d'une cérémonie publique.

Je lui jetai un bref coup d'œil, puis ramenai mon attention sur Roxanne.

— Je ne la laisserai pas s'approcher de mon cou, ni en public, ni en privé. Pas de mon plein gré.

— Tu n'as pas confiance en moi, constata Roxanne.

— Ben non.

Elle fit encore un pas vers moi. Alors, Marianne s'interposa pour de bon entre nous. Si Roxanne avançait encore, elle la bousculerait.

— Il existe une autre cérémonie, révéla-t-elle.

— Je n'offrirai pas mon cou à Roxanne, m'entêtai-je.

— Vous n'en auriez pas besoin. Il suffirait que vous échangiez des coups avec elle.

Je sentis mes yeux s'écarquiller. Par-dessus l'épaule de

Marianne, je dévisageai la femme qui me montrait les dents en une attitude très peu humaine.

— Vous plaisantez, j’espère ? Elle me tuerait.

— Je te laisserais me frapper la première, offrit Roxanne.

— J’ai lu l’histoire. Non, merci.

Roxanne fronça les sourcils.

— Quelle histoire ?

— *Sire Gauvain et le Chevalier Vert*. (Comme elle ne paraissait pas la connaître, j’expliquai :) Le Chevalier Vert laisse Sire Gauvain frapper le premier. Gauvain lui tranche la tête. Le Chevalier Vert ramasse sa tête, la cale sous son bras et lui lance : « À mon tour, dans un an ! »

— Je ne l’ai pas lue, avoua Roxanne.

— Elle ne fait pas vraiment partie du top vingt des classiques de la littérature. Bref, c’est la même chose entre vous et moi. J’aurai beau vous frapper de toutes mes forces, je ne vous ferai aucun mal, et vous n’aurez qu’à claquer des doigts dans ma direction pour me briser l’échine.

— Dans ce cas, nous allons nous battre.

Ma main était toujours posée sur mon Browning.

— Je veux bien vous tuer, Roxanne, mais je ne me battrai pas contre vous.

— Lâche !

— Et comment...

Je sentis Richard m’effleurer, me traverser comme une rafale de vent. Il avait reconnu la voiture de Roxanne, et il me faisait savoir qu’il était sur le point d’introduire une humaine dans la maison. Une humaine qui ignorait la véritable nature des monstres.

Instinctivement, je jetai un coup d’œil vers la porte de la cuisine. Je n’aurais pas dû. Je ne vis pas tant le poing de Roxanne que je ne perçus son mouvement. Je n’avais besoin que d’une seconde pour dégainer, mais cette seconde, elle ne me la laissa pas. Son crochet me cueillit au menton. Je comprenais que je tombais, mais ne me sentis pas heurter le plancher.

J’étais allongée sur le carrelage, fixant du regard le plafond

blanc de la cuisine. Marianne était accroupie près de moi. Ses lèvres remuaient, mais aucun son n'en sortait. Finalement, une voix me parvint, accompagnée par un léger « pop », comme si mes tympans venaient juste de se déboucher.

Des hurlements. Quelqu'un hurlait. J'entendis la voix de Richard, celle de Marianne et celles de plusieurs autres personnes. Je tentai de me redresser et échouai misérablement. Marianne me toucha l'épaule.

— N'essayez pas de bouger.

Je voulais voir ce qui se passait, mais je ne pouvais pas forcer mon corps à remuer. Je le sentais, mais il était très lourd, comme si je mourais de sommeil.

Je fléchis ma main droite. Elle était vide. J'avais laissé tomber le Browning quelque part. Franchement, j'étais déjà contente de pouvoir bouger ma main. Quand j'avais dit à Roxanne qu'elle pourrait me briser l'échine sans forcer, je ne plaisantais pas.

Je continuai à fléchir mes articulations en attendant de pouvoir me relever. Enfin, je réussis à tourner la tête et balayai du regard le reste de la pièce. Richard avait ceinturé et soulevé Roxanne, dont les pieds pendaient dans le vide. Roland et Ben essayaient de l'obliger à lâcher prise. Quant à Shang-Da, il poussait le docteur Carrie Onslow vers la sortie.

Roxanne se débattit tant et si bien qu'elle finit par se dégager. Elle fonça vers moi, et Zane et Cherry s'interposèrent entre nous comme un mur de chair. Roxanne tenta de forcer le passage de l'épaule.

— À ton tour, salope ! s'égosilla-t-elle. À ton tour !

Elle était coincée de biais entre les deux léopards-garous, qui essayaient de la retenir sans lui faire de mal. Sa jambe droite était fléchie en avant. Je crois que seule Marianne m'entendit dire :

— Très volontiers.

Je détendis ma jambe et lui décochai un coup de talon dans le genou. Sa rotule se déboîta, et elle s'écroula en hurlant. Je lui filai deux coups de pied en pleine figure. Du sang jaillit de son nez et de sa bouche.

Je me relevai. Personne ne fit le moindre geste pour m'aider. Un

silence pesant s'était brusquement abattu sur la pièce, et j'entendais Roxanne respirer – trop fort, trop vite. Elle cracha du sang par terre.

Je me dirigeai vers la table en prenant bien garde à contourner Roxanne et les deux léopards-garous. Ben et Roland tenaient toujours les bras de Richard, mais on aurait dit qu'ils avaient oublié pourquoi. Shang-Da souleva le docteur Onslow et la porta dans le couloir.

– Richard ! s'époumona-t-elle.

Ce fut l'un de ces moments où le temps semble ralentir et s'étirer, et où tout s'enchaîne pourtant trop rapidement. J'entendis Roxanne vociférer :

– Je te tuerai pour ça !

Mais honnêtement, je ne me souviens pas si j'avais déjà empoigné la chaise ou non. Tout ce que je sais, c'est que quand Roxanne me sauta dessus, je brandis la chaise comme une batte de base-ball, pivotant le buste pour mettre toute la force de mes bras et de mes épaules dans le coup. Et je frappai.

La puissance du choc me picota les mains, mais je parvins à ne pas lâcher mon arme improvisée. Roxanne était tombée à quatre pattes sur le carrelage, mais elle n'était pas encore KO. Je levai la chaise pour frapper une seconde fois, et son pouvoir me cingla comme un vent brûlant. J'abattis la chaise de toutes mes forces. Roxanne la bloqua et me l'arracha des mains. Je reculai et dégainai mon Firestar.

– Pas de flingues ! hurla Roland.

Je jetai un coup d'œil à Richard.

– Pas de flingues, confirma-t-il.

Mais son expression disait assez clairement qu'il avait peur pour moi. Et moi donc... Pas de flingues. Ça devait être une mauvaise plaisanterie.

Roxanne tenta de se relever, mais son genou refusa de la porter. Elle s'écroula. Avec un cri de rage, elle me projeta la chaise à la tête. Je dus plonger à terre pour esquiver.

Elle se propulsa vers moi sur ses mains et sa jambe valide, si vite que je ne la vis presque pas approcher. À la limite, j'aurais eu le

temps de la descendre, mais je n'étais pas censée le faire. Je battis en retraite à quatre pattes, m'efforçant de maintenir la distance entre nous. Je tenais toujours le Firestar dans ma main.

— Richard ! appelle-je.

Soudain, les marques s'ouvrirent entre nous comme une écluse. Je fus enveloppée par l'odeur de sa peau et par un parfum musqué de fourrure.

Roxanne hésita. Son joli visage commença à s'allonger vers l'avant, comme si une main le poussait de l'intérieur. Un museau fleurit au milieu de ce visage humain, encore couvert de peau et marqué par un trait de rouge à l'endroit où se trouvaient ses lèvres quelques secondes plus tôt.

Je me concentrai sur le pouvoir qui nous reliait, Richard et moi. Je m'en saisis mentalement et drapai autour de moi son odeur, sa présence et son énergie crépitante. Tout à coup, je sentais la lune dans le ciel diurne, et je savais – chaque cellule de mon corps savait – que le lendemain soir, je serais libre. L'espace d'un instant, je me demandai si cette pensée appartenait à Richard ou à sa bête.

Je laissai le Firestar sur le sol et me relevai dos à la fenêtre. Je savais que Richard ne me laisserait pas tuer Roxanne, mais je savais aussi qu'elle allait me faire mal. Une fois, j'avais projeté un loup-garou à travers une fenêtre. Ça avait mis un terme immédiat à notre combat. C'était la seule solution que je voyais. Évidemment, il faudrait que Roxanne coopère, qu'elle fonce vers moi comme une malade pour que je puisse utiliser son élan. Si elle s'approchait plus lentement, ça ne marcherait pas.

Elle s'approcha plus lentement, en faisant de petits bonds et en traînant sa jambe blessée derrière elle. J'étais à court d'idées. Une seule chose était certaine : si elle me touchait avec ces griffes ou avec cette bouche, je serais peut-être une vraie lupa le mois prochain.

Le temps se cristallisa tel un flot scintillant, si lent et si rapide à la fois. Plusieurs manœuvres possibles me traversèrent l'esprit et furent aussitôt rejetées – je n'étais pas assez rapide pour les exécuter. Mais je ne comptais pas me laisser faire pour autant.

— Pas de griffes, Roxanne, hurla Richard. Pas de griffes !

Je ne crois pas que Roxanne l'entendit. Ses griffes monstrueuses fusèrent sur moi, et je plongeai sous son bras pour les éviter.

J'esquivais des coups trop rapides pour que mon œil les voie venir, réagissais comme si je connaissais à l'avance tous les mouvements qu'elle allait faire. C'était grâce à Richard et à nos marques, mais c'était trop nouveau, trop perturbant pour que je sois capable de me battre avec. Je pouvais l'utiliser pour me soustraire aux coups de Roxanne, mais ça ne durerait pas éternellement.

Je finis allongée sur le dos, brandissant mon Firestar au-dessus de moi. Les griffes et les crocs de Roxanne étaient partout à la fois, et je n'avais plus le choix.

Puis la porte de la cuisine s'ouvrit à la volée, et Verne hurla :

— Roxanne, non !

Je sentis son pouvoir s'abattre sur la pièce comme un couvercle sur une marmite bouillante, quelque chose qu'on jette sur la chaleur pour la contenir. Mais cela ne suffit pas.

Soudain, Ben et Roland apparurent de chaque côté de Roxanne. Ils l'empoignèrent et l'arrachèrent à moi. Si Verne leur en avait donné l'ordre, je ne l'avais pas entendu. Roxanne se débattait ; elle leur lacérait les bras, et ils encaissaient sans broncher.

Verne continuait à s'époumoner :

— J'ai menti, Roxanne. J'ai menti. Elle ne m'a pas fait d'avances.

Roxanne se figea dans les bras des deux gardes du corps. Sa bouche partiellement humaine articula :

— Qu'est-ce que tu dis ?

Lucy se faufila par la porte entrouverte. Elle la referma derrière elle et s'y adossa, souriante, pour profiter du spectacle.

— J'ai dit que j'ai menti. Je suis un vieil homme ; toi, tu es jeune, tu es puissante, et tu as trente ans de moins que moi. Je t'ai dit que quand elle m'avait marqué le cou, elle m'avait fait des avances. Ce n'était pas vrai.

Roxanne se détendit dans l'étreinte des deux hommes qu'elle avait tant malmenés. La tension s'écoula hors d'elle, entraînant ses attributs de loup dans son sillage. La chair de son visage et de ses mains se rétracta en ondulant jusqu'à ce qu'elle ait repris sa forme

humaine. Son nez saignait à l'endroit où je lui avais donné un coup de pied.

— Vous pouvez me lâcher, dit-elle. Je ne lui ferai pas de mal.

Ben et Roland ne la lâchèrent pas. Ils consultèrent Verne du regard.

— Et moi, chérie ? Tu vas me faire du mal ? demanda ce dernier.

— Quand nous serons rentrés à la maison, je te filerai une branlée. Mais pas ici, pas maintenant.

Verne sourit. Roxanne sourit. Et leurs deux sourires étaient identiques. C'était bien plus que du désir, même si le désir y était pour quelque chose. C'était cette expression que les couples partagent, comme un langage secret – une expression qui exclut tous les autres et ne peut pas être expliquée.

Je jetai un coup d'œil à Richard.

— Ils sont encore plus cinglés que nous.

Richard sourit, et son sourire me réchauffa jusqu'au bout des orteils. Je lui rendis son sourire, et remarquai avec une secousse qui me picota tout le corps que nous avions notre propre expression secrète. Dieu qu'il m'avait manqué...

Lucy s'avança en ondulant des hanches. Elle portait des chaussures à semelles compensées, un microshort violet et ce qui ressemblait à un soutien-gorge mauve, mais qui était sans doute une brassière. Elle entoura un des bras de Richard avec les deux siens et s'y suspendit.

— Il t'a préférée à moi, chérie, dit-elle d'une voix beaucoup trop aimable pour la colère qui brillait dans ses yeux.

Je jetai un coup d'œil à Richard.

— Je ne crois pas qu'il vous ait plaquée à cause de moi.

Elle s'écarta de Richard et vint se planter devant moi. J'avais encore mon flingue dans la main, donc, je supposais que je ne risquais rien. Les marques s'estompèrent, se refermèrent, remplacées par la certitude que Richard et moi étions de nouveau un couple. Ça comptait beaucoup plus pour moi que toutes les marques du monde.

— Au lit, je peux faire des choses dont ton corps humain est incapable. Je peux encaisser toute sa force, toute son énergie sans

que ça me fasse le moindre mal. Avec moi, il n'est pas obligé de se retenir, de faire attention.

Elle avait touché un point sensible. C'est la seule excuse dont je peux me targuer pour avoir riposté :

— Ben, je ne sais pas trop. Il passe une nuit avec moi et il vous jette comme le journal de la veille. Soit vous n'êtes pas si bonne que ça, soit je suis meilleure que vous.

Les joues de Lucy se creusèrent ; ses yeux s'écarquillèrent. L'espace d'une seconde, je crus qu'elle allait pleurer. Je ne voulais pas qu'elle pleure. Ça gâcherait tout. Je me sentirais vraiment minable.

Elle se détourna en se couvrant le visage de ses mains. Et merde.

Je reportai mon attention sur Richard. À son expression, je vis bien qu'il m'en voulait. Et je ne pouvais pas l'en blâmer.

Je ne vis pas tant Lucy pivoter que je ne sentis le déplacement d'air provoqué par son mouvement. Sa main s'écrasa sur ma figure. J'eus la sensation de tomber, mais pas celle de toucher le sol.

CHAPITRE 41

Lorsque je repris connaissance, j'étais enveloppée de ténèbres et d'une odeur de draps frais. Clignant des yeux, je détaillai les fenêtres et la flaque de clair de lune sur le sol. Je me trouvais dans une pièce inconnue. À peine l'avais-je constaté que la tension m'emplit comme de l'eau.

Puis j'entendis quelqu'un derrière moi, et ma tension monta encore d'un cran. Je m'immobilisai, tentant de faire la morte, mais je savais que ma respiration s'était modifiée. Un humain aurait pu ne pas le remarquer, mais je ne fréquentais pas beaucoup d'humains depuis quelque temps.

— Anita, c'est Damian.

Je roulai sur le flanc, et cela me fit mal. Mon bras droit était bandé de la paume de ma main jusqu'à mon épaule. Ce n'était pas si douloureux, mais je ne me souvenais pas m'être blessée à cet endroit.

Le vampire était assis dans une chaise près de la porte. Ses longs cheveux roux paraissaient étrangement bruns dans la pénombre. Il portait le gilet et le pantalon de ce qui devait être un costume trois pièces, probablement taillé sur mesure. Noir, bleu marine ou peut-être marron foncé – difficile à dire. Par contraste avec le tissu sombre, sa peau semblait encore plus pâle.

— Quelle heure est-il ? demandai-je.

— Tu es la seule qui porte une montre.

J'approchai ma main gauche de mon visage et appuyai sur le petit bouton qui permettait d'éclairer le cadran. À cause de

l'obscurité, la lumière me parut plus vive que d'habitude.

— Mon Dieu. Il est plus de 23 heures. Je suis restée dans les vapes pendant des heures. (Je me laissai aller sur l'oreiller.)
Personne n'a pensé à m'emmener à l'hôpital ?

— Le soleil n'est couché que depuis un peu plus de deux heures, Anita. J'ignore quelles décisions ont été prises. Quand Asher et moi nous sommes réveillés, nous étions dans le sous-sol de cette maison. Nous nous sommes nourris, puis j'ai remplacé Richard à ton chevet.

— Où est-il ?

— À leur lupanar, je crois. Mais je n'en suis pas certain. Je dévisageai Damian. Son expression était étrangement lointaine.

— Tu n'as pas posé de questions ?

— On m'a dit de rester ici et de protéger ton sommeil. Je n'avais pas besoin d'en savoir davantage.

— Tu n'es pas un esclave, Damian. Tu as le droit de poser des questions.

— On m'a donné celui de m'asseoir dans le noir et de te regarder dormir. Qu'est-ce que ton vampire familial pourrait bien réclamer de plus ?

Je me redressai prudemment, parce que je ne me sentais toujours pas trop dans mon assiette.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

Je voulus me caler le dos contre la lourde tête de lit en bois. De la main droite, je saisis les deux oreillers et tentai de les fourrer sous mes reins, et cela me fit mal. Une douleur aiguë, encore supportable mais pas de beaucoup.

— Je me souviens que Lucy m'a frappée, mais qu'est-il arrivé à mon bras ? demandai-je.

Damian se leva et s'approcha de moi. Il posa un genou sur le lit pour m'aider à arranger les oreillers. Il en trouva même un troisième sur lequel je pus poser mon bras blessé.

— Richard dit que Lucy a essayé de te l'arracher.

Cette révélation me glaça les sangs.

— Doux Jésus... Il n'y a rien de plus dangereux qu'une femme jalouse.

— Tu es bien installée ?

— Oui, merci.

Damian se releva et fit mine de regagner sa chaise.

— Reste là, dis-je en lui tendant ma main gauche.

Il la prit. Sa peau était tiède, et un peu de sueur perlait à l'intérieur de sa paume. Les vampires peuvent transpirer, mais ça n'arrive pas souvent.

Je pressai la main de Damian et levai les yeux vers lui. Le clair de lune était assez vif pour que je puisse voir son visage. Sa peau était pâle, presque lumineuse, et ses yeux verts brillants ressemblaient à deux puits de ténèbres liquides. Je tirai sur son bras pour le faire asseoir près de moi.

— Tu t'es nourri ce soir, sinon ta peau serait froide. Alors, pourquoi transpires-tu ?

Damian se dégagea et détourna la tête.

— Tu n'as pas envie de le savoir.

— Si, j'ai envie. (Je lui pris le menton du bout des doigts et le forçai à me regarder en face.) Qu'est-ce qui ne va pas ?

— N'as-tu déjà pas assez de soucis sans te préoccuper de moi ?

— Dis-moi ce qui ne va pas, Damian.

Une longue expiration tremblante s'échappa de ses lèvres.

— Là, tu l'as fait. Tu m'as donné un ordre direct.

— Dis-moi.

— J'étais content de rester assis dans le noir et de te regarder dormir. Si Richard avait su à quel point, il aurait plutôt demandé à Asher.

Je fronçai les sourcils.

— Je suis larguée, avouai-je.

— Tu le sens aussi, Anita. Pas aussi fort que moi, mais tu le sens.

— Je sens quoi, Damian ?

— Ça.

Le vampire posa sa main sur son visage, et j'eus envie de frotter ma joue contre sa paume. Envie de l'attirer contre moi sur le lit. Pas forcément pour faire quelque chose de sexuel, mais pour le toucher. Pour laisser courir mes mains sur sa peau pâle, pour me vautrer

dans le pouvoir qui animait sa chair.

Je déglutis avec difficulté et me dérobaï à sa caresse.

— Que se passe-t-il, Damian ?

— Tu es une nécromancienne, et moi un mort-vivant. Par deux fois déjà, tu m'as rappelé d'entre les morts. Une fois alors que je dormais dans mon cercueil, et une fois alors que je vacillais au bord de l'abîme de la mort finale. Tu m'as guéri avec tes pouvoirs. Je suis ta créature. J'ai prêté allégeance à Jean-Claude, parce qu'il est mon Maître de la Ville, et je lui serai toujours loyal. Mais toi, je te suivrais jusqu'en enfer si nécessaire. Pas par devoir, mais par désir. Je ne veux rien d'autre qu'être à tes côtés. Rien ne me fait plus plaisir que de t'obéir. Quand je suis près de toi, j'ai du mal à faire quoi que ce soit – comme me nourrir ou te quitter – sans te demander la permission au préalable.

Je fixai Damian du regard. Je ne savais pas quoi dire, et ce n'était pas la première fois de la journée. Mais il était assis tout près de moi dans l'obscurité, et il fallait bien que je lui dise quelque chose.

— Damian, je... Je ne voulais pas en arriver là. Je n'ai jamais voulu que tu deviennes une sorte de serviteur mort-vivant.

— Je sais. Mais je comprends aussi pourquoi le Conseil a pris l'habitude de tuer les nécromanciens. Je ne te sers pas parce que j'ai peur de toi. Je te sers parce que j'ai envie de le faire. Quand je suis avec toi, je suis plus heureux que sans toi. C'est un peu comme être amoureux, mais en plus effrayant.

— Je savais que nous étions liés, et je savais même pourquoi. Mais je ne me doutais pas que c'était aussi fort pour toi.

— Jusqu'à la nuit dernière, je n'avais pas remarqué que mon attirance envers toi était réciproque. Tu aurais pu choisir Asher. Il t'adore, et tu te souviens d'avoir partagé son lit. Mais c'est moi que tu as choisi d'embrasser, d'étreindre. Je ne pense pas que c'était un accident.

Je secouai la tête.

— Je l'ignore. Je ne me souviens pas très bien de tout ce qui s'est passé la nuit dernière. Quand le munin me possède, c'est un peu comme si j'étais saoule.

— Te souviens-tu au moins de ce que tu m’as dit ?

— J’ai dit beaucoup de choses.

Mais ma voix était un peu trop hésitante, et je craignais de me souvenir de la phrase à laquelle il pensait.

— Tu as dit : « Ne me mords pas, baise-moi. »

Ouais, c’était bien celle-là. Rien que d’y repenser, je fus si gênée que j’en frémis. Je détournai les yeux.

— C’est le munin qui parlait, me défendis-je. Tu es l’un des rares mâles de mon entourage avec lequel Raina n’a jamais couché. Peut-être qu’elle voulait quelque chose de différent.

Damian me prit par le menton et ramena mon visage face à lui.

— C’est faux, et tu le sais.

Je me dégageai.

— Écoute, j’ai déjà plus d’amants potentiels qu’il ne m’en faut. Je suis flattée, et je te remercie de ton offre, mais je n’ai pas l’intention d’accepter.

— Es-tu vraiment satisfaite des deux hommes qui partagent ton lit ? Tu n’as couché avec Richard qu’une seule fois, et les marques vous lient plus étroitement que jamais.

— Étais-je la seule à ne pas me douter de ce qui arriverait ?

— Jean-Claude m’a interdit de t’en parler. Je pensais que tu avais le droit de savoir.

— J’ai senti Jean-Claude se réveiller ce matin, avant 10 heures. Je l’ai senti se réveiller, Damian. J’ai senti sa joie sauvage, son triomphe. (Je voulus croiser mes bras sur ma poitrine, mais le droit refusa de coopérer.) Qu’il aille se faire foutre.

— J’ai été le serviteur de ma première maîtresse pendant très longtemps, Anita. L’idée de devenir le tien – ou celui de quiconque, d’ailleurs – me terrifie. (Il toucha les bandages de mon bras.) Mais je vois de quelle façon ils t’utilisent. Je vois qu’ils te dissimulent des informations. (Il prit ma main droite entre les deux siennes.) J’ai prêté allégeance à Jean-Claude, mais c’est ton pouvoir qui fait battre mon cœur, ton poulx qui me laisse un goût de cerise sur la langue.

Je lui retirai ma main.

— Où veux-tu en venir, Damian ?

— À ceci : je ne pense pas que tu devrais être la seule de vous trois qui ignore ce qui se passe.

— Et tu pourrais me le révéler.

Damian acquiesça.

— Je peux répondre à tes questions. En fait, si tu m'en donnes l'ordre, je ne peux pas refuser d'y répondre.

— Tu es en train de me donner les clés de ton âme, Damian. Pourquoi ?

Il sourit, et ses dents dessinèrent une tache blanche dans son visage.

— Parce que je te sers avant de servir quiconque d'autre. J'ai essayé de lutter, mais ça n'a servi à rien. Je capitule. Je m'offre à toi de mon plein gré – avec joie, même.

— Asher n'a-t-il pas dit, la nuit dernière, que Jean-Claude te tuerait si tu couchais avec moi ?

— Oui.

Je le fixai des yeux.

— Je suis peut-être bonne, Damian, mais personne ne vaut la peine qu'on meure pour lui.

— Je ne pense pas que Jean-Claude me tuerait. Il m'a déjà interrogé au sujet du lien qui nous unit, toi et moi.

— Vraiment ?

— Oui, et il est ravi. Selon lui, c'est un signe de l'augmentation de tes pouvoirs de nécromancienne. Je partage son avis.

— Jean-Claude savait que tu m'obéissais sans le vouloir, et il ne m'en a pas parlé ?

— Il pensait que ça te perturberait.

— Quand comptait-il me mettre au courant de ce petit détail ?

— Il est le Maître de la Ville. Il n'a pas de comptes à me rendre. J'ignore ce qu'il a l'intention de te révéler, et quand.

— D'accord. Quels autres pouvoirs puis-je m'attendre à acquérir par le biais des marques ?

Damian s'allongea de l'autre côté de l'oreiller qu'il m'avait apporté pour mon bras droit. Il se cala sur un coude, ses longues jambes étendues sur le matelas.

— Leur force physique, leur vue, leur ouïe. Tu pourrais acquérir presque tous leurs pouvoirs sans renoncer à ton humanité. Mais pour ça, il faudrait sans doute que tu acceptes la quatrième marque.

— Non, merci.

— Tu pourrais avoir la vie éternelle sans être obligée de mourir d'abord, Anita. Beaucoup de gens ont cédé à cette tentation au fil des siècles.

— J'ai déjà eu trop de surprises ces deux derniers jours, Damian. Je refuse de me lier encore plus étroitement à Jean-Claude.

— Tu dis ça maintenant, mais laisse passer encore quelques années, et tu changeras peut-être d'avis. La jeunesse éternelle, Anita. Ce n'est pas rien.

Je secouai la tête.

— Qu'est-ce que les marques peuvent m'apporter d'autre ?

— Théoriquement, n'importe lequel de leurs pouvoirs.

— Ce n'est pas typique pour une servante humaine, pas vrai ?

— Tous les serviteurs humains gagnent en force et en endurance. Ils acquièrent des capacités de régénération, une certaine résistance aux blessures physiques, et ils sont immunisés contre les maladies et les poisons. Là encore, sans la quatrième marque, il m'est difficile de dire jusqu'où ça peut aller. Jean-Claude et Richard ne doivent pas le savoir non plus. Et ils ne le sauront pas tant que tu ne sortiras pas un nouveau lapin de ton chapeau.

— Le munin les a surpris ?

— Oh que oui.

Damian posa sa tête sur le bord de l'oreiller que je n'utilisais pas. Il roula sur le dos et leva les yeux vers moi.

— Jean-Claude connaissait l'existence et la nature des munin, mais il n'a pas pensé que parce que c'étaient les esprits des morts, tu pourrais les contrôler. Même les nécromanciens des légendes n'en étaient pas capables.

— Les nécromanciens des légendes n'étaient pas liés à un loup-garou alpha.

— C'est également ce qu'a conclu Jean-Claude.

Je m'avachis dans mon nid d'oreillers.

— Il parle de moi avec tout le monde, sauf avec moi. Génial.

— Je sais quelle importance tu attaches à l'honnêteté et, en toute honnêteté, Jean-Claude ne pouvait pas savoir à l'avance que tu acquerrais ces pouvoirs. Un serviteur humain est un outil à utiliser, et si c'est un outil puissant, tant mieux pour son maître. Mais à l'allure où tu vas, bientôt, on sera en droit de se demander qui de vous deux est le maître et qui est le serviteur. Peut-être parce qu'à la base, tu es une nécromancienne.

— Jean-Claude m'a dit la même chose avant que j'accepte les marques. Mais il ne m'a pas donné plus d'explications que ça. J'imagine que j'aurais dû en réclamer.

— S'il t'avait expliqué tout cela avant de t'offrir les marques, les aurais-tu acceptées ?

— J'ai accepté les marques pour sauver la vie de Jean-Claude et celle de Richard – sans compter la mienne.

— Mais si tu avais su ce qui en résulterait, les aurais-tu acceptées quand même ?

Damian roula sur le flanc. Son visage était si près de mon bras que je sentais son souffle sur ma peau.

— Je pense que oui. Je ne pouvais pas les laisser mourir. J'aurais peut-être supporté de perdre l'un des deux, mais pas les deux. Surtout alors que je pouvais les sauver.

— Dans ce cas, Jean-Claude t'a dissimulé tout ceci pour rien. Il t'a mise en colère pour rien.

— C'est vrai que je lui en veux.

— Et du coup, tu ne lui fais plus confiance.

Damian se rapprocha légèrement de moi, appuyant sa joue sur mon bras.

— Ouais, je ne lui fais plus confiance. Pire encore, je ne fais plus confiance à Richard. (Je secouai la tête.) Je n'aurais jamais pensé qu'il me cache quoi que ce soit, et à plus forte raison quelque chose d'aussi important.

— Ça te fait douter de lui.

Je baissai les yeux vers le vampire. Seule sa joue me touchait. Le

reste de son corps était allongé sur le lit, à une distance convenable du mien.

— Ça ne te ressemble pas, Damian.

— Qu'est-ce qui ne me ressemble pas ? demanda-t-il.

Sa main glissa sur les draps entre nous et s'immobilisa à quelques centimètres de moi. Elle ne me touchait pas. Elle attendait.

— Tout ça, répondis-je avec un geste vague.

— Tu ne sais rien de moi, Anita. Tu ne sais pas ce qui me ressemble ou non – pas vraiment.

— Que veux-tu de moi, Damian ?

— Là, tout de suite ? Je voudrais poser cette main sur ta hanche.

— Et si je dis oui ?

— Tu me donnes ta permission ?

Qu'en dirait Richard ? Qu'en dirait Jean-Claude ? Qu'ils aillent se faire foutre tous les deux.

— Oui.

La main de Damian glissa en travers de mon ventre et s'immobilisa sur ma hanche. Il aurait été naturel qu'il me prenne par la taille et m'attire contre lui, mais il ne le fit pas. Il conserva cette distance artificielle entre nous.

Je fis courir ma main gauche le long du bras pâle posé sur mon ventre, jouant avec les poils très fins qui le recouvraient. C'était presque un soulagement, comme si j'avais attendu ça pendant très longtemps. Je n'avais pas envie qu'il m'enlace : j'avais envie de l'enlacer, moi. Damian avait raison. C'était ma nécromancie. Elle voulait le toucher, explorer les limites du pouvoir qui nous liait et du pouvoir qui l'animait.

Mon propre pouvoir est plus proche de celui de Jean-Claude que de celui de Richard. C'est une énergie froide, pareille à un vent imperceptible qui souffle sur l'esprit et le corps. Je la laissai se déverser par ma main, le long du bras de Damian. Je la poussai à l'intérieur du vampire telle une main invisible et sentis une étincelle s'allumer au fond de lui. Mon pouvoir flamboya en reconnaissant un morceau de lui-même. Ce qui avait animé Damian jusque-là n'était plus. À présent, c'était moi qui l'animais. Il était véritablement

mien. Sauf que c'était impossible.

Le vampire glissa vers moi, comblant l'espace de quelques centimètres qui nous séparait encore. Il passa une jambe par-dessus les miennes et se pressa contre moi.

— Tu essaies de me séduire, dis-je.

Mais ma voix était trop douce, trop intime pour que ça sonne comme un reproche.

Damian déposa un baiser sur mon bras.

— Suis-je en train de te séduire, ou est-ce toi qui m'as déjà séduit ?

Je secouai la tête.

— Lève-toi et sors de cette chambre, Damian.

— Tu me désires. Je le sens.

— C'est le pouvoir qui te désire, pas moi. Je ne te désire pas comme je désire Richard ou Jean-Claude.

— Je ne te demande pas de m'aimer, Anita je veux juste être avec toi.

Je voulais faire courir mes mains le long de son corps. Je savais que j'aurais pu explorer chaque centimètre carré de sa chair sans qu'il fasse le moindre geste pour m'en empêcher. C'était à la fois tentant et effrayant.

Je me dégageai et me levai, abandonnant le lit à Damian. La tête ne me tourna pas, et mes genoux ne cédèrent pas sous moi. Génial.

— Nous n'allons pas faire ça, Damian. Il n'en est pas question.

Le vampire se redressa sur ses coudes pour m'observer.

— Si tu me donnes un ordre direct, je dois t'obéir. Même si cet ordre contredit celui de Jean-Claude.

Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ne te demandes-tu pas quelles autres choses Jean-Claude a bien pu m'interdire de te raconter ?

— Espèce d'enflure...

Il s'assit sur le lit et balança ses longues jambes dans le vide.

— N'as-tu pas envie de savoir ?

Je le fixai des yeux l'espace d'un battement de cœur.

— Et merde. Oui, j'ai envie de savoir.

— Tu dois m'ordonner de te le dire. Sinon, je ne peux.

Je faillis ne pas le faire. J'avais peur de ce qu'il allait me révéler. Peur de ce que Jean-Claude avait bien pu me cacher d'autre.

— Damian, je t'ordonne de me raconter tous les secrets dont Jean-Claude t'a interdit de me parler.

Il poussa un long soupir.

— Enfin libre. Jean-Claude, Asher et ma première maîtresse appartiennent tous à la lignée de Belle Morte. Elle est le chef de notre Conseil. T'es-tu jamais demandé pourquoi, il y a des siècles, on décrivait les vampires comme des monstres hideux – des cadavres ambulants ?

— Non. Et quel rapport avec mon problème ?

— J'ai attendu très longtemps pour te raconter ça, Anita. Laisse-moi le raconter à ma façon.

— D'accord. Je t'écoute.

— Jusqu'au XVIII^e siècle, personne ne considérait les vampires comme des objets sexuels. Quelques-uns d'entre nous présentaient une apparence séduisante, mais ce n'était qu'une illusion. Puis les choses ont changé. À présent, quand un humain parle d'un vampire qu'il a rencontré, la première chose qu'il mentionne, c'est sa beauté et son magnétisme.

Damian se leva, et je reculai. Je ne voulais pas qu'il s'approche de moi. Je ne savais pas en qui de nous deux j'avais le moins confiance : lui ou moi. Il dut percevoir ma réticence, car il s'immobilisa au milieu de la pièce.

— Ce sont les membres du Conseil qui décident lequel d'entre eux va envoyer ses vampires perpétuer l'espèce, poursuivit-il en me regardant fixement. Pendant des années, ce privilège est revenu à la Reine des Cauchemars, notre ancien chef, ou à Mort d'Amour et au Dragon. Mais tous trois ont fini par se lasser de ces jeux et se sont retirés dans les chambres du Conseil. Ces jours-ci, ils ne se montrent plus que très rarement.

» Mon ancienne maîtresse m'emmenait souvent à la cour avec elle. C'est là que j'ai rencontré Jean-Claude. Puis Belle Morte a pris

la relève des anciens et envoyé ses gens peupler le monde de vampires. Jean-Claude, Asher et moi descendons d'elle. Son sang ne peut pas transformer un humain hideux en un vampire magnifique, même s'il améliore l'apparence de tout ce qu'il touche. Mais il fait bien plus que ça. Certains de ses descendants possèdent le pouvoir du sexe. Ils s'en nourrissent comme Colin et mon ancienne maîtresse se nourrissent de peur. Ils peuvent gagner du pouvoir par le biais du sexe, et l'utiliser pour attirer les mortels dans leurs filets.

Damian s'interrompit et me dévisagea.

— Continue.

— Jean-Claude est l'un d'eux. Autrefois, on l'aurait considéré comme un incube. Asher et moi ne sommes pas comme lui. C'est un pouvoir assez rare, même parmi les descendants plus directs de Belle Morte.

— Donc, Jean-Claude peut se nourrir de sexe comme Colin se nourrit de peur. Et alors ?

Damian se dirigea vers moi, et je le laissai me toucher l'épaule.

— Ne comprends-tu pas ? Le sexe – l'énergie du désir physique aussi bien que les rapports sexuels proprement dits – accroît le pouvoir de Jean-Claude, mais aussi le tien et celui de Richard, par contrecoup. Chaque fois que deux des membres de votre triumvirat couchent ensemble ou se livrent à des actes intimes entre eux, vos marques se renforcent, et votre pouvoir augmente.

Je crus que j'allais m'évanouir.

— Et il avait l'intention de me le dire quand ?

— À sa décharge, ça ne fonctionnait pas de cette façon la première fois qu'il t'a marquée. Du moins, c'est ce qu'il m'a affirmé. Le sexe n'était pas un focus de pouvoir aussi fort, et pourtant, tu avais déjà reçu trois marques de Jean-Claude quand tu as réussi à lui échapper. Il pense que c'est l'addition de Richard qui a tout déclenché.

— Pourquoi me racontes-tu tout ça, Damian ? Qu'as-tu à y gagner ?

Je le fixai du regard dans la pénombre.

— Pendant des siècles, mon ancienne maîtresse m'a contrôlé par la peur et le sexe. Tu mérites de connaître la vérité, toute la

vérité.

Je me dégageai et tournai le dos à Damian. Plus j'y réfléchissais, plus ça me paraissait logique. Jean-Claude sentait le sexe comme d'autres gens sentent l'eau de Cologne. Ça expliquait pourquoi le premier établissement qu'il avait ouvert à Saint Louis était un club de strip-tease – c'était une façon d'assurer sa propre subsistance. Est-ce que ça changeait quelque chose pour moi ? Je n'en savais rien. Je ne savais plus rien.

Le front pressé contre la fraîcheur bienfaisante de la vitre, je laissai mon regard se perdre à l'extérieur. La brise nocturne agitait doucement les rideaux.

— Richard sait-il que Jean-Claude est une sorte d'incube ?

— Je ne pense pas.

Du pouvoir dans le vent. Je le sentis presque comme une odeur d'ozone dans l'air. Mes cheveux se hérissèrent dans ma nuque. Ce n'était ni un vampire, ni un métamorphe. Je n'eus aucun mal à l'identifier – et pour cause. De la nécromancie. Quelque part, tout près de nous, quelqu'un utilisait un pouvoir très similaire au mien.

Je pivotai vers Damian.

— La servante humaine de Colin... C'est une nécromancienne ?

Damian haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Et merde.

Je projetai mes perceptions en quête d'Asher. Mon pouvoir le trouva et fut violemment repoussé.

Je m'élançai vers la porte. Damian me suivit en demandant :

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Le Browning était déjà dans ma main quand je déboulai dans le jardin. Damian les vit avant moi, et il tendit un doigt vers eux. Nikki se tenait à la lisière des arbres, presque dissimulée par les ombres et l'obscurité. Asher était à genoux trois mètres devant elle.

Sans ralentir, je tirai sur Nikki. Aucune de mes balles ne la toucha, mais les détonations brisèrent sa concentration, et je pus de nouveau sentir Asher. Elle était en train de lui arracher sa vie comme elle aurait arraché à la rivière un poisson accroché à un

hameçon. Le sang du vampire pulsait follement contre sa peau. Son cœur bondissait dans sa poitrine telle une bête en cage luttant pour se libérer et se précipiter vers celle qui l'appelait.

Je me forçai à cesser de courir, écartai les pieds et visai le long de mon bras. Je perçus un mouvement au-dessus de moi. Je levai les yeux juste à temps pour voir le visage pâle de Barnaby se jeter sur moi tel un oiseau de proie géant. Puis Damian décolla, et les deux vampires culbutèrent dans les airs en luttant l'un contre l'autre.

À présent, j'étais assez près pour voir le visage d'Asher. Il saignait par tous les orifices : les yeux, la bouche, le nez et les oreilles. Ses traits n'étaient plus qu'un masque de sang. Il tomba à quatre pattes.

Je tirai sur Nikki. Dans la poitrine. Deux fois. Elle tomba lentement à genoux, levant vers moi un regard surpris.

— Nous ne sommes pas autorisés à tuer le serviteur humain d'un autre maître vampire, l'entendis-je dire.

— Si Colin n'avait pas su que je vous tuerais, il serait venu lui-même.

Pour une raison que j'ignore, cela la fit sourire.

— J'espère qu'il mourra avec moi, dit-elle.

Puis elle s'écroula face contre terre. Même dans l'obscurité, je vis les deux trous pareils à des gueules béantes que mes balles avaient laissés en ressortant dans son dos.

Asher était toujours à quatre pattes. Du sang dégoulinait de sa bouche. Je m'agenouillai près de lui et lui touchai l'épaule. Sa chemise imbibée de sang lui collait à la peau.

— Asher. Asher, tu m'entends ?

— J'ai cru que c'était toi, dit-il d'une voix épaissie par des choses qui n'auraient jamais dû se trouver dans une gorge vivante. J'ai cru que c'était toi qui m'appelais.

Il cracha du sang par terre.

Je levai les yeux vers le ciel. Il n'y avait plus aucune trace de Barnaby et de Damian. J'appelai à l'aide, et personne ne répondit.

Je passai mes bras autour de la poitrine d'Asher. Il s'affaissa dans mon giron. Je le serrai contre moi et dus me pencher pour

entendre sa voix affaiblie.

— Je croyais que tu m'avais appelé dehors pour un rendez-vous galant. Ironique, pas vrai ?

Il se mit à tousser si fort que je faillis le lâcher. Un fluide plus épais que du sang dégouлина de sa bouche. Je le berçai pendant qu'il se vidait sur le sol et hurlai :

— Damian !

J'entendis un cri dans le lointain, mais ce fut tout.

— Ne meurs pas, Asher. Je t'en supplie, ne meurs pas.

Il continua à tousser jusqu'à ce que quelque chose de noir jaillisse de sa bouche. Un torrent de sang. Je touchai sa peau. Elle était froide.

— Si tu buvais le sang d'un des lycanthropes, cela suffirait-il à te sauver ?

— À condition que ce soit tout de suite, peut-être, dit-il d'une voix douce et épaisse.

Je touchai son front et retirai ma main humide de sueur glacée.

— Dis-moi à quel point c'est grave.

Asher ignore ma question.

— Sache, Anita, que m'être vu à travers tes yeux a guéri mon cœur.

Mes larmes me nouaient la gorge.

— Non, Asher, non.

Une goutte de sang pur coula du coin de son œil.

— Sois heureuse avec tes deux amours. Ne commets pas les mêmes erreurs que Jean-Claude et moi il y a toutes ces années. (Il toucha mon visage d'une main couverte de sang.) Sois heureuse dans leurs bras, ma chérie.

Ses paupières papillotèrent. S'il s'évanouissait, nous risquions de le perdre. Mais je n'entendais que le chant des cigales et le souffle du vent dans les ténèbres. Où diable étaient tous les autres ?

— Asher, reste avec moi.

Il se força à rouvrir les yeux, mais il avait du mal à focaliser son regard. Je sentis son cœur hésiter et manquer un battement. Il pouvait vivre sans que son cœur batte, mais je savais que cette fois,

si son cœur s'arrêtait, ce serait fini. Asher était mourant. Nikki avait causé trop de dégâts internes pour qu'il puisse régénérer.

Je plaçai mon poignet droit bandé devant sa bouche.

— Prends mon sang.

— Boire ton sang, ce serait te donner du pouvoir sur nous tous, protesta Asher. Je ne veux pas devenir ton esclave plus que je le suis déjà.

À présent, je pleurais des larmes si chaudes qu'elles me brûlaient.

— Ne laisse pas Colin te tuer. S'il te plaît, s'il te plaît ! (Je le serrai contre moi et chuchotai :) Ne nous laisse pas, Asher. (Je sentis Jean-Claude à des centaines de kilomètres de là, sentis sa panique à l'idée de perdre Asher.) Ne nous laisse pas – pas maintenant, alors que nous venons juste de te retrouver. Tu es beau, mon amour, balbutiai-je en français. Tu me fais craquer.

Il parvint à sourire.

— Je te brise le cœur, hein ?

J'embrassai sa joue, et mes larmes brûlantes coulèrent sur ses cicatrices.

— Je t'embrasse partout, continuai-je en français. Je t'embrasse partout, mon amour.

Il leva les yeux vers moi.

— Je te bois des yeux, murmura-t-il en français.

— Ne me bois pas des yeux, putain : bois-moi de ta bouche.

J'arrachai les bandages de mon poignet avec mes dents et plaquai ma chair tiède et nue contre ses lèvres froides.

— Je t'adore, souffla Asher en français.

Ses crocs se plantèrent dans mon poignet. La douleur fut profonde et aiguë. Sa bouche se colla sur ma peau, et sa gorge se convulsa tandis qu'il avalait.

Je plongeai mon regard dans ses yeux pâles et sentis quelque chose dans ma tête s'ouvrir comme un rideau, se briser comme un bouclier enfoncé. L'instant d'avant, ça faisait si mal que j'en avais presque la nausée, et tout à coup, il ne restait plus rien qu'une chaleur qui se répandait depuis la plaie.

Je n'eus même pas le temps de paniquer. Asher roula mon esprit comme une vague tiède et caressante. Elle me submergea tel un raz de marée qui me picota la peau, me coupa le souffle et me laissa haletante et mouillée.

À présent, Asher était agenouillé au-dessus de moi et me déposait prudemment sur le sol. Je restai immobile, fixant du regard le vide, chevauchant les sensations qui me parcouraient tout le corps. Jamais encore je n'avais laissé un vampire me faire ça – me dérober mon esprit en même temps que mon sang. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'Asher en était capable. J'étais certaine d'être immunisée contre ce pouvoir.

Asher m'embrassa sur le front.

— Pardonne-moi, Anita. J'ignorais que je pouvais étreindre ton esprit. Je pensais qu'aucun vampire ne pouvait le faire.

Il baissa les yeux vers moi, guettant ma réaction. Mais j'étais infoutue de réagir. Il se redressa suffisamment pour bien voir mon visage.

— Je craignais que tu me possèdes comme tu possèdes Damian si je me nourrissais de ton sang sans utiliser mes pouvoirs. J'ai tenté d'escalader ton bouclier, de briser tes barrières, mais je ne l'ai fait que pour me protéger contre ton pouvoir. Jamais je n'aurais imaginé pouvoir franchir des murs aussi impénétrables.

Il tendit une main vers mon visage, se ravisa et laissa sa main retomber dans son giron.

— Les marques qui te lient à Jean-Claude te protègent contre lui ; elles l'empêchent de rouler ton esprit. Mais il n'a jamais été aussi doué que moi pour ce genre de choses. J'aurais dû y penser avant.

Je gisais sur le sol devant lui, toute flasque. J'avais l'impression de flotter. Rien n'était réel. Je ne pouvais ni penser, ni parler.

Asher prit ma main et la pressa contre sa joue mutilée.

— Je me suis retiré dès que j'ai compris ce que je venais de faire. Ce n'était qu'un... comment dis-tu ? Qu'un petit coup vite fait. Qu'un aperçu de ce que ça aurait pu être. Je te supplie de me croire, Anita.

Il se leva, et je ne pus pas suivre le mouvement. Je restai allongée par terre, luttant pour réfléchir.

Jason s'agenouilla près de moi. J'étais encore assez lucide pour me demander d'où diable il était sorti. Il ne logeait pas chez Marianne. Ou peut-être que si.

— C'est ta première fois ? me demanda-t-il.

Je voulus hocher la tête mais n'y parvins pas.

— Maintenant, tu comprends pourquoi j'habite avec eux.

— Non, répliquai-je, mais ma voix était aussi lointaine que si elle ne m'appartenait pas. Non, je ne comprends pas.

— Tu l'as senti. Tu as chevauché Asher. Comment peux-tu ne pas aimer ça ?

Je ne pouvais pas le lui expliquer. Les sensations avaient été merveilleuses, mais dès qu'elles avaient commencé à s'estomper, une peur assez ténébreuse et assez monstrueuse pour engloutir le monde avait pris leur place.

Si c'était ça un « petit coup vite fait », je me réjouissais qu'Asher ne se soit pas attardé. Jamais je ne le laisserais me faire plus que ça. Parce que si ça pouvait être encore meilleur, je risquais de devenir accro. Et c'était le genre de drogue que Jean-Claude ne pouvait pas me fournir. Les marques l'empêchaient de rouler mon esprit. C'était l'une des choses qui faisaient la différence entre servante et esclave. Jamais je ne pourrais avoir ça avec Jean-Claude, jamais. Et j'en avais tellement envie...

Cinq minutes plus tôt, je n'avais pas voulu qu'Asher meure. Maintenant, je n'en étais plus si sûre.

Asher entra de nouveau dans mon champ de vision. Nous nous fixâmes des yeux. A présent, d'autres gens s'agitaient dans l'obscurité autour de nous. L'un d'eux avait une lampe-torche. Il la braqua sur moi. La lumière m'aveugla presque. Elle éclairait crûment le visage d'Asher, soulignant les traces rougeâtres de ses larmes.

— Ne me déteste pas, Anita. Je ne supporterai pas que tu me détestes.

— Je ne te déteste pas, Asher. (Ma voix était encore épaisse, lourde du plaisir doré qui m'avait envahie.) J'ai peur de toi.

Le vampire resta planté là. Ses larmes coulaient toujours, traçant des sillons rouges sur la peau lisse de sa joue gauche et se

perdant dans les replis cicatriciels de sa joue droite, où elles formaient une petite mare sanglante.

— C'est encore pire, chuchota-t-il d'une voix enrouée.

CHAPITRE 42

Je fichai tout le monde dehors, à l'exception de Jason. Je l'autorisai à rester parce que les autres avaient protesté qu'ils ne pouvaient pas me laisser seule. Avais-je oublié que des gens essayaient de me tuer ? Que Jean-Claude avait dit qu'il les massacrerait tous si je mourais ? Ce dernier argument ne m'avait pas franchement mise de bon poil.

— Au moins, si nous mourions tous, le problème serait résolu, avais-je aboyé.

Ce qui avait mis un terme à la discussion.

Jason était allongé sur le lit parmi les oreillers. Il tenta de rouler sur le flanc et s'interrompit avec un petit grognement de douleur. Il se mouvait avec raideur, comme s'il avait mal – c'est d'ailleurs pour ça qu'il avait eu droit au lit plutôt qu'au fauteuil.

Je faisais les cent pas dans la chambre. Toujours le même circuit : le pied du lit, la fenêtre, le mur du fond et retour vers la porte.

— Tu sais, ça fait déjà vingt fois que tu passes devant moi – et je n'ai pas commencé à compter tout de suite, lança Jason.

— La ferme.

J'avais remis tous mes flingues, pas parce que je pensais en avoir besoin, mais parce que leur familiarité me reconfortait. Le frottement des lanières de mon holster d'épaule, le Firestar qui me meurtrissait le ventre m'aidaient à me sentir moi-même. J'étais la seule de nous trois qui soit armée. C'était une chose que je ne devais pas aux deux autres. Une chose qui m'appartenait entièrement. La

violence très particulière des armes à feu était mienne. Là tout de suite, j'avais besoin de quelque chose qui soit mien et seulement mien.

Jason bascula lentement sur le côté, centimètre par centimètre. J'eus le temps de faire un circuit complet avant qu'il s'immobilise enfin sur le flanc, l'air soulagé. Jamil et lui avaient été transférés ici pour que tous les blessés soient regroupés au même endroit. Roxanne était à l'autre bout du couloir ; Ben montait la garde auprès d'elle. Apparemment, j'avais canalisé assez du pouvoir de Richard pour faire craindre aux autres qu'elle ait une contusion. Je ne savais pas trop si Ben était censé la protéger contre moi ou l'inverse.

Le docteur Patrick était dans la cuisine, où il touillait le ragoût que Marianne nous avait laissé. Zane et Cherry étaient là aussi, mais les autres métamorphes s'étaient rendus au lupanar. Ils voulaient achever la cérémonie qui avait été interrompue la nuit précédente. Grand bien leur fasse.

Asher se trouvait quelque part dans la maison. Je ne savais pas où, et je ne voulais pas le savoir. Trop de choses étaient en train de se produire trop vite. J'avais besoin de temps pour me regrouper. Et on n'allait pas me le laisser.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— C'est Damian.

— Va-t'en.

— Un vampire vient d'arriver avec un des adjoints du shérif Wilkes. Ils veulent parler avec toi ou avec Richard. Ils ne traitent pas ça comme une affaire officielle.

Intriguée, je cessai de faire les cent pas et allai ouvrir. Damian se tenait sur le seuil, toujours vêtu du gilet dont Barnaby avait arraché tous les boutons. À la mort de Nikki, le bras droit de Colin avait rompu le combat et s'était enfui par la voie des airs. Le costume de Damian était noir dans la lumière électrique, et faisait paraître sa peau incroyablement blanche.

— Qu'ont-ils dit exactement ? m'enquis-je.

— Juste qu'ils avaient un message pour vous deux de la part de

Franklin Niley.

— Et merde, soufflai-je.

— Ils sont dans la cuisine avec Asher et le docteur Patrick.

— Va dire à Jamil et à Roxanne que les méchants sont ici. Je vais aller leur parler.

L'homme a un flingue, me prévint Damian.

— Moi aussi.

Je me dirigeai vers la cuisine, et le vampire m'emboîta le pas.

— Attends-moi, appela Jason derrière nous.

— Rejoins-nous aussi vite que tu pourras, mais je ne t'attendrai pas pendant que tu trébucheras dans l'escalier, lui lançai-je par-dessus mon épaule.

— Ne la laisse pas se faire tuer, Damian.

— Damian fera ce que je lui dirai de faire.

J'avais disposé d'un peu plus de une heure pour réfléchir à ce que je venais d'apprendre, et ça n'avait pas amélioré mon humeur.

Je descendis rapidement au rez-de-chaussée. Dans mon dos, Damian se mouvait telle une ombre silencieuse. Pourquoi Wilkes et ses hommes n'avaient-ils pas déboulé arme au poing ? Je m'attendais vraiment qu'ils nous tirent dessus sans sommation s'ils découvraient que nous n'avions pas quitté la ville. Quel message pouvaient-ils bien avoir à nous communiquer ? Et que venait faire le vampire dans cette histoire ? Dolph ne m'avait pas dit que l'entourage de Niley comptait un mort-vivant. Si c'était le cas et s'il l'avait su, il l'aurait forcément mentionné, d'autant qu'il déteste les vampires. Tant de questions et, pour une fois, j'allais obtenir des réponses immédiatement après me les être posées. Ça changeait un peu.

La cuisine était en ordre. Quelqu'un avait nettoyé le sang sur le carrelage et mit une nappe en dentelle toute propre sur la table. L'adjoint Thompson était assis sur une chaise. Il portait des vêtements civils. Un grand vampire mince que je ne connaissais pas avait pris place dans la chaise voisine. Le docteur Patrick était assis face à eux, dos à la porte – et donc à nous. Nathaniel occupait la quatrième et dernière chaise. Il fixait le vampire du regard.

Zane se tenait debout, les fesses appuyées contre l'évier. Asher

était adossé au vaisselier, suffisamment près de Thompson pour le toucher en tendant le bras et l'empêcher de dégainer le cas échéant. Le flingue de Thompson était un Beretta 10 mm, identique à son arme de service. Seul son holster d'épaule était différent. C'était imprudent de sa part d'avoir laissé Asher se mettre aussi près de lui, mais Thompson ne semblait pas s'en inquiéter. Il m'adressa un sourire plein d'arrogance, comme s'il m'avait amenée là où il voulait que je sois et que je ne pouvais plus rien y faire. Que se passait-il donc ?

— Comment m'avez-vous retrouvée ? demandai-je.

Du pouce, Thompson désigna le vampire qui l'accompagnait.

— Le Maître de la Ville local nous a dit qu'il vous sentait toujours sur son territoire. Il nous a aidés à vous localiser. De toute évidence, vous êtes plus facile à trouver que votre petit ami. Il semble que votre pouvoir vous trahisse.

Tiens, tiens... En public, nous étions repassés au vouvoiement.

Je fixai le vampire des yeux. Son expression était indéchiffrable, son visage, pâle et vacant. Il avait des yeux gris foncé, et des cheveux noirs très raides, coupés court et gonflés sur le front. Dans les années cinquante, on appelait ça une banane. Sa coiffure correspondait à l'aura que je percevais. Il était mort depuis moins d'un demi-siècle.

— Comment vous appelez-vous ?

— Donald.

— Salut, Donald : Apparemment, je vous ai loupé au barbecue l'autre soir.

La colère embrasa ses traits. Il n'était pas encore assez vieux pour la dissimuler.

— Vous avez dit à mon maître que vous étiez venue ici uniquement pour faire sortir votre tiers de prison. Vous auriez déjà dû rentrer chez vous. Vous avez fait semblant de partir, mais vous êtes restée. Si vous étiez vraiment partie, nous aurions accepté le meurtre de nos gens. Mais en restant, vous prouvez que vous avez l'intention de vous emparer de notre territoire et de la place de mon maître.

— Avez-vous parlé à votre maître récemment ? Plus important :

a-t-il parlé à sa servante humaine récemment ? insinuai-je.

Le vampire me foudroya du regard, mais il n'y avait pas de pouvoir dans ses yeux.

— Colin est blessé, mais pas encore mort. Par contre, le Conseil vous tuera pour vous punir d'avoir éliminé sa servante.

— Lorsqu'il attaque un autre vampire, un serviteur humain renonce à son sauf-conduit, intervint Asher. Telle est la loi du Conseil. Anita n'a rien fait qui justifie une punition de la part du Conseil. Si Colin persiste à essayer de nous faire du mal, c'est lui que le Conseil traquera et détruira.

— Assez avec ces conneries de vampires. (Je reportai mon attention sur Thompson.) Alors, quel est le message ? Je croyais que si nous étions toujours là après la tombée de la nuit, Niley viendrait tous nous buter personnellement.

— Il semble que ce bon vieux Frank ait peur de vous, grimaça Thompson. Howard n'arrête pas de marmonner que les augures sont vraiment mauvais, qu'ils doivent quitter la ville tout de suite. Que s'ils restent, vous les tuerez tous.

Je haussai un sourcil.

— Pour avoir rencontré Niley et sa clique, je suis très flattée qu'ils me considèrent comme leur croque-mitaine. Et maintenant, donnez-moi le putain de message.

Thompson sortit une petite boîte blanche de sa poche – le genre de boîte dans laquelle on s'attend à trouver un collier bon marché. Il me la tendit avec un sourire si déplaisant que j'eus peur de la prendre.

— Elle ne va pas vous mordre, ricana-t-il.

Je jetai un coup d'œil à Asher. Il haussa les épaules.

Je pris la boîte. Le fond était collant. Je la soulevai et vis qu'une tache brunâtre maculait le carton blanc. La boîte était légère, mais pas vide.

— Qu'y a-t-il là-dedans ?

— Oh, je ne voudrais pas vous gâcher la surprise, dit Thompson.

Je pris une profonde inspiration et soulevai le couvercle. Une mèche de cheveux reposait sur un lit de coton. Les cheveux étaient longs, épais et couleur de noisette, attachés avec un morceau de

ruban rouge. Je les soulevai et les déposai dans ma main libre. Un des coins du coton était taché. Je luttais pour conserver une expression impassible.

— Et alors ?

— Vous ne les reconnaissez pas ? Nous les avons pris au petit frère de Zeeman.

— Vous n'avez pas fait saigner Daniel en lui coupant une mèche de cheveux, fis-je remarquer.

— En effet. (Thompson sourit et s'agita sur sa chaise comme un gamin impatient de voir sa farce porter ses fruits.) La boîte contient un autre petit cadeau. Soulevez le coton.

Je posai la mèche sur la table. Elle s'enroula sur elle-même en brillant doucement. Je ne voulais pas soulever le coton. Je ne voulais pas voir ce qu'ils avaient coupé d'autre à Daniel. La seule chose qui me reconfortait, c'est que de toutes les possibilités atroces qui venaient de me traverser l'esprit, aucune n'était assez petite pour tenir dans cette boîte.

Je soulevai le coton et tombai à genoux comme si quelqu'un m'avait frappée. Immobile, je regardai le bout d'un petit doigt beaucoup trop délicat pour être celui de Daniel. Son vernis à ongles était toujours parfait – lisse, pâle et nullement écaillé. Rien de vulgaire chez la mère de Richard.

Le docteur Patrick dut se lever pour aller vomir dans l'évier. Il était un peu trop impressionnable pour un docteur et un loup-garou.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Cherry.

Je fus incapable de répondre. Ce fut Asher qui s'en chargea, parce qu'il pouvait voir le contenu de la boîte par-dessus mon épaule.

— C'est un doigt de femme.

Jason venait d'entrer dans la pièce.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? s'exclama-t-il.

— Qu'as-tu fait, humain ? gronda Donald.

— Nous tenons le frère et la mère de Richard Zeeman, annonça Thompson. Je pensais que nous nous contenterions de vous tuer, mais c'est Niley qui paie – donc, c'est lui qui commande. Il veut

vous donner un moyen de vous en sortir. Il a l'air de penser que s'il n'essaie pas de vous tuer, vous n'essaieriez pas de le tuer non plus. Marrant, hein ?

Enfin, je m'arrachai à la contemplation du doigt de Charlotte et levai les yeux.

— Que voulez-vous ?

— Vous quittez la ville ce soir, et nous relâchons le frère et la mère de Zeeman demain matin, quand nous serons certains que vous êtes bien partis. Si vous vous obstinez à rester, Niley continuera à couper des morceaux de la famille Zeeman. La prochaine fois, ce sera peut-être une oreille – ou peut-être quelque chose de plus gros, dit Thompson avec une grimace ravie.

C'était une brute sadique, mais il ne me comprenait pas. Il ne me comprenait pas du tout, sans quoi, il n'aurait pas souri.

L'expression qui passa sur le visage de Donald le vampire dit clairement que lui, il me comprenait.

Je me levai très lentement et posai la boîte sur la table, près de la mèche de cheveux.

— Où sont-ils ? demandai-je d'une voix étonnamment calme, presque dénuée d'inflexions.

— Nous les avons mis en sécurité, répondit Thompson.

— Je ne savais pas ce qu'ils avaient fait, dit très vite Donald. Je ne savais pas qu'ils avaient mutilé la famille de votre tiers.

Je secouai la tête.

— C'est justement là le problème, Donald. Quand on joue avec les méchants, on ne peut pas les contrôler. Vous leur avez laissé Daniel et Charlotte. Vous les avez abandonnés entre leurs mains.

— Ouais, acquiesça Thompson. Don est passé me chercher avec sa caisse, et nous sommes venus directement ici.

De nouveau, je fixais du regard le doigt. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Je levai les yeux vers Donald le vampire.

— Donc, vous savez tous les deux où ils se trouvent.

Donald écarquilla les yeux.

— Je ne savais pas ce qu'ils avaient fait, chuchota-t-il.

Asher s'avança et posa les mains sur les épaules de Thompson.

Celui-ci ne parut pas s'en inquiéter.

— S'il nous arrive quoi que ce soit, ils leur feront bien pire que ça – à tous les deux, promit-il. La mère de Zeeman est une femme très séduisante. Il serait dommage qu'elle ne le reste pas.

— Je suis désolé pour ce qu'ils ont fait, dit Donald, mais mes ordres restent les mêmes. Vous devez quitter notre territoire ce soir.

— Prenez le téléphone et appelez-les. Dites-leur que nous capitulons. Dites-leur de ne pas leur faire de mal, et nous partirons aussitôt.

Thompson secoua la tête.

— Non, pas de coup de fil. Ils nous ont donné deux heures. Si nous ne sommes pas de retour d'ici là, ils commenceront à couper des choses qui affecteront bien davantage que la capacité de Mme Zeeman à taper à la machine.

J'acquiesçai et dégainai mon Browning. Je le brandis devant moi et tirai dans le même mouvement. Je ne me rappelle même pas avoir visé.

La tête du vampire explosa dans un nuage de sang et de cervelle. Son corps partit en arrière et s'écroula, entraînant la chaise avec lui.

Asher maintint Thompson dans sa chaise. Un peu de sang avait éclaboussé le visage de l'adjoint. Un morceau de ce qui ressemblait à de la gelée tremblotante lui coulait le long du front. Il essaya de l'essuyer, mais Asher l'en empêcha.

Je sortis son Beretta de son holster et pointai le canon de mon Browning sur son front. Il cessa de se débattre et leva les yeux vers moi, me foudroyant du regard. Il était plus coriace que je ne l'avais pensé. Couvert de sang et de cervelle, immobilisé par un vampire et menacé par un flingue, il faisait encore le mariol.

— Tue-moi, et ça ne te rapportera rien d'autre que des petits morceaux de la famille de Zeeman, cracha-t-il.

— Dites-moi où ils sont, Thompson, et j'irai les chercher.

— Va te faire foutre ! Tu vas me tuer de toute façon.

— Je vous donne ma parole que si vous me dites où ils sont, et que nous arrivons à les sauver, je vous épargnerai.

— Je ne te crois pas, salope.

— Le problème des traîtres et des menteurs dans votre genre, Thompson, c'est qu'ils finissent par penser que tout le monde est comme eux.

Je remis la sécurité du Browning et le rengainai. Thompson me regarda faire, éberlué.

— Je tiens toujours ma parole, Thompson. Voulez-vous vivre, oui ou non ?

— Niley et Linus Beck sont cent fois plus effrayants que tu ne le seras jamais, fillette.

Il m'avait traitée de salope et de fillette. Ou bien il était très con, ou bien...

— Vous essayez de me pousser à vous tuer.

— Si je parle, c'est fini pour moi. Et Niley ne se contentera pas de me descendre.

Thompson me fixait du regard, et dans ses yeux, je lisais la certitude qu'il était déjà mort. La seule chose qui restait à déterminer, c'était qui le tuerait, et quand. Et il préférait que ce soit moi, maintenant, plutôt que Niley, plus tard.

— Il ne craint pas la mort, dit doucement Asher.

Je secouai la tête.

— On dirait que non.

— Nous pourrions appeler les flics, suggéra Jason.

— S'il n'a pas peur de vous, il n'aura pas peur de la police de l'État, contrai-je. (Je dévisageai Thompson.) Je ne sais pas ce que je vais faire de vous, Thompson, mais je sais ce que je ne vais pas faire. Je ne vais pas rester assise ici pendant deux heures et regarder la pendule compter les minutes. Je ne vais pas laisser mourir Daniel et Charlotte.

— Dans ce cas, quittez la ville.

— J'ai rencontré Niley. Je ne peux pas croire qu'il les laissera filer.

— Il a dit qu'il le ferait.

— Et vous l'avez cru ?

Thompson me fixa des yeux sans répondre.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

Les doigts d'Asher lui pétrissaient les épaules un peu comme si le vampire le massait.

— Il est des choses plus effrayantes que la mort, Anita, me dit-il. Si tu as les tripes pour ça.

Je scrutai son beau visage tragique et ne pus déchiffrer son expression.

— À quoi penses-tu ?

— Œil pour œil...

Je plongeai mon regard dans ses yeux d'un bleu cristallin et laissai cette idée s'épanouir dans ma tête telle une horrible fleur. Beaucoup de gens qui pourraient se faire flinguer sans frémir, parce que c'est une mort rapide, ne supportent pas l'idée d'être torturés. Je faisais partie de ces gens. Parce que c'était bien de torture que nous parlions.

— Si nous ne nous embarrassons pas de scrupules, je pense que l'adjoint Thompson nous dira où ils sont dans la demi-heure, poursuivit Asher. Je me chargerai du sale boulot. Tu n'as qu'à me donner ta permission.

Thompson fronça les sourcils, inquiet.

— De quoi parlez-vous ?

— Jason, appelai-je.

Le loup-garou s'approcha de moi et contempla ce qui gisait sur la table. Il ne dit rien, mais des larmes coulèrent silencieusement sur ses joues. Il avait souvent été déjeuner chez les Zeeman le dimanche.

— Aide Asher à tenir Thompson, lui ordonnai-je.

Jason saisit un des bras de l'adjoint et le plaqua sur la table. Asher tenait toujours ses épaules. Je lui jetai un coup d'œil et hochai la tête.

— Fais-le.

— Damian, si tu avais la gentillesse de m'apporter un couteau. De préférence avec une lame dentelée. Ça sera plus facile pour découper l'os.

Damian fit demi-tour et traversa la cuisine. Zane et lui se mirent à ouvrir des tiroirs.

— Qu’allez-vous faire ? demanda Thompson.

— Devinez.

— Je n’ai pas mutilé cette salope. Je ne les ai pas touchés, elle et son fils. C’est l’associé bizarre de Niley qui l’a fait – Linus Beck. C’est lui qui lui a coupé le doigt. Moi, je n’ai rien fait.

— Ne vous inquiétez pas, Thompson. Nous nous occuperons également de Linus. Mais pour le moment, nous n’avons que vous sous la main.

Damian avait trouvé un gros couteau de boucher à lame dentelée. Il nous l’apporta.

À présent, Thompson se débattait. C’était dur de le maintenir assis.

— Il vaudrait mieux l’allonger sur le carrelage, suggérai-je.

Nathaniel nous aida. Ils le plaquèrent face contre terre, Asher et Jason lui tenant chacun un bras et Nathaniel lui clouant les jambes au sol. Thompson était costaud, mais il ne pouvait pas lutter contre un vampire et deux métamorphes. Ils étaient beaucoup trop forts pour lui.

— Allez vous faire foutre ! hurla-t-il.

Damian tendit le couteau à Asher.

— Je vais le tenir, proposa-t-il.

Je lui touchai le bras et secouai la tête.

— Non, je vais le faire.

Damian me dévisagea.

— Je refuse de demander à quiconque ce que je suis incapable de faire. Si je n’y arrive pas, personne ne le fera. Nous trouverons un autre moyen.

Jason leva les yeux.

— Il n’y a pas d’autre moyen.

Je n’avais jamais vu une telle rage dans ses yeux.

— Tu en serais capable ? Tu pourrais le découper en morceaux ?

Il acquiesça lentement.

— Pour ce qu’il y a dans cette boîte, je pourrais lui arracher les doigts un par un avec mes dents.

Il avait l’air sincère, et cela me fit penser que je ne le connaissais

pas du tout.

— Nous pouvons le faire, Anita, intervint Asher, et ça ne nous coûtera rien.

— Ça devrait nous coûter quelque chose, Asher. Personne ne devrait pouvoir faire un truc aussi maléfique et en réchapper indemne.

— Ce n'est pas maléfique. C'est pratique. Et même juste, d'une certaine façon.

Je tendis la main pour que Damian me donne le couteau.

— C'est maléfique, et nous le savons tous. Maintenant, donne-moi le couteau. Ou bien je peux le faire, ou bien nous trouverons autre chose.

Damian ne bougea pas.

— Laisse-moi le faire pour toi, Anita, s'il te plaît.

— Donne-moi ce putain de couteau.

Il céda parce qu'il n'avait pas le choix. Je m'agenouillai près de Thompson.

— Où sont-ils ?

— Non, non. Niley m'a dit ce qu'ils me feraient si je vous parlais. Il est complètement cinglé.

— Attends, lança Zane. (Il avait trouvé un petit hachoir.) Ce sera encore mieux.

— Merci.

Je pris le hachoir et le soupesai. Je n'étais pas certaine de pouvoir faire ça. Je n'étais même pas certaine de vouloir en être capable. En fait, j'espérais ne pas en être capable. Mais si nous devons le faire, il fallait que ce soit moi.

Le doigt de Charlotte Zeeman gisait dans une boîte. Dans moins de deux heures, ses bourreaux lui couperaient autre chose. J'avais buté le vampire, éclaboussé Thompson de son sang et de sa cervelle, et ça ne l'avait pas décidé à parler. C'était un fils de pute et une enflure, mais une enflure coriace. Charlotte et Daniel n'avaient pas assez de temps devant eux pour que je lui permette de nous résister. Nous devons le briser, et vite. Je me récitais toutes les raisons dans ma tête. C'étaient de sacrées bonnes raisons. Et pourtant, je ne

savais toujours pas si je pourrais le faire.

— Nous commencerons par un doigt, Thompson. Comme Linus.

— Pitié, non ! hurla-t-il. Pitié, ne faites pas ça !

Asher s'appuya de tout son poids sur sa main ouverte, le forçant à écarter les doigts.

— Dites-moi où ils sont, et je vous épargnerai.

— Niley a dit qu'ils m'ouvriraient le ventre et qu'ils me feraient bouffer mes intestins. Il a dit qu'ils l'avaient déjà fait une fois, à Miami. Je le crois.

— Moi aussi, je le crois. Et vous ne croyez pas que nous en serions capables, pas vrai ? Vous ne nous croyez pas aussi cinglés que Niley ?

— Personne n'est aussi cinglé que Niley.

Je levai le hachoir.

— Vous avez tort.

Pendant un long moment, je restai le bras en l'air. Je ne me résolvais pas à abattre le hachoir. Je ne pouvais pas faire ça. *Daniel, Charlotte.*

— Niley a-t-il déjà violé Daniel ? demandai-je d'une voix vacante, comme si je n'étais plus là.

Thompson cessa de se débattre et roula des yeux pour me regarder.

— Je vous en supplie, ne faites pas ça.

Je le regardai droit dans les yeux et posai ma question suivante.

— Avez-vous violé Charlotte Zeeman ?

Je vis la peur dans ses prunelles. Comme un flash qui me dit qu'il l'avait fait. Ce fut suffisant. Je pouvais le faire. Que Dieu me pardonne.

Je lui tranchai le petit doigt et la pointe de l'annulaire, parce qu'il avait bougé. Mais les trois autres améliorèrent leur prise, et j'améliorai la précision de mes coups. Thompson nous révéla où Niley retenait Daniel et Charlotte Zeeman prisonniers. En moins d'un quart d'heure, il nous aurait révélé les ingrédients de sa sauce secrète ou n'importe quoi d'autre. Il aurait confessé avoir tué Jimmy Hoffa ou dansé avec le diable. Tout pourvu que ça s'arrête.

Je vomis dans un coin jusqu'à ce que je ne rende plus que de la bile et qu'il me semble que ma tête allait exploser. Et je sus que j'avais fini par faire une chose dont je ne me remettrais pas. Le premier coup, ou peut-être le second, avait brisé en moi quelque chose qui ne se réparerait jamais. Mais ça ne me dérangeait pas. Si ça nous permettait de récupérer Daniel et Charlotte vivants, ça ne me dérangeait pas. Je n'étais plus qu'un nœud dur et froid. Au-delà de la haine. Je leur ferai payer ce qu'ils avaient fait. Je les tuerais. Je les tuerais tous.

Je me sentais étrangement vide et légère. Peut-être était-ce ce qu'on ressentait quand on devenait fou. Ce n'était pas si terrible. Plus tard, quand le choc serait passé, je me sentirais bien plus mal. Plus tard, je me demanderais s'il n'y aurait pas eu un autre moyen de faire parler Thompson. Plus tard, je me souviendrais que j'avais eu envie de lui faire mal, envie de le voir ramper devant moi et de l'entendre supplier. Envie de découper dans sa chair tout le mal qui avait été fait à Daniel et à Charlotte. Mais pour le moment, nous devons aller sauver Daniel et Charlotte.

Une dernière chose. Thompson poussait des hurlements aigus et pitoyables, comme un lapin blessé. Je lui tirai dans la tête. Le silence revint.

CHAPITRE 43

Je conduisais la camionnette sur d'étroits chemins de gravier, dans le noir. J'avais insisté pour conduire, parce que je voulais avoir les mains et l'esprit occupés. Je ne voulais pas rester bêtement assise et regarder par la fenêtre. Mais je commençais à croire que j'aurais dû laisser le volant à quelqu'un d'autre, parce que rien ne me semblait réel. Je me sentais toujours vide et légère, vaguement choquée, mais pas coupable. Pas encore. Thompson avait mérité de mourir. Il avait violé la mère de Richard. Ses complices avaient violé Daniel et torturé Charlotte et Daniel. Ils méritaient tous de mourir.

Jamil et Nathaniel voyageaient à l'arrière avec Roxanne et Ben. La lupa de Verne avait refusé de nous laisser partir sans elle ; elle entendait participer au combat, même si son garde du corps avait dû la porter jusqu'à la camionnette. Je n'avais pas le temps de me disputer avec elle, donc, je l'avais laissée venir.

Jason et le docteur Patrick étaient montés devant avec moi. J'avais envoyé Zane et Cherry au lupanar pour prévenir Richard et les autres. Mais je ne comptais pas les attendre. Je redoutais que Niley se laisse emporter par son imagination perverse. Je n'avais pas confiance en lui pour respecter sa parole et attendre la fin de son ultimatum. Et je n'avais pas non plus confiance en Linus. Niley contrôlait-il vraiment le psychopathe qui lui tenait lieu de familier ? Ils avaient déjà violé Daniel et Charlotte, et je ne voulais pas penser à ce qu'ils avaient pu leur faire après le départ de Thompson. Niley n'avait aucun scrupule ; il n'obéissait à aucune règle.

J'agrippais le volant si fort que ça me faisait mal. Les phares

découpaient un tunnel doré dans l'obscurité. Les arbres se pressaient de chaque côté de la route, si proches qu'ils égratignaient le toit de la camionnette de leurs branches pareilles à des doigts griffus. La végétation semblait se refermer sur nous comme un poing. Les phares avaient beau éclairer le chemin, il n'y avait pas assez de lumière. Il n'y aurait jamais assez de lumière. Il n'y avait pas assez de lumière dans le monde entier pour dissiper ces ténèbres-là.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez fait ça, dit Patrick.

Il était de l'autre côté de la cabine, pressé contre la portière passager comme s'il voulait mettre le plus de distance possible entre lui et moi.

Jason était assis au milieu.

— Laissez tomber, Patrick, lui conseilla-t-il.

— Elle l'a découpé comme un animal, puis elle l'a buté.

C'était déjà la troisième fois qu'il le disait.

— La ferme, ordonna Jason.

— Non, je ne me tairai pas. C'était un acte barbare.

— Je ne suis pas en train de passer une bonne soirée, Patrick, grondai-je.

— Vous n'êtes pas la seule.

— Thompson hurlait de douleur.

— Et vous l'avez tué.

— Il fallait bien que quelqu'un l'achève.

— Vous êtes malade ou quoi ?

Patrick parlait de plus en plus fort, et je commençais à me demander si Roxanne m'en voudrait beaucoup au cas où je le descendrais. Après ce que je venais de faire, ça ne me paraissait pas si terrible.

— Depuis combien de temps êtes-vous lukoi ? demanda Jason.

Il y eut un silence surpris, puis Patrick répondit :

— Deux ans.

— Quelle est la règle numéro un de la chasse ?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Bien sûr que si, contra Jason. Ne faites pas l'ignorant.

L'espace de quelques instants, nous n'entendîmes que le ronronnement du moteur et le frottement des pneus sur la route. La camionnette bringuebalait d'une ornière à l'autre. Était-ce juste mon imagination, ou captais-je un hurlement aigu et pitoyable sous le ronronnement du moteur ? Non, c'était juste mon imagination. Je sentais qu'elle n'allait pas être mon amie pendant un bon moment.

— Ne jamais se lancer dans une chasse à moins d'être prêt à tuer, lâcha enfin Patrick.

— Vous voyez que vous savez.

— Mais ce n'était pas une chasse.

— Bien sûr que si, contra Jason. Simplement, ce n'était pas l'adjoint Thompson notre proie.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— Ça signifie que nos proies sont les occupants de cette maison, répondis-je à la place de Jason.

Patrick tourna vers moi son visage blême.

— Vous ne voulez quand même pas dire que nous allons tous les tuer s'exclama-t-il. Un seul homme a coupé le doigt de cette femme. Un seul homme est coupable.

— Les autres ont regardé. Ils n'ont rien fait pour l'en empêcher. Aux yeux de la loi, ils sont coupables.

— Mais vous n'êtes pas la loi.

— Oh que si.

— Non, vous ne l'êtes pas, bordel !

— Toute personne qui fait du mal à un membre de la meute sans une bonne raison est notre ennemi.

— Ne me jetez pas la loi de la meute à la tête, humaine.

Je fis comme si je ne l'avais pas entendu.

— Et comment punissons-nous nos ennemis ?

— En les tuant, répondit Jason.

— La plupart des meutes n'observent plus les anciennes lois, et vous le savez tous les deux, protesta Patrick.

— Écoutez, Patrick, je n'ai pas le temps de tout vous expliquer, alors je vais vous faire un résumé. Niley et compagnie ont violé et torturé la mère et le frère de Richard. Ils le paieront de leur vie.

Tous autant qu'ils sont.

— Et le shérif Wilkes et ses hommes ?

— Si Thompson a aidé à violer la mère de Richard, il n'était sans doute pas seul. Nous tuerons quiconque les a touchés. C'est bien clair, Patrick ? Nous les tuerons.

— Je ne peux pas faire ça.

— Alors restez dans la voiture. Mais fermez-la, ou je vous flingue.

— Vous voyez ? Votre conscience vous tourmente.

Je jetai un coup d'œil au métamorphe pelotonné contre la portière.

— Non, ma conscience ne me tourmente pas. Pas encore. Plus tard, peut-être. Ou peut-être pas. Mais pour le moment, je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je voulais que Thompson souffre. Je voulais le punir pour son crime. Et vous savez quoi ? Ça n'était pas suffisant. Ça ne sera jamais suffisant, parce que je l'ai tué trop vite.

Ma voix était enrouée, chargée de larmes contenues. Quand le choc et la colère s'évanouiraient, j'allais être dans la merde. Je devais m'accrocher à ma rage, à mon adrénaline. Elles me permettraient de passer la nuit. Demain... J'aviserais.

— Il devait y avoir un autre moyen, insista Patrick.

— Je ne vous ai pas entendu faire de suggestion sur le coup.

— Ce qui perturbe le bon docteur, c'est qu'il n'a rien dit, déclara Jason. Il n'a rien fait pour nous empêcher de torturer Thompson.

J'appréciai le « nous ».

— Je ne l'ai pas tenu, se défendit Patrick. Je ne l'ai pas touché.

— Vous n'aviez qu'à dire : « Arrêtez, ne faites pas ça. » Mais vous avez gardé le silence. Vous nous avez laissé le découper. Vous nous avez laissé le tuer, et vous n'avez pas prononcé le moindre mot. Votre conscience ne s'est pas rebellée tant qu'il était en vie.

Pendant un long moment, Patrick ne dit rien. Nous cahotons sur la route, évitant les branches des arbres et les ornières. Il n'y avait rien d'autre que les ténèbres, le tunnel doré des phares et le ronronnement du moteur. Là, tout de suite, le silence n'était pas mon truc préféré, mais ça valait mieux qu'écouter Patrick répéter

que j'étais un monstre. J'étais d'accord avec lui, ce qui rendait ses propos d'autant plus pénibles à entendre.

Puis quelque chose d'encore plus pénible emplit le silence. Patrick pleurait. Pelotonné contre la portière passager, le plus loin possible de Jason et de moi, il sanglotait tout bas. Enfin, il lâcha :

— Vous avez raison. Je n'ai rien fait, et ça me hantera jusqu'à la fin de mes jours.

— Vous n'êtes pas le seul, répliquai-je amèrement. Bienvenue au club.

Il plissa les yeux pour me dévisager dans l'obscurité.

— Dans ce cas, pourquoi l'avez-vous fait ?

— Parce qu'il fallait bien que quelqu'un le fasse.

— Quand vous l'avez découpé en morceaux... C'est une vision que je n'oublierai jamais. Et l'expression de votre visage quand vous l'avez tué – si vide, comme si vous n'étiez même pas là. Pourquoi a-t-il fallu que ce soit vous ?

— Vous auriez préféré qu'un des garçons s'en charge ?

— Oui.

— Pitié, dites-moi que ce n'est pas une bête réaction machiste, grognai-je. Vous êtes bouleversé parce que c'est une fille qui a fait ça ?

Patrick renifla.

— Je suppose que oui. Que ça ne me paraîtrait pas aussi atroce si quelqu'un d'autre l'avait fait. Vous êtes une petite chose ravissante. Vous ne devriez pas découper les doigts des gens. J'emporterai votre expression jusque dans ma tombe.

— Continuez comme ça, et vous l'emporterez plus tôt que vous pensez, marmonnai-je.

— Qu'avez-vous dit ?

— Rien.

Jason émit un petit bruit qui aurait pu être un rire. Pourtant, ça n'avait rien d'amusant. J'avais déjà assez de mal à gérer ce que je venais de faire. Je n'avais pas besoin qu'un Jimmy Cricket pleurnichard souligne que je venais de basculer dans l'abysse. Le monstre ne me soufflait plus dans la nuque : il était à l'intérieur de

ma tête. Énorme et bien nourri. Pourquoi en étais-je si sûre ? Parce que je n'éprouvais aucune culpabilité. Je me sentais juste coupable de ne pas me sentir coupable. Il fallait bien que je me fixe une limite à ne pas franchir, et j'avais toujours pensé que la torture était cette limite. Apparemment, je m'étais trompée.

Les larmes me nouaient la gorge, mais que je sois damnée si je me mettais à pleurer. C'était fait. Je ne pouvais pas revenir dessus, ni me permettre d'y penser tant que je n'aurais pas fini mon boulot. Et mon boulot, c'était de sauver Daniel et Charlotte. Si je n'y parvenais pas, j'aurais fait tout ça pour rien. Je me serais créé un nouveau cauchemar pour rien.

Mais surtout, je ne pourrais plus jamais regarder Richard en face si je laissais mourir sa mère et son frère. Un peu plus tôt dans la journée, j'étais en pétard contre lui. Plus maintenant. En fait, j'aurais donné cher pour qu'il me prenne dans ses bras. Sauf qu'il aurait probablement été d'accord avec Patrick. Il ferait preuve d'une grande sagesse s'il s'abstenait de me faire la leçon ce soir.

Mais si j'avais les boules, ce n'était pas juste à cause de Richard. J'avais rencontré tous les membres du clan Zeeman. Ils étaient si proches de la perfection que ça me faisait grincer des dents. Peut-être ne se remettraient-ils jamais d'une perte comme celle-là. Ma famille ne s'en était jamais remise, elle. Je comptais sur Daniel et Charlotte pour se remettre des tortures que les méchants leur avaient infligées. J'espérais qu'ils seraient assez forts pour ne pas laisser leurs souvenirs les détruire. Non : je priais pour qu'ils soient assez forts.

Thompson nous avait indiqué la pièce dans laquelle ils étaient retenus prisonniers. Elle donnait sur l'arrière de la maison, du côté des bois – aussi loin que possible de la route. Ça ne me surprenait pas. Peut-être Thompson détenait-il d'autres renseignements utiles. Peut-être aurais-je dû le torturer moins et le menacer davantage. Peut-être cela nous aurait-il fourni des informations plus détaillées, plus rapidement. Peut-être que oui, peut-être que non. Je n'avais pas l'habitude d'interroger les gens de la sorte ; je ne connaissais pas les bonnes techniques.

J'aurais pu dire que je m'améliorerais avec l'expérience, mais je n'avais pas l'intention de recommencer. Cette première fois allait

déjà hanter mes nuits ; s'il y en avait une seconde, ce serait fini pour moi. On n'aurait plus qu'à m'enfiler une jolie chemise avec des manches qui s'attachent dans le dos et à me boucler jusqu'à la fin de mes jours.

Je me souvenais encore de la vibration du hachoir quand il s'était planté dans le sol. Je me souvenais d'avoir pensé que je ne l'avais pas senti trancher l'os : juste mordre les carreaux en dessous. Je revoyais les doigts sauter un à un dans une mare de sang – mais curieusement, pas autant de sang que je l'aurais cru.

— Anita ! Anita, tu as manqué la sortie.

Je clignai des yeux et pilai. Jason et Patrick furent projetés en avant. J'étais la seule à porter ma ceinture de sécurité. D'habitude, j'exige toujours de mes passagers qu'ils mettent la leur ; sinon, je ne démarre pas. Je suppose que j'avais la tête ailleurs...

Jason, qui s'était vautré sur le tableau de bord, se repoussa en arrière et demanda :

— Ça va, Anita ?

Je passai la marche arrière.

— Très bien, merci.

— menteuse.

Je reculai jusqu'à ce que j'aperçoive le panneau blanc marqué « Maison de la Vallée Greene ». On ne s'attend pas à trouver une maison avec un nom au bout d'un chemin de terre, mais ce n'est pas parce que l'accès n'est pas bitumé que les habitants manquent de style – ou de prétention. Parfois, c'est difficile de faire la différence entre les deux.

Le chemin était recouvert de gravier qui crépitait contre le bas de caisse de la camionnette, même à moins de 30 kilomètres à l'heure. Je ralentis encore.

Roxanne connaissait les lieux. Elle avait grandi avec le fils Greene. Ils avaient été amis jusqu'à ce que leurs hormones se manifestent et que John Greene commence à devenir très lourd. Mais elle connaissait sa maison. D'après elle, il y avait une clairière à la moitié du chemin, et c'était là que nous devrions nous garer.

Arrivée à l'endroit convenu, je me rangeai sur le côté. Les herbes folles fouettèrent les pneus et les flancs de la camionnette. Planquée

sous les arbres, celle-ci serait plus ou moins invisible grâce à sa couleur noire. Elle serait également plus ou moins coincée. Nous ne pourrions pas nous tirer en vitesse. Mais je ne prévoyais pas que nous en ayons besoin. Ma priorité était de faire sortir Daniel et Charlotte de là dans le meilleur état possible. Je n'avais aucun autre objectif, ce qui simplifiait les choses. Nous allions récupérer les otages et flinguer tous les autres occupants de la maison. Ce serait radical, mais efficace.

Une partie de moi espérait que Richard arriverait à temps pour prendre part à l'assaut, et l'autre partie espérait le contraire. Premièrement, je ne savais pas comment il réagirait en apprenant ce qui était arrivé à sa famille. Deuxièmement, je ne savais pas comment il réagirait en découvrant mon plan. Et je ne voulais pas en discuter avec lui. J'avais payé le prix nécessaire pour arriver jusqu'ici. Nous allions la jouer à ma façon.

Quelqu'un me toucha le bras, et je sursautai si fort que mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

— Anita, c'est Jason. Ça va ?

La portière passager était ouverte, et Patrick avait disparu. J'entendis un mouvement de mon côté de ma camionnette. C'était Nathaniel. Il toqua doucement à ma vitre. Je la fis descendre.

— Tout le monde est sorti, annonça le léopard-garou.

Je hochai la tête.

— Laisse-nous quelques minutes, réclama Jason.

Nathaniel fit demi-tour sans discuter. Il était doué pour obéir aux ordres.

— Parle-moi, Anita.

— Il n'y a rien à dire.

— Tu n'arrêtes pas de fixer des yeux le vide pendant plusieurs minutes d'affilée, comme si tu n'étais pas là. Mais nous avons besoin de toi pour faire ça. Daniel et Mme Zeeman ont besoin de toi.

Sans me demander mon avis, ma tête se tourna lentement vers Jason. Je le foudroyai du regard.

— J'ai déjà fait de mon mieux pour eux. J'ai déjà fait plus que de mon mieux.

— Jusqu'à ce qu'ils soient en sécurité, ce n'est pas terminé.

— Je le sais. Tu crois vraiment que je ne le sais pas ? Si je n'arrive pas à les faire sortir vivants, j'aurai fait tout ça pour rien.

— Et que crois-tu avoir fait ? interrogea Jason.

Je secouai la tête.

— Tu étais là. Tu as vu.

— J'ai aidé à tenir cet homme. J'en suis désolée.

Jason me prit par les épaules et me secoua doucement.

— Et merde, Anita, ressaisis-toi. Ça ne te ressemble pas de te vautrer dans l'auto-apitoiement. Tu es un bon petit soldat. Tu tues et tu continues à avancer, comme tu es censée le faire.

Je me dégageai.

— J'ai torturé un homme, Jason. J'ai fait de lui une chose pitoyable qui se tortillait sur le sol en hurlant de terreur et de douleur. Parce que je ne voyais pas d'autre moyen, mais aussi parce que j'en avais envie. Je voulais qu'il paie les tortures infligées à Daniel et à Charlotte. (Je secouai la tête.) Je ferai ma part du boulot, mais pardonne-moi si c'est un peu plus dur que d'habitude de continuer à avancer. Pardonne-moi de ne pas être Superwoman.

— Tu n'es pas Superwoman ? s'exclama Jason, l'air faussement choqué, en portant une main à sa poitrine. Tu m'as menti pendant toutes ces années !

Cela me fit sourire, et je ne voulais pas sourire.

— Arrête.

— Arrête quoi ? De te reconforter ? (Jason secoua la tête.) Anita... Même si tu as fait quelque chose d'horrible, la vie continue. Je vais te dire la vérité. Peu importe ce que tu fais ou les remords que tu éprouves, la vie continue. C'est ça le plus horrible de tout. La vie se fiche bien que tu sois désolée, bouleversée, ou même à moitié folle de chagrin et de remords. Elle continue, et tu dois en faire autant ou t'asseoir au milieu de la route pour pleurnicher sur ton sort. Ce qui ne te ressemblerait pas du tout.

— Je ne pleurniche pas sur mon sort.

— Ce n'est pas la mort de Thompson qui te perturbe c'est ce que tu lui as fait et ce que tu ressens. Tu te fiches de lui comme d'une guigne. Tu te lamentes juste parce que tu as l'impression d'être devenue un monstre. Mais pour les lamentations, j'ai déjà assez de

Richard. Je n'ai pas besoin que tu t'y mettes aussi. Alors, ressaisis-toi. Nous avons des gens à sauver.

Je fixai Jason du regard.

— Tu sais ce qui me perturbe le plus ?

— Non, quoi ?

— Je ne culpabilise pas d'avoir découpé Thompson. Je pense qu'il le méritait.

— C'est le cas.

— Personne ne mérite d'être torturé, Jason. Personne ne mérite ce que nous lui avons fait – ce que *je* lui ai fait. C'est ce que ma conscience ne cesse de me répéter. Elle me dit que je devrais éprouver des remords, être horrifiée par mes propres actes. Qu'ils devraient me briser. Mais tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Ils ne me briseront pas, parce que là tout de suite, la seule chose que je regrette, c'est de ne pas avoir eu le cran de lui couper la queue et de la garder en souvenir pour la mère de Richard. Le tuer, même le torturer... Ce n'était pas assez. Les Zeeman sont un peu comme les putains de Walton. Penser que des gens puissent leur enlever ça, les marquer à jamais... Ça me met tellement en colère que tout ce que je peux faire, c'est les massacrer. Les massacrer jusqu'au dernier. Il n'y a pas l'ombre d'un regret en moi. (Je scrutai Jason dans le noir.) Et il devrait y en avoir. Je pouvais déjà tuer sans ciller. Maintenant, je peux torturer et ne pas le regretter. Je suis devenue un monstre, et si ça peut sauver la famille de Richard, je suis contente d'en être un.

Jason grimaça.

— Tu te sens mieux ?

— Ouais. Je suis un monstre, mais c'est pour la bonne cause.

— Pour sauver la mère de Richard, je ferais bien pire que trancher quelques doigts.

— Moi aussi.

— Alors, allons le faire.

Nous descendîmes de la camionnette pour aller le faire.

CHAPITRE 44

La forêt avait englouti tous les autres comme des pierres jetées dans un lac noir. Même Ben, qui portait Roxanne, avait disparu.

Je me déplaçais entre les arbres à une allure plus lente, plus humaine. Nathaniel était resté près de moi tel un chien bien dressé. Je regrettais presque qu'il ne soit pas parti avec les autres. Sa compagnie ne me réconfortait pas, parce que même s'il était un léopard-garou et parfaitement valide, je n'étais pas certaine que j'aurais dû l'entraîner dans un combat.

Brusquement, il s'accroupit près de moi en me tirant par le bras. Je m'agenouillai sur le sol, flingue à la main. Nathaniel tendit un doigt vers notre droite, et je l'entendis. Quelqu'un marchait précipitamment dans le sous-bois. Ce n'était pas l'un des nôtres.

J'approchai ma bouche de l'oreille de Nathaniel.

— Contourne-le et rabats-le vers moi.

Le léopard-garou acquiesça et se fondit dans la végétation. Je me planquai derrière un gros arbre afin de l'utiliser comme bouclier. J'avais l'intention de bondir sur le promeneur nocturne et de lui arracher des informations sur ce qui se passait dans la maison.

J'entendis un hoquet de stupeur, puis un bruit de course. Je sentis le mouvement entre les arbres sans vraiment le voir. Les métamorphes rabattaient leur proie vers moi. Nathaniel avait localisé les autres et fait passer le message. Si c'était un promeneur innocent, j'aurai du mal à trouver une excuse appropriée. Tant pis.

Une silhouette fit irruption entre les arbres et dépassa ma

cachette. Je dus la saisir par le bras, la faire pivoter et la plaquer brutalement contre le tronc pour attirer son attention. Je lui collai le canon de mon Browning sous le menton. Alors seulement, je compris à qui j'avais affaire. C'était Howard le médium.

— Ne me tuez pas, bredouilla-t-il.

— Donnez-moi une bonne raison de ne pas le faire.

— Je peux vous aider.

— Je vous écoute.

— Milo et les adjoints de Wilkes sont là-dedans ils se disputent pour savoir qui va tuer l'homme.

J'enfonçai le canon de mon flingue dans sa gorge, le forçant à se dresser sur la pointe des pieds. Il émit un son aigu et paniqué.

— Vous avez bien profité de Charlotte Zeeman ? C'était un bon coup ?

Howard tenta de parler, mais le canon du Browning l'en empêchait. Je songeai à lui écraser la trachée-artère jusqu'à ce que sa gorge se remplisse de sang et qu'il s'étouffe. Au lieu de ça, je pris une profonde inspiration et relâchai suffisamment la pression pour lui permettre de parler.

— Doux Jésus, je n'ai pas touché la femme. Je n'ai touché aucun des deux. Je suis un clairvoyant, pour l'amour de Dieu. Je ne pourrais pas supporter de toucher quelqu'un pendant qu'il se fait violer ou tuer.

Je le croyais. Et je savais que si plus tard je découvrais qu'il m'avait menti, le monde ne serait pas assez vaste pour le dissimuler. Une certitude froide m'emplit : s'il était coupable, il paierait tôt ou tard.

— Vous avez dit que Daniel était dans la maison. Et Charlotte ?

— Niley et Linus l'ont emmenée. Ils veulent utiliser son sang pour appeler le démon. Ils veulent que le démon fouille le terrain et trouve la lance pour eux. Niley compte repartir ce soir.

— On ne peut pas envoyer un démon chercher une relique sainte.

— Linus pense que le côté blasphématoire de la chose plaira à son maître.

— Pourquoi étiez-vous en train de vous enfuir, Howard ?

— Parce qu'il n'y a pas de lance. J'ai menti.

Je clignai des yeux.

— De quoi parlez-vous ?

— Vous savez comme c'est dur de gagner sa vie en tant que clairvoyant. Tant de souvenirs atroces, et généralement, on finit par bosser pour la police pour un salaire de misère. Je me suis servi de mes pouvoirs pour m'associer avec des gens riches qui se souciaient très peu de la loi. Je leur faisais miroiter des choses qui n'existaient pas. Quand ils s'en apercevaient, ils étaient trop gênés pour aller se plaindre aux flics, ou pas en position de se plaindre qu'un objet volé leur soit passé sous le nez. Ça marchait. Je n'escroquais que des escrocs.

— Jusqu'à Niley.

— Il est cinglé. S'il découvre que je l'ai berné, il me tuera, et il laissera Linus jeter mon âme en pâture à cette chose.

— Ils vont tuer Charlotte pour essayer de mettre la main sur un truc qui n'est même pas là, espèce d'enflure.

— Je sais, je sais. Je suis désolé. Vraiment, vraiment désolé. J'ignorais de quoi il était capable. Oh, mon Dieu, laissez-moi partir. Laissez-moi m'enfuir.

— Vous allez nous faire entrer dans cette maison et nous aider à délivrer Daniel.

— Vous n'aurez pas le temps de les sauver tous les deux, affirma Howard. Ils se préparent déjà à tuer l'homme et à sacrifier la femme. Si je vous fais entrer dans la maison, la femme mourra avant que vous arriviez jusqu'à elle.

Roxanne apparut de l'autre côté de l'arbre comme par magie. Howard hoqueta de surprise.

— Ça, ça m'étonnerait, dit Roxanne.

Elle ouvrit une bouche pleine de crocs et les fit claquer devant le nez d'Howard. Celui-ci poussa un hurlement. Elle posa ses mains griffues sur le tronc de chaque côté de lui et ouvrit de longs sillons dans l'écorce. Howard s'évanouit.

Je le laissai avec Roxanne, Ben et les vampires. Quand il reviendrait à lui, il les ferait entrer dans la maison pour délivrer

Daniel. Moi, j'allais emmener les autres chercher Charlotte. Il n'était pas question de choisir. Nous allions les sauver tous les deux. Je devais y croire.

Je m'élançai à travers la forêt obscure, libérant le pouvoir qui était en moi et le projetant vers l'extérieur comme un filet. Aussitôt, je captai une légère odeur de mal qui me donna la chair de poule. À présent, les méchants savaient que j'arrivais. Mais il n'y avait pas d'autre moyen.

Je courais comme j'avais couru plus tôt avec Richard, comme si le sol me guidait et que les arbres s'écartaient devant moi. Je courais dans le noir sans y voir et sans en avoir besoin. Et je sentais Richard en faire autant. Il fonçait vers nous, en proie à une panique dure et froide. J'accélérai.

CHAPITRE 45

Ils avaient choisi le sommet d'une colline autrefois luxuriante. Mais pendant la journée, ils avaient coupé toute l'herbe et toutes les fleurs sauvages, de sorte que le clair de lune ne baignait plus que de la terre nue et ravagée.

Dans un film, il y aurait eu un autel et peut-être un feu ou deux – une torche, au moins. Là, il n'y avait que des ténèbres et la clarté argentée de la lune. La chose la plus pâle dans la clairière était la peau de Charlotte Zeeman. Elle était attachée nue à des pieux plantés dans le sol. Je crus d'abord qu'elle s'était évanouie ; puis je vis ses mains se fléchir et tirer sur les cordes. J'étais à la fois contente qu'elle se batte toujours, et navrée qu'elle soit encore consciente de ce qui lui arrivait.

Linus Beck portait la traditionnelle robe noire à capuche. C'était un vrai cliché, mais un cliché qui m'épargnait de le voir nu. Donc, je pouvais faire avec.

Niley se tenait près de Linus, toujours vêtu de son costume à fines rayures. Ils avaient tracé un cercle sur le sol à l'aide d'une substance sombre et poudreuse. Charlotte se trouvait à l'intérieur de ce cercle. Elle était l'appât, la friandise offerte au démon.

Wilkes se trouvait moins de trois mètres sur ma droite. Un fusil à la main, il scrutait les ténèbres.

Linus entonna une incantation presque musicale qui emplit la nuit d'échos et de mouvement, comme si ses mots faisaient frissonner l'obscurité.

Allongés sur le sol à la lisière des arbres, Nathaniel et moi les

surveillions. Jason et Jamil étaient censés se poster de l'autre côté de la clairière. Il me suffit d'un instant de concentration pour les localiser. Les marques qui me liaient à Richard étaient ouvertes et rugissantes. Jamais je n'avais été aussi consciente des bruits et des odeurs d'une nuit d'été. C'était comme si ma peau s'était gonflée pour toucher chaque arbre et chaque buisson. J'étais liquide, et elle avait du mal à me contenir.

Je sentis Richard et les autres se déplacer entre les arbres tel un vent solide. Les lukoi arrivaient. Mais ils étaient encore à des kilomètres de là, et le sort touchait à sa fin. Je le sentais enfler et se répandre comme un brouillard nauséabond et invisible. Le mal approchait.

Des détonations retentirent à l'intérieur de la maison, et leur écho se propagea jusqu'à nous. Wilkes pivota. Je me redressai sur un genou et visai le long de mes bras. Ma première balle l'atteignit au milieu du dos. La seconde le toucha un peu plus haut, parce qu'il était déjà en train de tomber à genoux. L'espace d'une seconde qui parut durer une éternité, il resta immobile. J'eus le temps de lui coller une troisième balle entre les omoplates.

Une balle frappa l'arbre le plus proche de ma tête. Je me rejetai en arrière. Trois autres balles se perdirent dans les broussailles qui m'avaient dissimulée un instant plus tôt. Niley avait un flingue, un semi-automatique qui pouvait contenir jusqu'à dix-huit balles s'il avait modifié le chargeur. Ce n'était pas bon du tout. Évidemment, il pouvait n'en contenir que dix. C'était difficile à dire à cette distance.

Je me traînai jusqu'à un arbre, calai mon bras contre le tronc et visai sa silhouette dans la pénombre. Je tirai prudemment, une seule fois, et il s'écroula. Je ne savais pas si c'était grave, mais j'étais certaine de l'avoir touché. Il riposta, et je plongeai à terre.

Nathaniel rampa vers moi.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous ne pouvez pas franchir le cercle, Anita, hurla Niley. Si vous nous tuez, vous ne pourrez que regarder mourir Charlotte.

Je risquai un coup d'œil de l'autre côté de l'arbre. Niley s'était mis à couvert. Je pourrais tirer sur Linus, mais j'ignorais quelles en seraient les conséquences pour Charlotte. Je ne savais pas ce que son sort était censé faire. Quoi qu'en pensent les gens, je n'y connais

pas grand-chose en matière de sorcellerie.

— Que voulez-vous, Niley ?

— Jetez votre arme.

— Jetez aussi la vôtre, ou je flingue Linus.

— Qu’advient-il de Charlotte s’il meurt en plein milieu de son sort ?

— Je suis prête à courir le risque. Jetez votre arme.

Niley se releva et jeta son semi-automatique dans la pente. L’incantation de Linus m’empêcha de l’entendre toucher le sol, mais peu importait. Je sortis de ma cachette et jetai mon Browning au loin. J’avais toujours mon Firestar.

— L’autre aussi, réclama Niley. Souvenez-vous que Linus vous a fouillée tout à l’heure.

Je jetai le Firestar dans les monticules d’herbe arrachée. Ça ne me dérangeait pas. Cette affaire n’allait pas se régler à coups de balles.

Je sentis le sort se refermer. Le dernier mot de Linus se réverbéra dans l’air nocturne tel un son de cloche légèrement discordant. Aussi plate qu’elle soit, la note produisit un écho qui enfla et enfla jusqu’à ce que ma peau tente de se faire la malle. J’avais l’impression que tous les insectes du monde me rampaient dessus. L’espace d’un instant, je ne pus ni bouger ni respirer. Puis la voix de Niley me parvint.

— Vous arrivez trop tard, Anita.

Charlotte hurla à travers son bâillon. Elle hurla encore et encore, aussi vite que ses poumons aspiraient l’air nécessaire.

Je reportai mon attention sur le cercle. Quelque chose venait d’apparaître en son centre. Je ne savais pas si l’obscurité brouillait ses contours ou si ces derniers changeaient perpétuellement. La silhouette était un peu plus grande que celle d’un homme – peut-être deux mètres cinquante, mais pas davantage –, et si mince qu’on l’aurait dite composée de branches. Ses jambes étaient plus longues qu’elles auraient dû l’être, et toutes tordues. Je constatai que plus je la regardais, plus elle se solidifiait. Son cou était un long serpent replié sur ses épaules comme celui d’un héron, et elle avait un bec en guise de bouche. Si elle avait des yeux, je ne les voyais pas. Son

visage paraissait aveugle et seulement à moitié formé.

— Vous arrivez trop tard, répéta Niley.

— Je ne crois pas.

Je me redressai et sortis du couvert des arbres. Niley semblait terriblement confiant à présent que le démon était là.

— Seul Linus peut le renvoyer d'où il vient. Si vous lui faites du mal, il dévorera certainement la douce Charlotte.

Je l'ignorai. Je savais déjà que d'une façon ou d'une autre, le démon était censé dévorer Charlotte. Mais je voulais leur laisser croire que je pensais qu'ils l'épargneraient. Leur laisser croire que Charlotte leur était toujours utile en tant qu'otage. Ça me donnerait le temps nécessaire pour m'approcher du cercle de contention qu'ils avaient tracé.

Charlotte avait cessé de hurler. J'entendais toujours sa voix à travers son bâillon, mais à présent, elle ne hurlait plus : elle parlait. Elle était forte, très forte.

Le démon se mit à faire les cent pas le long du cercle, tel un prisonnier testant la solidité de sa cellule. Il était de plus en plus agité, et sa longue queue mince fouettait l'air derrière lui.

— Le cercle est fermé, annonça Linus. Tu dois m'obéir.

Le démon poussa un sifflement qui me fit mal au crâne. Il pivota, et bien qu'il n'ait pas d'yeux, je sentis qu'il me regardait. À présent, j'avais atteint le bord du cercle. Je voyais que Charlotte avait fermé les yeux, et je savais ce qu'elle faisait. Elle priait.

Je me laissai tomber à genoux près du cercle. Je ne percevais aucune de ses émanations, ce qui signifiait qu'il ne m'était pas destiné. Quoi qu'il soit censé empêcher de sortir ou d'entrer, je ne figurais pas sur la liste.

— Elle est pure, Linus. Pure d'âme et de cœur. Donc, elle ne constitue pas un sacrifice approprié pour cette chose.

— Les purs sont une friandise rare et délicate pour mon maître.

— Non. Il ne pourra pas se repaître de son âme. Elle appartient déjà à Dieu, et cette chose ne peut pas y toucher.

Le démon s'éloigna de Charlotte autant que le cercle le lui permettait. Il n'était pas content.

— Donne-lui ses ordres, Linus, réclama Niley.

— Je t'offre un sacrifice de chair, de sang et d'âme, entonna le sorcier noir. Prends cette offrande et accomplis ma volonté.

Le démon se rapprocha de Charlotte. Il fit claquer son bec devant sa figure, et elle poussa un hurlement aigu. Comme elle avait cessé de prier, le démon éclata d'un rire métallique et grinçant.

— C'est un cercle de protection contre le mal, n'est-ce pas, Linus ? Seulement contre le mal.

— Vous êtes une nécromancienne, déclara Niley. Vous êtes mauvaise. Maléfique.

— Il ne faut pas croire tout ce que vous entendez, ni même ce que vous lisez, répliquai-je.

Le démon leva des doigts pareils à des couteaux noirs. Charlotte rouvrit les yeux et hurla de plus belle.

Le Notre Père aurait été plus approprié, mais ses paroles m'échappaient. La seule chose qui me venait à l'esprit, c'était Noël.

« Et il y avait dans la même contrée des bergers demeurant aux champs et gardant leur troupeau durant les veilles de la nuit », récitai-je.

J'enjambai le cercle. Il ne pouvait pas m'arrêter. Il avait été conçu pour repousser le mal, et je n'étais pas maléfique.

« Et voici, un ange du Seigneur se trouva avec eux, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux, et ils furent saisis d'une fort grande peur. »

Le démon faisait claquer ses mâchoires, et ses griffes déchiraient l'air autour de moi comme des lames de rasoir. Mais il ne me touchait pas.

« Et l'ange leur dit : “ N'ayez point peur, car voici, je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple. ” »

Je m'agenouillai et entrepris de détacher Charlotte. Dès que je lui eus arraché son bâillon, elle récita avec moi :

« Car aujourd'hui dans la cité de David est né un sauveur qui est le Christ, le Seigneur. »

Je berçai le corps nu de Charlotte dans mes bras. Elle s'accrocha à moi et se mit à pleurer. Elle n'était pas la seule. Mais il était encore

trop tôt pour crier victoire. Je devais nous faire sortir de ce cercle, parce que je ne me souvenais que de trois versets de plus.

« Et ceci en est le signe pour vous, c'est que vous trouverez un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche. »

Charlotte ne tenait pas debout ; je dus la porter à moitié. Nous trébuchâmes près du bord du cercle, et le démon se précipita vers nous tel un horrible raz de marée pourvu de griffes et de crocs.

« Et soudain, il y eut avec l'ange une multitude de l'armée céleste, louant Dieu et disant... (Sans cesser de prier, je baissai les yeux vers le cercle, le cercle si prudemment construit.) “ Gloire à Dieu dans les lieux très hauts ; et sur la Terre, paix ; et bonne volonté en les hommes. ” »

De la main, j'effaçai le cercle. Je rompis la barrière de protection de Linus.

Le démon rejeta sa tête en arrière et hurla – un son pareil au glapissement d'un coq, au grondement d'un loup, ou peut-être à quelque chose d'autre. Je l'entendais, mais mon esprit n'arrivait pas à le retenir assez longtemps pour l'analyser.

Le démon se rua hors du cercle et fondit sur Linus. Ce fut son tour de hurler et de hurler encore, aussi vite que ses poumons aspiraient l'air nécessaire.

Soudain, des lampes-torches illuminèrent la nuit et des hommes crièrent :

— FBI ! Ne bougez plus !

FBI ?

Les lampes-torches trouvèrent le démon. La lumière se refléta sur son bec. Il était couvert de sang, comme s'il s'était baigné dedans. Si les fédéraux ne lui avaient pas tiré dessus, je pense qu'il les aurait laissés tranquilles. Mais ils lui tirèrent dessus, et je jetai Charlotte à terre pour la protéger de mon corps.

Le démon se précipita vers les fédéraux, et ils commencèrent à mourir.

— Les balles ne lui feront rien ! m'époumonai-je. Priez ! Priez, bordel !

Je tentai de leur montrer l'exemple, et le Notre Père me revint enfin en mémoire.

« Notre Père qui êtes aux cieux... »

Une voix d'homme fit écho à la mienne, puis une autre. J'entendis quelque chose qui n'était pas chrétien. Ça ressemblait plutôt à un truc hindou. Mais toutes les religions ont leurs démons. Toutes les religions ont leurs prières. L'essentiel, c'est la foi. Et rien de tel qu'un démon bien vivant, bien réel, pour vous la donner.

Le démon se redressa sur ses jambes tordues. Dans ses bras, il tenait un cadavre humain à la gorge lacérée, dont il léchait le sang avec une longue langue gluante. Du moins ne tuait-il plus personne d'autre.

Des prières résonnaient dans l'obscurité, et j'aurais parié qu'aucune des personnes qui m'entouraient n'avait jamais prié avec autant de ferveur, que ce soit à l'église ou au-dehors.

Le démon revint vers moi. Charlotte se mit à réciter une nouvelle prière. Je crois que c'était le Cantique des cantiques. C'est bizarre, ce qui peut vous revenir en situation de stress.

Le démon tendit un doigt vers moi et dit d'une voix grave et rouillée, comme s'il ne s'en servait pas souvent :

— Libre.

— Oui, acquiesçai-je. Tu es libre.

Son bec et son visage aveugle parurent onduler. L'espace d'un instant, je crus voir un visage d'homme, pur et presque radieux, mais je ne saurai jamais si j'ai halluciné ou pas.

— Merci, dit-il.

Puis il disparut.

Les fédéraux étaient partout. L'un d'eux donna à Charlotte son blouson marqué « FBI » dans le dos. Je l'aidai à s'asseoir et à enfiler le blouson. Il lui descendait jusqu'à mi-cuisses. Être petite, ça a parfois du bon.

Un des fédéraux s'avéra être Maiden. Je le fixai du regard, choquée. Il sourit et s'agenouilla près de nous.

— Daniel va bien. Il va s'en tirer.

Charlotte lui saisit le bras.

— Qu'ont-ils fait à mon fils ?

Le sourire de Maiden s'évanouit.

— Ils voulaient le battre à mort. J'avais appelé des renforts, mais... Ils sont morts, madame Zeeman. Ils ne vous feront plus jamais de mal. Je suis désolé de n'avoir pas été là plus tôt pour vous aider tous les deux.

Charlotte hocha la tête.

— Vous avez sauvé la vie de mon fils, n'est-ce pas ?

Maiden baissa les yeux, puis acquiesça.

— Alors, vous n'avez aucune raison de vous excuser.

— Pourquoi un agent fédéral se faisait-il passer pour un des adjoints du shérif d'une petite ville ? demandai-je.

— Quand Niley a débarqué, on m'a envoyé ici pour surveiller Wilkes. Ça a payé.

— C'est vous qui avez appelé la police de l'État, constatai-je.

— Oui.

Un autre agent s'approcha, et Maiden se retira.

Je sentis Richard arriver. Je le sentis se glisser entre les arbres. Et je sus que certains des métamorphes qui l'accompagnaient n'étaient pas sous leur forme humaine.

Je fis signe à l'agent qui avait donné son blouson à Charlotte.

— Il y a des loups-garous dans les bois. Ne laissez pas vos collègues leur tirer dessus, d'accord ?

L'homme me regarda avec insistance.

— Des loups-garous ? répéta-t-il.

Je soutins son regard.

— J'ignorais que le FBI allait débarquer. J'avais besoin de renforts.

Cela le fit rire. Il ordonna à ses collègues de rengainer leurs armes et de ne pas tirer sur les loups-garous. À mon avis, cela ne leur plut pas beaucoup, mais ils obéirent.

Une femme en uniforme du SAMU s'accroupit près de nous. Elle commença à examiner Charlotte, lui braqua une lampe dans les yeux et lui posa tout un tas de questions idiotes, genre « quel jour sommes-nous ? » et « savez-vous où vous êtes ? ».

Soudain, Richard apparut près de nous. Il était toujours sous sa forme humaine, même s'il ne portait plus que son jean et ses

chaussures de randonnée. Charlotte s'arracha à mes bras pour se jeter dans les siens et éclata en sanglots.

Je voulus m'éloigner. Je n'avais pas fait deux pas que Richard me saisit la main. Il me fixa des yeux, le clair de lune faisant scintiller les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Merci d'avoir sauvé ma mère.

Je lui pressai la main et m'en fus pour ne pas me remettre à pleurer, abandonnant Charlotte aux bons soins de son fils et des infirmiers du SAMU.

L'un d'eux s'approcha de moi.

— Vous êtes bien Anita Blake ?

— Oui, pourquoi ?

— Franklin Niley veut vous parler. Il est mourant. Nous ne pouvons rien faire pour lui.

Je le suivis jusqu'à l'endroit où Niley gisait sur le dos. Les infirmiers lui avaient posé une intraveineuse et avaient tenté de stopper son hémorragie, mais il était salement amoché. Je m'immobilisai tout près de lui pour qu'il puisse me regarder sans avoir à faire d'efforts.

Il se passa la langue sur les lèvres et dut s'y reprendre à deux fois avant de pouvoir articuler :

— Comment avez-vous franchi le cercle ?

— Il était conçu pour empêcher le mal d'entrer ou de sortir. Je ne suis pas maléfique.

— Vous relevez les morts.

— Je suis une nécromancienne. Je ne savais pas trop où ça me situait sur l'échelle du mal et du bien, mais apparemment, Dieu ne m'en veut pas pour ça.

— Vous avez franchi le cercle sans savoir si ce n'était pas dangereux pour vous ? demanda-t-il, les sourcils froncés et l'air perplexe.

— Je ne pouvais pas rester les bras ballants et regarder mourir Charlotte.

— Vous vous seriez sacrifiée pour elle ?

J'y réfléchis une seconde ou deux.

— Ce n'était pas aussi clair que ça dans ma tête. Je savais juste que je ne pouvais pas la laisser mourir, pas si j'avais une chance de la sauver.

Niley frémit et ferma les yeux, puis les rouvrit et me regarda fixement.

— Quel que soit le prix à payer pour vous ?

— Je suppose que oui.

Son regard se fit vague.

— Extraordinaire. Extraordinaire, murmura-t-il.

Puis ses poumons se vidèrent dans un soupir, et il mourut.

Les infirmiers se jetèrent sur lui comme des vautours, mais sans résultat. Ils ne parvinrent pas à le ranimer.

Soudain, Jason apparut près de moi.

— Anita, Nathaniel est mourant, dit-il sur un ton pressant.

— De quoi parles-tu ?

— Il s'est pris deux balles dans la poitrine pendant la fusillade. Et les fédéraux utilisaient des balles en argent, parce qu'ils connaissaient la nature de Linus.

— Oh, mon Dieu. (Je pris la main de Jason.) Conduis-moi à lui.

Deux infirmiers s'affairaient autour de Nathaniel, auquel ils avaient posé une intraveineuse. Dans la lumière de leur lampe, la peau du léopard-garou était livide et cireuse. De la sueur recouvrait tout son corps comme une pellicule de rosée. Lorsque j'écartai les infirmiers pour m'agenouiller près de lui, ses yeux si pâles ne me virent pas.

Je laissai les infirmiers me repousser. Assise dans les mauvaises herbes, j'écoutai Nathaniel tenter de respirer à travers les deux trous de sa poitrine. Il ne s'était pas fait descendre par les méchants. Il avait chopé deux balles perdues tirées par les gentils. Ce n'était qu'un stupide accident. Il allait mourir parce qu'il s'était trouvé au mauvais endroit au mauvais moment.

Non. Je ne laisserais pas un accident l'emporter. Je ne perdrais pas un autre de mes proches pour de mauvaises raisons.

Je levai les yeux vers Jason.

— Marianne est là ?

— Je vais voir.

Il s'élança à travers le chaos ambiant.

Nathaniel arquait le dos et poussa une expiration rauque. Puis il retomba sur le sol, affreusement immobile. Un des infirmiers secoua la tête et se releva. Il récupéra une partie de leur équipement et s'en fut aider quelqu'un d'autre.

J'allai prendre sa place auprès de Nathaniel. Je jetai un coup d'œil à sa coéquipière, une femme à la queue-de-cheval blonde.

— Pouvez-vous faire quoi que ce soit ?

Elle me dévisagea.

— Vous êtes une amie ?

J'acquiesçai.

— Une amie proche ? insista-t-elle.

J'acquiesçai encore.

— Je suis désolée, dit-elle.

Je secouai la tête.

— Non, je ne le laisserai pas mourir.

Je n'étais pas maléfique. Malgré tout ce que j'avais fait, ma foi était encore pure. Quand j'avais récité les mots, ils avaient été aussi réels pour moi que lorsque je les avais appris, fillette, pour la pièce de Noël. Ils m'émouvaient toujours autant. Je n'avais jamais douté de Dieu. C'était de moi que je doutais. Mais il était peut-être plus généreux que je lui avais permis de l'être jusqu'ici.

Jason revint avec Marianne. Je lui saisis la main.

— Aidez-moi à appeler le munin.

Elle ne discuta pas, se contentant de s'agenouiller près de moi.

— Souvenez-vous de la sensation de son corps. Souvenez-vous de son sourire, de l'odeur de ses cheveux et de sa peau.

Je hochai la tête.

— Il sent la vanille et la fourrure.

Je tendis la main et touchai la peau de Nathaniel. Elle était déjà froide. Il était mourant. Je ne me sentais pas sexy le moins du monde : juste triste et effrayée.

J'inclinai la tête et priai. Je priai pour m'ouvrir à Raina. Je priai pour ouvrir les yeux et éprouver du désir en regardant Nathaniel.

C'était une drôle de chose à demander à Dieu, mais ça valait le coup d'essayer.

Je fus envahie par un peu de ce calme qui s'empare parfois de moi lorsque je prie. Ça ne signifie pas que votre prière va être exaucée, mais ça signifie que quelqu'un vous a écouté.

Lentement, j'ouvris les yeux et contemplai Nathaniel. Des feuilles mortes s'étaient accrochées à ses longs cheveux détachés. Je les ôtai une à une. Puis je pris la chevelure du léopard-garou dans mes mains et y enfouis mon visage. Elle sentait toujours la vanille.

Je frottai ma joue contre celle de Nathaniel, fourrai mon nez dans la soie de sa chevelure derrière son oreille. Sans relever la tête, je posai une main sur ses blessures. Il poussa un gémissement de douleur. J'ignore si ce fut à cause de ce gémissement, à cause de l'odeur familière de son corps ou à cause de ma prière, mais Raina se répandit en moi tel un feu de broussailles. Le munin me chevaucha, et je m'ouvris à lui sans résister. Je l'étreignis, et le rire de Raina s'échappa de ma gorge.

Je me redressai sur les genoux et fixai des yeux Nathaniel. Je n'étais plus horrifiée. Raina pensait que ce serait fabuleux de le baiser pendant qu'il mourrait. Je posai mes lèvres sur les siennes. Elles étaient froides et sèches. Je pressai ma bouche sur la sienne et sentis le feu de Raina se déverser en lui.

Mes doigts palpèrent les plaies de sa poitrine et se glissèrent à l'intérieur. L'infirmière tenta de m'écarter ; Jason et quelqu'un d'autre l'emmenèrent. Je trifouillai les blessures de Nathaniel jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux et gémisse de nouveau de douleur. Ses paupières papillotèrent sur ses prunelles lilas, si pâles dans la lumière artificielle. Il leva les yeux vers moi, mais il ne me voyait pas ; il ne voyait rien.

Je couvris son visage de doux baisers, et chaque contact me brûla. Je revins vers sa bouche et soufflai dedans. Lorsque je me redressai, son regard se focalisa. Son souffle s'échappa en un mot trop ténu pour être un murmure.

— Anita...

Je chevauchai son corps et posai mes mains sur son torse nu. Je couvrais ses plaies de mes paumes, mais je touchais l'intérieur de sa poitrine avec autre chose que mes doigts. Je palpais les dégâts avec

mon pouvoir – notre pouvoir. J’aurais pu faire rouler son cœur endommagé dans la chaleur qui s’écoulait de mes mains, qui infiltrait sa chair et emplissait son corps.

J’avais l’impression de brûler vive. Je devais lui communiquer cette chaleur, partager cette énergie avec lui.

Mes mains abandonnèrent sa poitrine pour défaire maladroitement les boutons de ma chemise. Je l’enlevai et la jetai dans les mauvaises herbes. Mais mon tee-shirt en coton était coincé sous mon holster. Des mains firent glisser les lanières de mes épaules. Je les sentis tomber sur mes hanches. Comme je ne voulais pas qu’elles me gênent, je défis ma ceinture, et je crois que ce fut Marianne qui m’aida à la sortir des passants de mon short. En tout cas, je suis certaine que ce fut Marianne qui m’empêcha d’enlever mon short. Raina grogna dans ma tête.

Des mains caressèrent mon dos, et je sus que c’était Richard. Il se mit à genoux derrière moi, chevauchant les jambes de Nathaniel sans appuyer dessus, et me serra contre lui. Soudain, je pris conscience que toute la meute nous observait. Les loups-garous nous entouraient tel un mur de corps et de visages.

Les mains de Richard m’ôtèrent le fourreau de mon épée courte, puis mon tee-shirt. Quand elles défirent l’agrafe de mon soutien-gorge, je voulus protester et le plaquer contre ma poitrine. Richard m’embrassa les épaules, faisant courir ses lèvres le long de mon dos pendant qu’il m’enlevait mon soutien-gorge.

– La peau nue, c’est plus efficace, chuchota-t-il.

Une vague d’énergie crépitante emplit les métamorphes qui nous observaient et se communiqua à moi. Le munin se nourrit de ce pouvoir et enfla jusqu’à ce qu’il me semble qu’il allait faire exploser ma peau.

Richard me poussa en avant. Mes seins effleurèrent la poitrine de Nathaniel, caresse de peau veloutée sur sa chair déchiquetée. Je frissonnai contre lui, et la chaleur se répandit hors de moi. Au début, ce fut comme si ma peau nue flottait au-dessus de la sienne dans une mare de sueur. Puis je sentis sa chair céder. Je m’écroulai contre lui dans un soupir, et il me sembla que nos corps devenaient plastiques, liquides. Ils se fondirent l’un en l’autre pour ne faire plus qu’un, comme si je m’enfonçais à l’intérieur de la poitrine de

Nathaniel. Je sentis nos cœurs se toucher, battre l'un contre l'autre. Je guéris celui du léopard-garou et refermai sa chair avec la mienne.

Sa bouche trouva la mienne, et le pouvoir fila entre nous comme le souffle du vent, jusqu'à ce que ma peau se soulève et qu'il n'y ait plus rien que ses bras autour de moi, sa bouche sur la mienne, mes mains sur son corps. Je percevais Richard, pareil à une ancre distante, et plus loin encore, le reste de la meute. Je les sentis m'offrir leur énergie, leur pouvoir, et je les pris. Et au-delà de tout ça, aussi lointain qu'un rêve, je sentis Jean-Claude. Sentis son pouvoir froid se mêler au nôtre et le renforcer ; la vie à partir de la mort.

Je pris tout cela et le plongeai en Nathaniel. Sa bouche s'arracha à la mienne, et il hurla. Je sentis son corps céder sous le mien, son plaisir déferler sur ma peau, et je le renvoyai aux métamorphes qui attendaient. J'avais pris leur énergie, et je leur renvoyais du plaisir.

Le munin me quitta dans un brouhaha de voix stupéfaites. Raina n'avait jamais été capable d'assimiler le pouvoir d'autrui. Cela, je ne le devais qu'à moi. Même la méchante sorcière de l'Est n'avait jamais donné de plaisir à autant de gens à la fois.

Je me redressai, toujours à califourchon sur Nathaniel. Il leva vers moi ses yeux lilas et me sourit. Je fis courir mes mains sur sa poitrine. Il n'y avait plus de plaies, juste des cicatrices qui s'estompaient déjà. Il était toujours livide, mais il s'en remettrait.

Richard me tendit la chemise que j'avais laissé tomber. Je l'enfilai et la boutonnai sur mes seins nus. Je ne savais pas ce qu'était devenu le reste de mes fringues. Jason avait ramassé mon holster et mon fourreau – les trucs importants.

Lorsque je tentai de me relever, je trébuchai, et seuls les bras de Richard m'empêchèrent de m'étaler. Il me guida à travers la foule. Les loups-garous nous touchèrent comme nous passions parmi eux, faisant courir leurs mains le long de mes bras et de mon dos. Ça ne me dérangeait pas. Pour ce soir, j'étais prête à l'accepter. Je m'inquiérais de ce que ça signifiait demain, ou peut-être après-demain.

Verne sortit de la foule.

— Ça alors, fillette... Vous êtes drôlement douée, me félicita-t-il.

Roxanne était à ses côtés.

— Je suis guérie. Comment as-tu fait ?

Je souris et continuai à marcher.

— Demandez à Marianne.

Les infirmiers se précipitèrent vers Nathaniel. J'entendis la femme blonde s'exclamer :

— Sainte Vierge ! C'est un miracle.

Et c'en était peut-être un.

— Finalement, je n'ai pas besoin d'une autre lupa, déclara Richard.

Je passai un bras autour de sa taille et le serrai contre moi.

— Plus d'auditions ?

— Tu es ma lupa, Anita. Ensemble, nous pourrions devenir le couple de métamorphes le plus puissant que j'aie jamais rencontré.

— Notre puissance ne vient pas seulement de nous, lui rappelai-je. Nous la devons aussi à Jean-Claude.

Il m'embrassa sur le front.

— Je l'ai senti tout à l'heure. Je l'ai senti nous donner son pouvoir.

Nous avons cessé de marcher. Je pivotai vers lui dans le clair de lune.

— Que ça nous plaise ou non, Richard, nous ne sommes pas un couple mais un trio.

— Un ménage à trois...

Je haussai les sourcils.

— À moins que tu aies fait beaucoup plus que discuter avec Jean-Claude.

Il éclata de rire et me serra contre lui.

— Il ne m'a pas encore corrompu à ce point.

— Je suis ravie de l'apprendre.

Bras dessus bras dessous, nous nous dirigeâmes vers le pied de la colline où Charlotte gisait sur une civière. Elle sourit et tendit ses mains vers nous. La droite était couverte de bandages.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit, Richard ?

— Je pensais que ça ferait une différence. Que tu ne m'aimerais plus, avoua-t-il.

— Gros bêta, le morigéna tendrement Charlotte.

Je hochai la tête.

— C'est ce que je n'arrête pas de lui dire.

Charlotte se mit à pleurer doucement, pressant la main de Richard sur ses lèvres. Je souris. Debout près de Richard et de sa mère, une de leurs mains dans chacune des miennes, je songeai que la vie n'était peut-être pas parfaite mais que là tout de suite, elle s'en rapprochait beaucoup.

CHAPITRE 46

Le nez de Daniel avait été salement cassé. Son profil n'est plus aussi parfait qu'autrefois. Mais il dit que les femmes adorent ça, que ça lui donne l'air d'un dur. Il ne m'a jamais parlé de ce qui s'était passé ce soir-là. Charlotte non plus, mais pendant le premier déjeuner dominical après leur sortie de l'hôpital, elle a craqué et s'est mise à pleurer. C'est moi qui l'ai rejointe dans la cuisine la première. Elle m'a laissée la prendre dans mes bras en sanglotant et en s'excusant d'être aussi bête. Tout allait bien ; elle n'avait aucune raison de pleurer, pas vrai ?

Si je pouvais vraiment ressusciter les gens, je ramènerais Niley et compagnie pour les tuer plus lentement.

La famille de Richard me tient pour la septième merveille du monde, et elle ne fait pas de mystère de ses plans pour nous. Nous devrions nous marier. En d'autres circonstances, ça ne serait pas une mauvaise idée. Mais nous ne sommes pas un couple : nous sommes un trio. C'est difficile d'expliquer ça aux parents de Richard. C'est déjà difficile de l'expliquer à Richard...

Howard Grant, le médium, est en prison pour fraude. Il a confessé certaines de ses escroqueries. Je lui ai dit que s'il ne faisait pas quelques années de taule, je le tuerais. Sa cupidité était à l'origine de tout. Certes, il n'avait touché ni Charlotte ni Daniel, et il avait été horrifié en découvrant la véritable nature et les intentions de Niley. Mais s'il n'avait pas menti, rien de tout cela ne serait arrivé. Il ne pouvait pas s'en tirer comme ça. Je lui avais laissé le choix de sa punition.

Les flics pensent que l'adjoint Thompson a fui le Tennessee. Ils continuent à le chercher, et nous continuons à nous taire. J'ignore ce que la meute de Verne a fait de son cadavre. Peut-être est-il suspendu à leur arbre, attendant un Noël qui ne viendra jamais. Ou peut-être les loups l'ont-ils dévoré. Je ne le sais pas, et je ne veux pas le savoir.

Le Conseil vampirique n'a pas envoyé d'agents pour nous éliminer. Apparemment, Colin avait outrepassé ses prérogatives. Nous avons le droit de les tuer, lui et ses gens. Colin n'avait pas survécu à la mort de sa servante humaine. Pour l'instant, il n'y a pas de Maître de la Ville à Myerton. Verne et ses loups n'ont pas hâte que les vampires trouvent un remplaçant.

Quant à moi... Je suis hantée par des rêves qui ne sont pas les miens. Des pensées, des sentiments qui ne sont pas les miens. C'est déjà assez déboussolant d'être amoureuse, en proie aux premières ardeurs de la passion, mais les marques m'aspirent à l'intérieur de Jean-Claude et de Richard. Elles m'avalent, et chaque acte sexuel ne fait qu'empirer les choses. Donc... Plus de sexe. Il faut d'abord que j'apprenne à contrôler les marques.

Quand je couchais avec eux deux, Richard avait d'autres petites amies. Maintenant que je suis redevenue chaste, lui aussi. À mon avis, Jean-Claude sait que je cherche toujours une bonne excuse pour lui balancer : « Ah, j'en étais sûre ! Vous ne m'aimez pas vraiment. » Donc, il se comporte comme un ange ténébreux.

J'ai pris un mois de congé, et je suis retournée dans le Tennessee pour étudier avec Marianne. Apprendre à contrôler le munin m'aide à contrôler les marques. N'avoir que Jean-Claude pour professeur, c'était une mauvaise idée. Il a trop investi en moi. J'apprends à dresser des barrières. Des barrières si hautes, si larges et si solides qu'elles me protègent contre eux deux. Je suis en sécurité dans ma tour d'ivoire.

Mais ces barrières s'écroulent quand je couche avec l'un d'eux. Chaque fois, j'ai l'impression de me noyer. Je pense que si nous laissons faire, nous deviendrions une sorte d'organisme tripartite.

Richard n'a pas l'air conscient du danger. Il est toujours naïf, ou peut-être est-ce moi qui ne le comprends pas. Je l'aime ; je pense ses pensées, je ressens ses émotions, et il reste un mystère pour moi.

Jean-Claude, lui, est conscient du danger. Il dit qu'il peut l'empêcher de se concrétiser, mais je ne lui fais pas confiance. Je l'aime aussi, d'une certaine façon, mais je ne lui fais pas confiance. J'ai senti sa jubilation de voir croître le pouvoir du triumvirat. Une fois, il m'a dit qu'il m'aimait autant que cela lui était possible. C'est peut-être vrai, mais il aime le pouvoir davantage.

Donc, me voilà revenue à la case célibat. Comment rester chaste alors que les deux plus magnifiques étalons surnaturels de tous les temps n'attendent qu'un signe de ma part pour se jeter sur moi ? Le seul moyen que j'aie trouvé, c'est de ne pas rester près d'eux.

Pendant trois mois, j'ai accepté tous les boulots de réanimation qui pouvaient m'amener à voyager, et passé la plupart de mes week-ends avec Marianne. Il y a beaucoup de pouvoir en moi, et pas seulement celui des marques. Jusque-là, j'avais toujours fait l'autruche, mais Jean-Claude m'a obligée à regarder la réalité en face. Je dois apprendre à contrôler ma magie en plus de tout le reste.

Je sais : ça semble idiot que quelqu'un qui gagne sa vie en relevant les morts ait si longtemps ignoré la magie en elle, mais c'est bien ce que j'ai fait. Je me suis toujours contentée du minimum syndical. C'est fini.

Marianne dit que je dispose des outils nécessaires pour survivre au sein du triumvirat. Tant que je n'aurai pas confiance en ces outils, j'éviterai les deux autres. Trois mois que je n'ai touché ni Jean-Claude ni Richard. Trois mois que personne n'a partagé mon lit. Trois mois que je ne suis plus lupa. En quittant Richard, j'ai également dû quitter la meute. Mais je n'ai pas pu laisser les léopards-garous. Ils n'ont personne d'autre que moi. Donc, je suis toujours leur Nimir-Ra. Marianne et Verne m'apprennent à forger des liens sains entre eux.

J'ai abandonné autant de surnaturel que possible, mais je dois faire avec le reste. Et découvrir ce qui reste de la personne que je pensais être. J'ai vaincu un démon avec ma foi et mes prières. Cela signifie-t-il que Dieu m'a pardonné mes péchés ? Je l'ignore. Si c'est le cas, Il est plus généreux que moi.

